
1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



# JOURNAL ASIATIQUE



SIXIÈME SÉRIE

TOME XVI

# JOURNAL ASIATIQUE

OU



## RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, BELIN, BOTTA, CAUSSIN DE PERCEVAL
CHERBONNEAU, DEFRÉMERY, J. DERENBOURG, DUGAT, DULAURIER
FEER, FOUCAUX, GARCIN DE TASSY, STAN. JULIEN
KASEM-BEG, MOHL, OPPERT, PAUTHIER, REGNIER, RENAN
DE ROSNY, DE ROUGÉ, SANGUINETTI, SÉDILLOT
DE SLANE, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME XVI



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX

A L'IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXX

JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET 1870.

# PROCÈS-VERBAL

## DE LA SÉANCE ANNUELLE DU 28 JUIN 1870.

La séance est ouverte à une heure par M. Mohl, président.

Le procès-verbal de la dernière séance générale est lu; la rédaction en est adoptée.

M. Oppert signale une erreur dans la liste des membres du Conseil qui sortent cette année. Son observation est reconnue juste, et, à la suite de quelques remarques de M. le Président, la liste est rectifiée et soumise au vote de la Société.

M. E. Renan, secrétaire, donne lecture du rapport annuel sur les travaux du Conseil pendant l'année 1869.

Le rapport de la Commission des censeurs sur les finances de la Société pour l'année précédente est lu par M. Guigniaut.

M. Lancereau lit un fragment de son introduction au *Pantchatantra*, actuellement sous presse.

Le résultat du scrutin donne la liste suivante :

Président : M. Mohl.

Vice-présidents : MM. Caussin de Perceval, Adolphe Regnier.

Secrétaire adjoint et bibliothécaire : M. Barbier de Meynard.

Trésorier : M. De Longpérier.

Commission des fonds : MM. Garcin de Tassy, Pauthier, Barbier de Meynard.

Membres du conseil : MM. Bréal, J. Derenbourg, D'Hervey de Saint-Denys, Sédillot, De Khanikof, Garrez, Zotenberg, l'abbé Bargès.

Censeurs : MM. Guigniaut, Barthélemy Saint-Hilaire.

#### OUVRAGES OFFERTS.

Par l'Académie. *Journal des Savants*, mai 1870, in-4°.

Par la Société. *Journal of the Asiatic Society of Bengal.* Part II, n° 1, 1870.

Par la Société. *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal.* N° 2, Febr.; n° 3, Marsh 1870, in-8°.

Par la Société. *Le Globe*, t. IX, janvier-février et mars 1870, in-8°.

Bibliotheca indica. *Tándya Mahábráhmana,* fasc. III et IV. Calcutta, 1869-1870, in-8°.

— *Srauta sútra of Látyayana*, fasc. I. Calcutta, 1870, in-8°.

— *Manthakhab allabáb*, part. II, fasc. XI, XII, XIII. Calcutta, 1869-1870, in-8°.

Par l'auteur. *Original sanscrit texts on the origin and history of the people of India*, etc. by MUIR, t. V. London, 1870, in-8°, 491 pages.

Par l'auteur. *Recueil d'inscriptions libyco-berbères*, avec 25 planches et une carte de la Cheffia, par M. le Dr REBOUD. (Extrait des Mémoires de la Société de numismatique et d'archéologie.) Paris, 1870, in-4°, 49 pages.

Par l'auteur. *Nouvelle analyse de l'inscription libyco-punique de Thugga en Afrique, suivie de nouvelles observations sur plusieurs épitaphes libyques, dans le but exprès de faciliter, en Algérie, l'étude des langues phénicienne et libyco-berbère*, par A. C. JUDAS. Paris, 1869, in-8°, 76 pages.

Par l'auteur. *Sur quelques épitaphes libyques et latino-libyques, pour faire suite à mes trois mémoires sur des épitaphes libyques et à ma Nouvelle analyse*, etc. par A. C. JUDAS. Paris, 1870, in-8° broché, 14 pages.

Par l'auteur. *Prières antéhistoriques*. Œuvres de Koutsa et de Hiranyastoupa, traduites du sanscrit védique en vers français et accompagnées de notes sur la religion védique, par B. GACHET. Paris, 1870, in-12, 312 pages.

Par les rédacteurs. Deux numéros du *Journal de Beyrout*.

Par le rédacteur. Deux numéros de la *Gazette Eldjewaïb*.

Par les rédacteurs. Huit numéros du Journal anglais *Nature*.

# TABLEAU

## DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

CONFORMÉMENT AUX NOMINATIONS FAITES DANS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU 28 JUIN 1870.

PRÉSIDENT.

M. MOHL.

VICE-PRÉSIDENTS.

MM. CAUSSIN DE PERCEVAL.
Ad. REGNIER.

SECRÉTAIRE.

M. RENAN.

SECRÉTAIRE ADJOINT ET BIBLIOTHÉCAIRE.

MM. BARBIER DE MEYNARD.

TRÉSORIER.

M. DE LONGPÉRIER.

COMMISSION DES FONDS.

MM. GARCIN DE TASSY.
PAUTHIER.
BARBIER DE MEYNARD.

CENSEURS.

MM. GUIGNIAUT.
BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. Dugat.
Foucaux.
Sanguinetti.
Guigniaut.
Barthélemy Saint-Hilaire.
Brunet de Presle.
Charles Schefer.
Feer.
Lancereau.
Pavet de Courteille.
De Saulcy.
De Slane.
Dulaurier.
Oppert.
Stanislas Julien.
Defrémery.
Bréal.
J. Derenbourg.
D'Hervey de Saint-Denys.
Sédillot.
De Khanikof.
Garrez.
Zotenberg.
L'abbé Bargès.

# RAPPORT

SUR

## LES TRAVAUX DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

PENDANT L'ANNÉE 1869-1870,

FAIT À LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ,

LE 28 JUIN 1870,

PAR M. ERNEST RENAN.

---

Messieurs,

Quand les hommes éminents qui ont fondé la Société asiatique, et dont l'autorité nous couvre encore, conçurent le plan de notre association, ils regardèrent cette séance annuelle comme la maîtresse partie de leur institution. Ils voulurent que tous les pouvoirs des officiers de la Société y fussent renouvelés; ils réglèrent en outre qu'on y entendrait deux rapports, l'un sur l'état des finances de la Société, sur ses affaires en quelque sorte, l'autre sur ses travaux scientifiques, qui sont le but unique de sa fondation. Ce dernier rapport, jusqu'en 1839, resta à peu près dans les limites de la conception primitive, prenant néanmoins des développements graduels. A partir de 1840, il devint entre les mains

de M. Mohl une sorte d'organe de la vie de l'orientalisme européen. Vous savez avec quelle science, quelle clarté, quel jugement, quelle impartialité notre illustre président vous a rendu compte pendant vingt-huit années des publications du monde entier relatives à l'Asie. Ses rapports sont des chefs-d'œuvre que toutes les autres sociétés asiatiques ont voulu imiter, sans qu'aucune ait pu y réussir. Une contradiction existait entre ces belles analyses, embrassant les travaux de tous les pays civilisés, et le titre qui assignait pour objet à chaque rapport « les travaux du Conseil de la Société » pendant l'année qui venait de s'écouler. Mais vous en étiez heureux et fiers; votre Journal devenait ainsi le centre des études asiatiques dans le sens le plus large, et pas une fois votre habile et savant rapporteur ne resta au-dessous d'une tâche que lui seul avait pu concevoir et que seul il pouvait accomplir.

La Société orientale de Grande-Bretagne et d'Irlande essaya d'abord d'imiter ces esquisses annuelles qui jetaient tant de lustre sur notre association; nous croyons que jamais elle n'aboutit à une œuvre définitive, même en partageant le travail entre plusieurs. Notre glorieuse et docte sœur, la Société orientale allemande, vint ensuite; elle confia successivement le soin des rapports annuels à des savants distingués : elle échoua presque toujours. Ses rapports, qu'elle a dû échelonner à des intervalles inégaux, ont été d'ordinaire de cinq ou six ans en arrière; chacun d'eux renferme la valeur d'un vo-

lume in-8°; ce sont de précieux répertoires d'indications bibliographiques, rien de plus. Pour y mettre quelque vie, quelque intérêt, il faudrait en doubler l'étendue, c'est-à-dire dépasser complétement les limites d'un rapport. Et dans cette masse de renseignements, que de choses de seconde main, que de jugements dont le rapporteur n'encourt qu'à demi la responsabilité! En réalité, de bonnes annonces de librairie, faites avec méthode et selon des règles analytiques, rendraient les mêmes services et n'absorberaient pas les heures d'un savant capable de travaux originaux.

Quand vous me chargeâtes, il y a trois ans, de continuer la tâche si bien remplie par M. Mohl, je voulus d'abord ne rien changer à la tradition qu'il avait si brillamment inaugurée. Je consacrai près de trois mois au rapport que je vous fis il y a deux ans; ce rapport remplit la valeur de deux forts numéros de votre Journal, et quand je le relis, je le trouve maigre, sec, entassé, incomplet; plusieurs des jugements qui y sont exprimés excitent mes scrupules. Mon maître et ami, M. Sainte-Beuve, avait pour principe qu'on ne peut bien rendre compte d'un ouvrage contemporain si l'on n'en connaît l'auteur. Cela est encore bien plus vrai en critique scientifique qu'en critique littéraire. Comment, sur un écrit, quelquefois assez court, qui nous vient du bout du monde, juger du sérieux de l'auteur, de ses études, de son caractère, toutes choses capitales à connaître pour bien apprécier son œuvre? La

main du critique consciencieux tremble quand'il s'agit d'émettre une opinion avec des données aussi incomplètes. Dans nos spécialités très-réduites, où une branche d'études est cultivée par deux, trois, quelquefois par une seule personne, la question d'autorité tient une grande place. Nous marchons en partie de confiance, non par une foi aveugle (ce que l'un de nous fait, tous les autres peuvent le refaire et le vérifier); mais enfin il est sûr que ce que nous connaissons de la personne du savant est pour beaucoup dans l'opinion que nous nous faisons sur les résultats de ses travaux, au moins quand ces travaux ne rentrent qu'à demi dans nos études personnelles. — Eh bien, cet élément capital, nous ne pouvons l'avoir à distance. Prenons le meilleur rapport de la *Deutsche morgenländische Gesellschaft* : la partie relative à l'Allemagne y est sûre, riche, ferme, pleine de critique et d'autorité; lisez dans ce même rapport la partie relative à la France : que de fois cette lecture nous fait sourire! que de malentendus! que d'étourderies! quelles singulières confusions entre l'or pur et l'alliage! Sur le même plan vous y trouvez la mention de l'œuvre solide, consciencieuse, patiente, accomplie, et de l'œuvre puérile ou charlatanesque. Le commerce de la librairie, qui porte plus volontiers à l'étranger les œuvres superficielles que les œuvres sérieuses, produit à cet égard les plus bizarres *spropositi*. Qui peut dire à l'honnête savant qui fait son rapport à Halle ou à Leipzig que tel écrit qu'il

prend au sérieux et qu'il analyse consciencieusement est inconnu chez nous ou que personne n'en tient compte? De là des tableaux qui, s'ils étaient exacts, nous feraient par moments rougir et présenteraient la science française comme en partie chimérique. — Or, tenons pour certain que les défauts dont nous sommes choqués en lisant les comptes rendus faits à l'étranger des travaux de l'école française, nous y tombons quand nous parlons en France des travaux faits à l'étranger. Toutes les fois qu'une société asiatique fera de ces rapports généraux, une seule partie du rapport aura une valeur solide : c'est la partie relative aux études du pays où la société est établie. J'estime donc, Messieurs, que, dans l'état actuel des études, le meilleur principe à suivre est que chaque société asiatique se borne à rendre compte des travaux qui se font dans son cercle d'activité. En lisant les deux ou trois rapports de ce genre qui se publient en Europe, on aura le tableau complet de nos études, et on aura ce tableau, non de seconde main, non fait par à peu près et sur des données insuffisantes, mais fait avec une pleine et claire conscience, par une personne qui a l'avantage (quels que puissent être ses défauts par ailleurs) d'être sur place et de s'avancer avec une entière connaissance du terrain sur lequel elle marche. Je suivrai cette règle, Messieurs, jusqu'à l'expiration du terme quinquennal fixé aux fonctions de votre secrétaire; alors, si vous voulez revenir à la tradition des rapports généraux, vous con-

fierez à une personne capable de la remplir une tâche à laquelle pour ma part je me déclare inégal.

L'année qui vient de s'écouler, quoique remplie de préoccupations politiques, a été très-fructueuse pour nos études. Plusieurs travaux de grande valeur y sont arrivés à leur achèvement; vos publications ont gardé leur haut caractère scientifique. L'enseignement philologique et oriental des établissements de l'État paraît en voie de s'améliorer et de se compléter; de jeunes et ardentes recrues vous viennent de toutes parts. Malheureusement, vous avez fait aussi quelques pertes sensibles. Le laborieux et savant M. Clément-Mullet [1] est mort à l'âge de soixante et quatorze ans, en corrigeant les épreuves d'un article pour votre Journal. C'était un homme d'une érudition très-variée; il avait commencé par être agronome, géologue et naturaliste. La connaissance de l'arabe et de l'hébreu, qu'il joignit à ses premières études, lui permit d'entreprendre des travaux utiles, que presque seul il pouvait faire. Son *Ibn el-Awwam* reste un véritable service rendu aux lettres orientales. Votre Journal lui doit plusieurs articles estimables sur les sciences naturelles chez les Arabes.

M. Évariste Prudhomme, qui vous a donné quel-

[1] Voir l'*Histoire des orientalistes de l'Europe du* XII*e* *au* XIX*e* *siècle*, par Gustave Dugat, t. II, p. 31 et suiv. 1870. Je saisis cette occasion pour recommander au public instruit l'utile recueil de M. Dugat; deux volumes en ont paru. Paris, Maisonneuve, petit in-8°.

ques essais de philologie arménienne, est mort bien prématurément; cet homme judicieux et instruit n'avait que quarante-trois ans. Son projet favori était un voyage d'exploration dans les bibliothèques de l'Arménie. Il possédait une connaissance de l'arménien dont il est bien regrettable qu'il n'ait pu faire plus d'usage.

La colonie des orientalistes algériens a fait aussi cette année deux pertes sensibles. M. Solvet, président à la cour d'Alger, fut un des premiers Français que la conquête algérienne attira vers l'étude de l'arabe et des mœurs musulmanes; ses publications sont marquées au coin d'un esprit solide et appliqué. M. Berbrugger, porté également à Alger dès les premiers temps de la conquête, rendit de bien plus grands services encore. Ses connaissances étendues, son activité avaient fait de lui un des zélateurs les plus ardents du travail intellectuel en Algérie. Une foule de livres arabes et de monuments lui doivent leur conservation. Directeur de la *Revue africaine*, président de la Société historique algérienne, bibliothécaire d'Alger, correspondant de l'Institut, il était devenu le doyen et le chef de cette glorieuse exploration du vieux sol africain, où la France a procédé avec tant de diligence et de sagacité.

La mort de M. Paul Grimblot vous a attristés il y a quelques semaines. Il manquait peu de chose, mais il manquait quelque chose d'essentiel à Paul Grimblot pour être un esprit scientifique de pre-

mier ordre. Il avait la promptitude d'intuition, la haute curiosité désintéressée, la tendance philosophique, une instruction variée et prodigieusement étendue, le sentiment des méthodes et des voies d'investigation, la connaissance des grandes écoles de l'étranger; il ne lui manqua que la suite, la persévérance, le don de savoir finir. Sa vie s'est passée à faire de grands projets, dont il n'a réalisé que peu de chose, trop pénétré des conditions de la haute philologie pour publier des œuvres imparfaites, trop dénué de certains dons pour pouvoir rien achever. Il sembla qu'il avait trouvé sa voie quand, profitant de ses attaches antérieures avec la carrière diplomatique, il se fit nommer consul de France à Ceylan et à Maulmein pour rechercher les livres bouddhiques de la collection du Sud. Il rendit là de vrais services à la science et forma cette collection qui, déposée maintenant à la Bibliothèque impériale, servira un jour de base à une complète histoire du bouddhisme. Il eut pour collaborateur dans ce travail une personne distinguée qu'il avait épousée à Berlin, et qui, avec un courage au-dessus de tout éloge, s'était formée à la copie des textes palis. Grimblot voulut mettre en œuvre les matériaux qu'il avait apportés; ici son impuissance le reprit. Une foule de matériaux et de résultats acquis ont disparu avec lui, car je ne crois pas que les manuscrits qu'il laisse, en dehors des textes qu'il a rapportés ou copiés, puissent être utilisés. La conversation de Grimblot et ses relations dans la société

participaient aux qualités et aux défauts que nous venons de dire; par moments brillant, spirituel, profond même, il laissait voir à d'autres moments des caprices qui étonnaient. Une fièvre qu'il avait contractée en Birmanie le minait sourdement; il est mort à Florence, où il était attaché à la légation française, à l'âge d'environ cinquante-cinq ans.

M. Botta, mort également cette année, à la suite d'un long affaiblissement graduel de sa santé, avait du moins achevé sa carrière, et certes aucune carrière ne fut mieux remplie, puisque le nom de M. Botta doit rester attaché à la plus grande découverte archéologique de ce siècle, à la découverte de Ninive et des antiquités assyriennes. Quand Botta fut chargé du consulat de France à Mossoul, il emportait avec lui les idées et les indications qui devaient l'aider à faire sa découverte; mais il faut ajouter que la découverte n'eût pas été faite, ou du moins eût été fort retardée, si la brillante société parisienne d'il y a trente ans n'eût possédé un homme aussi instruit, aussi intelligent, aussi courageux, aussi énergique que l'était Botta à cette époque. Botta, comme Fresnel, joignait au goût de l'Orient un grand sens d'artiste, une imagination de poëte. Ceux qui l'ont connu assurent qu'il était difficile de voir une nature plus attachante, plus originale, plus passionnée. Sa carrière diplomatique, surtout par le rôle qu'il a joué à Jérusalem dans la question des Lieux saints, a eu de l'importance; nous n'avons pas à l'apprécier ici. Botta aurait pu être

philologue : il ne le voulut pas. Il a cependant publié dans votre Journal des observations en quelque sorte préjudicielles sur les inscriptions découvertes par lui, qui ont beaucoup servi les déchiffreurs. Il eut de très-fidèles amitiés, et sa mort, quoique prévue depuis longtemps, a été un deuil pour plusieurs. Il n'avait que soixante-huit ans; depuis 1858 il était consul général de France à Tripoli de Barbarie.

J'aborde maintenant, Messieurs, le compte rendu rapide de vos travaux durant l'année qui vient de s'écouler. J'aurai même à reprendre beaucoup d'ouvrages datés de 1868 et des commencements de 1869; car, l'an dernier, j'analysai seulement les publications qui s'étaient faites directement par la Société et à ses frais.

La philologie comparée des langues indo-européennes continue à jouir au sein de nos écoles d'une vogue méritée. Dans une ou deux générations, tous les faits grammaticaux de ces idiomes auront été analysés, pesés, classés avec un soin minutieux. Saura-t-on s'arrêter à temps, ne pas attaquer l'élément simple, ne pas faire comme l'insecte qui commence à démolir sa construction dès le moment où il l'a achevée? Il faut l'espérer, et en tout cas ce ne sera pas la faute des fondateurs de cette belle étude si elle verse jamais dans l'analyse artificielle et la subtilité. M. Bréal continue à donner à son école des exemples de saine méthode et de fine

investigation. Le troisième volume de la traduction de Bopp a paru [1]; il est précédé d'une introduction pleine de lucidité, dans laquelle le traducteur examine avec la liberté d'un disciple respectueux, mais indépendant, certaines théories de son maître et les complète en groupant autour d'elles les recherches plus modernes sur la même matière. Dans une de ces leçons d'ouverture si élégantes, si soignées, par lesquelles M. Bréal ouvre chaque année son cours au Collége de France, le savant professeur a émis sur ce qu'on appelle progrès et décadence d'une langue les vues les plus ingénieuses [2].

M. Abel Hovelacque, dans la *Revue de linguistique*, qu'il dirige [3], continue à déployer les ressources d'un esprit philosophe et une grande ardeur de recherche. La Société de linguistique de Paris, si bien composée, dirige surtout ses investigations vers les langues classiques et les idiomes modernes qui en sont dérivés [4]. Votre Journal a publié sur ces intéressantes études plus d'une utile contribution [5]. Enfin, des traductions d'opuscules excellents

[1] Paris, Imprimerie impériale, 1869, grand in-8°, LXXXIV-482 pages.

[2] *Des idées latentes du langage*. Paris, 1869. Voir aussi *Revue critique*, 18 décembre 1869 et 4 juin 1870.

[3] *Revue de linguistique et de philologie comparée*. Paris, Maisonneuve, in-8°, 1868, un volume; 1869, un volume. — Hovelacque, *Racines et éléments simples dans le système linguistique indo-européen*. Paris, Maisonneuve, 1869, grand in-4°, 23 pages.

[4] *Mémoires de la Société de linguistique;* trois fascicules. Paris, Franck, in-8°.

[5] *Journal asiatique*, août-septembre 1869, p. 219 et suiv.

de Schleicher[1], Max Müller[2], G. Curtius[3], contribueront à rendre facile l'acquisition d'une science qui a été la création de l'Allemagne et qui restera longtemps son domaine particulier. Peut-être serat-il bientôt temps d'élargir ces études et d'attaquer les grands idiomes qui ne sont ni aryens ni sémitiques, d'après la méthode créée par Bopp et dont la philologie comparée indo-européenne a tracé le modèle accompli.

Presque seul, M. Girard de Rialle[4] s'est appliqué chez nous à ces études védiques dont l'importance est pourtant de premier ordre pour la mythologie comparée et pour la philosophie. Comment cette mine d'or est-elle si délaissée, quand ailleurs les moindres filons de plomb et d'étain sont recherchés avec tant de minutie? Voilà, Messieurs, la grande lacune de nos études; il est de notre honneur de ne pas laisser à la philologie allemande tout le fardeau de l'œuvre glorieuse qui, dans un siècle, sera probablement tenue pour le travail scientifique le

[1] *Collection philologique*, 1er fascicule. La théorie de Darwin et la science des langues. — De l'importance du langage pour l'histoire naturelle de l'homme, traduit par M. de Pommayrol. Paris, Franck, in-8°.

[2] *La stratification du langage*, traduction par M. Havet, dans la *Bibliothèque de l'École des hautes études*, 1er fascicule. Paris, Franck, in-8°.

[3] *La chronologie dans la formation des langues indo-germaniques*, traduction par M. Bergaigne. *Ibid.* même fascicule. Paris, Franck, in-8°.

[4] Dans la *Revue de linguistique*, juillet 1868, janvier 1869, juillet 1869. — *Les études védiques et iraniennes*. Paris, Maisonneuve, 1870, 40 pages, in-18.

plus important du XIX^e siècle, je veux dire l'exégèse védique. L'œuvre est difficile; on ne l'accomplira que par une série d'efforts successifs analogues à l'énorme entassement de monographies d'où sont sorties dans leur belle clarté la philologie classique et l'exégèse biblique. Je ne connais pas de tâche plus digne d'une généreuse et libérale jeunesse. *Hic opus, hic labor est!*

A propos d'attaques injustes, M. Bréal a vengé la mythologie comparée des reproches peu fondés que lui avaient adressés M. Comparetti et M. Dietrich Müller[1]. De même que les hellénistes s'indignèrent d'abord quand on leur apprit que beaucoup des problèmes qu'ils agitaient avaient leur clef dans le sanscrit, de même plus d'un mythologue refuse encore de chercher dans les Védas les origines de divinités selon eux purement helléniques. M. Bréal montre à merveille que ce qui est vrai pour le langage ne l'est pas moins pour la religion. La tâche est ici plus difficile, car le sens des mythes est moins clair que celui des mots; mais la méthode à suivre est la même, et certainement un jour M. Adalbert Kuhn sera considéré comme ayant fait dans la science des religions une révolution analogue à celle que M. Bopp a faite en philologie. La traduction donnée par MM. Harris et Perrot du tome II^e des *Nouvelles leçons sur la science du langage*, de M. Max Müller[2], offrira à ceux qui n'ont pas déjà

[1] Dans la *Revue critique*, 22 janvier 1870.

[2] *Nouvelles leçons sur la science du langage*, par M. Max Müller,

lu l'original un brillant spécimen de ce que ces études de mythologie comparée ont d'attrayante nouveauté[1]. Le *Bulletin de l'École d'Athènes*[2] contient dans ce même ordre d'études des rapprochements dont les hommes spéciaux tireront peut-être quelque fruit, mais qui, pris sans discernement, ne pourraient qu'égarer les personnes du monde sur la valeur d'une méthode qui demande à être maniée avec précaution et d'une main fort délicate.

La littérature brahmanique n'a pas été parmi nous l'objet de travaux considérables. M. Foucaux continue ses persévérantes études sur les livres bouddhiques népalais. On sait que le texte sanscrit du *Lalitavistara* a été publié dans la *Bibliotheca indica* de Calcutta. La constitution de pareils textes est pleine de difficultés quand on ne peut se servir des versions tibétaine et autres. M. Foucaux a donné un spécimen de la manière dont il entendrait la correction du texte de la *Bibliotheca indica*[3], suivi d'un court glossaire de mots particuliers au

traduites par MM. Georges Harris et Georges Perrot. Tome II : Influence du langage sur la pensée; mythologie ancienne et moderne. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1868, 357 pages.

[1] Voir la critique de quelques-uns des principes de M. Müller par M. Girard de Rialle, *Revue de linguistique*, avril 1869, p. 428-446.

[2] Athènes, 8 numéros, in-8°.

[3] *Étude sur le Lalitavistara pour une édition critique du texte sanscrit*, précédée d'un coup d'œil sur la publication des livres bouddhiques en Europe et dans l'Inde. Paris, Maisonneuve, in-8°, 16 pages imprimées, 56 lithographiées.

sanscrit bouddhique. M. Feer[1] a lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres un mémoire sur le *Dahara-sûtra* et la conversion de Prasénadjit, roi de Koçâla, qui fut un des amis et des protecteurs de Çakya-Mouni. Cette conversion aurait été le résultat d'un discours ou soutra dont le titre est toujours accompagné de cette mention, qu'il amena la conversion de Prasénadjit. M. Feer discute avec une juste critique la valeur historique de ces récits; il fait très-large la part du doute, comme il convient en de telles légendes, où la construction *a priori* compte pour une grande part; il croit cependant que la conversion de Prasénadjit est un des faits de la vie traditionnelle de Bouddha qu'on peut avec le plus de raison considérer comme historiques.

M. Garcin de Tassy a entrepris une nouvelle édition de son *Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie*[2]. Ce vaste répertoire, qui nous offre le tableau d'une littérature moderne sans doute, mais très-curieuse, a été enrichi d'extraits, d'analyses et d'additions considérables. Dans ses discours d'ouverture annuels[3], M. Garcin de Tassy continue de nous tenir au courant du curieux mouvement intel-

[1] *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1869, p. 174-182.

[2] Deux volumes in-8°. Paris, Adolphe Labitte. M. Garcin de Tassy a fait également une nouvelle édition de son *Mémoire sur les particularités de la religion musulmane dans l'Inde* (Adolphe Labitte, in-8°, 108 pages). Paris, 1869.

[3] *Discours d'ouverture du cours d'hindoustani*, 1868, 72 pages; 1869, 38 pages. Paris, Labitte et Maisonneuve, in-8°.

lectuel qui se produit dans l'Inde sous le patronage libéral de l'Angleterre. C'est là un des plus curieux spectacles que l'on connaisse. L'Angleterre a, selon moi, réalisé l'idéal de ce que doit faire, sans préjudice de son propre intérêt, une puissante nation européenne pour régénérer un pays désorganisé et démoralisé. L'Inde anglaise est le pays de l'Asie qui vit de nos jours de la vie la plus complète et la plus originale, où l'influence de l'Europe est à la fois la plus forte et la moins tyrannique. En présence d'un tel résultat, il ne faut pas marchander au passé de larges amnisties.

Je trouve dans la *Revue orientale*[1] quelques essais de traduction du tamoul que je ne peux apprécier, mais dont la pensée mérite d'être encouragée. La philologie dravidienne a été jusqu'ici bien négligée parmi nous.

M. Abel Hovelacque a certainement rendu un service aux études iraniennes par sa *Grammaire de la langue zende*[2]. L'auteur reconnaît loyalement dans sa préface ce qu'il doit à Spiegel, à Justi, à Schleicher et aux autres travaux philologiques de l'Allemagne sur l'ancien bactrien. Son livre est un bon résumé, parfaitement au courant et qui épargnera aux personnes studieuses une partie du temps que l'auteur y a consacré. Je dirai des études iraniennes ce que je disais tout à l'heure des études védiques : la moisson y est belle, mais les travail-

[1] Juillet 1869 et numéros suivants.

[2] Paris, Maisonneuve, 1869, XII-155 pages, grand in-8°.

leurs sont peu nombreux. M. Justi, qui paraît prendre chez nous une sorte de patrie scientifique, a publié, dans la *Revue critique*[1], un excellent article sur l'épigraphie sassanide, à propos de l'ouvrage de M. Edward Thomas. M. Justi introduit pour la première fois une critique ferme et une philologie rigoureuse dans ce difficile sujet.

Il serait injuste de passer sous silence le livre de M. de Gobineau sur l'histoire de la Perse ancienne[2] parce que nos méthodes de critique historique et philologique y sont plus d'une fois blessées. M. de Gobineau, voulant faire l'histoire du vieil Iran, avait certes le droit et le devoir de tenir compte des anciennes traditions épiques contenues dans les chansons de geste du moyen âge persan. Ces chansons de geste, en tête desquelles brille le *Schahnameh*, sont des trésors d'esprit iranien; quant à l'histoire sérieuse de la vieille Perse, user pour l'écrire de pareils documents, c'est commettre une plus forte témérité que si l'on écrivait la vie de Charlemagne avec les romans carlovingiens, car les romans carlovingiens ont commencé à naître environ deux cents ans après Charlemagne et dans une société qui sortait directement de la société carlovingienne; tandis que les épopées persanes ont été

[1] 27 mars 1869.

[2] *Histoire des Perses, d'après les auteurs orientaux, grecs et latins, et particulièrement d'après les manuscrits orientaux inédits, les monuments figurés, les médailles, les pierres gravées*, etc. Paris, Plon, 1869, 2 vol. 588-640 pages.

écrites mille cinq cents ou deux mille ans après les faits qu'elles prétendent raconter, dans une société deux ou trois fois bouleversée de fond en comble. Ajoutons que des parties entières de ces prétendues histoires, par exemple ce qui concerne Zohak, Feridoun, etc., ne sont autre chose que de la vieille mythologie aryenne évhémérisée et transformée en histoire de rois et de reines. Nous regrettons que M. de Gobineau ait paru nier ces principes; nous disons « ait paru nier, » car un homme de tant d'esprit ne pouvait méconnaître entièrement des vérités aussi évidentes que celles que nous venons d'indiquer. Il y a des pages où M. de Gobineau s'exprime presque comme nous le ferions nous-même sur la valeur de la légende en histoire et sur l'usage qu'on en peut faire; mais il est certain que le livre, dans son ensemble, est écrit d'une façon qui ferait croire que l'auteur introduit toute l'épopée fabuleuse de la Perse dans l'histoire proprement dite. M. de Gobineau n'a pas voulu faire un livre rigoureusement scientifique; certaines parties, telles que le récit des guerres médiques, ne peuvent être prises que pour l'expression subjective de la fantaisie personnelle de l'auteur. Mais ces réserves faites, disons qu'il y a dans ce livre bizarre et attachant des parties d'une véritable valeur. Jamais le génie iranien n'a été si bien présenté dans son caractère chevaleresque, féodal, presque germanique. Une vie générale, un esprit circule dans tout le livre et en fait l'unité; la philosophie de

l'ensemble est vraie, même quand les détails sont hautement critiquables. L'époque des Arsacides, surtout, est tracée de main de maître. M. de Gobineau montre avec raison que cette époque a été la plus purement iranienne depuis la conquête de Cyrus. Le rôle persan d'Alexandre, le caractère médiocrement iranien de la dynastie sassanide, les rapports des Juifs et des Iraniens, la décadence de la féodalité perse, tout cela est parfaitement aperçu. Le philologue, le critique, l'épigraphiste, l'archéologue, élèveront à chaque page de ce livre des réclamations fondées; mais on ne saurait nier qu'il n'y ait là une esquisse de l'histoire de l'Iran, et si un jour ce grand sujet est traité conformément aux exigences de la méthode historique, sans doute l'auteur devra à M. de Gobineau le cadre de son tableau général. Ajoutons que l'analyse donnée par l'auteur de quelques-uns des poëmes, tels que le *Cousch-nameh*, dont les manuscrits sont très-rares, a une valeur documentaire qui n'est pas à dédaigner.

M. Nicolas, à qui nous devons les quatrains de Kheyyam, entreprend de nous donner une traduction du *Bostan* de Sadi; cet ouvrage jusqu'ici n'avait pas été traduit en français[1]. Quand le livre sera achevé, il constituera un service, quoiqu'il n'y faille point chercher les habitudes de précision et de critique d'un orientaliste sorti des écoles savantes.

[1] *Le Boustan*, poëme persan de Sé'édi, traduit de l'original par M. J. B. Nicolas. Première partie, 48 pages. Paris, Paul Leloup, in-8°, 1869.

M. Guyard vous a rendu compte du Dictionnaire persan-français de M. Adolphe Bergé [1], qui, à ce qu'il paraît, peut avoir quelque utilité.

Un splendide volume de documents historiques arméniens a été livré cette année au public lettré. Quand les bénédictins résolurent, à côté de la collection des *Historiens de la France*, de créer un recueil spécial pour les *Historiens des croisades*, une place fut réservée dans ce dernier recueil aux textes arméniens. Outre les renseignements que les auteurs arméniens durent avoir sur des guerres qui les touchaient de si près, un royaume qui fut dans les rapports les plus étroits avec l'Europe et avec la France en particulier, le royaume de la Petite Arménie, sortit en quelque sorte des croisades et a légué à l'histoire une masse de documents considérables. L'Académie des inscriptions et belles-lettres, en recueillant l'héritage des anciens bénédictins, respecta leur plan, et notre confrère M. Dulaurier fut chargé d'un volume qui devait être consacré aux *Historiens arméniens des croisades* [2]. Disséminés dans le comté d'Édesse, dans la Cilicie et le nord de la Syrie, devenus les frères d'armes des Latins depuis le passage de ces derniers par le Taurus et depuis le siége d'Antioche, les Arméniens

[1] *Dictionnaire persan-français*, avec une table alphabétique pour servir de dictionnaire français-persan. Paris, Maisonneuve, 1868, in-8°, 280 pages.

[2] *Recueil des historiens des croisades*, publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Documents arméniens, t. I, in-fol. Paris, 1869, Imprimerie impériale, CXXIV-855 pages.

prirent une part active aux guerres saintes, et connurent mieux que personne les événements qui eurent lieu dans les contrées du nord. Les chroniqueurs arabes, grecs et latins, si riches de détails sur ce qui arriva en Palestine et dans la Syrie moyenne, savent peu de chose sur ce qui se passa à Antioche, à Édesse, en Cilicie; les auteurs arméniens suppléent à cette lacune. La première croisade, et celle de Frédéric Barberousse, qui prit sa route par la Cilicie, reçoivent de ces documents un jour considérable.

Le savant éditeur n'a rien négligé pour que le travail fût digne du corps savant qui le publie. Une préface sur les documents employés, une introduction étendue sur le royaume de la Petite Arménie et sur la Cilicie au temps des croisades, des tableaux généalogiques et dynastiques, forment les prolégomènes. Viennent ensuite les historiens proprement dits, Mathieu d'Édesse, Michel le Syrien, Nersès de Lampron, bien d'autres encore, en texte arménien et en traduction française. Un appendice contient l'histoire du royaume de la Petite Arménie sous les Lusignans, époque sur laquelle on possède peu de documents arméniens. Le volume se termine par quatre chartes arméniennes données en *fac-simile* héliographiques, et par des tables littéraires, historiques, géographiques. Le deuxième volume contiendra les chartes, bulles papales, monnaies, notes de copistes, inscriptions, etc. qui peuvent servir à l'histoire de la fraction de la race arménienne dont le centre est à Sis.

Le tome II de la collection d'historiens arméniens entreprise par M. Victor Langlois et publiée sous le patronage éclairé de Nubar-Pacha a paru depuis la mort de notre confrère [1]. Ce volume contient la traduction française des historiens arméniens du v[e] siècle, Gorioun, l'auteur anonyme de la généalogie de la famille de saint Grégoire l'Illuminateur et de la vie de saint Nersès, Moïse de Khorène, Élisée Vartabed, Lazare de Pharbe, et même un extrait du controversiste Eznig. Le traducteur des deux premiers ouvrages est M. Jean Raphaël Émine; le traducteur de Lazare de Pharbe est le P. Samuël Ghésarian, de l'Académie arménienne de Saint-Lazare. Pour Moïse de Khorène et Élisée Vartabed, on a utilisé des traductions antérieures. L'extrait d'Eznig, relatif à la religion de la Perse, fait vivement désirer que notre confrère M. Dulaurier nous donne enfin l'édition et la traduction qu'il nous promet de ce curieux auteur, dont la critique n'a pas encore tiré tout le parti qu'on peut espérer pour l'histoire des religions et de la philosophie. Il est probable que le deuxième volume de M. Langlois, comme le premier, donnera lieu à plus d'une critique; nous croyons cependant qu'une telle collection est fort utile. D'abord, il s'y trouve plusieurs textes traduits pour la première fois; en second lieu, une telle collection méthodique a pour les personnes qui ne sont pas des arménistes de pro-

[1] *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, t. II, xiv-406 pages. Paris, Didot, in-fol.

fession des avantages particuliers; enfin, les notes et les introductions de M. Victor Langlois, bien que parfois défectueuses, présentent un groupement considérable de faits et de textes. On fera mieux; mais dans l'état actuel des études, la collection dirigée par M. Langlois aura été utile, et il est à désirer qu'elle ne soit pas interrompue par la mort du regrettable éditeur.

La philologie comparée des langues sémitiques s'est enrichie d'un essai des plus ingénieux. M. Stanislas Guyard s'est attaqué au problème des pluriels brisés[1], et a présenté sur ce sujet une hypothèse que pour ma part je crois vraie, quoiqu'elle ne soit peut-être pas encore arrivée à sa dernière rigueur. Le phénomène des pluriels brisés est un phénomène isolé dans les langues sémitiques; les tentatives de Dietrich et de Bœttcher pour en trouver des traces en hébreu sont tout à fait égarées; mais les pluriels brisés ne sont pas un phénomène isolé dans le tableau général des langues. Les langues germaniques ont bel et bien des pluriels brisés (*man*, plur. *men; Apfel*, plur. *Æpfel*, etc.). Les langues celtiques, au moins le bas-breton, en ont aussi (*dant*, pl. *dent*). Comment explique-t-on ces pluriels dans les langues germaniques? D'une façon fort naturelle. Le vrai pluriel de *Mann*, c'est *Männer*. La terminaison *er*

[1] *Nouvel essai sur la formation du pluriel brisé en arabe*, 32 pages. 4e fascicule de la *Bibliothèque de l'École des hautes études*. Paris, Franck, 1870, in-8°.

entraînant un affaiblissement de la voyelle du radical, le pluriel s'est trouvé avoir deux notations; par économie instinctive, on a supprimé la seconde, et *Männ* ou *men* s'est trouvé un pluriel suffisant de *Mann*. En d'autres termes, le suffixe du pluriel a d'abord amené un changement intérieur dans le mot, puis a disparu, en laissant subsister l'effet qu'il avait produit. Les pluriels brisés de l'arabe s'expliquent de la même manière; on conçoit même qu'il n'eût pas fallu grand'chose pour qu'un tel mécanisme existât en hébreu. Le substantif *mélek* ou *malk* a pour pluriel *mlâkîm*, qui, par l'addition de l'*aleph* prosthétique, eût pu être *amlâkîm;* mais, dans une telle forme, on eût très-bien pu retrancher la finale *îm*, et on eût obtenu de la sorte une forme de pluriel *amlâk*. On ne conçoit pas qu'une idée si simple ne soit pas venue plus tôt. Voilà un bel exemple des fruits que produira un jour l'application des principes de la philologie comparée indo-européenne à la philologie comparée sémitique. La première de ces deux philologies étant bien plus riche, plus variée, plus avancée, pourra fournir d'excellents points de comparaison à la seconde, laquelle, vu son champ d'opération bien plus restreint, est toujours restée un peu étroite et routinière. Le seul fait grammatical que le système de M. Guyard n'explique pas, c'est l'analogie des formes de pluriels brisés avec les formes d'infinitifs; il faut que notre jeune confrère réfléchisse à cela et nous l'explique.

Dans les *Mémoires de la Société de linguistique de*

*Paris* [1], on a cherché à classer organiquement les formes du verbe sémitique, à remonter au *schema* primitif du verbe dans la langue qui a dû être parlée par les ancêtres linguistiques communs des peuples parlant sémitique. L'auteur essaye de prouver que les systèmes si divers en apparence des formes hébraïques, araméennes, arabes, éthiopiennes, sont au fond identiques, et que la langue sémitique la plus riche en formes n'en a pas organiquement plus que la langue sémitique qui en a le moins. Il ramène en particulier toutes les formes arabes à des formes existantes en hébreu et en araméen. Il soutient que, depuis leur séparation, les idiomes sémitiques ne se sont créé aucune forme verbale nouvelle, si l'on excepte quelques formes imaginées par des analogies grossières, telles que le *nitpaël* rabbinique et certaines formes éthiopiennes.

L'épigraphie et l'archéologie sémitiques continuent d'être chez nous l'objet du zèle le plus louable et des efforts les plus heureux. M. de Vogüé a publié un volume de textes épigraphiques recueillis par lui et par M. Waddington dans le voyage qu'ils ont fait en Syrie en 1861 et 1862 [2]. L'ample moisson faite par ces deux savants se divise en deux parties : 1° les inscriptions araméennes, recueillies à Palmyre, dans le Hauran, dans la Nabatène; 2° les

[1] Deuxième fascicule, Franck, 1869, in-8°.

[2] *Syrie centrale, Inscriptions sémitiques*, publiées, avec traduction et commentaire, par le comte Melchior de Vogüé. Paris, Baudry, 1869, grand in-4°.

[redacted]



inscriptions analogues aux himyarites, qu'ils ont copiées sur les rochers du désert de Safa, au sud-est de Damas. Cette seconde partie de leur travail n'a pas encore vu le jour. Le volume publié offre le plus rare intérêt. Le premier de tous les Européens, M. Waddington put rester à Palmyre dix jours consécutifs. M. Vignes, après lui, prit de nouveaux estampages et des photographies. On peut dire que ces recherches ont renouvelé entièrement l'épigraphie palmyrénienne, qui n'avait fait que bien peu d'acquisitions depuis la publication de Wood et Dawkins (1751), suivie des déchiffrements de Barthélemy et Swinton. Le nombre des inscriptions données par Wood est de treize. M. de Vogüé, dans son voyage de 1853, y ajouta deux nouveaux textes, qui, joints à une petite inscription envoyée de Damas en 1852 au musée du Louvre, portèrent à seize le nombre des titres palmyréniens connus avant le voyage de nos confrères. Le nombre des inscriptions palmyréniennes publiées par M. de Vogüé est de cent quarante-six. Les savants explorateurs pensent que, le jour où l'on pourra faire des fouilles à Palmyre, le nombre des documents sera au moins doublé. Cette épigraphie palmyrénienne, quoique ne datant guère que des trois premiers siècles de notre ère, est d'un grand prix; elle nous donne un moyen de combler tant bien que mal les lacunes de ce que nous savons sur l'aramaïsme païen; l'histoire des alphabets y trouve des éléments de première importance; l'histoire religieuse y puise des données

capitales; enfin l'histoire de la Syrie aux premiers siècles de notre ère, c'est-à-dire à une des époques où elle offre le plus d'intérêt, est éclairée par ces monuments, souvent bilingues, d'un jour nouveau. La belle publication de M. de Vogüé donnera lieu à des recherches philologiques et historiques nombreuses [1]. M. Joseph Derenbourg a ouvert la voie en soumettant les textes publiés par le docte voyageur à un examen suivi, où sa profonde connaissance du Talmud et de l'araméen des Juifs lui a fourni des idées toujours ingénieuses, souvent justes, quelquefois un peu subtiles, sur lesdits textes et sur l'histoire de Palmyre en général [2].

Moins nombreuses, mais non moins intéressantes, sont les inscriptions araméennes du Hauran, sorties principalement du curieux temple de Siah, près de Kennaouat, temple déblayé par MM. Waddington et de Vogüé, et qui date du règne d'Hérode le Grand. L'écriture de ces inscriptions fait la transition entre l'araméen carré de Palmyre et l'alphabet des textes nabatéens proprement dits, recueillis par les deux explorateurs à Hébran, à Bosra, à Salkhat, à Oum-el-Djemal, à Ayoun, etc. C'est dans ces derniers textes qu'il faut chercher les vraies origines de l'écriture arabe, et certes, si notre illustre fondateur, M. de Sacy, avait connu ces inscriptions, il

[1] Voir *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1869, p. 91 et suiv. — *Revue critique*, 27 novembre 1869.

[2] *Journal asiatique*, mars-avril 1869, p. 360 et suiv. Cf. *Revue critique*, numéro précité.

n'eût pas consacré un mémoire entier (précieux, du reste) à prouver que les Arabes n'écrivirent pas avant Mahomet. Quoi de plus curieux, en particulier, que cette inscription de Harran, datée de l'an 586 de notre ère? Elle est conçue dans le vieux *neskhi* que nous offrent les manuscrits provenant d'Asselin, maintenant déposés à la Bibliothèque impériale.

M. de Vogüé a joint à son recueil quelques débris de papyrus égypto-araméens. Enfin, il a cru devoir tirer les conséquences qui, selon sa manière de voir, découlent des textes publiés par lui pour l'histoire religieuse et philosophique. Peut-être ces conséquences seront-elles contestées, et réussira-t-on même à montrer que les faits établis par M. de Vogüé conduisent sur les vieilles religions sémitiques à une conclusion différente de celle que le savant paléographe veut établir. Il s'est élevé à ce sujet, dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres, quelques débats instructifs[1]. Quoi qu'il en soit, ce qui sortira avec évidence de ces belles recherches d'épigraphie, c'est une onomatologie sémitique des plus complètes. Les inscriptions grecques de Syrie et d'Égypte apportent à cette belle étude des résultats décisifs. M. Miller publiait récemment[2] une

[1] *Comptes rendus*, 1869, p. 63 et suiv. 78 et suiv. 85 et suiv. 91 et suiv.

[2] *Revue archéologique*, février et mars 1870. Ce travail paraîtra dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, avec une note sur les noms sémitiques.

liste de noms nabatéens trouvés en Égypte, qui mène également aux plus curieuses conséquences. L'onomatologie sémitique, en effet, est une étude capitale; non-seulement un nom sémitique dit presque toujours clairement à quelle race et à quelle religion appartenait celui qui l'a porté; mais ces noms renferment des indications précieuses pour l'histoire des religions sémitiques. On y voit clairement que ces religions eurent leur caractère individuel, comme les religions aryennes. Quel fut ce caractère? On disputera beaucoup avant de se mettre d'accord sur ce point. Nous n'avons pas de Védas sémitiques (les Psaumes sont un livre bien plus spécialement juif que les Védas ne sont un livre hindou); néanmoins l'onomatologie, la philologie comparée, l'analyse des littératures et des institutions religieuses d'époques plus modernes amèneront à se former des idées vraisemblables sur ce qui distingua à l'origine le génie sémitique en religion, comme on est arrivé à bien voir ce qui fit d'abord le caractère essentiel des idiomes sémitiques.

M. de Vogüé a, en outre, réuni en volume[1] plusieurs de ses travaux antérieurs sur la paléographie, l'épigraphie et la numismatique sémitiques, entre autres ses travaux sur les inscriptions chypriotes proprement dites et phéniciennes de Chypre, sur les intailles phéniciennes, araméennes, hébraïques, sur la numismatique des rois de Cittium, des rois

[1] *Mélanges d'archéologie orientale.* Paris, 1868, in-8°, 196 et 39 pages, en partie de l'Imprimerie impériale.

de la Nabatène, sur l'alphabet araméen et l'alphabet hébreu, etc. M. de Vogüé y a joint d'importantes additions sur les inscriptions hébraïques de Crimée, qu'il rapporte en général au IIe et au IIIe siècle de notre ère. Toujours attentif aux fouilles de Jérusalem, M. de Vogüé a fait également une communication à l'Académie[1] sur les caractères trouvés dans les assises profondes du soubassement du temple, auxquels il est loin d'accorder l'ancienneté paléographique qu'on a voulu leur attribuer[2].

Les fruits de la louable activité qui a porté depuis vingt ans les voyageurs et les archéologues français à tourner leur attention vers la Syrie se montrent de toutes parts. M. Waddington, en laissant à M. de Vogüé le soin de publier les textes sémitiques sortis de leur commun labeur, a pris pour lui les inscriptions grecques. Il a placé les richesses de son précieux portefeuille à la suite du troisième volume des inscriptions du *Voyage archéologique* de Le Bas, qu'il s'était chargé de continuer et d'achever[3]. En joignant à ces inscriptions les inscriptions de la côte, qui ont paru ou paraîtront dans la *Mission de Phénicie*, on aura le *Corpus* complet des inscriptions grecques de Syrie connues jusqu'à présent. Ces inscriptions sont le commentaire et le

[1] *Comptes rendus*, 1869, p. 128.

[2] *Bulletin de la Société de géographie*, janvier 1870, p. 55-56.

[3] *Inscriptions grecques et latines de la Syrie, recueillies et expliquées*. Paris, Didot, 1870. La pagination est celle du recueil de Le Bas.

complément nécessaires des inscriptions sémitiques, car elles sont bien plus nombreuses et d'une interprétation plus facile. La *Mission de Phénicie* s'est augmentée d'une livraison de texte et d'une livraison de planches[1]. Les planches se trouvent ainsi presque terminées. Tout ce qui concerne la région de Byblos et de Beyrouth est publié.

Mais que sont toutes ces vieilles trouvailles, Messieurs, auprès des découvertes extraordinaires qui feront de l'année 1870 une date de premier ordre dans l'histoire de l'épigraphie et de la philologie sémitiques : je veux parler des découvertes d'inscriptions hébraïques anciennes faites par M. Clermont-Ganneau[2], drogman-chancelier du consulat de France à Jérusalem. C'était quelque chose de vraiment extraordinaire que, malgré les recherches nombreuses accomplies en Palestine, on n'y eût trouvé jusqu'à présent aucune inscription antérieure à l'époque des Macchabées. De telles inscriptions, à vrai dire, ont toujours dû être rares dans ce pays. Les pèlerins juifs du moyen âge, si curieux investigateurs du passé de leur race, parlent tous

[1] *Mission de Phénicie,* Imprimerie impériale. Planches, 6ᵉ livraison; in-fol. Texte, 4ᵉ livraison; in-4°. C'est par une erreur des éditeurs que la 4ᵉ livraison de texte ne se compose que de 8 feuilles. Les 5 feuilles nécessaires pour la compléter feront partie de la prochaine livraison.

[2] Des réclamations de priorité ont été élevées pour la découverte de l'inscription de Dibon. Nous ne pouvons à l'heure qu'il est en apprécier la légitimité, un débat contradictoire ne s'étant pas encore établi à cet égard.

d'une inscription, d'une seule; cette inscription existe encore : c'est l'inscription en caractères carrés de Kefr Bereim, qui a été publiée dans votre Journal. L'intérêt exagéré que les auteurs d'itinéraires juifs attachent à ce monument, qu'ils ont assez bien lu, prouve que, s'ils avaient connu d'autres monuments du même genre, ils en feraient mention. S'ils avaient connu des inscriptions conçues dans l'ancien caractère, ils n'eussent sûrement pas pu les lire; mais ils en parleraient et y rattacheraient des fables. On ne peut douter d'ailleurs que l'ancien peuple hébreu, avant la captivité, ne fût médiocrement épigraphiste. Les inscriptions du temple étaient peu de chose; pas une fois, dans les annales hébraïques, il n'est question d'une inscription monumentale, et si ce qu'on lit dans le livre de Job (XIX, 24) d'inscriptions sur le rocher s'appliquait à de grandes inscriptions comme celles de Bisoutoun, on peut croire que de telles inscriptions eussent laissé des traces. Il était donc naturel de ne pas attendre que la Judée nous révélât jamais des trésors épigraphiques comparables à ceux de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce, de Rome. Il était bien bizarre cependant que la pénurie fût absolue, que pas une inscription ne vînt nous donner un spécimen irrécusable de l'ancien caractère hébreu.

Cette singularité a cessé. Grâce à M. Clermont-Ganneau, nous possédons maintenant trois inscriptions hébraïques antérieures à la captivité.

C'est chez un peuple voisin d'Israël, chez les Moabites, à Dibon, qu'a été trouvé le plus important de ces textes. La région transjordanique a été bien moins bouleversée que la région en deçà du Jourdain; la Moabitide, en particulier, ne fut, ni à l'époque romaine ni au moyen âge, le théâtre d'un grand mouvement de constructions. Il est probable que les vieux tells de ruines qui couvrent le pays sont vierges et renferment encore les ruines d'une haute antiquité. Combien il est désirable que des fouilles soient entreprises de ce côté! Personne assurément mieux que M. Ganneau ne pourrait diriger de telles fouilles. Une mission de Moabitide serait à l'heure qu'il est un *desideratum* scientifique de première importance, ne serait-ce que pour dresser, d'après les débris encore existants, le dessin de l'édifice dont a fait partie la stèle de Dibon.

M. Ganneau n'a pas voulu laisser à d'autres le soin d'interpréter le monument qu'il avait découvert[1]. En le publiant, il l'a accompagné d'une explication et d'un commentaire qui fixent très-bien le sens général de l'inscription et sa valeur historique. M. de Vogüé a été en quelque sorte l'éditeur et le parrain de ces belles publications. Naturellement, en de pareilles matières, *dies diem docet*. Pendant un ou deux ans, la stèle de Dibon sera l'objet de mémoires et de dissertations qui cerne-

[1] *La stèle de Mésa, roi de Moab*, 10 pages et 1 planche, in-4°, Paris, Baudry; nouvelle édition, datée du 15 juin, 60 pages; et dans la *Revue archéologique*, mars et juin 1870.

ront les difficultés et tireront de ce précieux texte tout ce qu'on en peut tirer. Chez nous, MM. Joseph Derenbourg[1], Harkavy[2], Oppert[3], d'autres encore[4] ont déjà publié diverses conjectures. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la stèle de Dibon est bien plus claire que les inscriptions phéniciennes. Sans les déplorables mutilations qu'elle a subies, on arriverait à l'expliquer avec autant de sûreté qu'une page d'Isaïe, tandis que dans une inscription phénicienne il reste toujours des passages absolument obscurs. L'orthographe, surtout en ce qui concerne les quiescentes, montre aussi qu'on s'était exagéré la similitude qui dut exister dans la haute antiquité entre un texte hébreu et un texte phénicien. L'orthographe de la stèle de Dibon diffère de l'orthographe actuelle des textes bibliques; mais ces différences n'ont rien d'essentiel : on voit que la langue et l'orthographe hébraïques d'une part, la langue et l'orthographe phéniciennes d'autre part, eurent dès l'origine leur individualité distincte.

Les conséquences paléographiques, historiques, critiques de l'inscription sont plus importantes encore. Certes, la valeur historique des annales qui ont servi de base aux livres des Rois était hors de

[1] *Journal asiatique*, janvier-février 1870, p. 155 et suiv. et *Revue israélite*, 8 avril 1870.

[2] Dans le journal hébreu הַלְּבָנוֹן, 21 février 1870, et dans כְּבוֹד הַלְּבָנוֹן (appendice littéraire de ce journal), n[os] 13, 14, 15.

[3] *Annales de philosophie chrétienne*, mars 1870.

[4] *Journal des Débats*, 25 février 1870.

doute; cependant, au milieu des déceptions sans nombre dont l'histoire est entourée, on aime, pour une si haute antiquité, à sentir les textes épaulés et contrôlés. La similitude de religion entre Israël et les peuples voisins, au xe siècle avant J. C., se montre aussi avec évidence. Camosch est pour Mescha exactement ce que Jéhovah est pour David, un protecteur spécial obligé de le faire réussir dans toutes ses entreprises. Comme Jéhovah, Camosch protége la tribu qui l'adore envers et contre tous; victorieux avec elle, battu avec elle, il est lié envers elle par une sorte de pacte.

En somme, l'inscription de Dibon est non-seulement la plus ancienne inscription sémitique; c'est la plus ancienne inscription alphabétique que l'on possède. En voyant, vers l'an 880 avant J. C., un usage si développé de l'écriture chez l'une des peuplades sémitiques qui paraissent avoir eu la destinée la plus obscure, on se convainc que l'usage de l'écriture alphabétique était déjà fort ancien au xe siècle chez les peuples de la Syrie méridionale; que même ces peuples avaient déjà des littératures, des annales, de longs textes écrits, ainsi que le supposaient, du reste, certains passages des vieilles histoires d'Israël. On est ainsi averti de ne pas s'arrêter, dans la critique de la littérature hébraïque, aux scrupules d'un scepticisme exagéré.

L'inscription de Dibon aurait suffi pour assurer à celui qui l'a découverte une place à part dans l'histoire des études orientales; mais voilà qu'il y a

quelques jours M. Clermont-Ganneau a communiqué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres[1] deux nouveaux textes, d'un caractère tout semblable à celui de la stèle de Dibon et trouvés tous les deux gravés, dans une sorte de cartouche, sur le roc, près de Jérusalem. Les deux textes paraissent frustes et en mauvais état; mais c'est le fait paléographique qui est ici capital. Si les inductions qu'on pouvait tirer d'une stèle moabite pour déterminer l'ancienne écriture d'Israël étaient sujettes à quelques objections, il n'en est pas de même pour des textes trouvés à la porte de Jérusalem. Ces textes nous donnent sans aucun doute la figure exacte des caractères qui ont servi à écrire les anciens écrits hébreux. La similitude de ce vieil alphabet avec l'alphabet grec archaïque est aussi quelque chose de frappant.

Comment expliquer ces découvertes se faisant coup sur coup par la même personne? D'une manière fort simple. M. Ganneau réside à Jérusalem; il est en rapports continus avec les gens du pays; il sait entrer dans leur intimité; il gagne leur confiance; il leur témoigne le prix qu'il attache aux « pierres écrites; » il appelle et accueille leurs renseignements. C'est là le vrai moyen de découvrir les inscriptions. Les textes qu'un voyageur trouve par ses propres yeux sont en petit nombre. Il faut, pour faire de belles découvertes épigraphiques, se servir des milliers d'yeux des indigènes, leur faire en-

[1] Séance du 24 juin.

tendre la valeur de pareils monuments et les bien payer quand ils donnent de bonnes indications. Le fanatisme qui règne en Judée a jusqu'ici empêché ce commerce entre les Européens et les gens du pays d'être fécond. L'indigène syrien ne vient donner ses renseignements que s'il est sûr d'être bien reçu et s'il n'a aucune raison particulière de défiance ou de réserve. Robinson et les explorateurs de son école ne frayaient pas beaucoup avec les Arabes. Ce n'est d'ailleurs que depuis quelques années que ceux-ci comprennent combien les savants européens tiennent aux inscriptions.

M. Ganneau n'a pas seulement été servi en tout ceci par un rare bonheur et par des circonstances favorables; il a fait preuve de connaissances étendues en exégèse biblique, de bonne philologie, de critique, de sagacité. D'autres observations qui lui ont été fournies par son séjour à Jérusalem, en particulier sur la piscine de Bethesda [1], sur la pierre de Zohéleth [2], montrent un esprit éveillé en ce qui touche les problèmes scientifiques et promettent un précieux continuateur aux travaux sur l'histoire, la géographie et l'archéologie de la Palestine, s'il est donné à notre jeune compatriote de continuer sa carrière sur le sol où il a signalé son début par la plus belle découverte qui ait jamais été faite dans le champ de l'épigraphie orientale.

[1] *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1868, p. 332-334. (Communication faite par M. Waddington.)

[2] *Académie des inscriptions*, séance du vendredi 1er avril.

De telles découvertes rejettent dans l'ombre toutes les autres. Disons cependant que le nombre des textes sémitiques qui ont été présentés cette année à l'Académie des inscriptions et belles-lettres[1] pour le *Corpus inscriptionum semiticarum* a été considérable. Des notices sommaires en ont été données. M. de Longpérier, en particulier, a montré, avec son tact archéologique exercé, la fausseté des inscriptions trop facilement admises par M. Gildemeister[2]. La préparation du grand recueil entrepris par l'Académie avance lentement; on peut néanmoins regarder comme certain que cette savante compagnie tiendra ses promesses et donnera aux études sémitiques l'instrument de travail qu'elle s'est engagée à fournir au public savant.

Chypre est depuis des années une mine féconde d'antiquités d'un caractère tout à fait à part. Cet art chypriote est un art étrange, où sûrement il y a beaucoup à chercher pour les origines de l'art grec; c'est un art fort ancien en tout cas, et, soit qu'on le rattache à l'art phénicien, soit qu'on l'en distingue, donnant la main comme ce dernier à l'art égyptien et à l'art assyrien. Le nombre des inscriptions chypriotes et des inscriptions phéniciennes de Chypre s'est fort augmenté. De tous ces trésors, une partie est déjà venue au musée du Louvre par les

[1] *Comptes rendus*, 1868, p. 334, 410; 1869, p. 84, 166. Je m'arrête pour les Comptes rendus de l'Académie à la dernière séance de 1869. Rien n'a encore paru pour l'année 1870.
[2] *Ibid.* 1869, p. 147-148.

soins de M. Tiburce Ceccaldi, consul de France à Larnaca [1]. Je ne connais rien d'aussi singulier que ces terres cuites, qui nous livrent les détails les plus puérils de l'antique vie chypriote avec une sorte de réalisme naïf et brutal; on conçoit en les voyant que les côtés les moins aryens de la vie grecque, le culte d'Aphrodite, par exemple, ont dû venir de Chypre [2]. De belles statues, sorties des fouilles de la même île, montrent jusqu'où peut aller un art auquel ne manqua que le merveilleux secret par lequel la Grèce a tout renouvelé : le sentiment de l'idéal. Une foule d'autres objets provenant desdites fouilles ont été mis aux enchères, et nous en possédons déjà des notions sommaires [3]. M. Georges Ceccaldi nous a donné d'intéressants détails sur ces fouilles, dirigées surtout par M. de Cesnola, consul des États-Unis à Larnaca [4]. Il semble résulter des renseignements connus jusqu'ici que le trésor épigraphique révélé par ces nouvelles recherches est de grande importance, et qu'en particulier les éléments nécessaires pour attaquer le problème non encore résolu des inscriptions chypriotes proprement dites existent à l'heure qu'il est dans les

[1] Voir *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, octobre 1868, p. 300 et suiv.; *Revue archéologique*, avril 1869.

[2] Comparez une statuette de Cythère, *Revue archéologique*, août 1868 (Fr. Lenormant), p. 124-125; cf. *ibid.* p. 137.

[3] *Antiquités chypriotes provenant des fouilles faites en 1868 par M. de Cesnola.* Paris, 1870, in-8°, IV-27 pages, 6 planches, avant-propos par M. Frœhner.

[4] *Revue archéologique*, janvier 1870.

inscriptions possédées, je crois, à Larnaca, par M. Lang. Il me semble que c'est du côté des inscriptions cunéiformes qu'il faut se tourner pour trouver la famille et l'origine de ce caractère singulier.

M. de Saulcy, qu'attirent tous les problèmes difficiles, s'est attaché aux questions que soulèvent les livres d'Esdras et de Néhémie[1]. La chronologie de ces livres est pleine d'embarras. M. de Saulcy rabaisse beaucoup les dates où auraient vécu les deux réparateurs religieux Esdras et Néhémie; il pense que ce dernier vivait encore quand Alexandre porta ses armes en Asie. M. de Saulcy n'a pas discuté toutes les hypothèses que les exégètes ont proposées pour lever ces difficultés. L'habitude de notre savant confrère est de se jeter dans les problèmes avec une parfaite virginité d'esprit, et sans s'être imposé de connaître tout ce qu'on a pensé avant lui sur le sujet dont il s'occupe. Il y a sûrement à cela des inconvénients; dans des problèmes comme celui-ci, longtemps maniés par les théologiens, il y a pourtant avantage à voir l'impression d'un savant laïque entrant dans la question sans parti pris et sans s'être informé des entraves dont le sujet est semé. L'opinion de M. de Saulcy devra être prise en très-sérieuse considération, et de bons juges croient qu'il pourrait avoir raison. M. de Saulcy a repris également la question du tombeau d'Hélène,

[1] *Étude chronologique des livres d'Esdras et de Néhémie.* Paris, A. Lévy, 1868. Grand in-8°, 107 pages et un tableau chronologique.

reine de l'Adiabène, près de Jérusalem[1]. Je ne partage pas sur ce point le sentiment de mon savant confrère[2], car je regarde l'opinion qui voit dans les tombeaux dits *des rois* le mausolée de la famille d'Hélène comme à peu près démontrée depuis que M. de Saulcy lui-même a trouvé dans ces tombeaux une inscription bilingue dont la première ligne est dans le caractère de l'Adiabène[3]. Mais M. de Saulcy doit toujours être lu, même quand on ne partage pas son avis. L'ingénieux archéologue a présenté à l'Académie un nouveau coffret ou ossuaire analogue à ceux du musée Parent et offrant comme ces derniers un *graffito* hébraïque[4]. Enfin, le mémoire du même savant sur le costume sacerdotal chez les Juifs[5] sera étudié avec intérêt. M. de Saulcy voit dans *urim* et *tummim* l'*uræus* égyptien, le globe ailé accosté des deux serpents. Cela est très-séduisant, surtout quand on tient compte du rôle que jouaient le globe ailé et les uræus sur les monuments phéniciens grands et petits, quand on tient compte aussi de ces beaux pectoraux égyptiens de rois ou de juges qu'on voit dans les musées, et qui présentent pour motif essentiel le globe et l'uræus.

M. Joseph Derenbourg, dans une série d'articles de critique biblique et de philologie hébraïque[6], a

[1] Paris, A. Lévy. *Comptes rendus de l'Acad.* 1866, p. 106 et suiv.
[2] *Comptes rendus*, 1866, p. 113 et suiv.
[3] *Journal asiatique*, décembre 1865.
[4] *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, mai 1869, p. 107.
[5] *Revue archéologique*, août 1869.
[6] *Revue critique*, 19 février, 19 mars, 7 mai 1870.

proposé des vues auxquelles son savoir profond donne un grand prix. Le même savant a repris l'étude de la médaille célèbre découverte à Lyon en 1656, et qu'on attribua d'abord à Louis le Débonnaire[1]. On sait que depuis longtemps cette monnaie a été restituée à un médecin juif de Ferrare, du XV[e] siècle. M. Derenbourg apporte à la discussion quelques éléments nouveaux; il croit, d'après la légende latine, pouvoir fixer la date de la médaille à 1503. Je doute de cette lecture. La question ne sera tranchée que quand un archéologue la reprendra, non plus par le côté hébraïque, mais par le côté latin et italien.

Les trois volumes d'exploration de la Palestine que nous a donnés M. Victor Guérin[2], et qui contiennent la description minutieuse de la Judée, ont du prix, à cause des données topographiques fournies par l'auteur. Il est pourtant regrettable que M. Guérin, vu le caractère spécial de ses recherches, ne soit pas cartographe. La partie critique de son livre, en effet, n'est pas celle par laquelle on peut le relever. M. Guérin fait abstraction complète du grand travail d'exégèse biblique qui s'est accompli depuis cent ans; il ne cite les documents hébreux et même les écrits du Nouveau Testament que dans la Vulgate, dont il rapporte les textes avec une

[1] *Revue israélite*, 14 janvier 1870.

[2] *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, Judée, 3 volumes. Paris, Imprimerie impériale, grand in-8°; VIII-407-408-402 pages et une carte.

prolixité assez inutile. Les textes d'historiens, de géographes et de pèlerins sont d'ordinaire ceux qu'avait cités Robinson; enfin, quelques jugements archéologiques ne sont peut-être pas ceux qui prévaudront quand l'exploration monumentale de la Palestine sera faite par des architectes spéciaux. Il y a plaisir cependant à suivre sur son terrain favori un explorateur si zélé, si passionné pour son sujet, si consciencieux dans la méthode qu'il a cru devoir adopter.

Il y a quelques années, l'Académie des inscriptions et belles-lettres proposa comme sujet de prix de recueillir et de discuter tous les passages du Talmud qui servent à éclairer la géographie de la Palestine. Le prix fut remporté par M. Adolphe Neubauer, qui vient de publier son mémoire[1]. M. Neubauer a une connaissance profonde du Talmud; son livre devra être consulté par tous ceux qui s'occupent de topographie syrienne, à côté des anciennes compilations de Lightfoot. Il est seulement regrettable que la publication de M. Neubauer ait été un peu hâtive. L'œuvre n'est pas assez mûrie, assez combinée dans toutes ses parties; la connaissance des textes profanes et chrétiens avec lesquels les données talmudiques devaient être comparées n'est pas suffisante. Que M. Neubauer tâche d'acquérir un certain degré de netteté et de précision qui lui manque encore, et il rendra de réels ser-

[1] *La géographie du Talmud.* Paris, Michel Lévy, 1866, in-8°, XL-468 pages.

vices à l'histoire de la littérature talmudique et rabbinique. Chargé d'une mission littéraire en Espagne par le gouvernement français, pour la recherche des manuscrits hébreux et des inscriptions hébraïques, M. Neubauer a publié un rapport qui contient les résultats de sa mission [1]. La péninsule ibérique paraît singulièrement pauvre en manuscrits hébreux; les inscriptions ne sont pas non plus d'intérêt majeur; mais les résultats négatifs ont leur valeur en philologie, ne fût-ce que pour éviter à d'autres d'inutiles recherches. Enfin, M. Neubauer a publié et traduit dans votre Journal [2] une chronique samaritaine qui paraît être, quant au fond, la *Tholidah* citée par Aboulfath, et qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la secte samaritaine. C'était là un travail difficile, et il en faut savoir gré à l'éditeur, malgré les défectuosités que présente la publication. M. Neubauer y a joint la description de quelques autres manuscrits samaritains qui se trouvent en Angleterre.

La littérature juive du moyen âge a été représentée en France dans ces dernières années par trois israélites polonais, MM. Beer Goldberg, Senior Sachs et Jechiel Brill. Les travaux de ces trois savants se ressentent et du milieu d'où ils sont sortis et du milieu où ils sont entrés. La science moderne, tombant chez eux comme un rayon de lumière

[1] *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 2ᵉ série, t. V, p. 423-435.

[2] *Journal asiatique*, décembre 1869.

pure sur la science scolastique qu'ils ont puisée aux écoles talmudiques de la Pologne, a produit les reflets les plus singuliers.

M. Goldberg, connu depuis longtemps par ses nombreuses éditions de textes hébreux et arabo-juifs tirés des bibliothèques de Paris et d'Oxford, vient de publier, sous le titre de *Ma'asé Nissim*[1], les questions adressées par R. Daniel le Babylonien, de Damas, à R. Abraham, fils du célèbre Maimonide, au sujet du « Livre des préceptes » (*Sépher hammisvôt*), composé par ce dernier. Une ancienne tradition, consignée dans le Talmud, fixe le nombre des commandements contenus dans le Pentateuque à 248, et celui des défenses à 365, ce qui donne un total de 613 préceptes. Durant tout le moyen âge, les docteurs juifs ont cherché à retrouver exactement ce nombre. L'énumération n'était pas facile, parce qu'il fallait tantôt diviser un précepte en deux, tantôt réunir deux préceptes en un seul, admettre ou exclure telle prescription plus moderne, compter à part ou laisser de côté les déductions qui découlent d'un même principe, etc. Maimonide, avec son esprit méthodique, avait posé dans son

[1] מעשה נסים, in-8°, XVIII-108 pages. Paris, 1867. « Œuvre prodigieux, » ou « œuvre de Nissim, » par allusion à la protection que M. Goldberg a trouvée pour la publication de son travail chez un riche israélite de Tunis, le kaïd Nissim Schamama, établi depuis quelques années à Paris. Pour la partie de l'introduction qui donne des détails biographiques sur le fils de Maimonide et sur sa famille, ainsi que sur R. Daniel, M. Goldberg a eu pour collaborateur M. Sachs.

Traité des préceptes les règles invariables qui devaient être suivies, si l'on voulait arriver au nombre exact de 613, et avait ensuite dressé le bilan d'après la base fixée. On peut s'imaginer la difficulté qu'il y avait à mettre d'accord un chiffre ainsi donné *a priori* avec un livre écrit sans méthode et sans prétention à être un code rédigé. Aussi l'essai de Maimonide, comme tous les essais qui l'avaient précédé et qui l'ont suivi, a-t-il soulevé de nombreuses critiques. Le volume de M. Goldberg renferme treize questions de R. Daniel, suivies d'autant de réponses de R. Abraham. Les unes et les autres sont écrites en arabe, et M. Goldberg, suivant en cela les errements des anciens juifs, tels que les Tibbon, les Kimhi et autres, les a traduites en hébreu. La version est généralement assez exacte, ce qui est bien frappant; car M. Goldberg n'a jamais appris l'arabe, et n'est parvenu à comprendre les ouvrages rabbiniques écrits dans cette langue qu'à force de les voir, de les copier et de les étudier.

M. Senior Sachs possède une vaste érudition dans toute la littérature hébraïque, et il la doit en partie à une riche bibliothèque d'ouvrages imprimés et manuscrits qu'a formée à Paris un banquier russe, M. Gunzbourg, dont il est le bibliothécaire. Les publications de M. Sachs sont en effet comme une vaste bibliothèque mal rangée. Le sujet principal se perd au milieu de digressions interminables, et l'ouvrage reste toujours inachevé. Ainsi le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de M. Gunz-

bourg, dont nous avons le commencement sous les yeux, rend compte, sur 48 colonnes[1] in-quarto, d'une impression très-serrée, de deux manuscrits de la collection, et encore les observations sur le second manuscrit ne sont-elles pas terminées. Le premier manuscrit est un « Court Livre des préceptes » (*Sépher miswôt katôn*), d'un R. Abraham ben Éphraïm, rabbin français du XIII^e siècle, disciple du fameux R. Tobie ben Élie, de Vienne ou de Bourgogne, et contemporain de R. Moïse, de Coucy, auteur du « Grand Livre des préceptes » (*Sépher miswôt gadôl*). M. Sachs établit qu'il y avait deux ouvrages portant ce titre, dont l'un a été imprimé plusieurs fois et est l'œuvre de R. Isaac ben Joseph, de Corbeil, et dont l'autre est contenu dans notre manuscrit. Cette notice complète les travaux, à juste titre célèbres, sur le rabbinat français pendant le moyen âge, du docteur Zunz. Le second manuscrit est un commentaire sur le traité d'*Abôt* ou « Sentences des pères, » par Isaac ben Salomon ben Isaac ben Salomon ben Isaac ben Israël hassôpher (le scribe) ben Israël. M. Sachs donne à cette occasion non-seulement toutes les variantes pour le texte du traité d'*Abôt* contenues dans le commentaire, mais il s'applique en même temps à réunir des notices sur les autres commentaires de ce traité cités par Isaac ben Salomon et sur les différents membres de la famille Israéli, à laquelle appartient l'auteur.

Nous avons encore de M. Sachs les trois pre-

[1] Paris, sans titre ni date, in-4°.

mières feuilles d'une biographie de R. Salomon ben Gabirol (Avicébron)[1] et la première livraison de ses Cantiques. Salomon ben Gabirol est surtout connu chez nous par le travail de restitution que M. Munk a fait avec une admirable sagacité de l'ouvrage philosophique *Fons vitæ* de cet auteur, et par l'identification de son nom avec celui d'Avicébron, que le même savant a établie d'une manière incontestable. En Allemagne, M. Joël, dans le journal de Geiger (V, 121), a traité des rapports de Ben Gabirol avec Plotin et le néo-platonisme, et M. Haneberg a comparé sa philosophie avec celle qui est exposée dans les Traités des frères de la Pureté. Les poésies sacrées et profanes de Ben Gabirol ont été publiées en partie par M. Dukes, S. D. Luzzatto, Rappoport; un grand nombre de poésies profanes ont été données en traduction métrique, accompagnées de notes et d'éclaircissements par le docteur Geiger. M. Sachs est encore cette fois d'une grande prolixité. Les 48 pages de sa biographie sont presque exclusivement consacrées à fixer définitivement l'année 1021-1022 comme celle de la naissance de Ben Gabirol; mais il y a des pages très-instructives au milieu des longues recherches auxquelles se livre l'auteur. Parmi les poésies, M. Sachs a donné la première place à 29 chants liturgiques, dont un grand nombre sont inédits, et qui, avec les notes et les éclaircissements,

[1] רבי שלמה בן גבירול וקצת בני דורו, sans titre, ni lieu, ni date, 48 pages.

remplissent les 169 pages du premier fascicule[1]. Nous regrettons que M. Sachs n'ait pas préféré nous donner d'abord les poésies profanes. Sans compter qu'elles nous auraient permis de mieux sonder l'âme mélancolique du poëte, ces pièces, étant en grande partie adréssées à des contemporains, nous auraient fait entrer plus avant dans l'époque la plus riche de la vie juive en Espagne.

Tous les ouvrages de M. Sachs sont écrits en hébreu, langue qu'il manie avec une extrême habileté. Ils sont imprimés, comme l'opuscule de M. Goldberg, chez Jechiel Brill. Après avoir séjourné longtemps à Jérusalem, M. Brill est venu à Paris établir une imprimerie hébraïque, pour laquelle il exécute tous les travaux d'un ouvrier habile, en même temps qu'il rédige une grande partie de son journal, *le Liban*, tout entier écrit en hébreu[2].

Les trois opuscules inédits que M. Brill a réunis dans un petit volume intitulé *Yên Lebanon* « Vin du Liban » ont paru d'abord dans son journal[3]. Le premier est le commentaire sur le traité *Rôsch-haschanah* du Talmud de Babylone, par Maimo-

[1] En dehors du titre hébreu, la livraison a encore deux autres titres, l'un latin et l'autre français. Nous donnons ce dernier : *Cantiques de Salomon ibn Gabirol (Avicebron), corrigés, ponctués et commentés, avec explication des allusions à la Bible et aux Midraschim, d'après un grand nombre de manuscrits et imprimés tirés de la bibliothèque de M. Gunzburg,* par Senior Sachs; 1re livraison. Paris, 1868, 169 pages, in-8°.

[2] Paris, 1870, 7e année.

[3] *Yên Lebanon*, trois manuscrits inédits. Paris, Brill, éditeur, 1866, XII-21 p. - 24 p. - 40 p.

nide. On connaissait Maimonide seulement comme commentateur de la Mischnah; on le voit ici expliquer la Guemara et s'étendre notamment sur les parties astronomiques du traité. Le second ouvrage est appelé *Zecout Adam* « Justification d'Adam » par David de Rocca Martica, auteur du XIV^e^ ou du XV^e^ siècle, qui cherche à démontrer, contre le dogme chrétien du péché originel, que tout le récit contenu dans le troisième chapitre de la Genèse doit être pris dans un sens allégorique, et que Adam et Ève n'ont ni reçu ni transgressé un ordre de Dieu. Le troisième ouvrage, intitulé *Sépher scha'aschouïm* « Livre des délices, » a pour auteur R. Joseph ben Méir ben Zebarah, médecin-poëte de Barcelone, qui vivait au commencement du XIV^e^ siècle. C'est une composition en prose rimée mêlée de vers métriques, écrite dans un hébreu élégant et cependant facile, où les versets de la Bible et les extraits du Talmud abondent, dans le genre des Séances de Hariri, et de Calila et Dimna. L'auteur est, un matin, engagé à quitter sa ville natale par les brillantes promesses d'un inconnu qui se présente chez lui. Les entretiens commencent dans la maison de Joseph, et continuent en route au milieu de toutes sortes d'aventures. Joseph se repent bientôt de s'être laissé entraîner; ni son compagnon ni son nouveau séjour ne lui plaisent, et il est heureux de retourner à Barcelone. — L'introduction, écrite par M. S. Sachs, renferme une bonne étude sur les différents membres de la famille Zebarah.

M. Oppert a publié une édition considérablement augmentée de sa *Grammaire assyrienne*[1]. La grammaire comparée des langues sémitiques a beaucoup à profiter de ce livre, et il est essentiel que les philologues sémitiques sortent de leurs habitudes pour se plier à ce que la philologie assyrienne a pour eux de surprenant au premier coup d'œil. Peut-être cependant M. Oppert est-il injuste pour bien des savants sérieux et de bonne foi, quand il attribue les doutes que certains orientalistes ont éprouvés et éprouvent encore devant ces études à « l'envie, » aux « craintes d'une prétendue science routinière, » à « des résistances intéressées, » quand il appelle certaines critiques qu'on y a faites « inconsidérées, puériles, imaginaires, utiles seulement par leurs défauts et leurs ridicules, oiseuses, étonnant par leur immaturité. » Cela peut être vrai de certaines critiques; mais n'est-il pas juste aussi de se demander si l'on n'est pas un peu cause des objections et des doutes qu'on soulève? Je crois les bases de l'assyriologie très-solides; je suis persuadé qu'elles ne seront pas ébranlées; mais je pense que des progrès essentiels restent à faire, des principes fondamentaux à conquérir, et que, le jour où ces principes seront acquis, on deviendra indulgent pour ceux qui doutèrent ou hésitèrent devant certaines interprétations et certaines singularités philologiques. Nous nous trouvons donc pleinement d'accord avec M. Oppert quand il ap-

[1] *Éléments de la grammaire assyrienne.* Paris, 1868, xxiv-128 pages, petit in-8°.

pelle des travailleurs sur le champ qu'il cultive avec honneur. Il y faut des philologues rigoureux, précis, habitués aux pesées délicates, ayant l'horreur instinctive de ce qui blesse l'analogie et le tact linguistique, des philologues fortement imbus de l'esprit des grammaires sémitiques anciennement constituées, doués de cette espèce de jugement général que j'appellerai littéraire, philosophique et moral, qui fait reculer devant des traductions impossibles, et de ce tact qui fait toujours maintenir rigoureusement la distinction de ce qui est certain, probable, conjectural. M. Oppert nous déclare que, dans « ses appréciations sévères, » il « pense surtout aux personnes s'occupant exclusivement des langues sémitiques jusqu'ici connues, ou à celles qui trouvent une satisfaction légitime dans l'étude bien restreinte des quelques maigres textes phéniciens parvenus jusqu'à nous. » L'exclusion est toujours mauvaise, et certes, si jamais un savant a pu dire *a priori* que l'étude des textes assyriens ne compte pas entre les plus belles branches de la philologie, il s'est trompé, mille fois trompé. Mais les recherches modestes et certaines ne perdent pas leur prix, même quand apparaissent des résultats plus brillants. L'étude du sanscrit n'a pas fait abandonner l'étude de la littérature grecque; les études grecques, par leur certitude, restent toujours la principale source de renseignements sur l'antiquité. De même, ces modestes mais solides études sémitiques, cultivées comme on le fait depuis trois cents ans, garderont toujours

leur valeur; je crois même qu'elles seront l'école nécessaire de ceux qui feront faire à l'avenir aux études assyriennes de solides progrès. Il y a un peu de préoccupation à opposer l'assyriologie à « d'autres domaines de l'épigraphie où il existe à peine une seule inscription de quelque valeur et bien conservée. » Une épigraphie où il n'y a que vingt-deux lettres, lettres dont toutes les valeurs sont connues (quels que soient les doutes qui peuvent rester sur tel texte en particulier), peut bien avoir la prétention de servir d'école à une philologie où il y a plusieurs centaines de caractères qu'on doit prendre tantôt idéographiquement, tantôt phonétiquement, et dont quelques-uns, par suite de la polyphonie, peuvent avoir jusqu'à six valeurs différentes. Quand toutes ces singularités seront éclaircies, quand la langue assyrienne sera débarrassée d'anomalies qu'un sémitiste de la vieille école a en effet bien de la peine à admettre, quand on aura remplacé tant d'interprétations de détail fondées sur des rapprochements hasardés par de bonnes démonstrations philologiques, alors les assyriologues n'auront plus à se plaindre d'attaques injustes; car il ne s'en produira pas. Ce sont des publications comme la Grammaire de M. Oppert qui contribueront à amener bientôt ce résultat. En tout cas, il serait aussi injuste de reprocher à l'enfance de l'art de n'en être pas le couronnement, qu'il serait prétentieux à ceux qui débutent dans une étude de se croire en possession du dernier mot.

La belle publication des inscriptions de Dour-Sarkayan[1] sera aussi sans doute fort utile aux études d'assyriologie. Dour-Sarkayan est le nom assyrien du grand monument de Khorsabad, découvert par M. Botta, complétement déblayé par M. Place. Il est ainsi nommé de Sargon, son fondateur; les nombreux textes cunéiformes qui couvrent les diverses parties de l'édifice fournissent les renseignements les plus détaillés sur le règne de ce souverain. Presque tous ces textes avaient été publiés; une partie seulement avait été traduite. M. Oppert a repris le travail, en ajoutant plusieurs textes importants à ceux que l'on connaissait déjà.

Le mémoire de M. Oppert sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie, que nous vous avons déjà annoncé il y a deux ans, a paru dans sa forme définitive[2]. C'est un écrit très-important que les égyptologues, en particulier M. Maspero[3], ont repris de leur côté, et d'où ils tirent d'importantes conclusions. M. Oppert, dans un autre mémoire[4], a repris la question des éponymes assyriens, et, en s'aidant d'une indication d'éclipse, a essayé de donner à toute cette chronologie un point d'attache absolu. Ses combinaisons, sur la valeur desquelles on se pro-

[1] *Les inscriptions de Dour-Sarkayan* (Khorsabad), provenant des fouilles de V. Place, déchiffrées et interprétées par Jules Oppert. Paris, Imprimerie impériale, 1870, 39 pages, in-fol.

[2] Dans les *Mémoires des Savants étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. VIII, 1er partie, p. 523-649.

[3] *Revue critique*, 11 décembre 1869.

[4] *Revue archéologique*, novembre et décembre 1868.

nonçera, l'amènent à lever quelques divergences chronologiques qu'on avait cru remarquer entre les textes assyriens et le canon chronologique, en général très-exact, des livres hébreux des Rois. M. Harkavy, de son côté, a montré que l'assyriologie peut, dans beaucoup de cas, s'aider de la langue du Talmud de Babylone; ses essais d'explication des mots assyriens de la Bible par les résultats récents de l'assyriologie nous paraissent beaucoup plus hasardés [1].

Quelles que soient les révolutions que ces études sont destinées à subir, les études de M. Ménant sur le syllabaire assyrien [2] conserveront toujours leur valeur; car M. Ménant, sans se préoccuper d'interprétation, s'y est uniquement proposé d'établir comment on est arrivé à fixer la valeur de chaque caractère par l'analyse des textes connus jusqu'ici. C'est un travail qui, lors même qu'on y trouverait des parties défectueuses, sera commode pour ceux qui aborderont ces études; il est aussi de nature à convaincre ceux qui concevraient sur les bases mêmes de la lecture des textes assyriens des doutes exagérés. En ce qui touche l'alphabet cunéiforme achéménide [3], M. Ménant a soumis à l'examen les six caractères cunéiformes ariens qui font comme une exception dans l'alphabet de la première espèce et

[1] *Revue israélite*, année 1870, nos 2, 6, 7, 10, 12 et 14.

[2] Dans les *Mémoires des Savants étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. VII, 1re partie. Le mémoire de M. Ménant occupe le volume entier. Il aura un second volume, qui formera la 2e partie du tome VII du recueil.

[3] Dans la *Revue de linguistique*, juillet 1869, p. 61-80.

paraissent des idéogrammes, M. Ménant voit là des emprunts à l'alphabet anarien, et il exprime cette pensée que, si nous avions plus de documents cunéiformes achéménides, il y aurait plus de caractères de ce genre; en d'autres termes, que le caractère cunéiforme achéménide n'est pas aussi nettement dénombré qu'on pouvait le croire. Cela paraît bien vraisemblable.

M. Lenormant a attaqué avec beaucoup de savoir un sujet de haut intérêt dans son mémoire sur la table de Senkéreh [1]. Cette tablette d'argile, maintenant au Musée Britannique, est un monument fort antique, et probablement le plus ancien document mathématique qu'aucun pays ait conservé. M. Lenormant s'est de la sorte trouvé amené à traiter, après M. Brandis et tant d'autres, la question des mesures babyloniennes, et ce grand problème de la science babylonienne, un des plus importants, selon moi, de la philosophie de l'histoire; car si l'espèce humaine doit à la race aryenne sa force morale, à la race sémitique la religion, elle doit probablement à Babylone les éléments de la science. Je crois bien, en effet, que les Grecs ont fait à la science chaldéenne de nombreux emprunts; ils y ont introduit seulement l'analogue de ce qu'ils ont mis dans l'art, la raison claire et forte, le sentiment de l'absolu du vrai. Les éléments d'Euclide et tant de

[1] *Essai sur un document mathématique chaldéen, et à cette occasion sur le système des poids et mesures de Babylone.* Paris, A. Lévy, 1868. E. - 3-148 pages, in-8°, autographié.

théories éternelles des sciences mathématiques sont bien une construction des Grecs; mais, dans cette construction, il entra probablement plus d'un bloc tiré de constructions plus anciennes auxquelles manqua la solidité qui défie le temps et les ravages de la barbarie.

L'activité de M. Lenormant s'est exercée sur bien d'autres questions de la philologie et de l'archéologie assyriennes. Il a lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres un mémoire sur la géographie et l'histoire de l'Arabie d'après les inscriptions cunéiformes[1], un autre sur le culte des bétyles chez les Chaldéens[2], un autre sur un document assyrien, relatif, dit-on, aux rois de Lydie, et où (ce dont on peut être surpris) Gygès figurerait comme un personnage historique[3]. M. Lenormant semble sur un terrain plus solide quand il rectifie le nom du roi de Saba, qui figure dans une des inscriptions de Khorsabad[4]. Il rend à ce nom une bonne forme himyarite, ce qui a de l'importance quand on considère que l'inscription est du VIII^e^ siècle avant J. C., c'est-à-dire d'une époque où l'on pouvait douter si la vieille race couschite de l'Iémen avait déjà été recouverte par l'immigration sémitique. Le même savant a consacré une autre étude à une brique de Kalah-Scherghât, offrant le nom d'un roi Boudiel, qui aurait vécu vers

[1] Mars et avril 1869.
[2] *Comptes rendus*, octobre 1868, p. 318-322.
[3] *Comptes rendus*, novembre 1868, p. 329-332.
[4] *Revue orientale*, mars 1869, p. 151 et suiv.

1360 ans avant J. C.[1]; enfin, il a décrit une statuette assyrienne d'albâtre du Musée Britannique[2], offrant une inscription en caractères hiératiques, et qui semble un des produits les plus anciens de l'art babylonien.

M. l'abbé Martin paraît avoir choisi le syriaque comme spécialité scientifique, et il est permis d'espérer de son zèle consciencieux des fruits excellents. M. Martin a publié le traité de Jacques d'Édesse sur l'orthographe syriaque et divers autres opuscules grammaticaux de la même école[3]. Il a en outre donné à votre Journal[4] deux articles sur Jacques d'Édesse, sur les systèmes de points-voyelles syriens et surtout sur cette « tradition karkaphienne » qui a suggéré tant de conjectures erronées, et dont M. l'abbé Martin a retrouvé et signalé les monuments insignes dans diverses bibliothèques de l'Europe. Selon M. Martin, « la tradition » en question est une vraie Masore syrienne; les deux mots se répondent et les deux choses se ressemblent aussi beaucoup. Le système d'écriture sémitique exige de ces sortes de « haies » ou systèmes de précautions, pour conserver la tradition de la bonne lecture. Ce travail masorétique fut fait dans un couvent de *Karkafta*, dont M. Martin prouve

[1] *Revue archéologique*, novembre 1869, p. 350-356.

[2] *Revue archéologique*, octobre 1868, p. 231-236.

[3] *Jacobi, episcopi Edesseni, epistola ad Georgium, episcopum Sarugensem, de orthographia syriaca*. Paris, Klincksieck, 1869, in-8°, 12 pages imprimées, 16 pages de textes syriaques lithographiées.

[4] *Journal asiatique*, mai-juin et octobre-novembre 1869.

très-bien l'existence; la partie géographique de son travail laisse seule peut-être à désirer. Peut-être aussi M. Martin n'a-t-il pas eu une fort heureuse idée en regardant Jacques d'Édesse comme le chef du travail karkaphien. Ce travail, comme il le montre fort bien ailleurs, fut collectif et anonyme. Tout cela est déduit avec un savoir des plus sûrs; on sent chez M. Martin une grande pratique des manuscrits et une connaissance approfondie de la littérature syriaque, en particulier de la grammaire [1]. Fixé à Rome, M. Martin trouvera sans doute au Vatican de belles occasions d'appliquer son savoir et ses habitudes d'érudition.

Depuis mon dernier rapport, s'est achevé un travail qui fait le plus d'honneur à la France et à notre école, je veux parler de la traduction des Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun par M. de Slane [2]. On sait que M. Quatremère avait entrepris cette œuvre colossale. Il mourut n'ayant publié que le texte arabe; M. de Slane a su accomplir l'autre partie de la tâche, partie autrement difficile, en donnant la traduction de cet ouvrage, le plus remarquable sans comparaison de toute la littérature historique des Arabes.

[1] Voir aussi *Revue critique*, 6 février 1869.

[2] Les trois volumes de la traduction forment les premières parties des tomes XIX, XX, XXI des *Notices et extraits*, publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Les trois volumes de texte forment les premières parties des tomes XVI, XVII, XVIII de la même collection. Il existe un tirage des six volumes à part de la collection.

Le texte constitué par M. Quatremère laissait beaucoup à désirer: c'est le plus faible des ouvrages de ce savant orientaliste; M. de Slane l'a corrigé avec un soin minutieux, en collationnant tous les manuscrits, l'édition de Boulak, les traductions turques. Il ne fallait pas moins que la profonde connaissance de l'arabe que possède notre illustre confrère pour avoir raison de ce style obscur, surchargé de termes abstraits, incorrect, enveloppant mal une pensée puissante qui le met à une perpétuelle torture. Ainsi tout le monde peut lire maintenant cet ouvrage extraordinaire qui donne une si haute idée des écoles musulmanes du Magreb au xiv^e siècle. Certes, il n'y avait personne en Europe à cette époque, même en Italie, qui fût capable de concevoir des vues d'une philosophie de l'histoire aussi profonde ni d'appliquer aux choses humaines un jugement si pénétrant et si sûr. Quelques chapitres d'Ibn-Khaldoun restent des merveilles, et celui qui fait l'histoire philosophique des peuples musulmans n'a qu'à les copier. Le volume récemment publié n'est pas le plus intéressant des trois. Il renferme la critique générale des sciences du temps; or, Ibn-Khaldoun n'est pas un grand spéculatif; il ne comprend pas la philosophie et l'a en aversion; il ne distingue pas toujours la science sérieuse, qu'il n'estime pas assez, de la science chimérique, qu'il ne méprise pas assez. Ce qui est admirable chez lui, c'est le coup d'œil politique, l'esprit d'observation généralisée. Il n'est pas douteux que, sortant du

cercle étroit des arabisants, qui seuls pouvaient le lire jusqu'ici, l'ouvrage d'Ibn-Khaldoun trouvera dans le monde des hommes instruits des lecteurs qu'il frappera d'étonnement et d'admiration. Quand on compare cela aux écrits d'Ibn-al-Athir, de Makrizi, ou même à Masoudi, quelle différence d'originalité! Seul en Europe, M. de Slane était capable de lutter avec les difficultés d'un pareil travail, auquel il était préparé par la traduction qu'il avait déjà donnée de la partie du grand ouvrage d'Ibn-Khaldoun relative aux Berbers. La traduction de M. de Slane est un chef-d'œuvre d'exactitude et de fidélité. Ainsi en a jugé le meilleur des critiques en pareille matière, M. Dozy, qui, dans une recension étendue, a donné les corrections auxquelles ses propres études l'avaient conduit sur ce texte capital[1], mais qui proclame que rarement un livre aussi difficile a été traduit aussi bien. M. Dozy a surtout apporté d'utiles contributions à la traduction des deux derniers chapitres de l'ouvrage, qui offrent des difficultés particulières. Ibn-Khaldoun y donne des spécimens de la poésie populaire des Arabes d'Espagne et du Maroc. Ces pièces ne sont pas en arabe littéral; elles fourmillent de mots nouveaux et d'images nouvelles. Grâce à ses études sur la poésie populaire des Arabes de l'Occident, qu'il distingue avec raison de la poésie savante, M. Dozy a pu comprendre ces morceaux que les copistes et les éditeurs, faute d'y rien entendre, ont déplorablement massacrés. Une nouvelle

[1] *Journal asiatique*, août-septembre 1869, p. 133-218.

édition de ces deux chapitres, faite par un savant plus versé dans les dialectes que ne l'était M. Quatremère, est désirable; il est indispensable pour de tels morceaux d'indiquer sans exception toutes les variantes des manuscrits.

M. Dozy a rendu un autre service à la philologie en employant son vaste savoir spécial à donner une deuxième édition, considérablement améliorée et augmentée, du dictionnaire des mots arabes passés en espagnol et en portugais[1], composé par M. Engelmann, son élève, et qui a vu le jour pour la première fois en 1861. Il est peu de questions sur lesquelles on se soit plus égaré qu'en ce qui concerne les emprunts de mots faits par les langues romanes à l'arabe. Les orientalistes et les romanistes semblent sur ce sujet s'être donné le mot pour déraisonner à l'envi. Les problèmes qui posent sur des spécialités fort diverses sont toujours ainsi les derniers à être résolus. Un excellent livre sur les étymologies de la langue française, paru il y a quelques jours, livre où la doctrine de la dérivation est arrivée au dernier degré de la précision, contient encore un article sur les mots français empruntés aux langues orientales, qui renferme presque autant d'erreurs que de mots. Le livre de MM. Dozy et Engelmann devra être entre les mains de tous les

[1] *Glossaire des mots espagnols et portugais tirés de l'arabe*, par R. Dozy et W. H. Engelmann. Seconde édition, revue et très-considérablement augmentée, 1869, in-8°, XII-426 pages. Paris, Maisonneuve.

romanistes qui ont à cœur d'être irréprochables, même dans les détails secondaires de leur étude.

M. Boucher a entrepris la publication du Divan de Férazdak[1], poëte du Ier siècle de l'hégire, célèbre chez les grammairiens. Ces poésies paraissent déjà bien inférieures à celles des poëtes antéislamiques; mais elles sont d'un grand intérêt pour l'histoire du khalifat omeyyade. Férazdak est un Arabe du sang le plus pur, un partisan d'Ali; aussi son œuvre paraît-elle avoir été conservée par des mains chiites. Elle se compose de panégyriques et de satires, panégyriques des khalifes et des guerriers de la conquête; satires contre les révoltés, les officiers tyranniques ou les ennemis de l'auteur. M. Boucher s'est placé par cette première publication à un rang distingué dans cette solide école d'arabisants qui heureusement ne paraît pas menacée de s'éteindre parmi nous.

M. Perron a donné une notice pleine d'intérêt sur ce Scharani[2], mystique égyptien du XVIe siècle, que M. de Kremer nous a déjà fait connaître. C'est un personnage des plus intéressants, et la monographie de M. Perron le montre par des côtés qu'avait négligés M. de Kremer. On est surpris de voir de si folles illusions, de si puériles croyances mêlées à

[1] *Divan de Férazdak*, récits de Mohammed ben-Habib, d'après Ibn el-Arabi, publié en arabe sur le manuscrit de Sainte-Sophie, avec une traduction française et des notes, par M. Boucher. Première livraison. Paris, Labitte, 1870, in-4°, VII-154-51 pages.

[2] *Revue africaine*, mai 1870.

une religion parfois si élevée. L'étude de M. Perron est une introduction à une traduction d'un ouvrage de Scharani, connu sous le nom de *El-mîzân el-scharânié*, qui est une sorte de pondération entre les quatre rites orthodoxes musulmans.

Notre regretté confrère M. Clément-Mullet a continué dans votre Journal ses études sur la synonymie de la botanique arabe, de la botanique grecque, etc.[1] M. L. Leclerc s'est attaché au curieux problème de ce *Balinas*, auteur grec ou latin cité fréquemment par les Arabes, et qu'on a identifié tantôt avec Pline, tantôt avec Apollonius de Tyane. Ce fut M. de Sacy qui le premier proposa cette seconde identification; Wenrich l'adopta. M. Leclèrc, par le rapprochement de quelques textes nouveaux, rapprochement opéré avec une critique excellente, fait arriver l'hypothèse de M. de Sacy à une complète certitude[2]. Il est évident que les écrits attribués par les Arabes à Balinas ou Belnious, et dont nous possédons quelques-uns, doivent être considérés comme une littérature apocryphe, qu'on décora du nom du célèbre thaumaturge de Tyane. Quelques-uns d'entre eux paraissent traduits du grec, et furent sans doute l'ouvrage des derniers païens grecs, affolés de magie et de superstition. En tout cas, des parties de la légende arabe de Belnious se retrouvent parfaitement chez les auteurs grecs au compte d'Apollonius. La question devra être reprise

[1] *Journal asiatique*, janvier-février 1870.
[2] *Journal asiatique*, août-septembre 1869.

par un helléniste, et aussi par un hébraïsant; car cette littérature apocryphe se retrouve dans les manuscrits hébreux. Il y a là toute une partie nouvelle à ajouter à l'histoire de la légende et des écrits supposés d'Apollonius.

M. Aristide Marre a étudié l'arithmétique usuelle des Arabes[1]. M. Sédillot maintient ses vues sur l'histoire de la science en Asie. Il pense que l'Inde et la Chine ont contribué pour peu de chose à la construction de la science positive; il met au rang qu'il faut l'incomparable vertu du génie grec; il accorde à la science arabe de l'école de Bagdad un degré d'originalité que certaines personnes, même de celles qui placent haut les mérites de la science dite arabe, trouveront peut-être exagéré[2].

M. Rat a publié un spécimen de la manière dont il entendrait une traduction complète des *Mille et une nuits*[3]. M. Hartwig Derenbourg ne nous laisse pas oublier sa solide science de la philologie arabe, sa critique judicieuse et savante[4].

[1] *Manière de compter des anciens avec les doigts des mains*, d'après un petit poëme inédit arabe, de Chems-eddin el-Mossouli, et le *Tratado de matematicas* de Juan Perez de Moya, extrait du *Bullettino di bibliografia e di storia delle scienze matematiche e fisiche* du prince Boncompagni. Rome, 1868, 12 pages, in-4°.

[2] *Bullettino* précité, mai 1868, juillet 1868. Rome.

[3] *Les amours et les aventures du jeune Ons-ol-Oudjoud* (*les Délices du monde*) *et de la fille de vizir El-Ouard fi-l-Akmam* (*le Bouton de rose*), conte des Mille et une Nuits, traduit de l'arabe et publié complet pour la première fois par G. Rat. (Extrait du Bulletin de la Société académique du Var.) Toulon, 1869, in-8°, 51 pages.

[4] *Revue critique*, 28 août, 25 septembre 1869. Leçon d'ouverture dans la *Revue des cours publics*, janvier 1869.

M. Pavet de Courteille nous a donné cette année ce grand dictionnaire turc oriental qu'il préparait depuis longtemps[1]. On sait que, pendant que la langue des Turcs osmanlis tombait à Constantinople au dernier degré de la corruption par le mélange des mots arabes et persans, la langue turque se conservait pure dans certaines parties du Turkestan. Cette langue possède même une littérature, bien moins riche que celle des Osmanlis, mais infiniment plus originale, en tête de laquelle brillent les noms du sultan Bâber, d'Aboulghâzi, de Nevâï. S'aidant de ses lectures et de plusieurs essais de dictionnaires composés en Orient, M. Pavet de Courteille a composé un vrai dictionnaire raisonné, accompagné d'exemples. C'est un travail patient, consciencieux, judicieux, digne du petit-fils de M. de Sacy, et qui fera époque dans les études turques, même en Turquie, où l'attention des hommes instruits est depuis longtemps tournée sur le dialecte oriental.

M. Belin vous a tenus au courant des publications faites à Constantinople[2]. La publication du même orientaliste sur l'histoire des capitulations en Orient contient des renseignements utiles[3]. M. de Mas-La-

[1] *Dictionnaire turc-oriental*, destiné principalement à faciliter la lecture des ouvrages de Bâber, d'Aboulgâzi et de Mir-Ali-Schir-Nevâï. Paris, Imprimerie impériale, 1870, grand in-8°, XIV-562 pages.

[2] *Journal asiatique*, août-septembre 1869.

[3] *Des capitulations et des traités de la France en Orient*, par M. Belin (extrait du *Contemporain*, revue d'économie chrétienne, 1869). Paris, Challamel aîné, 1870, in-8°, 139 pages.

trie a publié les priviléges commerciaux accordés à la république de Venise par les princes de Crimée et les empereurs mongols du Kiptchak (1333-1358)[1], et rectifié avec beaucoup de pénétration une erreur qui avait fait jusqu'ici attribuer à un roi de Tunis un privilége commercial accordé en 1320 à la république de Venise par un roi de Perse (*Bonsaet* = Abou-Saïd, fils d'Oldjaïtou)[2]. Une publication bien intéressante, que nous devons à M. Finlay, savant anglais fixé à Athènes, est celle d'un manuscrit dont il est propriétaire et qui contient la relation de la conquête de la Morée par les Turcs en 1715, relation dont l'auteur est Benjamin Brue, interprète du roi près la Porte Ottomane[3]. On ne saurait lire un tableau plus original et plus sincère de ce qu'était une grande armée turque il y a cent ou deux cents ans, et j'ose dire que du même coup on comprend admirablement ce que fut une armée achéménide, mélange incroyable de dévouement et de lâcheté, de bonhomie et de férocité, type achevé d'incapacité administrative et d'impuissance morale. Il est vrai que d'autres pièces laissées par Brue nous tracent du monde levantin européen de Constantinople un tableau qui n'en donne pas une meilleure idée. M. Albert Dumont a publié ces curieux textes

[1] *Bibliothèque de l'École des chartes,* 1868, p. 580 et suiv.

[2] *Ibid.* 1870, p. 72-102; *Comptes rendus de l'Académie,* octobre 1869, p. 205-209.

[3] *Journal de la campagne que le grand vesir Ali Pacha a faite en 1715 pour la conquête de la Morée,* par Benjamin Brue. Paris, Thorin, 1870, petit in-8°, IV-107 pages.

avec beaucoup de soin et a mis en tête quelques pages pleines d'esprit et de sagacité.

Notre laborieuse et intelligente colonie algérienne continue avec l'activité la plus louable son œuvre scientifique. Un sentiment juste et fin de la critique historique caractérise tous ses travaux; on sent que d'excellents maîtres ont passé là; on sent aussi l'avantage que donne à une population instruite l'avantage de vivre au milieu des restes encore parlants de l'antiquité. M. Cherbonneau a donné une notice étendue sur l'hérétique Abou Yézid Mokhalled ibn-Kidad, de Tademket (milieu du xe siècle de notre ère), qui réussit pendant longtemps à tenir tête dans l'Aurès aux khalifes obéidites[1]. Un livre très-intéressant est le *Kitâb el-Adwâni*, traduit en abrégé par M. Féraud[2]. C'est un très-curieux tableau des événements dont le Sahara de Constantine et de Tunis a été le théâtre depuis quatre siècles environ. On y voit parfaitement la vie des nomades du Souf, et surtout l'histoire de ces Troud, dont les aventures rappellent la vie des anciens Arabes décrite dans le *Kitâb el-Aghâni*. Un fait bien remarquable, c'est l'indifférence religieuse où étaient tombées ces populations vers le xvie et le xviie siècle. Elles avaient presque cessé d'être musulmanes, et l'on comprend maintenant ce que dit Ibn-Khaldoun quand il affirme que les populations berbères apos-

[1] *Revue africaine*, novembre 1869.

[2] *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine*, 1868, p. 1 et suiv.

tasièrent jusqu'à douze fois. Même depuis l'occupation française, le fanatisme semble avoir été dans ce pays le fait d'exaltés qui venaient y souffler le feu de la guerre sainte plutôt que l'esprit même des gens du pays. M. Féraud a accompagné sa traduction d'El-Adwâni de précieux renseignements sur tout le Sahara algérien et sur les forages de puits artésiens qui sont actuellement en train de le métamorphoser. Le vieil esprit africain, combiné avec l'esprit nomade des Arabes antéislamiques, vit encore dans ce pays de la façon la plus originale. L'islamisme paraît ne former dans tous ces pays qu'une couche assez superficielle. Le travail de M. Pont sur les Amamra [1] et celui de M. Mercier sur la résistance que la race berbère opposa à l'islam [2] confirment tout à fait ces aperçus. M. Vayssettes a étudié l'histoire de Constantine sous la domination turque, en partie d'après l'ouvrage arabe de Salah el-Antéri, publié à Constantine en 1846. Cette triste période de trois cents ans est une époque de silence pour la littérature magrébine. M. Vayssettes n'a rien négligé pour sauver de l'oubli une histoire qui sera bientôt couchée dans la tombe avec les derniers restes de la génération qui en a pu garder le souvenir [3]. M. Cherbonneau a donné une notice sur le célèbre Sénousi [4], dont l'influence sur l'Afrique musulmane a été si profonde.

[1] *Recueil*, etc. 1868, p. 217-240.
[2] Même recueil, 1868, p. 241-254.
[3] Même recueil, 1867, p. 241-352; 1868, p. 255-392.
[4] *Revue africaine*, janvier 1870.

Mais le grand service que nous rendent nos confrères d'Algérie est d'avoir découvert tout ce monde touareg ou libyque, tout ce monde qui n'est ni punique, ni romain, ni vandale, ni byzantin, ni arabe, ni turc, qui est le monde africain même, conservé jusqu'à nos jours, à travers toutes les dominations étrangères, par les idiomes kabyle et touareg, par l'alphabet tifinag, par les inscriptions libyques, par des institutions et des mœurs essentiellement aborigènes. Ce monde sort à l'heure qu'il est de terre et commence à nous apparaître avec beaucoup d'unité et de clarté. Les inscriptions dites libyques se sont depuis deux ans singulièrement multipliées, et parmi ces inscriptions il y en a maintenant une dizaine de bilingues (latino-libyques), qui seront d'un prix inestimable pour l'interprétation des textes libyques. C'est près de Bone, dans les vieux cimetières de la Cheffia et du cercle de la Calle que sortent ces monuments. C'est déjà un fait bien remarquable que de trouver des textes épigraphiques des IIIe et IVe siècles de notre ère (les textes latins indiquent une fort basse époque), conçus dans cet alphabet africain que ni Carthage, ni Rome, ni le christianisme n'avaient pu déraciner. Que sera-ce quand nous aurons de ces textes épigraphiques une interprétation rigoureusement philologique, quand nous saurons avec certitude à quelle langue ils appartiennent? Les principaux services pour la découverte de ces précieux textes ont été rendus par M. le docteur Reboud, qui a mis un empressement exem-

plaire à faire parvenir à l'Académie des inscriptions les textes par lui découverts[1]. M. le général Faidherbe et d'autres encore ont rivalisé avec M. Reboud de zèle et d'ardeur[2]. M. Reboud[3] et M. Faidherbe[4] ont publié en même temps les textes connus jusqu'ici. M. le Dr Judas a collaboré activement à ces belles investigations en mettant son érudition au service des chercheurs et en publiant quelques textes pour la première fois[5]. M. Reboud se borne, avec une discrétion des plus louables, à publier des représen-

[1] *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.* 1869, p. 270, etc.

[2] *Comptes rendus de la Société française de numismatique et d'archéologie*, 1869, p. 249, 250, 251 (découvertes de MM. Dubourg et Letourneux), 1870 (découvertes de M. Faidherbe); *Revue africaine*, janvier 1870 (Faidherbe).

[3] *Recueil d'inscriptions libyco-berbères*, avec 25 planches et une carte de la Cheffia. Paris, Adrien Leclère, 49 pages, in-4°, 25 pl. (extrait des Mémoires de la Société française de numismatique et d'archéologie), 1870. M. Reboud a en outre dessiné et autographié les monuments sur une plus grande échelle que celle de la publication; ces autographies ne sont pas dans le commerce. Enfin, M. Reboud a bien voulu donner ses empreintes, dessins originaux, photographies, à la commission des inscriptions sémitiques de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui possède aussi l'original de quelques monuments. Le recueil de M. Reboud contient 153 textes, sans compter les inscriptions de Duveyrier.

[4] *Collection complète des inscriptions numidiques (libyques)*, avec des aperçus ethnographiques sur les Numides, par le général Faidherbe. Lille, Danel, in-4°, 79 pages, 6 planches. La collection de M. Faidherbe a quelques textes de plus que celle de M. Reboud (en tout, environ 170). Il y a une planche d'additions.

[5] *Revue africaine* (70e cahier, juillet 1868) et *Annales des voyages* (1868). — *Sur quelques épitaphes libyques et latino-libyques*, pour faire suite à mes trois mémoires sur des épitaphes libyques et à ma Nouvelle analyse de l'inscription de Thugga. Paris, Klincksieck, in-8°, 14 pages, 1 planche, 1870.

tations exactes des monuments et à raconter les circonstances matérielles des découvertes. Nous craignons que les interprétations qu'y joint le docteur Judas[1] et les considérations ethnographiques où entre le général Faidherbe[2] ne tiennent pas devant une critique plus avancée. En pareille matière on ne peut trop se défier des étymologies apparentes, des coïncidences fortuites de son; il faut procéder par une méthode organique, par des lois solidement établies. Que si, pour éclairer le sujet, on y mêle la question des monuments mégalithiques, entendus au sens des celtomanes, la craniologie, la théorie des races blondes, les origines gauloises, il est à craindre qu'on n'explique *obscurum per obscurius.* Mais aucun abus de méthode n'enlèvera à ces études nouvelles leur rare intérêt. A côté du monde indo-européen, du monde sémitique, du monde tartare, plaçons sans hésiter un monde africain, berbère, libyque, atlantique, comme on voudra l'appeler. Plus tard nous verrons de quel côté il convient de chercher des congénères à cette classe nouvelle de langues et de peuples.

Ce n'est pas seulement l'histoire, la philologie et l'épigraphie libyques qui parlent pour l'individualité de la race berbère. L'épigraphie latine nous rend

[1] *Nouvelle analyse de l'inscription libyco-punique de Thugga,* suivie de nouvelles observations sur plusieurs épitaphes libyques. Paris, Klincksieck, 76 pages, in-8°, 2 planches, 1869.

[2] *Op. cit.* et dans la *Revue africaine,* janvier 1870; *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions,* 1868, p. 241-243.

ses dieux, dont le culte se conserva jusqu'en pleine époque romaine, sa géographie, ses noms de ville. L'archéologie nous rend ses monuments empreints d'un caractère à part, ses symboles où l'influence punique se fait sentir, mais qui ne sont pas purement puniques[1]. L'exploration des ruines de Mila, de Sufévar, de Sila et de la nécropole de Sigus par M. Cherbonneau[2] a fourni sur tous ces points des données importantes. Est-il un renseignement plus curieux que celui qui a été transmis à l'Académie des inscriptions[3] par M. René Galles, et selon lequel l'usage d'élever des cercles de pierres levées en souvenir de certaines confédérations de tribus aurait duré en Kabylie jusqu'au dernier siècle? Un tel fait ne prouve-t-il pas bien que ces monuments ne sont point l'apanage exclusif d'une race ou d'un siècle déterminé?

Les études relatives à l'Égypte continuent à attirer parmi nous de nombreux travailleurs, groupés sous la bannière de M. de Rougé. Un recueil s'est même formé, uniquement destiné à ces études et aux études assyriennes[4]. M. de Rougé a publié le deuxième fascicule de sa *Chrestomathie égyptienne*, contenant la théorie du substantif, de l'adjectif, du

[1] Voir les bas-reliefs, publiés par M. Dewulf, *Recueil de la Société de Constantinople*, 1867, planches 1 et 2 (texte, p. 223-224).

[2] *Recueil de la Société de Constantine*, 1868, p. 391 et suiv.

[3] *Comptes rendus de l'Académie*, 10 septembre 1869, p. 170-171.

[4] *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, petit in-4°, Franck, 1er fascicule.

pronom, des chiffres et noms de nombre[1]. Il a en outre donné une nouvelle étude sur le *Pen-ta-our*, accompagnée d'une planche chromolithographiée[2], et il a réfuté d'une façon péremptoire la prétendue découverte de M. Lauth, qui soutient avoir trouvé dans les textes égyptiens une mention de Moïse[3].

M. Maspero a déployé une remarquable activité. Ses études démotiques[4], son essai sur la stèle du songe[5], son travail sur l'Hymne au Nil[6], sans parler d'un mémoire encore inédit lu à l'Académie des inscriptions[7], sont les témoignages d'une grande capacité philologique et critique.

M. Mariette, outre les services hors de ligne qu'il rend par ses fouilles en Égypte, a publié une belle étude sur les monuments les plus curieux peut-être du monde entier, les tombes de l'ancien empire que l'on voit à Sakkarah[8], constructions extraordinaires qui nous rendent avec une vérité admirable la vie égyptienne d'il y a 4 à 5000 ans.

[1] *Chrestomathie égyptienne*, par M. le vicomte de Rougé. Abrégé grammatical. Deuxième fascicule. Paris, Imprimerie impériale, petit in-4°, 133 pages et 6 planches. Comparez *Comptes rendus de l'Académie*, 1868, p. 437-439, et la planche à la fin du volume.

[2] Recueil précité, 1er fascicule.

[3] *Comptes rendus de l'Académie*, 1869, p. 18 et suiv.

[4] Recueil précité, 1er fascicule.

[5] *Revue archéologique*, mai 1868.

[6] *Hymne au Nil*, publié et traduit d'après les deux textes du Musée Britannique. Paris, 1868, lithographié.

[7] *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.* 8 et 15 octobre 1869.

[8] *Revue archéologique*, janvier et février 1869.

Le mémoire du même savant sur le temple de Denderah[1] porte sur un édifice infiniment plus moderne, mais qui, vu l'immobilité des types architectoniques en Égypte, peut être pris comme spécimen d'un temple égyptien complet. On n'avait jamais si bien rendu compte de l'essence du temple égyptien, de sa distribution, de la destination des différentes parties. Toujours préoccupé de son chef-d'œuvre, le musée de Boulaq formé par ses soins, M. Mariette a donné une nouvelle édition du catalogue de ce musée avec toutes les additions exigées par les agrandissements survenus depuis 1864[2]. Un appendice contient le catalogue et la description des objets qui, sans figurer au musée, sont destinés à y paraître un jour, et sont encore, à l'heure qu'il est, emmagasinés, soit à Boulaq, soit sur le lieu même de leur découverte. Prodigue de sa science et de son expérience, M. Mariette sème de toutes parts ses notes précieuses[3], et si l'Égypte est presque le seul pays où la science qu'on sert au touriste homme du monde est de bon aloi, c'est à lui qu'on le doit.

M. Devéria a étudié un curieux petit objet de

[1] Pour paraître dans les Mémoires de l'Institut. Voir aussi dans l'*Itinéraire* indiqué plus loin.

[2] *Notice des principaux monuments exposés dans les galeries provisoires du Musée d'antiquités égyptiennes de S. A. le vice-roi, à Boulaq.* 2e édition, revue et augmentée. Alexandrie, Mourès, Rey et Cie, 1868, in-8°, 352 pages.

[3] *Itinéraire des invités aux fêtes d'inauguration du canal de Suez*, publié par ordre de S. A. le Khédive. Caire, octobre 1869; Alexandrie, imprimerie Mourès, 177 pages, 2 pl.

bois du musée du Louvre[1] et établi le sens d'une expression jusqu'ici obscure[2]. M. Paul Pierret a traduit et commenté une stèle inédite d'Abydos, contenant une prière de Ramsès IV à Osiris[3]; il a, en outre, étudié le tombeau de Séti I[er], si riche en renseignements sur l'ancienne religion égyptienne, et il a traduit des préceptes de morale extraits d'un papyrus démotique du Louvre[4]. M. Rohault de Fleury a fait sur les étoffes égyptiennes des études comparatives qui ne sont pas sans intérêt[5]. M. Lenormant[6] croit avoir trouvé au temple d'Esneh le cartouche de cet Achillée, préfet d'Égypte, qui, sous le règne de Dioclétien, affecta l'indépendance. Ce serait donc ici le dernier cartouche hiéroglyphique d'un empereur; on croyait jusqu'à présent que le cartouche le plus moderne était celui de Dèce. M. Lenormant considère la proscription de l'écriture hiéroglyphique comme la conséquence de la réaction qui suivit la révolte d'Achillée, et se livre à ce sujet à des considérations ingénieuses. M. Lenormant a constaté également que l'usage de la langue copte n'est pas aussi périmé en Égypte qu'on le croit généralement.

Les comptes rendus des séances de l'Institut

[1] *Revue archéologique*, novembre 1869.
[2] Recueil précité, 1[er] fascicule.
[3] *Revue archéologique*, avril 1869,
[4] Recueil précité, 1[er] fascicule (2 planches).
[5] *Revue archéologique*, avril 1870 (planche).
[6] *Revue archéologique*, février 1870.

égyptien d'Alexandrie[1] renferment, sans parler de beaucoup d'autres indications, des communications de M. Lepsius pleines de vues intéressantes sur l'histoire de l'Égypte. Signalons également le mémoire de M. Th. Henri Martin, doyen de la faculté des lettres de Rennes, sur la date historique d'un renouvellement de la période sothiaque, ainsi que sur l'antiquité et la construction de cette période[2]. M. Martin combat les opinions de M. Biot et confirme en général celles de Letronne sur les questions difficiles qui se rapportent au calendrier égyptien. Les anciennes études d'Ampère sur l'Égypte ont été réimprimées[3].

On ne peut assez se réjouir que M. Stanislas Julien se soit enfin décidé à nous donner ces règles fines et délicates de position dont la connaissance a toujours fait sa supériorité en fait d'interprétation des textes chinois antiques[4]. On sait que tous les caractères chinois sont monosyllabiques, indéclinables, inconjugables. Malgré cette absence de flexions,

[1] *Bulletin de l'Institut égyptien*, années 1866 à 1869. Alexandrie, Mourès, 1869, 141 pages.

[2] Dans les *Mémoires des Savants étrangers* de l'Académie des inscriptions, t. VIII, 1re partie, p. 219-301.

[3] *Voyage en Égypte et en Nubie*, par J. J. Ampère. Paris, Michel Lévy, in-8°.

[4] *Syntaxe nouvelle de la langue chinoise*, fondée sur la position des mots, suivie de deux traités sur les particules et les principaux termes de grammaire, d'une table des idiotismes, de fables, de légendes et d'apologues, traduits mot à mot par M. Stanislas Julien. Premier volume. Paris, Maisonneuve, 1869, x-422 pages, grand in-8°.

la langue chinoise est pourtant, aux yeux d'un sinologue habile, aussi claire que le grec et le latin. Comment une langue en apparence si imparfaite a-t-elle pu servir d'instrument pour traiter tous les sujets scientifiques et littéraires? Cela tient à ce que les flexions des noms et des verbes trouvent jusqu'à un certain point leur équivalent chinois dans la mobilité des signes, qui acquièrent toutes sortes de valeurs grammaticales, suivant la place qu'ils occupent dans la phrase et suivant les mots avec lesquels on les construit. Ce sont ces règles que M. Julien a cherché à exposer. Son ouvrage n'est pas à proprement parler une grammaire chinoise complète dans toutes ses parties; c'est un supplément à toutes les grammaires qui ont paru jusqu'à ce jour, mais un supplément capital. Le principe de la règle de position fut très-bien émis par Marshman en 1814; ce principe a toujours été la base de l'enseignement de M. Julien. Son livre fixe avec une clarté surabondante et au moyen d'exemples choisis avec le plus grand soin les précieuses observations qu'il a faites. Au premier coup d'œil, l'exposition de M. Julien paraît peu philosophique; mais tous les essais de grammaire chinoise ont cette apparence, car c'est l'idiome chinois lui-même qui a été créé par une conscience étrangère à tout ce que nous appelons philosophie, et cependant avec un tact pratique très-juste. L'ouvrage de M. Julien restera fondamental pour tous ceux qui voudront comprendre les livres chinois écrits en *kou-wen* ou style antique.

Les exercices sont disposés d'une manière très-commode; l'exécution typographique, due à l'imprimerie impériale de Vienne, est élégante, quoique l'éloignement du lieu d'impression ait forcé M. Julien à ajouter à la fin du volume un assez long errata.

M. d'Hervey de Saint-Denys nous a donné une traduction du poëme chinois intitulé *Li-sao*[1], composé l'an 299 avant Jésus-Christ, par Kiu-Youen. C'est le monument poétique le plus célèbre de la moyenne antiquité chinoise, et l'ouvrage le plus caractérisé de la littérature chinoise à ce moment de transition qui s'étend de Confucius au règne destructeur de Tsin-chi-hoang-ti. Kiu-Youen joua un rôle politique comme ministre d'un de ces petits rois qui représentent à cette époque en Chine une sorte de féodalité batailleuse. Son poëme est l'écho de ses douleurs personnelles et de ses disgrâces; il paraît qu'après l'avoir écrit il alla se précipiter dans un fleuve en serrant une grosse pierre entre ses bras. Le souvenir de ces tragiques événements resta très-vivant en Chine, et le *Li-sao* ne cessa d'être réédité, annoté, commenté et vanté comme une œuvre magistrale par toutes les générations de lettrés; on a osé le déclarer digne de figurer parmi les livres canoniques. M. d'Hervey de Saint-Denys ex-

[1] *Le Li-sao*, poëme du IIIe siècle avant notre ère, traduit du chinois, accompagné d'un commentaire perpétuel et publié avec le texte original par le marquis d'Hervey de Saint-Denys. Paris, Maisonneuve, in-8°, LIV-66 pages, plus 26 pages de texte chinois, lithographié d'après une édition chinoise.

plique cette opinion sans la partager. Toute son étude préliminaire est pleine du sentiment littéraire le plus juste et le plus fin. Les conséquences qu'il tire du poëme publié par lui pour fixer la date des odes du *Chi-king*, ses remarques sur ce fait remarquable que Kiu-Youen ne cite pas Confucius, ses observations sur le caractère et les variations du sentiment religieux chez les Chinois, et surtout l'ingénieux commentaire dont il accompagne le voyage de Kiu-Youen à la recherche d'un roi vertueux, sont d'une excellente critique. Après avoir lu ce dernier paragraphe, on se prend à ne plus considérer comme chimérique l'hypothèse de relations entre l'Amérique et l'ancienne Chine. Plus solides encore sont les considérations de M. d'Hervey de Saint-Denys sur les exagérations qu'on a mêlées au récit de la destruction des livres anciens par Tsin-chi-hoang-ti, en 213 avant Jésus-Christ. Il est bien difficile d'admettre que, dans un pays où les lettrés se laissaient enterrer vifs plutôt que de renier le culte des monuments écrits, les édits impériaux aient pu atteindre les livres au fond de leurs cachettes, jusqu'au cœur des provinces d'un vaste empire. Lorsqu'on voit un ouvrage comme le *Li-sao* traverser la tourmente, sans qu'on se mette en peine d'expliquer comment il a éte sauvé, on se persuade qu'un bon nombre d'ouvrages antérieurs aux Tsin se sont conservés en entier ou par fragments. « Il y a là, dit très-bien M. d'Hervey de Saint-Denis, un puissant encouragement à fouiller dans les arcanes

de cette immense littérature chinoise, dont les sinologues eux-mêmes sont peut-être loin de soupçonner encore tous les trésors. »

M. l'abbé Paul Perny, de la congrégation des Missions étrangères, a publié un dictionnaire français-chinois[1], dont le but est avant tout pratique. M. l'abbé Perny s'exagère la valeur d'une objection qu'il adresse aux sinologues européens, « lesquels n'ont jamais su parler, ni écrire, ni composer en chinois. » M. Perny ne se rend probablement pas compte de la différence qu'il y a entre les études du savant qui ne se propose qu'un but scientifique et les études du drogman. Il est probable que « les côtés très-défectueux » que M. Perny trouve aux travaux des Rémusat, des Bazin, des Julien ne lui paraissent tels que parce qu'il est placé à un point de vue tout opposé à celui de ces savants, « qui n'ont connu la langue chinoise que théoriquement, c'est-à-dire comme une langue morte. » M. l'abbé Perny a également publié un petit recueil de proverbes chinois, les uns tirés d'un ouvrage chinois, les autres recueillis dans des conversations. Les Chinois sont riches en proverbes, comme on devait s'y attendre de la part d'un peuple si soucieux de la petite élégance. Quelques-unes de ces courtes phrases perdent beaucoup de leur sel à être traduites; d'autres restent gracieuses et spirituelles. Il est regrettable que, dans ses traductions, M. Perny ait quelquefois préféré

[1] *Dictionnaire français-latin-chinois de la langue mandarine parlée.* Paris, Didot, 1869, grand in-4°, 8-459 pages.

des équivalents européens à des traductions littérales.

De la collaboration de M. Stanislas Julien avec un chimiste qui a étudié l'industrie chinoise en Chine même[1], est sorti un volume qui donne sur les procédés chinois des renseignements originaux et sûrs. C'est là un sujet d'un grand intérêt, même historique. L'industrie chinoise est un des grands faits de l'histoire du monde ; il importe de connaître ce fait sous toutes ses faces et dans tous ses détails. La question de la science chinoise a été traitée par M. Sédillot. Notre savant confrère pense qu'on a exagéré la valeur originale des mathématiques et de l'astronomie chinoises[2]. M. G. Pauthier a donné, dans le catalogue de ses livres chinois, tartares et japonais[3], des notes bibliographiques intéressantes.

M. Jules Thonnelier se propose de donner un dictionnaire géographique de l'Asie centrale[4], où

[1] *Industries anciennes et modernes de l'Empire chinois*, d'après des notices traduites du chinois par M. Stanislas Julien, et accompagnées de notices industrielles et scientifiques, par M. Paul Champion. Paris, 1869, in-8°, XVI-254 pages, 13 planches.

[2] *Bullettino* du prince Boncompagni, février, mai et juillet 1868; *Chronique de la Revue orientale*, juillet 1868. Comp. un excellent article de M. Bertrand sur les mathématiques chinoises, dans le *Journal des Savants*, juin et août 1869.

[3] *Catalogue des livres de linguistique et d'histoire relatifs à l'Orient*, provenant de la bibliothèque de M. Pauthier. Paris, Labitte, 1870 in-8°, VIII-67 pages.

[4] *Dictionnaire géographique de l'Asie centrale*, offrant par ordre alphabétique les transcriptions en caractères mandchoux et chinois des noms géographiques donnés en langue nationale de chaque contrée, accompagnées de notices extraites ou traduites des ouvrages

tous les noms seront écrits en caractères mandchoux et chinois, et accompagnés de notices tirées des écrivains chinois, arabes, persans, turcs. Il a publié un spécimen lihographié de son travail. M. Feer a examiné les publications kalmoukes et mongoles de M. Jülg avec savoir et critique[1]. M. Abel Des Michels a étudié le système des intonations chinoises dans ses rapports avec les intonations cochinchinoises ou annamites, et cherché à montrer l'identité des deux systèmes[2]. Mentionnons aussi un mémoire de M. de Rosny sur l'ethnographie du Siam[3].

M. Dulaurier[4] a donné un abrégé très-bien fait des institutions des Malais et des peuples océaniens. Quoique d'origines assez diverses, ces institutions offriront sans doute un jour des éléments importants à la science des législations comparées, quand cette science sera fondée au point de vue de l'anthropologie, et en parallèle avec la philologie et la mythologie comparées.

Continuons, messieurs, sans nous laisser troubler

chinois et autres ouvrages originaux de l'empire musulman, le tout publié, annoté et orné de cartes levées sur les originaux, par les soins de M. Jules Thonnelier. Prolégomènes. Pays en dehors de la domination chinoise. Paris, Maisonneuve, 1869, IV-52 pages, in-4° (lithographie).

[1] *Journal asiatique*, août-septembre 1869.

[2] *Revue de linguistique*, juillet 1869; *Journal asiatique*, août-septembre 1869. Du même, *Huit contes en langue cochinchinoise*. Paris, Maisonneuve, 1869, 37 pages, in-8°.

[3] *Revue ethnographique*, 1869, n° 3 (2° série, t. I).

[4] *Revue ethnographique*, 2° série, t. I, p. 51 et suiv. 199 et suiv. 329 et suiv.

par l'envahissement chaque jour plus général de l'esprit superficiel, ces recherches conduites suivant une méthode scientifique et austère, dont le but unique est la recherche de la vérité. En voyant combien cette pauvre planète est livrée sans défense à l'étourderie, au charlatanisme, à l'intérêt personnel, on s'étonne souvent que la vérité désintéressée, dans l'ordre spéculatif, la justice, dans l'ordre pratique, y tiennent encore la place qu'elles occupent. Certes, la part de mouvement à laquelle la vérité pure sert de mobile est peu considérable ici-bas; mais c'est la seule part du mouvement humain qui laisse un résultat durable. Toute l'activité égoïste se balance dans l'histoire de l'humanité en une fin de compte qui est le zéro parfait. Au contraire, des efforts faits pour la recherche du vrai, du bien et du beau, il reste un fruit, un capital, si j'ose le dire, qui, tout chétif qu'il est, va grandissant de siècle en siècle. Ce que chacun de nous a fait pour augmenter ce capital est ce qui lui survit. Réservons donc nos meilleures heures, messieurs, pour ces études qui ont été l'objet de notre choix; défendons-les contre ceux qui en médisent parce qu'ils ne les comprennent pas, et soyons persuadés que la meilleure manière de les défendre est d'y maintenir la sévère méthode par laquelle les Sacy, les Burnouf ont fondé l'autorité de notre Société.

# RAPPORT

## SUR LES RECETTES ET LES DÉPENSES DE LA SOCIÉTÉ, PENDANT L'ANNÉE 1869, LU DANS LA SÉANCE DU CONSEIL DU 11 MARS 1870.

### DÉPENSES.

| | | |
|---|---|---|
| Honoraires du libraire pour le recouvrement des cotisations | 555f 85c | |
| Frais d'envoi du *Journal asiatique*. | 327 17 | 1,060f 97c |
| Ports de lettres, circulaires, escompte d'effets | 177 95 | |
| Loyer des salles de séance et bibliothèque | | 1,000 00 |
| Honoraires payés au sous-bibliothécaire | 600 | |
| Honoraires au même pour le 1er semestre de 1868, non encore payé | 300 00 | 900 00 |
| Reliures, frais de bureau, etc | | 220 75 |
| Droits de garde des titres déposés à la Société générale | | 16 00 |
| Frais d'impression du *Journal asiatique* de 1868 | | 10,707 65 |
| Frais d'impression du tome V de Maçoudi. | | 5,370 50 |
| TOTAL des dépenses de l'année 1869 | | 19,275 87 |
| Passé au compte capital à intérêts fixes, l'achat de 40 obligations Lyon fusion, achetées le 22 janvier 1869 | | 13,215 00 |
| Ensemble | | 32,490 87 |
| Espèces en compte courant au 31 décembre 1869 | | 12,374 00 |
| | | 44,864 87 |

| | |
|---|---|
| *Nota.* Sur le solde créditeur de 12,374 fr. passé à l'actif de la Société asiatique dans le compte courant de la Société générale au 31 décembre 1869, il convient de déduire : | |
| 1° Le montant du prix de M. le Dr Desportes | 300f 00c |
| 2° Le produit de la vente des ouvrages publiés par la Société asiatique de Calcutta. | 392 00 |
| Ce qui laissait au 31 décembre 1869 un | 692 00 |
| solde disponible net de | 11,682 00 |

RECETTES.

| | | |
|---|---|---|
| 144 cotisations de 1869 (dont une de 35 francs) | 4,325f 00c | 5,558f 65c |
| 2 cotisations anticipées, plus une fraction | 62 10 | |
| 38 cotisations arriérées, plus un complément de solde | 1,171 55 | |
| 88 souscriptions au Journal, reçues par le libraire | | 1,760 00 |
| Souscription annuelle du Ministre de l'instruction publique (non compris le 4e trimestre, qui, n'ayant été touché qu'en janvier 1870, sera porté sur l'exercice suivant) | | 1,500 00 |
| Produit de la vente des publications de la Société | | 1,321 00 |
| Intérêts fixes des fonds de la Société : | | |
| 1° Rente 3 p. 0/0 | 1,300f 00c | 3,847 54 |
| 2° 69 obligations de l'Est 3 p. 0/0. | 1,673 94 | |
| 3° 20 obligations d'Orléans | 291 20 | |
| 4° 40 obligations de Lyon fusion. | 582 40 | |
| Intérêts des sommes placées en compte courant | | 109 40 |
| Report | | 14,096 59 |

| | |
|---|---|
| A reporter........... | 14,096^f 59^c |
| Montant du crédit annuel de l'Imprimerie impériale pour l'impression du *Journal asiatique* en 1868.................... | 3,000 00 |
| Allocation fournie par l'Imprimerie impériale pour l'impression du tome V de Maçoudi............................ | 1,500 00 |
| Total général des recettes de 1869.... | 18,596 59 |

*Balance :*

| | |
|---|---|
| En caisse au 1^er janvier 1869.............. | 18,062 64 |
| Total des recettes et de l'encaisse.... | 36,659 23 |
| Passé au compte capital l'achat de 15 bons lombards, pour la somme de.......... | 8,205 64 |
| Total égal aux dépenses et à l'encaisse.. | 44,864 87 |

Le capital fixe de la Société, porté à 87,500 francs, ainsi que l'annonçait le précédent rapport, n'a subi aucune modification depuis l'année dernière. Par suite de l'achat de quarante obligations Lyon fusion, effectué en janvier 1869, nos rentes se sont élevées de 3,266 fr. à 3,847 fr. et l'avoir disponible, tant en placements divers qu'en comptes courants, dépassait 99,000 fr. au 31 décembre 1869. Nos recettes, comparées à celles de 1868, présentent une diminution de 1,086 francs; mais comme dans le budget de l'exercice précédent figurait une rentrée exceptionnelle, le produit de la liquidation B. Duprat, soit 1,713 francs, on trouve, en défalquant cette somme, une différence de 626 francs en faveur de 1869. Cet excédant est dû principalement à une augmentation dans la vente des publications. Au contraire, la Commission a constaté avec regret que le recouvrement des cotisations donne un chiffre encore inférieur à celui de l'année dernière. Au moment où ce rapport a été présenté au

Conseil (mars 1870), plus d'un tiers des membres avaient négligé de payer l'année échue. Cette négligence est d'autant plus fâcheuse que, par suite de l'augmentation dans les prix de revient, les frais d'impression deviennent de plus en plus onéreux. En présence d'une situation qui ne tarderait pas à compromettre sérieusement les intérêts de la Société, la Commission, d'accord avec le Bureau, a résolu de prendre des dispositions plus sévères. Il a été décidé, en conséquence, que tout membre en retard depuis deux années cesserait de recevoir le Journal, jusqu'à l'acquittement intégral de sa dette. Cette mesure sera mise à exécution à partir de janvier 1871.

Quant aux membres qui, se trouvant devoir plusieurs années, ne répondraient pas à l'appel qui leur sera adressé individuellement, la Commission se réserve le droit de publier leurs noms dans le Journal, et de demander au Conseil leur exclusion définitive.

Le rapporteur de la Commission des fonds,

BARBIER DE MEYNARD.

---

## RAPPORT DES CENSEURS

### DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE SUR LES COMPTES DE L'EXERCICE 1869 ET L'ÉTAT DE SITUATION EN 1870.

---

Il résulte des documents qui nous ont été communiqués par MM. les Membres de la Commission des fonds, que, pour l'exercice 1869, les dépenses de la Société asiatique se sont élevées à.............................. 19,275f 87c

A été passé au compte capital à intérêt fixes l'achat de 40 obligations Lyon fusion, achetées

| | |
|---|---|
| le 22 janvier 1869.......................... | 13,215$^f$ 00$^c$ |
| Ensemble.................... | 32,490 87 |
| Espèces en compte courant au 31 décembre 1869.......................... | 12,374 00 |
| | 44,864 87 |

*Balance :*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Les recettes ont été de | 18,596$^f$ 59$^c$ | ci | 18,596$^f$ 59$^c$ |
| En caisse au 1$^{er}$ janvier 1869. | 18,062 64 | ci | 18,062 64 |
| TOTAUX.......... | 36,659 23 | ci | 36,659 23 |
| Passé au compte capital l'achat de 15 bons Lombards... | 8,205 64 | ci | 8,205 64 |
| TOTAL égal aux dépenses et à l'encaisse... | | | 44,864 87 |

Si maintenant nous cherchons à nous rendre compte de l'état général de situation de la Société en 1870, il faut reconnaître deux choses : d'abord que cette situation demeure aussi prospère qu'elle l'était l'an dernier; ensuite, qu'il importe de ne pas se faire illusion sur certaines causes qui tendraient à miner cette prospérité, toute réelle qu'elle est, si la sagesse du Conseil n'y portait remède, en prêtant force et appui aux propositions faites par la Commission des fonds dans son rapport du 11 mars dernier. Le capital fixe de la Société reste toujours porté à 87,500 francs environ. Par suite de l'achat mentionné ci-dessus des 40 obligations de Lyon fusion, nos rentes se sont élevées de 3,266 fr. à 3,847 fr. et l'avoir disponible, tant en placements divers qu'en comptes courants, dépassait 99,000 fr. au 31 décembre 1869. Si les recettes de cette dernière année, comparées à celles de 1868, présentent une diminution de 1,086 francs, c'est que, dans le budget de l'exercice précédent, figurait une rentrée exceptionnelle, provenant de la liquidation Benjamin Duprat, soit 1,713 francs; or, en défalquant cette somme, on trouve, au contraire, une différence en plus de 626 francs pour 1869. Cet excédant est dû surtout à un accroissement de la vente

de nos publications, ce qui est, en soi, d'un heureux augure pour l'avenir. Mais, d'un autre côté, la Commission des fonds a constaté avec regret que le recouvrement des cotisations donne un chiffre encore inférieur à celui de l'année dernière. A l'époque de son rapport du 11 mars, plus d'un tiers des membres avaient négligé de payer l'année échue. Cette négligence est d'autant plus fâcheuse que, par suite de l'augmentation croissante dans le prix de revient, les frais d'impression, soit du Journal, soit des livres, deviennent de plus en plus onéreux. A la longue, un tel état de choses risquerait de compromettre sérieusement les intérêts de notre Société. C'est ce qui fait que la Commission, d'accord avec le Bureau, a résolu de prendre des dispositions sévères, mais nécessaires. Il a été décidé que tout membre en retard depuis deux années cesserait de recevoir le Journal jusqu'à l'acquittement intégral de sa dette. Cette mesure sera mise à exécution à partir de janvier 1871. Quant aux membres qui, se trouvant débiteurs de plusieurs années, ne répondraient pas à l'appel qui leur sera adressé individuellement, la Commission demande le droit de publier leurs noms dans le Journal, et de proposer au Conseil leur exclusion définitive.

Les Censeurs soussignés, en certifiant l'exactitude des comptes présentés par la Commission des fonds pour l'exercice 1869, et celle de ses appréciations sur la situation générale des ressources de la Société à l'ouverture de l'exercice 1870, ne peuvent qu'approuver les mesures de prévoyance et de sévérité légitime prises ou proposées par cette Commission. A ce double titre, ils se plaisent à rendre témoignage à leur gestion aussi intelligente que dévouée, et prennent l'initiative des remercîments mérités à tous égards qui ne peuvent manquer de leur être votés par l'assemblée générale.

M. Guigniaut, Barthélemy Saint-Hilaire.

# SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

## I.

## LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS,

### PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

*Nota.* Les noms marqués d'un * sont ceux des Membres à vie.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

MM. Abbadie (Antoine d'), membre de l'Institut, rue du Bac, n° 104, à Paris.

Amari (Michel), sénateur, professeur d'arabe à Florence.

Andreozzi (Alphonse), via del Agnelo, n° 84, à Florence.

Aubaret, capitaine de frégate, consul de France à Scutari d'Albanie.

Auger, ancien professeur de rhétorique; au château d'Hennevez, par Mont ebourg (Manche).

Aumer (Joseph), employé à la Bibliothèque royale de Munich.

Bibliothèque Ambroisienne, à Milan.

Bibliothèque Nationale, à Florence.

Bibliothèque de l'Université, à Erlangen.

Bader (Mademoiselle Clarisse), rue de Babylone, n° 62, à Paris.

MM. Badin (Adolphe), élève de l'École des langues orientales vivantes, rue d'Assas, n° 44, à Paris.

Barb (H. A.), professeur de persan à l'Académie orientale de Vienne (Autriche).

Barbier de Meynard, professeur à l'École des langues orientales vivantes, boulevard Magenta, n° 18, à Paris.

Bargès (L'abbé), professeur d'hébreu à la faculté de théologie de Paris, rue Saint-Thomas-d'Enfer, n° 3, à Paris.

Barré de Lancy, secrétaire archiviste de l'ambassade de France à Constantinople.

Barth (Auguste), rue des Moulins, n° 12, à Strasbourg.

Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut, rue d'Astorg, n° 29 *bis*, à Paris.

Baudet (L'abbé), à Montigny-sur-Crécy (Aisne).

Beames (John), magistrat, à Motihari (Bengale).

Beauvoir-Priaux (De), Cavendish Square, n° 8, à Londres.

Behrnauer (Walther), secrétaire de la Bibliothèque publique de Dresde.

Belin, consul général et secrétaire interprète de l'ambassade de France, à Constantinople.

Bellecombe (André de), homme de lettres, avenue de Paris, à Choisy-le-Roi (Seine).

Berezine, professeur de langues orientales à l'Université de Saint-Pétersbourg.

MM. Bergaigne, répétiteur-adjoint pour le sanscrit, à l'École des hautes études pratiques, boulevard Saint-Michel, n° 70.

Bertrand (L'abbé), chanoine honoraire de la cathédrale, impasse des Gendarmes, à Versailles.

Bhau-Daji, à Bombay.

Blachère, membre de l'École des hautes études, cours Marigny, n° 70 (Vincennes).

Boilly (Jules), boulevard Saint-Michel, n° 113, à Paris.

Boissonnet de la Touche, directeur de l'artillerie, rue Jean-Bart, n° 15, à Alger.

Boncompagni (Le prince Balthasar), à Rome; chez M. Eugène Janin, rue Saint-Hippolyte, n° 3, à Passy.

Bonnetty, directeur des Annales de philosophie chrétienne, rue de Babylone, n° 39, à Paris.

Boucher (Richard), rue Miromesnil, n° 12, à Paris.

Boy (Victor), boulevard Dugommier, n° 25, à Marseille.

Bozzi, médecin de la marine, à l'arsenal de Constantinople.

Bréal (Michel), professeur au Collége de France, boulevard Saint-Michel, n° 63, à Paris.

Briau (René), docteur en médecine, rue de la Victoire, n° 41, à Paris.

MM. Brosselard (Charles), préfet à Oran.

Brown (John), secrétaire interprète de la légation des États-Unis à Constantinople.

Brunet de Presle, membre de l'Institut, professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue des Saints-Pères, n° 61, à Paris.

Buchère (Paul), rue des Bons-Enfants, n° 13, à Versailles.

Bühler (George), professeur d'hindoustani, Elphinston College, à Bombay.

Bullad, interprète de l'armée d'Afrique, au Fort-Napoléon (Algérie).

Bureau (Léon), rue Gresset, n° 15, à Nantes.

Burggraff, professeur de littérature orientale, à Liége.

Burnell (Arthur Coke).

Burnouf (Émile), directeur de l'École française, à Athènes.

* Burt (Th. Seymour), P. R. S. M. A. S. etc. Pippbrook House, Dorking, Surrey, Angleterre.

Caix de Saint-Aymour, boulevard Haussmann, n° 79, à Paris.

Cama (Khursedji Rustomdji), à Bombay.

Carathéodory (Alexandre), à Constantinople.

Catzephlis (Alexandre), consul de Prusse à Tripoli de Syrie.

Caussin de Perceval, membre de l'Institut,

professeur d'arabe à l'École des langues orientales vivantes et au Collége de France, rue Bonaparte, n° 6, à Paris.

MM. CHAILLET, payeur chef de comptabilité, à Saïgon (Cochinchine).

CHALLAMEL (Pierre), rue des Boulangers-Saint-Victor, n° 30, à Paris.

CHARENCEY (DE), rue Saint-Dominique, n° 11, à Paris.

CHERBONNEAU, directeur du Collége arabe, à Alger.

CHODZKO (Alexandre), chargé du cours de littérature slave au Collége de France, boulevard du Prince impérial, n° 7, à Issy-sur-Seine.

CHOINSKI, prieur à Ovinsk, près de Posen (Prusse).

COHN (Albert), docteur en philosophie, rue Richer, n° 42, à Paris.

CONON DE LA GABELENTZ, conseiller d'État, à Altenbourg (Saxe).

CONSTANT (Boghos), rue Hautefeuille, n° 1, à Paris.

CONSTANT (Calouste), à Smyrne; chez M. Constant Bey, rue Hautefeuille, n° 1, à Paris.

COOMARA SWAMY, mudeliar, membre du conseil législatif de Ceylan, à Colombo.

COSENTINO (Le marquis DE).

CUSA, professeur d'arabe à l'Université de Palerme.

MM. DALSÈME (Maurice), rue Chauchat, n° 9, à Paris.

DANINOS, attaché au département des antiques, au Louvre.

* DASTUGUES, lieutenant-colonel, directeur des affaires arabes, à Oran (Algérie).

DAX, capitaine d'artillerie, chef du bureau arabe, au Bureau politique (Alger).

DEBAT (Léon), secrétaire du consulat général de Grèce, boulevard Magenta, n° 173, à Paris.

DEFRÉMERY (Charles), membre de l'Institut, professeur suppléant au Collége de France, rue du Bac, n° 42, à Paris.

* DELAMARRE (Th.), rue Notre-Dame-des-Champs, n° 73, à Paris.

DELONDRE, rue Boulard, n° 37, à Paris.

DERENBOURG (Hartwig), rue de Dunkerque, n° 27, à Paris.

DERENBOURG (Joseph), rue de Dunkerque, n° 27, à Paris.

DESCHAMPS, rue d'Assas, n° 80, à Paris.

DES MICHELS (Abel), boulevard des Batignolles, n° 24, à Paris.

DESPORTES (Le Dr), rue d'Alger, n° 12, à Paris.

DEVÉRIA, conservateur adjoint du musée égyptien au Louvre.

DEVIC, élève de l'École spéciale des langues orientales vivantes, rue Daumesnil, n° 14, à Vincennes.

DILLMANN, professeur, à Berlin.

MM. Djemil Pacha (S. E.), ambassadeur de la Sublime Porte, à Paris.

Drouin, avocat, rue Bellefond, n° 4, à Paris.

Duchateau, élève de l'École des langues orientales vivantes, trésorier de la Société linguistique de Paris, rue des Poissonniers, n° 59, à Montmartre.

Duchinski, rue d'Assas, n° 100, à Paris.

Dugat (Gustave), employé au Ministère de l'intérieur, rue de Varennes, n° 78 *bis*, à Paris.

Dulaurier (Édouard), membre de l'Institut, professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue Nicolo, n° 27, à Passy.

Dumas (Louis).

Dunant (G. Henri), rue de Reuilly, n° 14, à Paris.

Durr.

* Eastwick, secrétaire du Ministère de l'Inde, à Londres.

Eichthal (Gustave d'), secrétaire de la Société ethnologique, rue Neuve-des-Mathurins, n° 100, à Paris.

Emin (Jean-Baptiste), secrétaire du Gymnase, à Wladimir (Russie).

Estor (Léon), à Bois-Colombe, n° 7, Seine.

Fagnan, rue Mazarine, 50.

Fano (Le comte Marcolini di), à Fano, Italie.

Favre (L'abbé), professeur à l'École des lan-

gues orientales, avenue de Wagram, n° 50, à Paris.

MM. Feer (Léon), chargé du cours de tibétain à l'École des langues orientales vivantes, rue Monsieur-le-Prince, n° 25, à Paris.

Finfe, professeur, à Florence.

Finlay (Le docteur Édouard), à la Havane.

Fleischer, professeur à l'Université de Leipzig.

Florent (J. L. L.), rue Notre-Dame-de-Lorette, n° 16, à Paris.

Flügel, professeur, à Dresde.

Foucaux (Édouard), professeur au Collége de France, rue Cassette, n° 28, à Paris.

Fournel (Henri), boulevard Malesherbes, n° 62, à Paris.

Fournier, notaire, à Bordeaux.

Franceschi (Richard), chancelier du consulat d'Autriche à Scutari d'Albanie.

Frankel (Le docteur), directeur du séminaire, à Breslau.

Friedrich, secrétaire de la Société des sciences, à Batavia.

Ganneau, chancelier du consulat de France à Jérusalem.

Garcin de Tassy, membre de l'Institut, professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue Saint-André-des-Arts, n° 43, à Paris.

Garrez (Gustave), rue Jacob, n° 52, à Paris.

MM. Gayangos, professeur d'arabe, Barquello, n° 4, à Madrid.

Gilbert (Théodore), vice-consul de France à Erzeroum (Turquie).

Gildemeister, professeur, à Bonn.

Girard (L'abbé Louis-Olivier), ancien missionnaire, rue Vanneau, n° 33, à Paris.

Goldenblum (Ph. V.), à Odessa.

Goldschmidt (Siegfried), Ph. Dr, à Lille.

Goldstücker, professeur au University-College, Saint-Georges Square, n° 14, Primrose Hill, à Londres.

Gorresio (Gaspard), secrétaire perpétuel de l'Académie de Turin.

Gosche (Richard), professeur à l'Université de Halle (Prusse).

Grigorieff, conseiller d'État, professeur d'histoire orientale à l'Université de Saint-Pétersbourg.

Grote (Georges), vice-chancelier de l'Université, à Londres.

Guerrier de Dumast (Le baron), correspondant de l'Institut, à Nancy.

Guigniaut, membre de l'Institut, au secrétariat de l'Institut.

Guyard (Stanislas), rue de Vaugirard, n° 60, à Paris.

Harkavy (Albert), à Saint-Pétersbourg.

MM. Hassan Efendi, rue de l'Odéon, n° 14, à Paris.

Hassler, professeur, à Ulm.

Hauvette-Besnault, bibliothécaire de la Sorbonne, à Paris.

Hervey de Saint-Denys (Le marquis d'), rue du Bac, n° 126, à Paris.

Hoffmann (J.), professeur de langues orientales, à Leyde.

Holmboë, conservateur de la bibliothèque de Christiania.

Hû (Delaunay), à Pont-Levoy, près Blois.

Hureau de Villeneuve, faubourg Montmartre, n° 13, à Paris.

Hurel, rue Bridaine, n° 2, à Batignolles.

Jebb (John), recteur de Peterstow, Hertfortshire (Angleterre).

Jong (De), professeur de langues orientales à l'Université d'Utrecht.

Josselian (Platon), conseiller d'État actuel, à Tiflis.

Judas, secrétaire du conseil de santé au Ministère de la guerre, rue des Trois-Sœurs, n° 9, à Paris-Plaisance.

Julien (Stanislas), membre de l'Institut, professeur de chinois et administrateur du Collége de France, rue des Fossés-Saint-Jacques, n° 26, à Paris.

Kasem-Beg (Mirza A.), professeur à l'Univer-

sité de Saint-Pétersbourg, membre du conseil privé.

MM. KEMAL PACHA (Son Exc.), ex-ministre de l'instruction publique à Constantinople.

* KERR (M^me Alexandre).

KHANIKOF (S. E. Nicolas DE), conseiller d'État actuel, rue de Condé, n° 11, à Paris.

KOSSOWITCH, professeur de sanscrit et de zend à l'Université de Saint-Pétersbourg.

KREHL, professeur de langues orientales à l'Université de Leipzig.

KREMER (DE), consul d'Autriche à Galatz.

KÜHLKÉ, rue de la Pompe, n° 25, à Passy.

LAFERTÉ-SENECTÈRE (Le marquis DE), à Tours.

LANCEREAU (Édouard), licencié ès lettres, rue de l'Oseille, n° 3, à Paris.

LAURENT DE SAINT-AIGNAN (L'abbé), vicaire de Saint-Pierre-Puellier, à Orléans.

LAZAREFF (S. E. le comte Christophe DE), conseiller d'État actuel, chambellan de S. M. l'empereur de Russie.

LEBIDART (Antoine DE), secrétaire de légation à l'ambassade autrichienne à Constantinople.

LEBRUN, membre de l'Académie française, sénateur, rue de Beaune, n° 1, à Paris.

LECLERC (Charles), quai Voltaire, n° 15, à Paris.

LECLERC, médecin-major au 43^e de ligne.

MM. Lefèvre (André), licencié ès lettres, rue du Jardinet, n° 12, à Paris.

Lenormant (François), sous-bibliothécaire de l'Institut, rue du Dragon, n° 15, à Paris.

Leroux (Ernest), à Londres.

Levé (Ferdinand), rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 68, à Paris.

Lévy-Bing, banquier, à Nancy.

Liétard (Dr), à Plombières.

Loewe (Louis), docteur en philosophie, Buckingham Place, nos 46-48, à Brighton.

Longpérier (Adrien de), membre de l'Institut, conservateur des antiquités au Louvre, rue de Londres, n° 50, à Paris.

Ludeking (A.), médecin au service des Indes Néerlandaises, à Utrecht.

Mac-Douall, professeur, à Belfast (Angleterre).

Madden (J. P. A.), agrégé de l'Université, rue Saint-Louis, n° 6, à Versailles.

Mahmoud Efendi, astronome du vice-roi d'Égypte, au Caire.

Martin (L'abbé Paulin), rue Meslay, n° 59, à Paris.

Massieu de Clerval (Henry), rue Chaptal, n° 6, à Paris.

Masson (L'abbé), rue de Londres, n° 22.

Mehren (Dr), professeur de langues orientales, à Copenhague.

MM. Mekertich-Dadian (Le prince), avenue des Champs-Élysées, n° 134, à Paris.

Melon (Paul), rue des Écoles, à Paris.

Ménant (Joachim), juge au Havre.

Mergian (Rév. Père Grégoire), membre du Collége Mourad, rue Monsieur, n° 12, à Paris.

Merlin (R.), conservateur du dépôt des souscriptions au Ministère d'État, rue des Écoles, n° 68, à Paris.

Metz-Noblat (Alexandre de), membre de l'Académie de Stanislas, à Nancy.

Mezbourian (Narsès), rue Saint-Jacques, n° 161, à Paris.

Minayeff (Jean), à Saint-Pétersbourg.

Miniscalchi-Erizzo, à Vérone.

Mirza Abdoulla, premier secrétaire de la légation de Perse, avenue Joséphine, n° 65, à Paris.

Mirza Youssouf Khan, chargé d'affaires de Perse à Paris, avenue Joséphine, n° 65, à Paris.

Mniszech (Le comte Georges), rue Balzac, n° 22, faubourg Saint-Honoré.

Mohl (Jules), membre de l'Institut, professeur de persan au Collége de France, rue du Bac, n° 120, à Paris.

Mohn (Christian), vico Nettuno, n° 28, à Chiaja (Naples).

Mondain, colonel, commandant la direction du génie, à Toulouse.

MM. Monrad, à Copenhague.

Mouchlinski, professeur, à Varsovie.

Muir (John), membre du service civil de la Compagnie des Indes, Regent's Terrace, n° 16, à Édimbourg.

Müller (Joseph), secrétaire de l'Académie de Munich.

* Müller (Maximilien), professeur, à Oxford.

Nehriman (Khan), chargé d'affaires de Perse, à Paris.

Neubauer (Adolphe), à Oxford.

Nève, professeur à l'Université catholique, rue des Orphelins, n° 40, à Louvain.

Northen (Ch. Maximilien), pasteur à Kleinenbroich (Allemagne du Nord).

Nomès (Pierre).

Noradounguian (Artin), à Constantinople.

Nordmann (Léon), rue de Clichy, n° 30, à Paris.

Oppert (Jules), professeur de langues orientales, rue Mazarine, n° 19, à Paris.

Orbélian (S. E. le prince Djambakour), aide de camp de l'Empereur de Russie, à Saint-Pétersbourg.

Orlando (Diego), à Palerme.

Pagès (Léon), rue du Bac, n° 110, à Paris.

Palmer, Saint-John's College, à Cambridge.

MM. Paspati, docteur-médecin, à Constantinople.

Pauthier (G.), rue Saint-Hippolyte, n° 25, à Paris-Passy.

Pavet de Courteille (Abel), professeur au Collége de France, rue du Bac, n° 35, à Paris.

Perétié, chancelier du consulat général de France à Beyrout.

Perny (Paul), pro-vicaire apostolique de Chine, aux Missions étrangères, rue du Bac, n° 128, à Paris.

Pertsch (W.), bibliothécaire, à Gotha.

Petit (L'abbé), à Blacourt, par Ons-en-Bray (Oise).

Pichard, vice-consul à Llanelly (Angleterre).

Pilard, interprète militaire de première classe, à Tlemcen.

Plasse (Louis), rue Saint-Honoré, n° 294, à Paris.

* Platt (William), à Londres.

Pleignier, professeur, à l'île de Man (Angleterre).

Portal, maître des requêtes, cité du Coq, n° 3, à Paris.

Pratt (John).

Pynappel, docteur et professeur de langues orientales, à Leyde.

Querry (Amédée), consul de France à Tunis (Perse).

MM. Rat, capitaine au long cours, rue Traverse-Cathédrale, n° 12, à Toulon.

Regnier (Adolphe), membre de l'Institut, rue de Vaugirard, n° 22, à Paris.

Renan (Ernest), membre de l'Institut, rue Vanneau, n° 29, à Paris.

Revillout (E.), élève de l'École pratique des hautes études, rue du Bac, n° 128, à Paris.

Rey (Em. Guill.), membre de la Société des antiquaires de France, rue Billaut, n° 35, à Paris.

Richebé, professeur d'arabe, à Constantine.

Rique (Camille), médecin-major.

Rivié (L'abbé), vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin, rue du Bac, n° 44, à Paris.

Robinson (J. R.), à Newbury (Angleterre).

Rochet (Louis), statuaire, boulevard Richard-Lenoir, n° 119, à Paris.

Rodet (Léon), ancien élève de l'École polytechnique, quai Bourbon, n° 27, à Paris.

Rolland, membre de l'École des hautes études, rue Du Sommerard, n° 9, à Paris.

Rondot (Natalis), ex-délégué du commerce en Chine, boulevard Magenta, n° 76, à Paris.

Ronel, capitaine aux chasseurs.

Rosin, propriétaire à Nyon (canton de Vaud).

Rosny (L. Léon de), professeur de japonais à l'École des langues orientales vivantes, rue Lacépède, n° 15, à Paris.

MM. Rost (Reinhold), secrétaire de la Société asiatique de Londres.

Rothschild (Le baron Gustave de), rue Laffitte, n° 19, à Paris.

Rougé (Le vicomte Emmanuel de), membre de l'Institut, conservateur honoraire des monuments égyptiens du Louvre, rue de Babylone, n° 53, à Paris.

Rudy, rue Saint-Honoré, n° 332, à Paris.

Salles (Le comte Eusèbe de), rue Maguelonne, n° 5, à Montpellier.

Sanguinetti (Le docteur B. R.), rue de la Tour (Passy), n° 22.

Saulcy (F. de), membre de l'Institut, sénateur, rue du Cirque, n° 17, à Paris.

Schack (Le baron Adolphe de), à Munich.

Schefer (Charles), interprète de l'Empereur aux Affaires étrangères, professeur de persan à l'École des langues orientales vivantes, boulevard Ingres, n° 6, à Passy.

Schlechta Wssehrd (Ottokar-Maria de), directeur de l'Académie orientale, à Vienne.

Schleswig-Holstein-Augustenburg (S. A. le prince de), à Londres.

Schmidt (Waldemar), à Copenhague.

Sédillot (L. Am.), secrétaire du Collége de France et de l'École des langues orientales vivantes, au Collége de France.

MM. Seligmann (Le Docteur Romeo), professeur, à Vienne.

Selim Géohamy, à Marseille, rue de Breteuil, n° 47 A.

Sénard (Émile), rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 69.

Serpouhi Vahan (Mlle), à Constantinople.

Simon (Gabriel-Eugène), consul de France à Fou-tcheou (Chine), rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 49, à Paris.

Sinet (A.), Saïgon (Cochinchine).

Skatschkoff (Constantin), consul de Russie, à Tien-tsin (Chine).

Slane (Mac Guckin de), membre de l'Institut, rue de la Tour, n° 60, à Passy.

Soleyman al-Harairi, secrétaire arabe du consulat général de France à Tunis, rue Bertholet, n° 12, à Paris.

Soromenho (Augusto), membre de l'Académie de Lisbonne, traverso de San Gertrudes, n° 68, à Lisbonne.

Specht (Édouard), rue de Valois-du-Roule, n° 50, à Paris.

Steingass (F.), rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 31, à Paris.

Stæhelin (J. J.), docteur et professeur en théologie, à Bâle (Suisse).

Sutherland (H. C.).

Taillefer, docteur en droit, ancien élève

de l'École spéciale des langues orientales, boulevard Saint-Michel, n° 17, à Paris.

MM. TARDIEU Félix), attaché au service topographique, à Constantinople (Algérie).

TERRIEN-PONCEL, rue des Pénitents, n° 14, au Havre.

TEXTOR DE RAVISI, percepteur des contributions indirectes, à Bohain (Aisne).

THÉROULDE.

THOMAS (Edward), du service civil de la Compagnie des Indes, à Londres.

THONNELIER (Jules), membre de la Société d'histoire de France, rue Lafayette, n° 66, à Paris.

TORNBERG, professeur de langues orientales à l'Université de Lund.

TRÜBNER (Nicolas), membre de la Société ethnologique américaine, à Londres.

*TURRETINI (François), rue de l'Hôtel-de-Ville, n° 8, à Genève.

VETH (Pierre-Jean), professeur de langues orientales, à Leyde.

VOGÜÉ (Le comte Melchior DE), rue Fabert, n° 2, à Paris.

WADDINGTON (W. V.), membre de l'Institut, rue Fortin, n° 14, à Paris.

* WADE (Thomas), à Pékin (Chine); chez M. Richard Wade, à Londres.

MM. WATTERS, interprète assistant du consulat de S. M. Britannique, à Fou-tcheou (Chine).
WEIL, bibliothécaire de l'Université de Heidelberg.
WESTERGAARD, professeur de littérature orientale, à Copenhague.
WILHELM, professeur, à Eisenach (Saxe-Weimar).
WILLEMS (Pierre), professeur, à Louvain.
WÜSTENFELD, professeur, à Gœttingen.
WYLIE, à Shanghaï (Chine).
* WYSE (Lucien-Napoléon), enseigne de vaisseau.

ZOTENBERG (D[r] Th.), employé au département des manuscrits à la Bibliothèque impériale, rue Boulainvilliers, n° 19, à Paris-Passy.

## II.

## LISTE DES MEMBRES ASSOCIÉS ÉTRANGERS,

### SUIVANT L'ORDRE DES NOMINATIONS.

MM. BRIGGS (Le général).
HODGSON (H. B.), ancien résident à la cour de Népal.
MANAKJI-CURSETJI, membre de la Société asiatique de Londres, à Bombay.
LASSEN (Ch.), professeur de sanscrit, à Bonn.
RAWLINSON (Sir H. C.), à Londres.
VULLERS, professeur de langues orientales, à Giessen.

MM. Kowalewski (Joseph-Étienne), professeur de langues tartares, à Varsovie.

Flügel, professeur, à Dresde.

Dozy (Reinhart), professeur, à Leyde.

Brosset, membre de l'Académie des sciences, à Saint-Pétersbourg.

Fleischer, professeur à l'Université de Leipzig.

Dorn, membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg.

Weber (Docteur Albrecht), à Berlin.

Salisbury (E.), secrétaire de la Société orientale américaine, à Boston (États-Unis).

Weil (Gustave), professeur à l'Université de Heidelberg.

## III.

### LISTE DES OUVRAGES

#### PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Journal asiatique, *seconde série*, années 1828-1835, 16 vol. in-8°, complet. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 144 fr.

Chaque volume séparé (à l'exception des vol. I et II, qui ne se vendent pas séparément) coûte 12 fr. 50 c.

Journal asiatique, *troisième série*, années 1836-1842, 14 vol. in-8°. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 126 fr.

*Quatrième série*, ann. 1843-1852, 20 vol. in-8°. 180 fr.

*Cinquième série*, ann. 1853-1862, 20 vol. in-8°. 250 fr.

*Sixième série*, ann. 1863-1869, 14 vol. in-8°. 163 fr.

CHOIX DE FABLES ARMÉNIENNES du docteur Vartan, en arménien et en français, par J. Saint-Martin et Zohrab. 1825. In-8°. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr.

ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE JAPONAISE, par le P. Rodriguez, traduits du portugais par M. C. Landresse, etc. *Paris*, 1825, in-8°. = Supplément à la Grammaire japonaise, etc. *Paris*, 1826. In-8°. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50 c.

ESSAI SUR LE PALI, ou langue sacrée de la presqu'île au delà du Gange, par MM. E. Burnouf et Lassen. *Paris*, 1826. In-8°. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 9 fr.

MENG-TSEU VEL MENCIUM, ......., edidit, latina interpretatione ad interpretationem tartaricam utramque recensita instruxit, et perpetuo commentario e Sinicis deprompto illustravit Stanislas Julien. *Lutetiæ Parisiorum*, 1824, 1 vol. in-8°. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 9 fr.

YADJNADATTABADHA, OU LA MORT D'YADJNADATTA, épisode extrait du Râmâyana, poëme épique sanscrit, donné avec le texte gravé, une analyse grammaticale très-détaillée, une traduction française et des notes, par A. L. Chézy, et suivi d'une traduction latine littérale par J. L. Burnouf. *Paris*, 1826. In-4°, avec 15 planches. . . . . . . . . . . 9 fr.

VOCABULAIRE DE LA LANGUE GÉORGIENNE, par M. Klaproth. *Paris*, 1827. In-8°. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50 c.

ÉLÉGIE SUR LA PRISE D'ÉDESSE PAR LES MUSULMANS, par Nersès Klaietsi, patriarche d'Arménie, publiée pour la première fois en arménien, revue par le docteur Zohrab. *Paris*, 1828. In-8°. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 4 fr. 50 c.

LA RECONNAISSANCE DE SACOUNTALA, drame sanscrit et pracrit de Câlidâsa, publié pour la première fois sur un manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi, accompagné d'une traduction française, de notes philologiques, critiques et littéraires, et suivi d'un appendice, par A. L. Chézy. *Paris*, 1830. In-4°, avec une planche. . . . 24 fr.

Chronique géorgienne, traduite par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1830. Grand in-8° . . . . . . . . . . . . 9 fr.

La traduction *seule*, sans texte, 6 fr.

Chrestomathie chinoise (publiée par Klaproth). *Paris*, 1833. In-8° . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 9 fr.

Éléments de la langue géorgienne, par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1837. In-8° . . . . . . . . . . . . . . . 9 fr.

Géographie d'Abou'lféda, texte arabe, publié par MM. Reinaud et le baron de Slane. *Paris*, Imprimerie royale, 1840. In-4° . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 24 fr.

Radjatarangini, ou Histoire des rois du Kachmîr, publiée en sanscrit et traduite en français, par M. Troyer. *Paris*, Imprimerie royale et nationale, 3 vol. in-8° . . . . . 36 fr.

Le troisième volume *seul*, 6 fr.

Précis de législation musulmane, suivant le rite malékite, par Sidi Khalil, publié sous les auspices du ministre de la guerre. *Paris*, Imprimerie impériale, 1855. In-8 . . 6 fr.

## COLLECTION D'AUTEURS ORIENTAUX.

---

Les Voyages d'Ibn Batoutah, texte arabe et traduction par MM. C. Defrémery et Sanguinetti. *Paris*, Imprimerie impériale; 4 vol. in-8° et 1 vol. de Tables . . . . 31 fr. 50 c.

Table alphabétique des Voyages d'Ibn Batoutah. Paris, 1859, in-8° . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 fr. 50 c.

Les Prairies d'or de Maçoudi, texte arabe et traduction par M. Barbier de Meynard (les trois premiers volumes en collaboration avec M. Pavet de Courteille). Premier volume. *Paris*, 1861, in-8 . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50 c.

— Deuxième volume, 1863 . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50 c.
— Troisième volume, 1864 . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50 c.

— Quatrième volume, 1865 . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50 c.

— Cinquième volume, 1869 . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50 c.

Chaque volume de la collection se vend séparément 7 fr. 50 c.

*Nota.* Les membres de la Société qui s'adresseront directement au libraire de la Société, M. Adolphe Labitte, rue de Lille, n° 4, ont droit à une remise de 33 p. o/o sur les prix de tous les ouvrages ci-dessus.

Mémoires relatifs à la Géorgie, par M. Brosset. 1 vol. in-8°, lithographié ; 8 fr.

Dictionnaire français-tamoul et tamoul-français, par M. A. Blin. 1 vol. oblong ; 6 fr.

Vocabulaire français-arabe, par J. J. Marcel. 1 vol. in-8°.

## LISTE DES OUVRAGES DE LA SOCIÉTÉ DE CALCUTTA.

---

Journal of the Asiatic Society of Bengal. Les années complètes, de 1837 à 1860, 40 francs l'année. Le numéro . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 4 fr. 50 c.

Mahabharata, an epic poem, by Veda Vyasa Rishi. Calcutta, 1837-1839, 4 vol. in-4° . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 180 fr.

Ra'ja Tarangini', a History of Cashmir. Calcutta, 1835, in-4° . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 30 fr.

Inayah. A commentary on the Idayah, a work on mahumuddan law, edited by Moonshee Ramdhun Sen. Calcutta, 1831. Tomes III et IV . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 75 fr.

The Moojiz ool Kanoon, a medical work, by Alee Bin Abee el Huzm. Calcutta, 1828, in-4°, cart . . . . . . . . . . . 15 fr.

The Lilavati, a treatise on arithmetic, translated into Persian, from the sanscrit work of Bhascara Acharya, by Feizi. Calcutta, 1827, in-8°, cart . . . . . . . . . . . 6 fr. 50 c.

Selections descriptive, scientific and historical translated from English and Bengalee into Persian. Calcutta, 1827, in-8°, cart . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 8 fr. 50 c.

quis son entier développement, et que c'est à partir de ce moment que commença la vie historique de toutes ses parties séparées[1]. L'invention des lettres présuppose un assez haut degré de civilisation, et conséquemment une assez longue existence historique. Mais comme le moment du développement final d'une langue coïncide à peu près avec le commencement de sa décadence, les idiomes, même les plus anciens, se présentent à nous dans un état qui est déjà très-éloigné de leur plénitude originelle, et avec des formes ayant subi déjà une certaine évolution. Il n'existe pas de langue dans laquelle il soit possible de rencontrer toutes les formes dans l'état sous lequel la théorie de la grammaire comparée présente les formes de la langue aryenne (indo-européenne) primitive, en fondant ses déductions sur la comparaison entre eux de tous les rameaux du système aryen, tant anciens que modernes.

Au développement final de la langue succède bien vite une période dans laquelle s'oublie la signification primitive des racines et des désinences, où l'emploi instinctif des mots et des formes cesse d'être appuyé par l'intelligence intime de leur signification, et où se perd ce sentiment vif que les Allemands ap-

soin de discussion et de confirmation. M. Prud'homme, quoique étranger aux études de philologie comparée, n'en a pas moins rendu service à la science en se bornant au rôle de simple traducteur.

Éd. Dulaurier.

[1] Schleicher, *Die deutsche Sprache*, p. 31-35; Max Müller, *Lectures on the science of language*, p. 177.

# JOURNAL ASIATIQUE.

## AOÛT-SEPTEMBRE 1870.


# RECHERCHES

SUR

# LA FORMATION DE LA LANGUE ARMÉNIENNE,


PAR M. K. PATKANOFF;

MÉMOIRE TRADUIT DU RUSSE

PAR M. ÉVARISTE PRUD'HOMME[1];

REVU SUR LE TEXTE ORIGINAL ET ANNOTÉ

PAR M. ÉDOUARD DULAURIER.


Der Mensch ist nur Mensch durch Sprache; um aber die Sprache zu erfinden, müsste er schon Mensch sein.

W. v. Humboldt,
*Sämmtliche Werke*, Bd. III, S. 252.

## INTRODUCTION.

On sait que, dans la race aryenne, dès avant son fractionnement en nationalités, la langue avait ac-

[1] Après la mort si inopinée et si regrettable de M. Prud'homme, invité à corriger les épreuves de son Mémoire, j'ai pu constater qu'il a presque toujours rendu avec assez de fidélité la Dissertation de M. Patkanoff, intitulée : O составѣ армянскаго языка, Saint-Pétersbourg, in-8°, 1864, xxiii-106 pp. Quant aux vues de ce dernier, auquel ce travail fait d'ailleurs le plus grand honneur, les unes sont vraies ou très-vraisemblables; les autres, hasardées, ont encore be-

quis son entier développement, et que c'est à partir de ce moment que commença la vie historique de toutes ses parties séparées[1]. L'invention des lettres présuppose un assez haut degré de civilisation, et conséquemment une assez longue existence historique. Mais comme le moment du développement final d'une langue coïncide à peu près avec le commencement de sa décadence. les idiomes, même les plus anciens, se présentent à nous dans un état qui est déjà très-éloigné de leur plénitude originelle, et avec des formes ayant subi déjà une certaine évolution. Il n'existe pas de langue dans laquelle il soit possible de rencontrer toutes les formes dans l'état sous lequel la théorie de la grammaire comparée présente les formes de la langue aryenne (indo-européenne) primitive, en fondant ses déductions sur la comparaison entre eux de tous les rameaux du système aryen, tant anciens que modernes.

Au développement final de la langue succède bien vite une période dans laquelle s'oublie la signification primitive des racines et des désinences, où l'emploi instinctif des mots et des formes cesse d'être appuyé par l'intelligence intime de leur signification, et où se perd ce sentiment vif que les Allemands ap-

soin de discussion et de confirmation. M. Prud'homme, quoique étranger aux études de philologie comparée, n'en a pas moins rendu service à la science en se bornant au rôle de simple traducteur.

Éd. Dulaurier.

[1] Schleicher, *Die deutsche Sprache*, p. 31-35; Max Müller, *Lectures on the science of language*, p. 177.

pellent *Sprachgefühl.* Plus les peuples vivent longtemps et se développent intellectuellement, plus ils s'éloignent de leur vie antéhistorique, et plus la langue devient un moyen inconscient pour ses rapports avec les autres langues et pour l'échange des pensées. A cette époque le peuple s'occupe de se faire comprendre, mais non de conserver l'intégrité de toutes les parties de l'ancien mot. Ce que les Romains représentaient par *dic-tu-s*, les Italiens l'expriment par *detto*, les Français par *dit*, prononcé *di*. Toutes les langues sont également anciennes, mais nous avons l'habitude d'appeler de ce nom celles qui ont conservé, dans l'écriture, des formes qui se rapprochent davantage des formes primitives. Par conséquent tout consiste à savoir à quelle époque la littérature a réussi à s'emparer des formes de telle ou telle langue et à les fixer.

Une fois commencée dans une langue, l'évolution ne s'arrête plus. Les consonnes s'effacent les premières, ensuite les voyelles à la fin des mots, et enfin toute la désinence, ou bien la désinence perd une ou deux lettres : *duodecim*, *douze; viginti*, *vingt.* Il existe des cas où, du mot entier, il ne reste plus qu'une désinence corrompue avec perte de la racine, comme le mot français *âge*, dans l'ancien français *eage* et *edage*, du latin *ætaticum*, lequel provenait de *ætas*, contraction de *ævitas*, formé lui-même de *ævum*, racine *ae*, *aev*[1]. Généralement du mot primitif il reste un tronc. Ce qui se conserve le plus

[1] Max Müller, *Lectures on the science of language*, p. 247.

longtemps intact, c'est le commencement du mot, et la partie protégée par l'accent : comparez le français *hommes*, prononcé *om*, avec le latin *homines;* l'anglais *had* avec le gothique *habaidêdema*. L'accent joue dans le mot un rôle important. Grâce à l'accent, la valeur des voyelles longues et des voyelles brèves cessa d'exister dans beaucoup de langues. La voyelle accentuée remplace la *longue*, et la *brève* sans accent disparaît peu à peu.

Bien que les monuments littéraires les plus anciens de la langue arménienne appartiennent au commencement même du IVe siècle, la décadence de ses formes grammaticales y est déjà très-marquée. Pendant que la langue gothique, sa contemporaine, est presque au même degré de développement que le sanscrit et le zend, la langue arménienne, dans ses flexions grammaticales, a conservé de l'ancienne plénitude de formes un peu plus que le néo-persan. Cette décadence hâtive atteste la longue durée de la vie historique du peuple arménien, car on sait que le développement historique et l'état complet d'une langue sont deux choses corrélatives. D'après cela, en examinant la composition de la langue arménienne écrite, nous sommes dans la nécessité absolue de supposer cette langue, dans son état ancien, comme contemporaine du zend et du sanscrit. L'arménien primitif a dû posséder les propriétés des langues les plus anciennes, propriétés qui n'y existent plus aujourd'hui ou y sont à peine reconnaissables, et encore seulement pour un œil

exercé, à savoir : la longueur et la brièveté des voyelles (§ 25), les genres (§ 80), les désinences casuelles (§§ 56, 58, 68, 69), les personnes (§§ 96, 99), les nombres (§§ 44, 63), le duel (§ 42, n. 2), l'augment (§ 103), le redoublement (§ 103, n. 1) et les accents. Dans les paragraphes précités, tantôt nous en avons indiqué les traces, tantôt nous nous sommes efforcé d'en rétablir la forme archaïque.

Les accents, dans les mots arméniens, portent ordinairement sur la dernière syllabe. Par suite de cela les voyelles primitives des avant-dernières syllabes se sont perdues la plupart du temps, et il a commencé à se manifester dans la langue une tendance à l'agglomération des consonnes. Au reste, ainsi que nous l'avons remarqué dans le § 32, toutes les voyelles ne se perdent pas sans laisser de traces. Plusieurs d'entre elles se sont transformées en la semi-voyelle *ĕ;* ainsi dans le mot *grél*, de *gir*, entre les deux premières lettres, on entend le son de *ĕ*, quoique l'on n'écrive pas *gĕrél*, tandis que dans le mot russe homophone грѣлъ on n'entend aucune voyelle entre г et р. On peut faire la même observation au sujet du mot *vĕǧịr*, *vĕǧĕṛoy*, de l'ancien *viǧịr*, *viǧịṛoy* (comparez le zend *vîćirô*), et sur beaucoup d'autres. Il faut admettre que dans la langue arménienne primitive les accents ne portaient pas seulement sur la dernière syllabe, mais encore sur la pénultième et même sur l'antépénultième; ce n'est qu'à l'aide de cette supposition qu'il est possible d'expliquer beaucoup d'irrégularités que l'on rencontre dans les

formes arméniennes (voir §§ 65, 73 et autres). Ainsi dans l'ancien mot *himan*, « base, » *a*, par suite de l'accentuation de la dernière syllabe, s'est transformé en *ĕ*, qui ne s'écrit pas, mais se prononce : *himĕn*. Dans l'arménien moderne le son nasal de la fin a même disparu, et il n'est plus resté que *him*. De même les primitifs *sérman*, « semence, » *koǰéǰ*, « tronc, » sont devenus, dans la langue ancienne, *sermĕn*, *koǰĕǰ*, et dans la langue moderne, *serm*, *koǰ*. C'est d'après le même principe que l'ancien *Ahriman* en arménien s'est transformé en *Ahrĕmĕn*, tandis que la forme postérieure de ce mot, *Ḥaraman*, s'est conservée intégralement.

Une autre raison de l'éloignement de l'arménien de sa forme primitive est la transition des sons forts en sons faibles et réciproquement (*Lautverschiebung*), transition plus ou moins sensible dans toutes les langues, mais dont les causes ne sont pas encore suffisamment déterminées. On ne peut pas dire que ce passage se soit effectué également dans tous les dialectes d'une même langue, ou dans tous les mots d'un même dialecte. Dans l'arménien ancien les *faibles* primitives ne se sont transformées que partiellement en leurs *moyennes*, et *vice versa* (voir §§ 7, 8, 14, 15, etc.). Dans les deux dialectes modernes les mieux connus, celui du Caucase et le dialecte occidental, les sons, dans le premier, ont conservé *presque* la même valeur que dans l'arménien ancien, tandis que dans le second le passage s'est opéré d'un seul coup dans toute la langue, de telle sorte que

toutes les lettres *faibles* de l'ancienne langue s'y prononcent comme des lettres *moyennes*, malgré la conservation dans l'écriture des signes de l'ancienne orthographe. Ainsi dans les dialectes occidentaux de l'arménien moderne, certains mots retournent à leur prononciation primitive, d'autres au contraire s'en éloignent. Expliquons ceci par des exemples. En sanscrit et en zend, *dâ*, donner, *daçan*, dix; en sanscrit *gô*, en zend *gâo*, vache (Brockhaus, *Vend.*), se prononcent en arménien ancien, *tam*, *tasĕn*, *kov*[1], tandis que, dans le dialecte occidental, il s'est effectué une seconde mutation, et la prononciation de ces mots s'est rapprochée de la prononciation primitive, *dam*, *dasĕn*, *gov*. Mais dans les cas où l'arménien ancien a conservé sa prononciation primitive, la différence dans les dialectes occidentaux est patente : l'ancien perse *paticara*, en pehlvi *patkar*, en arménien *patkér*, se prononce dans le dialecte occidental *badgér*, etc. Il faut en dire autant des autres lettres. Les Arméniens occidentaux prononcent *g*, *b*, *dj*, *dz*, *d*, les anciennes lettres faibles կ, պ, ճ, ծ, տ, et les anciennes lettres *moyennes* et *aspirées* comme lettres *faibles*. C'est là-dessus qu'est basée toute la différence de prononciation entre les Arméniens du Caucase et les Arméniens en deçà de l'Euphrate, et c'est la seule voie par

[1] Nous ne savons sur quoi M. de Marle fonde son opinion, que, à l'époque de l'invention des lettres, les *faibles*, dans l'arménien ancien, se prononçaient comme *moyennes*. (Cf. *Ursprung und Entwickelung der Lautverschiebung im Germanischen, Armenischen und Ossetischen*, Hamm, 1863.)

laquelle il soit possible de mettre un terme à la querelle qui les divise depuis longtemps, et dont l'objet est de savoir lequel des deux côtés a retenu la prononciation ancienne[1].

Après cela on ne peut pas affirmer que les Arméniens de la Turquie articulent les lettres d'une façon incorrecte, d'autant plus que leur prononciation compte plus d'adeptes que celle du Caucase; mais on peut dire avec certitude que la prononciation des Arméniens du Caucase se rapproche davantage de la prononciation ancienne, c'est-à-dire de celle qui fut acceptée par les littérateurs au commencement du v<sup>e</sup> siècle, et considérée par conséquent à cette époque comme la meilleure.

Quant à la question de savoir si les lettres պ, տ, կ se prononçaient en réalité dans la langue ancienne comme des lettres faibles, et բ, գ, դ comme des lettres moyennes, le fait résulte clairement de la transcription des noms propres et des mots étrangers introduits dans l'arménien, et que l'on trouvera dans la première partie de notre travail.

On a commencé en Europe à s'occuper de la

[1] Dans l'avant-propos de ma traduction de la *Topographie de la Grande-Arménie* du P. Léonce Alischan (*Journ. asiat.* mars-juin 1869), j'ai laissé entrevoir l'opinion que la prononciation occidentale de l'arménien pourrait être la plus ancienne, parce qu'elle se retrouve dans des mots évidemment antérieurs au fractionnement des divers peuples de la famille aryenne, et que la prononciation orientale est due à l'influence iranienne, qui ne se fit sentir que lorsque le rameau qui s'étendit vers la Perse se fut détaché de la souche primitive et constitué séparément. — Éd. D.

langue arménienne vers le milieu du XVI[e] siècle; mais comme à cette époque il n'existait pas de science de la philologie dans le sens actuel de ce mot, en opérant la classification des langues, on rapportait l'arménien tantôt aux idiomes sémitiques[1], tantôt à la langue turque[2]; d'autres le regardaient comme une langue indépendante n'ayant rien de commun avec les autres langues[3]. Telles sont les opinions qui dominèrent dans la science au sujet de la langue arménienne jusqu'au second quart du siècle actuel, époque où, par suite d'une étude solide des anciennes langues aryennes, de nouveaux moyens d'investigation ont été trouvés et admis.

La connaissance de l'arménien, malgré quelques essais tentés dans le siècle dernier, n'offrait pas peu de difficultés pour un Européen, avant l'époque moderne. L'une des principales consistait dans l'insuffisance de livres imprimés et de manuels élémentaires accessibles aux étrangers. Saint-Martin[4] signale ce manque de dictionnaires et d'ouvrages didactiques comme l'une des causes de l'indifférence des Européens pour l'étude de l'arménien. Aujourd'hui

[1] *Introductio in chaldaicam linguam, syriacam atque armenicam et decem alias linguas, a* Theseo Ambrosio, Papiæ, 1539.

[2] Th. Bibliander (Buchmann), *De ratione communi omnium linguarum et litterarum commentarius,* Tiguri, 1548. L'auteur assure que l'arménien diffère peu du chaldéen, et il cite l'opinion de Postel, d'après lequel les Turcs sortent des Arméniens parce qu'on parle turc en Arménie. (Cf. Max Müller, *Lectures,* etc. p. 155.)

[3] Schrœder, *Thesaurus linguæ armenicæ, antiquæ et hodiernæ,* Amstelodami, 1711.

[4] *Mémoires sur l'Arménie,* I, p. 15.

tout cela est notablement changé. On a publié un grand nombre de livres relatifs à la langue arménienne ancienne[1]. Dans le cours du siècle dernier, il a été imprimé plus de quarante grammaires et autant de dictionnaires, dans presque toutes les langues de l'Europe et dans quelques-unes de l'Orient.

Cependant l'étude des idiomes aryens s'étendait de plus en plus. La longue existence historique des Arméniens, leur position géographique au centre des peuples aryens, quelques traditions mythologiques, des coutumes religieuses, communes aux Perses, enfin une connaissance plus intime de la langue conduisirent les savants à soupçonner un élément aryen dans l'arménien. Cette supposition devint une réalité lorsque le professeur Petermann, de Berlin, publia en 1837 sa *Grammatica linguæ armenicæ*. Dans ce travail, l'auteur examine la langue, tant au point de vue phonétique que grammatical, et montre qu'elle appartient au groupe des langues indo-européennes. Windischmann arriva aux mêmes résultats dans son Mémoire intitulé : *Die Grundlage des Armenischen im arischen Sprachstamme*[2]. Paul Bötticher compare, dans quelques-uns de ses Mémoires[3], les mots et les racines de l'arménien,

[1] Il a été imprimé jusqu'à ce jour plus de mille ouvrages en arménien ancien sur toutes les branches des sciences et des arts.

[2] In *Abhandl. d. I. Cl. d. k. Bayer. Akad. der Wissenschaften*, B. IV, Abth. II.

[3] Le meilleur est intitulé *Arica*, Halæ, 1851. Voici les autres :

particulièrement avec les mots et les racines du sanscrit. C'est ici qu'il convient de mentionner le Mémoire peu étendu de Delâtre, *Place de l'arménien parmi les langues indo-européennes*[1].

Bopp, dans la seconde édition de sa *Grammaire comparée*[2], a introduit aussi la grammaire de la langue arménienne, et lui a donné une place considérable dans la série des idiomes indo-européens.

Là ne s'arrêtèrent pas les recherches des savants. Il fut bientôt démontré que l'arménien est plus rapproché de la famille iranienne que des autres branches de la souche aryenne; les raisons pour lesquelles il est rangé parmi les langues iraniennes consistent presque dans les mêmes particularités phonétiques[3] qui distinguent le zend du sanscrit. savoir :

1° Partout où dans le sanscrit existe un *s*, l'arménien, comme les autres langues iraniennes, met un *h*. (Voir § 12.)

2° Le groupe de mots commençant en sanscrit par *sv*, en latin par *s*, en zend par *q* et en persan

*Vergleichung der armenischen Consonanten mit denen des Sanscrit*, dans *Zeitschrift der Deutschen morgenländ. Gesellschaft*, II[ter] B. p. 347-369. Paul de la Garde, *Zur Urgeschichte der Armenier*, Berlin, 1854.

[1] *Revue de l'Orient*, 1858, t. VII, p. 36-46.

[2] *Vergleichende Grammatik des Sanscrit, Zend, Armenischen*, etc. *Zweite gänzlich umgearbeitete Ausgabe*, Berlin, 1857-1861.

[3] M. Haug, *Essays on the sacred language, writings and religion of the Parsees*, Bombay, 1862, p. 116-119; *Zend in its affinity to Sanscrit*. Fr. Müller, *Zur Charakteristik des Armenischen*, dans *Beiträge zur vergl. Sprachforsch.* B. III, Heft I, Berlin, 1861, p. 82-91.

par خو, se rencontre également en arménien avec la gutturale *q́* pour initiale. (Voir § 9.)

3° A l'arménien *z*, comme dans les idiomes iraniens, correspondent en sanscrit *h*, dans le groupe européen, les gutturales *g*, *χ*. (Voir § 25.)

4° A la lettre *ç*, dans le groupe iranien et dans le sanscrit correspond aussi *s*, tandis que dans le grec et dans le latin on trouve à sa place *κ*, *c*. (Voir § 24.)

5° Au lieu du sanscrit *çv* on a, dans l'arménien comme dans le zend, *çp*. (Voir § 2 et autres §§.)

C'est dans cette direction que Gosche[1], Franz Müller, Spiegel[2] et autres ont écrit leurs recherches. La majeure partie des exemples qui nous ont servi pour la comparaison des sons arméniens avec les autres sons aryens a été empruntée par nous à la Monographie de Fr. Müller[3], qui a expliqué plus clairement que tous les autres le rapport phonétique de l'arménien avec les langues iraniennes.

On a observé, en outre, que dans certains cas la langue arménienne, sous le rapport phonétique, est beaucoup plus ancienne que le persan où, depuis l'époque des derniers Sassanides, il ne s'est guère produit de changements vocaux[4]. Cette remarque repose sur les hypothèses suivantes :

[1] *De ariana linguæ gentisque armeniacæ indole prolegomena*, Berlin, 1847.

[2] *Das Verhältniss des Armenischen zum Huzwâresch*, dans *Grammatik der Huzwâresch-Sprache*, Wien, 1856, p. 186-192.

[3] *Beiträge zur Lautlehre der armenischen Sprache*, Wien, Extrait des *Sitzungsberichten*, 1862, décembre, t. XXXVIII.

[4] Spiegel, *Grammatik der Huzwâresch-Sprache*, p. 14.

1° La terminaison *ak*, commune au pehlvi et à l'arménien, s'est conservée en arménien, au lieu de se transformer en aspiration comme dans le persan. (Voir § 8.)

2° Dans les mots composés de *païti*, la dentale *t* s'est conservée en arménien, comme dans les anciennes langues iraniennes, et ne s'est pas transformée en ی comme en persan. (Voir § 2.) D'autres fois, l'arménien révèle, comme le persan, la tendance à adoucir le *t* primitif, le premier en *y*, le second en ی. (Voir § 13.)

3° Le son *v* s'est perpétué en arménien dans la plupart des cas, tandis qu'en persan il est déjà transformé en ك. (Voir § 4.)

Dans la préface de la seconde édition de sa *Grammaire comparée*, p. XVIII, Bopp dit que l'arménien, par quelques particularités de son système vocal et de sa grammaire, dénote un état linguistique plus ancien que celui qui s'offre à nous dans la langue des Achéménides et dans le zend.

Dans la première partie de notre travail, nous avons mis à profit les résultats mentionnés ci-dessus, et rangé les mots dans un ordre qui permet de saisir d'un coup d'œil les rapports de l'arménien avec les autres langues, et sa très-grande affinité avec les idiomes iraniens. Comme le but que nous nous proposons dans ce travail consiste non pas proprement dans la comparaison des langues, mais dans l'explication des formes grammaticales de l'arménien, nous avons emprunté la plus grande partie

de nos exemples aux auteurs précités, à l'exception des mots persans, afghans, kurdes et ossètes, que nous avons extraits des travaux de Vullers, de Raverty, de Sjögren et de Lersch [1], en reproduisant la transcription adoptée par eux. Les mots zends, sanscrits et grecs ont été tirés des Monographies de Windischmann, de Fr. Müller et de la Grammaire de Bopp [2].

En outre j'ai puisé beaucoup de renseignements utiles dans les livres suivants :

Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, Leipzig, 1862.

Brockhaus, *Vendidad-Sade mit Index und Glossar*, Leipzig, 1850.

Diefenbach, *Examen critique de la grammaire de Petermann*, dans *Jahrbücher für wissenschaft. Kritik*, Berlin, 1843, p. 449-456.

Le R. P. Arsène Bagratouni, *Grammaire des grammaires*, Venise, 1852, en arménien.

Denys de Thrace, *Grammaire, tirée de deux manuscrits arméniens*, publiée en grec, en arménien et en français, par M. Cirbied, dans les *Mémoires de*

[1] Vullers, *Lexicon persico-latinum*, 2 tom. Bonn, 1855; Raverty, *A dictionary of the Puk'hto*, Lond. 1860 ; Raverty, *A grammar of the Puk'hto*, Lond. 1860; Sjögren, Ірон Аевзагахур, c'est-à-dire *Grammaire ossète*, Saint-Pétersbourg, 1844; Lersch, Изслѣдованія объ иранскихъ курдахъ и ихъ предкахъ сѣверныхъ Халдѣяхъ, кн. III, c'est-à-dire *Recherches sur les Kurdes de l'Iran et leurs ancêtres, les Chaldéens septentrionaux*, III liv., et divers Dictionnaires. Saint-Pétersbourg, 1858.

[2] Voir également Carl Arendt, *Ausführliches Sach- und Wortregister zur zweiten Auflage von Bopp's Vergl. Grammatik*. Berlin, 1863.

*la Société des antiquaires de France*, Paris, 1824, t. VI, p. I-XXXII, 1-93.

Aug. Schleicher, *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, Weimar, 1862, 1re édit.

Fr. Müller, *Ueber die Stellung des Ossetischen im eranischen Sprachkreise*, Sitzungsber. t. XXXVI, 1861, Iänner, etc.

Ce qui a été fait pour l'étude de l'arménien est déjà quelque chose, mais on est encore loin d'avoir tout dit. Le principal est ce qui, jusqu'à ce jour, n'a point encore attiré l'attention des savants, c'est-à-dire les dialectes de cette langue. Bien des choses ne peuvent être expliquées qu'à la condition d'une étude attentive de ces dialectes. Il y en avait anciennement une multitude, parlés par de nombreuses tribus. Au IIe et au IIIe siècle de l'ère chrétienne, un de ces dialectes prit la prépondérance sur les autres, et devint en peu de temps la langue officielle. Cette langue *de la cour* de la province d'Ararat était appelée *ostanic*. (Comparez le persan دری, langue de la cour[1].) A l'époque de la conversion des Arméniens au christianisme, au commencement du IVe siècle, et de la création de leur alphabet national au Ve, la langue de la cour devint la seule langue littéraire, l'idiome littéraire unique. La traduction de la Bible en rendit l'usage général. Bientôt les travaux d'écrivains célèbres vinrent l'enrichir, et cette langue se perfectionna sous l'influence de la littérature sy-

[1] Spiegel, *Gram. der Huzwâr. Sprache*, p. 15.

riaque et particulièrement de la littérature grecque. A la fin du v^e siècle, elle était assez riche et assez souple pour reproduire facilement toutes les nuances de sens des écrivains grecs de l'antiquité et des Pères de l'Église.

Au IV^e siècle, l'arménien littéraire, l'*ostanic*, n'était pas une langue nationale et vivante, car depuis cette époque jusqu'à nos jours il n'a pris aucun développement, et s'est arrêté aux formes grammaticales que nous y rencontrons au début du IV^e siècle. Tout prouve clairement que c'était un langage artificiel, en usage à la cour et dans les chancelleries; de là sa dénomination de langue *littéraire* (*grabar̦*), par opposition à la langue vulgaire (*aśkharhabar̦*). Saint Mesrob, l'inventeur de l'alphabet arménien et l'un des traducteurs de la Bible, fut très-longtemps chargé de la direction des archives royales. Au reste nous voyons la littérature commencer de la même manière chez les Allemands. Luther, le créateur de l'allemand littéraire moderne, dit que, pour composer ses écrits, il choisit, de préférence à un dialecte allemand quelconque, la langue de la *chancellerie saxonne*, dans laquelle s'exprimaient les rois et les princes de la Germanie. Il en fut exactement de même en Arménie, où aucun des dialectes ne s'éleva à la hauteur d'une langue littéraire. Il n'est pas douteux que le dialecte d'Ararat et les autres ne fussent à cette époque plus rapprochés de la langue littéraire que maintenant; mais en tout cas il y avait entre eux une différence, qui devait être assez considérable.

Nous ne savons rien des plus antiques dialectes de la langue arménienne; mais leur existence est pour nous un fait certain, parce qu'il n'y a pas de peuple, si peu nombreux qu'il soit, dans lequel ne soit née une quantité plus ou moins considérable de dialectes différents l'un de l'autre. Les tribus précèdent la nation, mais la nation ne précède pas les tribus. La constitution géographique de l'Arménie, pays sillonné de chaînes de montagnes et de vallées, favorisait éminemment la séparation de tous les groupes d'habitants. Les dialectes modernes ne sont autre chose que des descendants de ceux qui furent autrefois en usage. Nous n'avons pas même la nomenclature de tous ceux d'aujourd'hui. Voici les noms de ceux que nous connaissons : 1° le dialecte d'*Ararat* ou du *Caucase*, dans lequel nous rangeons tous les dialectes secondaires qui ont cours en Russie et dans la Transcaucasie, à l'exception de quelques localités isolées; 2° le dialecte de Tiflis; 3° le dialecte *arménien occidental*, parlé par les Arméniens d'Europe, par une partie de ceux qui habitent la Turquie d'Asie, et trente mille d'entre eux environ dans la Russie (en Crimée, à la Nouvelle-Nakhitchévan sur le Don et en Bessarabie); 4° le dialecte de *Van* (*khats* pour *hats*, *khér* pour *hér*)[1]; 6° le dialecte de *Mokq*; 7° le dialecte de *Saçoun*, dans les montagnes du Taurus; 8° le dialecte de *Beylan*, dans les environs d'Antakié, l'ancienne Antioche; 9° le dialecte de *Zeythoun*, dans les montagnes du Taurus cilicien; 10° le dialecte de

[1] Le cinquième manque. Note du traducteur.

*Zoq*, parlé par les habitants d'Akoulis et dans quelques villages du Karabâğ; 11° le dialecte de *Koğthĕn* (*hôts* pour *hats*, *khôć* pour *khać*); 12° le dialecte de *Ğoulfa*, ou de l'*Inde* (*khazar* pour *hazar*, *gnamănam* pour *gnoamém*, etc.). De ces douze dialectes les trois premiers seulement nous sont bien connus, parce qu'ils sont plus rapprochés de nous et qu'ils possèdent une certaine culture littéraire. Des autres nous ne savons qu'une chose, c'est qu'ils ne sont pas intelligibles pour les Arméniens qui habitent Constantinople ou Tiflis. Nous avons dit que ces variations dialectiques existaient à une époque reculée. Jean d'Erzĕnga, écrivain du XIV° siècle, dans ses Commentaires sur la grammaire de Denys de Thrace, cite les noms de huit anciens dialectes : 1° de *Korğayq* (de Mokq?); 2° de *Tayq*; 3° de *Khoutays* (*Saçoun*); 4° de *Sper*; 5° de la *Quatrième Arménie* (langue des Arméniens occidentaux); 6° de *Siouniq* (Zoq?); 7° d'*Artsakh*; 8° d'*Ararat ostanic*. Plus loin il ajoute que, pour une éducation littéraire, le dernier suffit. De tout ce qui précède il résulte que c'est une très-grande erreur de considérer les dialectes de la langue arménienne moderne comme des restes corrompus et défigurés de l'ancienne langue *ostanic*, devenue langue littéraire aux IV° et V° siècles. Par là est également tranchée une autre question dont les Arméniens savants se sont souvent proposé à eux-mêmes la solution, savoir à partir de quelle époque la langue littéraire (*grabar*) cessa d'être parlée. A cela on peut répondre que cette langue, sous la forme où elle est

parvenue jusqu'à nous, ne fut jamais une langue vivante nationale ni celle d'une seule tribu. Les dialectes populaires ont toujours subsisté, et nous en rencontrons des traces depuis l'époque où la séparation en apparence rigoureuse de l'élément syllabique cessa d'occuper le premier plan dans les écrivains arméniens. A partir du XI[e] siècle, on trouve des pages et même des traités entiers écrits dans la langue vulgaire.

Ces dialectes populaires sont encore importants pour nous parce qu'ils nous fournissent une certaine quantité de mots qui ne se rencontrent pas dans l'ancienne langue littéraire. Le grand dictionnaire des Mĕkhitharistes contient environ 700 de ces mots. Dans le dictionnaire publié à Smyrne on en a réuni 6,000 qui ne se trouvent que dans l'arménien moderne[1]. Ce n'est que par l'étude de ces dialectes actuels que nous pourrons arriver un jour à comprendre les ouvrages de Grégoire Magistros (XI[e] siècle), dans lesquels affluent par centaines des mots qui, malgré leur physionomie arménienne, sont aujourd'hui complétement inintelligibles.

En faisant ressortir l'importance des dialectes arméniens, nous n'avons nullement entendu amoindrir la valeur de l'ancienne langue littéraire. Son importance consiste moins dans son état comme langue que dans le rôle qui lui fut assigné dès les commencements. Elle a été dans tous les temps la

[1] *A vocabulary of 6000 words, used in modern armenian, but not found in the ancient armenian lexicons* (par E. Riggs), Smyrne, 1847.

base de l'éducation, de la science et de la religion, et, de nos jours, c'est elle qui sert de lien presque unique entre toutes les portions dispersées de la nation. Mais son étude seule ne nous donne pas la possibilité de juger pleinement de la constitution de la langue arménienne, et ne nous fournit pas des moyens plus exacts de fixer la place qu'elle occupe dans la famille indo-européenne. Nous savons seulement que l'arménien, par ses formes grammaticales et sa constitution lexicologique, est d'origine aryenne; que sous le rapport phonétique il se rapproche beaucoup des langues iraniennes; mais nous savons qu'il ne forme pas un dialecte de la langue primitive de l'Iran. En même temps nous ne sommes pas en mesure de déterminer le rameau avec lequel il est lié de parenté la plus prochaine, consanguine pour ainsi dire.

Plusieurs savants[1] ont, dans ces derniers temps, exprimé une opinion sur l'affinité des anciennes langues de l'Asie Mineure avec l'arménien; toutefois les recherches dirigées dans ce sens n'ont produit d'autres résultats positifs que la découverte de la ressemblance de quelques mots arméniens avec des mots phrygiens et albanais. La cause de ce peu de

[1] R. Gosche, *De ariana linguæ gentisque armeniacæ indole prolegomena*, Berolini, p. 57; Lassen, *Ueber die Lykischen Inschriften und die alten Sprachen Kleinasiens*, dans *Zeitschrift der Deutsch. morgenländ. Gesellschaft*, p. 379-388; Blau, *Das Albanesische als Hülfsmittel zur Erklärung der Lykischen Inschriften*, dans *Zeitschrift der Deutsch. morgenländ. Gesellschaft*, XVIII; Von Hahn, *Albanesische Studien*, I, p. 303.

succès vient, à notre avis, non de la fausseté de cette hypothèse, mais du dépouillement insuffisant des matériaux de comparaison. Il est impossible de ne pas rappeler ici l'ouvrage de Robert Ellis[1], composé pour montrer, d'un côté la parenté de tous les dialectes de l'Asie Mineure avec l'étrusque et l'illyrien, de l'autre la communauté d'origine de ces dialectes avec la langue arménienne. L'auteur appelle cette langue le représentant de la famille thrace à laquelle appartiennent toutes les langues précitées. Il a fait preuve, dans son livre, de beaucoup d'efforts, de savoir et de sagacité; mais par les interprétations forcées et arbitraires auxquelles il recourt sans cesse, il a ôté à son œuvre le caractère d'utilité qu'elle aurait pu avoir.

[1] Robert Ellis, *The armenian origin of the Etruscans*, London, 1861.

| NUMÉROS D'ORDRE. | FORME DES LETTRES | | TRANSCRIPTION EN CARACTÈRES LATINS. |
| --- | --- | --- | --- |
| | ERCATHAGIR[1]. | BOLORGIR. | |
| 1 | Ա | ա | *a* |
| 2 | Բ | բ | *b* |
| 3 | Գ | գ | *g* dur. |
| 4 | Դ | դ | *d* |
| 5 | Ե | ե | *é* bref, *ié* initial. |
| 6 | Զ | զ | *z* |
| 7 | Է | է | *ê* |
| 8 | Ը | ը | *ĕ* |
| 9 | Թ | թ | *th* |
| 10 | Ժ | ժ | *j* français. |
| 11 | Ի | ի | *i* |
| 12 | Լ | լ | *l* |
| 13 | Խ | խ | *kh* |
| 14 | Ծ | ծ | *ż* (*tz*). |
| 15 | Կ | կ | *k* |
| 16 | Հ | հ | *h* |
| 17 | Ձ | ձ | *ẓ* (*dz*), ζ. |
| 18 | Ղ | ղ | *ġ* |
| 19 | Ճ | ճ | *ğ* (*tj*). |
| 20 | Մ | մ | *m* |
| 21 | Յ | յ | *y* semi-voyelle, muette lorsqu'elle est init. ou finale. |
| 22 | Ն | ն | *n* |

[1] *Ercathagir*, երկաթագիր, littéralement *écriture de fer*, ce sont les majuscules ou caractères mesrobiens, et *bolorgir*, բոլորգիր, c'est-à-dire *écriture ronde*, les minuscules.

| NUMÉROS D'ORDRE. | FORME DES LETTRES ERCATHAGIR. | BOLORGIR. | TRANSCRIPTION EN CARACTÈRES LATINS. |
|---|---|---|---|
| 23 | Չ | չ | *š*, *ch* français. |
| 24 | Ո | ո | *o* bref, *wo* initial. |
| 25 | Չ | չ | *č* (*tch* français). |
| 26 | Պ | պ | *p* |
| 27 | Ջ | ջ | *ǵ* (*dj* français). |
| 28 | Ռ | ռ | *ṛ* dur, lingual. |
| 29 | Ս | ս | *s*. |
| 30 | Վ | վ | *v* |
| 31 | Տ | տ | *t* |
| 32 | Ր | ր | *r* dental. |
| 33 | Ց | ց | *ż* (*ts*). |
| 34 | Ւ | ւ | *u*, ou quelquefois *w*. |
| 35 | Փ | փ | *pḣ* |
| 36 | Ք | ք | *q́* |

A ces trente-six lettres en furent ajoutées, au XIIe siècle, deux nouvelles, dont l'usage s'introduisit par suite des relations avec les étrangers, pour transcrire les mots qu'on leur empruntait.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 37 | Օ | օ | *ó* long. |
| 38 | Ֆ | ֆ | *f* |

Il existe en outre une lettre double formée de ե + ւ :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 39 | " | և | *iév* [1]. |

[1] Le *o* représente l'ancienne voyelle աւ = *au*. Le ֆ = *f* fut adopté

Tel est l'alphabet dont l'usage prévalut chez les Arméniens au commencement du v[e] siècle, et qui est employé par eux dans toutes les parties du monde, même par ceux qui, dans le cours des âges, ont cessé de parler leur langue nationale. Il y a de ces Arméniens dans quelques localités de la Turquie, et même à Constantinople, qui n'emploient que le turc. Ils ont une littérature particulière et des publications périodiques en langue turque, mais imprimées en caractères arméniens. Il y a très-peu de temps que vivaient en Géorgie beaucoup d'Arméniens qui, ignorant leur propre langue, correspondaient entre eux en géorgien, mais en l'écrivant avec des lettres arméniennes.

Dans son Mémoire *Sur l'alphabet arménien*[1], M. Emīn confirme, à l'aide de témoignages anciens, l'opinion relative à l'existence d'un alphabet antérieur à celui de Mesrop. Il reste toutefois à Mesrop le mérite personnel et incontestable d'avoir complété et perfectionné l'alphabet ancien, de lui avoir donné, en outre, certains caractères et l'ordre de l'alphabet grec, et de l'avoir, par là, rendu accessible aux masses. Des allusions nombreuses que l'on trouve dans quelques anciens écrivains, il ressort clairement que, longtemps avant Mesrop, il y avait

pour transcrire les mots français ou latins que les croisés apportèrent avec eux en Orient, comme Ֆռանգ «frank,» Ֆրեր «frère» (membre d'un ordre religieux), օֆռանտ, *offrande* (à la messe). Le և n'est à proprement parler qu'un sigle ou une ligature. — Éd. D.

[1] Addition IV à sa traduction russe de Moïse de Khoren, p. 361-376.

des caractères arméniens, sans doute d'origine araméenne, mais qui, pour des raisons de divers genres, étaient tombés en désuétude. Lorsque, dès la fin du IVe siècle et au commencement du Ve, le besoin se fit sentir d'un alphabet spécial, on s'adressa d'abord à l'évêque Daniel, qui possédait, disait-on, un alphabet arménien. Mesrop se le procura et le jugea insuffisant pour représenter tous les sons de la langue. Il résolut de le compléter, et il réussit en effet, après bien des efforts, à le perfectionner à tel point que ce nouvel alphabet reproduisait intégralement tous les sons de la langue usités à cette époque. Au dire de Grégoire Magistros, l'alphabet daniélien se composait de 24 lettres. Le nombre de celles du nouvel alphabet étant de 36, il faut en conclure que douze lettres furent ajoutées par Mesrop. Mais quelles sont ces lettres? Dans le Mémoire mentionné plus haut, M. Emïn résout la question *a priori*, en attribuant à Mesrop l'invention de 14 lettres (il suit l'opinion de Vardan, d'après lequel l'alphabet de Daniel se composait de 22 lettres [1]), savoir : sept voyelles, *a*, *é*, *ê*, *ĕ*, *i*, *o*, *u*, et sept consonnes, *pḱ*, *q́*, *th*, *ẓ*, *ģ*, *ģ*, *r*. Il nous est impossible de partager son avis sur ce point, parce qu'il n'admet pas même, dans l'ancien alphabet arménien, l'existence de la lettre *a* sans laquelle on ne peut faire un pas dans la langue arménienne, où cette voyelle

[1] De 29 selon Açog'ik. [Le nombre de 22 est plus probable, puisque l'alphabet anté-mesropien était calqué sur l'alphabet araméen. — Éd. D.]

est particulièrement abondante, surtout au commencement des mots. Les hypothèses qu'il met en avant pour démontrer l'origine postérieure des sept consonnes ne sont pas très-convaincantes. Il considère *ǵ* et *q́* comme des lettres modernes, et *l* comme une lettre ancienne.

Pour résoudre cette question, il faut chercher quels sont, dans la langue, les sons d'origine postérieure. On peut avec une certaine assurance donner cette dénomination aux dix suivants, savoir : *ĕ*, *ê*, *l*, *v*, *ṛ*, *pk̇*, *th*, *ǵ*, *ẓ*, *ć*. Parmi les voyelles, nous appelons nouvelles : *ĕ*, parce que cette lettre tient la plupart du temps la place d'une autre voyelle[1] (voir § 32); et *ê* dans les cas où cette lettre provient de *é* + *t*, ou de *a* + *y*, comme dans l'arménien moderne. Parmi les consonnes, *l* est une lettre nouvelle parce qu'elle ne se rencontre ni dans le zend ni dans le persan ancien, et que, dans l'arménien, elle est souvent remplacée par le *ǵ* (voir § 11). *Ṛ* égale *r* + *r* et *r* devant *n* (§ 28). *V* est vraisemblablement la même chose que *u* + *u* (§§ 4, 5). *Ẓ* est une nuance de *z* (§§ 22, 25). *Ć* et *ǵ* se présentent rarement et fournissent peu de matériaux pour la comparaison avec les autres langues congénères. *Th* et *pk̇*, sons assez rares, remplacent *p*, *t* primitifs auxquels correspondent habituellement, en arménien, պ, տ.

[1] La présence de cette voyelle dans le zend prouve au contraire sa contemporanéité très-ancienne dans l'alphabet arménien. Toute la théorie de M. Patkanoff sur la genèse et la nature des sons et des articulations de cet alphabet pourrait donner lieu à une foule d'observations et mériterait d'être reprise de fond en comble. — Éd. D.

Ainsi, en supposant que l'alphabet ancien ou danièlien ait été calqué sur le modèle de l'un des anciens alphabets de l'Iran, il nous est facile de comprendre pourquoi cet alphabet était insuffisant pour rendre tous les sons arméniens, et pourquoi le besoin de le compléter dut naturellement se faire sentir. Pour cela il fallait noter les sons particuliers qu'offre la langue arménienne, mais qui font défaut dans les autres idiomes iraniens. Les sons qui reviennent fréquemment dans une langue constituent son antique patrimoine; ils se reproduisent dans les langues congénères et, dans la comparaison, fournissent une quantité de mots ayant même son et même sens. Les autres, ceux qui apparaissent rarement et fournissent peu d'exemples pour établir une pareille comparaison, constituent le caractère propre de la langue qui est l'objet de cette assimilation et révèlent l'origine postérieure de ces sons. Nous n'entreprendrons pas de trancher cette question. Il faudrait, ce nous semble, pour la discuter plus complétement, sortir du but que nous nous sommes proposé.

*Explication des abréviations dont nous nous sommes servi dans notre travail.*

| | |
|---|---|
| Z. | Zend ou ancien bactrien. |
| Np. | Néo-perse ou persan. |
| P. | Pehlvi. |
| p. | Perse ancien. |
| A. | Afghan. |
| I. | Langue des inscriptions cunéiformes. |
| O. | Ossète. |

K. Kurde.
S. ou Scr. Sanscrit.
G. Grec.
L. Latin.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### DES SONS DE LA LANGUE ARMÉNIENNE.



§ 1. Par le rang que cette lettre occupe dans l'alphabet, par la transcription des noms propres et des mots empruntés à d'autres langues, on voit qu'elle répond à *b* : *Barséġ*, Βασίλιος; *Abraham*, Abraham; *barbaros*, *βάρϐαρος*; *labürinthos*, *λαϐύρινθος*. Parfois, mais rarement, elle tient lieu de *v* : *Yovnaġ*, Juvénal; *Yovianos*, Jovianus.

Dans les mots arméniens, particulièrement après *m*, *n*, elle est souvent remplacée par le *p* : *amb* = *amp*, *ĕmbél* = *ĕmpél*, *ambarišt* = *amparišt*; quelquefois par la sous-voyelle *w* : *kaśaṛabék* = *kaśaṛawék*.

Dans la comparaison des mots semblables pris dans les autres langues du système aryen, *բ* remplace de préférence *b* indo-européen primitif : *bazouk*, bras, Z. *bâzu*, Np. بازو, S. *bâhu*, *vâhu*, G. *πῆχυς*; — *band*, prison, Z. *band*, ligare, Np. بند, chaîne, S. *bandh*; — *barẓ*, coussin, Z. *barĕzis*, Np. بالش, K. *bālišna*, S. *barhis*; — *bazoum*, nombreux, S. *bahu*, G. *παχύς*; — *barẓĕr*, haut, Z. *bĕrĕzat*, Np. برز, K. *berz*, S. *bṛhat*, *vṛhat*; — *boun*, nature, origine, Z. *buna*, Np. بن, S.

*budhna* (Sitzb. 1862, p. 404); — *bérél*, porter, Z. *bĕrĕ*, I. *bar*, Np. بردن, S. *bhṛ*, G. φέρω; — *baj*, *bajīn*, part, péage, I. *bâği*, Np. باژ, باج, S. *bhaģ*; — *biur*, dix mille, Z. *baêvarĕ*, Np. بيور, S. *bhûri*, beaucoup, G. μύριοι; — *bjiśk*, médecin, Z. *baêśaza*, médicament, Np. بجشك, بزشك, S. *bhiśaģ*; — *bakht*, fortune, Z. *bakhta*, p. *bakht*, Np. بخت; — *sĕmbak*, sabot (des animaux), P. *çûmb*, Np. سنب; — *bourgĕn*, tour, Np. برج, G. πύργος; — *orb*, orphelin, S. *arbha*, G. ὀρφανος, L. *orbus*; — *brĭnẓ*, riz, Np. برنج, S. *vrîhi*.

## Պ

§ 2. Պ équivaut à *p*, comme le prouve clairement la transcription des noms propres et des mots étrangers : *Pétros*, Πέτρος; *Pģaton*, Πλάτων; *patagros*, ποδαγρός; *Parsik*, Περσικός.

Dans les mots arméniens il se transforme souvent en *b* ou en *pk̒* : *apśim* = *apk̒śim*, *karap* = *karapk̒*, *por* = *pk̒or*, etc. (Voir §§ 1 et 3.) Quelquefois il s'adoucit en *v* et en *w* : *poģopatik* = *poģovatik*, *marzpan* = *marzwan*.

Dans la comparaison avec les mots semblables des langues apparentées, պ correspond au *p* indo-européen primitif. Après *ç*, le *p* ne se change pas en *v*, comme dans le sanscrit, mais reste *p* comme dans les langues iraniennes. *Patkér*, tableau, image, I. *patikara*, P. *patkar*, Np. پيكر, S. *pratikriti*; — *tap*, grande chaleur, Z. *tap*, r. Np. تاب, S. *tap*; — *parik*, génie, fée, Z. *pairika*, P. *parîk*, Np. پرى; — *prak*, section, partie, P. *parâk*, Np. پاره; — *kérp*, figure, forme,

Z. *kĕrhp*, *kĕrĕp*, S. *krp*, L. *corpus;* — ***abat***, village, habitation, P. *âpât*, Np. اباد; — *asp* (en composition), cheval, Z. *açpa*, Np. اسب, S. *açva;* — ***spitak***, blanc, Z. *çpenta*, Np. سپید, S. *çveta;* — *payqar*, querelle, P. et p. *patkâr*, Np. پیکار, S. *pratikâra;* — *payman*, condition, P. *patmân*, Np. پیمان, S. *pratimâna;* — *paraw*, vieille femme, Z. *paourva*, anterior, S. *purâṇa;* — *pét*, chef, Z. *païti*, Np. بد (en composition).

## փ

§ 3. Par la place qu'il occupe dans l'alphabet et par sa forme, le փ (*pk*) répond au φ grec. Il se prononce comme le *p* latin avec aspiration, mais de telle façon que l'on entende le *p*. Bopp (I, 370) représente cette lettre par *p*ʿ. Dans les noms propres et les mots empruntés, փ tient lieu de φ, *ph*, *f*: *Pkrugia*, Φρυγία; *Pkilippos*, Φίλιππος; *Pkrédérikos*, Frédéric; *pkagak*, φάλαξ, etc.

Dans la comparaison des mots, փ occupe la place de *p* primitif. Cette lettre offre peu d'éléments de comparaison.

Dans les mots arméniens, *pk* remplace souvent *b* et *p* (voir §§ 1, 2); quelquefois *p* + *h* : *sépkakan*, = *séphakan*.

*Pkig*, éléphant, Np. پیل, S. *pilu;* — *pkoqĕr*, petit, L. *paucus;* — *pkétour*, plume (comp. l'allemand *Feder*), S. *patra*, G. πτερόν; — *pkartham*, riche, puissant, Z. *fratĕmo* (voir Müller dans Sitzb. sém. *partam*), S. *prathama;* — *apkisos*, pitié, Np. افسوس.

## Վ, Ւ

§ 4. Bien que l'emploi de ces deux lettres remonte à l'époque même du perfectionnement de l'alphabet arménien, au v[e] siècle, le վ, ainsi que cela se voit, a été formé de deux ւ, comme *w* de *v*. Le վ se prononce comme *v* dans tous les cas, tandis que ւ ne se prononce comme *w* que devant une voyelle ou à la fin des mots [1]. En ce qui concerne leur emploi, il faut remarquer ce qui suit : *w* ne se place jamais au commencement des mots, sauf quelques rares exceptions, comme dans la composition des acrostiches, etc. *v* est au contraire toujours initial. Dans les composés, quoique *v* se rencontre au milieu des mots, cela pourtant n'a lieu que lorsque le deuxième élément commence par cette lettre; exemple : *zôravar*, de *zôr* et de *var*. On trouve aussi très-souvent la lettre *w* dans ce dernier cas, mais ce fait doit être imputé à l'ignorance des copistes. Le *v* ne s'écrit au milieu ou à la fin des mots que dans un cas seulement, savoir : après la lettre *o* pour exprimer le son *v*, parce que ու se prononce comme la diphthongue française *ou*; exemple : *Khosrov*, *Ovkianos*, *mardov*, etc.

Dans les noms propres, *v* remplace le β byzantin : *Vacil*, Βασίλιος; *Vardan*, Βάρδας.

Dans la comparaison avec les mots congénères des autres langues, վ correspond à *v* primitif, souvent à و et à ب persan.

[1] Le ւ est la semi-voyelle *w*, et le վ (*v*) le même son renforcé et passé à l'état de consonne. — Éd. D.

*Vĕnas*, préjudice, P. *vnâç*, p. *vanâh*, Np. گناه, S. *vinâça;* — *vĕğar*, réparation, achèvement, Z. *vićar*, P. *vaćâr*, Np. گزار; — *varaz*, sanglier, Z. *varâza*, Np. گراز, S. *varâha;* — *vĕstah*, hardi, P. *vaçtâkh*, Np. گستاخ; — *vazél*, courir, Z. *vaz*, K. *bāz*, course rapide, S. *vah*, *vaģ;* — *vĕğiṛ*, décision, Z. *vîćirô*, P. *vaćir*, Np. وچر; — *vang*, *vank*, syllabe, son, P. et p. *vâng*, Np. بانك, K. *veñg;* — *vat*, mauvais, P. et p. *vat*, Np. بد; — *véh*, éminent, élevé, Z. *vañhu*, P. *veh*, Np. به, S. *vasu;* — *vasĕn*, pour, à cause de, Z. et I. *vaçna*, volonté; — *vağaṛ*, marché, Np. بازار, وچار.

ŀ

§ 5. Tant à cause de la place qu'il tient dans l'alphabet, que de la faculté qu'il possède de former des voyelles composées, ւ correspond de tous points à *υ* grec et à *u* français [1]. Cette lettre accompagne toujours une autre voyelle. Devant une voyelle et à la fin des mots, après *a*, *é*, *i*, elle a le son de *w*. Dans les autres cas, *u* forme des diphthongues : աւ = *au*, եւ = *ö* allemand ou *ё* russe, իւ = ю russe (*iou*), ու = *ou*. Quand, au XIIᵉ siècle, la lettre օ fut ajoutée à l'alphabet arménien, l'emploi de la voyelle composée աւ, au lieu de օ, devint très-rare. Ainsi ւ sert, comme voyelle, à former les

[1] Le ւ arménien ne correspond nullement à l'*u* français comme voyelle isolée, et M. Patkanoff est ici dans l'erreur. Pour rendre ce son, les Arméniens emploient la combinaison des deux voyelles իւ, combinaison qui existait dans l'antiquité, mais dont la véritable prononciation est douteuse aujourd'hui. — Éd. D.

voyelles composées : աւ = *au*, եւ = *év*, իւ = *iu*, ու = *ou*. Comme consonne, avec le son *w*, elle forme les syllabes աւ = *aw*, եւ = *éw*, իւ — *iw*, ո՛ւ = *ow*. Aujourd'hui, les signes diacritiques n'étant plus usités, au lieu de ո՛ւ on écrit ով[1].

Dans la comparaison avec les mots des autres langues de la même famille, ւ correspond, pour la majeure partie, aux labiales.

*Grawél*, saisir, Z. *gĕrĕw*, S. *grabh;* — *daw*, tromperie, piége, Z. *daw*, r. S. *dabh;* — *drauś*, drapeau, I. *drafśa*, Np. درفش ; — *zaur*, force, Z. *zâvarĕ*, I. *zura*, Np. زور ; — *évthĕn*, sept, Z. *haptan*, Np. هفت, S. *saptan*, G. ἑπτά, L. *septem;* — *déw*, démon, Z. *daêva*, Np. ديو, S. *déva;* — *aur*, jour, S. *divâ*, L. *dies;* — *biur*, dix mille, Z. *baêvarĕ*, Np. بيور, S. *bhûri;* — *ḉoun*, sommeil, Z. *ḉafna*, Np. خواب, S. *svapna*, L. *somnus*.

Ici nous devons citer des cas où ւ tient lieu de *m*, comme dans les mots *anoun* pour *anomĕn*, *anoman*, ὄνομα; — *paśtaun* pour *paśtamĕn*, *paśtaman*, office; — *oas*, épaule, pour *oms*, S. *amsa;* — *ousanél*, étudier, اموختن ; — *aśoun*, *aśnan* pour *aśomĕn*, *aśman*, automne (cf. S. *uśman*, été, temps chaud); — *toun* pour *tomĕn*, S. *dhâman*, maison. Dans les conjugaisons, nous trouvons également la terminaison *żouḉ* venant de *żémḉ* (cf. S. *ubhâ* et L. *ambo*. Schleicher, *Comp.* p. 19, et le Mémoire de M. Kuhn, *Wechsel von* am *und* n *im Sanskrit*, dans *Beiträge zur vergl.*

[1] Le signe ՛ n'est autre pour la forme que l'esprit doux grec, que les Arméniens empruntèrent jadis pour indiquer la dièrèse de deux voyelles juxtaposées. — Éd. D.

*Sprach.* 1858, p. 355-373; Fr. Müller, *Nachträge zu Beiträge*, B. II, S. 483-487; Kuhn und Schleicher, *Beiträge*, 1862, B. III, S. 384).

## Մ

§ 6. Մ correspond de tous points à la lettre *m* des autres langues. Devant les gutturales et les dentales, *m* médial se change en *n*, particulièrement dans les mots composés de *ham*, *hamayn;* ex. *hangamanq*, *hangêt*, *handês*, pour *hamgamanq*, *hamgêt*, *hamdês*, etc. De même *hanour* pour *hamour*, de *ham* pour *hamayn* et *our*, c'est-à-dire *aménayn our*. Comparez le latin *eundem* pour *eamdem*, *congero* pour *comgero*, *etc.* A la fin des mots, *m* remplace souvent la lettre *y*, ex. *khnay* = *khnam; anĕzgay* = *anĕzgam*, en changeant un peu leur signification. Entre deux voyelles, dans les mots composés, il est quelquefois enclitique; ex. *aǵkha-m-aǵkh* [1], etc.

*Mard*, homme, I. *martiya*, Np. مرد, S. *martya;* — *méranil*, mourir, Z. *mĕrĕ*, I. *mar*, Np. مردن, K. *meria*, S. *mr*, L. *mori;* — *még*, brouillard, Z. *maégha*, Np. میغ, S. *mégha;* — *méź*, grand, Z. *maz*, I. *maç*, Np. مه, S. *mahat*, G. *μέγας*, L. *mag-nus;* — *mayr*, mère, Z. *mâtarĕ*, Np. مادر, S. *mâtar*, L. *mater;* — *mis*, chair (comp. angl. *meat*), Z. *miazda*, S. *mâṅsa* [2]; — *mi*, ne, Z. et I. *mâ*, Np. مه, S. *mâ*, G. *μή*; — *matak*, femelle, S. *mâtak*, Np. ماده; — *még*,

[1] Il faut diviser ce mot ainsi : *aǵkh-am-aǵkh*, comme *arh-am-arhan*, *heǵz-am-ĕǵzouk*, etc. *am* jouant ici le rôle d'interfixe. — Éd. D.

[2] Slavon *maṅso;* russe, *miaso*. — Éd. D.

milieu, Z. *maidhya*, S. *madhya*, L. *medius*; — *méǵĕr*, miel, S. *madhu*, G. *μέλι*, L. *mel*; — *amis*, mois, Z. *mõṅh*, Np. ماه, S. *mâs*, L. *mensis*.

## Գ.

§ 7. Par sa place dans l'alphabet, գ correspond complétement au γ grec, et il le remplace dans la transcription des noms propres et des mots étrangers introduits dans la langue arménienne : *Dioginès*, Διογένης; *gayiçon*, γαῖσος; *agon*, ἀγών, etc. Dans beaucoup de mots, particulièrement après *n*, il tient lieu de *k* : *ĕngér* = *ĕnkér*, *mangounq́* = *mankounq́*; dans quelques cas, il est remplacé par *q́* : *thagćĭm* = *thaq́ćĭm*, *thargmaném* = *tharq́maném*, *ćogay* = *ćoq́ay*, etc.

Dans la comparaison des mots communs à l'arménien et aux autres idiomes aryens, գ remplace l'ancien *g*, quelquefois même, comme dans le persan, *v* ancien.

*Grawél*, saisir, tenir, Z. *gĕrĕw*, I. *garb*, Np. گرفتن, S. *gṛbh*; — *gouyn*, *gounak*, couleur, forme, Z. *gaona*, Np. گون, S. *guṇa*; — *gah*, siége, Z. *gâtu*, I. *gâthu*, Np. گاه; — *gam*, je vais, Z. *gâ*, r. S. *gam*, *gâ*; — *ganẓ*, trésor, Np. گنج, S. *gaṅǵa* (Bopp, *Gram. comp.* I, 368); — *gitél* (*gét*), connaître, savoir, Z. *vid*, S. *vid*; — *goržél*, opérer, Z. *vĕrĕz*, P. *varǵitanu*, Np. ورزیدن, S. *vṛh*; — *tagĕr*, beau-frère, S. *devâr*, G. δαήρ; — *goćél*, appeler, crier, Z. *vać*, S. *vać*, L. *voco*; — *garoun*, printemps, Z. *vaṅhra*, S. *vasanta*, L. *ver*; — *soug*, chagrin, Np. سوك, S. *çôka*; — *goub*, fosse, S.

*kûpa*, G. *κύπη*; — *gês*, chevelure, Np. گیسو, S. *kêça*, L. *cæsaries*.

## կ

§ 8. Par la transcription des noms et des mots communs venant du grec, et par la place que le կ tient dans l'alphabet, il représente exactement le *κ* : *Kipros*, Κύπρος; *diacon*, *διάκονος*; *canon*, *κανών*. Il permute souvent avec *g* et *ǵ* (voir § 7). Dans les noms propres, devant *s*, le *k* se change en *ǵ* : *Aǵéǵsandĕr* pour *Aǵéksandĕr*, *Dimaǵsian* au lieu de *Dimaksian*, c'est-à-dire *Dimakisian*, etc.

Dans la comparaison avec les autres langues, կ répond à *k* primitif, rarement à *g*; à la fin des mots terminés en *ak*, au pehlvi *ak*, au néo-persan ه qui, au pluriel, se transforme en گ. Il existe des cas où *k* tient lieu de *t* ou de *v* primitifs, mais ces cas sont rares : — *oskĕr*, os, S. *asthi*, Z. *açta*; — *skéçour*, beau-père, S. *çvaçrû*.

*Kértél*, bâtir (*kér*, *kar*, en composition, *faire*), Z. *kĕrĕ*, I. *kar*, Np. کردن, S. *kṛ*; — *kérp*, forme, figure, Z. *karĕp*, *kĕhrp*, S. *kṛp*, L. *corpus*; — *kam*, volonté, désir, I. *kâma*, P. *kâmak*, Np. کام, S. *kam*, r. *kâma*; — *kouyr*, *kouri*, aveugle, p. *kôr*, Np. کور, K. *kuʿir*, *kūr*, — *kamar*, voûte, ceinture, Z. *kamĕrĕ*, G. *καμάρα*; — *kapik*, singe, S. *kapi*; — *matak*, femelle, P. *mâtak*, Np. ماده; — *prak*, partie, section, P. *parâk*, Np. پاره; — *thośak*, vivres, P. *tośak*, Np. توشه; — *kér* (en composition), mangeant, Z. *gĕrĕ*, r. *gara* en composition, S. *gṛ*; — *kīn*,

femme, Z. *gena*, *ghena*, S. *gnâ*, G. *γυνή*; — *kov*, vache, Z. *gâo*, Np. گو, S. *gô*; — *agah*, habile, versé dans, Z. *âkâç*, P. *akâs* (Sitzb. 1862, p. 395), Np. آگاه.

## Ք

§ 9. Ք se prononce comme *k* avec aspiration. Bopp (*Gram. comp.* I, 370) représente cette lettre par *q́*. Dans la transcription des noms propres et des noms étrangers introduits en arménien, ք remplace χ grec : *Q́ristos*, Χριστός; *méq́énay*, μηχανή. Dans les mots arméniens il est mis souvent à la place de *g* et de *k* (voir ces lettres). Comme caractéristique du pluriel, *q́* tient lieu de *s* primitif.

Par la comparaison des mots communs à l'arménien et aux autres langues congénères, on voit clairement que *q́* se rencontre fréquemment là où l'on trouve dans le sanscrit *sv*, et, dans le groupe iranien, des gutturales provenant de *sv*. En outre, on a quelquefois *q́* là où l'on s'attendait à avoir *tv* ou *dv* : — *q́oy*, Z. *t́wôi* (Bopp, *Gram. comp.* II, 122); — *q́ar*, quatre, S. *ćatvar*. *Q́san* doit être une contraction de *dva-çan*, c'est-à-dire *dva-taçan* (cf. Fr. Müller, *Ueber das armenische q́*, dans Kuhn und Schleicher, *Beiträge*, t. II, p. 483-487).

*Q́oun*, sommeil, Z. *q́afna*, Np. خواب, K. *χaun*, S. *svapna*, G. ὕπνος, L. *somnus*; — *q́ouyr*, sœur, Z. *q́aṅha*, Np. خواهر, K. *χor*, A. خور, S. *svasâr*, L. *soror*; — *q́irtĕn*, sueur, O. *χid*, S. *svêda*, G. ἱδρώς, L. *sudor*; — *q́aq́žĕr*, doux, lit. *svaldus*, S. *svâdu*, G. ἡδύς, L. *suavis*; — *q́arb*,

serpent, S. *sarpa* (Bopp, *Gram. comp.* II, 387), G. *ἑρπετόν*, L. *serpens;* — *q̇ar*, pierre, rocher, Z. *khar*, Np. خارا; — *q̇aroz*, crieur public, sermon, G. *κήρυξ*; — *aq̇sor*, exil, G. *ἐξορία*; — *q̇andél*, tailler dans la pierre, détruire, Z. *kan*, I. *kañtanaiy*, Np. کندن, S. *khan*.

## Խ

§ 10. Խ[1] se prononce comme *x* russe ou *kh* allemand, seulement un peu plus dur, et répond dans les noms propres au χ grec : *Khosrov*, *Χοσρόης*. Dans les mots arméniens, il remplace souvent *h* ou *ġ :* *nakhapét* = *nahapét; khoyakap* = *hoyakap; khraçakh*, = *hraçakh* (dans quelques provinces d'Arménie, on continue d'articuler *kh* au lieu de *h : khay* pour *hay*); *skhal* = *sġal; bakht* = *baġt*, etc. En outre *kh* devant *t* se change fréquemment en *s* : *bakht* = *bast; drakht* = *drast; akhtar* = *astĕġ; doukht* = *doustĕr*, etc.

Dans la comparaison avec les mots de souche aryenne, խ tient la place de *k*, *kh :* — *bakht*, fortune, Z. *bakhta*, P. *bakht*, Np. بخت; — *baśkhél*, distribuer, Z. *bakhś*, Np. بخشیدن; — *oukht*, promesse, Z. *ukhta* de *vać*, S. *ukta* participe de *vać*; — *kharném*, je mêle, S. r. *kṛ*, *kar*, G. *κίρνημι*; — *khrat*, instruction, Z. *khratu*, P. *kharat*, Np. خرد, S. *kratu;* — *khostovanq̇*, *khostouk*, confession, P. *khostuk*, Np. خستو; — *khor-*

[1] Le խ arménien est beaucoup plus aspiré, plus dur que le χ grec et ne le remplace jamais, quoi qu'en dise M. Patkanoff. L'exemple qu'il cite ici, Խոսրով, Khosrov = Χοσρόης, ne prouve rien, car la forme arménienne Khosrov est d'origine perse et non une transcription du grec Χοσρόης. — Éd. D.

*tiq*, mets, Z. *qaretha, qartha*, Np. خورد; — *khoz*, porc, Np. خوك, K. *χoz*, L. *sus*; — *nokhaz*, bouc, P. *nakhaġîk*, Np. نهاز.

Ղ

§ 11. Aujourd'hui ղ se prononce habituellement comme le غ arabe[1]. Il remplace à proprement parler deux lettres, l'une gutturale, comme le r russe dans le mot богамый, l'autre *l*. C'est cette dernière qu'il représente dans les noms propres et dans les mots empruntés du grec: *Pġaton*, Πλάτων; *Aġéqsandĕr*, Ἀλέξανδρος; *bureġ*, βήρυλλος. Ce qui montre clairement que dans les mots arméniens ղ se prononçait souvent comme լ, c'est que beaucoup de mots dans lesquels on écrit et on prononce լ s'écrivaient autrefois par ղ. Les anciens auteurs indiquaient cet accident par un petit signe au-dessus du ղ, comme ղ́ : *ġéġi* = *léġi*; *ġouġam* = *louġam*; *nĕšouyġ* = *nĕšouyl*. Comme la lettre *l* n'existe pas dans le zend ni dans le perse ancien, il est probable que, dans l'arménien, le ղ servit de transition de l'ancien *r* au *l* moderne; c'est pour cela que, dans la comparaison des mots semblables fournis par les autres langues, nous le trouvons tenant la place de chacune de ces deux lettres.

*Astĕġ*, étoile, Z. *çtârĕ*, Np. اختر, K. *estár*, S. *stâr*, G. ἀστήρ, L. *stella*;—*pĕġînz*, cuivre, Z. *bĕrĕġya*, Np.

[1] Ou plutôt comme le *r* français très-légèrement grasseyé. Par le *ġ* arménien, nous voyons en action la très-curieuse opération qui, dans les langues iraniennes, fit passer le *r* au *l*. Le *ġ* est l'articulation intermédiaire. — Éd. D.

برزخ; — *kaġamb*, chou, Np. کلم, G. *κράμβη*; — *ouġt*, chameau, Z. *ustra*, Np. اشتر, S. *uśthra*; — *kaġïn*, noix, G. *κάρυον*; — *aġ*, sel, G. *ἅλς*; — *aġouês*, renard, G. *ἀλώπηξ*; — *aġaġak*, cri, grand bruit, G. *ἀλαλαγή*.



§ 12. Հ, lettre aspirée, remplace dans les noms propres l'esprit rude des Grecs : *Héllénatsi*, Ἕλλην; *Héra*, Ἥρα. Dans les mots arméniens il se transforme souvent en *kh* (voir § 10); quelquefois il tombe tout à fait ou se change en *y* : *hataném* = *yataném*; *śahïm* = *śayïm*; *handérẓ* = *antérẓ*; *hastém* = *astém*; *hzôr* = *zôr*; *oqi* = *hoqi*; *ovit* = *hovit*, etc.

Il ressort de la comparaison des mots que *h* provient, en premier lieu, de *s* et des dentales *th*, *t*; en second lieu, des labiales transformées en aspiration (comparez les mots espagnols *humo*, *higo*, *hurto*, de *fumus*, *ficus*, *furtum*, etc.). Là où, dans l'arménien, on rencontre *h*, dans les langues iraniennes *h*, en sanscrit on a constamment *s*.

*Hazar*, mille, Z. *hazañra*, Np. هزار, S. *sahasra*; — *ham*, *hama* (préposition inséparable), ensemble, avec, Z. *ham*, *hama*, Np. هم, S. *sam*, G. *ἅμα*, *σύν*; — *hamayn*, *hamak*, tout, entier, I. *hama*, P. *hamâk*, Np. همه; — *hĕnar*[1], habileté, Z. *hunara* « virtus » *hûneretât*, Np.

[1] Ici, comme partout ailleurs, M. Patkanoff n'a pas rendu la voyelle arménienne très-brève *ĕ*, non exprimée dans l'écriture, mais très-sensible et très-réelle dans la prononciation; Հնար, *hĕnar* et non *hnar*. La présence graphique du *ĕ* est d'autant plus nécessaire, dans les transcriptions en caractères latins, que cette présence même

هنر, S. *sunara* (Sitzb. 1862; p. 396); — *hangamanq*, circonstances, concours de circonstances, Z. *hanǵamana*, Np. انجمن, S. *saṅgamana* (Sitzb. 1862, p. 398); — *hên*, troupe de brigands, Z. *haêna*, I. *hainâ*, S. *sênâ;* — *hin*, ancien, Z. *hanô*, S. *sanât*, G. *ἕνη*, L. *senex;* — *gah*, siége, lieu élevé, Z. *gatu*, I. *gâthu*, Np. گاه; — *zoh*, sacrifice, Z. *zaothra*, S. *hotra;* — *hayr*, père, Z. *patarĕ*, Np. پدر, O. *phide*, S. *pitar*, L. *pater;* — *hing*, cinq, Z. *panćan*, N. پنج, O. *phondz*, S. *panćan;* — *harżanél*, interroger, Z. *pĕrĕç*, I. *parç*, Np. پرسیدن, O. *phaerçun*, S. *praććh;* — *hĕrahang*, science, connaissance, P. *farhâng*, p. *frahang*, Np. فرهنك, S. *prasaṅga* (Sitzb. 1862, p. 396); — *hĕraman*, commandement, I. *framânâ*, p. *framân*, Np. فرمان, S. *pramâṇa;* — *harazat*, germain, frère, p. *frazant*, Np. فرزند, *filius;* — *hérou*, dans l'année passée, S. *parut*, G. *πέρυσι;* — *hot*, odeur, Z. *baodha*, Np. بوی, L. *pator*.

## Յ

§ 13. Յ (*y*) est une lettre aspirée, mais plus faible que Հ (*h*). Primitivement elle remplaçait le *j*, avec lequel elle présente graphiquement beaucoup de ressemblance, ainsi qu'il est aisé de le voir dans la transcription des noms propres: *Yiçous*, Ἰησοῦς; *Yordanan*, Ἰορδάνης; *Yakovb*, Jacobus. Au commencement des mots et au milieu des composés,

fait comprendre comment ce son est souvent l'affaiblissement d'un autre son qui se trouve dans le même mot fourni par une langue congénère. J'ai partout rétabli le *ĕ* comme un élément phonétique indispensable à noter dans les recherches comparatives. — Éd. D.

lorsque le second élément commence par cette lettre, յ se prononce comme le *h* latin. A la fin des mots, après *a, o,* il est complétement muet, à l'exception des monosyllabes *ay, bay, hay, vay, khoy,* dans lesquels il sonne comme *i* français. Dans le corps des mots, après *a, o,* il conserve sa prononciation primitive de *y : ǵouyr, ayg, tĕǵayouthiun.* Il se place par euphonie entre deux voyelles hétérogènes : *Kayên,* Caïn, *Nikoǵayos,* Nicolas, *nayapês.*

Il résulte de la comparaison avec les mots semblables dans les autres langues que յ occupe d'un côté la place de *j* et de *y*[1], et d'un autre côté celle d'une ancienne dentale, qui est la plupart du temps *t* (comp. پای, S. *pâda;* بوی, Z. *baodha;* می, S. *madhu,* etc.).

*Ayl,* autre, Z. *anya,* S. *anya;* —*yazél,* offrir un sacrifice, Z. *yaz,* S. *jaǵ;*—*yaśt,* sacrifice, Z. *yaçta;* —*ays, ayd,* celui-ci, celui-là, Z. *aiśa, aita;* —*yavêt,* éternel, Np. جاوید, S. *yavatat;* — *hayr,* père, Z. *patare,* Np. پدر, S. *pitar;* — *mayr,* mère, Z. *mâtare,* Np. مادر, S. *mâtar;* — *payman,* condition, P. *patmân,* Np. پیمان, S. *pratimâna;* —*payǵar,* querelle, P. *patkâr,* Np. پیکار, S. *pratikâra;* —*payik,* serviteur, courrier, Np. پیک, S. *pâdika;* — *ayrél,* brûler, Z. *âtar,* Np. آذر, S. *athar-van.*

[1] Dans l'ancien système phonétique de la langue arménienne, le յ représente exactement la semi-voyelle sanskrite य, comme le ւ, ու est identique au व. Plus tard et avec le temps ces deux sons ont subi des variations de prononciation et le յ s'est quelquefois oblitéré. — Éd. D.

Դ

§ 14. Par la place qu'il a dans l'alphabet, par la transcription des noms propres et des mots étrangers, դ est l'équivalent du *d* : *douqs*, dux; *Tĕrdat*, Tiridate; *dram*, δραχμή, درم. Dans les mots arméniens il est mis souvent pour տ *t*, et réciproquement : *band* = *bant*, *gound* = *gount*, *andi* = *anti*; ainsi que pour թ (*th*) : *anhéthéth* = *anhédéd*, *zérd* = *zérth*, etc.

Dans la comparaison des mots, դ remplace *d* primitif, rarement *t*.

*Dourn*, porte, Z. *dvara*, Np. در, S. *dvâra*, G. θύρα; — *déw*, démon, esprit, Z. *daêva*, Np. دیو, S. *dêva*; — *dén*, religion, Z. *daêna*, Np. دین; — *doustĕr*, fille, Z. *dughdar*, Np. دختر, S. *duhitar*, G. θυγάτηρ; — *darman*, traitement (d'une maladie), P. *darman*, Np. درمان, S. *dharman*; — *andam*, membre, P. *andâm*, Np. اندام; — *dat*, jugement, I. *dâta* (Gesetz), Np. داد; — *drauš*, drapeau, Z. *drafša*, Np. درفش; — *dĕném*, je pose, Z. *dâ*, K. *dainim*, S. *dhâ*, G. θάω; — *déh*, côté, province, Z. *dańhu*, Np. ده; — *déhpét*, gouverneur de province, Z. *daińhu-païti*; — *dou*, tu, toi, Z. *tûm*, Np. تو, S. *tvam*, L. *tu*; — *douar*, les bêtes à cornes, K. *dau*ʿ*ar*, L. *taurus*.

 Տ

§ 15. De la transcription des noms propres et des mots étrangers importés en arménien il ressort que, dans l'antiquité comme aujourd'hui dans le

dialecte du Caucase, *տ* se prononçait *t* et non pas *d* suivant la prononciation des Arméniens occidentaux: *Anahit, Z. Anâhita; gramatikos, γραμματικός; Tigran,* Τιγράνης, etc. En arménien, il se met souvent à la place de *d* (voir cette lettre); devant *s* il se change en *th : katsay* = *kathsay*.

Dans la comparaison avec les mots des langues congénères, *տ* remplace *t* indo-européen primitif, rarement *d*, et assez souvent ی persan provenant de l'adoucissement d'une dentale.

*Tanél*, emporter, Z. *tan*, r. S. *tan;* — *tap,* chaleur brûlante, Z. *tap,* r. Np. تاب, S. *tap;* — *tašél*, tailler, Z. *taś,* S. *takś;* — *têg, tigi*, lance, I. *tighris*, Np. تيغ; — *astĕġ,* étoile, Z. *çtârĕ*, Np. ستاره, S. *stṛ*, G. ἀστήρ; — *patouast*, greffe, en parlant d'une plante, P. *patvastana*, Np. پيوستى (پيوند); — *patrastél*, préparer, équiper, Np. پيراستى; — *patkér,* tableau (peinture), I. *patikara*, P. *patkar,* Np. پيكر, S. *pratikṛti;* — *tohm*, famille, race, peuple, Z. *taokhma, tokhm*, Np. تخم; — *tasĕn*, dix, Z. *daçan*, Np. ده, S. *daçan*, L. *decem;* — *tal*, donner, Z. *dâ*, Np. دادن, S. *dâ*, L. *dare;* — *matak*, femelle, P. *mâtak*, Np. ماده, مايه; — *tagĕr,* beau-frère, S. *dêvar*, G. δαήρ; — *tiv*, jour, S. *div*, L. *dies;* — *patgam,* nouvelle, commandement, Np. پيغام.

Թ.

§ 16. Par la place qu'il a dans l'alphabet, par la transcription des noms propres et des mots étrangers, *Թ*, *th*, répond complétement au θ grec : *tha-*

*tron, θέατρον*; *kathédr, καθέδρα*; *Timothéos*, Timothée, etc. Il remplace souvent *t* et *d* (voir ces lettres), comme dans le mot *kanthéġ*, candela. Il permute fréquemment avec *s, ts, tz* et réciproquement : *thour = sour, zayrouyth = zayrouyż, vathsoun = vażsoun, thouyl = żouyl, théq̇el = żéq̇él,* mais toutefois en modifiant un peu la signification des mots. Quelquefois *th = d + h : ĕnd-hanour = ĕnthanour, anĕnd-hat = anĕnthat.*

Cette lettre offre peu de matériaux pour la comparaison des mots; elle remplace en général *t* indo-européen et ت néo-persan.

*Evthĕn*, sept, Z. *haptan*, Np. هفت, S. *saptan*, G. ἑπτά;—*outhĕn*, huit, Z. *astan*, Np. هشت, S. *aśthan*, L. *octo;* — *thośak*, vivres, P. *tośak*, Np. توشه; — *thag*, couronne, I. *taka*, Np. تاج; — *vat-thar*, pire, P. *vattar*, Np. بدتر, S. — *tara* (comp. suffixe G. τερο); — *arżath*, argent, Z. *ĕrĕzata*, S. *rag̀ata*, L. *argentum;* — *pĥartham*, riche, puissant, Z. *fratĕmô*, S. *prathama;* — *thĕśnaman*, querelle, reproche, Np. دشنام, *maledictio.*

## Ն

§ 17. Ն répond complétement à *n* indo-européen. Dans les mots arméniens, devant des labiales, il se change en *m* : *ambariśt = anbariśt, sovĭmb = sovĭnb, himamb = himanb*, etc. (comparez le latin *imbuo* pour *inbuo, imprimis* pour *inprimis*). Au commencement des mots, *n* est remplacé quelquefois par *y* ou *h* : *nĕżouk = yĕżouk, nayél = hayél*, etc.

Dans les comparaisons, il tient la place de *n* des autres langues.

*Nor*, nouveau, Z. *nava*, Np. نو, S. *nava*, L. *novus;* — *nav*, navire, I. *navi*, Np. ناوزه, canot, S. *naû*, L. *navis;* — *nou*, belle-fille, S. *snušâ*, G. *νυός*, L. *nurus;* — *nokhaz*, bouc, P. *nakhaǵîk*, Np. نهاز; *vĕnaç*, dommage, P. *vnaç*, Np. گناه, péché, S. *vinâça*, L. *noceo*, je nuis; — *hĕraman*, commandement, I. *framâna*, Np. فرمان, S. *pramâṇa*; — *hên*, bande de brigands, Z. *haêna*, I. *haina*, S. *sênâ;* — *anoun*, nom, Z. *nâman*, Np. نام, S. *nâman*, G. *ὄνομα*, L. *nomen*.



§ 18. De la comparaison avec les mots congénères dans les autres langues il résulte que ձ (*ż*) a une origine gutturale, et tient le plus souvent la place de *g* primitif, sanscrit *ǵ*. Müller (Sitzb. B. XXXVIII, p. 17) représente cette lettre par *ǵ*. Dans les langues iraniennes, ձ remplace *z;* dans le groupe de l'Europe méridionale, *g*. En arménien, *ż* est mis fréquemment pour *ǵ* : *żil* = *ǵil*, *żĕkhouyth* = *ǵĕkhouyth*, *żanéay* = *ǵanać;* pour *t* : *khayż* = *khayt*, *kĕżiż* = *kĕtit*, *żiż* = *tit* dans *mérkatit*. On le rencontre également au lieu de *tz* et de *dz* : *matzil* = *mażil; mazd*, *mast* = *maż* (comp. *maż-oun*, lait caillé, avec ماست).

*Arżath*, argent, Z. *ĕrĕzata*, S. *râǵata*, L. *argentum;* — *żér*, vieux, Z. *zaurva*, *zar*, r. Np. زال, زر, S. *ǵarant*, G. *γέρων*; — *żounĕr*, *żounk*, genou, Z. *żenu*, *żanu*, P. *zânûk*, Np. زنو, A. زنكون, S. *ǵânu*, L. *genu;*

— *louź*, joug, S. *yuǵ*, L. *jugum;* — *źanôth*, de *źan* (en composition *connu*), connaître, Z. *źĕnâ*, Np. شناختى, K. *zāni*, il a connu, S. *ǵñâ*, *ǵnâti*, G. γνωτός; — *ayź*, chèvre, S. *aǵa*, G. αἴξ, αἰγός; — *źĕnél*, engendrer, Z. *zan*, S. *ǵan*, G. γένω; — *gorźél*, faire, opérer, Z. *vĕrĕz*, Np. ورزيدن, G. ἔργω; — *aźél*, mener, S. *aǵ*, L. *ago;* — *éǵźanél*, détruire, G. ἀλγέω; — *óźanél*, oindre, S. *anǵ*, L. *ungo;* — *źir*, cercle, G. γύρος; — *źaǵĕr*, rire, G. γέλως; — *méź*, grand, Z. *maz*, Np. مه, K. *mezïn*, S. *mah*, G. μέγας, L. *magnus;* — *źĕnot*, mâchoire, Z. *hanu*, G. γένυς, L. *gena;* — *źiǵ*, *źil*, tige, K. *gili;* — *taraźél* (peut-être *tar* et *aźél*), étendre, agrandir, Z. *drâǵô*, longueur, Np. دراز, S. *dîrgha*.

## Ձ

§ 19. Aujourd'hui Ձ (*ẓ*) sonne *ds*, et il est vraisemblable qu'autrefois sa prononciation ressemblait à celle du ζ grec, comme Bopp représente cette lettre (*Vergl. Gram.* I, p. 369). De la comparaison avec les mots étrangers de même souche il résulte que *ẓ* occupe la place de *h* en sanscrit, de χ en grec, de *g* en latin et de *z* dans les branches iraniennes. Le ղ correspond complétement à ces mêmes lettres dans les autres langues (voir § 25). Il est permis de supposer que, dans l'arménien primitif, *ẓ* et *z* se prononçaient de la même manière (Fr. Müller, *Ueber das armenische* Ձ, dans Kuhn und Schleicher, *Beiträge*, 1862, B. III, 252-253).

*Barẓ*, coussin, Z. *barĕzis*, Np. بالش, S. *barhis;*

—*barẓĕr*, haut, Z. *bĕrĕzat*, Np برز, K. *berz*, S. *bṛhat;* — *ẓméṛn*, hiver, Z. *zima*, Np. زمستان, A. زی, S. *hima*, G. χεῖμα, L. *hiems;* — *ẓiun*, neige, Z. *ziâo*, G. χιών; — *ẓéṛn*, main, S. *harana* (*nehmende*), G. χείρ; — *anẓouk*, étroit, serré, S. *aṅha*, G. ἐγγύς, proche, L. *angustus;* — *ôẓ*, serpent, Z. *azi*, S. *ahis*, G. ἔχις, L. *anguis;* — *brĭnẓ*, riz, Np. برنج, S. *vrîhi;* — *ganẓ*, trésor, Np. گنج, S. *gaṅga;* — *ẓi*, cheval, S. *haya;* — *ĕnẓay*, présent, cadeau, S. *anhati;* — *ẓiouth*, résine, Np. زفت; — *ẓithéni*, de *ẓĕth*, huile d'olive, olivier, K. *zeitun;* — *dérẓak*, tailleur d'habits, Np. درزی.

## ꞁ

§ 20. ꞁ (*ż*) se prononce comme la lettre russe ц (*ts*). Dans les flexions grammaticales il est souvent remplacé par *ģ* : *liģiq* = *liżiq*, *liģir* = *liżir* (rare), *noża*— *noģa*, etc. Dans beaucoup de mots, *ż* résulte de la contraction des deux lettres *ts* ou *st* : *kĕrtsér* = *kĕrżér*, *ĕzgast* = *ĕzgaż*, *ourast* = *ouraż*, *imastoun* = *imażoun*, etc. Comp. également *harż*, S. *paṛçta;* — *żrél*, S. *stṛnâmi*, L. *sterno*.

ꞁ offre peu d'éléments pour la comparaison avec les langues congénères. De l'examen de tous ceux qu'il nous a été possible de réunir comme certains, il ressort clairement que *ts* tient la place d'un grand nombre de sifflantes ainsi que de *st*.

*Harż-anél*, interroger, Z. *pĕrĕç*, Np. پرسیدن, S. *praććh*, *parçta;* — *żĕrél*, semer çà et là, répandre, S. *stṛnâmi*, L. *sterno;* — *żĭn*, milan, S. *çyêna;* —

*żéż*, teigne (ver), G. *σής*; — *żoup*, bâton, Np. چوب, S. *kśapa*; — *baż*, ouvert, excepté, Np. باز; — *ékéġéżi*, église, G. *ἐκκλησία*; — *żourt*, froid, Z. *çarĕta*, Np. سرد.

## Ջ

§ 21. Ջ (*ġ*) se prononce aujourd'hui comme ج persan, ainsi que le prouve évidemment la transcription des mots persans introduits dans l'arménien : *narinġ*, نارنج. L'insuffisance des matériaux de comparaison ne nous permet pas d'affirmer d'une façon positive l'origine de cette lettre.

*Ġér*, *ġérm*, chaud, Z. *garĕma*, Np. گرم, S. *gharma*, G. *θέρος*, *θερμός*; — *arġ*, ours, K. *hartsch*, suivant Klaproth, O. *ars*, S. *arkśas*, G. *ἄρκος*, *ἄρκτος*; — *ġan*, travail, effort, Z. *yâna* (*felicitas*) (Vullers), Np. جان; — *ġok*, troupe, Np. جوق, جوخ; — *méġ*, centre, Z. *maidhya*, S. *madhya*, G. *μέσος*, L. *medius*; — *ġatouk*, sorcier, Z. *yâtu*, Np. جادو.

## Ճ

§ 22. Dans le groupe des sons chuintants Ճ, *ǵ*, le ч russe (*tch*), occupe la place d'une lettre douce, comme Ջ (*ġ*) celle d'une lettre moyenne. De la comparaison avec les mots similaires d'origine étrangère il ressort que *ǵ* est de provenance gutturale. Il existe dans la langue arménienne des cas où *ǵ* est pour *g*, *k*, et même pour *t* : *vêg* = *vêǵ*, *roǵik* = *hrog*, *hatik* = *hatiǵ*, *hawat* = *hawaǵ*, etc. Voyez aussi la lettre Ծ (*ż*), § 18.

*Ṛoǧik*, entretien, provisions, vivres, Z. *raoćô*, Np. روزی; — *vĕǧiṛ*, arrêt, Z. *vîćirô*, P. *vaćir*, Np. وچر; — *vĕǧar*, satisfaction, fin, Z. *vićar*, P. *vaćâr*, Np. گزار; — *vaǧaṛ*, commerce, marché, Np. بازار, واچار; — *ǧanaćél*, connaître, Z. *źnâ*, I. *khśnaç*, Np. شناختن; — *taǧar*, temple, palais, I. *taćara*, Np. تجر; — *ǧa-rakil*, se repaître, se nourrir, Z. *ćar*, P. *ćârak*, Np. چاریدن; — *ǧét*, race, peuple, Z. *zâta*, N. زاد, S. *ǧâta* (*natus*); — *ǧaśél*, manger, dîner, Z. *ćaś*, Np. چشیدن; — *ǧar*, moyen, ressource, P. *ćârak*, Np. چاره.

## Չ

§ 23. Չ (*ć*) se prononce de nos jours comme le ч russe, *tch*. Il existe fort peu de racines commençant par cette lettre (par exemple, *ć*, abréviation de *oć*, et *ćamić*, *ćaṛ*, *ćapḱ*, *ćor*, *ćorq̇*, *ćou*, *ćouan*), et il est par conséquent difficile d'émettre sur son origine aucune opinion, d'autant plus qu'elle offre peu de mots pour la comparaison. Par épenthèse, dans les verbes, *ć* répond de tous points à *sk* du grec et du latin : *ǧanaćél*, *źanéay*, *nosco*, *novi*, *γιγνώσκω*, *ἔγνων*. Dans le mot *ćouar*, *ć* est pour *thĕś* (le préfixe S. *dus*, Z. *duź*, gr. *δυς*), *thĕśwar*.

*Ćorq̇*, quatre, Z. *ćathwar*, Np. چهار, چار, S. *ćat-var;* — *goćél*, appeler, crier, Z. *vać*, S. *vać;* — *poć*, queue, K. *bōt*, S. *puććha;* — *ǧanaćél*, connaître, I. *khśnaç*, r. Np. شناس; *ać-q̇*, œil, Z. *aśi*, S. *akśi;* — *oć*, ne, G. *οὐκ*.

# Ս

§ 24. Cette lettre répond complétement à *s* dans les autres langues, ce qui ressort clairement de la transcription des noms propres et des noms communs empruntés, comme *sumboġon*, σύμβολον; *signoum*, *signum*; *salar*, سالار; *Sagastan*, سجستان *Sedjestan*; *Sikilia*, *Sicilia*, etc. Le *s* initial des mots étrangers et des noms propres qui ont passé en arménien s'y traduit par *z*, lorsque ce *s* est suivi d'un *m*, d'un *b* ou d'une autre lettre moyenne : *Zmúṛnia*, Σμύρνα; *zmouṛs*, σμύρνα; *zmélïn*, σμίλη; *Tizbon*, Κτησιφῶν, etc. De même que dans le persan س et ش se mettent souvent l'un pour l'autre, en arménien շ (*ś*) remplace fréquemment ս (*s*) : *astiġan* = *aśtiġan*; *astouġ* = *aśtouġ*; *anost* = *anośt*; *Schamiram*, Σεμίραμις, etc.

De la comparaison avec les langues congénères il résulte que ս tient lieu de *ç* et de *s* du groupe iranien et du sanscrit. Dans le grec et dans le latin, à la place de cette lettre, on trouve des gutturales, *k*, *c* principalement.

*Asp* (en composition), cheval, Z. *açpa*, Np. اسپ, S. *açva*, L. *equus*; — *siav*, noir, Z. *çyâva*, Np. سیاه, S. *çyâva*, G. κυάνεος, sombre (schwartz); — *sroun-q*, cuisse, Z. *çraona*, S. *çroni*, G. κλόνις, L. *clunes*; — *tasën*, dix, Z. *daçan*, S. *daçan*, G. δέκα, L. *decem*; — *skésoar*, beau-père, S. *çvaçrû*, G. ἑκυρός, L. *socer*; — *sirt*, cœur, Z. *zĕrĕdhaya*, O. *zerde*, S. *hṛd*, G. καρδία, L. *cord-is*; — *és*, je, Z. *azem*, K. *ez*, O. *az*, S. *aham*, G. ἐγώ, L. *ego*; — *sioun*, colonne, Z. *çtûna*, Np.

ستون, S. *sthûnâ*, G. *κίων*; — *sïn*, vide, vain, S. *çû-nia*, G. *κένος*; — *sar*, cap, montagne, Z. *çara*, Np. سر, S. *çiras*, G. *κάρα*; — *samiq*, joug, timon, Np. سمه, G. *κημός*; — *doustĕr*, fille, Z. *daghdar*, Np. دختر, S. *duhitar*, G. *θυγάτηρ*; — *ésan*, pierre à aiguiser, Z. *açân*, Np. فسان, S. *çana*, G. *ἀκόνη*; — *mis*, chair, S. *mâṅsa*, Z. *miasda*; — *agouês*, renard, G. *ἀλώπηξ -ηκος*.

## Զ

§ 25. Par sa place dans l'alphabet, comme par sa prononciation, զ (*z*) répond pleinement au ζ grec, ainsi qu'il est facile de s'en assurer par la transcription des noms propres et des mots étrangers introduits dans la langue arménienne : *Zévs*, *Ζεύς*; *zépkiar*, *ζέφυρος*; *Zradaśt*, *Ζωροάστρης*, etc. Dans les mots arméniens, *z* est souvent remplacé par *s*, *ż*, ou *ẓ* : *zgést* = *sgést*; *zbôçan-q* = *sbôçan-q*; *azdoumĕn* = *asdoumĕn*; *pklouzaném* = *pklouźanem*; *marzik* = *marẓik*, etc.

Dans les mots congénères, զ correspond à *z* du groupe iranien, à *χ* et à *g* du rameau européen des langues aryennes, et au *h* sanscrit. Voir aussi la lettre Ճ.

*Bazouk*, bras, Z. *bâzu*, Np. بازو, S. *bâhu*, G. *πῆχυς*; — *bazoum*, nombreux, S. *bahu*, G. *παχύς*; — *mizél*, *mêz*, uriner, urine, Z. *miz*, *maêza*, Np. ميزيدن, O. *mijzvn*, S. *mih*, *mêha*, L. *mingo*; — *lizél*, lécher, Np. ليسيدن, S. *lih*, G. *λείχειν*, L. *lingo*; — *varaz*, sanglier, verrat, Z. *varâza*, Np. گراز. S. *varâha*; — *vazél*,

courir, Z. *vaz(vehi)*, K. *baz*, course rapide, S. *vah*, L. *vagari*; — *zan* (en composition, *frappant*), *zénoul*, tuer, Z. *zan*, frapper, Np. زن, de زدن, S. *han*; — *lézou*, thème *lézoua*, langue, Z. *hizva*, I. *izâva*, S. *ģihvâ*, L. *lingua*; — *hazar*, mille, Z. *sahasra*, Np. هزار, S. *hazanra*; — *zoh*, sacrifice, Z. *zaothra*, p. *zour*, S. *hotra*; — *zi*, car, Z. *zi*, S. *hi*; — *zĕndan*, prison, Z. *zañtu*, Np. زندان; — *zéndkapét*, commandant de forteresse, Z. *zañtu-païti*, *urbis dominus* (Brock. 360); — *yazél*, offrir un sacrifice, Z. *yaz*, S. *yaģ*; — *zouyg*, paire, K. *zǫk*, *zuq*; — *ozni*, hérisson, G. ἐχῖνος.

## ժ

§ 26. Cette lettre se prononce comme le ж russe et le *j* français, et dans les mots arméniens elle est souvent remplacée par շ, *ś* : *ajkhouyj* = *aśkhouyj*, *dĕjkhém* = *dĕśkhém*, *Ajdahak* = *Aśdahak*, du zend *Aźi dahâka*, Astyage.

De la comparaison des mots semblables, communs à l'arménien et aux autres langues aryennes, il résulte que ժ tient lieu du *ź* zend et du ژ néopersan.

*Jam*, *jamanak*, heure, temps, Np. زمان, زمن, S. *yâma*; — *arjan*, méritant, à bon marché, Z. *areģa*, *areza*, Np. ارزان, K. *erzán*; — *baj*, *bajïn*, part, I. *baģi*, Np. باژ, باز, S. *bhaģ*; — *bĕjiśk*, médecin, Z. *baêśaz*, sanare, Np. بزشك, S. *bhiśaģ*; — *djokh-q*, enfer, Z. *duźaka*, p. *dôźakh*, Np. دوزخ; — *dĕj* (en composition), laid, vilain, Z. *duź*, Np. دژ, S. *duś*, G. δυς; — *drouj*, faux méchant, Z. *druģ*, Np. دروغ, S. *druh*,

L. *trux;* — *jir*, adroit, vif, A. زژ; — *jang*, rouille, Np. زنك.

## Շ

§ 27. Cette lettre (*ś*) se prononce comme le ш, *sch* russe (*ch* français, *sh* anglais, *sch* allemand), comme on le voit dans la transcription des noms propres et des mots étrangers : *śiraz*, شيراز; *śepĥor*, trompette, hébreu *śophâr; śabath*, hébreu *śabbâth; śahanśah*, شاهنشاه, etc. (Voir aussi la lettre *ս*.)

Dans les mots des idiomes congénères, շ correspond à *ś* résultant, la plupart du temps, de la transformation de *s* ou *k* primitifs.

*Taśél*, tailler, Z. *taś*, S. *takś;* — *thośak*, vivres, P. *tôśak*, Np. توشه; — *draś*, drapeau, I. *drafśa*, Np. درفش; — *śun*, gén. *śan*, chien, S. *çvan*, *çun*, G. *κύων*, *κυνός*, L. *canis;* — *yaśt*, sacrifice, Z. *yaçta;* — *hréśtak*, messager, Np. فرشته; — *ğaśél*, manger, dîner, Z. *ćaś*, Np. چشيدن.

## Ռ

§ 28. Relativement à l'emploi des lettres ռ, *ṛ*, et ր, *r*, il y a lieu de faire remarquer que *r* devant *n* se transforme la plupart du temps en *ṛ* : *douṛn*, *amaṛn*, *zméṛn*, *matouṛn*, *aṛném*, etc. Cette observation s'applique également aux noms propres : *Baṛnabas*, *Coṛnélios*, etc. Lorsque, dans les flexions, ou bien dans les mots composés ou dérivés, *n* vient à se trouver en présence de *r* radical, alors *r* se transforme en *ṛ* : *ayr*, *aṛn; sroun-ḳ*, *sĕṛnapan; amaṛn*, *amaran; matouṛn*,

*matran; ar̄ném, arari; dar̄nam, darẓay*, etc. Toutefois, dans quelques cas relativement rares, *r* devant *n* et *r̄* séparé de *n* restent sans changement : *garoun, garnan; gar̄n, gar̄in; ẓér̄n, ẓér̄in;* cependant on écrit aussi *żérb-akal*, mot composé avec l'instrumental de *ẓer̄n*. Quelquefois *r̄* est pour deux *r* : *tar̄, tarr; ér̄, érr*. Ces deux lettres tiennent ordinairement la place de *r* ancien, quelquefois de *l* provenant de *r* (conf. § 11).

*Mér̄anil*, mourir, Z. *mĕrĕ*, Np. مردن, S. *mr̥*, L. *mori;* — *ḉar̄*, quatre, Z. *ća-thwar*, Np. چهار, چار, S. *ćatvâr* (comparez le français *quar-ante* avec *ḉar-açoun*); — *vĕḡir̄*, décision, arrêt, Z. *vićirô*, Np. وچر ; — *kr̄ounkĕn*, grue, Np. كلنك, S. *kurankara*, L. *grus;* —*sar̄n*, froid, Z. *çarĕta*, Np. سرد, K. *sār;* — *par̄av*, S. *paraṅa;* — *r̄oḡik*, provisions, vivres, Z. *raoćo*, Np. روزی ; — *dar̄n*, amer, K. *tāl;* — *vaḡar̄*, commerce, marché, Np. بازار, واچار ; — *r̄azm*, bataille, Z. *raç-maoyô*, Np. رزم.

## Ր

§ 29. Ր, *r*, se prononce beaucoup plus doux que ռ, *r̄*, à peu près comme *r* dans le mot russe *verkh*, tandis que ռ se prononce comme *r* dans le mot *rabota*. Cette lettre se met fréquemment à la place de *h* et de *y* : *vér*=*véh'*, *nĕsir*= *nĕsih*, *andorr* = *andoyr*, *harż* = *hayż*, *érékor* = *érékoy*, etc. *R* s'intercale souvent dans le corps des mots par euphonie : *thośak* = *thorśak*, *khoh*= *khorh*, *baj* = *barj*, *vih* = *virh*, etc. Le *r* euphonique se rencontre également dans les

noms propres : *Barség*, *Barsilios*, Basile, et dans le mot *sérm*, semence, *semen*.

*Barz*, coussin, Z. *barĕzis*, Np. بالش, S. *barhis; barzĕr*, haut, *barĕzat*, Np. برز, K. *berz*, S. *brhat;* — *bérél*, porter, Z. *bĕrĕ*, Np. بردن, S. *bhr*, G. *φέρω*; — *źér*, vieux, Z. *zar*, r. Np. زر, S. *ǵarant*, G. *γέρων*; — *gorźél*, faire, Z. *vĕrĕz*, Np. ورزيدن, S. *vrh*, G. *ἔργω*; — *sard* (en composition), année, Z. *çarĕdha*, Np. سال, K. *sera*, S. *çarad*, automne; — *sroun-ǵ*, cuisse, Z. *çraona*, S. *çroni*, G. *κλόνις*; — *sirt*, cœur, Z. *zĕrĕdhaya*, Np. دل, O. *zerde*, S. *hrd*, G. *καρδία*; — *arjan*, méritant, à bon marché, Z. *areǵa*, Np. ارزان; — *arźath*, argent, Z. *ĕrĕzata*, S. *raǵata*, L. *argentum*.

## Լ

§ 30. Nous avons eu occasion de voir plus haut, § 11, que *ǵ* remplace chacune des deux lettres *r* et *l*. Il faut croire qu'à l'exemple du zend et de l'ancien perse l'arménien ne possédait pas primitivement le son լ, *l*, auquel il suppléait à l'aide de *r* ou de la gutturale *ǵ*, et que *l* est, dans la langue arménienne, un son relativement moderne. Ceci tire un nouveau degré de certitude de ce fait que լ fournit peu de matériaux pour la comparaison avec les anciens idiomes de l'Iran. En conséquence, tout ce que nous pouvons dire de cette lettre c'est que, au commencement des mots, լ tient lieu de *l* latin, et de *l* ou de *r* précédés d'une labiale ou d'une gutturale, c'est-à-dire de *pl*, *kl*, *pr*.

Les cas où *l* est pour *y*, *g* sanscrits sont très-rares :

*louż*, S. *yaǵ*, joug; *léard*, S. *yakṛt*, foie; *léarn*, S. *giri*, montagne; *lézou*, S. *ǵihvâ*, langue.

*Louys*, lumière, Z. *ruć*, L. *lux*; — *loucïn*, L. *lucina*, *luna*; — *lĕq̇él*, *lĕq̇anél*, laisser, L. *linquere*; — *lizél*, lécher, Np. ليسيدن, S. *lih*, L. *lingo*; — *liǵ*, lac, L. *lacus*; — *layn*, large, Z. *pĕrĕthu*, S. *pṛthu*, G. *πλατύς*, L. *latus*; — *louanal*, laver, S. *plu*, G. *πλύνω*, L. *lavare*; — *lĕcél*, écouter (comparez l'anglais *to listen*), S. *çru*, r. G. *κλύω*; — *li*, plein, Z. *pĕrĕna*, S. *pûrna*, L. *plenus*; — *ayl*, autre, Z. *anya*, S. *anya*, G. *ἄλλος*, L. *alius*; — *lou*, puce (comparer l'allemand *floh*).

§ 31. Nous avons, dans les pages précédentes, passé en revue toutes les consonnes de la langue arménienne et nous avons donné quelques éclaircissements sur la valeur de chacune d'elles. De tout ce que nous avons vu il ressort que cette langue possède un système phonétique analogue à celui des idiomes aryens; que, parmi les langues anciennes, celles dont elle se rapproche le plus sont le zend et l'ancien perse, et parmi les langues modernes, le pehlvi dans ses éléments iraniens et le néo-persan, c'est-à-dire le groupe iranien des langues indo-européennes; qu'à côté de sons communs à ces langues, elle en possède plusieurs (*ż*, *ẓ*, *ź*, *ǵ*) à elle propres, qui révèlent une autre influence.

Malgré la pluralité des signes attribués aux voyelles, *a*, *é*, *ê*, *ĕ*, *i*, *o*, *ou*, *au*, par l'inventeur de l'alphabet arménien au v^e^ siècle, il n'était pas possible, dans l'état où se trouvait la langue à cette époque,

de distinguer les sons d'une façon tranchée et parfaitement nette, attendu qu'il existe certaines voyelles dont la valeur n'est pas toujours définie, par exemple on écrit *gĕmbéth* et *gĕmbêth*, *ouğéğ* et *ouğêš*, *éré* et *êrê*, etc. De plus, la comparaison des mots montre que է (*é*) correspond à *aê* zend et à *é* sanscrit (voir § 34); d'après cela, on devrait s'attendre à ce que les mots arméniens correspondant aux mots zends *daêva*, S. *dêva*, et *daêna* s'écrivissent par un *ê* : *dêv*, *dên*; cependant ils s'écrivent par un *é* : *dév*, *dén*. En outre, quoique le nombre des voyelles soit suffisamment abondant, l'absence d'accent originel sur les avant-dernières syllabes permit d'accumuler les consonnes en quantité telle que rien de semblable ne se produit dans aucune des langues iraniennes connues.

§ 32. Il nous faut encore porter notre attention sur une lettre propre à la langue arménienne, la semi-voyelle ou lettre sourde ը qui, par sa prononciation, se rapproche un peu de l'*i* dur russe et de l'*e* muet français : ընկեր, *ĕnkér*; մնալ, *mĕnal*. Cette lettre remplace par elle-même presque toutes les voyelles; dans d'autres cas elle ne s'écrit pas; elle permet de prononcer des mots dans lesquels plusieurs consonnes viennent à s'accumuler en nombre plus ou moins considérable; par exemple, *grél* se prononce *gĕrél*; *przanil*, *pĕrzanil*; *Smbat*, *Sĕmbat*; *stglanél*, *ĕstgĕdanél*; *qrthmncél*, *qĕrthmĕncél*; etc. Si, dans les flexions, la voyelle de la dernière syllabe

ne s'écrit pas, on doit supposer qu'elle s'est transformée en la lettre sourde *ĕ*; exemple : de la racine *koul* (comparez le latin *gula*) vient *klanél*, avaler, qui se prononce *kĕlanél; piǵź*, génitif *pǵźoy*, qui se prononce *pĕǵźoy*, etc. Ainsi *ĕ* tient lieu de *a* (rare) : *aujandak* = *aujĕndak; ankanil* = *ĕnkénoul;* de *i : matnić*, *mat(ĕ)nći;* de *ou : kharnoumn*, *kharn(ĕ)man; lĕnoul*, *l(ĕ)nloy; aǵmouk*, *aǵm(ĕ)ki.*

Ա.

§ 33. Dans la plupart des cas, *ա* tient la place de *a* et *â* anciens, comme il est aisé de le voir par les exemples cités plus bas; quelquefois aussi il remplace *ĕ* zend. En arménien, *a* s'adoucit fréquemment en *é*, *i*, *o*, *ĕ* : *zĕrah* = *zĕréh; érakhay* = *érékhay; vĕsam* = *vĕsém; arag* = *érag; ankoǵin* = *ĕnkoǵin; ankanil* = *ĕnkénoul; atakém* = *atikém; apaki* = *apiki; aroganém* = *oroganém; pǩokharên* = *pǩokhorên; khaharar* = *khoharar*, etc. *A* initial est quelquefois euphonique, particulièrement devant *r* et *r*, lettres par lesquelles la langue arménienne n'aime pas à commencer ses mots : *amis*, mois, S. *mâsa; arév*, soleil, S. *ravi; arasan*, bride, S. *raçmi*, Np. رسن; *aśakért*, disciple, Np. شاگرد; *arát*, généreux, Np. راد.

*Barz*, coussin, Z. *barĕzis*, Np. بالش, S. *barhis; barzĕr*, haut, Z. *barĕzat*, Np. برز, S. *brhat;* — *bazoum*, nombreux, S. *bahu*, G. *παχύς*; — *harźanél*, interroger, Z. *pĕrĕç*, Np. پرسیدن, S. *praććh;* — *hraman*, commandement, I. *framânâ*, Np. فرمان, S. *pramâna;* — *payman*, condition, P. *patmân*, Np. پیمان,

S. *pratimâna;* — *arźath*, argent, Z. *ĕrĕzata*, S. *raǵata*, L. *argentum;* — *akĕn*, œil, Z. *aśi*, S. *akśi*, L. *oculus;* — *bazouk*, bras, Z. *bâzu*, Np. بازو, S. *bâhu*, G. *πῆχυς*; — *kam*, volonté, Np. كام, S. *kâma;* — *patkér*, image, I. *patikara*, Np. پيكر, S. *pratikṛti;* — *paykar*, querelle, dispute, P. *patkâr*, Np. پيكار, S. *pratikâra*.

## Ե

§ 34. Dans la langue arménienne, Ե, *é*, est souvent pour *ê*, *i* : *érê* = *éré*, *téramb* = *têramb*, *mananékh* = *mananikh*, *khéǵǵ* = *khiǵǵ*, etc.

Dans la comparaison des mots, *é* correspond à *ĕ* résultant d'un *ă* primitif. *É* initial devant *r* est souvent euphonique : *érang*, S. *ranga*, Np. رنك ; *érasan*, Np. رسن ; *éram*, *éramak*, troupe, P. *ramak*, p. *ram*, Np. رمه ; *éran-q*, Np. ران, etc. (§ 33).

*É* remplace quelquefois *ê*, Z. *aê* : *dén*, Z. *daêna;* *dév*, S. *dêva*, Z. *daêva*.

*Méź*, grand, Z. *maz*, Np. مه, S. *mahat*, G. *μέγας*; — *hérou*, l'an dernier, S. *parut*, G. *πέρυσι*; — *és*, moi, Z. *azĕm*, S. *aham*, G. *ἐγώ*; — *źér*, vieux, Z. *zar*, r. Np. زر, S. *ǵarant*, G. *γέρων*; — *évthĕn*, sept, Z. *haptan*, Np. هفت, S. *saptan*, G. *ἑπτά*; — *bérél*, porter, Z. *bĕrĕ*, Np. بردن, S. *bharâmi*, G. *φέρω*; — *méǵĕr*, miel, S. *madhu*, G. *μέλι*.

## Է

§ 35. Է (*ê*) se prononce comme *ê* long, le э russe. Il s'adoucit quelquefois en *i*, quand à la syllabe

où il se trouve vient s'ajouter une autre syllabe, par conséquent dans les flexions et les mots composés : *vêm*, *vimi*; *dêm*, *dimadarz*, etc. Dans les flexions grammaticales, *ê* est une contraction de *é* + *y* lequel tient lieu de *t* primitif (voir § 13).

De la comparaison des mots semblables dans les langues congénères il ressort que է remplace la plupart du temps *ê* sanscrit, *aê*, *ai* zends.

*Mêg*, brouillard, obscurité, Z. *maêgha*, Np. ميغ, S. *mêgha*; — *gês*, cheveu, poil, Np. گيسو, S. *kêça*, L. *cæsaries*; — *hên*, troupe de brigands, Z. *haêna*, I. *haina*, S. *sêna*; — *têg*, pique, I. *tighris*, Np. تيغ; — *mêz*, urine, Z. *maêza*, *maêçman*, S. *mêha*; — *partêz*, jardin, *pairidaêza*, p. *pardês*; — *mêǵ*, centre, Z. *maidhya*, S. *madhya*, G. *μέσος*.

## Ի

§ 36. Ի se prononce *i*; il se transforme souvent en *ĕ* (voir § 32) ou se change en *ê* (voir cette lettre). Dans la comparaison des mots semblables que fournissent les autres langues, ի occupe la place de *i*, *î*, *ă*, rarement de *â*, *ê*.

*Kapik*, singe, K. *kapi*; — *vĕǵir*, arrêt, Z. *vîćirô*, Np. وچر; — *tiv*, jour, S. *divâ*, L. *dies*; — *brïnz*, riz, Np. برنج, S. *vrihi*; — *gitél*, connaître, Z. *vid*, S. *vid*; — *gini*, vin, L. *vinum*; — *spitak*, blanc, Z. *çpaêta*, Np. سپيد, S. *çvêta*; — *hïng*, cinq, Z. *panćan*, Np. پنج, S. *panćan*, G. *πέντε*, L. *quinque*; — *stïn*, le sein, Z. *fstâna*, — Np. پستانه, S. *stana*; — *mis*, chair,

Z. *miazda*, S. *mânsa;* — *amis*, mois, Np. ماه, S. *mâs*, *mâsa;* — *marmïn*, corps, S. *marman*.

## Ո

§ 37. Dans le corps et à la fin des mots *ո* se prononce *o*, au commencement, *wo*. *O* initial a perdu souvent sa consonne précédente primitive : *otĕn*, S. *pâda; orth*, G. *πόρτις*; *ordi*, S. *putra*, avec la transposition de *tr* en *rt*, comme dans l'ossète *phvrt*.

De la comparaison avec les langues de la même famille il ressort que *ո* tient lieu, dans la plupart des cas, de *ŏ* et de *ă*.

*Orb*, orphelin, S. *arbha*, L. *orbus*, G. *ὄρφανος*; — *oskĕr*, os, Z. *açta*, S. *asthi*, L. *os*, G. *ὀστέον*; — *zoh*, sacrifice, Z. *zaothĕra*, S. *hotra;* — *djokh-q*, enfer, Z. *dużaka*, p. *dôżakh*, Np. دوزخ ; — *tohm*, race, Z. *taokhma*, Np. تخم ; — *ost*, branche, S. *astis;* — *otĕn*, pied, Z. *pâdha*, Np. پای, S. *pâda*, L. *pes*, *pedis*, G. *πούς*, *ποδός*; — *ambokh*, multitude, Np. انبوه ; — *gorźél*, faire, Z. *vĕrĕz*, P. *varģitanu*, Np. ورزيدن ; — *thośak*, vivres, P. *tośak*, Np. توشه.

### CHAPITRE II.

#### OBSERVATIONS SUR LES FORMES GRAMMATICALES DE LA LANGUE ARMÉNIENNE ANCIENNE.

---

##### DES DÉCLINAISONS.

§ 38. Les déclinaisons arméniennes révèlent clai-

rement, par leur aspect extérieur, leur origine indo-européenne. Ici il y a lieu de remarquer que la forme complète des noms ne se rencontre en général que dans les cas obliques, à savoir le génitif et l'instrumental, et qu'au nominatif la désinence est fréquemment le résultat d'une contraction. L'arménien, comme les autres langues, considéré dans l'état sous lequel il se présente aujourd'hui dans les livres et sur les lèvres du peuple, a subi dans le cours des temps des changements tels qu'il est impossible pour le moment d'en rétablir les formes dans leur pureté et leur plénitude primitives, quand surtout la place qui leur appartient dans la série des idiomes indo-européens n'est pas encore tout à fait déterminée. En conséquence nous considérerons ses formes, dans le style littéral (*grabar*), comme représentant les formes anciennes, en signalant rarement et à l'occasion celle qui de l'une ou de l'autre désinence a pu être la primitive.

Puisque c'est dans leur thème que les noms se sont conservés sous leur aspect le plus complet, c'est avec ce thème plutôt qu'avec le nominatif qu'il convient de comparer les mots arméniens et ceux des autres langues congénères (voir §§ 60, 66).

§ 39. Les déclinaisons montrent clairement qu'à l'époque où l'arménien devint une langue littéraire, il était depuis longtemps déjà en voie de transformation, qu'il avait perdu assez considérablement de la richesse de ses anciennes formes, et les avait

remplacées par des prépositions et des mots auxiliaires.

En ce qui concerne les cas, l'arménien tient le milieu entre l'abondance des langues anciennes et la pauvreté des langues modernes, c'est-à-dire qu'on y rencontre des cas formés par désinence, et d'autres au moyen de prépositions [1].

§ 40. Les grammairiens nationaux ne sont pas d'accord entre eux sur la fixation du nombre des cas. Les uns en comptent cinq [2], d'autres six [3], sept, huit, neuf et même dix [4]. Deux savants Mĕkhitharistes, les PP. Avétiq̔ et Arsène Bagratouni [5], sont

[1] L'auteur omet ici les cas formés par la combinaison d'une désinence et d'une préposition, comme le locatif, l'ablatif, le narratif, le circonférenciel au singulier, et ces mêmes cas et de plus l'accusatif au pluriel, parce qu'il ne les admet pas comme cas proprement dits, ainsi qu'il nous l'apprend plus bas. — Éd. D.

[2] Rivola, dans Petermann, *Gram. ling. arm.* p. 97.

[3] Denys de Thrace, p. 34.

[4] Schröder, *Thes. ling. arm.* Emin, *Gram. arm.* en russe, p. 10-14. Bersieff, *Premiers éléments de la langue arménienne*, en russe, p. 36.

[5] *Հայերէն քերականութիւն 'ի պէտս զարգացելոց*, § 20. Les deux savants religieux Avétiq̔ et Arsène Bagratouni ne comptent point comme de véritables cas dans la déclinaison arménienne ceux qui résultent de la combinaison d'une désinence et d'une préposition. Cette élimination, au point de vue de la logique grammaticale, pourrait être très-contestable. En effet, les langues du rameau slave n'hésitent point à admettre dans le nombre des cas celui que les grammairiens russes nomment *prépositif*, предложный, et qui est commun à cette langue et à l'arménien. Et d'ailleurs les religieux précités, ainsi que M. Patkanoff, se trouvent en contradiction avec leur propre théorie, lorsqu'ils énumèrent parmi les cas l'ablatif,

ceux qui, à notre avis, ont établi de la façon la plus rationnelle le nombre des cas. Suivant eux, l'arménien n'en possède que six : le nominatif, *ouǵǵakan;* le génitif, *séṛakan;* le datif, *trakan;* l'instrumental, *gorżiakan;* l'ablatif, *bażaṛakan;* et l'accusatif, *hayża-kan.* Deux seulement ont une flexion constante qui leur est propre. Le datif, sauf quelques rares exceptions, dans les pronoms particulièrement, ressemble presque toujours au génitif. L'ablatif, tout en possédant parfois une désinence particulière, prend néanmoins toujours la préposition *i* (*y* devant les voyelles), laquelle répond à *a*, *ab*, *e*, *ex* du latin. L'accusatif ressemble au nominatif, dont l'addition de la préposition *z* sert toutefois à le distinguer; de plus il a conservé au pluriel la lettre caractéristique *s* au lieu de *q́*, terminaison propre au nominatif[1],

§ 41. En arménien toutes les consonnes indifféremment sont susceptibles de servir de terminaison aux mots[2]. Parmi les voyelles, deux seulement, *ê*, *i*, peuvent être employées comme désinence. Lorsque les autres voyelles se rencontrent à la fin des mots, on leur ajoute ordinairement les semi-voyelles *w*,

qui n'est autre chose que la combinaison d'une désinence et d'une préposition. — Éd. D.

[1] L. Diefenbach, *Examen critique de la Grammaire de Petermann*, dans *Jahrb. für wissensch. Kritik*, 1843, p. 451.

[2] La règle est que les mots arméniens se terminent par une consonne sourde; ils peuvent aussi finir par une consonne sonore, mais précédée d'une nasale ou d'une liquide. — Éd. D.

ou *y*. Ainsi on peut avoir en arménien : *ordi*, *margaré*, *louçoy*, *khratou*, *Tĕrdatay*.

§ 42. Il y a deux nombres, le singulier et le pluriel. Il n'existe aucune trace du duel, quoique quelques savants[1] veuillent voir dans le mot *érkou*, « deux, » une désinence du duel.

§ 43. Le nominatif pluriel se forme en ajoutant la lettre *q́* au nominatif singulier.

Nous parlerons d'abord de quelques désinences qui, indépendamment de *q́*, servent aussi à former le pluriel. Ce sont : *éar*, *néar*, *ér*, *ani*, *an̕*, *éan*, *kan*, *ik*, *ti* ou *oti*, *oray*, *oréay*, *ôréay*, *ôré*. Ces désinences représentent plutôt, à notre avis, la collection des objets de même espèce que le nombre pluriel proprement dit. Plusieurs d'entre elles ne s'emploient que dans des cas déterminés; toutes se déclinent comme nombre singulier, et, au besoin, produisent

[1] Petermann, *Gram. ling. arm.* p. 93. On trouve dans la grammaire de Denys de Thrace les formes complètes du duel, tant pour les noms que pour les verbes; ce sont, pour les premiers, *ou*, — *Pétrou*, « les deux Pierres, » *ayçou*, *aydou*, « ces deux-ci, ces deux-là : » pour les pronoms personnels, *monq́*, *donq́*, *nonq́*, « tous deux, vous deux, etc. » Dans les verbes le duel est formé par le changement de la voyelle copulative en *o* : *koph'om*, *koph'os*, *koph'oy*, « nous frappons nous deux, etc. » Mais comme aucun écrivain ne nous a conservé de trace de ce nombre, nous ne citons ces formes que pour mention. (Cf. Cirbied, dans les *Mém. de la soc. des antiq. de France*. t. VI, p. 34, 52, 70, etc.) — [En effet, ces formes n'ont jamais existé que dans l'imagination des grammairiens, qui, au v<sup>e</sup> siècle, possédés de la manie de l'hellénisme, ont voulu à toute force ployer la langue arménienne au type du grec ; tentative absurde et qui n'a abouti qu'à une production mort-née. — Éd. D.]

leur pluriel à la manière ordinaire, c'est-à-dire par l'addition de la lettre *ą*. On trouve dans les meilleurs écrivains les formes *iśéars, partérs, awagànéwą, iśanż, zaurakanauą, gréanż, manktĕwoż, mardkambą, artorayą, gégoréą*, etc.

*Néar, éar, ér.* Ces désinences, et particulièrement la dernière, rappellent le pluriel allemand en *er* dans *Gräber, Geister, Leiber,* pareils à l'arménien *partér, aćér* [1], etc. Dans la langue moderne, qui a perdu au pluriel le *ą* caractéristique, *ér* et *nér* sont les deux seules terminaisons employées pour ce nombre. Il est possible que, dans ces désinences, *r* tienne lieu de *s* ancien [2], et conséquemment de *es*, comme dans la conjugaison à l'imparfait et au parfait. Dans ce cas, la terminaison *ér* pour *es*, de *as*, conservée dans la langue vulgaire, serait la désinence la plus ancienne du pluriel : *touner*, maisons, *datér*, juges, pour *tounas*, *datas*, cf. S. *dattâs*.

*Ani, éan, an.* Ces désinences font songer à la syllabe ان, formative du pluriel en persan : *azat*, libre, *azatani*, le corps des hommes libres [3]; *khouj*, étranger, barbare, habitant du Khoujastan (la Susiane), *khoujan*, populace; *nakharar*, grand sei-

[1] Schleicher, *Die deutsche Sprache*, p. 244, 245. Bopp, *Vergl. Gram.* I, p. 549.

[2] Telle est aussi l'opinion exprimée par L. Diefenbach dans l'*Examen critique de la Grammaire de Petermann*, publié dans *Jahrb. für wissench. Kritik*, juillet 1843, p. 451.

[3] La désinence *ani* correspond exactement à la terminaison *ani* du pluriel neutre sanscrit, *namâni*, noms, arm. *nâmâkani*, lettres, de *namak*, lettre. (Conf. Oppert, *Gram. sansc.* 1859, p. 32.)

gneur, *nakhararéan,* le corps des grands seigneurs. Comparez la terminaison du pluriel یان dans la langue des Afghans[1].

*Kan*, terminaison d'adjectif donnant quelquefois au mot auquel elle est jointe le sens d'un pluriel : *bazmakan* (de *bazmél*, être assis, ou bien de *bazoum*, beaucoup), convives, banquet (cf. le persan بزم); *zaurakan*, pris comme substantif et comme adjectif, répond de tout point au français *militaire;* pris dans un sens collectif, il signifie *troupes*, *garnison; pȟakhĕstakan*, « fugitif et fugitifs. » Peut-être ce mot s'est-il formé de l'inusité *pȟakhĕstak,* « fuyard, » par l'addition de la syllabe *an*. (Voir plus haut.)

Les mots qui prennent les désinences *ti* ou *oti* et *ik* dans le sens collectif sont si peu nombreux que nous pouvons les citer tous ici. Ce sont : *manouk*, *mankti*, enfants; *żak*, *żakti*, trous; *oskĕr*, *oskéroti*, os; *pȟor*, *pȟoroti*, entrailles; *mard*, *mardik*, hommes.

Quant aux désinences *oray*, *ôréay*, *ộré*, *ẹréay*, en voici quelques exemples : *art*, *artoray; van-q̇*, *vanoréay*, *vanoray*, *vanéréay*, etc.

§ 44. La lettre caractéristique proprement dite du nominatif pluriel est *q̇*, qui, à l'accusatif, se change en *s*, au génitif, au datif et aux autres cas dérivés de ces derniers au moyen de prépositions, en *ż*.

[1] Raverty, *A gram. of the Puk'hto*, fifth Declens. p. 18, ملا, plur. ملايان.

La lettre *q́* correspond à la désinence caractéristique du pluriel *s* dans les autres langues indo-européennes. De la désinence sanscrite *as* (Schleicher, *Compendium*, § 247), ancien persan *ha*[1], l'arménien n'a conservé que la consonne sous la forme *q́*, en négligeant la voyelle *a*, comme le gothique *ahman-s* et le lithuanien *ákmen-s*, *dùkter-s* (Bopp, *Vergl. Gram.* I, § 226); ex. *sahman-q́*, *dĕstér-q́*.

Nous avons vu, § 9, le *s* des mots latins, S. *sv*, représenté en arménien par *q́*, en zend par *q́*, en persan par خو.

Il est permis de supposer que la lettre caractéristique du pluriel dans l'arménien primitif était *h*, comme dans l'ancien perse et dans le néo-persan, et que ce *h* s'est renforcé dans la suite en *q́*. Nous observons la même tendance dans l'arménien moderne, où les mots anciens *aśkharh*, *śnorh* sont devenus *aśkharq́*, *śnorq́;* conséquemment le passage de *s* ancien en *q́* s'est effectué par l'intermédiaire de *h*, comme dans l'ancien perse.

A l'accusatif pluriel, *q́* se montre sous la forme *s*, en tant que l'accusatif arménien ne possède pas de désinence distincte de celle du nominatif.

Quant au *ż* qui caractérise le génitif pluriel, il est impossible d'en rien dire de précis[2].

[1] Spiegel, *Die altpers. Keilinschriften*, p. 155-156; *baga*, pl. *bagâha*, *bagâ*.

[2] Bopp, *Vergl. Gram.* I, § 215, 244, fait de cette lettre l'objet d'une longue dissertation où il conclut que le *ż* du génitif pluriel est une nuance de *y* dans la désinence sanscrite *b'yas*, ou dans la

§ 45. Le nominatif pluriel ne se forme pas toujours par l'addition, sans intermédiaire, de *q́* au nominatif singulier, comme dans *arq́ay*, *arq́ayq́*; *karg*, *karg-q́* par exemple. Quelquefois c'est au génitif singulier ou thème du mot qu'il s'ajoute : *doustĕr*, gén. *dĕstér*, nom. plur. *dĕstérq́*; *astĕǵ*, gén. *astéǵ*, *astéǵq́*; *béṛn*, gén. *béṛin*, *béṛinq́*. Dans les mots où le génitif se forme par l'insertion de *a* entre les deux consonnes finales (voir § 65), on change d'abord *a* en *ou* et l'on ajoute *q́*; ex. *himĕn*, gén. *himan*, N. pl. *himounq́*; *akĕn*, gén. *akan*, N. pl. *akounq́*, etc.

§ 46. Il arrive souvent que l'on intercale les syllabes *ay*, *éay*, *é*, *i*, *in*, *an*, *ouy*, *oun* entre le mot et la caractéristique *q́* : *aǵakhĭn*, *aǵakhnayq́*; *kĭn*, *kanayq́* (comp. γυνή, γυναῖκες); *aygéstan*, *aygéstanéay*, *aygéstanéayq́*; *and*, *andêq́*; *part*, *partiq́*; *dat*, *datinq́*; *méǵ*, *méǵanq́*; *gah*, *gahouyq́*; *parisp*, *parĕspounq́* (les baguettes du sacrifice, le Barsom), etc.

§ 47. Dans quelques occasions (les pronoms et les noms de nombre) *q́* se place non à la fin du mot, mais devant la syllabe terminale : *na*, *noq́a*; *nouyn*, *noq́in*; *aynoq́ik*; *aménéq́éan*; *boloréq́in*; *érkoq́éan*, etc. A l'instrumental, plusieurs de ces mots prennent un nouveau *q́* à la fin de la désinence : *aménéq́oumbq́*, *nokimbq́*, *noq́oumbq́*, etc.

terminaison zende *byô*, et qu'ainsi l'arménien *ôżiż* a exactement la même origine, pour la racine et pour la forme, que le sanscrit *ahib'yas*, le zend *azi-byô*, le latin *anguibus* et le lithuanien *angi-mus*.

§ 48. Avant d'entrer plus avant dans l'examen des cas, il est indispensable de placer ici quelques observations sur la transformation et la permutation des sons dans les déclinaisons et les conjugaisons.

Les diphthongues *éay*, *éa*, *ay*, dans le corps et à la fin des mots, se confondent souvent avec *é* ou *ê*, et s'emploient l'une pour l'autre; ex. *bdéaśkh*, *bdéśkh*; *séamq̇*, *sémq̇*; *aśtéay*, *aśtê*; *jayr̦*, *jér̦*; *kérayq̇*, *kéréq̇*, etc. C'est dans les cas obliques que ces changements se produisent le plus souvent; la diphthongue du nominatif, par suite de l'allongement d'une syllabe, au génitif et à l'instrumental, s'allége en *é* ou en *ê* : *éġéamĕn*, *éġéman*; *matéan*, *maténi*; *aśtéay*, *aśtéi*, etc.

§ 49. C'est pour la même raison, c'est-à-dire à cause de l'allongement d'une syllabe dans un mot, que la longue *ê* du nominatif se change en *i*, plus rarement en *é*: *êś*, *iśoy*; *êġ*, *iġi*; *êġêġĕn*, *êġégan*; *thêkĕn*, *thikan*; etc.

§ 50. Lorsque dans la dernière syllabe des mots se rencontrent *i*, *ou*, quelquefois *é*, devant une ou deux consonnes, ces lettres tombent presque toujours aux cas obliques, probablement par suite du transport de l'accent sur la dernière syllabe[1] : *ġĕśma-*

[1] C'est également par suite du transport de l'accent sur la dernière syllabe que, dans l'arménien moderne, le *a* de l'avant-dernière syllabe disparaît fréquemment. Ainsi on dit *bérnid* pour *béranouyd*,

*rit*, *ğèśmarti*, au lieu de *ğĕśmariti; sirt, sĕrti; gir, gĕroy; khiğğ, khĕğği; ormizd, ormĕzdi; ağğik, ağğĕkan; ğour, ğĕroy; ağmouk, ağmĕki; aséğĕn, asĕğan; lisérn, lisĕran;* excepté *himĕn, himan. Toun* et *śoun* font, au génitif, *tan*, *śan* [1]. La lettre *é* se conserve très-souvent, particulièrement dans les mots où elle figure comme voyelle radicale, ex. *sérmĕn, sérman* (comparez le latin *semen*); *ğérmĕn, ğérman* (comp. le grec *θερμός*); *ẓmérn, ẓméran, χεῖμα; olérn, oléran*, latin *olus, oleris; ẓérn, ẓérïn* (comp. le grec *χείρ*), etc.

§ 51. Dans les monosyllabes commençant par les voyelles *i*, *ou*, celles-ci se changent [en vertu de la loi d'équilibre, Éd. D.], aux cas obliques, en *ĕ : ïnć, ĕnći; ïnćq, ĕnćouż; ounćq, ĕnćaż; iğẓ, ĕğẓi*, etc.

Sont exceptés *ouç, ouğt, oukht, ir*, qui conservent leur voyelle primitive,

§ 52. *I* à la fin des mots se change au génitif en *w;* ex. *gini, gïnwoy*, etc. excepté les monosyllabes *ẓi, ẓioy; mi, mioy*, etc.

*hawtal* pour *hawatal*, etc. Certains noms conservent l'*a* au pluriel, d'autres le changent en *ou* par un affaiblissement de cet *a*, comme on le voit dans les exemples cités ici; d'autres encore ont à la fois les deux formes *a* et *ou*.

[1] Ces deux mots peuvent donner une idée des trois formes bien distinctes qu'affectent certaines catégories de noms aux divers cas de la déclinaison arménienne :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Forme forte : | *tan*, | maison, | *śan*, chien. |
| Forme faible ou moyenne : | *toun*, | — | *śoun*. |
| Forme très-faible: | *tĕn*, | — | *śĕn*. — Éd. D. |

§ 53. *Ouy* au nominatif, devant une consonne dans la dernière syllabe du mot, se change en *ou*, en passant de la dernière syllabe à l'avant-dernière, *kouys, kousi; pouytĕn, poutan*, etc.

Le même changement se produit dans les verbes; ex. *korouys*, de *korousi* (voir le parfait).

*Ouy* passe rarement à *o* long : *q̓ouyr*, pl. *q̓orq̓*[1].

§ 54. Dans les noms et les verbes, *r* devant *n* se change le plus souvent en *ṛ*, et de nouveau se change en *r* en s'éloignant de *n*: *léaṛn, lérïn; baṛnam, barẓi; amaṛn, amaran; aṛném, arari*, etc. (voir § 28).

§ 55. Dans les flexions grammaticales, *é* provient de *é* + *y* au lieu et place de *é* et de *t* ancien (voir §§ 13 et 70).

[1] Toute cette série des permutations des voyelles arméniennes est subordonnée à des lois analogues à celles qui régissent l'application du gouna et du vriddhi en sanscrit. Mais l'auteur n'a point nettement aperçu ces lois, et le traducteur ne s'en est pas même douté. Je ferai seulement remarquer ici que *ea* en arménien est le premier renforcement du *é* ou le *é* gounifié; *ouy* le gouna de *ou*, comme le *é* en arménien, ainsi qu'en sanscrit, est le *i* gounifié. Il n'est pas exact de dire aussi, comme l'auteur, que l'*i* et le *ou* disparaissent; seulement ils s'affaiblissent en *ĕ*, exprimé ou sous-entendu dans l'écriture, mais agissant très-réellement dans la prononciation. J'ai rétabli cet *ĕ* dans la transcription des mots arméniens, comme indispensable à la prononciation et inhérent à la constitution philologique de la langue, partout où M. Prud'homme l'avait omis. L'échelle de gradation des voyelles, en arménien, est invariablement tracée ainsi qu'il suit, en partant du point initial le plus fort, où elles se confondent dans un même son, jusqu'au dernier degré d'affaiblissement où elles se confondent également :

$$a < \begin{matrix} e,\ i, \\ o,\ ou, \end{matrix} > \breve{e}.$$ — Éd. D.

*A* + *y* = *ay* équivaut quelquefois à *a* long, mais jamais à *é* : *mayr*, *marq́*; *hayr*, *harq́*; *éǵbayr*, *éǵbarq́*.

DU GÉNITIF.

§ 56. La plus ancienne lettre caractéristique du génitif est *r*. Il en est resté des traces dans les pronoms démonstratifs *sora*, *ayçĕr*, *dorīn*, etc. dans les pronoms interrogatifs *ér*, *ouyr*; dans les pronoms indéfinis *iriq́*, *ourouq́*, *ouroumĕn*; dans le pronom personnel de la troisième personne *iour*, et dans quelques noms : *élouyr*, *karotelouyr*, *mardouyr*, *ẓiouyr*, *asaẑélouyr*, *mouyr*, *kéndanouyr*, *Socratouyr*, etc. Est-ce ici qu'il faut rapporter la terminaison را des cas obliques en persan? Nous ne nous chargeons pas de décider cette question. Spiegel[1], s'appuyant sur le *hazvâresch*, pense que ce را est une particule qui se trouve avec une existence propre dans le mot برای, « pour, à cause de. » M. Petermann, au contraire[2], pense que le persan را et l'arménien *r* ont la même origine et forment une nuance caractéristique de la lettre *s* pour le génitif.

§ 57. Outre *r* le génitif possède une autre désinence qui, comme la première, est hors d'usage, c'est *ǵ*. On rencontre dans les écrivains les plus anciens : *mardoǵ*, *ẓioǵ*, *hayéloǵ*, *miaśabathoǵ*. L'emploi général de cette désinence ne s'est perpétué que dans

[1] *Die persische Sprache und ihre Dialecte*, dans *Hœfer's Zeit. für die Wissenschaft der Sprache*, p. 219.

[2] *Gram. ling. arm.* p. 102.

certains mots : *i-téǵwoǵ*, *y-ékéǵéžwoǵ;* les mots *kĭn*, *kĕnoǵ; giuǵ*, *géǵǵ* n'ont pas d'autre forme pour le génitif. L'arménien moderne a gardé la forme *ǵouroǵ*, ou *ǵĕroǵ*, de *ǵouyr*, qui n'est pas usitée dans l'arménien ancien. Ce *ǵ* n'est peut-être qu'un renforcement de *y* (*j*) comme dans l'italien *Giovanni*, *Giacomo*, *Giove*, etc.[1]

§ 58. Si nous réunissons tout ce qui a été dit sur le *y* comme lettre caractéristique du génitif des déclinaisons à voyelles, dans les désinences *ay*, *oy*, nous trouvons deux opinions en présence, celle de Bopp et celle de Müller. Bopp[2] voit dans *y* la semi-voyelle sanscrite *y* de la désinence *sya*, laquelle a perdu les lettres *s* et *a* dont elle est flanquée à droite et à gauche. Dans un autre endroit[3] il repousse résolûment l'opinion de Müller, qui pense que, dans le cas donné, *y* provient de la sifflante *s*, transformée d'abord en *h* et plus tard en *y*, exactement comme dans les mots *hayr, mayr, ǵouyr*, *y* provenait de *h*, lequel était une nuance de *t* et de *s* primitifs[4]. Il faut ajouter que Müller, de son côté, rejette non moins résolûment la thèse de Bopp comme n'étant pas fondée.

[1] Ce renforcement me paraît certain ; on a dû dire *mardoy*, et en élevant *y* à l'état de consonne du même ordre, la palatale *ǵ*, on a fait *mardoǵ;* je considère donc cette dernière forme comme moins ancienne que la première, contrairement à l'opinion de M. Patkanoff. — Éd. D.

[2] *Vergl. Gram.* I, 381.

[3] *Vergl. Gram.* III, 524-525.

[4] Kuhn und Schleicher, *Beiträge zur vergl. Sprachforsch.* II, p. 487.

Ne possédant pas de raisons suffisantes pour nous ranger d'un côté plutôt que de l'autre, revenons à l'ancienne forme du génitif conservée dans les pronoms et quelques noms : *nora*, *mardouyr*, etc. (Voir plus haut.) Nous trouvons dans ces exemples la réfutation de l'une et l'autre opinion, d'abord parce que ces deux savants ont considéré non la désinence pleine et la plus ancienne, mais une désinence tronquée du génitif; en second lieu parce qu'ici *y* n'appartient nullement à la flexion du mot, autrement on le rencontrerait également après *i* et *ou;* mais qu'il n'est qu'une épenthèse exigée par la prononciation arménienne (cf. *kouyr* pour *kour*, كور, *żouyż* pour *żouż*, *ays*, dans les dialectes arméniens occidentaux *as*, etc.). Ainsi la forme primitive du génitif a dû être, pour *mard*, *mardor*, la forme historique avec épenthèse de *y*, *mardouyr*, laquelle est devenue dans la suite *mardoy*[1]. Dans le *r* nous pouvons voir une nuance de la caractéristique *s*, et ainsi la ressemblance des formes arméniennes avec les anciennes formes aryennes n'est pas douteuse (voir § 56). Nous croyons donc pouvoir prendre la hardiesse de supposer que la désinence *ay* est pour *ayr*, de *ar*, *as*. Par analogie,

[1] Cette forme du génitif en *ouyr* ne se trouve guère que dans les écrits de David le philosophe, qui vivait au v<sup></sup>e siècle; elle paraît être une forme dialectique particulière plutôt qu'une forme archaïque générale. Des deux opinions de M. Müller et de Bopp, je n'hésite pas à adopter celle de ce dernier. On a dû dire *mardo-s-yo*, *mardo-yo*, *mardo-y*, à l'instar du retranchement qui s'est fait en grec, dans la désinence du génitif des noms de la 2[e] déclinaison, *λογοσjo*, *λο-γojo*, *λογου*. — Éd. D.

il faudrait dire la même chose [1] des désinences *i*, *w*, dans lesquelles ne se rencontre pas *y*; mais nous aimons mieux nous abstenir, quoiqu'il nous fût très-facile de supposer *khratour* ou *khratouyr*, de *khrat*, de même qu'on trouve *mouyr* de *mou*. Il résulte de ce que nous avons dit que la lettre qui caractérisait primitivement le génitif en arménien était la lettre *r* (pour le datif *m*, voir plus loin), laquelle s'ajoutait au thème du nom, en affaiblissant quelquefois la voyelle finale de ce thème *a* en *i*, *o*. (Voir § 60.)

§ 59. Les déclinaisons arméniennes se divisent essentiellement en deux classes. A la première appartiennent les mots dont le génitif se forme en ajoutant au nominatif les voyelles *ay*, *i*, *oy*, *ou* (ou plus exactement par l'addition de *y*, *i*, au thème du nom); ex. *Sahak*, *Sahakay*; *mart*, *marti*; *athoṛ*, *athoṛoy*; *ĕzgést*, *ĕzgéstou*. Ici il faut observer que dans la langue arménienne aucun mot ne peut être terminé par *a* ou par *o*. On y accole toujours la lettre *y*. Les voyelles *i*, *ou* ne prennent jamais *y*. Ce n'est qu'à l'impératif de certains verbes et dans les

[1] Les désinences *y*, *i*, *ou* du génitif des déclinaisons à voyelles ressemblent beaucoup aux déclinaisons ossètes, dans lesquelles le génitif se forme constamment par l'addition de *j*, *ij* au thème nominal. Il est probable qu'autrefois, en arménien, *y* s'ajoutait aussi à *i* et à *ou*. (Comparez *sirt*, génit. *sĕrti* pour *sĕrtiy*? en ossète *zerde*, génit. *zerdij*; *khrat*, génit. *khratou* et ossète *phatku*, génit. *phatkuj*; *béranoy*, et oss. *djikkoj*; *Sahakay*, et oss. *thoknaj*, etc. Voir Sjögren, Ирон Аевзагахур, p. 52-62.)

noms propres qu'on rencontre *a* final sans être accompagné de *y* : *ara*, *gna*, *Anna*. De même dans *sora*, etc.

Dans la seconde classe rentrent les mots terminés par deux ou plusieurs consonnes (la dernière étant *n*, *r* ou *ģ*) dont le génitif se forme par l'insertion des voyelles *a*, *é*, *i*, *ou* devant la consonne finale; ex. *akĕn*, *akan*; *astĕģ*, *astéģ*.

Nous appelons la première classe *déclinaison à voyelles*, la seconde, *déclinaison à consonnes*, quoique ces dénominations appliquées aux déclinaisons reposent sur un autre ordre d'idées.

DÉCLINAISONS À VOYELLES.

Thème *a*.

§ 60. Génitif en *ay*, *i*, *oy*. La désinence *ay* ne se rencontre que dans la déclinaison des noms propres : *Tĕrdatay*, *Sahakay*, *Arcadéay*, etc. A cette catégorie il faut également rapporter les mots qui, tout en ayant *i* ou *oy* au génitif (ces derniers sont les mots terminés au nominatif par *i*), ont conservé aux autres cas, tant au singulier qu'au pluriel, le *a* primitif du thème : *karg*, génit. *kargi*, instr. *kargaw*, plur. génit *kargaż*; *kĕģzi*, génit. *kĕģzwoy*, instrum. *kĕģzéaw*, plur. génit. *kĕģzéaż*, etc. [1]

Si l'on compare le thème des mots de cette catégorie avec les mots identiques de son et de significa-

[1] Il serait plus exact de reconnaître ici des noms à thèmes mixtes. L'auteur, à quelques cas, n'a pas toujours su dégager du thème la terminaison véritable. — Éd. D.

tion dans les langues de la même famille, on trouve que la forme pleine de ces mots se termine en *a*, comme dans les thèmes arméniens.

| Nom. | Gén. | Thème. | |
|---|---|---|---|
| *patkér* | *i* | *patkéra* | I. *patikara.* |
| *varaz* | *i* | *varaza* | S. *varâha.* |
| *gês* | *i* | *gisa* | S. *kêça*, th. arm. *gisou*, Np. کیسو. |
| *mêg* | *i* | *miga* | Z. *maêgha*, S. *mêgha.* |
| *hraman* | *i* | *hramana* | I. *framânâ.* |
| *hazar* | *i* | *hazara* | Z. *hazañra.* |
| *déw* | *i* | *diwa* | Z. *daêva*, S. *dêva.* |
| *lézou* | *i* | *lézoua* | I. *izâva*, etc. |

Ainsi se trouve confirmée notre opinion (voir § 38), que c'est avec les thèmes arméniens plutôt qu'avec les nominatifs qu'il convient de comparer les mots étrangers congénères [1].

Thème *i.*

§ 61. Génitif en *i*. A cette catégorie appartiennent les mots qui conservent *i* à tous les cas obliques. Dans l'arménien moderne, où il n'est resté qu'une seule déclinaison régulière, tous les mots prennent *i* au génitif; ex. *bar, bari, arqay, arqayi.* Le génitif pluriel, comme dans tous les mots, se forme par l'addition d'un *ż* au thème du mot : *bariż, arqayiż*, etc.

*baj*, gén. *i*, thème *baji*, I. *bâji*, tribut.

Thème *o.*

§ 62. Génitif en *oy*. Les mots qui prennent *oy* au

[1] Cf. Bopp. *Vergl. Gram.* Vorrede zur zweiten Ausgabe, p. XVI-XVII.

génitif conservent *o* à tous les cas obliques, attendu que cette lettre appartient au thème; ex. *béran*, *béranoy; hoġm*, *hoġmoy*. Le mot *vĕġir*, génit. *vĕġĕṛoy*, pour *vĕġiṛoy*, nous offre une preuve manifeste que *o* appartient au thème; *i* tombe par la raison énoncée paragraphe 50. Comparez *vĕġiṛoy*, avec le zend *vîćirô*. Font exception les noms terminés au nominatif en *i* qui, tout en ayant *oy* au génitif, prennent à tous les autres cas obliques la flexion *a* (cf. § 60).

Les monosyllabes *ẓi*, *mi*, *tiq́*, etc. sont les seuls qui conservent *o* à tous les cas.

Thème *ou*.

§ 63. Génitif en *ou*. Les mots qui prennent *ou* au génitif le conservent à tous les cas du singulier comme du pluriel : *khrat*, *khratou* (comp. Z. *khratou*); *gah*, *gahou* (comp. Z. *gâtou*); *mog*, *mogou*, I. *magou*, etc.

A cette catégorie appartiennent les mots qui, au génitif et aux autres cas, perdent leur *r* final : *źanĕr*, *źanou; manĕr*, *manou*, etc.

En réalité les mots de cette catégorie terminés par un *ĕ* suivi de *r* devraient se décliner suivant le système des déclinaisons à consonnes[1] (voir plus bas, § 66); mais ils rejettent le *r* et se déclinent comme les mots terminés par une voyelle, c'est-à-dire

[1] Cf. Schrœderii *Thesaurus linguæ Armenicæ*, p. 80, au mot *ph'oq́ĕr*, où, à côté des formes régulières *ph'oq́ou*, sont citées les formes *ph'oq́er*, *ph'oq́érb*, *i-ph'oq́éré*, régulières par analogie, mais extrêmement rares.

qu'ils prennent une voyelle comme désinence casuelle. A notre avis, la raison de ce phénomène est que, dans ces mots, *r* n'appartient pas au thème du mot. C'est bien plutôt une ancienne désinence du nominatif[1] correspondant à *s* en grec et en latin; d'ailleurs les mots de cette catégorie sont pour la plupart des adjectifs : *barẓĕr, źanĕr, karźĕr, ḋaǵżĕr, thanżĕr, manĕr, pȟoḋĕr.* A l'appui de notre opinion, comparons quelques-uns de ces mots avec des mots de même son et de même signification pris ailleurs; nous verrons qu'aucun de ces derniers ne possède de *r* à la fin, mais qu'ils finissent pour la plupart en *s*.

| | | | |
|---|---|---|---|
| ***thanẓĕr*** | épais | Gén. *thanẓou* | L. *densus*, G. *δασύς*. |
| ***pȟoḋĕr*** | petit | *pȟoḋou* | L. *paucus*. |
| ***manĕr*** | menu | *manou* | L. *minus*. |
| ***barẓĕr*** | haut | *barẓou* | Z. *barĕzat*, Np. برز. |
| ***ḋaǵżĕr*** | doux | *ḋaǵżou* | S. *svâdou*, L. *suavis*, lit. *svaldus*. |
| ***karźĕr*** | dur, fort | *karźou* | G. *κράτος*, force, puissance. |
| ***źaǵĕr*** | rire | *źaǵou* | G. *γέλως*. |
| ***méǵĕr*** | miel | *méǵou* | G. *μέλι*, S. *madhou*. |

(*méǵrapop*, pastèque, L. *melopepo*, melon.)

*Asĕr*, outre son génitif habituel *asou*, a aussi la forme *asrou;* comparez S. *açra*, où *r* appartient au corps du mot.

[1] Suivant M. Petermann, *r* à la fin des adjectifs prouve seulement que ces adjectifs proviennent de génitifs de nominaux, parce que *baržĕr* vient de *barž*, et même *méǵĕṛ* de *méǵ*. *Gram. ling. Arm.* p. 101.

DÉCLINAISONS À CONSONNES.

§ 64. Passons aux mots dont le génitif et conséquemment les autres cas obliques se forment par l'insertion de *a*, *é*, *i*, *ou* devant la dernière consonne. Ce qui caractérise les mots de cette classe, c'est qu'ils sont terminés par deux ou plusieurs consonnes dont la dernière est un *n*, un *r* ou un *ǵ*. Les mots terminés en *oar*, *oun*, c'est-à-dire dans lesquels la dernière syllabe est *ioun* ou *iour*, font partie aussi de cette classe.

Dans tous les mots de cette même classe, il faut nécessairement supposer qu'entre les deux dernières lettres il a disparu une voyelle qui revient dans les cas obliques. Quoique au nominatif on n'écrive pas de voyelle entre les deux dernières consonnes, néanmoins cette voyelle existe et se fait sentir : *ast ǵ*, étoile, se prononce *astĕǵ*; *atamn*, dent, se prononce *atamĕn*, etc. Ici il ne faut pas perdre de vue que les mots finissant par une lettre autre que *n*, *r* ou *ǵ*, qu'ils soient terminés par deux ou par trois consonnes, forment leur génitif et leurs autres cas d'après le système des déclinaisons à voyelles : *mard*, *mardoy*; *aǵb*, *aǵbi*, etc.

Dans l'examen des déclinaisons à consonnes, il est nécessaire d'avoir présentes à l'esprit les règles expliquées paragraphes 48-55.

Dans cette classe nous avons disposé la formation du génitif conformément aux lettres caractéris-

tiques appartenant au thème; cette restitution donnera la forme même du génitif.

Thème *a.*

§ 65. Génitif *a* devant *n* final, conséquemment *an*, rarement *ĭn*.

A cette catégorie se rattachent :

*a.* Les mots terminés au nominatif par *mĕn*, génitif *man*. La terminaison *mĕn* est l'ancien suffixe *man*, que l'on retrouve dans le sanscrit (*man*, dans *ǵan-man*), en zend (*man*, dans *maêç-man*, *aç-man*), en grec (*μον*, dans *γνῶ-μον*), en latin (*men*, dans *no-men*, *ag-men*[1]), en russe (мень, мя-мени, dans пла-мень, пла-мя). Il faut distinguer en arménien deux espèces de mots terminés par *mĕn*.

La première comprend les mots qui se forment par addition à la racine verbale de la terminaison *oumĕn*, laquelle correspond, pour le sens, aux terminaisons russes ение, аніе : *ankoumĕn*, chute; *śarjoumĕn*, mouvement. D'après une règle connue (§ 50) *ou* disparaît au génitif, et de *ankoumĕn*, *śarjoumĕn* viennent les génitifs *ankĕman*, *śarjĕman*, etc.

La seconde espèce renferme les mots dans lesquels la terminaison *mĕn* forme avec la racine du mot un tout tel qu'il est impossible de les séparer l'une de l'autre. Cette ancienne terminaison *mĕn*, génit. *man*, se change quelquefois en *oun*, et reparaît seulement au génitif sous la forme *man*, ou bien

[1] Schleicher, *Compendium*, § 219.

14.

perd complétement son *m* primitif en le remplaçant par les lettres *ou*, *n*. Au nombre de ces mots nous plaçons : *atamĕn*, dent (de la racine *at*, S. *ad*, L. *ed-ere*, qui ne se rencontre dans aucun autre mot), génit. *ataman; sérmĕn*, génit. *sérman* (comp. семя, *semen*), semence; *koģmĕn*, *koģman*; *kimĕn*, *kiman*, et autres. A cette sorte de mots se rattachent ceux qui ont perdu *m* en partie ou totalement : *paśtaun* (pour *paśtamĕn*), génit. *paśtaman; aśoun* (pour *aśomĕn*), génit. *aśnan* (pour *aśoman*), automne (comp. S. *uśman*, été); *anoun* (pour *anomĕn*), génit. *anouan* (pour *anoman*), nom (comp. le grec ὄνομα). Les mots *garoun*, printemps, *mah*, mort, *zéģoun*, toit, font au génitif *garnan*, *mahouan*[1] (*mahoa*), *zéģouan*, probablement pour la même raison.

Remarque I. Les mots qui ont *man* au nominatif se déclinent suivant le système des déclinaisons à voyelles, avec la lettre caractéristique *i* - *a* : *sahman*, génit. *sahmani*, instrum. *sahmanaw; payman*, *gérézman*, etc.

Remarque II. Les mots qui ont *oumĕn* au nominatif, *man* au génitif, *aroumĕn*, *arman*, *kataroumĕn*, *katarman*, ont, quoique rarement, un autre génitif, *katarmani*, *armani*, formé d'un nominatif hypothé-

[1] Ce génitif *mahouan*, de *mah*, donne le droit de supposer un ancien nominatif *mahomĕn*, thème *mahoman*. Cette contraction de *mahoman* en *mah* ne peut s'expliquer autrement que par cette considération qu'autrefois l'accent était sur l'antépénultième. S'il avait porté sur la seconde, nous aurions *mahoun*, *mahouan*, comme *anoun*, *anouan*. On peut mettre en parallèle avec la forme hypothétique *mahoman* le sanscrit *máriman*, mort. Bopp, *Vergl. Gram.* III, 166.

tique *katarman*, *aṛman*. Il est difficile de rendre raison de ce phénomène. Proviendrait-il de ce qu'en arménien le génitif (le thème) s'emploie fréquemment comme nominatif et demande, par conséquent, une autre déclinaison, ou bien d'un rétablissement de l'ancienne forme? Nous rencontrerons un peu plus loin des faits du même genre dans d'autres catégories des déclinaisons à consonnes.

*b.* Les mots en *ioun* font au génitif *éan* (de *ian*) : *ẓioun*, *ẓéan*, neige (comp. le grec *χιών*); *sioun*, *séan*, colonne (comp. le grec *κίων*); *arioun*, *aréan*. A ce genre de mots se rapportent : *sĕtïn*, *sĕtéan*, sein, S. *stana; vaǵiw*, *vaǵwéan; tiw*, *tĕwĕnǵéan*. A *tiw* il faut supposer un autre génitif, *tĕwi*, puisqu'on trouve *ĕ i-tĕwê*, et *tĕwĕnǵéan* doit être le génitif de *tĕwĕnǵioun* inusité. Le mot *tĕwenǵéan* se prend aussi comme nominatif avec le génitif *tĕwĕnǵéni*.

Passons à la terminaison *thioun*, qui forme une masse de mots dans la langue arménienne. Nous assimilons cette terminaison à celle du latin *tio*(*n*). M. Schleicher[1] fait venir la terminaison *tion* du suffixe commun aux langues indo-européennes, *ti*, augmenté de la syllabe *ôn*, primitivement *an*. Ainsi le génitif et thème de *thioun*, *théan* (de *thian*) ressemblera de très-près au suffixe primitif *tian* : *zôrouthiun*, *zôrouthéan*, etc.

*c.* Les mots terminés par *n* précédé d'une autre

[1] *Compend.* § 226, p. 366.

consonne ou d'un *ĕn* : *akĕn*, *akan*; *olorn*, *oleran*; *aģé-ģĕn*, *aģéģan*; *oulĕn*, *oulan*; *zmérn*, *zméran* (§ 54); *asé-ģĕn*, *asĕģan* (§ 50); *éģéģĕn*, *éģéģan*; *bambiŝĕn*, *bambĕŝan*; *skizbĕn*, *skĕzban*; *ģirtĕn*, *ģĕrtan*; *pouytĕn*, *poutan* (§ 53); *dourn*, *dĕran*; *éģéamĕn*, *éģéman*, etc.

Ici se rapportent les mots en *ik*, *oust*, *ourd* et autres qui, suivant l'usage des langues indo-européennes, perdent au nominatif le son nasal[1] *n* : *aģģik*, *aģģĕkan*; *mardik*, *mardkan*; *galoust*, *galĕstéan*; *khorhourd*, *khorhĕrdian*; *téçil*, *téçĕléan*; *manouk*, *mankan*, etc.

Les mots terminés en *ioun* forment leur pluriel par le *ģ* ajouté au singulier.

Les mots qui ont *an* au génitif (thème) changent *a* en *ou* avant de prendre *ģ* : *aģéģounģ*, *atamounģ*, etc. à l'exception des mots qui perdent le son nasal *n*, et dont le pluriel se forme par l'addition de *ģ* au nominatif singulier pour les uns, au génitif pour les autres avec changement de *a* en *ou* : *siounģ*, *aģģĕkounģ*, etc.

*d*. Les mots terminés en *ĕn* qui, tout en prenant *i* au génitif devant *n*, ont conservé au thème et aux autres cas un *a* primitif[2] : *anzĕn*, *anzïn*, *anzamb*; *azĕn*, *azïn*, *azamb*. Il est possible qu'à l'origine tous les mots terminés ainsi par *ĕn* eussent au génitif

[1] Bopp, *Vergl. Gram.* I, § 139, 183[b].

[2] Il n'est pas démontré le moins du monde que le *a* soit ici plus primitif que le *i* ou le *ĕ*. Ce sont trois formes, forte, faible ou moyenne, et très-faible du même thème, et elles ont pu parfaitement naître et exister simultanément, ou par une genèse inverse de celle qui résulte des idées de l'auteur. — Éd. D.

*a*, lequel, dans quelques cas, se serait affaibli en *i*, et dans les autres se serait conservé intact. Il y a en effet quantité de mots qui possèdent les deux formes de génitif, l'une en *a* primitif, l'autre en *i*; ex. *bourn*, génit. *bĕran* et *bĕrïn*; *thĕkĕn*, génit. *thikan* et *thikïn*; *akĕn*, *akan* et *akïn*, etc. (Voir la Grammaire du P. Ars. Bagratouni, p. 31, § 63.)

Le pluriel de ces mots se forme par l'addition de *ģ* au génitif, ou en *ounģ*, suivant la règle générale: *anzĕn*, *anzïnģ* et *anzounģ*; *azĕn*, *azïnģ* et *azounģ*; *harsĕn*, *harsounģ*, etc.

Thème *é*.

§ 66. A cette variété appartiennent tous les mots terminés par un *r* ou un *ģ* précédé d'un *ĕ* : *hamĕr*, génit. *hamér*; *oustĕr*, génit. *oustér*. Parmi les mots qui prennent *é* devant la dernière consonne au génitif, il en est beaucoup qui ont gardé cet *e* dans les mots semblables des autres langues congénères, ce qui confirme encore davantage le fait que la forme pleine des mots arméniens s'est conservée dans le thème (génitif et instrumental) et a subi une contraction au nominatif.

Génitif et thème.

*astĕģ*, astre, *G. astéģ*, *ἀστήρ*.
*doustĕr*, fille, G. *dĕstér*, *θυγάτηρ*.
*tagĕr*, beau-frère, G. *tagér*, *δαήρ*.
*oskĕr*, os, G. *oskér*, *ὀστέον*.
*kaysĕr*, empereur, G. *kaysér*, Καῖσαρ, All. *Kaiser*.

*Étĕǵ*, lieu, G. *étéǵ*, a une autre forme, *téǵi*, dans laquelle *é* s'est conservé.

Il faut ajouter ici les mots terminés en *iour : aǵbiour, éǵǵiour, aliour*. Ces mots ont encore deux autres formes pour le nominatif : *aǵbéour, eǵǵéour, aléour* (comparez le grec ἄλευρον), et *aǵbér, éǵǵér, alér*, cette dernière forme est inusitée. Le génitif et le thème de ces mots ressemblent à la deuxième et à la troisième forme du nominatif. *Aliour* possède en outre le génitif *aliouri* [et en vulgaire *alerou*, Éd. D.].

Thème *ou*.

§ 67. Il n'est resté qu'un seul mot formant son génitif par l'épenthèse de *ou* devant sa consonne finale, c'est le mot *ór* = *aur*, génit. *awour*. On rencontre les formes *ar orīn*, *nouyn órīn*, mais dans un sens adverbial.

DU DATIF.

§ 68. Le datif était caractérisé primitivement par la lettre *m* qui n'est plus usitée dans la déclinaison des noms, mais qui s'est conservée dans les pronoms, comme : *oum*, *im*, *sĕma*, *aysĕm*, *ouméq́*, *sĕmīn*, *sorayoum*, etc.

La désinence *oum* se montre dans les noms de nombre ordinaux : *araǵnoum*, *érkrordoum*, etc. ainsi que dans les substantifs chez les plus anciens écrivains : *mardoum*, *kisoum*, *sĕrboum*, etc. Conséquemment le datif se formait primitivement par l'addition de *m* au thème du mot : *mard*, thème *mardo*, datif

*mardom*, ou avec *y* : *mardoym* = *mardoum*[1]. Dans les pronoms ce *m* se place très-souvent entre la racine et la désinence; ex. *na*, datif *nĕ-m-a; nouyn*, datif *nĕ-m-ïn*, etc.

Dans les dialectes caucasiens de l'arménien moderne, cette désinence *oum* constitue le *locatif*. C'est un reste de l'ancienne langue dans laquelle le locatif dérive du datif précédé de la préposition *i* (*y* devant une voyelle). Ainsi, au lieu des anciennes formes *i-gĕlkhoum*, *y-ékéġéżoum*, on dit aujourd'hui *gĕlkhoum*, *ékéġéżoum*, etc.

Ce *m* caractéristique du datif se rencontre également dans d'autres langues indo-européennes : en allemand, *we-m*, *ih-m;* en russe, ему, кому, доброму et à tous les cas du pluriel. Nous pouvons rapporter ici le sanscrit *ka-smâi* et le zend *ka-hmâi*[2].

En général, dans les déclinaisons arméniennes, tant dans celles à voyelles que dans celles à consonnes, au singulier comme au pluriel, le datif ressemble au génitif.

Sous ce rapport il s'est produit le même phénomène que dans l'ancien perse, où le génitif a commencé à remplacer le datif[3].

### DE L'INSTRUMENTAL.

§ 69. La lettre caractéristique de l'instrumental

[1] Dans la *Grammaire* de Denys de Thrace, p. 92, la forme du datif singulier est *oum* : *astouźoum*.

[2] Bopp, *Vergl. Gram.* I, p. 343.

[3] Spiegel, *Kurzer Abriss der Geschichte der Erânischen Sprachen*, dans *Beiträge zur vergl. Sprachforsch.* B. II, p. 9.

est représentée par la consonne *b*=*v*=*w*, c'est-à-dire par la labiale sous les trois formes de son adoucissement. Cette lettre à l'instrumental est un reste d'une antiquité très-reculée, et l'arménien, même de nos jours, l'a conservée plus purement que le sanscrit et le latin, chez lesquels elle n'existe qu'à l'instrumental singulier. Dans la langue indo-germanique primitive, dit Schleicher[1], la désinence de l'instrumental a dû être *bhi*, si l'on en juge par le pluriel *bhi-s*, et par les traces qui en sont restées dans les idiomes slaves, *mĭ*, et dans le lithuanien, *mi*.

Dans les déclinaisons à consonnes, *b* s'ajoute au thème du mot : *atamĕn*, thème *ataman*, instrum. *atamanb* (*n* devant une labiale se change en *m*, comme dans le latin *imprimis* pour *inprimis*, etc.); *astĕģ*, G. *astéģ*, instrum. *astéģb*, etc.

Dans les déclinaisons à voyelles avec thème en *a* et en *i*, à l'instrumental on ajoute au thème la semi-voyelle *w* : *Sahakaw*, *arģayïw*, *bariw*, etc. Aux thèmes en *o* on ajoute *v*, pour conserver la prononciation de ce cas (autrement *o* + *u* se prononcerait comme le latin *u*) : *mard*, thème *mardo*, instrum. *mardov*, pour *mardou*, etc. Aux thèmes en *ou* on n'ajoute pas de *w* pour former l'instrumental, afin d'éviter l'accumulation de *ou* et *w;* ainsi *khrat*, thème *khratou*, fera à l'instrumental *khratou*, au lieu de *khratouw*.

Ce cas au pluriel se forme par l'addition de *ģ* à l'instrumental singulier, et par conséquent nous

[1] *Compend.* § 259, Instrum. sing. II.

avons, pour les déclinaisons à consonnes, la désinence *bq̇* correspondant au sanscrit *bhis*, au zend *bis* et au latin *bus* (voir ce qui a été dit de la lettre *q̇*, § 9); et pour les déclinaisons à voyelles *wq̇* et *vq̇* : *bariwq̇*, *mardovq̇*.

La désinence *ov* de l'instrumental s'est conservée dans l'arménien moderne pour tous les mots, tant au singulier qu'au pluriel.

Dans les pronoms, les lettres *w*, *v* se placent souvent non à la fin du mot, mais entre la racine et la désinence, comme nous l'avons déjà observé pour le génitif et le datif : *novïn*, *aydouik*, etc. Quelques pronoms démonstratifs prennent deux fois la lettre caractéristique de l'instrumental. De *na* on devrait avoir par analogie *nova*, mais on écrit *novaw;* de *nouyn*, outre *novïn*, on a encore *novïmb*, etc.

Suivant Petermann[1], l'origine de la désinence *w* de l'instrumental doit être cherchée dans la conjonction *éw*, et. Quoique, examinée superficiellement, cette opinion paraisse ne pas être sans fondement : *inéw*, de *im* + *éw; q̇éw*, de *q̇o* + *éw* ou *q̇ou* + *éw*, de même *q̇ér* pour *q̇ëwér*, les explications données plus haut ne nous permettent pas de nous y arrêter.

### DE L'ABLATIF.

§ 70. La lettre caractéristique de l'ablatif dans les anciennes langues aryennes est *t*, précédé de *a*, lorsque le mot se termine par une consonne; ex. S. *açvâ-t*, Z. *vâć-at*, *açman-at*, *tanao-t*, *açrâ-t*, etc.

[1] *Gram. ling. arm.* p. 112-113, *De nomine.*

Dans le latin archaïque, on rencontre *d* comme signe caractéristique de l'ablatif[1] : *senatu-d*, *mari-d*, *navale-d* (Col. Rostr.), *sententia-d*, *ea-d*, etc.

En arménien l'ablatif est marqué, dans la plupart des cas, par la lettre *é*. Tous ceux qui s'occupent de cette langue savent quel rôle important joue cette lettre dans les flexions grammaticales, mais personne n'a expliqué son origine d'une façon suffisamment claire. Windischmann, dans son mémoire intitulé *Die Grundlage des Armen.* etc. p. 28, appelle la désinence *é* de l'ablatif un phénomène énigmatique. Bopp, au contraire (I, 356), a montré clairement que *é*, dans toutes les flexions grammaticales, est un ancien *et* transformé en *é* par suite de la perte du *t*. Nous pensons que le *t* s'est d'abord changé en *y*, et que *é* + *y* s'est converti ensuite en *é*. Par conséquent *é* = *éy* résultant de *ét*, c'est-à-dire *é* = *éy* provenant de *et* (§ 55). Dans la section des pronoms et dans celle des verbes, nous examinerons plus en détail l'application de cette loi.

Bornons-nous ici à éclaircir par un exemple l'apposition de cette lettre à l'ablatif. L'ablatif de *himĕn* sera, sans préposition, *himané*. En remplaçant *é* par son représentant primitif *et*, nous avons *himan-et*, en parallèle avec le zend *açman-at*. Ainsi *et* primitif s'est d'abord changé en *éy*, ensuite en *é*. Par conséquent *himané* = *himanéy*. La désinence de l'ablatif dans la langue ossète, *ej*, *œj*, ressemble on ne peut mieux à la désinence arménienne. Là, comme ici,

[1] Bopp, *Vergl. Gram.* I, § 180-184; Schleicher, *Compend.* § 251.

le *t* primitif s'est adouci en *j* ou en *ĭ*. L'ossète *zerdejej*, *khorej* est exactement la même chose que l'arménien *sĕrtéy* = *sĕrtê*, *ḉéṛéy* = *ḉéṛê* (Sjögren, Ipoн аевзагахур, p. 56-57). *Anẓĕn*, *astĕḉ*, *hamĕr* nous donnent de même *anẓnê*, *astéḉê*, *haméré*. L'ancien perse[1] nous présente quelque chose de semblable. Là aussi le *t* a disparu de l'ablatif conformément au génie de la langue, et il n'est resté que *â;* ex. *haćâ kambugiyâ*.

L'ancien *a* dans les formes grammaticales s'est changé dans l'arménien en *é;* ex. *és*, S. *aham*, Z. *azĕm; vazém*, S. *vahâmi*, Z. *vazâmi*, etc. De ce qui a été dit plus haut il ressort que l'arménien *é*, dans les flexions, correspond de tous points à l'ancien aryen *at*, et suppose la même forme primitive.

Toutes les déclinaisons à consonnes, et parmi les déclinaisons à voyelles celles qui ont *i* ou *ḉ* au génitif, prennent *ê* à l'ablatif: *i-sérmanê*, *i-séḉanê*, *i-baṛê*. Il en est de même de la majeure partie des pronoms: *i-nĕmané*, *y aysmanê*, *y-ormê*, etc. Ce *ê* s'est conservé dans les dialectes occidentaux, c'est-à-dire des Arméniens qui habitent la Turquie, la Crimée et la Nouvelle-Nakhitchévan sur le Don : *noramén*, *jamén*, *érkĕnḉên*, *banên*, etc. Dans les dialectes des Arméniens du Caucase, l'ablatif est caractérisé par les syllabes *ouż*, *iż* (comparez le russe изъ) : *noraniż*, *jamiż*, *érkĕnḉiż*, *baniż*, etc. Dans le dialecte de Tiflis nous trouvons de nouveau *é* joint au thème : *gré*,

[1] Spiegel, *Kurzer Abriss der Geschichte der Erânischen Sprachen*, dans *Beiträge zur vergl. Sprachforsch.* B. II, p. 9.

*ģrê;* quelquefois à l'ancien datif : *zovémên*, *tënémên*, etc. Le *n* que l'on rencontre tantôt devant, tantôt après la désinence *é*, *i-nĕmanê*, *i-ꝗên*, n'appartient à l'essence ni du mot, ni de la désinence. Il est ajouté par euphonie [1], et dans l'arménien moderne il se change même en *m* : *nožamên* au lieu de l'ancien *nožanê*, etc.

Dans les déclinaisons à voyelles avec thème en *a* ou en *o*, conséquemment avec désinences *ay*, *oy* au génitif et au datif; l'ablatif se forme simplement par l'adjonction de la préposition *i* (*y* devant une voyelle) au datif : *i-Sahakay*, *i-hoģmoy*, *i-gïnwoy*, etc.

Il serait très-séduisant d'expliquer les désinences *ay*, *oy* de l'ablatif comme des nuances de *at*, *ot* anciens, formées par l'intermédiaire de *ay*, *éy;* mais deux circonstances nous empêchent de prendre une conclusion si précipitée : le pluriel et la préposition *i*. Au pluriel, dans tous les cas et dans tous les mots [2], l'ablatif ressemble complétement au datif. Pour distinguer l'ablatif du génitif et du datif et pour marquer davantage l'existence de ce cas, on y ajoute la préposition *i* [3] (*y* devant les voyelles), qui restitue

[1] Il nous est impossible de partager l'opinion de M. Petermann (*Gram. ling. Arm.* p. 108-109) prétendant que la plus ancienne désinence de l'ablatif était *ên* pour *ê*, et que ce *ên* vient du préfixe *ĕn* ou *ĕnd* ajouté à la fin du mot.

[2] Il n'y a que de très-rares exceptions, et seulement dans les pronoms.

[3] Comparez la préposition *hacâ* jointe à l'ablatif dans l'ancien perse et dans le zend (Spiegel, *Die Altpers. Keilinschrift.* p. 6, 221); en persan moderne ز۱. Dans les plus anciens écrivains arméniens,

au mot la valeur du *t* disparu. La même chose arriva au singulier, où beaucoup de mots ont perdu la lettre caractéristique de l'ablatif. Alors on se mit à le remplacer par le datif, et, pour l'en distinguer, on ajouta la préposition *i*. C'est pour cela que dans les désinences *ay*, *oy*, il n'est pas possible de voir une ressemblance purement fortuite avec le génitif, comme l'a pensé Fr. Müller[1].

Il faut croire que, dans l'origine, cette préposition ne s'ajoutait qu'aux mots qui avaient perdu la lettre caractéristique de l'ablatif, et que ce n'est que plus tard et par analogie qu'elle fut jointe à tous les autres, même à ceux qui avaient conservé *ê*. Le fait que les mots de cette dernière catégorie ont commencé par être employés sans préposition ressort clairement de l'existence des adverbes *ïnẓên*, *ģézên*, anciens ablatifs dépourvus de préposition. Dans les mots dont le génitif est irrégulier, comme *ayr*, *hayr*, *ģouyr*, *kĭn*, *giouģ*, etc. l'ablatif se forme suivant l'ancien principe, c'est-à-dire par l'addition de *ê* au datif : *y-arnê*, *i-hôrê*, *i-knoģê*. L'ablatif *y-aurê*, de *ôr* = *aur*, datif *awour*, est régulier (voir § 50).

§ 71. C'est ici le lieu de dire quelques mots de quatre cas qui figurent dans la plupart des grammaires, mais qui ne sont pas acceptés par nous,

on rencontre souvent, en pareil cas, la préposition *n* au lieu de *y* devant les voyelles.

[1] *Ueber das* j *einiger Formen im Armenischen*, dans Kuhn und Schleicher, *Beiträge*, B. II, p. 487.

le *datif prépositionnel*, le *locatif* (*nérqoyakan*), le *narratif* (*patmakan*), le *circonférenciel* (*pararakan*).

Tous ces cas se forment par l'adjonction de prépositions aux cas déjà connus.

Le *datif prépositionnel* marque la direction et se forme par la prosthèse des prépositions *i-*, *z-* (prononcez *ĕz* devant un mot commençant par une consonne), *ar*, *ĕnd*, au nominatif. Au pluriel le *q* du nominatif se change en *s* : *i-hayr*, *ż-hars*, etc.

Le *locatif* se forme par l'adjonction de la préposition *i* au datif, rarement au nominatif : *i-tan*, *i-mardoum*, *i-mard* [1].

Le *narratif*, qui est la même chose que le prépositif russe avec les prépositions о, объ, se forme de l'ablatif par le changement de la préposition *i* en la préposition *z-* ; ex. *z-nĕmanê*, *z-arqayê*, *z-athoroy*.

Le *circonférenciel* se forme de l'instrumental par le moyen de la préposition *z* : *z-arqayiw*, autour du roi ; *z-tamb*, autour de la maison, etc.

Le *vocatif* est en tout et partout semblable au nominatif.

[1] L'auteur aurait pu distinguer le locatif *déterminé* qui se forme avec le datif et la préposition *i*, comme *i-mardoum*, « dans l'homme, tel ou tel homme spécialement désigné, » et le locatif *indéterminé*, formé du nominatif joint à la même préposition, comme *i-mard*, « dans un homme, pris en général. » Quoique ces deux nuances ne soient pas toujours parfaitement distinctes, elles sont cependant exactement observées par les bons auteurs ; elles se reproduisent pareillement à l'accusatif, qui est *déterminé*, lorsqu'il est accompagné de la préposition *z*, et *indéterminé*, lorsque cette préposition manque ; exemple : *dour ĩnz z-haż* « donne-moi le pain, » et *dour ĩnz haż* « donne-moi du pain. — Éd. D.

§ 72. Voici quelques exemples des déclinaisons régulières.

a. Déclinaisons à voyelles.

Singulier.

| | Thème *titana.* | Thème *azga.* | Thème *źéro.* |
|---|---|---|---|
| N. | *titan* | *azg* | *źér* |
| G. D. | *titana-y* | *azgi* | *źéro-y* |
| I. | *titana-w* | *azga-w* | *źéro-v* |
| AB. | *i-titana-y* | *y-azg-ê* | *i-źéro-y* |
| AC. | *z-titan* | *z-azg* | *z-źér* |

| | Thème *ginéa.* | Thème *bani.* | Thème *Khratou.* |
|---|---|---|---|
| N. | *gini* | *ban* | *khrat* |
| G. D. | *gïnw-oy* | *bani* | *khratou* |
| I. | *ginéa-w* | *bani-w* | *khratou* |
| AB. | *i-gïnw-oy* | *i-banê* | *i-khratou-ê* |
| AC. | *z-gini* | *z-ban* | *z-khrat* |

Pluriel.

| | | | |
|---|---|---|---|
| N. | *titan-q̓* | *azg-q̓* | *źér-q̓* |
| G. D. | *titana-ż* | *azga-ż* | *źéro-ż* |
| I. | *titana-wq̓* | *azga-wq̓* | *źéro-vq̓* |
| AB. | *i-titana-ż* | *y-azga-ż* | *i-źéro-ż* |
| AC. | *z-titan-s* | *z-azg-s* | *z-źér-s* |

| | | | |
|---|---|---|---|
| N. | *gini-q̓* | *ban-q̓* | *khrat-q̓* |
| G. D. | *ginéa-ż* | *bani-ż* | *khratou-ż* |
| I. | *ginéa-wq̓* | *bani-wq̓* | *khratou-q̓* |
| AB. | *i-ginéa-ż* | *i-bani-ż* | *i-khratou-ż* |
| AC. | *z-gini-s* | *z-ban-s* | *z-khrat-s* |

*b.* Déclinaisons à consonnes.

Singulier.

| | Thème *ataman.* | Thème *hamér.* | Thème *azan.* |
|---|---|---|---|
| N. | *atamĕn* | *hamĕr* | *azĕn* |
| G. D. | *ataman* | *hamér* | *azïn* |
| I. | *atamam-b* | *hamér-b* | *azam-b* |
| AB. | *y-ataman-ê* | *i-hamér-ê* | *y-azn-ê* |
| AC. | *z-atamĕn* | *z-hamĕr* | *z-azĕn* |

| | Thème *śan.* | Thème *awour.* |
|---|---|---|
| N. | *śoun* | *aur* = *ôr* |
| G. D. | *śan* | *awour* |
| I. | *śam-b* | *awour-b* |
| AB. | *i-śan-ê* | *y-aur-ê* |
| AC. | *z-śoun* | *z-aur* *z-ôr* |

Pluriel.

| | | | |
|---|---|---|---|
| N. | *atamoun-q̓* | *hamér-q̓* | *azïn q̓* |
| G. D. | *ataman-ż* | *hamér-ż* | *azan-ż* |
| I. | *atamam-bq̓* | *hamér-bq̓* | *azam-bq̓* |
| AB. | *y-ataman-ż* | *i-hamér-ż* | *y-azan-ż* |
| AC. | *z-ataman-s* | *z-hamér-s* | *z-azïn-s* |

| | | |
|---|---|---|
| N. | *śoun-q̓* | *awour-q̓* |
| G. D. | *śan-ż* | *awour-ż* |
| I. | *śam-bq̓* | *awour-bq̓* |
| AB. | *i-śan-ż* | *y-awour-ż* |
| AC. | *z-śoun-s* | *z-awour-s* |

DÉCLINAISONS IRRÉGULIÈRES.

§ 73. Nous avons examiné dans les paragraphes précédents tout ce qui touche au système commun

des déclinaisons arméniennes. Le moment est venu de dire quelques mots des déclinaisons irrégulières. La majeure partie des anomalies que présente la déclinaison de certains mots s'explique facilement : 1° par la tendance de la langue à négliger les voyelles; 2° par la perte de l'accent primitif. D'autre part il existe quelques mots dont les irrégularités exigent un examen plus détaillé.

*a. ayr*[1]; homme; racine *ar,* thème *aran.*

La déclinaison irrégulière de ce mot s'explique aisément, si l'on admet un nominatif *ar* avec perte du son nasal *n*, et on le déclinera suivant le système des déclinaisons consonnantiques (voir § 65). Il est clair qu'au génitif, et par conséquent à l'ablatif, l'ac-

[1] On peut supposer que *ayr, aṛn* ont la même origine que le grec *ἀῤῥην-ενος*, mâle, *männlich*. Les racines *ar, aṛ* jouent dans la langue arménienne un rôle important. Plus de quinze cents mots, tant simples que composés, commencent par cette syllabe. Voir ce qui est dit sur cette racine dans les langues indo-germaniques, dans le livre de Max Müller, *La science du langage*, p. 211-214. — [L'arménien *ayr* est le S. *arya*, et dans les mêmes rapports avec ce dernier mot que *ayl,* avec le S. *anya* « autre, » grec *ἄλλος*, lat. *alius*. On remarquera en même temps que *ayl*, étant le résultat d'une apocope, a, par compensation, renforcé la voyelle de la racine, en la changeant en diphthongue. La supposition d'un thème unique, donné par l'auteur comme paradigme, dans *ayr,* homme; *śoun,* chien, etc. n'est pas admissible; il aurait dû reconnaître l'existence des trois thèmes bien distincts qui prévalent dans le système de la déclinaison arménienne, l'un fort, l'autre faible ou moyen, et le troisième très-faible; trois degrés sur lesquels la voyelle de la racine ou la dernière du radical (*stamm*) descend ou monte, comme les notes de la gamme musicale sur un clavier. — Éd. D.]

cent était placé primitivement sur la première syllabe; c'est ce qui explique la disparition ou la transformation en *ĕ* (voir § 32) de la dernière voyelle, ainsi que le changement de *r* en *ṛ*.

| | Singulier. | Pluriel. |
|---|---|---|
| N. | *ayr*, au lieu de *ar* (*n*) | *arq̇* |
| G. D. | *aṛn*, au lieu de *arĕn* pour *aran* | *aran-ż* |
| I. | *aram-b*, au lieu de *aran-b* | *aram-bq̇* |
| AB. | *y-aṛn-ê*, au lieu de *y-aran-ê* | *y-aran-ż* |

Au génitif et au datif *áran* est devenu *ar(ĕ)n*, puis *aṛn* par suite du changement de *r* en *ṛ* devant *n*. Ainsi se décline *tér*, formé de *ti* + *ayr*, comme *tikïn*, de *ti* + *kïn* : G. D. *téaṛn*, de *ti* + *aṛn*; I. *téramb*, pour *ti* + *aramb*; AB. *téaṛnê*, de *téṛnê*, pour *ti* + *aṛnê*. Pluriel, N. *téarq̇*, pour *ti* + *arq̇*; *téranż*, pour *ti* + *aranż*, et *téarż*, particulièrement dans les mots composés.

*b. mayr*, mère; thème *mar*.

Nous avons vu, § 13, que dans le mot *mayr* le *y* était, suivant un usage de la langue arménienne, une transformation de *t* ancien (comparez Z. *mâtarĕ*). Si nous examinons les idiomes iraniens modernes, nous y trouverons beaucoup d'analogie avec les formes arméniennes de ce mot. Type arménien ancien : *mayr*, comp. مایر dans le dialecte du Guilek [1]; en arménien moderne, dialectes occi-

[1] Bérézine, *Recherches sur les dialectes persans*, Casan, 1853, t. II, p. 92.

dentaux : *mar*, comp. مار dans le dialecte du Mazanderan[1]. Il faut remarquer que le thème de *mayr* aux cas obliques, à l'exclusion du génitif et de l'ablatif du singulier, est *mar*, et que tous les cas se forment régulièrement de ce thème. La déclinaison irrégulière de ce mot consiste en ce que au génitif il fait *maur* = *môr*, et à l'ablatif *i-mauré* = *i-môré*. Relativement à cette irrégularité du génitif, nous en avons un exemple dans l'afghan مور *mère* (Raverty, *Gram.* p. 18).

La désinence du génitif singulier arménien et du nominatif singulier afghan relativement au mot *éġbayr* nous offre exactement la même ressemblance. Au reste, c'est ici le lieu de parler un peu de la formation de ce mot. *Éġbayr*, venant de *brâtar* par analogie comme *hayr* et *mayr* de *patarĕ* et de *mâtarĕ*, a dû être *braïr* (comp. dans le dialecte du Guilek, برادر, برار, et en kurde برا), génitif *bror* (comp. l'afghan ورور, Raverty, *loc. cit.*).

En intervertissant l'ordre des deux premières lettres du mot *braïr*, on a *rbaïr*. La langue arménienne n'admettant pas le *r* initial qu'elle fait toujours précéder de la voyelle *'a* ou *e* (voir §§ 33, 34), nous avons *éġbayr* (comp. l'ossète *ervade*), mot formé comme *kĕrkïn* de *érkĕkïn*. Grâce à la parenté des deux liquides *ġ* et *r* (§ 11), on comprend aisément le passage de *érbayr* à *éġbayr*.

[1] Bérézine, *loc. cit.*

| | Singulier. | Pluriel. |
|---|---|---|
| N. | *mayr* | *mar-q̂* |
| G. D. | *maur=mór* | *mar-ż* |
| I. | *mar-b*, rarement *maram-b* | *mar-bq̂* |
| AB. | *i-maur-é=i-mór-ê* | *i-mar-ż* |

Ainsi se déclinent *éġbayr* et *hayr;* outre la forme ordinaire du pluriel, ce dernier en possède une autre, pour les cas obliques, analogue à celle de *ayr*, G. D. *haranż*, I. *harambq̂*.

*c. kïn*, femme.

*Kïn*, femme (comp. le grec *γυνή*), de même que *giouġ*, a conservé au génitif l'ancienne lettre *ġ* (§ 57), et fait par conséquent à ce cas *kĕnoġ*, et à l'ablatif *i-kĕnoġê*. L'instrumental est *kĕnaw*, ou *kanamb*, du thème *kanan*, lequel domine aux cas obliques du pluriel. Le nominatif pluriel se forme par l'addition à la racine *kan* de la syllabe *ay* devant *q̂* (voir § 46), *kanay-q̂*. La déclinaison entière de ce mot sera donc :

| | Singulier. | Pluriel. |
|---|---|---|
| N. | *kïn* | *kanay-q̂* |
| G. D. | *kĕnoġ* | *kanan-ż* |
| I. | *kĕna-w*, *kanam-b* | *kanam-bq̂* |
| AB. | *i-kĕnoġ-ê* | *i-kanan-ż* |

Ainsi se déclinent les composés de *kïn*. Le mot *ti-kïn* présente les quelques différences suivantes : I. *tiknaw* et *tiknamb*, N. plur. *tiknayq̂*, G. D. *tiknanż* et *tiknayż*, I. *tiknawq̂* et *tiknambq̂*.

*d.* Déclinaison du mot *géouǵ*.

| | Singulier. | Pluriel. |
|---|---|---|
| N. | *géouǵ*, *géauǵ* | *géouǵq́*, *géauǵq́* |
| G. D. | *géǵǵ*, *géauǵǵ*<br>arm. mod. *giouǵi* | *giouǵiż*, *géauǵiż* |
| I. | *giouǵiw* | *giouǵiwq́* |
| AB. | *i-géǵǵê* | *i-giouǵiż*, *i-géauǵiż* |

*e.* *q́ouyr*, sœur; racine *q́or* (comp. le kurde *χor*), thème *q́ér*, de *q́ĕwér*.

Voici la déclinaison de ce mot :

| | Singulier. | Pluriel. |
|---|---|---|
| N. | *q́ouyr* | *q́orq́*, *q́ĕwérq́* |
| G. | *q́ĕwér*, *q́ér*, *q́or* | *q́érż*, *q́ĕwérż* |
| I. | *q́ĕwérb*, *q́ér*, *q́érb* | *q́érbq́*, *q́ĕwérbq́* |
| AB. | *i-q́érê*, *i-q́éranê* | *i-q́érż*, *i-q́ĕwérż* |

La déclinaison de *aur* = *ôr* est considérée généralement comme anormale; mais nous avons vu, §§ 67 et 70, que ce mot se décline d'une façon parfaitement régulière.

## DES PRONOMS.

§ 74. L'arménien possède les sortes de pronom suivantes : pronoms *personnels*, *démonstratifs*, *possessifs*, *indéfinis* et *déterminatifs*.

### PRONOMS PERSONNELS.

Première personne.

§ 75. L'examen des pronoms arméniens montre que la majeure partie de leurs irrégularités est con-

centrée dans les *pronoms personnels* (*éakan déranouanq*). Nous allons essayer d'exposer ces irrégularités et, autant que possible, de remonter à la forme primitive.

Comme dans les autres langues congénères, la première personne *és* se sépare, au nominatif, du thème des cas obliques, dans lesquels ressort la lettre *m* : *és*, Z. *azĕm*, S. *aham;* dans le slavon ecclésiastique, азъ; en vende[1], *jas*, *jes;* dans le dialecte arménien de Tiflis, *is* (voir § 24).

Dans tout le cours de la déclinaison de ce mot prédomine le thème *mé*, qui au pluriel se rencontre dans tous les cas, et qui au singulier s'est transformé en *im* et même en *ïn*. Le *i* est une addition à *m* primitif. De même qu'en grec, on observe une tendance à préposer une voyelle aux mots qui commençaient primitivement par une consonne[2] : *anoun*, ὄνομα; S. *nâma;* — *atamĕn*, ὀδούς, S. *danta;* — *arioun*, ἐρυθρός, S. *roudhira-m;* — *inĕn*, ἐννέα, S. *navan;* — *agraw*, S. *kârava*, etc. (cf. également §§ 34 et 35). C'est pour cette raison qu'en grec, outre la forme ordinaire μοῦ, μοί, μέ, on a ἐμοῦ, ἐμοί, ἐμέ; en arménien on ne trouve que *im*.

Ainsi le thème du pronom de la première personne est *im* pour le singulier, et *mé* pour le pluriel.

La désinence du génitif ayant disparu, il reste par conséquent *im*. Au datif on ajoute *z* au thème

[1] Vostokoff, *Grammaire du slavon ecclésiastique*, p. 52.
[2] Bopp, *Vergl. Gram.* II, p. 104.

en changeant *m* en *n*, ce qui nous donne *ĭnẓ*. Nous avons vu, §§ 19 et 25, que *ẓ* et *z* n'étaient à l'origine qu'une seule et même lettre qui s'est divisée dans la suite en deux sons. En outre, dans l'alphabet arménien, distribué, comme on sait, selon l'ordre de l'alphabet grec, *z* occupe la même place que ζ qui, par sa forme de même que par sa prononciation, rappelle, dans les inscriptions arméniennes, le *ẓ*. Bopp[1] représente le *ẓ* arménien par ζ. De plus, nous voyons le datif des pronoms de la première et de la deuxième personne caractérisé dans les trois cas restants par *z;* par conséquent ici le datif singulier de la première personne était terminé primitivement par *z* au lieu de *ẓ*, c'est-à-dire qu'il a été *imz*, *imẓ*, et est devenu enfin *ĭnẓ*. Ajoutons à titre de mention que ce *ẓ*, qui se rencontre également dans le thème du pluriel de la seconde personne, et le *ģ* de l'ablatif sont considérés par Bopp[2] comme une corruption du sanscrit *y* des désinences du datif *bhyam* ou *hyam*, et des formes *yuyâm*, *yuśmê*.

L'instrumental est *inéw* au lieu de *iméw*. De *im* on devrait s'attendre à avoir *imb;* mais ici il est probable que le *é* du thème *mé*, *imé*, s'est conservé; c'est ce qui a donné *iméw* (comparez *kĕnaw* et *kanamb*). A la seconde personne on a *ģéw*. Notre supposition est encore confirmée par ce fait qu'au pluriel l'instrumental s'est formé exactement de la même manière, c'est-à-dire par l'addition de la lettre ca-

[1] *Vergl. Gram.* I, p. 368-369.
[2] *Ibid.* I, p. 421-423.

ractéristique *w* au thème *mé* : *méw* + *q̧*, le *q̧* étant le signe du pluriel. A la seconde personne on a *ẓéwq̧*.

A l'ablatif on ajoute au thème *im* la lettre caractéristique *é*, ce qui donne *iné* pour *imé; n*, dans les désinences de l'ablatif, n'est, comme nous l'avons dit, § 70, qu'une addition euphonique. A ce titre, *n*, quelquefois *m*, se place tantôt devant *é*, tantôt après. A la seconde personne, *q̧én*.

Pour l'accusatif on ajoute au nominatif la préposition *z* d'après la règle générale; seulement le *é* s'affaiblit en *i*, comme dans le dialecte de Tiflis, et l'on a par conséquent *z-is*.

Au pluriel, thème *mé*. Le nominatif prend la lettre *q̧* caractéristique de ce cas : *mé-q̧* [1].

Le génitif, tant à la première personne qu'à la deuxième, se forme par l'addition de *r* aux thèmes *mé*, *ẓé* : *mér*, *ẓér*. Ce *r* marquerait-il le génitif en général (nous avons considéré cette lettre, § 56, comme caractéristique du génitif au singulier seulement), ou bien serait-ce le même *r* que celui du latin *nostrum*, du gothique *unsara* et de l'allemand *unser?* Nous n'entreprendrons point de trancher la question. Bopp [2] adopte la dernière opinion. Il croit qu'en arménien, comme en grec, les génitifs sont des pronoms possessifs [3] primitifs.

[1] Le nominatif pluriel de la première personne en ossète se forme exactement de la même manière : au thème *ma* on ajoute *kh* pour avoir le pluriel, *ma, makh* (Sjögren, Ipou Аевзагахур, p. 80-81).

[2] *Vergl. Gram.* II, p. 118.

[3] первоначальныя притяжательныя et non *personnels*, comme avait traduit par erreur M. Prud'homme. — Éd. D.

Pour le datif on ajoute *z* au thème, et on a *méz;* à la seconde personne *ẓéz*, et, pour le singulier, *q́éz*.

L'instrumental se forme régulièrement par l'addition de *w*, lettre caractéristique de ce cas, aux thèmes *mé* pour la première personne, *q́é* et *ẓé* pour la seconde : *méwq́*, *zéwq́*, *q́éw*.

Ablatif *i-mênǵ*, seconde personne *i-zênǵ*. Ici *ǵ* tient probablement la place de *ż*, comme dans *noża*, (*noǵa*), *liżiq́* (*liǵiq́*), par analogie avec la déclinaison des noms, l'ablatif au pluriel étant toujours terminé par *ż*, comme dans *i-himanż*, *i-patkéraż*.

L'accusatif est *z-méz*, *z-ẓéz*, *z-q́éz*, forme empruntée au datif avec prosthèse de la préposition *z*. (Prononcez *ĕz* devant ces mots comme commençant par une consonne.)

Seconde personne.

§ 76. Le pronom de la seconde personne, *dou* [1], ressemble à la dénomination du même pronom dans les autres langues aryennes, à l'exception qu'en arménien, de même qu'en allemand, il a pour initiale un *d* au lieu d'un *t* : *dou*, Z. *tûm*, S. *tvam*, Np. تو, L. *tu*, etc. Au pluriel le nominatif est régulier : *douq́*. Les cas obliques de ce mot nous offrent deux thèmes, *q́é* pour le singulier et *ẓé* [2] pour le pluriel.

[1] D'après la prononciation des Arméniens orientaux, et *tou* suivant celle des Arméniens occidentaux. Voir ce que j'ai dit précédemment sur les conjectures que l'on peut former relativement à la priorité relative de l'un ou de l'autre de ces deux modes de prononciation. — Éd. D.

[2] Bopp (*Vergl. Gram.* II, p. 119) et Windischmann (p. 34) voient

La formation des cas, moins le génitif singulier, est analogue à celle des cas du pronom de la première personne.

Quant au *q̓* du thème *q̓é*, il provient probablement de *tv*, comme *q̓aṛ* de *ća-tvar*, et *q̓san* peut-être de *dva-dasan*. Dans ce cas le génitif *q̓o* = *tvo* ressemble de très-près au zend *t́woi* et au latin *tui*. *Q̓oy* est le génitif du pronom personnel *q̓o*.

Nous avons mentionné les autres cas, tant du singulier que du pluriel, dans le paragraphe précédent.

§ 77. Déclinaison des pronoms de la première et de la seconde personne.

*és*, moi.

| | Singulier. | Pluriel. |
|---|---|---|
| N. | *és* | *mé-q̓* |
| G. | *im* | *mé-r* |
| D. | *inẓ* de *imẓ* = *imz* | *mé-z* |
| I. | *inéw*, pour *iméw* | *mé-w-q̓* |
| AB. | *y-inên*, pour *y-iméyn* | *i-mênǵ* |
| AC. | *z-is*, pour *z-és* | *z-méz* |

*dou*, toi.

| | Singulier. | Pluriel. |
|---|---|---|
| N. | *dou* | *dou-q̓* |
| G. | *q̓o* | *ẓé-r* |
| D. | *q̓é-z* | *ẓé-z* |
| I. | *q̓é-w* | *ẓé-w-q̓* |
| AB. | *i-q̓ên*, pour *i-q̓éyn* | *i-ẓênǵ* |
| AC. | *z-q̓éz* | *z-ẓéz* |

dans ce *ẓ* une nuance de *y* ou de *j* dans les mots sanscrits *yûyam*, *yusmân*.

Troisième personne.

§ 78. Il y a en arménien deux pronoms pour la troisième personne, *iour* et *ïnqĕn*. Il manque au premier plusieurs cas, et entre autres le nominatif. *Iour* est le génitif de *iw* inusité, que Bopp (§ 342) considère comme représentant le sanscrit *va*, de *sva*[1]. Le génitif et le datif ont encore une autre forme : *iouréan*, instrum. *iouréw*, *iouréaw*, ou *iouréamb*, ablatif *y-iourmê*.

Au pluriel, ce pronom se décline régulièrement en prenant pour thème *iouréan* : N. *iouréanq*, G. D. *iouréanż*, I. *iouréambq*, AB. *y-iouréanż*, AC. *z-iouréans*. Il est évident que cette forme de déclinaison est d'origine postérieure.

Dans l'autre pronom de la troisième personne *ïnqĕn*, il faut distinguer deux parties, *ïn* et *qĕn*, thème *kéan*. Ce *ïn* est l'ancien pronom démonstratif, inusité séparément, mais que l'on rencontre dans d'autres pronoms composés[2], tantôt au commencement du mot, comme dans *ïnqĕn*, *ïnć*, tantôt à la fin, comme dans *souyn*, *nouyn*, pour *souïn*, *nouïn*, génitif *sorïn*, *norïn*, etc.

Dans la seconde partie de ce pronom *qĕn*, thème *qéan*, Bopp[3] voit une nuance du sanscrit *svayam*.

[1] Nous pensons qu'il vaut mieux le comparer à *ava*, que fournissent l'ancien perse et le zend (voir Spiegel, *Kurzer Abriss*, p. 32).

[2] A la Nouvelle-Nakhitchévan sur le Don on emploie fréquemment le pronom *ina*, au lieu de *ayn*.

[3] *Vergl. Gram.* II, p. 130.

Cette ressemblance ressort encore plus clairement de l'instrumental *ïnqéamb*, attendu que *q* = *sv* (voir § 9).

Quant à la première partie, Bopp l'assimile au pronom démonstratif sanscrit *anâ*.

Ce mot se décline régulièrement avec les flexions des déclinaisons à consonnes.

Thème *inkéan*.

| | Singulier. | Pluriel. |
|---|---|---|
| N. | *ïnqĕn* | *ïnqéan-q* |
| G. D. | *ïnqéan* | *ïnqéan-ż* |
| I. | *inqéam-b* | *ïnqéam-bq* |
| AB. | *y-ïnqén-ê* | *y-ïnqéan-ż* |
| AC. | *z-ïnqĕn* | *z-ïnqéan-s* |

PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

§ 79. Des trois pronoms démonstratifs, *sa*, *ays*, *souyn*, chacun se présente sous trois formes différentes pour marquer le plus ou le moins d'éloignement des objets. Ces pronoms ont respectivement pour racines les lettres *s*, *d*, *n*, qui s'emploient à la fin des noms et des verbes pour désigner les personnes (voir § 87).

Ainsi nous avons *sa*, *da*, *na*; *ays*, *ayd*, *ayn*; *souyn*, *douyn*, *nouyn*. En russe on pourrait représenter ces degrés divers d'éloignement par les pronoms démonstratifs сей, тотъ, оный, dans lesquels on rencontre à peu près les mêmes lettres с, т (*d*), н, qui ont servi de base en arménien à la formation des pronoms démonstratifs.

La première classe s'est formée par l'addition de la lettre *a* aux racines, comme *sa*, *da*, *na;* la seconde en suffixant cette lettre aux mêmes racines. Mais ici, entre ces deux lettres s'est glissé un *y*. Il est difficile de dire si cette lettre est une addition euphonique ou si elle appartient à la racine. La seconde hypothèse est appuyée uniquement sur le fait de la présence de *i* dans les formes correspondantes en zend [1], *aiša*, S. *éša;* Z. et I. *aita*, S. *éta* (comp. l'arménien moderne, dialecte du Caucase, *és*, *éd*, *én*). Nous avons en faveur de la première opinion les circonstances suivantes, savoir : que dans les dialectes occidentaux de l'arménien moderne on dit *as*, *ad*, *an;* que dans l'arménien ancien on rencontre les adverbes composés *ast*, *and*, *anti*, *asti*, où *as* et *ad* ne sont pas accompagnés de *y;* et que de *sa*, *da*, *na*, sont dérivées les formes *sayq*, *dayq*, *nayq*, dans lesquelles *y* est évidemment une addition euphonique.

La troisième classe a été formée par l'addition au thème *so*, *do*, *no*, de la particule *in*, celle-là même que l'on trouve dans les mots *inqĕn*, *inč*. Ce qui prouve clairement que les thèmes radicaux de ces trois pronoms démonstratifs étaient bien primitivement *so*, *do*, *no*, ce sont les traces de leur ancienne déclinaison, conservées dans la grammaire de Denys de Thrace et dans David le Philosophe. G. *nouyr* D. *noum*, pour *non-ym* [illegible]

[1] [illegible]

*sa, da, na.*

§ 80. Thème *so-a*, *do-a*, *no-a*, ou *s-a*, *d-a*, *n-a*.

Le second thème est une contraction du premier. Nous verrons plus bas que le thème *so* prévaut dans les pronoms démonstratifs. La caractéristique des cas et des nombres précède *a*.

| | Singulier. | Pluriel. |
|---|---|---|
| N. | *sa* | *so-q̗-a* |
| G. | *so-r-a* | *so-ż-a* |
| D. | *sĕm-a* | *so-ż-a* |
| I. | *so-va-w* | *so-q̗awq̗* |
| AB. | *i-sĕmu-nê* | *i-soża-nê* |
| AC. | *ž-sa* | *z-so-s-a* |

Ainsi tous les cas se forment régulièrement par l'addition au thème de *r*, *m*, *v* pour le singulier, et de *q̗*, *ż*, *s* pour le pluriel. On observe à l'instrumental une irrégularité qui consiste en ce qui suit. Au singulier on devrait avoir, par analogie, *sova* au lieu de *sovaw*, qui est formé par la répétition de la lettre caractéristique de l'instrumental; au pluriel il devrait y avoir *sovawq̗*, mais la forme employée est *soq̗awq̗*, dans laquelle la lettre caractéristique du nominatif pluriel se présente deux fois.

Dans les dialectes caucasiens de la langue moderne, c'est le second thème qui sert à former les cas : *sra*, *dra;* dans les dialectes occidentaux, c'est le thème *sa*, *da*, *na*, et par conséquent *sara*, *daża*, *naq̗a*, etc.

On trouve, dans Moïse de Khoren[1], *sê*, *dê*, *nê*, féminin de *sa*, *da*, *na*, génitif *sara*, *néra*, *saża*, etc.

*ays*, *ayd*, *ayn*.

§ 81. Même thème; outre ce thème il en existe un que l'on rencontre très-rarement, *ayço*, *ayno*. Nous marquerons par des astérisques les formes tombées en désuétude. Ces pronoms se déclinent assez régulièrement. Les cas se forment par l'addition de la lettre caractéristique de chacun d'eux.

| | Singulier. | Pluriel. |
|---|---|---|
| N. | *ayn* | *ayn-ǵ*, * *ayno-ǵ* |
| G. | *ayn-ĕr*, * *ayno-r* | *ayn-ż*, * *ayno-ż* |
| D. | *ayn-ĕm* | *ayn-ż*, * *ayno-ż* |
| I. | * *ayn-ĕw*, * *ayniw*, *ayno-w*, *aynov* | * *ayn-iwǵ*, * *aynowǵ*, *aynoǵiwǵ*, *aynokimbǵ* |
| AB. | * *y-ayn-mê*, *y-ayn-manê* | *y-aynż-anê*, * *y-ayno-ż* |
| AC. | *z-ayn* | *z-ayn-s* |

On n'observe d'irrégularité qu'à l'instrumental pluriel, où les deux formes employées sont anormales. La première aurait dû être *aynoǵiw*, du singulier *ayniw*, mais on ajoute une deuxième fois la lettre caractéristique du pluriel. La seconde, *aynoǵimbǵ*, dérive de celle du singulier *ayniw*, pluriel *aynoǵiw*, sauf le changement de *w* en *b*, lettre qui devait être précédée d'une consonne, le *n*, lequel se change en *m* à cause de la labiale, par conséquent *aynoǵimbǵ*.

[1] *Traité de rhétorique*, liv. III, p. 376-385 et *passim*.

§ 82. Du pronom *ays*, *ayd*, *ayn*, dérive, par l'addition de *ik*, un autre pronom qui a perdu au singulier le nominatif, l'instrumental et l'ablatif, et au pluriel l'instrumental, mais qui a conservé tous les autres cas au singulier et au pluriel. Bopp[1] voit dans la particule *ik* le *c* final des mots latins *hi-c*, *hui-c*, *hun-c*, *ho-c*. Thème *ayço-ik*, rarement *ayç-ik*.

| | Singulier. | Pluriel. |
|---|---|---|
| N. | — | *ayno-q̇-ik* |
| G. | *ayço-r-ik* | *ayno-ż-ik* |
| D. | *ays-m-ik* | *ayno-ż-ik* |
| I. | *ayno-w-ik* pour *ayno-v-ik* | — |
| AB. | — | *y-ayno-ż-ik* |
| AC. | — | *z-ayno-s-ik* |

*souyn*, *douyn*, *nouyn* [2].

§ 83. Thème *sou-īn*, *dou-īn*, *nou-īn*, rarement *s-īn*, *d-īn*, *n-īn*. Déclinaison régulière, excepté à l'instrumental pluriel, où la lettre caractéristique de ce nombre se montre deux fois.

| | Singulier. | Pluriel. |
|---|---|---|
| N. | *nouyn* | *no-q̇-īn*, * *noq̇īnq̇*, *nouynq̇* |
| G. | *no-r-īn*, * *noroun* | *no-ż-īn*, *nożoun*, *nożounż* |
| D. | *nĕm-īn* | *no-żīn*, *nożoun*, *nożounż*, * *nounż* |
| I. | *no-v-īn*, * *nov-īmb* | *nov-imbq̇*, *noq̇im-bq̇*; *noq̇oumbq̇*, * *noq̇iwn* |
| AB. | * *i-normê*, * *i-nĕmnê* | *i-noż-ounż*, *i-nożoun* |
| AC. | *z-nouyn* | *z-no-ç-īn* |

[1] *Vergl. Gram.* II, p. 184.

[2] On écrit *soyn*, *doyn*, *noyn*, mais le *o* devant le *y* s'adoucit en *ou* dans la prononciation, comme *é* en *i* devant *a* : *zôrouthéan*, prononcez *zôrouthian*, gén. de *zôrouthioun*. Cette règle, purement phonétique

PRONOMS POSSESSIFS [1].

§ 84. *Im*, *ḳo*, *ḳoy*, *mér*, *ẓér*, *iour*, *sora*, *nożα*, *imayïn*, *ḳoyïn*, *iouroyïn*, etc.

Les pronoms possessifs en arménien, comme dans les autres langues, sont formés du génitif des pronoms personnels et des pronoms démonstratifs. Ils se déclinent régulièrement comme les noms à thème en ọ (voir § 62). Au datif singulier ils ont conservé la désinence *oum*. Nous donnons une ḍéclinaison pour modèle.

| | Singulier. | Pluriel. |
|---|---|---|
| N. | *mér* | *mérḳ* |
| G. | *mér-oy* | *méroż* |
| D. | *mér-oum* | *méroż* |
| I. | *mér-ov* | *mérovḳ* |
| AB. | *i-mér-mê, i-mér-oy* | *i-méroż* |
| AC. | *z-mér* | *z-mérs* |

Le seul mot *ḳo* se décline d'une façon un peu différente.

| | | |
|---|---|---|
| N. | *ḳo* | *ḳoyḳ* |
| G. | *ḳoy* | *ḳoż* |
| D. | *ḳoum* | *ḳoż* |
| I. | *ḳov* | *ḳovḳ* |
| AB. | *i-ḳoummê*, *i-ḳoy* | *i-ḳoż* |
| AC. | *z-ḳo* | *z-ḳouys* |

en apparence, doit être prise en grande considération dans l'étude comparée des sons de la langue arménienne. — Éd. D.

[1] Dans la traduction de M. Prud'homme on lit *personnels*.— Éd. D.

PRONOMS RELATIFS.

*o, or.*

§ 85. Ces pronoms se déclinent régulièrement: *or*, comme les noms à thème en *o*, et *o*, prend directement les désinences casuelles.

| | Singulier. | | Pluriel. | |
|---|---|---|---|---|
| N. | *or*[1] | *o* | *orq̇* | *ouyq̇* |
| G. | *oroy* | *ouyr* | *oroż* | *ouyż* |
| D. | *oroum* | *oum* | *oroż* | *ouyż* |
| I. | *orov* | — | *orovq̇* | — |
| AB. | *y-ormê, y-oroy* | *y-oumê* | *y-oroż* | *y-ouyż* |
| AC. | *z-or* | *z-o* | *z-ors* | *z-ouys* |

PRONOMS INDÉTERMINÉS.

§ 86. Tous les pronoms indéterminés se composent des deux racines *o* et *i*, inusitées séparément et suivies de *q̇*, comme *oq̇*, *iq̇*, ou de *mĕn*, comme *omĕn*, *imĕn*. De même se sont formés *o-v*, *i-nć*. Nous avons vu, dans le paragraphe précédent, la déclinaison de *o; i* se décline de la manière suivante:

| | | | |
|---|---|---|---|
| N. | *i* inusité | *i-q̇* | *imĕn* |
| G. | *êr, ér,* pour *ir* | *ir-iq̇* | — |
| D. | *im, him, êroum* | *im-iq̇* | *irémĕn* |
| I. | *iw* | *iw-iq̇* | — |
| AB. | *imê* | *imê-q̇ê* | *imê-mnê* |
| AC. | *z-i* | — | *imĕn* |

[1] Au commencement des mots, *o* se ramollissant en *wo*, comme *é* en *yé* (*éreq̇* «trois,» prononcez *yereq̇; ékeġetsi* «église,» pronon-

On peut supposer que le mot *ir*, « chose, » est le génitif de *i*, de même que *or* de *o*.

| | Singulier. | | Pluriel. | |
|---|---|---|---|---|
| N. | *ov* | *oq̇* | *omĕn* | *ovq̇, omanq̇* |
| G. | — | *our-ouq̇* | *our-oumĕn* | *omanż* |
| | | *our-éq̇* | *our-émĕn* | |
| D. | — | *oum-éq̇* | *oum-émĕn* | *omanż* |
| I. | — | — | *omamb* | *omambq̇* |
| AB. | — | *y-oumé-q̇ê* | *y-oum-émnê* | *y-omanż* |
| AC. | *z-ov* | *z-oq̇* | *z-omĕn* | *z-omans.* |

PRONOMS DÉTERMINATIFS.

*dimoroi yodq'.*

§ 87. Les racines des pronoms déterminatifs *s*, *d*, *n*, constituent en arménien une classe particulière de pronoms appelés pronoms *déterminatifs des personnes.* Ils se placent à la fin des mots et tiennent lieu des pronoms personnels, des pronoms possessifs et des pronoms démonstratifs; ex. *tér,* seigneur, *térĕs,* moi, seigneur, *mon* seigneur, *ce* seigneur-ci. Ces lettres s'ajoutent aussi aux pronoms *imĕ-t, q̇ouy-s, ẓérĕn*, etc. et aux verbes; exemple : *z-or asém-ĕs*, ce que je dis, *moi.* La coutume d'ajouter au radical les racines pronominales existe aussi en persan, mais seulement pour remplacer les pronoms personnels, comme م, ت, ش dans دلم, mon cœur,

cez *yékeġetsi*), il faut dire ici : *wor, woroy, woroum*, etc. On ne doit pas perdre de vue cette particularité phonétique, qui a aussi sa valeur étymologique. — Éd. D.

سرت, ta tête, دستش, sa main (voir Forbes, *A Grammar of the Pers. language*, p. 33).

DES VERBES.

§ 88. Les verbes simples, en arménien, sont de deux sortes, les verbes primitifs et les verbes dérivés[1].

On appelle *primitifs* ceux dans lesquels les désinences verbales (personnes, nombres, temps) s'ajoutent simplement à la racine du verbe; ex. *kap-ém*, *sir-éži*, *am-al*, *g-ayi*.

On nomme *dérivés* ceux dont la racine est renforcée par l'addition de certaines syllabes et lettres qui sont : *an*, *én*, *n*, *ć*, *ĕnć*; ex. *téç-an-ém*, *git-én-am*, *p̄ak-n-oum*, *thaq-ć-ïm*, *érk-ĕnć-ïm*. Ces épenthèses n'existent qu'au présent et à l'imparfait et disparaissent dans les autres temps : *téç-an-ém*, imparf. *téç-an-éi*, parf. *teç-i*; *dném*, imparf. *dnéi*, parf. *édi*; *érkĕnćïm*, imparf. *érkĕnćéi*, parf. *érkéay*; *p̄akh-noum*, *p̄akhnoui*, *p̄akhéay*, etc.

[1] Cette distinction des verbes, telle que l'a conçue l'auteur, en primitifs et en dérivés, ne repose que sur une idée confuse du système de la conjugaison arménienne; il a ignoré la division dont la grammaire sanscrite offre le modèle, de tout point applicable à l'arménien, en temps spéciaux et temps généraux. Les suffixes que prennent les verbes arméniens, comme en sanscrit, en zend et en grec, aux temps spéciaux, les partagent en classes aussi bien caractérisées que dans ces trois idiomes. Mais l'exposition de cette théorie exigerait de trop longs développements pour pouvoir trouver place ici dans une simple note; je la réserve pour un travail particulier que je donnerai plus tard dans ce recueil, si les lecteurs y attachent quelque intérêt. — Éd. D.

On observe les mêmes épenthèses dans d'autres langues indo-européennes. En grec, les racines verbales sont renforcées à peu près par les mêmes lettres et les mêmes syllabes que dans l'arménien, savoir : *τ*, *ν*, *νε*, *αν*, *σκ*, et ne les gardent également qu'au présent et à l'imparfait; ex. *τύπ-τ-ω*, aor. *ἐ-τύπ-ην*; *βαίνω*, *ἔβην*; *βυνέω*, *ἔβυσα*; *λαμβάνω*, *ἔλαβον*; *μιμνήσκω*, *ἔμνησα*. Le latin offre aussi le phénomène du renforcement des racines verbales à l'aide des lettres *n*, *t*, *l*, *sc*, etc. *pasco*, *pavi; sino*, *sivi; necto*, *nexi; pello*, *pepuli*.

En conséquence il est nécessaire de distinguer la racine verbale pure de la racine verbale dérivée. Dans le mot *anżaném* la racine pure sera *anż*, et la racine dérivée *anżan;* dans *téçanéi*, *téç* et *téçan;* dans *érkĕnćil*, *érk* et *érkĕnć;* dans *pĥakhćéi*, *pĥakh* et *pĥakhć*.

§ 89. Dans chaque forme de verbe il faut considérer la racine verbale (pure ou dérivée), la voyelle *copulative*, ou *formative* (*Bindevocal*, *Kennlaut*), la lettre *caractéristique* de la *personne*, du *nombre* et du *temps*. Ex. dans le mot *sir-iż-é-m-ģ*, la racine verbale pure est *sir* (de *sêr*, *ê* s'étant changé en *i* à cause de l'allongement du mot, comme dans les déclinaisons *vêp*, *vipi*, comp. § 35), la voyelle copulative *é*, la lettre caractéristique de la première personne *m*, la lettre caractéristique du nombre pluriel *ģ*, et le signe du subjonctif *iż*.

On nomme voyelle copulative celle qui unit la racine verbale à la désinence. Dans les mots *kap-é-m*,

*kap-é-ži*, la racine est *kap*, *m* et *ži* sont les désinences de la personne et du temps, *é* est la voyelle copulative. Ces lettres sont *a*, *é*, *i*, *ou*, conformément aux désinences verbales *am*, *ém* (*éam*), *im* et *oum*.

Le duel a disparu de la conjugaison arménienne, comme de la déclinaison des noms et des pronoms[1].

§ 90. Il y a trois temps, le *présent*, le *passé*, auquel se rapportent l'imparfait et le parfait, et le *futur*. Le *subjonctif* ne possède qu'une seule forme distincte, laquelle sert pour le présent; les autres ressemblent à celles de l'indicatif[2].

[1] Dans la grammaire de Denys de Thrace on trouve le duel dans tous les temps des verbes, tant actifs que passifs, comme suit: prés. *kopk'om, kopk'os, kopk'oy;* imparf. *kopk'oyi, kopk'oyir, kopk'oyr;* parf. *kopk'oži, kopk'ožer, kopk'oyžr,* etc. Il n'est pas resté de traces de ces formes dans les monuments littéraires [parce qu'elles sont une invention purement artificielle d'ineptes grammairiens. — Éd. D.].

[2] La conjugaison arménienne ne possède pour exprimer les temps et les modes que des formes en nombre assez restreint; mais elle supplée à cette pénurie apparente par la variété de significations qu'elle attribue à plusieurs de ces formes. C'est ainsi que l'indicatif présent prend le sens d'un futur absolu, lorsqu'il s'agit d'un événement dont l'accomplissement est fatal ou inévitable, d'une décision ou d'un ordre péremptoire, n'admettant ni opposition, ni réplique. La Bible met fréquemment cette forme de futur dans la bouche de Dieu ou des Prophètes, lorsqu'ils font entendre un commandement, une menace ou une prédiction. Les souverains dictant leurs ordres s'en servent volontiers. On conçoit très-bien la raison logique qui, dans ce cas, conduit à considérer comme s'exécutant présentement une chose à venir, mais décidée par une irréfragable volonté; le langage acquiert ainsi une énergie toute particulière. Cette forme de futur revient très-souvent dans les auteurs du v<sup>e</sup> siècle, et notamment dans Eznig (*Réfutation des sectes*), lorsqu'il parle des oracles du Destin, ou des décrets de la Providence; mais chaque fois le tra-

Il y a deux sortes de participes, le passé et le futur. Le participe passé et l'infinitif se déclinent comme les noms à thème en *o*.

§ 91. Dans les conjugaisons, le présent et l'imparfait conservent la même racine, soit pure, soit dérivée; ex. *kap-ém*, *kap-éi; anżan-ém*, *anżan-éi*. Le parfait et le futur ont toujours la racine pure : *mĕtan-ém*, parfait *mĕt-i*, futur *mĕt-iż; anż-an-ém*, *anżi*, *anżiż; sirém*, *siréżi*, *siréżiż*, etc.

Les verbes en *ou*, comme *thoġoul*, *zénoul*, etc. conservent à tous les temps et dans toutes les formes la racine pure, avec cette différence qu'au présent et à l'imparfait ils gardent la voyelle copulative, et qu'ils l'omettent dans les autres temps; ex. *thoġoum*, *thoġoużoum*, *thoġoui*, parfait *thoġi*, futur *thoġiż*.

ducteur français, feu M. Levaillant de Florival, n'a pas manqué de s'y tromper. Il y a en arménien un autre futur qui emprunte la forme du subjonctif; on l'emploie pour annoncer qu'un fait contingent est subordonné, dans sa réalisation, à des circonstances fortuites, ou à une condition sous-entendue. La langue possède donc en réalité trois futurs, le futur *absolu*, le futur sans conditions ni modifications, ou futur *simple*, et le futur *hypothétique*, tout en n'ayant en apparence qu'une forme spéciale et unique, celle du futur simple, pour rendre l'idée de futurition. J'insiste ici sur ces trois nuances d'un même temps, parce qu'elles ne sont point mises suffisamment en lumière dans les grammaires. De même l'arménien manque de formes pour exprimer le conditionnel; il les remplace par l'imparfait et le parfait de l'indicatif. La distinction de ce double emploi est également omise dans les livres didactiques, et elle a occasionné, de la part de nos traducteurs, plus d'un contre-sens. Je dois ajouter que l'infinitif est, comme en sanscrit, un véritable substantif à déclinaison régulière et complète, ayant pour

Les verbes ayant pour lettre caractéristique *a* ou *é*, comme *mĕnal*, *sirél*, etc. forment leur parfait par l'insertion de la lettre *ż* entre la voyelle copulative et la désinence *i* (*ay* pour les verbes passifs); ex. *mĕna-ż-i*, *sir-éżi*, etc.

§ 92. Des verbes neutres et communs on forme des verbes *causatifs* en ajoutant au thème du parfait (Perfectstamm) la désinence *oużanem*, rarement *ousaném* et *ouzaném*. Ces désinences consistent dans l'épenthèse *an*, dont nous avons parlé plus haut, et dans les syllabes *ouyż*, *ouys*, *ouyz* (au milieu des mots *ouż*, *ous*, *ouz*). Au présent et à l'imparfait la désinence se conserve intégralement : *oużaném*, *oużanêi;* aux autres temps l'épenthèse *an* disparaît et il ne reste que la racine verbale pure avec *ouyż*, *ouys*, *ouyz*, particules qui ajoutent à la racine verbale le sens causatif; ex. *anżoużaném*, imparf. *anżoużanêi*, parf. *anżoużi*, et non *anżoużanétsi*, troisième personne *anżouyż* (*ouyż* pour *ouż*, comp. *kouyr*, *kouri; kouys*, *kousi*, où le *ouy* de la syllabe finale se change en *ou* en passant dans la pénultième); *korousaném*, *korousi*, *korouys ; élouzaném*, *élouzi*, *élouyz; moużaném* (de *mĕtoużaném*), *moużi*, *émouyż*, etc.

§ 93. Les verbes ayant la lettre caractéristique *é* forment leur passif par le changement de *é* en *i* dans tous les temps où la première personne a gardé la

paradigme, ainsi que le fait remarquer M. Patkanoff, les noms à thème en *o*. — Éd. D.

lettre *m*, c'est-à-dire au présent et au futur; dans les autres temps le *i* des verbes actifs se change en *ay*: *kapém*, passif *kapim*; *kapiżém*, passif *kapiżim*; *kapésżém*, passif *kapésżim*; mais *kapéżiż*, passif *kapéżayż*, *kapéżi*, passif *kapéżay*. L'imparfait de tous les verbes passifs ressemble à l'imparfait des verbes actifs, sauf que, à la troisième personne du singulier, on se sert quelquefois de la désinence *iour* à la place de *ér*; *iour* s'emploie aussi fréquemment dans les verbes actifs.

Les verbes en *am*, *oum* n'ont au présent et à l'imparfait qu'une seule forme pour l'actif et le passif, aux autres temps ils se comportent comme les verbes en *é*, c'est-à-dire au subjonctif et au futur ils changent la lettre copulative *é* en *i*, au parfait et au futur la désinence *i* en *ay*; ex. indic. prés. *amam*, *zénoum*; imp. *amayi*, *zénoui* pour l'actif et le passif; prétér. *amażi*, *zéni*, passif *amażay*, *zénay*, etc. Tous les verbes en *im* et en *anam* (dans ces derniers *an* est épenthétique) ont la signification passive[1]. Au parfait et au futur ces verbes prennent les désinences des verbes passifs, c'est-à-dire *ay*, *ayż*, *żay*, *żayż*; pour cette raison il m'a paru n'être pas superflu de faire observer que Bopp, probablement par inadvertance, a admis pour ces verbes (ceux en *anam*) un parfait

[1] Les verbes en *anam* ont la signification neutre ou subjective; les grammairiens arméniens les comprennent dans la classe des verbes qu'ils nomment du terme technique *cézoq* (littér. « *non est* aliquem, » c'est-à-dire, il n'y a pas de régime actif), d'où l'adjectif *cézoqakan*, c'est-à-dire appartenant au *cézoq* ou qui est de la nature du *cézoq*.

en *ži*. A *hiwand-anam*, il donne pour parfait *hi wan-daži;* à *tĕģay-anam*, *tĕģayaži*, etc. III, 137, § 777 [1].

Après une étude attentive du verbe arménien, nous avons composé la formule suivante, d'après laquelle se conjuguent tous les verbes. Un trait — devant la désinence remplace l'une des voyelles copulatives *é*, *a*, *ou*, *i*. L'absence de trait indique que la désinence se joint sans intermédiaire à la racine.

§ 94.

**Présent.**

Pour l'actif et le passif.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Sing. | 1. | — *m* | |
| | 2. | — *s* | |
| | 3. | — *y*, | avec la voyelle copulative. |
| Plur. | 1. | — *m-ģ* | |
| | 2. | — *y-ģ*, | précédé de la voy. copulative. |
| | 3. | — *n* | |

La voyelle copulative, en s'unissant avec *y* au lieu de *t*, se change en la longue *ê*, *ay*, *ou* ou *i*.

[1] Ces formes arméniennes ne sont pas les seules qu'ait hasardées Bopp, il y en a de monstrueuses dans sa *Grammaire comparée*. Dans tout ce qu'il emprunte à l'arménien, non-seulement il montre qu'il n'a qu'une teinture très-superficielle de cette langue, mais encore il semble dépourvu de sentiment philologique. Il est à regretter que toutes ces fautes se représentent dans la version française de cet ouvrage, sans la moindre observation ni réctification, en note, de la part du traducteur. — Éd. D.

### Imparfait.

Pour l'actif et le passif.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Sing. | 1. | — *i* | |
| | 2. | — *ir* | |
| | 3. | — *yr*, | voyelle copulative $+y=$ *é*, *ouy*; *iour* pour le passif[1]. |
| Plur. | 1. | — *aq̇* | |
| | 2. | — *iq̇* | |
| | 3. | — *ïn* | |

### Parfait.

| | | Verbes à conjugaison forte. | | Verbes à conjugaison faible. | |
|---|---|---|---|---|---|
| | | Actif. | Passif. | Actif. | Passif. |
| Sing. | 1. | *i* | *ay* | — *żi* | — *żay* |
| | 2. | *ér* | *ar* | — *żér* | — *żar* |
| | 3. | racine | *aw* | — (*a*)*ż*[2] | — *żaw* |
| Plur. | 1. | *aq̇* | *aq̇* | — *żaq̇* | — *żaq̇* |
| | 2. | *iq̇* ou *éq̇* | *ayq̇*, *arouq̇* | — *żiq̇*, *żéq̇* | — *żayq̇*, *żarouq̇* |
| | 3. | *ïn* | *an* | — *żïn* | — *żan* |

[1] De *kâpéi* on aurait, pour le passif, *kapii*, *kapiir*, *kapiour*. C'est exactement la forme qu'on trouve dans Denys de Thrace pour l'imparfait passif : *kopk'ii*, *kopk'iir*, *kopk'iour*, *kopk'iaq̇*, *kopk'iiq̇*, *kopk'iïn*. Il est probable que cette forme cessa d'être en usage dans la province d'Ararat dont l'idiome, seul de tous les dialectes arméniens, parvint au rang de langue littéraire.

[2] On voit que M. Patkanoff ignore la loi d'équilibre qui veut que la voyelle de la dernière syllabe du thème se renforce pour compenser la terminaison disparue; *éa* étant le renforcement de *é*, on doit avoir par conséquent *sir-éż-i*, 1re pers. du parfait; *sir-éż-ér*, 2e pers.; *sir-éaż-*, 3e pers. — Éd. D.

### Futur.

#### Conjugaison forte.

| | | Actif. | Passif. |
|---|---|---|---|
| Sing. | 1. | *żém, iż* | *żīm, ayż* |
| | 2. | *żés* | *żis* |
| | 3. | *żê* | *żi* |
| Plur. | 1. | *żémq̍, żouq̍* | *żīmq̍, żouq̍* |
| | 2. | *żêq̍, ġiq̍* | *żiq̍, ġiq̍* |
| | 3. | *żén* | *żīn* |

#### Conjugaison faible.

| | | Actif. | | Passif. | |
|---|---|---|---|---|---|
| Sing. | 1. | — *sżém* (pour *żżém*) | — *żiż* | — *sżim* (pour *żżim*) | — *żayż* |
| | 2. | — *sżés* | | — *sżis* | |
| | 3. | — *sżê* | | — *sżi* | |
| Plur. | 1. | — *sżémq̍* | — *sżouq̍* | — *sżımq̍* | — *sżouq̍* |
| | 2. | — *sżêq̍* | — *sġiq̍* | — *sżiq̍* | — *sġiq̍* |
| | 3. | — *sżén* | | — *sżīn* | |

### Subjonctif.

| | | Actif en *a* ou *é*. | Passif. | Actif et passif en *ou*. |
|---|---|---|---|---|
| Sing. | 1. | — *żém* | — *żim* | — *żoum* |
| | 2. | — *żés* | — *żis* | — *żous* |
| | 3. | — *żê* | — *żi* | — *żou* |
| Plur. | 1. | — *żémq̍* | — *żimq̍* | — *żoumq̍* |
| | 2. | — *żêq̍* | — *żiq̍* | — *żouq̍* |
| | 3. | — *żén* | — *żīn* | — *żoun* |

Il faut remarquer ici que les verbes en *a* prennent un *y* devant les désinences du subjonctif *żém*, *żés*, etc. ex. *gna-y-żém*. Les verbes en *é* adoucissent cette lettre en *i*, *sir-i-żém*. Néanmoins il y a des cas où le

*é* fondamental s'est conservé; ainsi l'on rencontre *yišéžéq*, *thouéži*, *goržéžïn*, etc. (voir la *Grammaire* du P. Arsène Bagratouni, p. 148, note 1). Les verbes en *ou* assimilent *é* avec *ou* précédent, exactement comme l'ancien arménien *ouġéġ*, cerveau, s'est transformé dans l'arménien moderne en *ouġouġ* ou *oġoġ*.

Participes.

| | | |
|---|---|---|
| **Passé** : | *éal* | — *žéal* |
| **Futur** : | *lož* | — *lož*[1] |

§ 95. Pour mieux comprendre la formation de plusieurs désinences qui se rencontrent en général dans toutes les flexions de la langue arménienne, il faut porter notre attention sur les observations suivantes. Il ne s'agit ici que des flexions grammaticales. Nous avons dit que *ê* (voir § 35) est la voyelle composée *é* + *y*. Ce *y* remplace très-souvent le *t* ancien (voir § 13).

*A* + *y* donne *ay*, mais ne se permute pas en *ê*.

*Ou* + *y* = *ou* ou *ouy*.

*I* + *y* = *i*.

[1] L'ancienne langue littéraire des Arméniens n'a pas conservé de participe présent. La désinence *oġ* ou *óġ* fait de la racine verbale un adjectif ayant le même sens que la désinence latine *tor*. Ainsi *patroġ* signifie bien plutôt *deceptor* que *decipiens* (cf. Petermann, *Gram. ling. arm.* p. 193-194). Dans l'arménien moderne, ce participe s'est conservé dans les formes verbales composées, *açoumém*, *anoumém*, *vazouméi*, etc. Les Arméniens de l'Inde (anciens habitants de Djoulfa) se servent, dans les temps composés, du participe en *man* : *gnaman*, *thoġman*, etc. (comp. la désinence du part. prés. *mâna* en sanscrit; Oppert, *Gram. sanscrite*, p. 178-180).

Entre deux voyelles (excepté *ia*, rarement *oui*) on place toujours un *y* pour empêcher la fusion.

| | | |
|---|---|---|
| Au lieu de | *a* + *a* on écrit | *aya* : *gna-aq́* = *gna-y-aq́* |
| | *a* + *é* | *ayé* : *va-y-él* |
| | *a* + *i* | *ayi* : *ama-i* = *ama-y-i* |
| | *a* + *ou* | *ayou* : *źaṛa-y-outhiun* |
| | *é* + *a* | *éya*; *é* + *y* étant égal à *é*, on a *éa*; autrement sans *y* il se fusionnerait en la diphthongue *éa*. |
| | *é* + *i* | *éyi*, c'est-à-dire *éi*, *béré-i*, *béré-y-i* = *bérêi* [1] |

Lorsque la voyelle *ou* de l'avant-dernière syllabe passe à la dernière et est suivie d'une consonne finale, elle se change en *ouy* : *koury*, *kouyr*; *korousi*, *korouys*; *poutan*, *pouytěn*.

Le *q́* caractérise le pluriel au lieu de *s*, comme dans les noms.

DES DÉSINENCES PERSONNELLES.

§ 96. Toutes les langues de la famille indo-européenne avaient primitivement une même flexion pour la formation des personnes et des rapports personnels. Des traces de cette ressemblance se

[1] Ce que dit ici M. Patkanoff des évolutions que parcourent les voyelles et les diphthongues arméniennes est assez confus. Il n'a point reconnu les lois constantes qui déterminent ces évolutions, et qui rappellent les règles du gouna et du vriddhi en sanscrit, appliquées ici d'après les procédés particuliers à la langue arménienne. (Voir notre note 1, plus haut, p. 197.) — Éd. D.

sont conservées plus ou moins complétement jusqu'à nos jours.

Si nous laissons de côté le duel, qui manque à bon nombre de membres de cette famille, nous verrons que cette flexion repose sur six syllabes, dont trois pour le singulier, et trois autres pour le pluriel. Voici ces six syllabes, qui se sont transmises sous une forme plus ou moins altérée dans tous les idiomes de souche aryenne [1] :

| | 1 | 2 | 3 |
|---|---|---|---|
| Singulier : | *mi* | *si* | *ti* |
| Pluriel : | *masi* | *tasi* | (*a*)*nti* |

Ces désinences s'ajoutent ordinairement à la racine du verbe, par l'intermédiaire de voyelles désignées par le nom de voyelles copulatives. Ce n'est que dans le sanscrit et dans le zend que les désinences se sont conservées en partie sous cette forme pleine. Dans les autres langues indo-européennes les voyelles finales se sont perdues, et il est resté approximativement les formes suivantes, communes à peu près à tous les rameaux de ce vaste groupe :

| | | |
|---|---|---|
| *m* | *s* | *t* |
| *mas* | *tas* | *nt* |

Il faut remarquer que la voyelle *a* au pluriel dans les syllabes *mas*, *tas*, se transforme fréquemment dans les voyelles plus faibles *e*, *ou*, *i*, ou disparaît entièrement en arménien.

[1] Schleicher, *Compendium*, B. II, *Paradig. zur Conjug.* p. 680.

Première personne.

§ 97. La lettre caractéristique de la première personne du singulier est *m* comme dans les pronoms personnels. Elle s'est conservée à peu près dans toutes les langues, mais non dans tous les temps; en latin, par exemple, elle existe à l'imparfait *amabam;* au présent elle s'est transformée en *o*, *amo;* au parfait il n'en reste plus aucune trace. En arménien, le *m* de la première personne s'est maintenu au présent, au futur de l'indicatif et au présent du subjonctif, *gnam*, *gnasżém*, *gnayżém;* mais il a disparu aux temps passés, *siréżi*, *siréi*, etc.

Au pluriel *m* s'est conservé : en latin, dans la désinence *mus* que l'on rencontre partout, *amamus*, *amabamus;* en russe, dans la désinence générale мъ : идемъ, играемъ. En arménien, le *m* ne s'est conservé que dans les cas où il s'est maintenu au singulier, c'est-à-dire au présent et au futur. Dans les autres temps, tantôt il a disparu, *gnażaq́*, *siréaq́*, tantôt *ém* s'est changé en *ou*, *sirészémq́* et *sirészouq́*. En conséquence nous aurons au présent et au futur : *sirém*, *sirémq́; gnam*, *gnayżém*, *gnasżémq́; zénoum*, *zénoużoum*, *zénoużoumq́*, etc.

Le *q́* terminal, dans *gnamq́*, *sirémq́*, etc. caractérise le pluriel comme dans la déclinaison des noms et des pronoms. Le *q́* est une nuance de *s* primitif. Dans l'ancien bactrien, ce *s* s'était déjà transformé en l'aspiration *h* : *mahi*, véd. *masi*. Nous avons vu

aussi que *s* primitif remplace fréquemment *q́* au pluriel : *arq́ayq́*, *arq́ays ; môrouq́*, *môrous*, etc.

Relativement à la désinence du pluriel, il faut remarquer que la voyelle de la formule commune, *mas*, *tas*, disparaît en arménien, et qu'il ne reste que *ms*, *ts* avec la voyelle copulative, désinence contractée qui, elle-même, est loin de se présenter dans son type pur. Voici les transformations successives par lesquelles a passé la forme arménienne de la première personne du pluriel : *mq́* (primitif *mas*), par suite de la perte de la voyelle, devient *ms*, *s* = *q́*, comme nous avons vu dans les déclinaisons et § 9, par conséquent *mq́*. Le pluriel du pronom personnel de la première personne est *méq́*.

Nous avons de la sorte une idée nette de la première personne du singulier et du pluriel au présent. Citons pour comparaison les formes sanscrites et zendes de ces mêmes personnes au présent :

| | Sanscrit. | Zend. | Arménien. |
|---|---|---|---|
| Sing. | *váh-â-mi* | *vaz-â-mi* | *vaz-é-m* |
| Plur. | *váh-â-mas* | *vaz-â-mahi* | *vaz-é-mq́* |

### Seconde personne.

§ 98. La lettre caractéristique de la seconde personne, dans les verbes, est *s* à peu près dans toutes les langues indo-européennes, *amas*, *φέρεις*; en russe, шъ (берешъ), pour ши, primitivement *si*. Dans l'arménien, tant ancien que moderne, on rencontre

*s* (dans certains cas *r*), où la première personne prend toujours *m*; ex. *gnas*, *sirés*, *arnous*.

La désinence de la deuxième personne du pluriel s'est formée de la manière suivante. *Tas* primitif s'est changé en *ts* par l'omission de la voyelle (comparez le latin *tis* et le russe те). L'ancien *t* des flexions s'est transformé dans l'arménien en *y*, comme nous l'avons vu dans les déclinaisons. En outre nous avons, dans la première partie de notre travail, § 13, cité une foule d'exemples où *y* tient lieu de *t* ancien[1]. Rappelons-en quelques-uns : *mayr*, Z. *mâtarĕ*; — *payman*, P. *patmân*; — *payq̓ar*, P. *patkâr*; — *ayr-él*, Z. *âtar*, آذر, etc. Puisque *t* = *y* et *s* = *q̓*, au lieu de la désinence *ts*, nous avons *yq̓* qui représente effectivement la désinence de la seconde personne du pluriel, au présent et dans les autres temps qui ont *m* à la première personne du singulier. Les désinences de la seconde personne, tant du singulier que du pluriel, ont donc subi les transformations suivantes :

| | Primitivement. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Sing. | *si* | *s* | — *s* | — *s* |
| Plur. | *tas* | *ts* | — *is*, *s* = *q̓* | — *yq̓* |

En joignant à ces désinences les voyelles copulatives *a*, *é*, *ou*, *i*, on a *ayq̓*; *é* + *yq̓* = *éq̓*; *ou* + *yq̓* et *i* + *yq̓* = *ouq̓*, *iq̓*. En les ajoutant aux racines verbales *am*, *bér*, *arn*, *kap*, on a :

[1] Cette transformation en *i* d'une ancienne dentale s'observe aussi dans le néo-persan : پیکر, P. *patkar*, Arm. *patkér*; پیکار, P. *patkâr*; پای, Z. *pâdha*, L. *pes-pedis*; بوی, Z. *baodha*, etc.

| Singulier. | Pluriel. |
| --- | --- |
| *am-a* + *s*, comp. lat. *amas* | *am-a* + *yq̇* = *amayq̇*, pour *amats*, comp. lat. *amatis*. |
| *bér-é* + *s*, comp. grec φέρεις | *bér-é* + *yq̇* = *bérêq̇*, pour *bé-réts*, comp. lat. *fertis*. |
| *ar̦n-ou* + *s*, comp. lat. *acuis* | *ar̦n-ou* + *yq̇* = *ar̦nouq̇*, *ar̦-nouyq̇*, *arnouts*, comp. lat. *acuitis*. |
| *kap-i* + *s*, comp. lat. *capis* | *kapi-i* + *yq̇* = *kapiq̇*, *kapits*, comp. lat. *capitis*. |

Citons pour comparaison les formes de la seconde personne en sanscrit et en zend.

| | Sanscrit. | Zend. | Arménien. |
| --- | --- | --- | --- |
| Sing. | *váh-a-si* | *vaz-a-hi* | *vaz-é-s* |
| Plur. | *váh-a-tha* | *vaz-a-tha* | *vaz-ê-q̇* |
| | pour *váh-a-tasi* | | |

Par l'examen de la seconde personne nous avons acquis la conviction que *ay* est la même chose que *at* ancien; que *ê*, contraction de *éy*, représente l'ancien *et*, et que *ou* et *i*, dans les désinences *ouy*, *iy*, sont la même chose que *ont* et *it* anciens. Cette conviction va se fortifier encore en nous par l'étude de la désinence de la troisième personne du singulier.

Troisième personne.

§ 99. La lettre caractéristique de la troisième personne dans les langues indo-européennes est *t*, à laquelle on prépose *n* pour le pluriel. Ce *t* et ce *nt* se sont conservés dans toute leur plénitude en

latin, *amat*, *amant*, en perse رسد, رسند, dans le slavon ecclésiastique имать, имѧть, et, sous une forme plus ou moins pure, dans les autres langues.

En arménien, la caractéristique *t*, à la troisième comme à la seconde personne du pluriel, s'est changée en *y*, qui s'ajoute au thème verbal par l'intermédiaire des voyelles copulatives *a*, *é*, *ou*, *i*, en les transformant en longues, c'est-à-dire en *ay*, *éy* = *ê*, *ouy* = *oû*, *iy* = *î*. Rien de semblable ne se rencontre dans le grec, où *t* s'est perdu et où il n'est resté que *i* de *ti* primitif; ex. φέρει de φερετι (comp. l'arménien *béréy*, de *bérét* = *bérê*, *béréy* pour *bérét*); ἀλεῖ, *agay*, etc.

Au pluriel, de *nt* il n'est resté en arménien que *n*, comme en allemand[1], où au XIV[e] siècle on employait encore la forme *sie gehent*, *sie habent* au lieu de la forme actuelle *sie gehen*, *sie haben*, etc. La même omission de *t* à la troisième personne du pluriel s'observe dans le zend où, aux temps secondaires, nous trouvons *barajen* pour *barajent*, *baren* pour *barent* (Schleicher, *Compend.* II, 524).

Voici comment se sont formées les flexions arméniennes :

> *amay*, comp. latin *amat; tay*, lat. *dat;*
> *aman*, comp. latin *amant; tan*, lat. *dant;*
> *bérê*, de *béréy*, comp. grec φέρει, etc.

Comparons les trois personnes du singulier et du pluriel avec les formes correspondantes en sanscrit :

[1] Cf. *Reisen des Johan. Schiltberger*, Munich, 1859.

| | Sanscrit. | Arménien. |
|---|---|---|
| Singulier : | *váh-â-mi* | *vaz-é-m* |
| | *váh-a-si* | *vaz-é-s* |
| | *váh-a-ti* | *vaz-ê-* |
| Pluriel : | *váh-â-mas* | *vaz-é-mq̇* |
| | *váh-a-tha* | *vaz-ê-q̇* |
| | *váh-a-nti* | *vaz-é-n* |

Pour plus de clarté, citons encore deux exemples que nous mettons en regard des formes latines :

| Arm. | Lat. | Arm. | Lat. |
|---|---|---|---|
| *tam* | *do* | *amam* | *amo* |
| *tas* | *das* | *amas* | *amas* |
| *tay* pour *tat* | *dat* | *amay* pour *amat* | *amat* |
| *tamq̇* pour *tams* | *damus* | *amamq̇* pour *amams* | *amamus* |
| *tayq̇* pour *tats* | *datis* | *amayq̇* pour *amats* | *amatis* |
| *tan* pour *tant* | *dant* | *aman* pour *amant* | *amant* |

§ 100. Maintenant que nous avons fait connaissance avec les désinences personnelles du présent, il nous est facile d'aborder le verbe substantif *ém*, dont l'examen facilitera notre travail ultérieur. Quoique dans beaucoup de grammaires arméniennes on admette quatre verbes auxiliaires, nous ne comptons comme tel que le seul verbe *ém;* les trois autres ne sont pour nous que les verbes neutres *rester, devenir,* lesquels tiennent fréquemment la place de l'auxiliaire. Ces trois verbes sont *gom, linim, éġanim.* Abordons le verbe *ém.*

La racine de ce verbe est *é*, et non *és* comme le pense Bopp (II, 395). En admettant *é* pour racine,

nous formerons facilement le présent par l'addition à cette racine des lettres caractéristiques personnelles; la racine consistant en une voyelle, nous n'avons pas ici de voyelle copulative.

*é* + *m* = *êm*, comp. persan ام, arnaute *jam*[1].
*é* + *s* = *és*, comp. latin *es*.
*é* + *y* = *ê*, comp. français *est* = *ê*.
*é* + *mɋ* = *émɋ*, comp. arnaute *jemi*.
*é* + *yɋ* = *êɋ*, comp. latin *estis*.
*é* + *n* = *én*, comp. arnaute *jiane*.

IMPARFAIT.

§ 101. L'imparfait du verbe substantif est: *éï*, *éïr*, *êr*, *éaɋ*, *éïɋ*, *éïn*.

Ici nous voyons du premier coup d'œil que les formes arméniennes s'écartent considérablement des formes correspondantes dans les autres langues indo-européennes.

Bopp (I, 371; II, 395; III, 70) explique la production de *ê* aux deux premières personnes par la fusion des deux lettres de la racine en un son unique, *ê*; quant à la troisième personne, il pense que *ê* est formé de l'augment et de la première lettre de la racine, c'est-à-dire de *é* + *é*, ensuite le *s* radical s'est changé suivant lui en *r*. Quoiqu'il existe des cas où *é* + *s* se transforme en *ê*, comme dans le français *êtes* pour *estis*, ici, et généralement en arménien, nous ne voyons rien de semblable, première-

[1] Nous avons emprunté les formes arnautes à la *Vergleichende Grammatik* de Rapp, p. 152, Stuttgard, 1852.

ment parce que dans tout le verbe il ne se rencontre nulle part de *s* radical, secondement parce que, si aux deux premières personnes *és* s'est changé en *é*, pourquoi alors à la troisième personne reste-t-il *é* avant l'union avec l'augment *é*? En outre nous ne voyons pas la nécessité de supposer un augment à l'imparfait arménien[1]. Il existe bien des traces d'augment en arménien, mais au parfait et non à l'imparfait. Enfin voici ce qu'on peut objecter à Bopp : Si le *r* de la troisième personne est le *s* de la racine, et *é* l'augment, plus la première lettre de la racine, alors comment expliquer la désinence *ér* dans tous les autres verbes dont la racine n'a pas de *s*, et qui ne prennent pas l'augment, par ex. *sirér*, *bérér*, etc.?

Après avoir rejeté l'opinion de Bopp sur ce point, nous allons essayer d'expliquer l'origine des formes *éī*, *éīr*, *ér*, etc. par une voie plus en harmonie avec le génie de la langue arménienne.

La première chose qui nous embarrasse ici est la lettre *r*. Mais reconnaissons que le changement de *s* en *r* est un phénomène assez commun. Il suffit de se rappeler que le latin *eram*, *eras*, *ero* est pour *es-am*, *es-as*, *es-o;* que *mus*, *flos*, etc. font au génitif *muris*, *floris;* que *honos* est pour *honor;* que dans le latin ancien on rencontre *meliosibus*, *majosibus*, au lieu des formes postérieures *melioribus*, *majoribus;*

[1] Ce n'est que chez le traducteur de la grammaire de Denys de Thrace que l'imparfait se rencontre avec l'augment : *ékoph'éī*, *ékoph'éīr*, *ékoph'ér*, etc. (Voir sa *Grammaire*, p. 72.)

que l'allemand *war* est pour *was* ancien (comp. l'anglais *was*), et nous serons autorisés à admettre cette transformation. En arménien il existe aussi un cas où *s* se change en *r*. La seconde personne du présent de l'indicatif est en même temps la seconde personne de l'impératif négatif: *mi gnar* est pour *mi gnas*, forme que l'on rencontre fréquemment chez les anciens écrivains (voir le P. Arsène Bagratouni, p. 192, § 449), *mi las, mi patmés* pour *mi lar, mi patmér*. De même *ér*, impératif du verbe substantif, est pour *és*[1]. Le passage de *s* de la seconde personne en *r* s'explique ainsi assez aisément. Il n'est pas aussi facile de rendre compte du *r* de la troisième personne.

La lettre caractéristique du passé en arménien est *i*; en l'ajoutant à la racine nous avons *éï* qui représente la forme de l'imparfait, sans désignation de personnes. En joignant à cette forme les lettres caractéristiques des personnes et des nombres, c'est-à-dire *m, s, y, mq́, yq́, n*, nous avons *éïm, éïs, éïy, éïmq́, éïyq́, éïn*. Cette lettre caractéristique du passé, *i*, s'abrége en *y* à la troisième personne du singulier, comme on peut le voir dans tous les verbes : *gnayr* pour *gnaïr; sirêr*, de *siréyr*, pour *siréïr*. Nous aurons donc à la troisième personne du singulier *éy* + *y*.

[1] L'adverbe *ousti*, « d'où, » est formé de *or* et de *ti*, ou bien de *our* et de *ti*; par analogie *asti* vient de *ays* et de *ti*; *anti*, de *ayn* et de *ti*, etc. Encore une preuve : l'impératif futur actif *amaszés* est la même chose que le futur; au passif, à côté de *amasǵir* vient se placer le futur *amasżis*. Nous avons donc ici *r* = *s*, *ǵ* = *ż*.

Le premier *y* se permute avec *é* ou *ê*, ce qui donne par conséquent *éy*. Jusqu'à présent tout s'est éclairé assez bien. Maintenant nous sommes obligés de faire préalablement une supposition qui, d'ailleurs, n'est pas sans fondement, et qui a sa confirmation dans la langue même, celle du changement de *y* en *r*. Voyons des cas où *y* s'est transformé en *r*. On trouve *andouyr* et *andorr, pandouyr* et *pandorr, hayż* et *harż*, de *harżaném*, *touyj* et *tourj*, *érékoy* et *érékor*, etc. Dans quelques provinces d'Arménie *r* se prononce comme *y*; ex. *k'-ayném*, *k'-eytham* pour *k'-arném*, *k'-értham*. Ce n'est qu'en s'appuyant sur cette base qu'il est possible d'expliquer l'origine des formes *érét*, *érék*, *éréd*, pour *ét, ékĕn*, *éd*. Voici comment : la langue arménienne n'aime pas les formes monosyllabiques dans les verbes au parfait, et, pour les éviter, elle a recours à l'augment *é*; ex. *ébaż*, *élaż*, etc. Les verbes *tam*, *gam*, *dném*, même après l'addition de l'augment au parfait, *ét*, *ék*, *éd*, restent encore monosyllabiques, et la langue a essayé plus d'une fois de s'affranchir de cet état. Ce qui le prouve, c'est que, même dans la langue littéraire où les formes une fois admises se sont conservées avec le soin le plus scrupuleux, on trouve *ééd*, *éél* conjointement avec *ét, él*. Mais l'idiome vulgaire ne s'est pas inquiété des règles destinées à conserver à la langue sa régularité, et c'est pour cela qu'il nous a légué *érét*, *érék*, *éréd*, où un second augment a été ajouté au premier, et afin que *é* + *é* ne se fondissent pas en une seule lettre, il les a séparés par *y*, qui, à son

tour, s'est changé en *r*. Voilà la seule explication possible de l'origine de ces formes. Ce que nous venons de dire se rapporte plus particulièrement au parfait (voir § 103). La seule chose essentielle pour nous, c'est de nous être convaincus de la possibilité du changement de *y* en *r*. D'après cela la troisième personne du singulier de l'imparfait de *ém* sera *ér*, pour *éy* provenant de *é* + *y* + *y*, c'est-à-dire la racine *é* en union avec *yr*.

Quant aux autres personnes du passé, nous pouvons maintenant les aborder sans peine. Nous avons obtenu un peu plus haut pour l'imparfait les formes suivantes : *éïm*, *éïs*, *éy*, *éïmq́*, *éïyq́*, *éïn*. En remplaçant à la seconde personne *s*, à la troisième *y* par *r*, nous avons *éïm*, *éïr*, *ér*, *éïmq́*, *éïyq́*, *éïn*. Comme entre *é* et *i* se place toujours un *y* pour empêcher les deux lettres de se confondre, puisque *é* + *y* égale *é*, nous avons : *éïm*, *éïr*, *ér*, *éïmq́*, *éïyq́* = *éïq́* (voir § 95), *éïn*. La preuve qu'ici *y* a été ajouté après *é*, c'est que les anciens écrivains nous offrent simplement *éï*, *éïr*, *ér*, *éaq́*, *éïq́*, *éïn* (cf. le P. Arsène Bagratouni, § 307). Voici en réalité la forme de l'imparfait telle qu'elle s'est conservée dans la langue vulgaire : *éïm* (*gnažél-éïm*, *bérél-éïm* chez les Arméniens d'Astrakan), *éïr*, *ér*, *éïnq́* (pour *éïmq́*), *éïq́*, *éïn*.

Dans l'arménien ancien, cette forme s'éloigne encore un peu plus de la règle, par la perte de *m* à la première personne du singulier et du pluriel et le changement au pluriel de *i* en *a*. Après toutes ces explications, nous arrivons enfin à la forme dé-

finitive : *éī*, *éīr*, *êr*, *éaq́*, *éīq́*, *éīn*. En séparant la désinence de la racine verbale on obtient une formule d'après laquelle se modèlent tous les imparfaits, savoir : *i*, *ir*, *yr*, *aq́*, *iq́*, *īn*.

| 1 | | 2 | | 3 |
|---|---|---|---|---|
| *gna-y-i* | *béré-y-i* | = | *bérêī* | *thaǵou-i* |
| *gna-y-ir* | *béré-y-ir* | = | *bérêīr* | *thoǵou-ir* |
| *gna-y-r* | *béré-y-r* | = | *bérêr* | *thoǵou-yr* |
| *gna-y-aq́* | *béré-y-aq́* | = | *béréaq́* | *thoǵou-aq́* |
| *gna-y-iq́* | *béré-y-iq́* | = | *bérêiq́* | *thoǵou-iq́* |
| *gna-y-īn* | *béré-y-īn* | = | *bérêīn* | *thoǵou-īn* |

Dans les deux premiers exemples, entre les racines verbales *gna*, *béré*, et la désinence de l'imparfait, on insère un *y* pour empêcher la fusion, et par suite de cette insertion *a* + *y* devient *ay*, *é* + *y* se transforme en *ê*. Quant à ce qui concerne le troisième exemple, la 3ᵉ personne du singulier est *thoǵouyr*, par suite de l'addition de *y* à *ou*, combinaison qui se résout en *ou*; exemple : *kouyr*, *kouri*.

Le parfait dans les verbes latins se forme exactement de la même manière, c'est-à-dire par l'omission de la lettre caractéristique de la première personne, et l'addition de la lettre *i* à la racine verbale. Prenons pour exemple deux mots homophones, l'un arménien, l'autre latin. La forme de l'imparfait arménien correspond complétement à celle du parfait latin; ex. *amayi*, latin *amavi*; *thoǵoui*, latin *docui*. La lettre *v* ne doit pas nous arrêter; en italien et en français elle tombe, *cantai*, *je chantai*. Ainsi et sous

ce rapport, on remarque dans les verbes une grande ressemblance entre les flexions latines et les flexions arméniennes.

PARFAIT.

§ 102. Le parfait se forme en arménien de deux manières. Suivant la première (dans la conjugaison forte), on place *i* après la racine verbale (*ay* pour le passif); ex. *bér-ém, bér-i; thoǵ-oum, thoǵ-i* (comparez latin *lego, legi; emo, emi*). D'après la seconde, on ajoute au thème verbal *żi* (*żay* pour le passif), ou en d'autres termes, à la voyelle copulative on ajoute *i* (*ay* pour le passif) précédé de *ż*. C'est la conjugaison faible; ex. *gna-m, gnażi; siré-m, siréżi* (comparez le latin *dico, dixi; scribo, scripsi*).

Les verbes en *oum* et tous les verbes dérivés par l'épenthèse des syllabes *an, n, ć, ĕnć* (voir § 88), forment leur parfait de la première manière, c'est-à-dire en ajoutant la désinence *i* (*ay* pour le passif) directement à la racine; ex. *zénoum, zéni; tés-aném, tési;* les autres verbes en *am, ém* prennent au parfait *żi* (*żay* pour le passif). Le premier mode de formation est ancien, le second est de beaucoup postérieur et le seul en usage dans l'arménien moderne.

Quatre verbes en *ém* forment leur parfait suivant l'ancien mode, c'est-à-dire par l'addition de *i* (*ay* pour le passif) à la racine verbale: *haném, hani; bérém, béri; aẓém, aẓi* (comparez *ago, egi*); *héǵousém, héǵousi.*

Les verbes causatifs en *oužaném*, *ousaném* forment aussi leur parfait de la première manière, c'est-à-dire qu'ils rejettent *an-ém*, mais conservent la particule dérivée *ouyż* (*ouż* dans l'avant-dernière syllabe); autrement ils perdraient leur sens causatif, *arboużaném*, *arboużi; korousaném*, *korousi*, etc.

Comme le *m* caractéristique de la première personne a disparu et qu'il n'est resté que *i*, le parfait ressemble à l'imparfait par les désinences des autres personnes; première personne *i* : *hani*, *siréżi*, *gnażi;* seconde personne *ér*, au lieu de *ir* (comme dans l'arménien moderne) : *hanér*, *gnażér*, *siréżér*. Au pluriel, régulièrement : première personne *aq́* : *hanaq́*, *gnażaq́*, *siréżaq́;* seconde personne *iq́* ou *éq́* : *haniq́*, *hanéq́*, *siréżéq́*, *gnażiq́;* troisième personne *ïn* : *hanïn*, *gnażïn;* en arménien moderne on a d'une façon beaucoup plus suivie *siréżi*, *siréżir*, *siréżïnq́* (pour *siréżimq́*, exactement comme *gnanq́* pour *gnamq́*), *gnażiq́*, *gnażïn*. La troisième personne du singulier, dans les verbes à conjugaison forte, est la racine verbale elle-même : *han*, *stéġż*, *argél;* dans les verbes de la seconde classe, elle se forme par la suppression du *i* de la première personne : *gnaż*, *siréaż* pour *siréż* comme dans l'arménien moderne. Les désinences du parfait étant semblables à celles de l'imparfait, on devrait s'attendre à avoir à la troisième personne du singulier *gnażr*, *siréaẓr*. Telle était en effet la forme ancienne. On ne voit aucune trace de ce *r* dans les écrivains arméniens; mais dans le traducteur de Denys de Thrace on a : *kopĥéżi*, *kopĥéżér*,

*kopliéażr*, ce qui confirme on ne peut mieux notre opinion. (Cf. Cirbied, *Mémoires de la soc. des Antiq. de France*, t. VI, p. 72.)

§ 103. Nous avons un peu plus haut dit quelques mots au sujet des augments. C'est ici le lieu d'en parler plus en détail. L'arménien ne supporte pas les formes monosyllabiques au parfait[1]. Lorsque la racine verbale avec la désinence du temps et de la personne ne constitue qu'une seule syllabe, pour allonger le mot on ajoute au commencement l'augment *é;* ex. *hani, han, éhan*. Quoique la forme *han* s'emploie aussi sans augment, elle ne s'est perpétuée que dans les écrits des lettrés. Dans l'arménien moderne, cette règle s'est maintenue dans toute sa force. Le dialecte de Tiflis a conservé quelques traces de l'ancien augment; ainsi on dit *ébi* pour *éber*, qui est ancien, etc. La forme *hán, bér* s'emploie à l'impératif.

Si le mot commence par la voyelle *a*, l'augment *é*, plus *y* ajouté pour empêcher sa fusion avec *a*, se change en *ê*, autrement nous aurions la voyelle double *éa* (*ia*); ex. *arki, êark*, pour *éyark; ażi, êaż; óżi* = *aużi; êóż* = *êauż*.

De tous les verbes de cette classe un seul com-

[1] La langue arménienne a perdu depuis bien longtemps la tendance à la réduplication de la racine au parfait. Le seul exemple que l'on puisse citer en ce genre est *arném*, faire, racine *ar*, lequel a pour parfait *arari* au lieu de *ari*, comme on devrait l'attendre vu l'état actuel de la langue, et comme cela arrive dans l'arménien moderne.

mence par *i*, c'est *iqaném*. Son parfait est *iqi*. La troisième personne aurait dû être *iq;* mais *i* avec l'augment *é* s'est transformé en *ê*, ce qui a donné *êq*.

Les verbes commençant par *é* ne prennent pas l'augment et restent monosyllabiques : *élaném; éli*, *él*. Cependant on rencontre, mais très-rarement, *êél*.

Pour justifier encore davantage cette opinion que la langue arménienne n'aime pas les parfaits monosyllabiques, je citerai ici trois cas qui sont on ne peut plus concluants.

*a*. Le verbe *gam*, racine *k* au lieu de *g* (comp. l'allemand *kommen*), aurait dû faire au parfait, d'après ce que nous avons vu : *ki*, *kér*, *k*, *kaq*, *kiq*, *kïn;* mais ces formes n'existent pas; on dit et l'on écrit avec l'augment : *éki*, *éki* ou *ékér*, *ékĕn*, *ékaq*, *ékiq*, *ékïn*. Ce mot a conservé l'augment même dans l'arménien moderne, où, par analogie, on devrait attendre *gaži*, *gažir*, etc. mais où, au lieu de cela, on a *ékay*, *ékar*, *ékaw*, etc.

*b*. Le verbe *dnél* suppose la racine *d*, S. *dhâ*. Au parfait on devrait avoir *di*, *dir*, *d*, *daq*, *diq*, *dïn*, et cependant il n'y a d'usité que *édi*, *édir* ou *édér*, *éd*, *édaq*, *édiq*, *édïn*. Quoique dans l'arménien moderne *dri*, de *dnel*, paraisse monosyllabique, il ne faut pas oublier que l'on devrait l'écrire comme on le prononce, *dĕri*, ce qui fait deux syllabes.

*c*. Verbe *tam*, je donne, racine *ta*, S. *dâ*. Le parfait serait régulièrement *ta*, *tar*, *t*, *taq*, *tayq*, *tan*. Ce qui prouve clairement que le parfait aurait dû

être *ta* au lieu de *tou*, c'est qu'au futur, dont le thème ressemble toujours à celui du parfait, nous trouvons la forme *taż* et non *touż*. Comme *a* se change fréquemment en *ou* (*érésoun* pour *érésan*, de *ér* et *tasan; himounq́*, de *himĕn*, *himan*), nous devrions avoir au parfait : *tou*, *tour*, *t*, *taq́*, *touq́*, *toun;* cependant, au lieu de cela, nous avons : *étou*, *étour*, *ét*, *tĕwaq́*, *étouq́*, *étoun*. A la première personne du pluriel, *touaq́* est un débris d'une autre forme de parfait qui s'est conservée en partie dans la langue vulgaire : *tĕwi*, *tĕwir*, *ét* (*tĕwiż*, vulg.), *tĕwaq́*, *tĕwiq́*, *tĕwïn*.

Dans ces trois verbes nous voyons que, malgré l'augment, la troisième personne du singulier du parfait reste pour chacun d'eux monosyllabique. Ce fait ne peut néanmoins servir à réfuter notre opinion, puisque nous voyons que, dans les trois cas, le peuple a ajouté un nouvel augment au verbe pour l'allonger, après quoi ces mots ont cessé d'être monosyllabiques : *érék*, *éréd*, *érét*, tels qu'ils sont usités jusqu'à ce jour dans le dialecte de Tiflis.

Nous avons vu que la troisième personne du singulier du parfait du verbe *gam*, au lieu de *ék*, est *ékn*, que l'on ne peut pas prononcer autrement que *ékĕn*, c'est-à-dire en deux syllabes, et c'est là qu'il faut chercher la raison de l'apparition de ce *n*.

Le verbe *dnél*, outre la forme *éd* généralement usitée dans les livres, possède encore les formes *édir* et *édér*, rares à cause de leur ressemblance avec la seconde personne, et même *ééd*.

Au lieu de *ét*, troisième personne du verbe *tam*, on trouve, quoique très-rarement, *éét* et même *étour*. (Cf. le P. Arsène Bagratouni, *Gramm.* § 384.)

Il ne faut pas prendre les formes *gnaż*, *mnaż*, *lważ* pour des monosyllabes, attendu qu'elles se prononcent *gĕnaż*, *mĕnaż*, *lĕważ*, c'est-à-dire en deux syllabes; *ou* devant une voyelle se prononce *ĕw;* ex. Նուազ, *nĕwaz* (comparer տուընջեան, *tĕwĕnǵéan*). On a tenté de les réduire à des monosyllabes, et c'est pour cela qu'on rencontre les formes *égnaż*, *élważ*, etc. qui toutefois ne se sont pas conservées. Cf. le P. Arsène Bagratouni, *ibid.* § 321.

SUBJONCTIF.

§ 104. Le subjonctif du verbe substantif *ém* est *iżém*, *iżés*, *iżê*, *iżémq*, *iżéq*, *iżén*, c'est-à-dire que ce temps est exactement semblable à celui du présent de l'indicatif, sauf la syllabe prosthétique *iż*. La présence de ce *ż* dans les déclinaisons, où il forme au pluriel le génitif et l'ablatif, est restée sans solution. Bopp (I, 371) compare *ż* avec *j* et *y* et le considère comme un renforcement de ces deux lettres. Comme démonstration à l'appui de son opinion, il cite le potentiel sanscrit *syâm*, *syâs*, *syât*. Le *i* de *iżém* tenant lieu de l'ancienne racine *és*, en substituant à *ż* dans la forme arménienne le *y* proposé par Bopp, et en remplaçant *i* par *és*, nous avons *ésyém*, *ésyés*, *ésyê*. Dans ce cas les formes arméniennes et les formes sanscrites offrent une ressemblance manifeste, d'au-

tant plus que le sanscrit *syâm*, *syâs*, *syât*, etc. est pour *asyâm*, *asyâs*, *asyât*, etc.

Si, conservant *i*, nous nous contentons d'opérer le changement proposé par Bopp, nous aurons alors *iyém*, *iyés*, *iyé*. Comparons ce résultat avec le grec *εἴην*, *εἴης*, *εἴη*. La ressemblance nous apparaîtra de nouveau extrêmement frappante. Cette hypothèse sera justifiée une fois de plus quand nous étudierons le futur.

Ainsi nous pouvons mettre la forme arménienne du subjonctif en parallèle avec le potentiel sanscrit et avec l'imparfait de l'optatif grec.

| Arménien. | Grec. | | | Sanskrit. |
|---|---|---|---|---|
| *iżém* | *εἴην* | au lieu du primitif | *ἐσ-jη-μ* | *(a)syâm* |
| *iżés* | *εἴης* | | *ἐσ-jη-ς* | *(a)syâs* |
| *iżê* | *εἴη* | | *ἐσ jη-τ* | *(a)syât* |
| *iżémq́* | *εἴημεν* | | *ἐσ-jη-μες* | *(a)syâma(s)* |
| *iżêq́* | *εἴητε* | | *ἐσ-jη-τε* | *(a)syâta(s)* |
| *iżén* | *εἴησαν* | | *ἐσ-jη-ντ* | *(a)syus* pour *(a)syânt* |

(Cf. Schleicher, *Compend.* 1re édit. II, 547-548, § 290.)

Les désinences du verbe substantif étant la base des flexions des autres verbes, nous pouvons les détacher de la racine et en composer la formule générale suivante, qui servira de type pour le subjonctif de tous les verbes : *-żém*, *-żés*, *-żê*, *-żémq́*, *-żêq́*, *-żén*; le trait initial tient lieu de la voyelle copulative.

Les verbes en *a*, comme *gnam*, racine *gna*, prennent un *y* enclitique entre la voyelle copulative et

la désinence : *gnayżém*, *gnayżés*, *gnayżê*, *gnayżémq́*, *gnayżéq́*, *gnayżén*. A la seconde personne du pluriel il existe une autre forme, *gnaysǵiq́*, dans laquelle *ż* s'est changé en *ǵ*. Si *ż* est réellement le fondement de *j*, le changement de cette lettre en *ǵ* n'a rien qui nous étonne. Il est bon seulement de rappeler que le *j* latin est devenu en français *j*, en anglais *j* (*dj*), et en italien *g* (*dj*).

Les verbes en *é* changent au subjonctif la voyelle copulative en *i* : *sirizém*, *sirizés*, *sirizê*, *sirizémq́*, *sirizéq́*, *sirizen*.

Les verbes en *ou* donnent naissance à un tout petit changement qui consiste en ce que l'on ajoute *żoum* à la voyelle copulative et non *żém*, par suite de l'assimilation du *é* de la désinence à la voyelle copulative précédente; ainsi de *thoǵoum*, au lieu de *thoǵoużém* nous avons *thoǵoużoum*, *thoǵoużous*, *thoǵoużou*, *thoǵoużoumq́*, *thoǵoużouq́*, *thoǵoużoun*.

Comparez l'arménien moderne *ouǵouǵ*, ou *oǵoǵ*, avec la forme ancienne *ouǵéǵ*.

Exemples comparatifs.

| Sanscrit. | Grec. | Arménien. |
|---|---|---|
| *dê-yâ'-sam* pour *dâ-yâ'-sam* | δο-ίη ν | *tai-yé-m* = *tayżem* |
| *dê-yâ' s* | δο-ίη-ς | *tai-yé-s* = *tayżes* |
| *dê-yâ'-t* | δο-ίη | *tai-yê* = *tayżê* |
| *dê-yâ'-sma* | δο-ίη-μεν | *tai-yé-mq́* = *tayżemq́* |
| *dâ-yâ'-sta* | δο-ίη τε | *tai-yê-q́*, = *tay-zêq́*, *tayǵiq́* |
| *dê-yâ'-sus* pour *dâ-yâ'-sant* | δο-ῖη ν | *tai-yé-n* = *tayżen* |

Dans l'explication du subjonctif je m'éloigne de

Bopp (I, 371), en ce qu'il explique la formation de ce mode par l'addition au thème verbal de toutes les formes du verbe substantif : *gna* + *yżém*, *siré* + *yżém*, *thoǰou* + *iżém;* quant à moi, soit dit une fois pour toutes, je sépare la désinence du verbe substantif de sa racine et je l'ajoute au thème verbal : *gna* + *żém*, *siré* + *żém*, *thoǰou* + *żém* (*żoum*), *kapi* + *żīm*.

Il s'est conservé dans les anciens écrivains des formes qui portent à croire qu'il exista autrefois un imparfait du subjonctif. Il n'est resté que les désinences de la troisième personne du singulier et du pluriel en *iżêr* et *iżēïn*, c'est-à-dire la terminaison de l'imparfait de l'indicatif ajoutée aux lettres caractéristiques du subjonctif. Ainsi on trouve : *iżêr*, *asiżêr*, *élaniżêr*, *dniżēïn*. (Cf. le P. Arsène Bagratouni, § 454.)

Ces vestiges conduisent à rétablir la forme pleine suivante :

| | |
|---|---|
| *dniżêi* | *dniżêaq* |
| *dniżêir* | *dniżêiq* |
| *dniżêr* | *dniżēïn* |

FUTUR.

§ 105. Le verbe substantif *él* n'a pas conservé de forme pour le futur. En examinant celle du futur dans les verbes, on arrive à la conclusion suivante relativement à sa formation. Il n'y a, il est vrai, en arménien qu'un futur, mais il présente la fusion de deux formes, dont l'une, de création postérieure

et plus usitée, ne possède pas toutes les personnes. Prenons pour exemples les deux verbes *zénoum* et *kapém*, dont le premier suit la conjugaison forte et le second la conjugaison faible. Au futur, ils ont la forme suivante admise dans toutes les grammaires:

| | | | |
|---|---|---|---|
| Sing. | 1. | *zéniż, zénżém* | *kapéżiż, kapészém* |
| | 2. | *zénżés* | *kapészés* |
| | 3. | *zénżê* | *kapészê* |
| Plur. | 1. | *zénżouq, zénżémq* | *kapészouq, kapészémq* |
| | 2. | *zénġiq, zénżêq* | *kapésġiq, kapészêq* |
| | 3. | *zénżén* | *kapészén* |

Dans ces exemples nous voyons deux formes : une régulière et complète, l'autre irrégulière et défectueuse. En séparant la forme régulière, nous avons l'autre qui a pris naissance plus tard, mais qui est plus usitée :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Sing | 1. | *zénżém, zéniż* | *kapészém, kapéżiż* |
| | 2. | *zénżés, * zénġir* | *kapészés, * kapésġir* |
| | 3. | *zénżê* | *kapészê* |
| Plur. | 1. | *zénżémq, zénżouq* | *kapészémq, kapészouq* |
| | 2. | *zénżêq, zénġiq* | *kapészêq, kapésġiq* |
| | 3. | *zénżén* | *kapészén* |

La seconde personne *zénġir, kapésġir* n'est pas usitée; ce n'est que par analogie qu'il nous est possible d'en conjecturer l'existence. Comparez la seconde personne du pluriel et la seconde personne du futur de l'impératif. La troisième n'a pas conservé de forme propre en dehors de sa forme commune. On doit supposer que dans les conjugaisons

faibles *sż* est pour *żż*. Ainsi nous pouvons détacher des verbes leurs désinences, et en composer une formule qui servira pour la composition du futur dans tous les verbes.

| | | Forme primitive. | | Forme postérieure. |
|---|---|---|---|---|
| Sing. | 1. | *żém* | s'ajoute au thème du parfait. | *ż* |
| | 2. | *żés* | | |
| | 3. | *żê* | | |
| Plur. | 1. | *żémq̂* | | *żouq̂* |
| | 2. | *żêq̂* | | *ĝiq̂* |
| | 3. | *żén* | | |

Dans la forme postérieure, le *ż* de la première personne se joint non au thème du parfait, mais à sa désinence. Nous aurons par conséquent :

| Présent. | Parfait. | Thème du parfait. | Futur. | |
|---|---|---|---|---|
| | | | 1re forme. | 2e forme. |
| *gnam* | *gnażi* | *gnaż* | *gnasżém* pour *żżém* | *gnażiż* |
| *sirém* | *siréżi* | *siréż* | *sirésżém* | *siréżiż* |
| *bérém* | *béri* | *bér* | *bérżém* | *bériż* |
| *zénoum* | *zéni* | *zén* | *zénżém* | *zéniż* |

A la deuxième forme, la première personne du pluriel en *ouq̂* provient de la tendance de *ém* à passer en *ou : gnasżémq̂, gnasżouq̂*. Dans la première partie de notre travail, à la lettre *w*, nous avons vu que *ou* tient souvent lieu de *am* ou de *om*, c'est-à-dire que *w* se change fréquemment en *m ;* ex. *ouç*, épaule, S. *amsa; ousanil*, s'instruire, Np. اموختن ; *anoun* (de *anomĕn*), nom, G. ὄνομα; *paŝtaun*, pour

*pastamĕn*, etc. Nous avons parlé précédemment du passage de *ż* au *ģ*.

Comparons le futur arménien avec le même temps en sanscrit et en grec.

| | | Sanscrit. | Grec. | Arménien. |
|---|---|---|---|---|
| Sing. | 1. | *dâ-syâ'mi* | *δώ-σω* | *ta-żém, taż* |
| | 2. | *dâ-syási* | *δώ-σεις* | *ta-żés* |
| | 3. | *dâ-syáti* | *δώ-σει* | *ta-żê* |
| Plur. | 1. | *dâ-syâ'mas* | *δώ-σομες* | *ta żémq, ta-żouq* |
| | 2. | *dâ-syáta'* | *δώ-σετε* | *ta-żêq, ta-ģiq* |
| | 3. | *dâ-syánti* | *δώ-σοντι* | *ta-żén* |

IMPÉRATIF.

§ 106. Il y a deux sortes d'impératif, l'un négatif, l'autre positif. Devant l'impératif négatif se place la particule *mi*, en grec *μή*. Il se forme de la seconde personne du singulier du présent de l'indicatif par le changement de *s* en *r* (pour le changement de *s* en *r*, voir l'imparfait) : *mi amar, mi amayq; mi sirér, mi sirêq; mi tésanér, mi tésanêq; mi zénour, mi zenouq*. Si l'on remplace la particule négative *mi* par une autre particule négative plus usitée, *ć*, le *s* de la seconde personne reste : *ćbérés*, *ćgnas*, *ćtésanés*, formes employées surtout dans la langue moderne et qui rappellent la coutume latine d'exprimer le même temps à l'aide de la négation *ne* et du subjonctif. Il y a aussi des exemples d'impératifs négatifs dans lesquels *s* est resté, quoiqu'ils soient précédés de la particule *mi;* ex. *mi éragés*, *mi gnas*, etc.

Quant à l'impératif positif, il se forme de diverses

manières. Il faut observer ici que les deux temps de l'impératif, le présent et le futur, n'ont chacun que deux personnes.

La seconde personne du pluriel de l'impératif présent est toujours, dans les verbes actifs comme dans les verbes passifs, semblable à la seconde personne du pluriel du parfait : *amal, amażéq; sirél, siréżéq; siril, siréżayq, siréżarouq; thaqcīm, thaqérouq.*

La seconde personne du futur de l'impératif n'a pas de pluriel; celle du singulier est semblable à la seconde personne du futur de l'indicatif, sauf le changement de *żés* en *ģir;* ex.

| Futur de l'indicatif. | | Futur de l'impératif. |
| --- | --- | --- |
| *amal* | *amasżés* | *amasģir* |
| *zénoul* | *zénżés* | *zénģir* |
| *sirél* | *sirésżés* | *sirésģir* |
| *kapil* | *kapésżis* | *kapisģir, kapiģir* |

La seconde personne du singulier de l'impératif présent se forme de plusieurs manières. Dans les verbes à conjugaison forte, c'est la racine verbale elle-même : *zénoul, zén; tésanél, tés;* dans les verbes à conjugaison faible, on ajoute à la racine *a* ou *éa :* *gná, siréá*, etc. Dans les verbes passifs la seconde personne du singulier se termine en *éaż* ou en *ir :* *siréaż, siréżir; taģir, tésaniģir, tésģir; zénģir,* etc.

Exemples des deux sortes d'impératif.

### Impératif négatif.

| | Singulier. | Pluriel. |
|---|---|---|
| Actif | *mí amar* | *mí amayq́* |
| | *mí sirér* | *mí sirêq́* |
| | *mí tésanér* | *mí tésanêq́* |
| | *mí zénour* | *mí zénouq́* |
| Passif | *mí amar* | *mí amayq́* |
| | *mí sirir* | *mí siriq́* |
| | *mí tésanir* | *mí tésaniq́* |
| | *mí zénour* | *mí zénouq́* |
| | *mí thaq́ċir* | *mí thaq́ċiq́* |

### Impératif positif.

| | Présent. | | Futur. | |
|---|---|---|---|---|
| | Singulier. | Pluriel. | | |
| Actif | *ama* | *amażêq́* | *amasǵir* | *amayǵir* |
| | *siréa* | *sirężêq́* | *sirésǵir* | *siriǵir* |
| | *tés* | *téséq́* | *tésǵir* | *tésaniǵir* |
| | *zén* | *zénêq́* | *zénǵir* | |
| Passif | *amażir* | *amażarouq́* | | |
| | | *amażiq́* | *amasǵir* | *amayǵir* |
| | | *amażayq́* | | |
| | *siréaż* | *siréżarouq́* | *sirésǵir* | *siriǵir* |
| | *siréżir* | *siréżayq́* | | |
| | *tésir* | *tésarouq́* | *tésǵir* | *tésaniǵir* |
| | | *téçayq́* | | |
| | *thaq́ir* | *thaq́érouq́* | *thaq́iǵir* | |
| | | *thaq́éayq́* | *thaq́ċiǵir* | |
| | *zénir* | *zénarouq́* | *zénǵir* | |
| | | *zénayq́* | | |

§ 107. Les participes en *l* ajouté au thème du

présent ou du parfait peuvent être comparés aux participes conjugués en л dans le slavon ecclésiastique[1] : *béréal*, *govéal*, comme бьралъ, ковалъ, etc.

§ 108. En vertu de la loi concernant le passage de *r* au *l*, nous pouvons comparer la désinence de l'infinitif arménien en *l* précédée de l'une des voyelles copulatives *a*, *é*, *ou*, *i*[2], à la désinence latine *re* précédée de l'une des voyelles copulatives *a*, *e*, *i*. C'est sur ces voyelles copulatives qu'est basé l'usage reçu dans les grammaires arméniennes de diviser la conjugaison en quatre classes de la manière suivante, savoir : première conjugaison, *am-al;* deuxième conjugaison, *sir-él;* troisième conjugaison, *zén-oul;* quatrième conjugaison, *ousan-il*[3]. Quant à nous, nous

[1] Voctokoff, *Gram. du slavon ecclésiastique*, Saint-Pétersbourg, 1863, p. 72, 3e tableau.

[2] Cette désinence offre une très-grande ressemblance avec celle de l'infinitif dans la langue afghane ل, يىل, ول. Comparez l'arménien *někěrtél* avec نغردل, *sěpěrdél* avec سپردل, *gol* avec كول et *něstel* avec ناستل Raverty, *A grammar of the Puk'hto language*, p. 62.

[3] Il ne reste aujourd'hui dans l'arménien ancien que le présent de l'infinitif; mais il y a dans quelques écrivains des traces d'un parfait de l'infinitif en *ożél*, formé par l'insertion de *oż* entre la désinence et la racine verbale. C'est ainsi qu'on trouve, dans David le Philosophe, p. 466, *apasożél*, *storasożél;* dans la grammaire de Denys de Thrace, p. 76, *koph'ożél*, etc. — [La classification des verbes par la voyelle terminale de l'infinitif ou par leur système fort ou faible de conjugaison est basée sur deux points de vue différents et qui ne s'excluent point réellement l'un l'autre. Je ferai remarquer, à propos de l'infinitif des verbes passifs en *il*, que cette forme verbale oscille entre *il* et *el*. Cette dernière forme est même plus fréquente, même pour les passifs. La raison en est qu'une liquide,

n'en admettons que trois : une forte, l'autre faible, la troisième pour les formes passives sans distinction.

A la dernière se rapportent tous les verbes en *im* et la plupart de ceux en *anam*.

Nous ne parlons point, dans le présent travail, des verbes irréguliers, parce que, d'après les explications données plus haut, ils cessent pour la plupart d'être tels. Il n'y a qu'à se rappeler ce qui a été dit des verbes *gam*, *tam*, *dném*, etc.

§ 109. Exemples de la conjugaison forte.

Présent.

| | |
|---|---|
| *zén-ou-m* | *bér-é-m* |
| *zén-ou-s* | *bér-é-s* |
| *zén-oû* | *bér-ê* |
| *zén-ou-mq̓* | *bér-é-mq̓* |
| *zén-oû-q̓* | *bér-ê-q̓* |
| *zén-ou-n* | *bér-é-n* |

Imparfait.

| | | |
|---|---|---|
| *zén-ou-i*, rarement | *zén-ouy-i* | *bér-êï* |
| *zén-ou-ir* | *zén ouy-ir* | *bér êïr* |
| *zén-ou-yr* | | *bér-êr* |
| *zén ou-aq̓* | *zén-ouy-aq̓* | *bér-êaq̓* |
| *zén-ou-iq̓* | *zén-ouy-iq̓* | *bér-êïq̓* |
| *zén-ou-ïn* | *zén-ouy-ïn* | *bér-êïn* |

consonne faible, *l* ou *ǵ*, ne convient point après une voyelle faible, comme *i*; et, dans ce cas, cette voyelle, ayant besoin d'être renforcée, se permute en une voyelle supérieure en force d'un degré, le *e*. Ce fait est rendu évident par les mots grecs Βασίλιος, *Basile*, βήρυλλος, *béryl*, qui s'écrivent et se prononcent en arménien *Barseǵ*, *bureǵ*, le *ǵ* étant une liquide, l'ancien *l* arménien qui a déterminé dans ces deux mots le changement de l'*i* en *e*, à la dernière syllabe. — Éd. D.]

Parfait.

| | |
|---|---|
| *zén-i* | *bér-i* |
| *zén-ér* | *bér-ér* |
| *zén, ézén* | *bér, ébér* |
| *zén-aq̇* | *bér-aq̇* |
| *zén-iq̇, zén-êq̇* | *bér-iq̇, bér-êq̇* |
| *zén-īn* | *bér-īn* |

Futur.

| | |
|---|---|
| *żén-żém, zén-iż* | *bér-ż-ém, bér-iż* |
| *zén-żés* | *bér-ż-és* |
| *zén-żê* | *bér-ż-ê* |
| *zén-żémq̇, zén-żouq̇* | *bér-ż-émq̇, bér-ż-ouq̇* |
| *zén-żêq̇, zén-ġiq̇* | *bér-ż-êq̇, bér-ġ-iq̇* |
| *zén-żén* | *bér-ż-én* |

Subjonctif.

| | |
|---|---|
| *zén-ou-żoum* | *bér-iż-ém* |
| *zén-ou-żous* | *bér-iż-és* |
| *zén-ou-żou* | *bér-iż-ê* |
| *zén-ou-żoumq̇* | *bér-iż-émq̇* |
| *zén-ou żouq̇* | *bér-iż-êq̇* |
| *zén-ou-żoun* | *bér-iż-én* |

Impératif.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Prés. *zén* | Plur. *zén-êq̇* | Prés. *bér* | Plur. *bér-ayq̇* |
| Fut. *zén-ġir* | | Fut. *bér-ġir* | |
| Nég. *mi zén-our* | Plur. *mi zénouq̇* | Nég. *mi bér-ér* | Plur. *mi bér-êq̇* |

Participe.

| | | |
|---|---|---|
| Passé. | *zén-éal* | *bér-éal* |
| Futur. | *zén-l-oż* | *béré-l-oż* |

Infinitif.

*zén-ou-l* *bér-é-l*

## § 110. Exemples de la conjugaison faible.

Présent.

| | |
|---|---|
| *am-a-m* | *kap-e-m* |
| *am-a-s* | *kap-e-s* |
| *am-a-y* | *kap-ê* |
| *am-a-mq̇* | *kap-e-mq̇* |
| *am-a-yq̇* | *kap-ê-q̇* |
| *am-a-n* | *kap-e-n* |

Imparfait.

| | |
|---|---|
| *am-ay-i* | *kap-êï* |
| *om-ay-ir* | *kap-êïr* |
| *am-a-yr* | *kop-êr* |
| *am-ay-aq̇* | *kap êaq̇* |
| *am-ay-iq̇* | *kap-êïq̇* |
| *am-ay-ïn* | *kap-êïn* |

Parfait.

| | |
|---|---|
| *ama-ż-i* | *kapé-ż-i* |
| *ama-ż-ér* | *kapé-ż-ér* |
| *ama-ż* | *kapé-aż* |
| *ama-ż-aq̇* | *kapé-ż-aq̇* |
| *ama-ż-êq̇, ama-ż-iq̇* | *kapé-ż-êq̇, kapé-ż-iq̇* |
| *amo-ż-ïn* | *kapé-ż-ïn* |

Futur.

| | |
|---|---|
| *ama-sż-ém, ama-żiż* | *kapé-sż-ém, kapé-żiż* |
| *ama-sż-és* | *kapé-sż-és* |
| *ama-sż-ê* | *kapé-sż-ê* |
| *ama-sż-êmq̇, ama-sż-ouq̇* | *kapé-sż-émq̇, kapé-sż-ouq̇* |
| *ama-sż-êq̇, ama-sġ-iq̇* | *kapé-sż-êq̇, kapé-sġ-iq̇* |
| *ama-sż-én* | *kapé-sż-én* |

Subjonctif.

| | |
|---|---|
| *amay-ż-ém* | *kap-iż-ém* |
| *amay-ż-és* | *kap-iż-és* |
| *amay-ż-ê* | *kap-iż-ê* |
| *amay-ż-émᶐ* | *kap-iż-émᶐ* |
| *amay-ż-êq, amay-ǵ-iᶐ* | *kap-iż-êq, kap-iǵ-iᶐ* |
| *amay-ż-én* | *kap-iż-én* |

Impératif.

| | |
|---|---|
| Prés. *ama* Plur. *ama-ż-êᶐ* | Prés. *kap-éa* Plur. *kapé-ż-êq* |
| Fut. *ama-sǵir, ama-y-ǵir* | Fut. *kapé-sǵir, hapi-ǵir* |
| Nég. *mí am-ar* Plur. *mí am-ayᶐ* | Nég. *m ikap-ér* Plur. *mí kap-êᶐ* |

Participe.

| | |
|---|---|
| Passé. *ama-ż-éal* | Passé. *kap-éai, kapé-żéal* |
| Fut. *ama-loż* | Fut. *kapé-loż* |

Infinitif.

| | |
|---|---|
| *am-a-l* | *kap-é-l* |

§ 111. Exemples de la conjugaison des formes passives.

Présent.

| | |
|---|---|
| *kap-i-m* | *bér-i-m* |
| *kap-i-s* | *bér-i-s* |
| *kap-î* | *bér-î* |
| *kap-i-mᶐ* | *bér-i-mᶐ* |
| *kap-î-ᶐ* | *bér-î-ᶐ* |
| *kap-i-n* | *bér-i-n* |

Imparfait.

| | |
|---|---|
| *kap-ê-ï* | *bér-ê-ï* |
| *kap-ê-ïr* | *bér-ê-ïr* |
| *kap-ê-r, kap-iour* | *bér-ê-r* |
| *kvp-ê-aᶐ* | *bér-ê-aᶐ* |
| *kap-ê-ïᶐ* | *bér-ê-ïᶐ* |
| *kap-ê-ïn* | *bér-ê-ïn* |

Parfait.

| | |
|---|---|
| *kep-é-ż-ay* | *bér-ay* |
| *kap-é-ż-ar* | *bér-ar* |
| *kap-é-ż-aw* | *bér-aw* |
| *kap-é-ż-aq́* | *bér-aq́* |
| *hap-é-ż-ayq́, kap-é-ż-arouq́* | *bér-ayq́* |
| *kop-é-ż-an* | *bér-an* |

Futur.

| | |
|---|---|
| *kap-é-sż-im, kap-é-żayż* | *bér-ż-ïm, bér-ayż* |
| *kop-é-sż-is* | *bér-ż-is* |
| *kap-é-sż-î* | *bér-ż-î* |
| *kap-é-sż-imq́, kap-é-sż-ouq́* | *bér-ż-ïmq́, bér-ż-ouq́* |
| *kap-é-sż-îq́, kap-é-sǵ-îq́* | *bér-ż-îq́, bér-ǵ-îq́* |
| *kap-é-sz-ïn* | *bér-ż-ïn* |

Subjonctif.

| | |
|---|---|
| *kap-iż-ïm* | *bér-iż-im* |
| *kap-iż-is* | *bér-iż-is* |
| *kap-iż-î* | *bér-iż-î* |
| *kap-iż-imq́* | *bér-iż-ïmq́* |
| *kap-iż-iq́, kap-iǵ-iq́* | *bér-iż-iq́, bér-iǵ-iq́* |
| *kap-iż-ïn* | *bér-iż-ïn* |

Impératif.

| | |
|---|---|
| Prés. *kapéaż, kapéżir* Plur. *kapéżarouq́, kapéżayq́* | Prés. *bérir* Plur. *bérarouq́* |
| Fut. *kapé-sǵ ir, kapi-ǵ-ir* | Fut. *bér-ǵ-ir* |
| Nég. *mi kap-ir* Plur. *mi kapiq́* | Nég. *mi bérir* Plur. *mi bérayq́* |

Participe.

| | |
|---|---|
| Passé. *kap-éal, kapé-żéal* | Passé. *bér-éal* |
| Fut. *kapé-loż* | Fut. *béré-loż* |

Infinitif.

| | |
|---|---|
| *kap-i-l* | *bér-i-l* |

## NOTE ADDITIONNELLE DE L'ÉDITEUR SUR LE SYSTÈME DES VOYELLES ARMÉNIENNES [ÉD. D.].

J'ai montré, p. 197, note 1, comment le système des voyelles arméniennes a pour point de départ un son unique, qui, sorti de l'extrémité la plus reculée de l'organe vocal, va, en se développant sur deux cordes ou claviers parallèles, aboutir et se confondre par une suite d'atténuations ou d'affaiblissements en un son sourd et unique, que l'écriture arménienne représente par ը, le zend par ̧ et le français par l'*e* muet, et qui a quelque analogie avec le *scheva sensible* de l'hébreu. Ce système n'est pas seulement particulier à la langue arménienne, mais à tous les autres idiomes congénères de la famille aryenne, et même à tous les langages humains, parce qu'il est le résultat même de la constitution physiologique de l'organe vocal. Je transcris ici l'échelle des voyelles arméniennes, telle que je l'ai donnée dans ma note précitée :

$$a < \genfrac{}{}{0pt}{}{e,\ i}{o,\ ou} > \breve{e}.$$

*A*, *i* et *ou* sont, comme on le sait, les trois voyelles fondamentales, les trois sons simples et élémentaires, d'où naissent tous les autres. En effet, dans l'intervalle de *a* à *i*, et de *a* à *ou*, viennent se placer des sons intermédiaires ou mixtes qui tiennent plus ou moins de la nature de la voyelle qui les précède ou les suit. Ces sons intermédiaires ont pour notation prise dans son expression la plus générale, *e* et *o*.

Le système phonétique du sanscrit a mis déjà ce fait en évidence, que *e* et *o* sont des sons composés, résultat de la fusion de deux éléments : $a + i = é$, $a + ou = ó$. Cette fusion, qui ne se présente en sanscrit que purement extérieure et matérielle, produisant deux voyelles longues, permet de conclure tout naturellement que les deux sons brefs correspondants *e* et *o* ont une même origine mixte. Effectivement, ils occupent dans l'organisme vocal, comme dans l'échelle ci-dessus, l'un entre l'*a* et l'*i*, l'autre entre l'*a* et l'*ou*, une place intermédiaire, qui décèle suffisamment leur double provenance. Cette observation sur la nature et le rôle des voyelles, quoique s'appliquant en général à toute la famille aryenne, comporte cependant quelques exceptions que suggèrent certains idiomes qui envisagent et traitent quelques voyelles d'une manière toute spéciale et les ont soumises à des lois particulières.

L'arménien nous fournit une preuve nouvelle et décisive que *a*, *i* et *ou* sont réellement des voyelles simples, fondamentales et organiques, et que *e* et *o* ne doivent être considérés que comme des sons mixtes, secondaires, et, ainsi qu'on les a qualifiés, des sons inorganiques.

Sous l'influence de la loi d'équilibre qui veut que le corps d'un mot, en s'allongeant par l'addition d'un suffixe ou d'une terminaison, s'allége pour compenser, autant que possible, cet accroissement de poids, l'*a* en arménien peut se permuter dans les deux voyelles du degré inférieur, *e* et *o*, en la voyelle

du 3ᵉ degré *i* et aussi en la voyelle la plus faible *ĕ*. Je dois faire remarquer que cet affaiblissement de l'*a* se rencontre rarement dans la langue littéraire, qui n'a jamais été, à vrai dire, une langue parlée, et seulement dans les mots empruntés aux dialectes vulgaires, tandis qu'il est fréquent dans ces derniers et presque habituel. La contraction des mots, l'usure des formes lexiques ou grammaticales, et les perturbations occasionnées par le déplacement de l'accent tonique, ont exercé une action profonde et manifeste sur ces dialectes. Je dois ajouter que cet affaiblissement de l'*a* s'opère dans toutes les parties du mot indifféremment, dès qu'il y a excès dans le poids de ce mot. L'*i* et l'*ou*, au contraire, ne se changent qu'à la fin des mots, et cela d'après une loi constante et invariable; ils se remplacent par la voyelle qui leur est inférieure d'un degré (*ĕ*), exprimée dans l'écriture, ou omise, mais très-sensible néanmoins dans la prononciation. On s'explique comment l'*a* n'est point soumis, comme l'*i* et l'*ou*, avec une rigueur aussi absolue à cette loi d'équilibre et de permutation, par la raison que l'*a* est la plus vitale, la plus résistante des trois voyelles fondamentales.

Dans le changement de l'*i* et de l'*ou* en *ĕ*, la dernière ou l'unique syllabe du mot, devenant la pénultième, perd alors l'accent tonique, qui passe sur la dernière, qui en est toujours affectée.

Par un phénomène caractéristique et que fait pressentir ce que je viens de dire, l'*e* et l'*o* restent

inaltérés et invariables, quelles que soient les surcharges que subisse la forme du mot, et malgré tous les déplacements d'accent.

A. Voici maintenant des exemples de ce mode d'évolution de nos trois voyelles fondamentales ou organiques :

1° Voyelle *a*.

Changée en *é* : *Zrah, zréh,* cuirasse.
*Érakhay, érékhay,* jeune enfant.
*Arag, érag,* prompt, rapide.
— en *o* : *Aroganel, oroganel,* arroser.
*Pkokharên, pkokhorên,* compensation, échange, récompense.
*Khaharar, khoharar,* cuisinier.
— en *i* : *Apaki, apiki,* verre, perles de verre.
*Atakel, atikel,* pouvoir, être capable de.
— en *ĕ* : *Ankoġin, ĕnkoġin,* lit, couche.
*Aspanġakan, aspĕnġakan,* hospitalier; lieu où s'exerce l'hospitalité.
*Havatul, havĕtal* (vulg.), croire.
*Beran, beranoy, berĕni* (vulg.), bouche.
*Raban, Rabanay, Rabĕnay* (vulg.), nom de ville de la Cilicie.
*Thagavorežoužanel, thagavoréžĕnel* (vulg.), faire régner, établir souverain.

2° Voyelle *i*.

*Sirt, sĕrti,* cœur.
*Inč, ĕnči,* chose, *res.*
*Khĕndir, hhĕndĕroy,* question, recherche.
*Tip, tĕpi,* type, modèle.
*Gir, gĕroy,* lettre, caractère, inscription.
*Bib, bĕbi,* prunelle de l'œil.

*Astouaźaźïn, astouaźaźěni*, La Mère de Dieu.
*Kapik, kapěki*, singe.
*Kopiǵ, kopěǵoy*, gravier, pierraille.
*Kith, kěthoy*, douleur, spasme.
*Hażik, hażěkan*, petit pain.
*Běјiśk, běјěśki*, médecin.
*Kěnǵith, kěnǵěthi*, museau, groin, trompe d'éléphant.
*Lousïn, lousěni*, la lune, *Lucina*.

3° Voyelle *ou*.

*Żourt, żertoy*, le froid.
*Héǵoul*, répandre; *héǵělov*, en répandant, par l'action de répandre, instr. de l'infinitif.
*Thour, thěroy*, sabre.
*Kout, kětoy*, graine, pepin.
*Ounćq, ěnćaż*, nez.
*Hour, hěroy*, feu.
*Brout, běrti*, potier.
*Bourn, běran*, poing, violence, domination.
*Kouthq, kěthoż*, vendange.
*Kourn, kěran*, dos.
*Khorhourd, khorhěrdéan*, pensée, dessein, conseil.
*Joǵovourd, joǵověrdéan*, peuple, multitude.

B. Voyelles inorganiques *e* et *o* restant immuables; exemples :

1° Voyelle *e*.

*Giśer, giśeri*, nuit.
*Astěǵ*, gén. sing. *astéǵ*, gén. plur. *astéǵaż*, astre.
*Her, heroy*, cheveux, crins.
*Patker, patkeri*, image, représentation figurée.
*Zez, zezi*, coup, bastonnade.

2° Voyelle *o*.

*Khaǵoǵ, khaǵoǵoy*, raisin.

*Araroǵ*, *ararog̀i*, facteur, créateur.
*Borot*, *boroti*, lépreux.
*Bolor*, *bolori*, tout, entier, rond, circulaire.
*Morth*, *morthoy*, cuir, peau.

C. Le déplacement de l'accent tonique et l'allégement de la pénultième s'opèrent également, à l'égard des voyelles composées ou gounifiées, lesquelles se résolvent, en vertu de la loi d'équilibre ou de compensation, en leurs voyelles simples :

1° *É* en *i*.

*Handês*, *handisi*, déploiement, solennité, revue.
*Gês*, *gisoy*, chevelure.
*Nersês*, *Nersisi*, quelquefois, mais abusivement, *Nersési*, nom propre.
*Pêt*, *pitouyż*, choses nécessaires, besoin, besogne.
*Mêǵ*, *miǵoy*, milieu.
*Partêz*, *partizi*, jardin, paradis.

2° *Ouy* en *ou*.

*Louys*, *lousoy*, lumière.
*Hambouyr*, *hambouri*, baiser, embrassade.
*Érévouyth*, *érévouthi*, apparence, manifestation.
*Kouyr*, *kouri*, diadème, tiare.
*Makouyk*, *makouki*, barque, nacelle.

3° *Ea* en *é*.

*Sénéak*, *sénéki*, chambre.
*Ordéak*, *ordéki*, petit enfant, fils chéri.
*Koréak*, *koréki*, millet.
*Arouséak*, *arouséki*, Vénus, l'étoile du matin.
*Patanéag*, *patanégi*, petit adolescent, tout jeune homme

Des phénomènes analogues dans la nature des

voyelles se reproduisent avec encore plus de force et d'évidence dans le système de la déclinaison. Des cinq voyelles qui servent de finales au thème ou suffixes caractéristiques, les trois voyelles fondamentales et organiques sont susceptibles d'accroissement, soit en passant à l'état de diphthongue, soit en se nasalisant. Les deux voyelles inorganiques *e* et *o* restent, pour la raison que j'ai énoncée ci-dessus, exemptes de tout changement. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur le tableau

TABLEAU DE LA DÉCLINAISON ARMÉ

| | 1re DÉCLINAISON EN *A*. | | | | 2e DÉCLINAISON EN E. | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | Par. 1. | Par. 2. | Par. 3. | Par. 4. | Par. 5. | Par. 5b. |
| | | | | | | SINGU |
| N. V. Ac. | — | — | *ĕn* | *ioun* ou — | *ĕr* ou *iour* | *-ĕģ* |
| G. D. | *a:y* | *ea:y* | *an* | *éan* | *ér* | *éģ* |
| Abl. | *a:y* | *ea:y* | *an:ê* | *én:ê* | *ér:ê* | *éģ:ê* |
| Instr. | *a:w* | *ea:w* | *am:b* | *éam:b* | *ér:b* | *éģ:b* |
| | | | | | | PLU |
| N. V. | *-:q́* | *-:q́* | *an:q́* | *ioun:q́* ou *q́* | *ér:q́* | *éģ:q́* |
| Ac. | *-:s* | *-:s* | *an:s* | *ioun:s* ou *s* | *ér:s* | *éģ:s* |
| A. D. | *a:ż* | *ea:ż* | *an.ż* | *éan:ż* | *ér:ż* ou *era:ż* | *éģa:ż* |
| Instr. | *a:wq́* | *ea:wq́* | *am:bq́* | *éam:bq́* | *ér:bq́* | *éģ:bq́* |

A l'instrumental, le *n* final du thème a été changé en *m* par un effet de l'at
formés par la combinaison aux divers cas des terminaisons propres à plusieurs
instr. *vaniouq́*, *vanawq́*, *vanéôq́*. Nous nous sommes borné à donner les par

suivant. Les paradigmes en *a*, *i* et *ou*, rappellent de tout point le système de la déclinaison gothique; augmentés par la diphthongue ou la nasale, ils correspondent aux déclinaisons faibles, les autres aux déclinaisons fortes du gothique. J'ai distingué la flexion casuelle en la séparant par deux points de la voyelle ou suffixe caractéristique. Là où cette voyelle manque par suite de la contraction qu'éprouve la forme du nominatif et de l'accusatif, je l'ai remplacée par un tiret.

…IENNE, D'APRÈS SES DIX PARADIGMES.

| …DÉCLINAISON EN *O*. | 4° DÉCLINAISON EN *I*. | | 5° DÉCLINAISON EN *OU*. | |
|---|---|---|---|---|
| Par. 6. | Par. 7. | Par. 8. | Par. 9. | Par. 10. |
| …LIER. | | | | |
| — | — | *ĕn* | — | — |
| *o:y* | *i* | *in* | *ou* | *ou* |
| *o:y* | *ê* | *-n:ê* | *ou* ou bien *ou:ê* | *ou* ou bien *ou:ê* |
| *o:v* (*a:w.*) | *i:w* | *am:b* | *ou* | *oum:b* |
| …RIEL. | | | | |
| *-:q̇* | *-:q̇* | *in:q̇* | *-:q̇* | *oun:q̇* |
| *-:s* | *-:s* | *in:s* | *-:s* | *oun:s* |
| *o:ż* | *i:ż* | *an:ż* | *ou:ż* | *oun:ż* |
| *o:vq̇* (*a:wq̇*, *ô:q̇*) | *iou:q̇* | *amb:q̇* | *ou:q̇* | *oum:bq̇* |

…ction de la labiale qui le suit. Outre ces dix paradigmes, il y en a d'autres, …clinaisons, comme *vank*, habitation, couvent; gén. *vanaż*, *vaniż*, *vanouż*; …mes réguliers et principaux.

# NOUVELLES ET MÉLANGES.

## SOCIÉTE ASIATIQUE.

### PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 13 MAI 1870.

La séance est ouverte à 8 heures par M. Mohl, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

M. Rat, membre de la Société, adresse à la Bibliothèque deux exemplaires d'un conte qu'il a traduit des Mille et une Nuits.

M. Daninos père, ancien membre de la Société, écrit au Conseil pour solliciter son appui auprès du Ministre de la justice, afin de faire liquider sa pension de retraite.

Sont présentés et reçus membres de la Société :

M. Finfi, professeur, à Florence, présenté par MM. Mohl et Oppert;

M. Burnell (Arthur Coke), présenté par MM. Cherbonneau et Foucaux.

#### OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'Académie. *Journal des Savants*, avril 1870, in-4°.

Par la Société. *Bulletin de la Société de géographie*, mars 1870, in-8°.

Par la Société. *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, vol. IV, part. 2. London, 1870, in-8°.

Par la Société. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, part. I, n° IV. Calcutta, 1870, in-8°.

Par la Société. *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, n° XI, December 1869, et n° I, January 1870, in-8°.

Par la Société. *Revue africaine*, mai 1870, in-8°. Alger.

Par le Ministère. *Boletim e Annaes do Conselho ultramarino*, 7ᵉ série, nᵒˢ 5-10, et 8ᵉ série, nᵒˢ 1-5, in-4° oblong. Lisboa, 1868-1869.

Par les rédacteurs. *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 4ᵉ année, 1870, in-8°.

Par la Société de Calcutta. Bibliotheca indica. *Muntakhab al-tawáríkh* of Kháfí khán, edited by Maulaví kabír al-dín Ahmad, part. I, fasc. VIII; part. II, fasc. IX. Calcutta, 1869, in-8°.

— *Sikandarnamah-i-Bahrí*, by Nizámí, edited by Maulawí Agha Ahmad 'Ali fasc. II. Calcutta, 1869, in-8°.

— *Aīn-i-Akbarí*, by Abul Fazl i Mubárik i 'Allámi edited by H. Blochmann, fasc. X. Calcutta, 1869, in-4°.

— *Táṇdya Mahabrahmaṇa*, edited by Anandachandra Vedántavagisa, fasc. II. Calcutta, in-8°.

— *Gṛihya sutra of Asvalayana*, edited by Anandachandra Vedántavagisa, fasc. IV. Calcutta, 1869, in-8°.

— *Mimaṁsa Darsana*, edited by Paṇḍita Mahésachandra Nyayaratna, fasc. VIII. Calcutta, 1869, in-8°.

Par la Société zoroastrienne de Bombay. *Zartoshti Abhyas* (Études zoroastriennes en gudjarati), fascicules 6-11. Bombay, 1867, 1868, 1869, in-8°.

— *Résumé de la situation de la Société pour l'étude de la religion zoroastrienne pendant cinq années* (30 mars 1864, 20 mars 1869). Bombay, 1869, in-8°, 24 pages (en gudjarati).

— *Pand nâmah i Âdarbâd Mârâspand*, or The book of counsels by Âdarbâd Mârâspand, comprising the original pehlevi text, its transliteration in roman as well as gujerathee characters, a complete translation in gujerathee and a glossary in gujerathee and english of all words occurring in the text, by Herbad Scheriage Dadabhoy. Published by the

Society for making researches into the Zoroastrian religion. Bombay, 1869, petit in-8°, 124 pages.

Par l'auteur. *Les Amours et les Aventures du jeune Ons-ol-Oudjoud et de la fille de vizir El-Ouard fi-l-akmam*, conte des *Mille et une Nuits*, traduit de l'arabe et publié complet pour la première fois par G. Rat. (Extrait du *Bulletin de la Société académique du Var.*) Toulon, 1869, broch. in-8°, 51 pages.

Par le Gouvernement de Bombay. *Catalogue of native publications in the Bombay Presidency, from 1st january 1865 to 30th june 1867, and of some works omitted in the previous Catalogue.* Prepared under orders of Government, by J. B. Peile esq. M. A., C. S., director of Public instruction. Bombay, 1869, pet. in-8°, 120 pages.

— *Classified alphabetical Catalogue of sanskrit mss. in the southern division of the Bombay Presidency*, compiled by F. Kielhorn, Ph. D. superintendent of sanskrit studies in Deccan College, by order of Government, fascicle I. Bombay, 1869, petit in-8°, 95 pages.

— *Catalogue of Books printed in the Bombay Presidency during the Quarter ending 30th september 1869*, broch. in-8° obl. 17 pages.

Par les rédacteurs. Plusieurs numéros du journal scientifique de Londres, *Nature*.

Par le rédacteur. Deux numéros de la gazette *Aldjawaib*, publiée par Fâris Shidiâqa. Constantinople. (En turc.)

Par l'auteur. *Privilége commercial accordé en 1329 à la République de Venise par un roi de Perse, faussement attribué à un roi de Tunis*, par M. L. de Mas Latrie. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes.*) Paris, 1870, brochure in-8°, 31 pages.

---

## OBSERVATIONS SUR LE TRAVAIL DE M. CLÉMENT-MULLET, PUBLIÉ DANS LE JOURNAL ASIATIQUE, JANVIER 1870.

Je viens de lire le travail de M. Clément-Mullet sur la botanique arabe, et comme il s'agit d'un sujet qui m'est fa-

milier, je viens demander la permission d'en relever quelques erreurs, qui pourraient s'abriter sous l'autorité du Journal asiatique.

Je suivrai l'ordre de la pagination.

Page 9. « Il ne paraît pas que les Arabes aient connu les œuvres de Théophraste. »

Cette assertion est erronée. On lit dans le *Fihrist* ce qui suit : « ثاوفرسطس Théophraste. C'est un des disciples d'Aristote, son neveu, son exécuteur testamentaire et son successeur dans l'enseignement. Il a écrit : Le livre de l'âme. — Le Livre des météores. — Le Livre des mœurs. — Le Livre du sens et du senti, traduit par Ibrahim ben Baks. — Le Livre de la métaphysique, traduit par Abou Zacharya Iahya ben Adi. — Le Livre des causes des plantes, traduit par Ibrahim ben Baks. — Un commentaire des catégories considéré comme apocryphe. »

Ebn Abi Ossaïbiah, qui a reproduit l'article du *Fihrist*, ajoute : un Livre à Démocrite sur l'unité de Dieu, et un Livre de questions naturelles.

L'article du *Fihrist* est également reproduit dans le *Kitab el Hokama* et les *Annales* d'Aboulfarage.

Wenrich n'a eu garde d'oublier Théophraste dans son travail sur les traductions du grec.

Quant à cette autre assertion qu'Ebn Beithâr n'en a pas parlé, c'est encore une erreur. Il est cité trois fois, à propos de minéraux. Seulement le nom est altéré dans certains manuscrits.

Nous renonçons, pour le moment, à vérifier s'il est cité dans Ebn el Aouam, fait admis par Casiri.

Page 22. A propos d'Ebn Djemi, nous ferons observer que l'article d'Ebn Beithâr sur le limon appartient tout entier à Ebn Djemi. C'est ce même article qui fut traduit et publié par Alpagus.

Nous ne saurions quitter Ebn Djemi sans rappeler qu'il est aussi l'auteur d'un article très-long et très-original sur la rhubarbe, également reproduit par Ebn Beithâr.

Page 65. Ebn Beithâr dit : « Cette substance a été rangée avec le médicament appelé par les Grecs *balothi.* »

Ebn Beithâr donne cette manière de voir comme étant celle de Honein, et il ajoute qu'il a déjà relevé cette erreur à la lettre *bâ*.

Page 66. « ماهودانه, *mahoudaneh*. Suivant Ebn Beithâr, elle est appelée en persan *taouileh*, qui se soutient par elle-même. »

Voici le texte arabe : تاويله بالفارسية اى القايم بنفسه. Ce qui doit se traduire : « Le sens de ce mot s'explique par le persan, et signifie qui se suffit (pour purger). »

Page 69. Nous trouvons au haut et au bas de la page deux reproches immérités adressés à Ebn Beithâr. Il ne traite sous la rubrique مازريون que du *chamælea*. C'est dans Avicenne qu'il faut chercher des confusions (avec les chaméléons). Quant à son emploi pour allumer le feu, cela n'a pas trait aux mots *puros achnê*, mais bien à *phrûganodês*. Pour exprimer le sens de *broussaille, arbuste*, les traductions se servent d'une périphrase : cette plante sert *à allumer le feu*. Les cas en sont très-nombreux.

Page 72. Quelques mots grecs mal transcrits en arabe sont cités, et M. Clément-Mullet ajoute : Les noms qui sont mal écrits, sans doute, *ne se trouvent nulle part*.

Ceci est un lapsus.

Page 77. Au lieu de اللهوة, il faut اليتوع, et au lieu de حلتيثا, il faut lire حلبيثا. Ce dernier vocable a son paragraphe à la lettre *hâ*.

Page 79. « Avicenne, dans son article sur l'Apios, parle d'une plante qu'il nomme افيوس الحدق, ainsi appelée, parce qu'elle ressemble à la plante appelée حدق, sorte solanée. »

افيوس est une faute de transcription de l'Avicenne imprimé, que nous avons relevée dans notre mémoire sur la traduction arabe de Dioscorides, inséré au Journal asiatique, janvier 1867, p. 23. Au lieu de افيوس, il faut donc lire

اوقنتس « hyacinthe, » car c'est bien de l'hyacinthe qu'il s'agit. Les mots يشبه الحدقة signifient : « il ressemble à la prunelle de l'œil, » et non pas à l'aubergine.

A propos de l'aubergine, M. Clément-Mullet commet, à notre avis, une autre erreur. Il dit en note que c'est le *struchnos kêpaios* de Dioscorides. Nous croyons, avec Fraas, que ce *struchnos* est le *solanum nigrum* des modernes, et avec M. Decandolle, que les anciens ne connaissaient pas l'aubergine. (*Géographie bot.* II, 915.)

Page 80. En lisant دلب, alors qu'il devait lire ولب, M. Clément-Mullet a malencontreusement introduit ici le platane, qui n'a rien à démêler avec les plantes *laiteuses*. L'*oualb* est une euphorbe dont Ebn Beithâr parle à la lettre *ouaou*.

Nous nous rappelons que M. Clément-Mullet, avec lequel nous avons eu d'excellents rapports, et dont nous regrettons la perte, avait des doutes à ce sujet. Il nous les communiqua, et nous lui dîmes ce qui en était. Le temps aura manqué à sa laborieuse vieillesse pour corriger cette inexactitude.

Page 82. Au lieu de يعرف بافر بعين الهدهد, qui ne signifie rien, il faut lire : يعرف بعين الهدهد. On lui donne aussi le nom d'*œil de huppe*.

Page 84. Ici nous signalerons une contradiction. M. Clément-Mullet propose de voir l'euphorbe officinale à tige *nue* et épineuse dans une plante à *feuilles* pareilles à celles du myosotis. On voit que ce rapprochement est sans valeur, pour ne pas dire plus.

Pages 86 et 87. M. Clément-Mullet cite Avicenne à propos de l'euphorbe des anciens, celle que mit en honneur Juba.

Vraiment il faut avoir bien peu l'habitude d'Avicenne pour le citer, à titre d'autorité, surtout son texte imprimé, quand on a sous la main Ebn Beithâr et la traduction arabe de Dioscorides. En pareil cas, on ne doit citer Avicenne que pour le corriger. Il y a plusieurs erreurs dans le texte tronqué d'Avicenne. C'est peut-être ingénieux à M. Clément-

Mullet de rendre أرض نسن par « terre de corail, » mais c'est bien risqué. Ce n'est pas au jujubier, عناب, que l'euphorbe est comparée, car la comparaison serait monstrueuse, mais à une férule, قنا. Le mot قنا répond au grec *narthêx* et au latin *ferula.* Il faut lire encore لوبية, au lieu de اونية, et موروسيا, au lieu de موروسال. Quand on s'appuie sur un seul document, on se lance toujours dans la voie des aventures.

Nous avons ici un exemple frappant du profit que l'on peut tirer à consulter les traductions arabes pour rétablir le texte des originaux grecs.

Le texte de Dioscorides est altéré. Tous les traducteurs l'ont compris. Saumaise a tenté de le restituer d'après un manuscrit, et nous allons voir que la traduction arabe vient à l'appui de sa manière de voir. (*Exercitationes Plinianæ,* 212.)

Voici comme on lit dans la traduction arabe et dans plusieurs copies d'Ebn Beithâr.

اوفربيون هو شجرة تشبه القنا فى شكلها تنبت فى البلاد التى يقال لها ليبوى فى الناحية من البلاد التى يقال لها موروسيا فى الموضع الذى يقال له اوطومولياس

Voilà ces Autololes proposés par Saumaise, donnés ici sous la forme *Automolias,* forme qui s'est changée en *emolus* dans certaines versions, et que l'on a remplacée, pour les besoins de la cause, mais sans preuve palpable, par le mot *atlas.* On peut maintenant rétablir ce passage du texte de Dioscorides.

Nous n'en dirons pas davantage sur cette question, que nous avons déjà traitée en passant dans la *Revue africaine,* et sur laquelle nous avons préparé un mémoire que nous nous proposons de soumettre au Journal asiatique.

Page 104. « Ibn Masiah. » Il faut lire Ebn Massah, et c'est à tort, suivant nous, que certains manuscrits d'Ebn Beithâr donnent Ebn Massouih. Ebn Massah est un médecin mentionné par le *Fihrist* et par Ebn Abi Ossaibiah, qui nous donnent

la liste de ses livres, mais sans autre renseignement. Il était, paraît-il, contemporain de Jean, fils de Mesué et de Hossein. Nous apprenons par Ebn Beithâr, qui le cite souvent, qu'il pratiquait la médecine à l'hôpital de Merou, et qu'il y employait avec succès, entre autres médicaments, le nénufar et le *peganum harmola*. Nous croyons donc qu'il faut lire : واما البطيخ الكاين بمرو, au lieu de واما البطيخ الكاين بمصر. Nous lisons encore المروزي, au lieu de الملوكي.

Pages 123 et 124. Au lieu d'*amlias*, امليا س, il faut lire امليلس, *amlîles;* c'est, du reste, un médicament qui figure dès le début de l'ouvrage d'Ebn Beithâr. Son nom, qui est berbère, est encore aujourd'hui en Algérie celui du *rhamnus alaternus*. Nous l'avons déjà cité dans notre travail sur Ebn Beithâr.

Page 125. Au lieu de عشم, il faut lire عيثام, synonyme de دلب, que nous voyons figurer à sa place dans Ebn Beithâr, à la lettre *aïn*.

Il est un mot dont le sens a échappé à M. Clément-Mullet, c'est le mot خلجي. La couleur du bois de platane, quand il est fendu, est dite d'un rouge خلجي, suivant M. Clément-Mullet. Nous pensons qu'il faut lire خلنجي, et traduire par : « d'un rouge de *bruyère*. » En effet, la bruyère se dit الخلنج.

Finissons par deux observations portant sur des points de faible importance. Ce n'est pas *tif* que se dit en berbère le légume juif, mais *tifâf* (p. 51). On ne reconnaît guère Ishaq ben Amrân dans Isaac ben Amrou et Isaac ben Amron (p. 75 et 76).

Nous dirons maintenant un mot sur l'ensemble du travail de M. Clément-Mullet et sur les autorités qu'il a invoquées. Et d'abord nous considérons comme une expression impropre celle d'*euphorbiacées*, pour désigner un groupe de végétaux où dominent, il est vrai, les euphorbes, mais où figurent d'autres plantes appartenant à différentes autres familles. Il fallait dire des *plantes laiteuses*, car c'est là le vrai

... et le sol [illegible] est le seul point de ressemblance qui existe entre ces végétaux hétérogènes.

Nous avons déjà dit ce que nous pensions de la valeur absolue et relative d'Avicenne. Il est une autre raison pour le laisser de côté, quand il s'agit de substances connues des anciens. Dans ce cas, les descriptions leur sont toujours empruntées, alors à quoi bon le consulter ? C'est ce que M. Clément-M... n'a pas fait de se douter. Avec Dioscorides et Ebn Beithar, on ne risque pas de s'égarer, puisqu'ils donnent la transcription arabe du mot grec et son équivalent arabe. Pour arriver à la synonymie moderne, quand il s'agit de végétaux, il faut recourir alors non pas aux remarques de M. Fée sur Pline, mais au synopsis de ...

Il est une autre autorité sur laquelle M. Clément ... s'est quelquefois appuyé, c'est le Dictionnaire de ...logie médicale donné à la Bibliothèque de Paris par ... Bey. C'est une mauvaise compilation, farcie de ...tions grecques plus ou moins incorrectes et dont ... que faire.

C'est ainsi que nous lisons dès le début ...

...sope, ابيلقيا, l'apoplexie, ابرتروفيا, l'hyper...

Il faudrait au moins, pour approcher du ...

ابسوبس, au lieu de ايسوفس ; ابوبلقسيا, au ...

et ايبرتروفيا, au lieu de ايبرتروفيا.

On nous donne خوين comme le nom ... groupe des asparagées, تهليون ... قصيده ... plante qui donne le sang-de-dragon ne s'ap... seulement on donne à son produit le nom ... qui répond à *sang-de-dragon*.

Les médecins qui ont travaillé à la c... destinés à l'école d'Abou Zobel, ceci ... naître les services qu'ils ont rendus à ... cins, disons-nous, manquaient d'érudi... les classiques arabes des richesses ...

souvent, et ils ont constitué une technologie qui rappelle fréquemment celle du *Mobacher algérien*.

Pourquoi, par exemple, forger le mot فيسولوجيا à côté de منافع العضا ; pourquoi encore celui de سمباتيا à côté de اشتراك العضا, etc. ?

Relativement à ce dernier, nous trouvons chez les anciens un autre mot qui nous paraît bien répondre à l'idée de sympathie.

Nous lisons dans Hobeich, cité par Ebn Beithâr, à propos de l'aloès : الصبر ينقى المعدة والراس للمشاركة التى بينهما, « l'aloès purifie l'estomac et la tête, en raison de la sympathie qui existe entre eux deux. »

Un chapitre du *Tissîr* d'Avenzoar est intitulé : الصرع الذى يكون بمشاركة الاعضا للدماغ « De l'épilepsie provenant de la sympathie qui existe entre les organes et le cerveau. »

L'école d'Abou Zobel, en résumé, a abusé du néologisme. Un Dictionnaire sérieux ne doit pas s'ouvrir à ces néologismes, pas plus qu'à ces transcriptions du grec plus ou moins vicieuses qu'a perpétuées l'ignorance des copistes [1].

Il est un manuscrit dont nous recommandons la lecture aux orientalistes patients qui voudront approfondir la technologie de la matière médicale arabe, c'est le n° 887 du supplément. C'est tout simplement un dictionnaire des synonymies de la matière médicale, qui ne contient pas moins de trois cents feuilles.

L'exécution en est mauvaise, il y a bien des fautes de transcription; mais en définitive, avec beaucoup de patience, on parvient à corriger le livre par lui-même. L'auteur a puisé beaucoup dans Ebn Beithâr, dont il cite surtout le *Mor'ny*.

L. Leclerc.

[1] Nous possédons une quinzaine d'ouvrages de médecine imprimés à Boulaq; c'est donc en connaissance de cause que nous en parlons.

*De Hermeneuticis apud Syros Aristotelis* Jo. Georgius Ern. Hoffmann scripsit, adjectis textibus et glossario. Lipsiæ, Hinrichs Bibliopola, MDCCCLXIX, in-8°. VII et 218 pages.

Pour porter un jugement compétent sur le travail de M. Hoffmann, il faudrait savoir le syriaque comme MM. Geiger, de Lagarde et Nöldeke, et connaître Aristote comme MM. Bernays, Barthélemy Saint-Hilaire et Zeller. Nous sommes en état d'aborder l'histoire de la question, mais non la question elle-même. M. Zenker a publié, en 1846, les catégories d'Aristote, avec la version arabe d'Isḥaḳ, fils de Ḥonain, et une liste des variantes que cette version fournit pour le texte grec [1]. Wenrich avait auparavant déjà appelé l'attention des hellénistes sur les services que pouvaient leur rendre les traductions orientales pour les œuvres mêmes dont l'original n'est pas perdu [2]. Tout récemment, M. Ed. Sachau a publié un inventaire très-exact et très-complet, énumérant les traductions syriaques d'auteurs classiques qui sont conservées au British Museum [3]. Aristote seul avec ses commentateurs est exclu de cette notice bibliographique; mais M. Sachau se console de cette lacune en renvoyant ses lecteurs à la publication récente de M. Hoffmann sur « l'herméneutique aristotélicienne chez les Syriens. »

Voici la division du nouveau livre : I. *De versionum libri Περὶ ἑρμηνείας syriacarum cognatione lectionibus græcis usu critico.* — II. Page 22. *Versio W.* (par George l'Arabe, ainsi nommé, parce que la copie dont M. Hoffmann s'est servi est due à M. Wright), et *versio X* (c'est la traduction syriaque qui se trouve à Berlin dans le manuscrit 9 de Petermann, et à Paris dans notre manuscrit A. F. n° 161, fol. 27 et suiv.). Les deux traductions, mises en regard, ne vont que jusqu'au

[1] Leipzig, in-8°, 1845.
[2] Wenrich, *De versionibus.*
[3] Dans le *Hermes* de 1869.

chapitre VI inclusivement. — III. Page 30. *Versionis X ceteræ partes.* — IV. ܡܡܠܠܘܬܐ ܕܐܪܣܛܘ ܦܝܠܣܘܦܐ ܥܠ ܦܪܡܝܢܝܐܣ « écrit d'Aristote le philosophe sur l'herméneutique. » M. Hoffmann publie sous ce titre syriaque les sept premiers chapitres de la version arabe. — V. 1. Page 62. *Orobi commentarius* (ce commentaire est en syriaque); 2. Page 90. *Versio latina;* 3. Page 112. *Adnotationes.* — VI. *De Probo*, p. 141; *De Georgio*, p. 148; *De Bazvade*, p. 151; *Glossarium*, p. 154. Ce vocabulaire, qui s'étend jusqu'à la page 216, est une bonne fortune dans l'état de la lexicographie syriaque, et dépasse bien souvent le but immédiat, comme les excellents *glossaires* que l'école de Leyde place ordinairement en tête des textes arabes. La terminologie technique de la philosophie aristotélicienne y est surtout l'objet d'articles très-complets et de savantes monographies.

Il est regrettable, à certains égards, que M. H. n'ait pas eu une collation complète du manuscrit de Paris. Il y aurait trouvé la confirmation de certaines hypothèses heureuses et aurait été mis en état de combler certaines lacunes. C'est ce qu'il sera facile de démontrer en étudiant seulement quelques pages, sans nous arrêter aux variantes peu importantes qui ne sont que comme la physionomie différente de deux copies. Les deux restitutions proposées dans les notes de la page 23 trouvent toutes deux leur sanction dans *u* (c'est ainsi que M. H. appelle notre manuscrit). Page 25, l'insertion proposée à l'avant-dernière ligne est tout à fait semblable dans *u*, qui porte seulement, avec raison sans doute, ܠܗ. Dans ܕܡܫܡܫ, p. 27, l. 3, notre manuscrit porte le point en haut, comme le manuscrit de Londres; l. 6, on y lit ܗܘ avec l'orthographe usitée. Page 29, l. 7, *οἷον λόγος ἤδη σύνθετος*, sauté dans l'exemplaire du British Museum, est traduit par ܐܢܫܐ ܕܡܡܠܠܐ ܡܢܗ ܡܘܢܚܐ, puis à la ligne suivante, on trouve ܗܘܝܘ, comme M. H. propose de corriger; l. 16, l'insertion proposée dans la note 3 est conforme au texte de *u*. Page 30, l. 4, *u*, après ܕܠܐ, porte ܕܐܝܟ ܐܢܫ ܕܒܪܢܫܐ ܕܝܢ ܗܘ ܕܥܠܝܗ ܡܠܬܐ ܕܝܢ ܗܘ ܕܥܡܗ ܡܢܗܘܢ ܕܥܡܗ; l. 5, *u* n'a pas ܒܣܘܣܘܣ que M. H. a élagué; l. 15, *u*

confirme la leçon ܘܢܡܘܣܐ proposée par M. H. Page 31, l. 2', *u* porte ܘܐܡ ܐܝܟ pour rendre *οἷόν ἐστι*, omis dans *x*; l. 15, la correction du second ܡܢ en ܒܝ est confirmée par *u*. Nous ne poursuivrons pas le travail de comparaison, mais nous indiquons à M. H. une source d'informations où il aurait dû puiser plus largement.

Le livre de M. H. est écrit dans un latin fort acceptable, si l'on veut se résigner à cette langue de convention, qui a longtemps été l'intermédiaire entre les savants des divers pays. Mais on ne peut contester que cet usage suranné devrait de plus en plus être abandonné. Si les auteurs savaient quel effroi inspire de prime abord tout un volume en un pareil style latin, ils auraient depuis longtemps renoncé à cet ancien attirail de vieilles périodes et de formules usées. La science doit être austère et ne point sacrifier sa dignité en abdiquant devant la phrase; elle n'a pas mission d'amuser, mais il ne faut pas non plus qu'elle rebute les travailleurs, et qu'elle se dépouille volontairement de toute grâce.

Hartwig DERENBOURG.

---

## COMMUNICATION FAITE AU CONSEIL DANS LA SÉANCE DU 11 FÉVRIER 1870.

Je me permets de signaler à votre attention deux remarques géographiques tirées des inscriptions cunéiformes assyriennes, remarques qui ont été approuvées par M. Oppert[1]. Le prophète Jérémie, en parlant de la Babylonie, mentionne à deux reprises (chap. XXV, v. 26; chap. LI, v. 41) le nom mystérieux de שֵׁשַׁךְ. On peut voir dans les différents Dictionnaires quel embarras ce mot a causé aux exégètes et

[1] *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XII, p. 478.

aux lexicographes. Faute de mieux, M. Roediger (dans le *Thesaurus* de Gesenius, p. 1486) semble préférer la supposition de M. Rawlinson, qui identifie *sheshach* à *Merodach*[1]. Je ne doute pas un moment que l'éminent assyriologue anglais retirerait aujourd'hui l'hypothèse émise par lui il y a vingt ans, parce qu'à présent on sait positivement que le signe cunéiforme n'a jamais la valeur de *sha* ou *she*. Le seul point qui fût juste dans cette hypothèse, était de voir dans notre mot un nom indigène de la Babylonie. Or l'interprétation du mot ne me semble pas difficile. L'ancienne ville d'*Ur*, אור כשדים de la *Genèse*, , *Uru* ou *Uri* des inscriptions cunéiformes (aujourd'hui *Oumgheir* ou *Mougheir*), lieu de naissance d'Abraham et résidence des premiers rois sémitiques en Babylonie, est le plus souvent appelée la ville de *Sin* (dieu de la lune); ce dernier porte le titre honorifique de , ce qui se prononce en proto-chaldéen ou accadien *an-sis-ki*, et en assyrien *ilu naṣir irṣit* (Dieu protecteur de la terre), et voilà pourquoi la ville consacrée à lui s'appelle *Sis-ki*, et en transcription hébraïque ששך. Les prêtres babyloniens, considérant la langue accadienne comme une langue sacrée, s'en sont toujours servis dans les cas solennels, et le prophète hébreu aurait imité leur exemple.

Dans le livre de Daniel (chap. VIII), il est question du fleuve *Ulaï*, près de la ville de Suze. On l'identifie généralement à l'*Eulaeus* de Pline (*Hist. nat.* VI, 31). Le texte hébreu porte אובל אולי. Dans un autre travail, j'ai récemment démontré que le mot *ubal* « fleuve » est la forme assyrienne du mot hébreu יובל, יבל; car la racine sémitique יבל « apporter, mener, couler, » devient, en assyrien, selon la règle établie,

[1] *Cuneiform Inscriptions of West. Asia*, édition Rawlinson et Norris, vol. II, pl. 51, lig. 32; suivent trois signes difficiles à comprendre.

אבל. Mais ce qui n'est pas sans intérêt, c'est que je viens de trouver la phrase suivante dans une des tablettes d'Assurbanipali (Sardanapale VI), contenant des renseignements sur plusieurs contrées, villes et fleuves :

*nahar* *U-* *lai.* (*me*) *sa* *a-* *na*
fleuve Ulaï (est l') eau qui dans

*ab-* *ba.* . *ub-* *bi-* *lu.*
la mer coule.

c'est-à-dire, le fleuve *Ulaï* qui se jette dans la mer. On sait que l'Eulaeus tombe en effet dans le golfe Persique, ce qui rend l'identification aussi probable que possible. En tout cas, on trouvera remarquable que le texte assyrien précité emploie le verbe אבל, justement comme le verset de Daniel.

A. Harkavy.

# JOURNAL ASIATIQUE.

## OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1870.

---

## MANUEL DU LECTEUR,

### D'UN AUTEUR INCONNU,

PUBLIÉ D'APRÈS UN MANUSCRIT VENU DU YÉMEN ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES,

PAR M. J. DERENBOURG.

---

### AVANT-PROPOS.

Jacob Sappir, rabbin polonais, établi depuis de longues années à Jérusalem, secoue de temps en temps l'indolence du *medresé*, ou plutôt du *Bêt-Hammidrasch*, où les docteurs juifs de la Ville Sainte consument leurs jours, leurs nuits, leur vie tout entière, à réciter des prières et à étudier les livres talmudiques et cabbalistiques. Jacob Sappir a l'humeur voyageuse, et pour la satisfaire, il ne craint ni dangers, ni fatigues. Lettré comme un cheikh oriental, c'est-à-dire versé dans toutes les branches de la littérature religieuse, il n'a cependant pas l'esprit étroit et intolérant; le sang occidental qui coule dans ses veines et le cosmopolitisme juif qui existe même à Jérusalem ont involontairement réagi contre l'indifférence habituelle que professe le musulman pour toute chose n'intéressant pas ses coreligionnaires. Pauvre et misérable, il a traversé l'Égypte, longé la côte de la mer Rouge, pénétré dans une partie du Yémen, passé aux Indes et en Australie, ne comptant que sur les aumônes et l'hospitalité de ses frères, qui ne lui ont jamais fait défaut. Sappir possède la bonne curiosité, celle qui fait découvrir facilement à

l'observateur habile les points les plus dignes d'être retenus et d'être placés ensuite sous les yeux du lecteur européen. Le premier volume de son voyage, écrit en un hébreu pur et élégant, qui a paru en 1866[1], contient sur une partie du Yémen et spécialement sur les Juifs de ce pays des notes intéressantes et consciencieuses qui mériteraient d'être résumées pour ceux qui ignorent la langue sacrée, et surtout l'idiome néo-hébraïque, souvent peu accessible même aux hébraïsants chrétiens[2].

Jacob Sappir recherche aussi les anciens livres, les manuscrits, plus répandus dans les pays où l'imprimerie n'a pas encore pénétré. Il a ainsi réussi à trouver un exemplaire assez ancien de la Bible, écrit avec grand soin, entouré d'une massore très-curieuse et qui, acheté il y a quelques années par l'ex-impératrice, est devenu un des joyaux de notre Bibliothèque nationale. L'été dernier, Sappir est revenu à Paris avec plusieurs volumes d'une grande valeur[3]; mais ces volu-

[1] *Iben safir*, Lyck, 1866, vol. I, 111 feuillets. L'ouvrage est tout entier en hébreu, et il n'y a que les deux mots du titre que nous venons de transcrire qui soient en caractères européens. Mais ces deux mots renferment deux fautes et doivent être changés en *Eben sappir.* Car l'auteur, suivant un usage presque constant pour les titres des ouvrages hébreux, a voulu évidemment, en faisant allusion à son nom Sappir, donner à son livre le titre de «Pierre de Saphir,» en hébreu *sappir,* par allusion à *Exode*, XXVIII, 18, où le saphir fait partie des douze pierres précieuses qui ornaient le pectoral du grand prêtre. L'ouvrage fait partie de la collection dite *Mékiçé Nirdâmîm*, deuxième année. Voyez, sur ce recueil, mon article dans le *Journal asiatique*, 1865, II, p. 262-281.

[2] Fol. 48-111.

[3] Il y avait entre autres un rituel très-curieux. Tous les préceptes relatifs aux prières et aux usages ordinaires de la vie juive y sont rédigés en excellent arabe. Les prières elles-mêmes sont ponctuées d'après le système babylonien, tandis que les chapitres de l'Écriture insérés dans le rituel portent la ponctuation palestinienne. Je n'ai pas eu le temps d'examiner de plus près ce curieux manuscrit. Mais M. Hallévy vient d'apporter en Europe un exemplaire du même rituel, plus complet et plus correct. — Une copie de la version arabe du Pentateuque, par R. Sa'adia Gâôn, est restée à Paris, et est devenue un des éléments que j'utilise en ce moment pour une nouvelle édition critique de cette version célèbre, qui s'imprime chez M. Iechiel Bril. — Voy. du reste, plus loin, note III.

mes n'ont pas été arrêtés ici, et sont allés se joindre aux immenses richesses de littérature hébraïque que possède déjà la Bodléienne à Oxford. Parmi ces manuscrits que le docte rabbin a bien voulu me laisser parcourir pendant un jour ou deux, il y avait un Pentateuque écrit dans l'année 1701 *Contractuum* (אתש"א לשטרות), c'est-à-dire en 1390[1], et en tête duquel se trouvait l'abrégé de grammaire hébraïque, inconnu jusqu'à ce jour, qui a fixé particulièrement mon attention.

A première vue, on reconnaît que ce n'est pas là une œuvre d'une grande originalité, et la supposition, risquée par M. Sappir, que ce pouvait être un des ouvrages grammaticaux perdus du célèbre Gâòn, R. Sa'adia[2], n'est pas soutenable, puisque notre grammairien connaît parfaitement les règles relatives aux verbes ayant une lettre faible parmi leurs radicaux, règles que personne n'avait saisies avant R. Iehouda Ḥayyoudj. Du reste, parmi les chapitres, il s'en rencontre un renfermant un travail de Sa'adia lui-même et qui lui est attribué par l'auteur anonyme. D'autres chapitres paraissent extraits et abrégés du *Kitab alloum'a* d'Ibn Djannaḥ[3], du livre sur les accents de R. Iehouda ben Bal'am[4], ou d'ouvrages analogues. Le *Konṭeros Hammasoret* de Ben Ascher[5] a été éga-

[1] Comme M. Sappir nous l'apprend (*Eben sappir*, p. 62[b]), l'ère des contrats est la seule usitée parmi les Juifs du Yémen. Voyez aussi p. 63[a], d'où il résulte qu'ils commencent cette ère à l'année 3449 de la création, ou 311 avant Jésus-Christ.

[2] *Eben sappir*, f. 12[b], notes, l. 6-7; f. 55[b], l. 16-18.

[3] La version hébraïque seule a été publiée par M. B. Goldberg, sous le titre *Sépher Hariḳmah*, Francfort, 1856.

[4] L'édition du *Ṭa'amé Hammiḳra*, faite à Paris, par Is. Mercerus, en 1565, est très-rare. Voyez M. Steinschneider, *Catal. libr. hebr. bibl. Bodl.* col. 1294, et Hupfeld, *Commentatio de antiquioribus ap. Judæos accentuum scriptoribus. Partic. II. de Judah Ben-Bileam*, etc. Halis, 1847; p. 1-2. Nous avons pu le consulter d'après un exemplaire appartenant à M. B. Goldberg; il a avec le titre 24 feuillets in-4°. Mais une grande partie du traité a été fondue dans l'excellent travail de Wolf Heidenheim, *Mischpĕṭé Haṭṭĕ'âmîm*, Rœdelheim, 1808. Nous le citons par les initiales *M. H.*

[5] La «Notice masoréthique» se trouve à la fin de la première Bible rab-

lement mis à contribution et fondu en grande partie dans le texte de notre petit livre. J'ai déjà parlé d'un travail de Sa'adia; c'est le poëme, si l'on peut appeler ainsi ces rimailleries, destiné à faire connaître combien de fois chaque lettre de l'alphabet se rencontre dans l'Écriture [1].

Nous avons donc affaire à une compilation, mais à une compilation habilement faite, qui corrige et rectifie souvent fort heureusement des textes que nous possédions sous une forme corrompue et quelquefois inintelligible. Partout où ces textes avaient été composés d'abord en arabe, et ont fait place de bonne heure aux versions hébraïques des traducteurs des XII$^e$, XIII$^e$ et XIV$^e$ siècles, notre auteur a évidemment travaillé sur les originaux, puisqu'il rend les termes grammaticaux arabes par des termes hébraïques tout à fait inusités et inconnus dans les traductions que nous possédons [2]. Par les comparaisons des deux mots divers, choisis par les Thibondes et autres d'un côté, et par notre anonyme de l'autre, on

binique, imprimée à Venise en 5278 (1518), et n'a plus été reproduite dans aucune des éditions suivantes. Heidenhem en a fait connaître et en a expliqué des fragments considérables soit dans son *M. H.* soit dans les différents Pentateuques qu'il publiait. M. Dukes a eu l'heureuse idée de donner une nouvelle édition de la «Notice», d'après un ms. de feu S. D. Luzzatto, sous le titre: *Kontres hamussoreth, angeblich von Ahron ben Ascher.* Tübingen, 1846. Dans la même année Hupfeld a consacré à Ben-Ascher la première *Commentatio*, etc. *Partic. I. De Aharone ben-Ascher et Judah Chajugo*: Halis, 1846. Nous citons le *Ḳonteros* par l'initiale *Ḳ*. — Voy. après l'Analyse, note 1.

[1] Le *Schir 'al mispar ha'ôtiôt* est pour la première fois mentionné et attribué à R. Sa'adia dans le *Baddé Aron* (ms. hébr. de la Bibl. nat. n° 840), par R. Schem Tob ben Gaon, auteur de la première moitié du XIV$^e$ siècle. Les passages de ce livre relatifs au *Schir* sont imprimés dans l'édition du *Sepher Taghin*, par MM. Bargès et B. Goldberg, p. 29, l. 18, et p. 32, l. 16. Ces vers ont été imprimés pour la première fois à Venise, par les soins de R. Élie Lévita, 1538, et reproduits souvent depuis; nous citerons seulement l'éd. de Francfort (*Massoret zeyag lattorah*, p. 12 et suiv.), 1766, et celle de Dyhrenfurth, 1822, l'une par la lettre F et l'autre par la lettre D. M. Fürst a reproduit l'édition de Francfort dans la *Concordance*, p. 1379, avec toute ses fautes d'impression.

[2] Nous dressons à la fin de ce travail un tableau des termes inusités que renferme la petite grammaire.

reconnaît quelquefois et l'on fixe mieux le sens du mot arabe employé par l'auteur original.

C'est donc par les sources auxquelles notre auteur a puisé que notre opuscule est particulièrement intéressant. C'est sans doute un de ces *manuels du lecteur* (הוריות הקורא) qu'on composait souvent depuis que la ponctuation était définitivement fixée; il embrasse du moins toutes les matières qu'on traitait dans les ouvrages de ce genre. J'ai même cru pouvoir lui donner, en tête de ce travail, ce titre provisoire, notre petit volume n'en portant aucun; la place qu'occupe l'opuscule, devant un Pentateuque, semble l'autoriser. En le publiant, j'ai cru devoir me borner à donner le texte sans traduction, et en l'accompagnant seulement de quelques notes critiques et explicatives. Mais à la suite du texte hébraïque j'ai consacré à chacun des chapitres une analyse complète de son contenu et quelquefois une note sur la matière qu'il traite.

Les règles sur l'accentuation de la Bible, la division ancienne du Pentateuque *en sedârim* « ordres », les vers, publiés plusieurs fois incorrectement et sans commentaire, de R. Sa'adia Gaon, et d'autres points encore, ont été l'objet d'une étude particulière, et bien des erreurs ont été rectifiées, bien des obscurités dissipées. Nous aurions voulu nous arrêter davantage aux *Ḥilouphim* ou divergences entre Ben-Ascher et Ben-Nephtali, pour lesquelles notre traité apporte des éclaircissements importants. Mais nous avons préféré remettre ce sujet à une époque où des circonstances plus heureuses nous permettront de consulter les manuscrits hébraïques, qui à l'heure présente ne nous sont pas accessibles.

La valeur de ces études micrologiques sur la grammaire hébraïque n'échappera pas à ceux qui savent combien l'histoire des commencements de cette science est encore couverte de ténèbres, malgré les excellents travaux de plusieurs savants, tels que Rapoport, Geiger, Munk, Stern, Neubauer, et malgré les publications importantes d'ouvrages anciens qui ont été faites depuis une vingtaine d'années.

# בשם ה׳ אל עולם

יהי שם ה׳ מבורך · אשר בחר בנו מכל עוברי דרך[1] · ושלחן
תורתו לפנינו ערך · ובדה לשוננו כקשת דרך[2] · כי היא אורח
סלולה בלי סרך[3] · דורשה לבו לא ימרך[4] · חוקרה תלמודו לעד
מבורך · וללהג הרבה ויגיעת בשר לא יצרך[5] · נוחלה נרו סלה
יערך · ומנחילה שמו יתברך :

אתחיל לכתוב גבורה · של אותיות התורה ·

הנתונות משמי שפרה · על יד ציר ענו[6] נקרא :

אפודת חבור הכל[7] · ודבור אמירת הכל · תחת האותיות עשרים
ושתים מנויות · אשר משמים אתויות · על יד ענו קנויות ·
ישובם עשרים ושתים · ובכפל יוסיפו חמשתים[8] · וכולם חקוקות
על לוחותים[9] · מהם כפולות בכפלים · בכתב ובהגיון שפתים[10] ·
מהם אותיות ברשימה · מעמיקים[11] לתהומה[12] · ומהם סתומות
כננה התומה[13] · אחד מיוחד בהן תלול לרומה · זקוף כגובה
קומה[14] · ומהם אותיות עדופות · מתוחות וכפופות[15] · ומהם אותיות

[1] Expression employée souvent pour «tous les hommes»; voy. *Lament.* I, 12. — [2] Voir *Jér.* IX, 2. — [3] Chaldéen. — [4] Voir *Lév.* XXVI, 36. — [5] V. *Eccl.* XII, 12. — [6] Allusion à *Nombres*, XII, 3; surnom de Moïse. — [7] Voir tout ce morceau avec des variantes, K. p. 37-41. — [8] Les cinq lettres finales. — [9] «Les deux tables de la Loi», puisque, à cette occasion, la forme des lettres aurait été, pour la première fois, transmise par Dieu à l'homme. Voy. plus loin, p. 316, l. 15. — [10] Pê et kaf ont deux formes et deux prononciations différentes. — [11] La négligence de l'accord pour le genre, même sans aucune raison, est très-fréquente. — [12] Kaf final, p. e. descend au-dessous de la ligne. — [13] Mim final est fermé de tout côté. — [14] Le *lamed* seul monte au-dessus de la ligne. — [15] «Lettres pourvues d'un appendice, étendues comme une tente, ou courbées.»

כפולים בלשון · נגאמים ביופי לחשון · שבעה עומדים בדגשון ·
והם שבעה כפולים · אשר מכולם סגולים · בֹּגֹּדֹ כֹּפֹּרֹּתֹּ כלולים ·
בשתי דרכים · במקרא ערוכים · כחצים דרוכים · בשני פנים
תמוכים · בדגשה נסוכים · וברפי רפים ומָכים · ומהם ארבעה ·
כגפן נטועה · במקרא תקועה · ממעיני הישועה · על שני דרכים
יוצאים · והם למאד נפלאים · כי כל אות אשר במקרא · יוצאים
בדבור ואמירה · חוץ מן אֹוֹיֹהֹ המאושרה · כי סודם נפלא · ובהם
הוא נכלא · ועוד ארבעה מהם · אין באותיות כמוהם · כי עוד שני
דרכים להם · כי האותיות · אשר ממשה קנויות · כל אות מלך
אחד לבדו משרתו[1] · בדרך אחד שבילו · בנועם דבר מלולו · חוץ
מן אֹחֹהֹעֹ הידועים · אשר במקרא קבועים · כי שני כתרים[2] · נחלו
בארבעה ועשרים ספרים · בלמוד ונביאים וסופרים[3] · ועוד שלשה
מן הארבעה · חֹהֹעֹ דרך אחת להם קבועה · מן האותיות גרועה ·
כי הם מן הדגשה פרושים · ובה לא נדרשים · וגם לא נגשים ·
ומהם אותיות רחבות ידים · והם מאירות עינים · מחכימות
לבותים · וחמודות לשמע אזנים[4] · ומהם מוספות בראש · לברר
ולדרוש · נצבות בתיבות לפרש · מרוות דגן ותירוש · כולם
כבדות · בחיך ובלשון ממדות · סתורות כמים בכדות · וכעדי
לבעליהן ענודות · מזהב ומפז חמודות · אשר הנחיל צופה עתידות ·
מספר כולם שבעה ועשרים אותיות · ויסודם עשרים ושתים
אות · מן הכלל אחת עשרה אותיות נקראים שרשים · והן חֹטֹ

[1] C'est-à-dire : les lettres n'ont d'ordinaire qu'une seule voyelle. — [2] « Deux voyelles. » — [3] Le premier de ces trois mots est placé pour la première partie de la Bible, ou la *Thora*, et le troisième mot est l'équivalent de *ketoubim*. — [4] Les lettres exclusivement radicales.

סֹפֹר נֹוֹע צֹדֹק נדרשים · וחן חנקראים נקיבורת · כי חם הולכי נתיבות · ובראש הקרואים נצבות[1] · ואחת עשרה מהם ענפים · פעמים חם עיקר ופעם נוספים · והם שֹמֹלֹאֹכֹתֹו בֹינֹהֹ[2] ידועים· וחם כנחלי מבועים · והן חנקראים זכרים · לפי שהן מורכבים ברוב חדברים · וכולם גלוים לעין כל · ודורשי י״י לא יחסרו כל[3] :

אלה הם האותיות על כל דבור ודבור · נפרד או חבור · ואי אפשר שיחסר אחד מהם · כי לשון חקדש בנויה עליהם · ולא להוסיף עליהם · כי אין הלשון צריכה להם · והכתב הזה שלנו והלשון · אינו ככתב שבעים לשון · כי הוא מרום מראשון · ככה ירד מן השמים בצורותיו · ובשמותיו · והוא הנקרא אשורי · כי אותו קדשו גואלי וצורי :

ועוד יש לומר כי צורות האותיות האלו ושמותם כבר חָברו עליהם הראשונים · מדורות קדמונים · ונתבלבלו בפי האחרונים · עד שנגלה השם ברוך הוא על אבותינו פנים בפנים · ושמעו קול מן חשמים · וירד חקוק על הלוחות הראשונים והשניים · אזי ידעוהו והכירוהו · וחקרוהו והשינוהו · ואי אפשר לאמר מה הטעם והעילה · כי אות זה יורד וזה עולה · או זו קטנה וזו גדולה · או למה זו שמה כזו · ולמה לא היה שם זו כשם זו · או למה נקראו בשמות אלו ולא נקראו בזולתה · כי זאת השאלה אין קץ לתשובתה · שאם היתה חלוף זו · עדיין יש לומר ולמה כזו · וסוף התשובה ככה חָברו עליו העליונים · והתחתונים · אבל על דרך המדרש יאמרו שזה האות כזה · מפני טעם זה · ונסמך

[1] Voy. I *Sam.* IX, 22. — [2] Ces mots mnémotechniques sont donnés par Menaḥem ben Sarouḳ dans son *Maḥbérét*, p. 1, col. 2, et cités en son nom par Ibn Djannaḥ, *Riḳmah*, p. 11, l. 28. — [3] *Ps.* XXXIV, 11.

אות זה לאות זה • מפני ענין זה • כדי שילמדו לדורש • כיצד ידון וידרוש • ויוציא וידמה ויפרש • גם ילמדו את האדם דעת בוראו והדרך הישרה אף מצורות האותיות ושמותן וסמיכתן זה לזה • כמו שדרש ר׳ עקיבה • וכל זקני מסבה[1] • כמו שאמרו •

א֗ מפני מה ידו של אלף זקוף ועומד ויש לו שני רגלים כבני אדם מפני שהוא אות אמת ואמת יש לו רגלים וידו זקוף שהוא מעיד להקב״ה שהוא אמת שנאמ׳ ׳וה׳ אלהים אמת.[2]: ב֗ מה בית סתום מכל צדדיו ופתוח מצד אחד כך אין רשות לומר מה למעלן מה למטן מה לפנים מה לאחור[3] ויש לו נקודה מלמעלן ויש לו נקודה מלמטן מאחוריו אומרים לבית מי בראך והוא מראה להם בנקודה שלמעלן ואומרין לו ומה שמו והוא מראה להן בנקודה שלאחוריו אחד שמו ומפני מה פניו כלפי גימל וגימל כלפי דל מפי שב֗ דומה לבית שהוא פתוח דלתותיו לכל וגימל דומה לגבר שהוא רואה את העני ונכנס לבית ויוצא ומפרנס לדל: ג֗ד֗ וירכו של גימל סמוך לדלת מפני שגמילות חסדים אינה אלא לדל ודל דומה למקל ופניו כלפי ה֗י לפי שהדל אינו מסתכל אלא לטובו של עולם הזה שנברא בה֗י שנאמ׳ ׳בהבראם.[4]: ה֗ יש לו שני פתחים דומ׳ לאכסדרה: ו֗ דומ׳ למקל עתיד להכות בו הרשעים בגיהנם לפי שטבעו בהבלי העולם[5]: ז֗ יש לו שני תנין אחת כלפי ו֗ו֗ ואחת כלפי ח֗ית שכך דרכה של זונה עינה אחת

[1] «Et tous les anciens de la Réunion.» Il existe plusieurs écrits attribués à R. ʿAkiba, et traitant des lettres de l'alphabet, de leur ordre et de leur forme. Voy. Bargès et Goldberg, *Sepher Taghin*, Paris, 1866, p. 42 et suiv. Cf. aussi S. Sachs, *Happaliṭ*, Berlin, 1850, p. 41 et suiv. Talmud de Babylone, *Sabbat*, fol. $104^{a}$. — [2] *Jérém.* x. 10. — [3] Cf. *Ḥagigâh*, II, init. — [4] *Gen.* II, 4. — [5] Voy. *Menaḥot*, $29^{b}$.

כלפי בני אדם הדומין לעץ ועינה אחרת לחטאו: ח אין קשור
עליו תג אלא כפוי למטה שאין לבעלי חטא תג אלא בושה
וכלימה : ט ידו טמון וראשו זקוף שכל מעש טוב ראוי להיות
בסתר מכפה אף[1]: י יוד קטן שכל המקטין עצמו בעו"הז זוכה
לעו"הב שנברא ביוד שנאמר 'כי ביה י"י צור עולמים.[2] שני
עולמים כאן זה העו"הז בהי והעו"הב ביוד[3] ומפני מה הגו של
יוד כנגד פניו שכל צדיק אין לו אלא שכר מעשיו שהקדים
לפניו שנאמר 'והלך לפניך צדקך.[4] ואומר 'הנה שכרו אתו
ופעלתו לפניו.[5] למי שפעולתו לפניו: כ דומה לכסא ופניו כלפי
למד שאין הכסא אלא למלך והוא כתר תורה שלמעלה מן הכל:
ל גבוה מכל האותיות שהוא דומה למלך באמצע ודומה לכרוז
לפיכך האזהרות אינן אלא בו 'לא תרצח לא תנאף.[6] ודומ' :
מ ראשו נמוך כלפי קרקע וידו זקוף למעלה שהוא מודה כלפי
מעלה שהמלכות שלו היא שנאמ' 'כי לה' המלוכה.[7]: נ מפני מה
יריכו לאחוריו ופניו כלפי מים שהוא נראה כנופל ומתחנן כלפי
מלך להקימו שנאמר 'נפלה לא תוסף קום.[8]: ס שהוא סומך
את הנופלים שהרי הנון לפניו שנאמ' 'סומך ה' לכל הנופלים.[9]
והוא סתום שהוא מגין כחומה על הצדיקים שנא' 'ואני אהיה
לה נאם ה' חומת אש סביב.[10]: ע שתי ידיו פרושות כלפי מעלה
ורגליו מוטות שהוא דומה לאסיר שעיניו כלפי מעלה שהוא
קורא לתם פקח־קוח[11]: פ פי סמוך לעין ועין סמוך לסמך ללמד

[1] Allusion à *Prov.* XXI, 14. — [2] *Is.* XXVI, 4. — [3] ***Menahot*, 29^b^**. — [4] *Is.* LXVIII, 8. — [5] *Ib.* LXII, 11. — [6] *Exode*, XX, 13. — [7] *Ps.* XXII, 29. — [8] *Amos*, V, 2. — [9] *Ps.* CXLIV, 14. — [10] *Zach.* II, 9. — [11] Voy. *Is.* LXI, 1.

שהוא מתיר אסורים המיחלים לו ופותח להם שערים: צ צד כפוף שכל צדיק כפוף לפני יוצרו וכופה את יצרו: ק שהוא מרים קרן לצדיקים ומגדע קרן רשעים שנאמ׳ ׳וכל קרני רשעים אגדע תרוממנה קרנות צדיק.[1]: ר פתוח ואין לו תג ולאחורי קוף שאי אפשר לקדוש להסתכל ברשעים שהן רשים מן התורה ומן המצות: ש יש לו שלשה ענפים למעלה ואין לו שורש למטה שהוא אות שקר ושקר אין לו רגלים ואם עמד לפי שעה תבוא השעה ויעקר: ת רגלו שבור שכל הלומד תורה צריך לכפוף את רגליו עליה שנאמר ׳והם תכו לרגליך.[2] אלו תלמידי חכמים שמכתתין רגליהם מעיר לעיר וממדינה למדינה ללמוד תורה ועל דרך זה כל הדומה לפירושים אלו: הנה למדת שאין לאותיות טעם גדול ועיקר אלא על דרך המדרש בלבד והמשכילים יבינו:

## זה השער לי״י צדיקים יבאו בו

דע והבן כי כל דבור שבעולם בכל הלשונות כולם לשון אשורי או יוני או עברי או פרסי או ארמי או ערבי ושאר כל הלשונות אינו אלא או שם או פעל או אות מחבר והוא הנקרא אות לענין[3]:

השם כגון בגד צמר קבר גשם שמש זרם זבל יקב שמן כרם לחם שלג גפן דרך פגר פסל קרץ צמד רשת שקר חמור שור סוס גמל שפן זאב ערב זבח צלמונע גלל הימן ידותון נח שם משה אברהם יצחק יעקב וכל הדומה להן: והפעל כגון אמר

[1] *Ps.* LXXV, 11. — [2] *Deut.* XXXIV, 3. — [3] En arabe : حرف العطف et حرف معنى.

יאמר בחר יבחר שמר ישמר הרג יהרג נתן יתן שאל ישאל ברא יברא עשׂה עֲשׂה עָשׂה יעשׂה צו צוה צוו וכל הדומה להם :
והאות כנון את גם כי כן אף על מן אל לא פן יען וכל הדומה להן :

עלת השם והפעל והאות : כבר נודע לכל בעלי מדע כי אין בנמצא אלא הוא יתברך שמו ויתעלה מרומו[1] ובריותיו והוא המצוי לבדו והמציא בריותיו כחפצו וכל מה שברא הקב"ה הוא דבר שיש לו שם ונקרא יש כלומר דבר מצוי כמות מלאך או גלגל או אחד מארבעה יסודות או כל הנהוה מהם תחת השם הכל באים· ועל פיו נקראים· והוא הנקרא בלשון ערבי אלגוהר[2] זה הוא עיקר השם לזה נקרא מלאך ולזה גלגל ולזה כוכב ולזה אש ולזה רוח ולזה מים ולזה ארץ וכן עץ פרי ובהמה וחיה ועוף ואדם בגד ובית וכל הדומה להן : ולאלו הגופות מאורעין וקראין[3] כגון עמד ישב הלך סבב נטה שכב רץ שב עלה ירד קנה עשה אמר בחר דבר יצר אכל שתה שמע ראה משש הריח והוא הנקרא בלשון ערבי אל ערץ : והגוף אחד והמאורעים תשעה והן כמה כל הנכנס תחת מנין אחד או רבים כיצד כל הנכנס תחת תואר ומראה וצורה נקרה נקראת[4] צירוף כל שהוא מצטרף לאחר והוא טפל לו אָנָה כל הנכנס תחת מקום באיזה מקומות הוא מָתַי כל הנכנס תחת זמן באיזה זמן הוא ישיבָה כל שהוא נפרד ונחבר ומתהפך לכל צד קִנְיָן כל הקנוי לו ונקרא על שמו ונודע בו עושֶׂה כל עשיה שבעולם צריכה

[1] Faut-il מקומו? — [2] Ce qui suit est une courte exposition des dix catégories d'Aristote.— [3] « Des accidents et des contingents. » — [4] Faut-il lire מקרה ou כקרה, comme allusion à II *Sam.* 1, 6?

לעושה שיעשה אותה נעשה כל עושה שבעולם אינו עושה אלא בדבר וכיון שנעשה אותו דבר נקרא הפועל עושה והנפעל עשוי משל לאומר אותו החכם פלוני בן פלוני הארוך ויפה התואר העטוף בטליתו היושב בביתו בשנה פלונית למד ומלמד לאחרים הרי נכלל בזה המשל הגוף ותשע המאורעות אותו החכם פלוני הוא הגוף בן פלוני הוא הצירוף הארוך הוא כמה יפה התואר הוא כיצד העטוף בטליתו הוא הקנין היושב זו הישיבה בביתו הוא אנה בשנה פלונית הוא מתי למד הוא נעשה ומלמד הוא עושה ותחת אלו התשעה המקוראים יכנס כל דבור שבעולם והוא הפעל וכולן עבר או עתיד כגון אכל או יאכל עשה או יעשה ואין שם בעולם פעל נצב כי הזמן נחלק לשני חלקים עבר או עתיד ואין בו נצב כי החלק הזה שאתה עומד בו לפניו הוא עבר ואחריו הוא עתיד והחלק הזה עצמו אינו נחלק כי הוא כנקודה שאינה נחלקת הרי נתבאר עלת השם והפעל :

עלת האות לחבר הדברים זה עם זה והחבור על שלשה דרכים שם עם שם כמו ראובן אחיך שמעון אביך לוי דודך ודומה או שם עם פעל כמו ראובן ברח ויעקב שמע ולבן הלך לוי יצא זבולון יבא ודומה אלו שני הדרכים נתחברו בלא אות ביניהם והדרך חשלישי הוא הצריך לאות כמו ראובן בבית שמעון בחוץ כי הבית עומד במקום אות ולולא הוא לא נתפרש ענין הדבר וכגון ראובן לא יצא שמעון לא הלך אות לא הוא המחבר ובו נודע הענין ושם עם אות לבדו לא יתכנו כגון ראובן מן לוי עם שמעון לא ודומה וכן פעל עם פעל לא יתכן כמו

יצא עבד או הלך שמר אלא אם קדם להם שם או היה ביניהן כמו 'ודודי חמק עבר.[1] 'והגשם חלף הלך לו.[2] 'ויצא···וילך.[3] 'וישכב דוד···ויקבר.[4] או יהיה השם אחריהם כמו 'ויקח ויתן את העדות.[5] 'ויקם וילך מנוח.[6] 'ויבא ויעש [ה'] כאשר דבר.[7] ואות עם אות לא יתכן לעולם כמו מן .לא גם אל אלא אם נצטרפו למעשה[8] או לשם נמצא השם מוכיח על דבר בלבד לא יכנס בו זמן לעולם כגון אדם שת אנוש בגד בית גמל חמור אש רוח השם יוכיח על דבר בלבד או מיוחד כגון איש פלוני או כולל כגון בני אדם ולא יוכיח על זמן לא עבר ולא עתיד ולא נצב והפעל מוכיח על דבר כמות השם ומוסיף עליו שהוא מוכיח על הזמן עם אותו דבר כגון אכל יש בה שֵׁם אכילה ויש בה זמן שהוא לשעבר וכן אוכל יש בה שם אכילה ויש בה זמן שהוא לעתיד וכן עשה יעשה קרא יקרא ודומ' והאות המחבר אינו מוכיח לא על דבר בעולם ולא על זמן כי אם מחביר ומפריד בין השמות והפעלים בלבד הרי נתבאר שהפעל למעלה מן הכל שהוא מוכיח על שם דבר ועל זמן והשם למטה ממנו שהוא מוכיח על שם דבר בלבד ואין בו זמן והאות למטה מן הכל שאינו מוכיח לא על שם ולא על זמן אלא מחביר ומפריד ומחריז ומפזר כולם נכוחים למבין וישרים למוצאי דעת:

ודע שהדבור נחלק לשני מחלקות חלק לשון ספור והגדה

[1] *Cant.* v, 6. — [2] *Ibid.* ii, 11. — [3] *Gen.* xxviii, 10. — [4] I *Rois*, ii, 10. — [5] *Ex.* xl, 20. Cet exemple, qui se lit aussi *Riḳmak*, p. 4, l. 12, est mal choisi, le nom qui suit n'étant pas le sujet des verbes. — [6] *Juges*, xiii, 11. — [7] *Jér.* xl, 3. — [8] « A un verbe », traduction de فعل, dont on se servait avant d'employer en hébreu aussi le mot פעל.

והוא לשעבר בלבד כמו היה דבר פלוני או לא היה וחלק אינו לשון ספור והגדה והוא נחלק לשש מחלקות או דרך הבנה וידיעה כמו 'האתה זה בני.[1] 'הכתנת בנך הוא אם לא.[2] ודומ' או דרך קריאה כמו 'אברהם אברהם.[3] 'יעקב יעקב.[4] 'שמואל שמואל.[5] ודומ' וכמו 'שמע ישראל.[6] 'שמעני אחי ועמי.[7] 'עמי מה עשיתי לך.[8] 'הדור אתם ראו דבר ה'.[9] 'האמור בית יעקב.[10] או דרך אִווי וחִמוד כמו 'מִי יתן החרש תחרישון.[11] 'מי יתן ידעתי ואמצאהו.[12] 'ומי יתן את העם הזה בידי.[13] 'ומי יתן כל עם ה' נביאים.[14] ודומה או דרך תחינה ושועה כמו 'הושיעה אדוני המלך.[15] וכל התפילות והתחנונים מדרך זו או דרך צווי כמו 'שמע ישראל. 'שמעו בקולי.[16] 'עשה לך אשר תמצא ידך.[17] 'אמר לנער ויעבר לפנינו.[18] 'קום לך פדנה ארם.[19] ודומה או דרך אזהרה כמו 'אל תלך בדרך אתם.[20] 'אל תעשֶה את הנבלה.[21] 'ולא תביא תועבה אל ביתך.[22] ובאלו המחלקות נחלק כל דבור שבעולם וזה הוא שראינו לבאר מעיקרי הדבור ומחלקותיו לפי הצורך והמלאכה מרובה דרשו מעל ספר ה' וקרָאו[23]:

וראיתי לחלק העיקרים שלשון הקודש צריכה להם · ושעמודי המקרא בנויים עליהם · לשלשה חלקים · יהיו כראי מוצק חזקים · ולצואר השרידים יהיו כענקים · ומזן אל זן מפיקים · וכולם

[1] *Gen.* XXVI, 21. — [2] *Ib.* XXXVII, 32. — [3] *Ib.* XXII, 12. — [4] *Ib.* XLVI, 2. — [5] I *Sam.* III, 10. — [6] *Deut.* VI, 4. — [7] I *Chron.* XXVIII, 2. — [8] *Michée*, VI, 3. — [9] *Jérém.* II, 31. — [10] *Michée*, II, 7. — [11] *Job*, XIII, 5. — [12] *Ib.* XXIII, 3. — [13] *Juges*, IX, 29. — [14] *Nomb.* XI, 29. — [15] II *Rois*, VI, 26. — [16] *Jér.* XI, 4, — [17] I *Sam.* X, 7. — [18] *Ib.* IX, 27. — [19] *Gen.* XXV, 2. — [20] *Prov.* I, 15. — [21] II *Sam.* XIII, 12. — [22] *Deut.* VII, 26. — [23] *Is.* XXXIV, 16.

בספרי החכמים חקוקים · והדברים עתיקים: החלק הראשון בענין האותיות ותולדותיהם ומוצאיהם והנחלף מהם ומה מהם שרשים ומה מהם שמשים ודרך הצירוף החלק השני בענין המלכים והדגשים והרפיין ושמותן וצורתן ומוצאיהן ומובאיהן ומחלקות האותיות בהם והעיקרים והנוספים והצירופים החלק השלישי בענין הטעמים והמשרתים לטעמים ושמותן וצורתן ומחלקותן ושאר עניניהם וכל הנלוה אליהם: עזרנו בשם ה׳ עושה שמים וארץ:

## החלק הראשון

כבר ביארנו הצורך לאותיות והם אׄ בׄ גׄ וכו׳ כי כל דבור בעולם לא יתכן אלא בהם והאות לבדו אין עולה ממנו לא שם ולא פעל ולא ענין כי כל דבור לשון הקודש מתחיל במלה באות נד ומפסיק באות נח והאות לבדו לא יתכן להיותו נד ונח ומיעוט מלה משתי אותיות כמו שֵׁם רָר תֵת גָנ והמלה הגדולה שאין למעלה ממנה עשרה אותיות כמו ׳האחשדרפנים.[1] ׳למשפחותיכם.[2] ושלוש תיבות במקרא בנות אחת עשרה אותיות והן ׳והאשדרפנים.[3] ׳וכעלילותיכם.[4] ׳וכתועבותיכם.[5] ואפשר שימצא בת שתים עשרה אותיות אע״פ שאינה במקרא אלא אפשר לומר כמו וכתועבותיהנה וכעלילותיהמו: ודע שמלת שתי אותיות תתהפך לשתי תיבות בלבד כגון גם מג כי יך את תא שב בש ודוסה ומלת שלש אותיות יעלה ממנה שש מלות ברע עבר ערב

[1] *Esther*, VIII, 9. — [2] *Jos.* XVIII, 21. — [3] *Esth.* IX, 3, — [4] *Ez.* XX, 44. — [5] *Ib.* XVI, 47.

בערי רבע רעב ומלת ארבע אותיות יעלה ממנה ארבע ועשרים
מלה כמו כרסם כרמס כסרם כסמר כמרס כמסר רכסם רכמס
רסמך רסכם רמסך רמכס סמכר סמרך סרכם סרמך סכמר סכרם
מכרס מכסר מרכס מרסך מסכר מסרך וכן מלת חמש אותיות
יעלה ממנת מאה ועשרים וכן לעולם ועלת זה לפי שעלה ממלת
שתי אותיות ב׳ מלות נמצא כשתחשב שנים בשלשה והוא מנין
אותיות המלת השְלִשית יעלה ממנה שש מלות וכן אם תחשב
שלשה בארבעה והם אותיות המלה הרְבִעית יעלה ממנה כ״ד
ואם תחשב ארבע ועשרים בחמשה והוא מנין אותיות המלה
החֲמִשית יעלה ממנה ק״כ כמו שביארנו נמצא האות לבדו
איננו עומד אלא בצירוף ובצירוף האותיות תשלם המלת אבל
איננו יִוָּדַע כיצד היא אלא במלכים והן הנקודות וזה הוא הצורך[1]
שאם ימצא אדם שלש אותיות בלא מלך כמו עשת איננו יודע
אם הוא עָשָׂה לשעבר או עֲשֵׂה לעתיד או עֹשָׂה לשון נקבה או
עֹשֶׂה או עֲשׂה עד שימצא מלך אז ירוץ הקורא בו אלו השלשה
צירופים בכל לשון ועוד יש צורך רביעי והוא הטעמים כי
אפשר שיהיו שתי תיבות שוות באותיותיהן ובנקודותיהן וזו
עבר וזו עתיד או זו לשון זכר וזו לשון נקיבה ולא ידע אדם
האיך הם אלא בטעמים כמו 'הבָאָה[2] 'הבָאָה[3] 'קומי אורי[4] 'ליום
קומי לעד[5] הרי נתבאר שארבעה צירופים יש בלשון הקדש

[1] Il faut probablement ajouter הַשְׁלִישִׁי. — [2] *Gen.* XVIII, 21. — [3] *Ruth*, IV, 11. La Massora compte trois exemples où ce mot est *mil'él*, et trois autres où il est *milra'*. — [4] *Is.* LX, 1. — [5] *Zoph.* III, 8. Le premier est le féminin de l'impératif, mode désigné souvent, dans notre passage comme ailleurs, sous le nom du futur, et le second est l'infinitif avec le suffixe de la première personne.

ובכתב הקדש האותיות עצמן וחבור אות לאות והמלכים והטעמים :

---

שער תוצאות האותיות בפה האותיות הם עשרים ושתים והם נחלקים לחמש מחלקות בתוצאותיהם החלק הראשון אותיות אֹחֹהֹעֹ והם אותיות הגרון ועקרם[1] עיקר הלשון ובית הבליעה והן קלין מכל האותיות לפי שאין הדגש נכנס בהם כלל חוץ מן האלף בארבעה מקומות והן 'ויביאו לו את המנחה.[2] 'ממושבותיכם תביאו.[3] 'ושפו עצמותיו לא ראו.[4] 'ויביאו לנו כיד אלהינו.[5] ויש להם דרך ביציאתן ואינן כשאר הדגשין ואות הּ אע"פי שיש בה במקצת מקומות נקודה אין אותה הנקודה דגש אלא כדי להוציא[6] הענין בלבד ואין לדגש בה טעם החלק השני גִּיכֵּקֹ והם אותיות החנכים והם באמצע הלשון ובזמן שאותיות נֹךְ רפים יהיו בשליש הלשון הסמוך לחניכים ואם לאו כולם באמצע וכולם ראוים לדגשה אלא שנֹךְ יש להם דרך אחרת שהיא מן בֹּגֹדֹ כֹּפֹּתֹ החלק השלישי דֹטֹלֹנֹתֹ והם בקצה הלשון עם בשר השינים וכולם ראוים לדגש ודֹתֹ להם דרך אחרת והיא מן בֹּגֹדֹ כֹּפֹּתֹ החלק הרביעי זֹסֹצֹרֹשֹׁ והם אותיות השִׁינַיִם וכולם ראוים לדגש החלק החמישי בֹּוֹמֹפֹּ והם אותיות השפתים וכולן ראוין לדגש ובֹּפֹּ להם דרך אחרת שהיא מן בֹּגֹדֹ כֹּפֹּתֹ : ודע

[1] Le manusc. porte וכקרא; mais voy. plus loin le paragraphe relatif aux voyelles. — [2] *Gen.* XLIII, 26. — [3] *Lév.* XXIII, 16. — [4] *Job*, XXXIII, 21. — [5] *Ezra*, VIII, 18. Voir, sur ces quatre alef, *Orientalia*, Leyde, 1846, II, p. 110. La cause que nous y assignons au daguesch explique pourquoi il se rencontre dans ces alef seulement. Voir, sur la nature propre de cette lettre, *Journ. as.* 1867, II, 486. — [6] En chaldéen : לאפקא, et de là le participe מפיק, qui a donné le nom à ce point.

שאע"פי שיש להן חמשה חלקים אין אותיות כל חלק יוצאים ממקום אחד בשוה אלא זה קרוב מזה שאלו היה בשוה היה הנשמע אות אחת ואות נון יש לה עיקר בחוטם שבזמן שאדם אוחז חוטמו בידו איננ יוצא כדרכו ובזמן שתרצה לעמוד על תוצאות האותיות תוסיף על האות א והוא יוצא כיצד אם תרצה לידע תוצאות חית תאמר אַח וכן אַג וכן אַט וכן אַש וכן אַף ואין יוצא אלא עיקר האות בלבד אבל אם תאמר אלף שלם האלף מאותיות הגרון ותלמד מאותיות סוף הלשון והפי מן השפתים נמצאת יציאתה משלשה מקומות נדון על דרך זו:

שער. כבר ביארנו שהאותיות הן עשרים ושתים אחת עשרה מהם שרשים והן חֹט סֹפֹר גֹנֹע צֹדֹקֹ[1] ונקראים נקיבות לפי שלא יהיו לעולם מוסף על התיבות ולא טפל לה אלא הם עיקר התיבה בין שם בין פעל. ואחת עשרה מהם נדרשים והם שׁׂלֹאֹכֹתֹוֹ בֹיֹנֹהֹ[2] ונקראים זכרים לפי שיורכבו על אותיות התיבות ונוספות עליהן ופעמים יהיו עיקרים ושלש אותיות מהן אֹנֹי והן אותיות הנטיה והרפיה והתארכה יהיו משרתים יותר מכולן ברוב המקומות וזה הוא דרך שמושן על סדר אחר[3]: אות שין ישרת במקו' אשר כמו 'שככה השבעתנו.[4] 'שבשפלנו.[5] 'שעלו מן הרחצה.[6]: אות למד תבא למשל במקום על דרך כמו 'אם תכתן המשיח

[1] « Le rejeton de la justice a écrit un livre. » خطّ dans ce sens n'existe qu'en arabe. Ces mots mnémotechniques sont de Menaḥem ben Sarouk. — [2] Ces mots sont du même grammairien. — [3] « Dans un ordre autre » que celui donné par Menaḥem. Cette autre phrase se trouve plus loin, p. 339, l. 8, et appartient à Ibn Djannaḥ (*Rikmah*, p. 12, l. 2). — [4] *Cant.* v, 9. — [5] *Ps.* cxxxvi, 23. — [6] *Cant.* iv, 2.

יחטא לאשמת העם.[1] ודומה ותבא במקום בִּי כמו 'וישבו אתו
לארץ.[2] ודומה ותבא במקום את כמו 'פתחת למוסרי.[3] 'וישאל
המלך לאשה.[4] ודומ' ותבא בתוך הענין[5] כמו 'שכני לבדד.[6] 'כי
אתה ה' לבדד.[7] ודומה ותבא על תירוץ הענין[8] כמו 'ותהי בפי
כדבש למתוק.[9] ודומה ותבא על מלה האפודה והיא הכפולה[10]
כמו 'לדעת חכמה···להבין אמרי בינה.[11] ודומה ותבא על המלות
הנצבות כמו 'אם תהיה לטוב לעם הזה.[12] ודומה ותבא על הספור
תחילה[13] כמו 'השלשי לאבשלום.[14] ודומ' ותבא על הפועל בלשון
תחלה[15] כמו 'ולא יעבר עליו לכל דבר.[16] ודומ' ותבא במקום הוויה
כמו 'וכתתו חרבותם לאתים וחניתותיהם למזמרות.[17] ודומ' ותבא
במקום הקנייה כמו 'לאברהם למקנה.[18] ודומה ותבא במקום וו
הלווי[19] כמו 'ויכתוב משה את מוצאיהם למסעיהם.[20] ודומ' ותבא
במקום על כמו ואמר פרעה לבני ישראל[21] ודומ' ותבא במקום מן
כמו 'הבאים למלחמה.[22] ודומ' ותבא במקום אל כמו 'לנכח הצאן.[23]
ודומה ותבא תוספת אין לה צורך כמו 'ויעל מעל ליונה.[24] 'מעל

[1] *Lév.* IV, 3. — [2] *Job*, II, 13. — [3] *Ps.* CXVI, 16. — [4] II *Rois*, VIII, 6. — [5] Le حال arabe. — [6] *Mich.* VII, 14. — [7] *Ps.* IV, 9. — [8] «Pour la direction du sens»; le تمييز = הכרס. — [9] *Ez.* III, 3. — [10] *Millâh ăfoudâh* est employé constamment par l'auteur, pour désigner l'infinitif, le *maṣdar* des Arabes, qu'en hébreu on a traduit par *mâḳôr*. Nous ne l'avions jamais rencontré. Ici l'auteur l'explique par *hakkĕfoulâh* «doublé, enveloppé». Aurait-il donné à *âfad* le même sens? L'infinitif, considéré comme la base du verbe, en est comme l'enveloppe qui en couvre tout le reste. — [11] *Prov.* I, 2. — [12] II *Chr.* X, 7. Sur הכלבות, voy. *Riḳm.* 15, 7-15. — [13] En arabe : خبر الابتدا. — [14] I *Chr.* III, 2. — [15] En arabe : في لغة الابتدا. — [16] *Deut.* XXIV, 15. — [17] *Is.* II, 4. — [18] *Gen.* XXXIII, 18. — [19] واو العطف. — [20] *Nomb.* XXXVI, 2. — [21] *Exode*, XIV, 3. — [22] *Nomb.* XXXI, 21. — [23] *Gen.* XXX, 38. — [24] *Jona*, IV, 6.

לגבול.[1] ודומה ותבא במקום תחת כמו לקושש קש לתבן[2] ודומה ותבא במקום לסען כמו 'להיטבך באחריתך.[3] ודומה ותבא במקום רבוי מאד כמו 'ויפל מכושים לאין [להם] מחיה.[4] ודום' ותבא על תחלת הזמן כמו 'למימי אבותיכם.[5] ודומה ותבא תוספת במקום עד כמו 'עד לבא חמת.[6] ותבא במקום שבועה כמו 'לתורה ולתעודה.[7] ודומה ותבא במקום הי הידיעה כמו 'אשר למלך נשען על ידו.[8] ודומה ותבא במקום הי הקריאה כמו 'שובו לאשר העמיקו סרה.[9] ודומה: אות וו תבא בתחלת התיבות ללווי כמו 'את השמים ואת הארץ.[10] 'גרן ויקב.[11] ודומה ולוו הלווי דרך בנקודתה אזכירו בחלק המלכים · בעזרת רוכב על פלכים · ותבא תוך התיבות למשוך בה ולהאריך כמו גבור שכור שופט חונן סובב ישמור יעבור ודומה ותבא תוספת ללא צורך כמו 'מאז ועתה ואני עבדך.[12] ודומה ותבא במקום עם כמו 'לא אוכל און ועצרה.[13] ודומה ותבא במקום פי בלשון ערבי[14] כמו 'צאו ויצאו והכו בעיר.[15] ודומה. ותהיה במקום תמה כמו 'הלא ארחץ בהם וטהרתי.[16] ודומה ותהיה במקום קל וחומר כמו 'לא יערכנה זהב וזכוכית.[17] ודום' ותהי' במקום על כמו 'ובניהו בן יהוידע והכרתי.[18] ודומה ותבא במקום ואם כמו 'ואמרו לו מה שמו.[19] ודום' ותבא במקום קודם כמו 'ותבואת הכרם.[20] ודומה ותבא במקום אחר

[1] *Mal.* I, 5. — [2] *Ex.* V, 12. — [3] *Deut.* VIII, 16. — [4] II *Chr.* XIV, 12. Le manuscrit porte : עד לאין מ'. — [5] *Mal.* III, 7. — [6] *Juges*, III, 3. — [7] *Is.* VIII, 20. — [8] II *Rois*, VII, 2. — [9] *Is.* XXXI, 6. — [10] *Gen.* I, 1. — [11] *Osée*, IX, 2. — [12] II *Sam.* XV, 34. — [13] *Is.* I, 13. — [14] « A la place du ف », qui marque un changement de sujet. — [15] *Ez.* IX, 7. — [16] II *Rois*, V, 12. — [17] *Job*, XXIX, 17. — [18] II *Sam.* VIII, 18. — [19] *Ex.* III, 13. — [20] *Deut.* XXII, 9.

כמו 'וישא אהרן את ידיו אל העם ויברכם וירד מעשת החטאת והעלה והשלמים.[1] ודומ' ותהיה פתיחת דבור כמו 'וידבר. ודומה ותבא במקום או כמו 'ומקלל אביו ואמו.[2] ודומ' ותבא במקום ויהי כאשר כמו 'ויואל משה לשבת את האיש.[3] לפי תירוץ הדברים[4] ותבא להשוות דבר לדבר כמו 'דלף טורד ביום סגריר ואשת מדנים נשתות.[5] ודומ' ותבא במקום וכשיהיה כך וכך יהיה כך כמו 'וחם השמש ונמס.[6] ודומה ותבא במקום אלא כמו 'ועבדיך באו.[7] ודומה ותבא תוכיח על לשון רבים כמו ואמרו ועשו ילכו ויבאו ודומה ותבא תחזיר מלת עבר למלת עתיד כמו 'ויצאו וראו.[8] 'והתגדלתי והתקדשתי.[9] ודומה ותבא על מלת עבר ולא תשתנה כמו 'כל הבא אליו ועמד.[10] ודומ' ותבא על מלת עתיד ותחזור עבר כמו 'ויחרגו בשושן.[11] ודומה ותבא תוספה בסוף המלות ללא צורך כמו 'בנו בער.[12] 'וחיתו ארץ.[13] ודומ' ותבא עם המם בסוף תתיבת כמו 'יאכלמו.[14] יבהלמו.[15] ודומ' ותהיה עם הנון כמו ששון זדון לצון. ודומה ותבא במקום בעת כמו 'ונח בן שש מאות שנה והמבול תית.[16] ודומ' ותבא במק' שמא[17] כמו 'אסר ורד ולא יעצרכה הגשם.[18] ודומה ותבא במקום כי כמו 'מה אתה חסר [עמי] והנך מבקש.[19] ודומ': אות מם תבא בתחלת השמות הבנויים על הפעלים כמו מַשליך מְשלך מַקטיר מְקטר ודומה ותבא בתחלת השמות

[1] *Lév.* IX, 22. — [2] *Ex.* XXI, 17. — [3] *Ib.* II, 21. — [4] En arabe peut-être : على جرى الامور « comme les choses se suivent ». — [5] *Prov.* XXVII, 15. — [6] *Ex.* XVI, 21. — [7] *Gen.* XLII, 10. — [8] *Is.* LXVI, 24. — [9] *Ez.* XXXVIII, 23. — [10] II *Sam.* XX, 12. — [11] *Est.* IX, 15. — [12] *Nomb.* XXIV, 7. — [13] *Gen.* I, 24. — [14] *Ex.* XV, 17. — [15] *Ps.* II, 5. — [16] *Gen.* VII, 5. — [17] Dans l'hébreu biblique פן ; en arabe, souvent ف suivi du subjonctif. — [18] I *Rois*, XVIII, 44. — [19] *Ib.* XI, 22.

בלא פעל כמו 'והעביר אותם במלבן[1] עגל מרבק.[2] ודומה ותהיה תוספת ללא צורך כמו 'נמבזה ונמס.[3] ודומ' ותהיה תוספת בסוף המלות כמו ריקם חנם 'הכנם.[4] ודומה ותבא להוכיח על רבים כמו 'אדקם ארקעם.[5] ופעמים יהיו עמו ואו כמו 'תמלאמו··· תורישמו.[6] ודומה ותהיה תוספת בתחלת התיבה ללא צורך כמו 'מאשר שמנה לחמו.[7] ודומה ותהיה עם הנון כמו ממני ממנו ודומ' ותהיה עם הואו כמו 'כמוני כמוך.[8] 'כמו שבלול.[9] ודומה ותבא במקום כי כמו 'הולכים מדרך אחריו.[10] 'אשר תפול מנחלה.[11] ודומה: אות יוד תבא בפעל העתיד כמו ישמר ישמרו יעשה יעשו ילך ילכו ותהיה כמו 'וישרנה הפרות.[12] 'ויחמנה בבאן.[13] 'מגוי יעמדנה.[14] ודומ' ותבא בתחלת השמות כמו יגאל ירמיהו יחזקיהו ודומה ותהיה תוספת באמצע התיבה כמו 'לדריוש הדבר.[15] 'נלכה דתינה.[16] 'האמינון אחיך.[17] 'ותגבהינה ותעשינה.[18] ודומה ותבא ליחוס כמו האשריאלי העזיאלי ודומה ותהיה בסוף השם לא ליחוס כמו לבני שמעי יתרי ערי לאזני ודומה ותהיה עם המם להוכיח על רבים כמו מלכים חיים 'מלכין.[19] 'חיין.[20] איים 'אין.[21] ודומ' ותהיה בסוף שמות הפועלים ובסוף האפודות[22] כמו 'מקימי מעפר דל.[23] 'המגביהי.[24] 'המשפילי.[25] 'הישבי.[26]

[1] II *Sam.* XII, 31. — [2] I *Sam.* XXVIII, 24. — [3] *Ib.* XV, 9. — [4] *Ex.* VIII, 14. — [5] II *Sam.* XXII, 43. — [6] *Ex.* XV, 9. — [7] *Gen.* XLIX, 20. — [8] I *Rois*, XXII, 4. — [9] *Ps.* LVIII, 9. — [10] II *Sam.* XIII, 34. — [11] *Ez.* XLVII, 29. — [12] I *Sam.* X, 12. — [13] *Gen.* XXX, 38. — [14] *Dan.* VIII, 22. — [15] *Ezra*, X, 16. — [16] *Gen.* XXXVII, 17. — [17] II *Sam.* XIII, 20. — [18] *Ez.* XVI, 50. — [19] *Prov.* XXXI, 7. — [20] *Job*, XXIV, 22. — [21] *Ez.* XXVI, 18. Dans ces trois exemples le noun remplace le mim; voy. plus loin, p. 343, l. 2-4. — [22] «Infinitif»; voy. plus haut, p. 320, note 10. — [23] *Ps.* CXIII, 7. — [24] *Ib.* 5. — [25] *Ib.* 6. — [26] *Ib.* CVIII, 3.

'חתפכי.[1] 'שכני··· תפשי[2] 'חקקי בסלע.[3] 'אסרי לגפן.[4] 'להושיבי.[5] 'יבמי.[6] ודומ' ותבא תוכיח על לשון נקבה כמו תשמרי תלכי ודומ' ותהיה עם הנון כמו תשמרין 'תדבקין.[7] 'תשתכרין.[8] ודומה ותהיה עם תו של נקבה 'רבתי··· שרתי.[9] 'אהבתי לָדוש.[10] ודומה ותהיה עם הכף לשון נקבה כמו 'הסלח לכל עונכי··· התלואיכי··· חייכי המעטרכי.[11] ודומה ותהיה למשוך ברה בלבד כמו שריד פליט ודומה ותהיה תוספת עם הפעולים שהיוד שלהן במקום פי פעל כמו 'על נבו ועל מידבא ייליל.[12] יהיה בה שלש יודות יוד העתיד ויוד הפעל ויוד המשיכה ואינה נכתבת אלא נכרת בדבור בלבד וכן 'ייָדע.[13] 'וַיִּיף.[14] ודומ' ותהיה מוסף בסוף המלה כמו אחרי 'החצי.[15] 'סְני דרך.[16] 'מני בטן.[17] ודומ' ותהיה מוכחת על היחיד המדבר כמו עשיתי ראיתי בניתי בני עבדי ודומה: אות אלף תבא בתחלת הפעלים שהן עתידין תוכיח על המדבר כמו אעלה אעשה זכר או נקבה ודומ' ותהיה תוספת ללא צורך כמו 'אדוש ידושנו.[18] 'אזורע.[19] 'אגרוף.[20] 'אקדח.[21] 'והאוניחו.[22] 'אבעבעות.[23] 'אפסים.[24] 'על האבנים.[25] 'באספי השערים.[26] ודומ' ותוסף באמצע כמו ואשמאילה[27] וכמו 'תשמאילו.[28] משקלה תפעאילו והיא מן 'שמאול בעשתו.[29] 'השימי השמילי.[30] 'אם אש להימין ולהשמיל.[31]

[1] *Ps.* CXIV, 8. — [2] *Jér.* XLIX, 16. — [3] *Is.* XXII, 16. — [4] *Gen.* XLIX, 11. — [5] *Ps.* CXIII, 8. — [6] *Deut.* XXV, 7; *Rikm.* 27, 24. — [7] *Ruth*, II, 8. — [8] I *Sam.* I, 14. — [9] *Lament.* I, 1. — [10] *Osée*, X, 1. — [11] *Ps.* CIII, 3-4. — [12] *Is.* XV, 2. — [13] *Ps.* CXXXVIII, 6. — [14] *Ez.* XXXI, 7. — [15] I *Sam.* XX, 36. — [16] *Is.* XXX, 11. — [17] *Ib.* XLVI, 3. — [18] *Is.* XXVIII, 28. — [19] *Jér.* XXXII, 21. — [20] *Ex.* XXI, 18. — [21] *Is.* LIV, 12. — [22] *Ib.* XIX, 6. — [23] *Ex.* IX, 9. — [24] *Ez.* XLVII, 3. — [25] *Ex.* I, 16. — [26] *Néh.* XII, 35. — [27] *Gen.* XIII, 9. — [28] *Is.* XXX, 21. — [29] *Job*, XXIII, 9, où l'alef reste insensible. — [30] *Ez.* XXI, 21. — [31] II *Sam.* XIV, 19, où l'alef est supprimé.

ודומה ותבא במקום וו חמשיכה כמו 'והיו שאסיך.[1] '(וכי) אתם
נאשים.[2] ודומ' ותהי' במקום יוד המשיכ' כמו 'מימינים ומשמאלים.[3]
ודומה ונוספת 'בדוראי תאנים.[4] כי האחד נקרא דוד והשנים
דוּדֵי וכן 'לולאות.[5] כי היא מן 'ובלולים.[6] והיא קרובה לה בענין
ודומה: אות כף תהיה מוסף בתחלת התיבה לדמיון כמו 'והייתם
כאלהים.[7] 'והיה כצבי מֻדח.[8] 'ותנה שבה כבשרו.[9] ודומה ותהיה
לחשויה כמו 'והיה בצדיק כרשע.[10] 'כחטאת כאשם.[11] 'כחשכה
כאורה.[12] ודומ' ותהיה בלשון קירוב כמו 'ויפול מן העם כשלשת
אלפי איש.[13] 'כאלפים איש או כשלשת.[14] 'כחצות הלילה.[15]
'כמשלוש חדשים.[16] ודומה ותהיה לאמיתת הדבר כמו 'כאלפים
אמה במדה.[17] כי אינו בקירוב שהרי הזכיר 'במדה. ואפשר שיהיה
'כחצת הלילה. כמו זה לפי שהוא אומר 'ויהי בחצי הלילה.[18]
'כאיש אמת.[19] 'כשכב ארוני.[20] ודומ' ותהיה תוספת ללא צורך כמו
'ולארם לא מצא עזר כנגדו.[21] 'כשגגה שיצא מלפני.[22] 'ותקראנה
אתי כאלה.[23] ודומה ותהיה בסוף התיבה ליחיד כמו עבדך רגלך
בנך 'חקלך זה בני דוד.[24] ודומה ותבא עם לשון רבים עם המם
כמו ידיכם 'בין עיניכם.[25] 'ואביכן התל בי.[26] ותהיה עם הי כמו
'ולא תעשינה כזמתכנה.[27] ותהיה תוספת בסוף התיבה ללא צורך

[1] *Jér.* xxx, 16. — [2] *Néh.* v, 7; cf. *Rikm.* 28, 37; mais les édit. ont כשָׁאים. — [3] I *Ch.* xii, 2. — [4] *Jér.* xxiv, 1. — [5] *Ex.* xxvi, 5. — [6] I *Rois*, vi, 8. — [7] *Gen.* iii, 5. — [8] *Is.* xiii, 14. — [9] *Ex.* iv, 7. — [10] *Gen.* xviii, 25. — [11] *Lév.* vii, 7. — [12] *Ps.* cxxxii, 12. — [13] *Ex.* xxxii, 28. — [14] *Jos.* vii, 3. — [15] *Ex.* xi, 4. — [16] *Gen.* xxxviii, 24. — [17] *Jos.* iii, 4. — [18] *Ex.* xii, 29. — [19] *Néh.* vii, 2. — [20] I *Rois*, i, 21. — [21] *Gen.* ii, 20. — [22] *Eccl.* x, 5. — [23] *Lév.* x, 19. — [24] I *Sam.* xxiv, 17. — [25] *Deut.* xi, 17. — [26] *Gen.* xxxi, 7. Il faudrait avant cet exemple : ועם הכון. — [27] *Ez.* xxiii, 48.

כמו 'כערכך הכהן.[1] 'כסף הערכך.[2] 'עד באך עזה.[3] 'עד באכה
יזרעאלה.[4] ודומה: אות תו תהיה בתחלת הפעל כמו תשמרו
תשמור תשמרנה 'תְּשָׁמֵר.[5] 'ותדברנה הנצבות.[6] 'ותבאנה.[7] ודומה
ותבא על תחלת השמות ובסופן כמו תלבשת תפארת ודומה
ותהיה בתחלת השמות בלבד כמו 'ותכריך בוץ.[8] 'מֵבִין עם תלמיד.[9]
ודומה ותהיה בסוף המלה האפודה כמו לכת שבת לדת 'יום
הלדת.[10] 'בצדקתך אחיותך.[11] 'ולקחת גם את דודאי בני.[12] 'ולקחת
רצון מידכם.[13] ודומה ותבא על הנפעלים[14] כמו 'והתגדלתי
והתקדשתי.[15] ודומה ותהיה במקום הי הנקבה כמו 'אם אתן
שנת לעיני.[16] 'שפעת אני רואה.[17] 'עשה רע מאת.[18] 'מכת בלתי
סרה.[19] 'נפל אשת.[20] 'ושבת לנשיא.[21] ודומה ותבא במקום הי
כמו 'תרגלתי לאפרים.[22] עיקרה הרגלתי כמו שאמרו 'הרגילנו
לדבר מצות.[23] ותבא הי במקום תו כמו מאין הפוגות[24] עיקרה
תפוגות כמו תבונות ותו במקום הי כמו 'ותפוצותיכם ונפלתם.[25]
ודומה: אות בית תוסף בתחלת השמות כמו הנרתק והכלי והבית
כמו 'בבית אחד.[26] בשבתך בביתך.[27] 'בבגד צמר או בבגד פשתים.[28]
'בכיור או בדוד···או בפרור.[29] וכן 'מום בו.[30] מזה הענין לפי שהוא
כלי מום ותהיה במקום בעת כמו 'למען תצדק בדברך תזכה

[1] *Lév.* XXVII, 12. — [2] *Ib.* 23. — [3] *Jug.* VI, 4. — [4] I *Rois*, XVIII, 46. — [5] *Jug.* XIII, 13. — [6] I *Sam.* IV, 20. — [7] *Gen.* XLI, 21. — [8] *Est.* VIII, 15. — [9] I *Chr.* XXV, 8. — [10] *Gen.* XL, 20. — [11] *Ez.* XVI, 52. — [12] *Gen.* XXX, 15. — [13] *Mal.* II, 13. — [14] L. המתפעלים. — [15] *Ez.* XXXVIII, 23. — [16] *Ps.* CXXXII, 4. — [17] II *Rois*, IX, 17. — [18] *Eccl.* VIII, 12. — [19] *Is.* XIV, 7. — [20] *Ps.* LVIII, 9. — [21] *Ez.* XV, 17. — [22] *Osée*, XI, 3 — [23] Morceau tiré d'une prière. — [24] *Lament.* III, 69. — [25] *Jér.* XXV, 34. — [26] *Exode*, XII, 46. — [27] *Deut.* VI, 7. — [28] *Lév.* XIII, 47. — [29] I *Sam.* II, 14. — [30] *Lév.* XXI, 21.

בשפטך,[1] 'והירה באכלכם.[2] 'בחתודע יוסף.[3] 'בכלות בשרך.[4] וכן
'בהשמה.[5] מזה ודומה ותהירה במקום מן כמו 'והנותר בבשר
ובלחם.[6] 'ואם מעט נשאר בשנים.[7] 'בגר ובאזרח הארץ.[8] 'בקדשים
לא יאכל.[9] 'לכו לחמו בלחמי.[10] 'והנותר בשמן.[11] 'באשרי כי אשרוני.[12]
ודומה ותהיה במקום הי הידיעה כמו 'שמחו לפניך כשמחת
בקציר.[13] 'לראתכם בדרך.[14] 'ויהי בדבר הזה לחטאת.[15] ודומ' ותהיה
במקום על כמו 'כי אם הבהמה אשר אני רוכב בה.[16] 'כי הדם
הוא בנפש יכפר.[17] 'וישאוהו במוט בשנים.[18] ודומ' ותהיה לדיבוק
ולחיבור כמו 'ותדבק נפשו בדינה.[19] 'פה אל פה אדבר בו.[20] 'רוח
ה' דבר בי.[21] ומזה הענין 'בי ה' מה אומר אחרי אשר הפך ישראל
ערף.[22] ובו מלה נסתרה כמו פנה ה' בי כמו 'פנה אלי וחנני.[23]
כמו שנאמר 'ועתה הואילו פנו בי.[24] ותבא לעזור[25] כמו 'ואני כותב
על הספר בדיו.[26] 'ופעל בפחם ובמקבות יצרהו.[27] 'ולאחוז בסכלות.[28]
'הדם האנשים ההלכים בנפשותם.[29] 'כי בנפשו דבר אדוניהו.[30]
ותהיה נוספת כמו 'ונסע דגל מחנה בני יהודה בראשונה.[31]
'בתחלת שבתם שם.[32] 'בטרם לא יבא עליכם.[33] [כמו] 'אני טרם.[34]
'הן בעודני חי.[35] 'וצמחו בבין חציר.[36] 'אראנו בישע אלהים.[37] 'כי לא

[1] *Ps.* LI, 6. — [2] *Nomb.* XV, 19. — [3] *Gen.* XIV, 1. — [4] *Prov.* V, 11. — [5] *Lév.* XXVI, 43. — [6] *Ib.* VIII, 32. — [7] *Ib.* XXV, 52. — [8] *Ex.* XII, 20. — [9] *Lév.* XXII, 4. — [10] *Prov.* IX, 5. — [11] *Lév.* XIV, 18. — [12] *Gen.* XXX, 13. — [13] *Is.* IX, 2. — [14] *Deut.* I, 34. — [15] I *Rois*, XIII, 34. — [16] *Néh.* II, 13. — [17] *Lév.* XVII, 11. — [18] *Nomb.* XIII, 23. — [19] *Gen.* XXXIV, 3. — [20] *Nomb.* XII, 8. — [21] I *Sam.* XXIII, 2. — [22] *Jos.* VII, 8. — [23] *Ps.* XXV, 16. — [24] *Job*, VI, 28. — [25] للاستعانة. — [26] *Jér.* XXXVI, 18. — [27] *Is.* XLIV, 11. — [28] *Eccl.* II, 3. — [29] II *Sam.* XXIII, 17. — [30] I *Rois*, II, 23. — [31] *Nomb.* X, 14. — [32] II *Rois*, XVII, 25. — [33] *Soph.* II, 2. — [34] *Gen.* XXIV, 45. — [35] *Deut.* XXXI, 26. — [36] *Is.* XLIV, 4. — [37] *Ps.* L, 23.

נפלת···בתוך שבטי ישראל בנחלה.[1] ודומה ותחיה במקום למען כמו 'התשחית בחמשה.[2] 'באדם דמו ישפך.[3] 'ונמכר בגנבתו.[4] 'והוא נחש ינחש בו.[5] 'את אשר עשה ה' בבעל פעור.[6] ודומה ותהיה במקום תחת כמו 'בפאת מטה ובדמשק ערש.[7] לפי תירוץ הענין[8] 'אכל בכסף תשבירני.[9] ודומה ותהיה לשבועה כמו 'וארא אל אברהם אל יצחק ואל יעקב באל שדי.[10] ותהיה מקום וו הלווי כמו 'במחקק במשענותם.[11] 'ופקדתי על כל מול בערלה.[12] 'לעיני בני חת בכל באי.[13] ותהיה במקום עד כמו 'בלא יוכלו יגעו.[14] ודומ' ותהיה במקום קודם כמו 'ויכל אלהים ביום השביעי.[15] כלומר קודם יום ותהיה במקום אחר כמו 'בשבעותיכם.[16] 'זאת עולת חדש בחדשו.[17] : אות נון יוסף בפעל העתיד לשון זכר או נקבה כמו 'נעשה ונשמע.[18] 'נחנו נעבור חלוצים.[19] ודומה ותבא על הנפעלים כמו 'נמצאו חמשת המלכים נחבאים.[20] ותבא בתחלת השמות כמו נמרד 'מי נפתח.[21] 'נְסִבָּה מאת האלהים.[22] ודומה ובסוף מלת רבים העתיד כמו יקומון ישובון יבואון 'והיה כי תלכון.[23] ודומ' ותבא על העבר[24] כמו 'ויחנון.[25] ותבא במלת נקבה לעתיד כמו 'וכה תדבקין.[26] 'תשתכרין.[27] 'תתחמקין.[28] ודומ' ותבא

[1] *Jug.* XVIII, 1. — [2] *Gen.* XVIII, 28. — [3] *Ib.* IX, 6. — [4] *Ex.* XXII, 2. — [5] *Gen.* XLIV, 5. — [6] *Deut.* IV, 3. — [7] *Amos*, III, 12. — [8] « D'après la marche du sens, d'après ce que demande le contexte ». — [9] *Deut.* II, 28. — [10] *Ex.* VI, 3. — [11] *Deut.* XXI, 18. — [12] *Jér.* IX, 25. — [13] *Gen.* XXIII, 18. — [14] *Lam.* IV, 14. — [15] *Gen.* II, 2. — [16] *Nomb.* XXVIII, 26. — [17] *Ib.* 14. — [18] *Ex.* XXIV, 7. — [19] *Nomb.* XXXIV, 32. — [20] *Jos.* X, 17. — [21] *Ib.* XV, 9. — [22] II *Chron.* X, 15. — [23] *Ex.* III, 21. — [24] C'est-à-dire, le futur avec *wav conversivum.* — [25] *Juges*, XI, 18. — [26] *Ruth*, II, 8. — [27] I *Sam.* I, 24. — [28] *Jér.* XXXI, 22.

בסוף הפעל העתיד כמו 'יסובבנהו··· יצרנהו.[1] 'יעבדנהו.[2]
'וארוממנהו.[3] 'יכבדנני.[4] 'יברכנהו.[5] 'תברכני נפשך.[6] 'יסר יסרני.[7]
ודומ' ותבא תוספת בסוף המלות כמו 'באבדן מולדתי.[8] 'לתתן שם
את ארון האלהים.[9] והוסיפוה באמצע כמו 'בשנה אפרים יקח.[10]
'שבענה בנים.[11] ודומ' ותבא עם היוד כמו 'אכלני הממני.[12] 'ושמרני.[13]
'ישקלני.[14] 'הלהרגני.[15] 'לנחמני.[16] 'לבהלני.[17] 'לשלחני.[18] ודומה
ותבא בתוך במקום אות שחסרה[19] כמו 'מעזניה.[20] עיקרה מָעֻזֶּיה
דגושה וכן 'חסדי ה' כי לא תמנו.[21] הנון תחת מם הכפל ודומה
ותבא עם ההי כמו 'ברגלים תרמסנה.[22] 'ידה ליתד תשלחנה.[23]
'והיה כי תקראנה.[24] ודומה: אות ההי תבא על הפעל השלשי
הקל ותכבידהו כמו הגדיל הקריב השמיד השליך השביר
ודומה ותורה על הנקבה כמו 'כי חכמה מאוד.[25] 'חגרה בעוז
מתניה.[26] 'ידה שלחה.[27] 'שחורה···ונאוה.[28] 'איומה.[29] תבונה מהומה
ודומה ותהיה תוספת ללא צורך כמו 'וימד רחב מלפני השער
התחתונה.[30] 'זאת מבא המלך החיצונה.[31] 'נחלה עבר על נפשינו.[32]
'ודדנה בחרב יפלו.[33] 'ויבא דוד נובה.[34] 'בטרם יבא החרסה.[35] ודומ'
ותבא על מלה אפודה[36] כמו 'פשטה וערה וחגרה על חלצים.[37]

[1] *Deut.* XXXII, 10. — [2] *Jér.* V, 22. — [3] *Ex.* XV, 3. — [4] *Ps.* L, 23. — [5] *Ib.* LXXII, 15. — [6] *Gen.* XXVII, 19. — [7] *Ps.* CXVIII, 18. — [8] *Est.* VIII, 6. — [9] I *Rois*, VI, 19. — [10] *Osée*, X, 7. — [11] *Job*, XLII, 13. — [12] *Jér.* LI, 34. — [13] *Gen.* XXVIII, 20. — [14] *Job*, XXXI, 6. — [15] *Ex.* II, 14. — [16] *Is.* XXII, 4. — [17] II *Chr.* XXV, 21. — [18] II *Sam.* XIII, 16. — [19] « Au milieu [du mot] qui est défectueux ». — [20] *Is.* XXIII, 11. — [21] *Lam.* III, 22. — [22] *Is.* XXVIII, 3. — [23] *Jug.* V, 25. — [24] *Ex.* I, 10. — [25] *Zac.* IX, 2. — [26] *Prov.* XXXI, 17. — [27] *Ib.* 19. — [28] *Cant.* I, 5. — [29] *Ib.* VI, 7. — [30] *Ez.* XL, 19. — [31] II *Rois*, XVI, 18. — [32] *Ps.* CXXIV, 4. — [33] *Ez.* XXV, 12. — [34] I *Sam.* XXI, 2. — [35] *Juges*, XIV, 18. — [36] « Infinitif ». — [37] *Is.* XXXII, 11. Ms. מתניה.

'רגזה בטחות.[1] 'בבאה רגליך העירה.[2] 'רעה התרועעה.[3] 'ולדבקה
בו.[4] 'לטמאה בה.[5] ודומ' ותבא על הדבור[6] 'כמו זכרה לי.[7] 'שמעה
תפלתי.[8] 'אספה לי.[9] 'שלחה הנער.[10] 'וגם לנועדיה הנביאה.[11]
ודומה ותבא על לשון נקבות רבות כמו 'נחלת אביהן להן.[12]
'ולתנה כנפים.[13] 'ואתנה צאני.[14] ודומה ותבא על תו הנקבה
ותהפוך הי של נקיבה לתו כמו 'ישועתה לה'.[15] 'ארץ עיפתה.[16]
ודומ' ועל היחיד הנסתר כמו 'ותעגבה עליהם.[17] 'ימהר יחישה.[18]
'ותקרב ותבואה.[19] ודומ' ותהיה עם אות הענין[20] כמו 'נגדה נא
לכל עמו.[21] 'מי האיש הלזה.[22] ותהיה לקריאה כמו 'הַצְּבִי ישראל.[23]
'הֶאסור בית יעקב.[24] 'הדור אתם.[25] 'האשה המנאפת.[26] 'היושבת
בגנים.[27] ודומ' ותהיה במקום 'הא לכם זרע.[28] 'האם תמנו לגוע.[29]
'האם אין עזרתי בי.[30] ודומ' ותהיה במקום הכי כמו 'היש בלשוני
עולה.[31] 'הרב רב עם ישראל.[32] ודומ' ותהיה לברר הדבר ולאמתו
כמו 'הנגלה נגלתי.[33] 'הֲתשפט התשפט.[34] 'הראה אתה שובה.[35]

[1] *Is.* XXXII, 11. — [2] I *Rois*, XIV, 12. — [3] *Is.* XXIV, 19. — [4] *Deut.* XI, 21. — [5] *Lév.* XXII, 8. — [6] الامر «impératif». — [7] *Néh.* V, 19. — [8] *Ps.* LXXXIV, 9. — [9] *Nomb.* XI, 16. — [10] *Gen.* XLIII, 8. — [11] *Néh.* VI, 14. Ce dernier exemple devrait être précédé des mots : ותבא לְהפלגה; voy. *Rikmah*, p. 39, l. 20. D'après cette dernière explication de הנביאה, il en serait de ce mot comme de خليفة, en arabe, où le *hé* est للمبالغة. — [12] *Deut.* XXVII, 7. — [13] *Zac.* V, 9. — [14] *Ez.* XXXIV, 17. — [15] *Jona*, II, 10. — [16] *Job*, X, 22. — [17] *Ez.* XXIII, 16. — [18] *Is.* V, 19. — [19] *Ib.* — [20] En arabe: حرف المعنى. — [21] *Ps.* CXVI, 17. — [22] *Gen.* XXIV, 65. — [23] II *Sam.* I, 19. — [24] *Mich.* II, 7. — [25] *Jér.* II, 31. — [26] *Ez.* XVI, 32. — [27] *Cant.* VIII, 13. — [28] «Le ה a le sens de l'interjection הא, *Gen.* XLVII, 23»; voy. *Rikmah*, p. 42, l. 23. — [29] *Deut.* XVII, 28. — [30] *Job*, VI, 14. — [31] *Ib.* III. 30. — [32] *Juges*, XI, 25. — [33] I *Sam.* II, 26. — [34] *Ez.* XXII, 2. — [35] II *Sam.* XV, 27.

'הנקל לכתו.[1] ודומ' ותהיה לידיעה כמו 'הנער הלוי.[2] 'העבד העברי.[3] ודומ' ותהיה במקום אשר כמו 'ההרימו המלך.[4] 'ההשיבו נשים נכריות.[5] 'ההקדיש שמואל.[6] 'ההלכוא אתו במלחמה.[7] ודומה ותהיה בראש התיבה ללא צורך כמו 'עד היום מוסד בית ה'.[8] 'ויחלטו הממנו.[9] ודומה ותהיה במקום כי כמו 'שקדו ושמרו עד תשקלו · 'הלשכות בית ה'.[10] ודומ' ותהיה במקום תו המוספה בראש המלות כמו 'הפוגות.[11] ודומה: הרי זכרנו האותיות שפעמים יהיו משרתים והן שלומי אך תבנה[12] ובארנו דרך שמושן בדרך קצרה והכל מבואר בספר הקרחה.[13] ושאר האותיות הן שרשים לעולם בשמות או בפעלים או באותיות[14] כבר ביארנו עיקרי האותיות ותוצאותיהן והשרשים מהם והמשרתים וביארנו דרך שירותן על כמה פנים ונשאר לנו עתה לבאר דרך חלוף האותיות זה בזה ודרך צירוף התיבות ותוצאות לשון הקדש ומובאיה · ועל כמה פנים הם עיקרי יסודותיה · והוא ברוך הוא יעזרנו · ויכונן אשורינו · ויאיר עינינו · ויפתח לבינו · ויבא כגשם לנו · ויהיה עם פינו · בעת הטיפנו · ועם ידינו · בעת מעבדינו[15] · אמן כן יאמר אבינו מלכנו :

[1] I *Rois*, xvi, 31. — [2] *Zac.* ii, 8. — [3] *Gen.* xxxix, 17. — [4] *Ezra*, viii, 25. — [5] *Ib.* ix, 14. — [6] I *Chr.* xxvi, 28. — [7] *Jos.* x, 24. — [8] II *Chr.* viii, 16. — [9] I *Rois*, xx, 33. — [10] *Ezra*, viii, 29. — [11] *Lament.* iii, 69. — [12] L'auteur avait déjà donné, p. 319, l. 13, d'autres mots mnémotechniques; ceux-ci appartiennent à Ibn Djannaḥ (*Riḳmah*, p. 12, l. 12), et l'ordre des lettres dans ces trois mots a été suivi dans l'exposition de l'emploi des lettres serviles qu'on vient de lire, et qui est un simple abrégé du chapitre vi du *Riḳmah*, p. 12-44. — [13] Voir plus loin, note 1, après l'*Analyse*. — [14] « Dans les particules. » — [15] Une fois *Job*, xxxiv, 25, pour מעשיכו.

שער חלוף האותיות זה בזה דע והבין שאלו האותיות · שהם עשרים ושתים מנויות · מרוב הרגל הלשון · מתחלפין זה בזה ברחשון · והענין עומד ורוב החלוף יהיה באותיות אויה לפי שהן אותיות המשיכה והתארכה והקצת בשאר אותיות וזה הוא ביאורן: אות אלף יתחלף תחת הי כמו 'אתחבר יהושפט.[1] הענין התחבר וכן 'אשכים ודבר.[2] 'ויקראו לפניו אברך.[3] ודומה ותתחלף תחת וו כמו 'ונדמו נאות השלום.[4] מקום נוֹת ודומה ותתחלף תחת יוד ווו בפעלים הקלים עלולי העין וכן בשמות עלולי העין כמו ·שב קם·חש דש דג רש ופעמים יהיה בתוכה אלף כמו 'וקאם שאון בעמיך.[5] 'ראמות לאויל.[6] 'אחד עשיר ואחד ראש.[7] 'מביאים דאג.[8] ודומה ותתחלף תחת אות הדומה הכפול כמו 'ימאסו כמו מים.[9] עיקרו ימססו מבליעין סמך אחת ומדגישין אחרת במקומה כמו 'וימסו אסוריו מעל ידיו.[10] 'עורי רגע וימאס.[11] וימסס או וימס כמו 'וימס לבב העם.[12] ודומה וכן 'בלא יומו תמלא.[13] האלף תחת למד הכפל ועיקרה תמלל כמו 'ידרך חציו כמו יתמוללו.[14] ודומ' ותתחלף תחת יוד כמו 'אלפי שנאן.[15] עיקרו שנין כמו קנין וכן 'שניאות.[16] מקום שגיות ותבא תחת הי והדבור אחד כמו 'ושנא את בגדי כלאו.[17] 'קראן לי מרא.[18] ותהיה במקום וו ללווי עם אותיות בסף כמו שיתבאר וכן עם כל אות נח בשוא כמו וקראתם ודומה כמו שיתבאר בחלק המלכים ודבר

[1] II *Chr.* xx, 35. — [2] *Jér.* xxv, 3. — [3] *Gen.* xlii, 43. — [4] *Jér.* xxv, 31. — [5] *Osée*, x, 14. — [6] *Prov.* xxiv, 7. — [7] II *Sam.* xii, 1. — [8] *Néh.* xiii, 16. — [9] *Ps.* lviii, 8. — [10] *Jug.* xv, 14. — [11] *Job*, vii, 5. — [12] *Jos.* vii, 5. — [13] *Job*, xv, 32. — [14] *Ps.* lviii, 8. — [15] *Ib.* lxviii, 18. — [16] *Ib.* xix, 13. — [17] II *Rois*, xxviii, 29. — [18] *Ruth*, i, 20.

זה בלשון בלבד לא בכתב: אות בׄי תתחלף במקום פׄ כמו 'שובך.[1]
'שופך.[2] 'בזר.[3] פזר 'יבזור.[4] יפזור סוחב סוחף ודומ': אות גׄם תתחלף
במקום כׄף כמו 'אל יחסר המזג.[5] מקום המסך 'וסכרתי.[6] מקום
וסגרתי ותבא במקום מׄם כמו 'נגששה.[7] נמששה ודומ': אות דׄל
תבא במקום תׄא המתפעלים כמו 'הזדמנתון.[8] 'רחצו הזכו.[9] עיקרה
הזדכו ותבא במקום רׄיש כמו 'הדד.[10] 'הדר.[11] 'דדָנים.[12] 'רדָנים.[13]
'חמדן.[14] 'חמרן.[15] 'ודיפת.[16] 'וריפת.[17] 'דעואל.[18] 'רעואל.[19] 'והדאה.[20]
'והראה.[21] ותבא במקום זׄין זהב דהב ודומה: אות הׄי תבא במקום
אׄלף כמו 'המה הבשר והיא הסיר ואתכם הוציא מתוכה.[22] עיקרה
אוציא 'ביד דוד עבדי הושיע.[23] מקום אושיע 'הֵתָיו לאכלה.[24] כמו
אֵתָיו 'והיך יוכל.[25] מקום ואיך 'בלהטיהם.[26] מקום בלאטיהם
שהוא מן 'לָאט.[27] ודומה ותבא במקום אות הדמיון חכפול כמו
זכה חיה וחרה ודומה שעקרן הן עלולי הלמד והן זך חי חר
ויהיו באות תכפל זכך חיי חרר לפי כך החליפו אות חכפל בהׄי
וכן בכולן ותבא במקום תׄו כמו 'חפוגות.[28] שהיא תפוגות כמו
על כן תפוג תורה ממנו.[29] וכבר ביארנו אותה בשמוש האותיות
ותבא במקום נׄון כמו 'לכל זונות יתנו נדה.[30] מקום נדן ולשון
רבים 'ואת נתת את נדניך.[31] ותבא במקום יוד המוכיח על הנקבה

[1] II *Sam.* x, 16. — [2] I *Chr.* xix, 18. — [3] *Ps.* lxviii, 31. — [4] *Dan.* xi, 24. — [5] *Cant.* vii, 3. — [6] *Is.* xix, 4. — [7] *Ib.* lix, 10. — [8] *Dan.* ii, 9. — [9] *Is.* i, 16. — [10] I *Chr.* i, 50. — [11] *Gen.* xxxvi, 39. — [12] *Ib.* x, 4. — [13] I *Chr.* i, 7. — [14] *Gen.* xxxvi, 25. — [15] I *Chr.* i, 45. — [16] *Ib.* 7. — [17] *Gen.* x, 3. — [18] *Nomb.* i, 14. — [19] *Ib.* ii, 17. — [20] *Lév.* xi, 14. — [21] *Deut.* xiv, 13. — [22] *Ez.* xi, 7. — [23] II *Sam.* iii, 18. — [24] *Jér.* xii, 9. — [25] *Dan.* x, 17. — [26] *Ex.* vii, 11. — [27] II *Sam.* xix, 5. — [28] *Lam.* iii, 69. — [29] *Hab.* i, 4. — [30] *Ez.* xvi, 39. — [31] *Ibid.*

כמו 'קול מלאכֵכֵה.[1] והיא מלאככי כמו שלוחיכי: אות וו תשמש
במקום הי כמו 'כי עשו יעשה לו.[2] בנה בניתי ובמקום בנו[3] 'קנו.[4]
קנה וכן 'שלותי.[5] מן שלה ודומה: אות זאי יבא במקום סמך
כמו 'המזג.[6] מקום המסך ותבא במקום ריש כמו 'הבזק.[7] מקום
הברק ותבא במקום דל קפוד 'קפוז.[8] ובמקום צד כמו 'יעלז.[9]
יעלץ 'מזער.[10] מצער ותבא במקום תא המתפעלים כמו שביארתי
במלת הזכו ודומה: אות טית תבא במקום תא המתפעל כמו
'וילכו ויצטירו.[11] 'הצטַיַּדְנו אותו.[12] 'ומה נצטדק.[13] ודומה ותבא
במקום תו 'פסנתרין.[14] 'פסנטרין.[15]: אות יוד תבא במקום תא כמו
'בארבע מלכִיות.[16] עיקרת מלכותות והאחת מלכות 'גלות עליות.[17]
מקום עִלִיתות והאחת עִלִית ודומה ותעמוד במקום אלף כמו
'וממעמדך יהרסך.[18] מקום אהרסך: אות כף תבוא במקום בית
כמו 'כי כארבע רוחות השמים.[19] מקום בארבע 'כרוח קדים אפיצם.[20]
מקום ברוח 'כאשר ילכו אפרש עליהם רשתי.[21] מקום באשר ודומ'
ותבוא במקום ג כמו 'וכנה אשר נטעה ימינך.[22] מקום וגנה ואות ג
עצמת תבוא במקום כף כמו 'וירגל בעבדך.[23] מקום וירכל מן 'לא
תלך רכיל.[24] ודומה: אות למד תבוא במקום בי כמו 'וישבו אתו

[1] *Nah.* II, 14. Nous donnons la ponctuation de notre copie; voy. Norzi, *Minḥat Schaï.* — [2] *Prov.* XXIII, 5. Voir *Riḳmah*, p. 46, l. 36, où le même exemple est cité. Nos éditions ne donnent עשו avec *waw*, que *Ez.* XXX, 11. — [3] On s'attendrait à בנו בניתי במק' בנה; voir *Riḳmah*, p. 47, note. — [4] II *Sam.* XXIV, 24. — [5] *Job*, III, 25. — [6] *Cant.* VII, 3. — [7] *Ez.* I, 14. — [8] *Is.* XXXIV, 15. — [9] *Ps.* XCVI, 12. — [10] *Is.* X, 25. — [11] *Jos.* IX, 4. — [12] *Ib.* 12. — [13] *Gen.* XLIV, 16. — [14] *Dan.* III, 5. — [15] *Ib.* 7. — [16] *Dan.* VIII, 22. — [17] *Jos.* XV, 19. — [18] *Is.* XXII, 19. — [19] *Zac.* II, 10. — [20] *Jés.* XVIII, 17. — [21] *Osée*, VII, 12. — [22] *Ps.* LXXX, 16. — [23] II *Sam.* XIX, 28. — [24] *Lév.* XIX, 16.

לארץ.[1] 'ונפלו לפניכם לחרב.[2] ודומה ותבוא במקום ריש כמו
'התדע על מפלשי עב.[3] מקום מפרשי ודומ': אות נון תבא במקום
מם כמו 'והנה באו עד תוך הבית לקחי חטים.[4] מקום המה מלכים
'מלכין. חיים 'חיין. 'את קול הרצין.[5] הרצים 'אלהי צדונין.[6] 'קח
לך חטין.[7] 'גרשון. גרשם ודומ' ותבוא במקום למד כמו 'נשכת.[8]
מקום לשכה 'ונשכות.[9] 'מעין גנים.[10] מקום גלים כמו 'גלות מים.[11]
ודומה ותבוא במקום הי כמו 'אתנן זונה.[12] מקום 'אתנה המה לי.[13]
ודומה ותבוא במקום אות הכפל כמו 'לַשְׁמִיד מעזניה.[14] מקום
מעזיה ותבוא במקום הי הנקבה כמו 'חנית מסע ושריה.[15] 'ושריון
קשקשים.[16]: אות סמך יבוא במקום צד כמו 'נתסו נתיבתי.[17] מקום
נתצו 'ואת פריה יקוסס.[18] מקום יקוצץ ודומה: אות עין תבוא
במקום חית כמו 'עושו.[19] מקום חושו ודומ': אות פי תבוא במקום
בי כמו 'מטר סוחף.[20] סוחב ודומ' וכן במקום חית 'ירופפו.[21] מקום
ירחפו ודומ': אות צד תבוא במקום זין כמו 'יחפץ זנבו כמו ארז.[22]
מקום יחפז כלומר יחפז זנבו יניף אותו במהרה ואף על גב שהוא
[גדול] כמו ארז: אות קוף תבוא במקום ג כמו 'ויציקו את ארון
האלהים.[23] מקום ויצגו ובמקום כף כמו 'קובע.[24] כובע ודומה:
אות ריש יתחלף בכף כמו 'חשרת.[25] 'חשכת מים.[26]: אות שין תבוא

[1] *Job*, II, 13. — [2] *Lév.* XXVI, 7. — [3] *Job*, XXVII, 16. — [4] II *Sam.* IV, 6. — [5] II *Rois*, XI, 10. — [6] I *Rois*, XI, 33. — [7] *Ez.* IV, 9. — [8] *Néh.* XIII, 7. — [9] *Ib.* XII, 44. — [10] *Cant.* IV, 15. — [11] *Jos.* XV, 19. — [12] *Deut.* XXIII, 19. — [13] *Osée*, II, 14. — [14] *Is.* XXIII, 11. — [15] *Job*, XLI, 18. — [16] I *Sam.* XVII, 5. — [17] *Job*, XXX, 13. — [18] *Ez.* XVII, 9. — [19] *Joel*, IV, 11. — [20] *Prov.* XXVIII, 3. — [21] *Job.* XXVI, 11. — [22] *Ib.* XL, 17. — [23] II *Sam.* XV, 24. — [24] I *Sam.* XVII, 38. — [25] II *Sam.* XXII, 12. — [26] *Ps.* XVIII, 12.

במקום תא המתפעל כמו 'למה תשומם.[1] עיקרה תשתומם ודגשות השין תעמוד במקום שין אחר: אות תו תבוא במקום אלף כמו 'בנוי לתלפיות.[2] עיקרה לאלפיות כמו 'פן תאלף אורחותיו.[3] כלומר בנין גדול ילמדו ממנו כל עוברי דרך ובמקום הי כמו שביארנו בשירות האותיות ועל הדרכים האלו שאר כל הדברים והכל מבואר בספרי בעלי הלשון והדקדוקין:

---

שער אחר באותיות יש אותיות נכפלות במלה ויש אותיות שאינן נכפלות ואלו הן האותיות שאפשר שיכפלו אות בי 'ינובון.[4] 'ינובב בתולות.[5] אות גם 'ויחגו לי.[6] 'חגגים.[7] אות דל 'ולא תנוד.[8] 'כי מדי דבריך בו תתנודד.[9] אות הי 'ותכהה מכעש עיני.[10] - 'כהה תכהה.[11] אות זין 'בזו כסף.[12] 'ובזזו את בזזיהם.[13] אות חית 'אשיחה.[14] 'אשוחח.[15] אות טית 'ימוטו.[16] 'התמוטטה ארץ.[17] 'שטו העם.[18] 'ישוטטו.[19] אות יוד 'כתים.[20] כתיים.[21] אות כף 'כשך חמת המלך.[22] 'וחמת המלך שככה.[23] אות למד 'ימל.[24] 'ימולל.[25] אות מם 'דום.[26] 'דומם.[27] אות נון 'והכינותי.[28] 'וכננתי.[29] אות סמך 'לרס את הסלת.[30] 'רסיסים.[31] אות עין 'תרעם.[32] 'רעה התרעעה.[33] אות פי 'והניף ידו.[34] 'ינופף ידו.[35] אות צד 'ויחץ.[36] 'ומספר חדשיו יחצצו.[37] אות קוף

[1] *Eccl.* VII, 16. — [2] *Cant.* IV, 4. — [3] *Prov.* XXII, 25. — [4] *Ps.* XCII, 15. — [5] *Zac.* IX, 17. — [6] *Ex.* V, 1. — [7] I *Sam.* XXX, 16. — [8] *Jér.* IV, 1. — [9] *Ib.* XLVIII, 27. — [10] *Job*, XXVII, 7. — [11] *Zac.* XI, 17. — [12] *Nah.* II, 9. — [13] *Ez.* XXXIX, 10. — [14] *Job*, VII, 11. — [15] *Ps.* CXLIII, 5. — [16] *Ib.* LXXXII, 5. — [17] *Is.* XXIV, 19. — [18] *Nomb.* XI, 8. — [19] *Amos*, VIII, 12. — [20] *Nomb.* XXIV, 28. — [21] *Jér.* II, 10. — [22] *Est.* II, 1. — [23] *Ib.* VII, 10. — [24] *Job*, XVIII, 16. — [25] *Ps.* XC, 6. — [26] *Ib.* XXXVII, 7. — [27] *Is.* XLVII, 5. — [28] II *Sam.* VII, 12. — [29] *Ib.* 13. — [30] *Ez.* XLVI, 14. — [31] *Amos*, VI, 11. — [32] *Ps.* II, 9. — [33] *Is.* XXIV, 19. — [34] *Is.* XI, 15. — [35] *Ib.* X, 32. — [36] *Gen.* XXXII, 8. — [37] *Job*, XXI, 21.

'ומקום לזהב יזקו.[1] 'מזקק.[2] אות ריש 'ארו מרוז.[3] 'ארו ארור.[4] אות שין 'ויחילו עד בוש.[5] 'כי בשש משה.[6] אות תו 'יחתו.[7] 'והחתתי.[8] אלו הן האותיות הנכפלים ויש מהן שיכפל אות לאות ונמצא שני אותיות ויש שיכפלו שנים בשנים ונמצאו ארבע כמו 'ונָפֵּץ הכדים.[9] 'ויפצפצני.[10] 'ארזה ערה.[11] 'ערער תתערער.[12] ודומ' והכל מבואר בספרי הדקדוקיין: ודע שאות הי פעמים בא בסוף המלה להשלימה ולהחלימה ופעמים יחסר והענין אחד כמו 'וירא.[13] ויראה.[14] 'והעוף ירב.[15] 'פן ירבה.[16] 'הנג.[17] 'הגנה.[18] 'ותעד.[19] 'תעדה כליה.[20] 'ויתאו.[21] 'ויתאוה.[22] 'ויבז בעיניו.[23] 'לא תבזה.[24] 'וימח.[25] 'תמחה.[26] 'ויט.[27] 'ויטה ידו.[28] 'אֵי הבל.[29] 'איה חסדיך.[30] 'ותבך עליו.[31] ותבכה ולא תאכל.[32] 'ויעל נשיאים.[33] 'ויעלה נשיאים.[34] 'ויכס את עין.[35] 'אעלה אכסה.[36] 'וישע ה'.[37] 'ישעה האדם.[38] 'אל תרף ידך.[39] 'הרפה לה.[40] 'ותרץ את שבתתיה.[41] 'אז תרצה הארץ.[42] 'וישק את

[1] *Job*, XXVIII, 1. — [2] *Ps.* XII, 7. — [3] *Jug.* V, 23. — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.* III, 25. — [6] *Ex.* XXXII, 1. — [7] I *Sam.* II, 10. — [8] Ms. והקתתתי, *Jér.* XLIX, 37. — [9] *Jug.* VII, 19. — [10] *Job*, XVI, 12. — [11] *Soph.* II, 14. — [12] *Jér.* LI, 58. — [13] *Gen.* I, 4. — [14] I *Sam.* XVII, 42. — [15] *Gen.* I, 22. — [16] *Ex.* I, 10. — [17] I *Sam.* IX, 26, d'après le ketib. — [18] *Jos.* II, 6. — [19] *Osée*, II, 15. — [20] *Is.* LXI, 10. — [24] I *Chr.* XI, 17. — [22] II *Sam.* XXIII, 15. — [23] *Est.* III, 10. — [24] *Ps.* LI, 19. — [25] *Gen.* VII, 23. — [26] *Deut.* XXV, 19. — [27] *Gen.* XII, 5. — [28] Il n'existe aucun exemple de cette nature. Le passage *Is.* XXXI, 3, est sans *waw conversivum.* Peut-être faut-il lire : וְיַט ידו יטה; les deux exemples seraient *Soph.* II, 13, et *Job*, XV, 29, dont le premier, étant un vrai futur, n'aurait pas dû perdre le *hé.* — [29] *Gen.* IV, 9. — [30] *Ps.* LXXXIX, 50. — [31] *Jug.* XIV, 17. — [32] I *Sam.* I, 7. — [33] *Jér.* LI, 16. — [34] *Ib.* X, 13. — [35] *Ex.* X, 15. — [36] *Jér.* XLVI, 8. — [37] *Gen.* III, 4. — [38] *Is.* XVII, 7. — [39] *Jos.* X, 6. — [40] II *Rois*, IV, 27. L'auteur aurait pu choisir, pour la forme sans *hê*, également un impératif, comme *Deut.* IX, 14. — [41] *Lév.* XXVI, 43. — [42] *Ib.* 34.

בני ישראל.[1] ואשקת ארת כל הגוים.[2] אל תער נפשי.[3] אשר הערה למות נפשו.[4] ויקש דבר איש יהודה.[5] לא יקשה בעיניך.[6] העירותי מצפון ויאת.[7] ואתה מרבבת קדש.[8] ועל הדרך הזה הכל נדרש· וילמד סתום מן המפורש :

שער ידיעת בנין התיבות וצירופם ככר הודענו שהאות לבדו אין בו ענין עד שיצטרף עם שנים או שלשה או ארבעה או חמשה וכן יש מלות כת עשר ורוב בנין המלות משלש אותיות והן השרשים ותוסף במשרתים כמו ארץ בגד אמר עשה ארצות בגדים אמרים עשים ודומה ויש תיבות מארבע אותיות שרשים כמו צפחת דלקת דבשת ודומה ויש תיבות מחמש אותיות שרשים כמו אגרטל אלגביש אחשתר ודומה וכל זה בשמות בלבד אבל בפעלים עיקר התיבות לעולם משלש אותיות והשאר משרתים וכל שהוא פחות משלש אותיות יאמרו שיש בו אות נעלם בתחלתו או בסופו או באמצעו כמו קָם יש בו אלף נעלם נח במו וקאם שאון בעמיך.[9] לכך היא עלולת אות אמצעית לפי שאינו יוצא בלשון ולא ימצא תמיד בכתב וכמו נח שהיא וְנָחָה עליו.[10] לכן היא עלולת אות אמצעית או עלולת אות אחרונה כמו נחית כצאן עמך.[11] או עלולת אות ראשונה כמו וינחהו בגן עדן.[12] וכל הדומה לזה : וככר חלקו השמות והפעלים על משקל פֹּעַל ואם היו בנין התיבה מארבע אותיות יוסיפו על משקל פעל למד אחר ותהיה פֹּעְלֹל כגון ארץ האלף במקום פי פעל והריש

[1] *Ex.* XXXII, 20. — [2] *Jér.* XXV, 10. — [3] *Ps.* CXLI, 8. — [4] *Is.* XXXII, 12. — [5] II *Sam.* XIX, 44. — [6] *Deut.* XV, 18. — [7] *Is.* XLI, 25. — [8] *Deut.* XXXIII, 2. L'exemple *ibid.* 21 vaudrait mieux. — [9] *Osée,* X, 14. — [10] *Is.* XI, 2. — [11] *Ps.* LXXVII, 21. — [12] *Gen.* II, 15.

במקום עין פעל והצד במקום למד פעל וכן עשה אמר בחר קרא ודומה ונקרא האות הראשון פי הפעל והשני עין הפעל והשלישי למד הפעל ואם היתה המלה משני אותיות בלבד כמו קָם הקוף במקום פי הפעל והמם במקום למד הפעל נשאר עין הפעל במקום האלף הנעלם שבתוך קאם ויקראו זאת התיבה עלולת עין הפעל לפי שאין בה אות כנגד עין הפעל ואם חסרה התיבה מתחלתה יאמרו עלולת פי הפעל וכן אם חסרה בסופה יאמרו עלולת למד הפעל ועל הדרך הזה כל שתמצא בספרי בעלי הלשון והדקדוק ואם יש במלה תוספת כן יוסיפו במלת הפעל כמו 'הפכפך.[1] עיקרה הפך ונכפלו בה שני אותיות והיה משקלה פעלעל אות השורש כנגד השורש והטפל כנגד הטפל ואותיות שהן מוכיחות על המדבר[2] או על אחרים[3] לא ישתנו בפעל כמו 'חמרמרו.[4] עיקר חמר ונכפלו בה שני אותיות והואו תוכיח על אחר והיה משקלה פעלעלו וכן הגדיל עיקרה גדל וההי יתרה על הפעל והיוד מאותיות המשיכה לכך משקלה הפעיל וכן בכולם והריני זוכר מעט מן הבנינים ותלמד מהם על הכל:

הבנין השלשי אֶרֶץ אֶבֶן עֶרֶב זֶרַע קֶמַח משקל פעל וכן סֵפֶר 'וְחֵשֶׁב אפדתו.[5] 'מֵצַח אהרן.[6] 'ונֶסֶךְ רביעת.[7] 'אֶצֶל המזבח.[8] 'או לעֵקֶר.[9] כולם כמו בנין שלשי כגון בִּלְהָה שִׁמְנָה פטדה שַׁמְלָה חֶמְאָה סַלְכָה ומזה הבנין עלולי העין כמו 'וגִיד ברזל.[10] משקלה גֵיד על משקל פֶעֶל אלא שנח היוד ונעלל וחרק תחת הגימל לכך נקראת עלולת העין כמו משקל עִיר עקרה עֶיֶר כמו 'ושלשים

[1] *Prov.* XXI, 8. — [2] La 1[re] pers. — [3] La 2[e] et la 3[e] pers. — [4] *Lament.* II, 11. — [5] *Ex.* XXVIII, 8. — [6] *Ib.* 38. — [7] *Ib.* XXIX, 40. — [8] *Lév.* I, 16. — [9] *Ib.* XXVI, 48. — [10] *Is.* XLVIII, 4.

עֲיָרִים לָהֶם.[1] כמו בגד בגדים ומזה הבנין עלולי החֹלמד כמו 'הרבה בָּכֹה.[2] כי עקרת בְּכִי והה̇י במקום היוד והיוד היא לתואר הדבר ועקרת בָּכֹה ובמקומות היא עלולה כמו וַיֵּבְךְּ וַתֵּבְךְּ ומזה הבנין נֵרְדְּ חֵטְא אַרְךְּ על משקל פֶּעֶל ומזה הבנין פֵּעֶל דגש מלעל כמו 'ושם האחד סֶנֶּה.[3] 'אֵלֶּה הדברים.[4] ודומה ומזה הבנין פֵּעֵל מלרע כמו תֵּבֵל הֵילֵל ודומה ומזה הבנין זְאֵב שְׁכֶם 'והסנה.[5] 'ויתחפש בָּאֲפֵר.[6] ודומה ומזה הבנין דְּבֵלָה לְבֵנָה תְּכֵלֶת שְׁחֵלֶת וכן 'חֲרֵם ובית ענת.[7] מזה המשקל ויבא על פְּעַל פְּעָל כמו דְּבַשׁ קְנָת פְּרָת שְׁלָו סְתָו 'השְׂרָד.[8] 'ערש דְּוָי.[9] 'במְצָד.[10] 'משפם.[11] 'אחרי הסְפָר.[12] 'אין גחלת לחסם.[13] 'לַחֲנַנְכֶם.[14] 'הלכים בקְרָב.[15] וכן עֲלָטָה קְעָרָה לְטָאָה ודומה ויבא על משקל פְּעָלַי כמו 'אִיתַי בן רִיבַי.[16] 'חֶצְרַי הכרמלי.[17] 'מוכיח אדם אַחֲרַי.[18] שהוא מן איש אחר כלומר המוכיח לאדם שהוא כאיש אחר מן הדרך הטובה ומחזירו בתשובה טוב ממחליק לו לשון ומכשילו ויבא על פַּעַל כמו אַכַּד פַּדַּן ויבא על פָּעֵל כמו עָגֵר נָמֵר ויבא על פַּעֵל כמו 'ובית פַּצֵּץ.[19] 'השָׂרֵת.[20] עיקר הריש בדגש ויבא על פָּעֶל כמו אָוֶן עָוֶל ויבא על פֵּעָל מלרע כמו 'קֵדָר.[21] 'צֵלָע אל צֵלָע.[22] נֵכָר ויבא על פִּיעֵל

[1] *Jug.* x, 4. — [2] *Ezra*, x, 1. — [3] I *Sam.* xiv, 4. Cette leçon se trouve aussi *Rikmah*, p. 57, l. 26. — [4] *Deut.* i, 1. — [5] *Ex.* iii, 2. — [6] I *Rois*, xx, 38. — [7] *Jos.* xix, 38. — [8] *Ex.* xxxix, 41. — [9] *Ps.* xli, 4. — [10] I *Chr.* xi, 6. — [11] *Nomb.* xxxiv, 11. — [12] II *Chr.* ii, 16. — [13] *Is.* xlvii, 14. — [14] *Ib.* xxx, 18. — [15] II *Sam.* xvii, 11. — [16] I *Chr.* xi, 31. — [17] II *Sam.* xxiii, 35. — [18] *Prov.* xxviii, 23. Voir la note étendue de Norzi, *Minḥat Schaï*, sur ce verset. Peut-être faut-il lire שהוא מין. Sur Élisée ben Abouïa, appelé après son apostasie *Aḥér*, voy. *Ḥaguigah*, 15a. — [19] *Jos.* xix, 21. — [20] *Nomb.* iv, 12. — [21] *Gen.* xxv, 13. — [22] *Ez.* xli, 6.

ברפי כמו חילֵן[1] ועל פִּעֵל בדגש כמו יצר ושִׁלֵּם.[2] והדִּבֵּר אין בהם.[3] ויבא על פְּעָל בדגש כמו לאסר אִסָּר.[4] אִכָּר יִסָּד כִּכָּר ויבא על פֶּעֶל מלעיל כמו בֹּקֶר עצי גֹפֶר.[5] ויבא על פּוֹעֵל מלרע כמו שׂוֹרֵק.[6] רב החֹבֵל.[7] ויבא על פּוֹעָל ופוּעָל כמו תּוֹלָע שׁוֹפָר עוּגָב שׁוּעָל וכן אֹהֶל עיקרו אוֹהָל כמו עוֹלָל עוֹלָלִים כך אוֹהָל אוֹהָלִים ויבא על פּוֹעֵל כמו שׁוּנֵם.[8] ובדגש ואת אֻזֵּן שארה.[9] וכמותו כֻּסֶּמֶת.[10] קֻבַּעַת.[11] ויבא על פְּעָל בדגש כמו סֻלָּם גֻּמָּץ ויבא על פָּעִיל כמו צָנִיף סָדִין ויבא על פְּעִיל כמו עֲלִית.[12] חִתִּיתָם.[13] והדגש במקום תו אחר ועיקרה חתתת ויבא על פְּעִיל כמו שְׁחִין דְּבִיר בְּלִיל חמיץ.[14] ויבא על פֵּעִיל כמו שֵׂעִיר חֵזִיר לֵוִי ויבא על פְּעִיל כמו ואט אליו אוֹכִיל.[15] ואת אופיר.[16] ויבא על פְּעָלָל כמו גִּזְבָּר.[17] פִּרְחָח.[18] ויבא על פִּעלוֹל כמו ופעלו לְנִיצוֹץ.[19] ריח נִיחֹח.[20] ויבא על פַּעֲלוּל כמו ונַאֲפוּפֶיהָ.[21] וכל פנים קִבְּצוּ פָּארוּר.[22] ויהיה בדגש כמו שַׁבְּלוּל.[23] ויבא על פֲעַלּוּל כמו חֲבַקּוּק ויבא על פַּעְלִיל כמו סַגְרִיר חַכְלִיל ויבא על פְּעַלָּל כמו אֻמְלָל ויבא על פְּעֻלָּה כמו עֲלֻפֶּה.[24] תָּפְתֶּה.[25] ויבא על פִּעְלֶה כמו מקל לִבְנֶה.[26] ויבא על פָּעַל כמו עָרוֹב בָּחוֹן נתתיך.[27] ויבא על פָּעוּל כמו אָלוּשׁ.[28] ממשך חָרוּל.[29] ויבא על פִּעוֹל [ופִּעוּל] כמו כִּנּוֹר צִפּוֹר כִּיּוֹר פִּגּוּל ויבא

[1] I *Chr.* VI, 43. — [2] *Gen.* XLVI, 24. — [3] *Jér.* V, 13. — [4] *Nomb.* XXX, 3. — [5] *Gen.* VI, 14. — [6] *Jér.* II, 21. — [7] *Jona*, I, 6. — [8] II *Rois*, IV, 8. — [9] I *Chr.* 7, 24. — [10] *Ex.* IX, 32. — [11] *Is.* LI, 17. — [12] *Jug.* I, 15. — [13] *Ez.* XXXII, 24. — [14] *Is.* XXX, 24. — [15] *Osée*, XI, 4. — [16] *Gen.* X, 29. — [17] *Ezra*, I, 8. — [18] *Job*, XXX, 12. — [19] *Is.* I, 31. — [20] *Passim.* — [21] *Osée*, II, 4. — [22] *Joel*, II, 6. — [23] *Ps.* LVIII, 9. — [24] *Ez.* XXXI, 15. — [25] *Is.* XXX, 33. Le ḳameṣ dans la syllabe fermée est considéré comme l'égal du schoureḳ; voy. p. 351, l. 5-7. — [26] *Gen.* XXX, 37. — [27] *Jér.* VI, 26. — [28] *Nomb.* XXXIII, 13. — [29] *Soph.* II, 6.

על פֵּעוּל מֵעוּל כמו אֵפוּד אֵזוּר 'בית האֵסוּר.[1] 'אֵטוּן.[2] ויבא על
פַּעוּל פַּעוּל בדגש כמו 'עשה הרַתּוּק.[3] 'וכַמֹּן יזרק.[4] 'תַּנּוּר.[5] 'חַמּוּקֵי.[6]
[ויבא על פְּעוּל פְּעוּל שְׁאוֹר 'כִיאוֹר מצרים.[7] 'ככלוּב מלא עוף.[8] כרוב]
ויבא על עֲפוּל הפוך 'את כל היְקוּם.[9] עיקרת קְיוּם ויבא על
פְּעֻלָּה בדגש כמו סְגֻלָּה אֲדָמָה ויבא על פְּעִלָּה כמו שְׁמִטָּה קְהִלָּה
ויבא על פְּעִלּוּת 'וכלִמּוּת עולם.[10] ויבא על פְּעֵלוּת כמו 'בכבֵדוּת.[11]
ויבא על פְּעִילוּת כמו 'בעל פְּקִידוּת.[12] כְּרִיתוּת ויבא על פַּעלוּת
עַבדוּת מַרדוּת ויבא על פִּעלוּת כמו רִפאוּת וסִכלוּת ויהיה בדגש
כמו 'עִקְּשׁוּת פה.[13] ויבא על פַּעלוּת כמו אלמנות [חַיּוּת][14] ויבא על
פְּעַלוּת כמו 'פְּתַיּוּת ובל ידעה מה.[15] ויבא על פעלְלִיוּת כמו
'קוממיות.[16] ויבא על פוּעל (פעל) ואת 'חוּקק.[17] 'חֻקקה.[18] ויבא על
פֻּעל בדגש כמו 'הַכֻּתֹּנֶת.[19] 'כי גֻנֹּב.[20] ויבא על פְּעַלעוּל פְּעַלעוּל כמו
'והָאסַפסֻף.[21] 'שְׁחַרְחוֹרֶת.[22] ויבא על פְּעַלעַל כמו יְרַקרַק 'עֲקַלְקַלּת.[23]
ויבא על פעלעיל כמו 'יְפֵהפִיָּה.[24] ויבא על פְּעַלְנִית כמו 'קדרַנִית.[25]
ויבא על פִּעלוֹן כמו חֶברוֹן שִׁמעוֹן זִכרוֹן ויבא על פִּעלוֹן בדגש
כמו 'נִבְּתוֹן.[26] 'דניאל גִנְּתוֹן.[27] 'ולשלש קִלְּשׁוֹן.[28] ויבא על פַּעלוֹן כמו
אַגמוֹן ויבא על מַעלְמוֹן כמו דַרְכְּמוֹנִים ויבא על פִּעָלוֹן ופַעָלוֹן

[1] *Jér.* XXXVII, 15. — [2] *Prov.* VII, 16. — [3] *Ez.* VII, 23. — [4] *Is.* XXVIII, 25. — [5] *Lév.* XI, 35. — [6] *Cant.* VII, 2. — [7] *Amos*, IX, 6. — [8] *Jér.* V, 27. — [9] *Gen.* VII, 4. — [10] *Jér.* XXIII, 39. — [11] *Ex.* XIV, 25. — [12] *Jér.* XXXVII, 13. — [13] *Prov.* IV, 24. — [14] II *Sam.* XX, 3. Le type est représenté par le second mot qui manquait. — [15] *Prov.* IX, 13. — [16] *Lév.* XXVI, 13. — [17] I *Chr.* VI, 60. — [18] *Jos.* XIX, 34. Voir, sur le ḳouf râfé, *Riḳmah*, p. 66, l. 16, et la note. — [19] *Ex.* XXIX, 5. — [20] *Gen.* XL, 15. — [21] *Nomb.* XI, 20. — [22] *Cant.* I, 6. — [23] *Jug.* V, 6. — [24] *Jér.* XLVI, 20. — [25] *Mal.* III, 14. — [26] I *Rois*, XVI, 27. — [27] *Nah.* X, 6. — [28] I *Sam.* XIII, 21.

כמו עִוָּרון שִׁכָּרון 'אַיָּלון.[1] 'לַשָּׁרון.[2] ויבא על פְּעָלון כמו לְבָנון 'כְּסָלון.[3] ויבא על פְּעַלּון כמו 'אֲבַדּון.[4] ויבא על פְּעִלּון כמו מְגִדּון ויבא על פְּעוּלּון כמו יְשׁוּרוּן ויבא על פִּעָליון כמו קִיקָיון ויבא על פּעָלָן כמו גַּרזָן ויבא על פִּעלָתון כמו 'בפִּרעָתון.[5] ויבא על פִּעלָן כמו זִמרָן ובפתח כמו 'קַרְתָּן.[6] ויבא על פעלָן וּפְעָלָן כמו קָרְבָּן שֻׁלחן וכן פָּעלָם וּפְעלָם כמו אָמנם 'האֻמנם.[7] ויבא על פִּעלָם כמו חִנָּם וכן רֵיקם ויבא על פִּעלֹם כמו פִּתאֹם ויבא על פָּעלִי וּפְעלִי כמו וָפסִי חָפנִי בָּקִי 'הָבנים.[8] וכן לִבנִי שִׁמעִי נַחבִּי שָׁכְוִי ויבא על פַּעלִיָּה כמו תַחתִּיָּה ויבא על פַּעַלִי כמו 'רַדַּי החמישי.[9] 'מַהֲרי הנטופתי.[10] ויבא על פַּעלִית כמו באַחרִית ויבא על פִּעלִית כמו 'חִתִּיתָם.[11] ויבא על תִּפעוּל כמו תִּירוש ויבא על תִּפעָל כמו תִּדהָר ויבא על תְּפַעָּל כמו 'תְּלַשָּׂר.[12] ויבא על תְּפַעוּל כמו 'ותְאַשּׁוּר.[13] ויבא על תַּפעִיל כמו 'ותַכרִיך בוץ.[14] ויבא על תַּפעֵל כמו 'תַּשְׁבֵּץ.[15] ויבא על תפעוּל כמו תַּענוּג ויבא על יַפעוּל כמו 'ובַיַּלְקוּט.[16] ויבא על יִפְעָל כמו יִצְחָק יִדְלָף ויבא על יְפָעְלַי כמו 'יְאָתְרַי.[17] ויבא על יְפוּעָל כמו יְרוּחָם ויבא על יַפְעל כמו יַעקב ויבא על מַפְעֵל כמו 'במַלבֵּן.[18] 'במַרצֵע.[19] ויבא על מַפעַל כמו 'בְמַלְמַד הבקר.[20] ויבא על מִפעָל כמו מִכמָשׂ ועל מִפעַל מִסְכֵּן מִזְבֵּחַ ויבא על מִפְעֵלוֹת כמו 'במִסכְּנוּת.[21] ויבא על מִפְעָל דגש כמו 'מִקדש.[22] 'מִטְּהָרו.[23] ויבא

[1] *Jos.* x, 12. — [2] *Ib.* xii, 18. — [3] *Ib.* xv, 10. — [4] *Job*, xxviii, 22. — [5] *Jug.* xii, 15. — [6] *Jos.* xxi, 32. — [7] I *Rois*, viii, 27. — [8] *Ez.* xxvii, 15. — [9] I *Chr.* ii, 14. — [10] II *Sam.* xxiii, 28. — [11] *Ez.* xxxii, 24. — [12] *Is.* xxxvii, 12. — [13] *Ib.* xli, 19. — [14] *Est.* viii, 15. — [15] *Ex.* xxviii, 4. — [16] I *Sam.* xvii, 40. — [17] I *Chr.* vi, 6. — [18] II *Sam.* xi, 31. — [19] *Ex.* xxi, 6. — [20] *Jug.* iii, 31. — [21] *Deut.* viii, 9. — [22] *Ex.* xv, 17. — [23] *Ps.* lxxx, 45.

עַל מַפְעֲלוֹן כמו 'הַמִּסְדְּרוֹנָה.[1] ויבא עַל מְפָעַל כמו 'הַמְּקָרֶה.[2] וכן
'וּלְמְכַסֶּה.[3] ויבא על מְפוּעָל כמו 'וּמְיֻסָּד אבנים.[4] 'הַמְיֻשָּׁר.[5] ויבא
על מַפְעִיל כמו מַשְׁחִית מַשְׂכִּים ויבא על פְּעַלְּתוֹן כמו 'נחש
עֲקַלָּתוֹן.[6] ויבא על פְּעָלָל אֲרָרַט ועל פְּעוּעָל כמו שְׁפוּפָם ויבא
על פְּעֶלוֹן כמו 'הַצְּלֶלְפּוֹנִי.[7] ויבא על אֶפְתְּעוֹל כמו אֶשְׁתְּמוֹעַ
וכן בקמץ כמו אֶשְׁתָּאוֹל ויבא על מַפְעוֹל וּמַפְעוּל כמו מַטְמוֹן
מַשְׁקוֹף מַסְלוּל מַנְעוּל ויבא על מִפְעוֹל כמו מִגְדּוֹל מִשְׁקוֹל ויבא
על פְּלִילוֹן בלא עַיִן כמו שְׁפִיפוֹן ויבא על נִפְעוֹל וְנַפְעוּל כמו נִמְרֹד
נַפְתּוּחַ 'נַפְתּוּלֵי.[8] ויבא על אֶפְעֹל כמו אֶגְרֹף אֶתְמֹל וכן 'אֶתְמוּל.[9]
וכן 'מֵאֶשְׁמֹרֶת.[10] 'וְאַשְׁמוּרָה.[11] וכן מעלולי הָעַיִן 'כי אם אָסוּךְ שמן.[12]
עיקרו אָסְיוּךְ ויבא על אֶפְעָל כמו אֶקְדָּח אֶשְׁנָב ובפתח כמו
אַרְבַּע ארפַּד ויבא על אֶפָּעָל כמו אֶלָּסָר ויבא על אַפְעִיל כמו
אַכְזִיב ויבא על אֲפַעִיל כמו 'אֲבַטִּחִים.[13] ויבא על אֶפְעֶלִי כמו
אדרֶעִי ויבא על אֲפַעְלְלוֹן כמו 'אֲדַרְכְּמוֹנִים.[14] ויבא על אֲפַעְלַי
כמו 'אֲחַסְבַּי.[15] ויבא על אֶפָעְלַת כמו 'אֲנָחֲרַת.[16] ויבא על אֲפַעְפְּעוֹת
כמו אֲבַעְבֻּעוֹת חסרה למד הפעל והוא מן 'תבעה אש.[17] ויבא על
אַפְעְלִיּוּת כמו 'אַכְזְרִיּוּת.[18] ויבא על יוֹפֶעָל כמו יוֹכֶבֶד ויבא על
יוֹפָעָל כמו יוֹאָחָז ויבא על יָפְעָלָה כמו יָגְבְּהָה ויבא על תּוֹפַעְלָה
כמו תַּנְרְמָה ויבא על הַפְּעָלָה כמו 'רוח וְהַצָּלָה.[19] ומן עלולי הָעַיִן

[1] *Jug.* III, 23. — [2] *Eccl.* X, 18. — [3] *Is.* XXIII, 18. — [4] I *Rois*, VII, 10. — [5] *Ib.* VI, 35, où l'on lit מישר על המקקה ; c'est probablement le dernier mot qu'il fallait citer; voy. *Rikmah*, 72, l. 17. — [6] *Is.* XXVII, 1. — [7] I *Chr.* IV, 3. — [8] *Gen.* XXX, 8. — [9] *Michée*, II, 8. — [10] *Ex.* XIV, 24. — [11] *Ps.* XC, 4. — [12] II *Rois*, IV, 2. — [13] *Nomb.* IX, 5. — [14] *Ezra*, VIII, 27. — [15] II *Sam.* XXIII, 34. — [16] *Jos.* XIX, 19. — [17] *Is.* LXIV, 1. — [18] *Prov.* XXVII, 4. — [19] *Est.* IV, 14.

'וַהֲנָחָה לַמְּדִינוֹת.[1] ועיקרה הֲנָחָה ודון בכל הדברים· כפי משקלות אלו הנזכרים:

הבנין הרְבִעִי והוא בשמות לבד יבא על פְּעָלְל כמו פלְדָּשׁ בְּדקר 'סִרְפָּד.[2] ועל משקל זה והוא כפול העַיִן והלָּמד כמו 'חר הַגִּדְגָּד.[3] 'צִנְצֶנֶת המן.[4] ויבא על פִּיעָלְל כמו פִּינְחָס כמו השמות החמשים כמו נשְׁתְּוָן אַשְׁכְּנַז ארגְּוָן ויבא עַל פִּעלל כמו כִּסְלֵו ויבא בפתח כמו 'וְגַנְזַכָּיו.[5] 'שַׂרְעַפַּי.[6] ויבא על פַּעְלֶל כמו בַּרְזֶל ויבא על פַּעְלִיל כמו כַּרְמִיל ויבא על פְּעָלַל כמו סְמָדַר סְפָרַד ויבא על פְּעַלֵּל כמו עטַלֵּף חֲבַצֶּלֶת ויבא על פְּעַלּוּל כמו 'שְׁקַעֲרוּרֹת.[7] ויבא על פְּעַלִּיל כמו סְנַפִּיר ויבא על פְּעִילִיל כמו פְּתִיגִיל[8] ועל פְּעִילָל שְׁמִידָע ויבא על פַּעֲלִיל כמו עַכָּבִישׁ חַלָּמִישׁ ויבא על פעלול כמו כַּפְתֹּר ובשרק כמו עַכְשׁוּב קרסול וכן בקמץ כמו קָדקד וכן בחרק כמו גִּבעל גִּלְבֹּע ויבא על פְּעוּלַל חֲרוּמַף חֲמוּטַל ויבא על פִּעְלִיל כמו כִּתְלִישׁ ויבא על פְּעֶלֶל כמו עֲרָעֵר ויבא על פְּעָלַל כמו בְּדֹלַח ויבא על פַּעֶלֶל כמו דַּמֶּשֶׂק ויבא על פִּיעֶלֶל כמו פִּילֶגֶשׁ חִדֶּקֶל[9] ויבא על פּוּעֶלֶל כמו שׁוּתֶלַח 'דוּמֶּשֶׂק.[10] ויבא על פַּעֲלַלִין כמו שַׁעֲלַבִּין ויבא על פְּעָלַל כמו 'הַצְּלָצַל.[11] ויבא על פעְלֶל כמו רעמְסֵס ודומה ודון בשאר הדברים על הדרך הזאת:

בנין החמִשי והוא בשמות בלבד יבא על פְּעַלֶּל כמו שְׁמְאֵבֶר

[1] *Est.* II, 18. — [2] *Is.* LV, 13. — [3] *Nomb.* XXXIII, 32. — [4] *Ex.* XVI, 33. — [5] I *Chr.* XXVIII, 11. — [6] *Ps.* XCIV, 19. — [7] *Lév.* XIV, 37. Voy. *Rikmah*, 75, l. 4, où il faut lire : עיקרו פְּעַלְלוּל. — [8] *Is.* III, 24. — [9] Dans le premier de ces deux mots, il y a un yod quiescent; le second a, au contraire, un dagesch dans le second radical; voy. *Rikmah*, p. 75, l. 22. — [10] II *Rois*, XVI, 10; dagesch, malgré la lettre quiescente. — [11] *Deut.* XXVIII, 42.

חרנפר פַּתְשֶׁגֶן ודומה ויבא על פְּעָלְלָל כמו צְלָפְחָד ובפתח כמו צְפַרְדֵּעַ אֲחַרְחַל אֲגַרְטֶל ויבא על פְּעָלְלָל כמו צַלְמֻנָּע ובפתח כמו וּבַקְבֻּקְר.[1] ויבא על פְּעַלְלִיל כמו כַּרְכְּמִישׁ ויבא על פַּעֲלְלֵל כמו שַׁעַטְנֵז ויבא על אַפְעֲלְלַל כמו אַרְפַּכְשַׁד ויבא על פַּעֲלְלֶל כמו אמרפל ויבא על תַּפְעַלְלֵל כמו תַּחְפַּנְחֵס ודומה וכן על דרך זו שאר כל החמושיים הרי נתבאר לך דרך יציאת הדבור כולו על משקל פעל ודון על כל דבור ודבור לפי משקלותיו • והעמידו על מחלקותיו • והתוית עליו תו[2]:

וישׁ בתוספת השמות דרך אחרת יש שם שתחלתו או סופו מוסף עליו ויש שם שכל אותיותיו עקרים והרני מבאר דרך ידיעתם בדברים קצרים • ודון עליהם בכל הדברים • וזה הוא בזמן שתמצא בתחלת השם אלף או מם או תיו או יוד או נון סימן אֹמֹתֹיֹן והיה השם משלש אותיות דע שהוא עיקר כמו אֹצֶם מֶשֶׁךְ תַּחַן יַחַץ נדר ואם יהיה השם מארבע אותיות והיה אֹמֹתֹיֹן תוספת בראש השמות כמו אבנט ארגז מכמש תענך תדעל ינשוף יחמור נמרוד נפתוח ונחשוב כאלו השם משלש אותיות בלבד ואלו הן תוספות כמו אגרף אזרע אתמל ואם יהיה השם מחמש אותיות ותחלתו אות אֹמֹתֹיֹן דע שהוא עיקר וכי הוא מן הבנין החֲמשי כמו אגרטל אחשתר ודומה אלא אם יהיה השֵׁם נלקח משֵׁם אחר יהיה אלו האותיות נוספות כמו מכרסם עיקרה כרסם מחספס עיקרה חספס מכרבל כרבל ודון על דרך זו כל שאפשר שתלמדו ותדע שעיקרו כך וכך עמוד על העיקר והשאר יהיה תוספת וכל שאי אפשר ללמדו משם

[1] I *Chr.* IX, 15. — [2] Allusion à *Ez.* IX, 4.

אחר עמוד בו על הדרך שאמרנו · והמשכילים יבינו · והאל יגלה עינינו · ונשכיל ונצליח כפי כוחנו · וכי יש לאל ידינו :

שער ידע הקורא בכל המקרא · ויטה אזנו ודעתו יקוררה[1] · כי יש כמקרא דרכים · שמורים וערוכים · פעם ידבר בדרך קצרה · ויעלים דבר בשפה ברורה · ופעם יוסיף דברים שאינם צריכים · כדי לזרז ולהורות לנבונים · ופעם יכתוב מלה שאין זה מקומה · והיא תעמוד במקומה · לפי שאפשר שתשוה לה בצד מן הצדדים · והכל גלוי לשרידים · ופעם יהפוך אותיות המלה והענין אחד · והכל הולך אל מקום אחד · ופעם יהפוך דברים ויסרסם · וכל בן חיל ישלח דברו וימסם · והריני כותב קצת מהם · והשאר יוכיחו עליהם : מדרך קצרה כמו 'וימד שש שערים.[2] שתק מן המדה אם היא סאה או רובע או איפה או חומר וכן 'לא יצעק ולא ישא.[3] שתק מן הקול 'מי לה' אלי.[4] יבא אלי 'ואמרתם לה' ולגדעון.[5] חרב לה' ולגדעון 'כי יודע כל שער עמי.[6] שער בית עמי 'ותכל דוד המלך.[7] נפש דוד המלך 'ואמר להרגך ותחס עליך.[8] ואמר אדם להרגך ותחס עיני עליך 'ואת כל הארץ היא.[9] לי היא 'נרדם ורכב וסוס.[10] אדם ורכב וסוס 'וירב היער לאכל.[11] חית היער 'בני יצאוני ואינם.[12] יצאו ממני 'בשלָם הבשר.[13] בשל להם הבשר 'הן אראלם.[14] אראה להם ודומה : ומן הנוספין כמו

[1] «Qu'il incline son oreille et calme (refroidisse) sa raison»; יקוררה dans le sens de כתקררה דעתו «il s'est apaisé»; קורת רוח «froideur de l'esprit, calme». — [2] *Ruth*, III, 15. — [3] *Is.* XLII, 2. — [4] *Ex.* XXXII, 26. — [5] *Jug.* VII, 18. — [6] *Ruth*, III, 11. — [7] II *Sam.* XIII, 39. — [8] I *Sam.* XXIV, 11. — [9] *Jér.* XLV, 4. — [10] *Ps.* LXXVI, 7. — [11] II *Sam.* XVIII, 8. — [12] *Jér.* X, 20. — [13] I *Rois*, XIX, 21. — [14] *Is.* XXXIII, 7.

חרנפר פַּתְשֶׁגֶן ודומה ויבא על פְּעָלְלָל כמו צְלָפְחָד ובפתח כמו
צְפַרְדֵּעַ אֲחַרְחֵל אֲגַרְטֶל ויבא על פְּעְלָל כמו צַלְמֻנָּע ובפתח כמו
'ובַקְבֻּקָר.[1] ויבא על פעלליל כמו כַּרְכְּמִיש ויבא על פַּעַלְלֵל כמו
שַׁעַטְנֵז ויבא על אֲפְעַלְלַל כמו אַרְפַּכְשַׁד ויבא על פַּעְלָלֶל כמו
אמרפל ויבא על תַּפְעַלְלֵל כמו תַּחְפַּנְחֵס ודומה וכן על דרך זו
שאר כל החמושיים הרי נתבאר לך דרך יציאת הדבור כולו על
משקל פעל ודון על כל דבור ודבור לפי משקלותיו · והעמידו
על מחלקותיו · והתוית עליו תו[2]:

וישׁ בתוספת השמות דרך אחרת יש שם שתחלתו או סופו
מוסף עליו ויש שם שכל אותיותיו עקרים והרני מבאר דרך
ידיעתם בדברים קצרים · ודון עליהם בכל הדברים · וזה הוא
בזמן שתמצא בתחלת השם אלף או מם או תיו או יוד או נון
סימן אֹמֹתֹיֹןֹ והיה השם משלש אותיות דע שהוא עיקר כמו
אֹצֶם מֶשֶׁךְ תַּחַן יַחַץ נדר ואם יהיה השם מארבע אותיות והיה
אֹמֹתֹיֹןֹ תוספת בראש השמות כמו אבנט ארגז מכמש תענך
תדעל ינשוף יחמור נמרוד נפתוח ונחשוב כאלו השם משלש
אותיות בלבד ואלו הן תוספות כמו אגרף אזרע אתמל ואם יהיה
השם מחמש אותיות ותחלתו אות אֹמֹתֹיֹןֹ דע שהוא עיקר וכי
הוא מן הבנין החמָשי כמו אגרטל אחשתר ודומה אלא אם
יהיה השֵם נלֹקח משֵם אחר יהיה אלו האותיות נוספות כמו
מכרסם עיקרה כרסם מחספס עיקרה חספס מכרבל כרבל ודון
על דרך זו כל שאפשר שתלמדו ותדע שעיקרו כך וכך עמוד
על העיקר והשאר יהיה תוספת וכל שאי אפשר ללֹמדו משם

[1] I *Chr.* IX, 15. — [2] Allusion à *Ez.* IX, 4.

אחר עמוד בו על הדרך שאמרנו • והמשכילים יבינו • והאל יגלה עינינו • ונשכיל ונצליח כפי כוחנו • וכי יש לאל ידינו :

שער ידע הקורא בכל המקרא • ויטה אזנו ודעתו יקוררה[1] • כי יש במקרא דרכים • שמורים וערוכים • פעם ידבר בדרך קצרה • ויעלים דבר בשפה ברורה • ופעם יוסיף דברים שאינם צריכים • כדי לזרז ולהורות לנבונים • ופעם יכתוב מלה שאין זה מקומה • והיא תעמוד במקומה • לפי שאפשר שתשוה לה בצד מן הצדדים • והכל גלוי לשרידים • ופעם יהפוך אותיות המלה והענין אחד • והכל הולך אל מקום אחד • ופעם יהפוך דברים ויסרסם • וכל בן חיל ישלח דברו וימסםם • והריני כותב קצת מהם • והשאר יוכיחו עליהם : מדרך קצרה כמו 'וימד שש שערים.[2] שתק מן המדה אם היא סאה או רובע או איפה או חומר וכן 'לא יצעק ולא ישא.[3] שתק מן הקול 'מי לה' אלי.[4] יבא אלי 'ואמרתם לה' ולגדעון.[5] חרב לה' ולגדעון 'כי יודע כל שער עמי.[6] שער בת עמי 'ותכל דוד המלך.[7] נפש דוד המלך 'ואמר להרגך ותחס עליך.[8] ואמר אדם להרגך ותחס עיני עליך 'ואת כל הארץ היא.[9] לי היא 'נרדם ורכב וסוס.[10] אדם ורכב וסוס 'וירב היער לאכל.[11] חית היער 'בני יצאוני ואינם.[12] יצאו ממני 'בשלם הבשר.[13] בשל להם הבשר 'הן אראלם.[14] אראה להם ודומה : ומן הנוספין כמו

[1] « Qu'il incline son oreille et calme (refroidisse) sa raison »; יקוררה dans le sens de כתקררה דעתו « il s'est apaisé »; קורת רוח « froideur de l'esprit, calme ». — [2] *Ruth*, III, 15. — [3] *Is.* XLII, 2. — [4] *Ex.* XXXII, 26. — [5] *Jug.* VII, 18. — [6] *Ruth*, III, 11. — [7] II *Sam.* XIII, 39. — [8] I *Sam.* XXIV, 11. — [9] *Jér.* XLV, 4. — [10] *Ps.* LXXVI, 7. — [11] II *Sam.* XVIII, 8. — [12] *Jér.* X, 20. — [13] I *Rois*, XIX, 21. — [14] *Is.* XXXIII, 7.

'אמר אל הכהנים···ואמרת אליהם.[1] 'ויאמר המלך אחשורוש ויאמר לאסתר המלכה.[2] 'וראיתי אני דניאל···את המראה.[3] 'אשר נשבענו שנינו אנחנו.[4] 'ויאמר אלהים לישראל במראות הלילה ויאמר יעקב.[5] 'בראתיו יצרתיו אף עשיתיו.[6] 'וילכו שלשת בני ישי הגדולים הלכו.[7] 'וכל צריך כלם בשבי ילכו.[8] 'ופניתי אני בכל מעשי.[9] 'ואין אני ואחי ונערי ואנשי המשמר אשר אחרי אין אנחנו פשטים.[10] 'ועתה אם באמת ובתמים עשיתם···ואם טובה עשיתם.[11] 'גם אנחנו גם אתה גם טפינו.[12] 'גם אנחנו גם אשר נמצא הגביע בידו.[13] 'ורחבות העיר ימלאו ילדים וילדות משחקים ברחבתיה.[14] ויש מן הנוספין מי שנוסף לצורך כמו 'כדברה אל יוסף יום יום.[15] בכל יום ויום וכן 'ואתי יום יום ידרשון.[16] וכן 'בבקר בבקר.[17] בה' 'ביום השבת ביום השבת.[18] בכל שבת ושבת וכן 'יעשה שנה בשנה.[19] וכן 'חמשת חמשת שקלים.[20] 'איש אחד איש אחד למטה אבתיו.[21] וכן 'איש איש על עבדתו.[22] 'חלק כחלק יאכלו.[23] וכמו 'בד בבד יהיה.[24] 'לא יהיה לך בכיסך אבן ואבן.[25] 'לא יהיה לך בביתך איפה ואיפה.[26] הכל נצרך לו וכן כל הדומה לו על זו הדרך: ומן המלות העומדות זו במקום זו כמו 'לעם נכרי לא ימשול למכרה.[27] ענינה לאיש אחר וכן 'ולקחתי את לחמי ואת מימי.[28] ענינה ואת ייני שאין אדם מקפיד

[1] *Lév.* XXI, 1. — [2] *Est.* VII, 5. — [3] *Dan.* X, 7. — [4] I *Sam.* XX, 42. — [5] *Gen.* XLVI, 2. — [6] *Is.* XLIII, 7. — [7] I *Sam.* XVII, 13. — [8] *Jér.* XXX, 16. — [9] *Eccl.* II, 11. — [10] *Néh.* IV, 17. — [11] *Jug.* IX, 16. — [12] *Gen.* XLIII, 8. — [13] *Ib.* XLIV, 16. — [14] *Zac.* VIII, 5. — [15] *Gen.* XXXIX, 10. — [16] *Is.* LVIII, 2. — [17] *Ex.* XVI, 21. — [18] *Lév.* XXIV, 8. — [19] I *Sam.* I, 7. — [20] *Nomb.* III, 47. — [21] *Ib.* XIII, 2. — [22] *Ib.* IV, 19. — [23] *Deut.* XVIII, 8. — [24] *Ex.* XXX, 34. — [25] *Deut.* XXV, 13. — [26] *Ib.* 14. — [27] *Ex.* XXI, 8. — [28] I *Sam.* XXV, 11. Voy. *Ialkout*, II, § 134.

על המים עד כן ואינו כמות שנאמר בעובדיה 'ואכלכלם לחם
ומים.[1] שזו מים ממש כמו שאמרו למה הזכיר את המים מפני
שהיתה מציאתו קשה בימים ההם כלחם[2] וכן 'המריקים מעליהם
הזהב.[3] ענינה השמן הזך כזהב 'וטהרתים מכל עונם אשר חטאו
לי.[4] מקום אשר עוו לי כיוצא בו 'וסלחתי לכל עונותיהם אשר
חטאו לי.[5] וכן 'והצילו גזול מיד עושק.[6] מקום גוזל 'ויקח את
העגל אשר עשו וישרף באש.[7] מקום ויתך באש כיוצא בו 'וטמא
ראש נזרו.[8] מקום שערו כיוצא בו 'גם זרע יעקב ודוד···אמאס.[9]
מקום אהרן ודוד כיוצא בו 'ואת חמשת בני מיכל.[10] מקום מרב
כי היא אמם נקראו על שם אחותה לפי שגידלה אותם 'וכן 'כי
יואב נטה אחרי אדוניה ואחרי אבשלום לא נטה.[11] ענינה ואחרי
שלמה לא נטה שבו היה הענין וכן 'והיתה יד ה' בכם ובאבתיכם.[12]
מקום ובמלככם 'מי עור כמשלם ועור כעבד ה'.[13] מקום וחרש
שכן הוא ענין הדבר 'ושם אחותו מעכה.[14] מקום אשתו וכן
'המזבח עץ שלש אמות.[15] מקום השלחן שכן הוא אומר בסופו
'וידבר אלי זה השלחן אשר לפני ה'.[16] וכן 'ויאמר לי מיכה שבה
עמי וילך הלוי.[17] מקום וישב וכן 'ובצאתם אל החצר החיצונה
אל החצר החיצונה אל העם.[18] ענינו ובצאתם מן החצר הפנימית

[1] I *Rois*, XVIII, 3. — [2] Talmud de Jérusalem, *Péah*, fol. 46ᵃ; *Ialkouṭ*, II, § 213. Dans ces deux passages, les expressions diffèrent de ce qui est dit ici, et *Riḳ*. p. 177, l. 20. — [3] *Zac*. IV, 12. — [4] *Jér*. XXXIII, 8; ici et dans les deux exemples suivants, il aurait été plus correct de maintenir le premier mot. — [5] *Ibid*. — [6] *Jér*. XXI, 12. — [7] *Ex*. XXXII, 20. — [8] *Nomb*. VI, 9 — [9] *Jér*. XXXIII, 26; voy. *Riḳ*. 178-179 et note. — [10] II *Sam*. XXI, 8; voy. la paraphrase chaldéenne. — [11] I *Rois*, II, 28. — [12] I *Sam*. XII, 15. — [13] *Is*. XLII, 19. — [14] I *Chr*. VII, 15. — [15] *Ez*. XLI, 22. — [16] *Ibid*. — [17] *Jug*. XVII, 10. — [18] *Ez*. XLIV, 19.

אל החצר החיצונה וכן הדומה לזה · כולו על דרך זה :

ומן האותיות המהופכים והענין אחד כמו כבש כשב שלמה שמלה 'כי בלעני שפה.[1] 'נלעג לשון.[2] 'ולשון עלגים.[3] 'תמנת סרח.[4] 'תמנת חרס.[5] 'ובכלי גמא.[6] 'ואת האגמים שרפו באש.[7] 'התשים אגמון באפו.[8] 'ויחלש יהושע.[9] 'כל הנחשלים.[10] 'והיית לזעוה.[11] 'רק זועה.[12] 'בני עולה.[13] 'בני עלוה.[14] 'ומתלעות לביא לו.[15] 'מלתעות כפירים.[16] 'ויחרד האיש וילפת.[17] 'נפתולי אלהים נפתלתי.[18] 'נער כים.[19] 'רגע הים.[20] 'יושבי חדל.[21] 'האזינו כל יושבי חלד.[22] 'נגרזתי מנגד עיניך.[23] 'נגזרתי.[24] 'אלגמים.[25] 'אלמגים.[26] 'ויחגרו.[27] 'ויחרגו.[28] 'ויפצר בם.[29] 'ויפרץ בו.[30] ודומה : ומן התיבות ההפוכים המסורסים כמו 'על הרים יעמדו מים.[31] ענינה על מים יעמדו הרים כמו 'לרוקע הארץ על המים.[32] וכן 'נרפא נגע הצרעת מן הצרוע.[33] ענינו נרפא הצרוע מנגע הצרעת וכן 'ותשם בפוך עיניה.[34] מקום ותשם הפוך בעיניה כמו 'כי תקרעי בפוך עיניך.[35] 'ותולעת שָׁני.[36] 'שְׁני התולעת.[37] 'עד דוד הגדיל.[38] עד הגדיל דוד וכן 'כד הקמח לא תכלה וצפחת השמן לא תחסר.[39] ענינו קמח הכד לא יכלה ושמן

[1] *Is.* XXVIII, 12. — [2] *Ib.* XXXIII, 19. — [3] *Ib.* XXXII, 4. — [4] *Jos.* XXIV, 30. — [5] *Jug.* II, 19. — [6] *Is.* XVIII, 2. — [7] *Jér.* LI, 32. — [8] *Job*, XL, 26. — [9] *Ex.* XVII, 13. — [10] *Deut.* XXV, 18. — [11] *Ib.* XXVIII, 25. — [12] *Is.* XXVIII, 19. — [13] II *Sam.* III, 34. — [14] *Osée*, X, 19. — [15] *Joël*, I, 6. — [16] *Ps.* LVIII, 7. — [17] *Ruth*, III, 1. — [18] *Gen.* XXX, 8. — [19] *Néh.* I, 4. — [20] *Job*, XXVI, 12. — [21] *Is.* XXXVIII, 11. — [22] *Ps.* XLIX, 2. — [23] *Ib.* XXXI, 23. — [24] *Lam.* III, 54. — [25] II *Chr.* II, 7. — [26] I *Rois*, X, 11. — [27] II *Sam.* II, 46. — [28] *Ps.* XVIII, 46. — [29] *Gen.* XIX, 3. — [30] II *Sam.* XIII, 25. — [31] *Ps.* CIV, 6. — [32] *Ib.* CXXXVI, 6. — [33] *Lév.* XIV, 3. — [34] II *Rois*, IX, 30. — [35] *Jér.* IV, 30. — [36] *Ex.* XXV, 6. — [37] *Lév.* XIV, 6. — [38] I *Sam.* XX, 41. — [39] I *Rois*, XVII, 14.

הצפחת לא יחסר וכן כל כיוצא באלו על דרך זו: והמסורסים כמו שיאמרו במקצת מקומות סרס המקרא הזה והפכהו כמו 'אף אש צריך תאכלם.[1] ענינו אף צריך אש תאכלם 'ואשר נתן כתר מלכות בראשו.[2] ענינו וכתר מלכות אשר נתן בראשו 'אדם כי יקריב מכם קרבן לה'.[3] ענינו אדם מכם כי יקריב 'ויקבר בקבר יואש אביו בעפרה אבי העזרי.[4] ענינו אבי העזרי בעפרה 'וזבחו זבחי שלמים לה' אותם.[5] ענינה וזבחו אותם זבחי שלמים לה' 'אשר חכמים יגידו ולא כחדו מאבותם.[6] ענינו אשר חכמים יגידו מאבותם ולא כחדו 'ויהי כנוח עליהם הרוח.[7] כנוח הרוח עליהם 'והנה איש צרור כספו בשקו.[8] מקום והנה צרור כספו איש בשקו 'ונר אלהים טרם יכבה ושמואל שוכב בהיכל ה'.[9] ענינו ונר אלקים טרם יכבה בהיכל ה' ושמואל שוכב 'ותשא רבקה את עיניה··· ותפול מעל הגמל.[10] ענינה ותשא רבקה את עיניה ותרא את יצחק ותאמר אל העבד וגו' ותפול מעל הגמל ותקח הצעיף ותתכס 'ויקחו את צדה העם בידם.[11] ענינו ויקחו העם את צידם בידם וכן כל הדומה לזה על דרך זה הוא הולך וערום יבין לאשורו[12]:

וכן יש מלות כתובות ואינן נקראות ויש מלות נקראות ואינן נכתבות החלק הראשון הן שמונה 'כי אם אמנון לבדו מת.[13] אם נכתב ולא נקרא 'כי אם במקום.[14] אם לא נקרא 'יסלח נא

[1] *Is.* XXVI, 11. — [2] *Esth.* VI, 8. — [3] *Lév.* I, 2. — [4] *Jug.* VIII, 32. — [5] *Lév.* XVII, 5. — [6] *Job*, XV, 18. — [7] *Nomb.* XI, 25. — [8] *Gen.* XLII, 35. — [9] I *Sam.* III, 3. — [10] *Gen.* XXIV, 64. — [11] *Jug.* VII, 8. Voyez sur l'inversion, plus loin dans l'*Analyse*. — [12] Ces mots sont tirés de *Prov.* XIV, 15. — [13] II *Sam.* XIII, 33. — [14] *Ib.* XV, 21.

ה' לעבדך.[1] נא לא נקרא 'חי ה' את אשר עשה לנו.[2] את לא נקרא 'אל ידרך ידרך הדורך.[3] ידרך תנינא לא נקרא 'עשיתי כאשר צויתני.[4] כתיב ונקרא ככל אשר צויתני 'ופארת נגב חמש חמש מאות.[5] חמש תנינ' לא נקרא 'כי אם גומל אנכי.[6] אם לא נקרא החלק השני הן עשרה 'ולא אבוא בנימין.[7] כתיב ונקרא בני בנימין 'בלכתי להציב ידו בנהר.[8] כתיב בנהר פרת נקרא 'כאשר ישאל בדבר.[9] כתיב ישאל איש בדבר נקרא 'כי על בן המלך.[10] כתיב כי על כן בן המלך נקרא 'ואדרמלך ושראצר חכהו.[11] כתיב ושראצר בניו הכהו נקרא 'קנאת ה' תעשה זאת.[12] כתיב קנאת ה' צבאות תעשה נקרא 'הנה ימים נאם ה'.[13] כתיב הנה ימים באים נקרא 'אל יהי פליטה.[14] כתיב יהי לה פליטה נקרא 'כל אשר תאמרו אעשה.[15] כתיב תאמרו אלי נקרא 'כי אמר אל תבואי ריקם.[16] כתיב כי אמר אלי אל תבואי נקרא הן הן אלו הנזכרים · ואין זולתן בכל ארבע ועשרים[17]: זה הוא שראינו לכותבו בזה החלק הראשון והכל בדרך קצרה והכל מבואר בכתבי בעלי הלשון וחדקדוקיין כל שכן בספר הקרחה והשם יעזור לכל דורש · לחקור ולפרש · ויהיה לו ענף ושורש :

[1] II *Rois*, v, 18. — [2] *Jér.* xxxviii, 16. — [3] *Ib.* li, 3. — [4] *Ez.* ix, 11. Pour cet exemple, déplacé ici comme pour tout ce qui concerne ce paragraphe, voyez plus loin le chapitre qui est consacré à cette matière. — [5] *Ib.* xlviii, 16. — [6] *Ruth*, iii, 12. — [7] *Jug.* xx, 13. — [8] II *Sam.* viii, 3. — [9] *Ib.* xvi, 23. — [10] *Ib.* xviii, 20. — [11] II *Rois*, xix, 27. — [12] *Ib.* 31, ou bien, *Is.* xxxvii, 32. — [13] *Jér.* xxxi, 38. — [14] *Ib.* l, 29. — [15] *Ruth*, iii, 5. — [16] *Ib.* 17. — [17] « Tous les vingt-quatre » livres composant la Bible.

החלק השני

בענין המלכים והדגשין והרפיין ושמותן וצורתן ומוצאיהן ומובאיהן ומחלקות האותיות בהם והעיקרים והנוספים והצירופים:

כבר ביארנו שהאותיות לבדם בלא מלכים והם הנקודות לא יעלה מהם ענין שבזמן שאדם כותב לחבירו תיבה בלא נקודות אינו יודע מה ענינה כגון שכתב שלש אותיות שמר אין הקורא יודע ענינה אם היא שְׁמֹר לשון צַוָּאה או שָׁמַר לשון הגדה וספור או שֶׁמֶר על שם איש או שָׁמֹר מלה אפודה או שַׁמֵּר מקום פועל ודומה להן ואם יש בה מלך אז יודע הענין בלא קשוי ודון על זאת וגם יודע במלכים האות חנָח מן הנָד ויודע בהם דרך הצירוף ומקום הפסקה באתנחה ובסוף פיסוק ודומה ואם יאמר אדם מי חבר אלה המלכים וכן הטעמים והתקין צורתן כמו שהן עתה בידינו יֵדע תחלה כי צורתן הוא ממה שחָברו עליו האחרונים ואמרו זו היא צורת הקמצה וזו היא צורת הפתחה וכו׳ וכן זה צורת חזקף וזה צורת האתנחה וכולן הסכימו על זה ועשו אותן סימנין ללמוד וללמד בהן יש מי שאומר מימות עזרא הן שכתבו אותן והעלו להן אלו הצורות כמו שנאמר ׳ויקראו בספר בתורת הָאלהים מפורש ושום שכל ויבינו במקרא.[1] ואמרו חכמים ׳מפורש זה התרגום ושום שכל אלו המסורות ויבינו במקרא אלו פסקי הטעמים.[2] כמו שתיקן

[1] *Néh.* VIII, 18. — [2] *Meguillah*, 3ª. Les derniers mots signifient : «*Et ils faisaient comprendre l'Écriture;* cela veut dire (qu'on établis-

התרגום וחיברו וכן תיקנו כל התפלות והברכות כך תיקנו אלו המלכים והעמידום על צורה זו ויש מי שאומר מקודם עזרא וזה שאמרנו בצורתן ושמותן אבל ענינם ממשה מסיני כמו תורה שבעל פה והיו על פה כותבין תיבות הפיסוק בלא מלכים ולא טעמים וקורין אותו כתקון כמו ששמעו ממשה בדרך הרום ובדרך שחִיָה ובדרך נִצָּב' ומוציאין אותו על הענין וכן קבלו איש מפי איש וכיון שראו שהתחילה הגלות ונתבלבלה הלשון עמדו וסימנום וחקקום ונקדו בהן החומשין כדי שילמדום הכל במהרה ותהיה לשון הכל צחה בלשון הקדש על פי הדקדוק ששמעו ממשה מסיני ונשאר ספר תורה המקודש בלא נקודות כעיקר נתינתו מסיני כמו שהוא בלא תרגום והרי אנו מבארין בזה החלק המלכים וצורתם ומחלקותם:

שער שמות המלכים וצורתם ומקום יציאתם. וסדורם שם הראשון חולם ונקרא מלא־פום והוא נקודה אחת בין שני אותיות מלמעלה כמו עֹשֶׂה קָנֶה ונקרא חולם כמו שאמרו 'כל הראוי למלכות חולמתו.' כלומר יבא כתר מלכות מלא ראשו

sait) les divisions des sens. » La leçon פסוקי est préférable à celle de פיסוקי; elle vient de *pâsâḳ* ou *pĕsâḳ* « division, séparation. » C'est aussi le nom de la ligne verticale, placée souvent entre deux mots pour les *séparer,* et dont il est déjà question *Schemôt rabbâ,* chap. II. La forme *pissouḳ,* comme notre auteur écrit invariablement ce mot, est consacrée au *verset;* elle semble plus correcte que la prononciation *pâsouḳ,* généralement adoptée. Le néo-hébreu affectionne particulièrement cette formation, beaucoup plus rare dans l'hébreu biblique. — [1] Ces termes traduisent évidemment les mots : الرفع, الخفض et النصب. — [2] *Abôda Zarah*, 44ª, à l'occasion de II *Chr.* XXIII, 11; les mots « la couronne et le témoignage » signifient, d'après le Talmud, que la couronne, ne s'adaptant qu'à une tête

בשורה וכמו שנאמר 'ותחלימני והחייני.[1] כלומר בריא ושלם
מלא ומפואר שם השני קמצה והיא קו ונקודה תחת האות[2] כמו
בָּרָא עָשָׂה והיא קומצת הפה כמו 'וקמץ הכהן.[3] שם השלישי
פתח והוא קו תחת האות כמו תַּחַן נַחַם והוא פותח הפה כמו
'פתח לבנון דלתיך.[4] שם הרביעי סגלה ונקרא פתח קטן והוא
שתי נקודות מלמטה ונקודה אחת תחתיהן כמו אֶרֶץ גֶּבֶר וקראו
לו פתח קטן לפי שאינו פותח הפה כולו אלא הצדדין בלבד
ונקרא סגולה שהוא כמו אשכול בכרם והכרם נקרא סגלה והוא
שלש נקודות משלשין[5] כמו שביארנו צורתו שם החמישי צירי
ונקרא קמץ קטן והוא שתי נקודות זו בצד זו בשוה תחת האות
כמו הֵיטֵב תֵּבֵץ ונקרא קמץ קטן לפי שהוא קומץ את הפה מעט
ונקרא צירי שכן קוראין רבנן לשוקת שבוקעת מן הנהר צירתא[6]
לפי שהיא בוקעת ועוברת כך זה המלך בוקע בין השנַּים ועובר שם
הששי חרק והיא נקודה אחת תחת האות כמו 'בִּין תבִין.[7] ונקרא
חרק שהוא חורק השנַּים כמו 'וחרק עליו שניו.[8] שם השביעי
שרק והוא נקודה אחת בתוך אות וֹאו הסמוך לאותו האות
הצריך לו כמו חוּשׁוּ קוּמוּ ואם אין שם וֹאו עושין שלש נקודות
מלמטה תחת האות זו תחת זו באלכסון דרך ימין כמו קֻמָה
שֻׁבָה ונקרא שרק שהוא שורק בשפתים כמו 'שריקות עדרים.[9]

digne de la royauté, vient témoigner en faveur de celui qui doit la porter. On voit par l'*Arouch,* ou Dict. talmudique de R. Natan ben Iehiel, s. v. הלם et קלם III, que les textes talmudiques donnaient les uns קולמתו, les autres הולמתו. — [1] *Is.* XXXVIII, 16. — [2] C'est encore la forme de cette voyelle dans un grand nombre de manuscrits ( ׇ ) — [3] *Lév.* V, 12. — [4] *Zac.* XI, 1. — [5] «Trois points placés sous la forme d'un triangle.» — [6] C'est plutôt בִּיריח «fente». — [7] *Prov.* XXIII, 1. — [8] *Ps.* XXXVII, 12. — [9] *Jug.* V, 12.

אלה הם שבעת המלכים · המשׁוחים הנסוכים · והשוא יוצא עמהם · ומתחלק בתוצאותיהם · ולבסוף נבארו · בעזרת צור ישראל ושומרו :

---

ואלה מחלקות תוצאותם הראשון הוא החולם עקרו עיקר הלשון ובית הבליעה כמו אותיות אֹחֹהֹעֹ והוא מהלך על כל הפה כולו ולכך נקרא מלוא־פום השני וְהוא הקמץ בשליש הלשון ותנופתו למעלה לחניכים ולכך נקרא קמץ השלישי והוא פתח והוא פותח הפה ומניף הלשון למטה הרביעי והוא הסגול יוצא בצדי הֶפה ומניף צד הלשון וקצתה למטה החמישי והוא צירי בוקע בין השנים ויוצא הששי והוא חרק חורק את השנים בחזקה השביעי והוא שרק מקבץ את השפתים ושורק בהן למעלה נמצא סדורן כך הוא אֹ המפוארה · גם אָ הגבירה · גם אַ הנדורה · גם אֶ הקשורה · גם אֵ הסבורה · גם אִ העצורה · וסופם אֻ החמורה · והשוא משרת עם כולן בכל המקרא : נודע כי יש לאלה המלכים · דרכים נסוכים · אחת באחת נסמכים · ועיקר תולדותם על שלשה דרכים · דרך הרום ודרך נצב ודרך שְׁחִיָה דרך הרום אֹ אוּ ודרך נצב אָ אַ אֶ ודרך שחירה אֵ אִ והשוא פעמים הוא נח ואין לו תנופה · ופעמים הוא נד ויוצא בשפה · הראשון מן הרום והוא חולם יבא[1] על הפועל כמו בּוֹנֶה קוֹנֶה ומשקלם ואוֹכֵל ושוֹמֵר ומשקלם ושוֹמֵעַ ופוֹתֵחַ ומשקלם ולשעבר שֹׂרַף[2] ומשקלם וכוֹנֵן וחוֹנֵן ומשקלם נוֹדַע נוֹשַׁע ומשקלם ובשמות כמו אֹהֶל בֹּהֶן אוֹפָן אוֹצָר ומשקלם ובמאורעים[3] כמו

[1] Il s'agit dans tout ce qui suit de la première syllabe du mot. — [2] *Lév.* x, 16. — [3] Des noms abstraits, qui au lieu de désigner une chose réelle, n'en indiquent que les accidents.

רוֹגֶז חוֹרֶב אוֹמֶר נמצא זה המלך אינו בא אלא בפועלים ובשמות ובמאורעים בלבד ופלי הוא בנפעלים[1] השני מן הרום והוא שרק יבא על הצווי כמו קֻם שֻׁב ויבא על הפעל שלא נקרא שם פועלו כמו סֻפַּר קֻבַּר ויבא בשמות ובמאורעים כמו 'וּפֻרָה נערך.[2] 'פּוּרָה דרכתי.[3] 'דוּמָה.[4] 'דוּמִיָּה.[5] ודום' הראשון מן הנצב והוא קמץ יבא על הנפעל כמו שָׁמוֹר זָכוֹר בָּנֹה רָצוֹא ומשקלם ויבא על העבר כמו שָׁמַר בָּנָה. ויבא לשעבר ולשם הפועל[6] כמו שָׁם קָם השני מן הנצב והוא פתח יבא על הצווי כמו הַטֵּה הַכֵּה ומשקלם ויבא על מלת האפודה כמו דַּבֵּר קַוֵּה ומשקלם השלישי מן הנצב והוא סגול יבא על הצווי הקל[7] כמו 'הֶרֶף ממני.[8] 'הֶרֶב כבסני.[9] ודומה ויבא לשעבר כמו הֶאֱכִיל הֶחֱזִיק 'הֶחֱשׁוּ.[10] ומשקלם הראשון מן השחיה והוא צירי יבא לשעבר כמו הֵקִים הֵשִׁיב 'הֵעִיר ה'.[11] ויבא על שם הפועל כמו מֵקִים מֵעִיד ויבא על הצווי במקום א במקום שיסמך לו אות אחהע כמו הֵאָספוּ הֵחָלצוּ הֵעָלוּ הֵרֹמּוּ ודומה השני מן השחיה והוא חרק והוא לשעבר כמו הִכָּה הִצִּית הִגְלָה דִּבֵּר בִּלַּע ויבא על הצווי כמו שִׂים הִכּוֹן ומשקלם ויבא על צווי

[1] «Il est rare aux *nif'al.*» Ce mot traduit le terme انفعال «l'action abstraite», à côté de l'*agissant* فاعل, et de l'*agi*, qui subit l'action منفعل, et répond ainsi à l'infinitif; cf. l. 6. R. Saadia, *Comment. sur le Ieṣirah*, dit : ...يوجب ان يكون مع الفاعل والمنفعل شى ثالث يقال له الانفعال... ومع المحدِث والمحدَث عين اخرى هو الحدث. En hébreu : יתחייב להיות עם הפועל והפעול דבר שלישי הנקרא כפעל וגו'. Voy. Profiat Duran, *Maasê Efod*, ch. XLIX. — [2] *Jug.* VII, 10. — [3] *Is.* LXIII, 3. — [4] *Ps.* CXV, 17. — [5] *Ib.* XXII, 3. [6] «Cette même forme sert au parfait et au participe.» — [7] «L'impératif allégé», où le hê est supprimé à la fin. — [8] *Deut.* IX, 44. — [9] *Ps.* LI, 4. — [10] II *Rois*, II, 13. — [11] *Jér.* LI, 11.

ועבר[1] ושם פועל כמו הִתהלך מִתהלך וכל הדומה למשקלים אלו ואפשר שיתחלפו משקלים אלו והוא פלי במלות אחדים כמו אלו פעמים יבא הקמץ במקום פתח כמו 'והָמלח לא הָמלחת.[2] 'והָחתל לא חָתלת.[3] ראוי לה פתח כמו 'הַשכב אותם ארצה.[4] וכן 'נסו הָפנו העמיקו.[5] היה ראוי להיות הַפנו לשון צווי וכן 'וחָפדה לא נפדתה.[6] ראוי הַפדה כי הוא מלה אפודה וכן 'ומשקָל הכסף והזהב.[7] ראוי לפתח שהוא מצורף וכן הדומה להן ויבא הקמץ במקום סגלה כמו 'כי היום ה' נראָה אליכם.[8] ראוי נראֶת כי הוא עתיד[9] ודומה ויבא במקום חרק כמו 'מָשכו אותה וכל תמוניה.[10] ראוי מִשכו וכן 'שערו חָרבו מאוד.[11] ראוי חִרבו כי הוא מקום צווי ודומה ויבא במקום שרק כמו 'שָׁדדה נינוה.[12] 'חָכרת מנחה.[13] ['כל ימי הָשמה.][14] 'כליל תָקטר.[15] ודומה ויבא השרק במקום קמץ כמו 'הללוהו כרוב גֻדלו.[16] 'מלא קֻמצו.[17] ולֻקרבן העצים.[18] ודומה ויבא במקום פתח כמו 'כי גֻנב גֻנבתי.[19] ראוי גַנב גֻנבתי כמו 'יַסֹר יִסרַני יה.[20] וכן 'זכר ה' לדוד את כל עֻנותו.[21] ראוי עֲנותו ודומה ויבא במקום חולם כמו 'תהמת יכסֻימו.[22] 'וגם לא תעבורי מזה.[23] 'ישפוטו הם.[24] 'תשמרום.[25] ודומה

[1] L'impératif et le parfait présentent la même forme. — [2] *Ez.* XVI, 4. — [3] *Ib.* — [4] II *Sam.* VIII, 10. — [5] *Jér.* XLIX, 8. — [6] *Lév.* XIX, 20. — [7] *Ezra,* VIII, 30. «Il conviendrait pataḥ parce que (*oumischkḳál*) est à l'état construit;» voir Norzi, *Minḥ. Schaï,* ad l.— [8] *Lév.* IX, 4. — [9] «Il faudrait (le participe) *nirèh,* qui est l'équivalent du futur», temps qu'exige le sens du v. 6. — [10] *Ez.* XXXII, 20. — [11] *Jér.* II, 12. — [12] *Néh.* III, 7. — [13] *Joel,* I, 9. — [14] *Lév.* XXVI, 34. — [15] *Ib.* VI, 16. — [16] *Ps.* CL, 2. — [17] *Lév.* II, 2.— [18] *Néh.* VI, 35. — [19] *Gen.* XL, 15. — [20] *Ps.* CXVIII, 18. — [21] *Ib.* CXXXII, 1. — [22] *Ex.* XV, 5. — [23] *Ruth,* II, 8. — [24] *Ex.* XVIII, 26. — [25] *Prov.* XIV, 3.

ויבא הצירי מקום סגול כמו 'תְּאֵהֲבוּ פתי.[1] ודומה ויבא במקום
חרק כמו 'ותלך ותֵּתַע.[2] 'ותֵּכַהּ מכעס עיני.[3] 'הֵנֵצוּ הרמונים.[4]
'הֵפֵרוּ בית ישראל.[5] 'הֵקרה רעתה.[6] 'והצֵרותי.[7] ודומה ויבא
החרק במקום סגול כמו 'ובפרִשכם כפיכם.[8] 'וַתָּרִץ את גלגלתו.[9]
'[ומאסִפכם] אלהי ישראל.[10] 'רוח··· רעה מבעִתֶּךָ.[11] 'בִּן נון.[12] ודומ'
ויבא במקום פתח כמו 'וגַלגִלָיו כסופה.[13] והתגדִלתי והתקדִשתי.[14]
'ואך את דִמכם.[15] ודומה ויבא במקום קמץ כמו 'נִצְרָה על דל
שפתי.[16] ראוי נָצרה שהיא במקום בקשה ויבא במקום שרק כמו
'כן מִשחת מאיש מראהו.[17] 'כי מאתנן זונה קִבָּצָה.[18] 'ופִתְּחוּ
שעריך.[19] ודומ' ויבא הפתח במקום סגול כמו 'ותתנה לזרע אברהם
אֹהַבך.[20] 'בּוֹרַאך יעקב גאלכם.[21] 'אל תלַן הלילה.[22] ודומה ויבא
במקום שוא כמו 'וַאֲמותתהו.[23] 'וַאֲני אסבול וַאֲמלט.[24] ודומה ויבא
במקום חרק מפני אות אֹחֹהֹעֹ כמו 'כַּאֲהלים.[25] 'כַּאֲרזים.[26] ודומה
ראוי כִּי ויבא במקום שרק מפני אֹחֹהֹעֹ כמו 'וַאֲהֵבך.[27] 'וַהֲרָגוני.[28]
ראוים שרק כמו 'וּשמרו.[29] 'וּשמרני.[30] אלא נפתחו מפני אותיות
אֹחֹהֹעֹ שהן פתוחין ויבא במקום צירי כמו 'הָשֵׁב אל תערה.[31]

[1] *Prov.* I, 22. — [2] *Gen.* XXI, 14. — [3] *Job*, XVII, 7. [4] *Cant.* X, 11. — [5] *Jér.* XI, 10. — [6] *Ib.* VI, 10. — [7] *Soph.* I, 17. — [8] *Is.* I, 15. — [9] *Jug.* IX, 53. — [10] *Is.* LII, 12. — [11] I *Sam.* XVI, 15. — [12] *Nomb.* XIII, 8 et *passim*. — [13] *Is.* V, 28. — [14] *Ez.* XXXVIII, 22. — [15] *Gen.* IX, 5. — [16] *Ps.* CXLI, 3. — [17] *Is.* LII, 14. — [18] *Mich.* I, 7. — [19] *Is.* LX, 11. — [20] II *Chr.* XX, 7. — [21] *Is.* XLIII, 1. — [22] II *Sam.* XVII, 16. Voy. Norzi, *Minḥ. Schaï*, ad l. et *Rikmah*, p. 51, l. 24, où ces trois mots doivent être ajoutés avant בעברות. Cependant la massore, citée par Norzi, *Jug.* XIX, 20, est contraire à la leçon adoptée par Ibn Djannaḥ et autres auteurs. — [23] II *Sam.* I, 10. — [24] *Is.* XLVI, 4. — [25] *Nomb.* XXIV, 10. — [26] *Ib.* 6. — [27] *Deut.* VII, 15. — [28] *Gen.* XX, 11. — [29] *Jér.* XXXI, 10. — [30] *Gen.* XXVIII, 20. — [31] *Ez.* XXI, 35; voy. la petite Massore à cet endroit et *Is.* XLII, 22.

'יאהֲבַני אישי.[1] 'הבדל יבדלַני[2] ודומה ויבא הסגול במקום צירי כמו 'אל תֶּמחי.[3] 'ואל תֶּמח.[4] 'צור ילדך תֶּשי.[5] ודומה ויבא במקום חרק כמו 'אֶהֱבו את ה'.[6] 'אֱחֱזו לנו שועלים.[7] ודומה ויבא במקום קמץ כמו 'מבית אל מבטֶחָם.[8] ודומה ויבא במקום פתח כמו 'ויתנחָם.[9] 'תתנֶחָלו.[10] 'נֶש חלאה.[11] 'וייקֶץ נח.[12] ודומ' ויבא החולם במקום קמץ כמו 'ולכה זֹעֲמָה ישראל.[13] 'במצֹאֲכֶם אותו.[14] ודומה ודון על דרך זו בכל אשר תמצא וכולם פלאים ויוצאים מן העקרים וכל זה לפי צחות הלשון זה הוא שראינו לכתבו כאן מענין המלכים בדרך קצרה קרובה · והמלאכה מרובה · והכל מפורש בספרי הדקדוקיין ולא נשאר אלא דרך ידיעת השוא ועתה נבאר מחלקותיו · ודרך תוצאותיו:

---

שער ידיעת השוא הנד והנח:

---

דרך ידיעת השוא השוא נחלק לשני מחלקות אחד נח ואחד נד סמני הנח שהוא מישב את האות ומיניחו ומושכו עם המלך שלפניו כמו יִשְׂרָאל השוא שתחת השין נח והיא נמשכת עם היוד במלך היוד והיא החרק וכן זִמְרִי 'לְמִשְׁעִי.[15] 'ופִסְלִי.[16] ודומה וסימניו שהוא חולק את המלה לשתים ושלוש כמו 'הַמְצַפְצְפִים.[17] הַמְ לבדה וצַפְ לבדה וצְפִים לבדה וכן בסוף התיבה לולא סופה בשוא נח היו שתי התיבות נשמעים כתיבה אחת כמו 'בְּרֵאשִׁית ברא.[18] תנחת המלה שִית והתיו נח ואמר ברא נפסקה זו מזו ואלו

[1] *Gen.* xxix, 32. — [2] *Is.* lvi, 3. — [3] *Jér.* xviii, 23. — [4] *Néh.* xiii, 14. — [5] *Deut.* xxxii, 18. — [6] *Ps.* xxxi, 27. — [7] *Cant.* ii, 15. — [8] *Jér.* xlviii, 13. — [9] *Nomb.* xxiii, 19. — [10] *Ib.* xxxiii, 54. — [11] *Gen.* xix, 9. — [12] *Ib.* ix, 24. — [13] *Nomb.* xxiii, 7. — [14] *Gen.* xxxii, 20. — [15] *Ez.* xvi, 4. — [16] *Is.* xlviii, 5. — [17] *Ib.* viii, 19. — [18] *Gen.* i, 1.

היה התיו נד היה נשמעין כאלו הן בְראשי תְבָרָא ודון על דרך זו זה הוא דרך חשוא נח ועוד שהוא מוכיח על מלת נקבה כמו 'רחצְתְ כחלְתְ.[1] וזה במקרה לא בעיקר[2] וכל שוא נח האות הסמוך לו אם היה מאותיות בגד כפת יצא בדגש לעולם ואם היה נד יצא האות ברפי כמו שיתבאר והשוא הנח נמשך עם האות שלפניו כמו שאמרנו והשוא הנד נמשך עם האותיות שלאחריו כמו 'וישְכְנו.[3] השוא שתחת השין נח לפי כך הוא נמשך עם היוד והשוא שתחת הכף הוא נד לפיכך הוא נמשך עם שלאחריו נמצאת המלה כאלו היא מחלקת וַיִשְ לבדה כְנו לבדה ועל דרך זו כל הדומה ולעולם לא יהיו שני שואין נחין כאחד ובזמן שיהיו שני שואין יהיה הראשון נח והשני נד ולא יהיה נח אחר נח לעולם ולעולם לא יהיה שוא נח סמוך לשוא נד אלא שלישי לו או יתר כמו בְיִשְרָאל לְמִנְחה זה הוא דרך הנח : סימני השוא הנד כבר בארנו שהאותיות הן עשרים ושתים והן נחלקין בשוא לשלש מחלקות החלק הראשון אחהע שהן אותיות הגרון כל אות שיהיה תחתיו שוא והיה סמוך לאחד מאותיות אחהע יצא אותו השוא במלך שהוא תחת אות אחהע הסמוך והוא כמלך חטף קל כמו 'וְאִם־ככה.[4] יצא הואו בחרק חטף ואם יש עם השוא געיה יצא בחרק בשוורה כמו 'וְאִם־יותר.[5] נקרא כאלו הוא נקוד וְאִם וכן 'וְאָמרו־לי.[6] יצא השוא בקמץ חטף ואם יש עמו געיה יצא כמלך בשוורה

[1] *Ez.* XXIII, 40. — [2] «Ce schewâ (à la fin du mot après un autre schewâ) n'est jamais primitif, mais la suite d'un accident (grammatical)». — [3] *Gen.* XXV, 18. — [4] *Nomb.* XI, 15. — [5] *Ex.* XXIX, 34. — [6] *Ib.* III, 13.

כאלו הוא וָאָמרו וכן וְהָיָה יצא השוא בקמץ קל ואם יש עמו נעיה יצא כמלך וֱהָיָה כאלו היא וָהָיָה וכן רְחוקה יצא השוא בחולם קל ואם יש עמו נעיה נקרא בחולם שלם כמו 'רֳחוקָה־היא.'[1] כאלו היא רחוקָה היא וכן 'וְחָלה חרב.'[2] בקמץ קל וכן 'וְחִכך.'[3] יצא בחרק קל וכן 'ברוך ה' לְעולם.'[4] השוא יוצא בחולם קל ואם יש נעיה יוצא בחולם שלם כמו 'יהי שמו לֱעולם.'[5] כאלו הוא נקוד לעוֹלָם 'ועלה הגבול.'[6] בקמץ קל 'ואם רע בֱעֵיניכם.'[7] בצירי שלם זה הוא דרך אֹהֹחֹעֹ בשוא הסמוך לו והוא שיהיה האות שעליו השוא משאר אותיות חוץ מֹאֹהֹחֹעֹ אבל אם היה האות בעל השוא מאותיות אֹחֹהֹעֹ וסמוך לו אות כמותו מאֹחֹהֹעֹ אין חשוא יוצא כמלך הסמוך לו אלא בנקודות שעליו בלבד לפי שאותיות אֹחֹהֹעֹ אינן יוצאין בשוא לבדו אלא בשוא ופתח או בשוא וקמץ ברוב המקומות לפיכך נקרא במלכו ואינו נקרא במלך האות הסמוך לו כמו 'יִמְחֲאוּ כף.'[8] השוא שתחת החית יוצא בפתח שעמו לא בשרק שעל האלף ודן על דרך זו:

החלק השני כל שוא שיהיה על אות חוץ מאותיות אֹחֹהֹעֹ וסמוך לאותו האות יוד יצא היוד במלכו ויצא השוא הסמוך לו בחרק קל לעולם ואם יש עמו נעיה יצא בחרק שלם כמו לְירמיה 'לְיִשְׁבְּקשה.'[9] 'וְיואח.'[10] 'בְּיֶקֶב.'[11] בְּיום 'לְיַבשה'[12] בכולן יצא השוא בחרק קל ואם יש עמו נעיה יצא בחרק שלם כמו 'כי בְּיַד אשה.'[13]

[1] *Jug.* XVIII, 28. Voy. Norzi; il cite la massore qui distingue notre passage de *Deut.* XXX, 11. — [2] *Osée,* XI, 6. — [3] *Cant.* VII, 10. — [4] *Ps.* LXXXIX, 52. — [5] *Ib.* LXXII, 17. — [6] *Jos.* XV, 6 et *passim.* — [7] *Ib.* XXIV, 15. — [8] *Is.* LV, 12. — [9] I *Chr.* XXV, 24. — [10] II *Rois,* XVIII, 18. — [11] *Jug.* VII, 25. — [12] *Ps.* LXVI, 6. — [13] *Jug.* IV, 9.

כאלו היא בְיד ואם יאמר אדם הואיל והשוא שיש עמו נעית
נקרא כמלך למה לא נקדוהו במלך מתחלתו ידע כי השוא
שקודם היוד סמן למנוכר[1] ואלו היה מלך היה מיודע[2] כמו ׳בְּיוֹם
זבחכם.[3] מנוכר כלומר באיזה יום שיהיה בַּיוֹם הַהוּא מיודע
׳הפך ים לְיַבָּשָׁה.[4] מנוכר ׳בַּיבשה עבר ישראל.[5] מיודע וכן ברוב
המקרא והכתוב צריך למנוכר ולמיודע לפיכך ינקד בשוא כדי
שיוכר שהוא מנוכר ונקרא באיזה מלך הראוי שחָברו עליו ועל
עלה זו שנוי כל השואין שבכל החלקים: החלק השלישי שאר
האותיות והן שבעה עשר החזר היוד עליהן והיו שמונה עשר
אלו השמונה עשר אם היו בראש התיבה ואין סמוך להן לא
אחהע ולא יוד יצא השוא שתחתיהן במלך קל והוא הפתחה
לעולם כמו ׳בְּרָב עָם.[6] ׳גְּרֻשׁוֹתֵיכֶם.[7] דְּרָכָיו וְרֹאשׁ זְכוֹר לְמלך
ודומה כולן יוצאין בפתח קל ואם יאמר אדם למה לא יהיה
תחתיהן פתח עם השוא ידע כי כבר חָברו בעלי הלשון והדקדוקיין
שלא יעשו על אות אחת שוא ומלך אלא אחהע בלבד לפי שהן
אותיות הגרון ואם יאמר למה לא יהיה תחתיהן פתח לבדו
אמור לו אינן ראוין לפתח כי הפתח יחזק המלה ויסמך לו דגש
ברוב המקומות וזו ראויה לרפיון וראויה לפתחה לפיכך עושין
השוא והקורא אותה יפתחה בפיו ואם יש עם השוא שתחתיהן
געיה יצאו בפתח שלם כמו ׳לְנַחֲלַת בני ישראל.[8] ׳בְּבֹא אליו.[9]
׳צְרוֹר המור.[10] ודומה: בענין השוא האות שיש עליו השוא לעולם

[1] منكّر, « indéterminé, sans article. » — [2] معرّف, « déterminé, avec article. » — [3] *Lév.* XIX, 6. — [4] *Ps.* LXVI, 6. — [5] *Jos.* IV, 22. — [6] *Prov.* XIV, 28. — [7] *Ez.* XIV, 9. — [8] *Ez.* XXXV, 15. — [9] *Ps.* LI, 2. — [10] *Cant.* I, 13.

אי אפשר שיהיה תחתיו טעם כי הטעם ימשוך האות ויאריך בו
והשוא הנח והנד אי אפשר להאריך בהן אלא יוצאין בפתיחת
הפה בלא הרגשה חזקה כמו כי בְּראשית נקרא השוא בפתחה
ואינה נמשכת כדי שתסבול טעם אלא מתגלגלת בפה ודולגת
למלך הסמוך לה לפיכך אי אפשר שיהיה טעם עם השוא לעולם
שהן חלוף זה לזה הטעם מושך והשוא אינו נמשך לכך
נמנע והגעיה אינה טעם אלא סימן לפתיחת השוא בלבד:
ודע שהשוא הנד אם יהיה אחריו אות מאותיות בגד כפת לא
יהיה דגש לעולם אלא רפי כמו כְּכַלּוֹת בְּבוֹאם בְּכָל ודומה ואם
יאמר אדם הלא מלת שְׁתֵּי ושְׁתַּים השוא נד והן דגש אמור לו
שיש שם אלף נעלם קודם השין ונקראת כאלו היא באלף קל
כמו אֶשְׁתֵּי[1] ונמצא השוא אינו נד אלא נח וכל שוא נח סמוך
לו דגש כמו שביארנו ומפני מה לא ימצא דגש אחר שוא נד
לפי שהדגש ממשיך האות ומכבידו והשוא הוא נדפק ואינו
נמשך לכך לא יהיה סמוך לו אלא רפי ודע שהשוא הנד לא
יתחבר עם מלך באות אחת מכל האותיות אלא עם אהחע בלבד
כמו אֲני ה'.[2] הֲלא הוא.[3] וַחֲנה.[4] עֲלוּ אלי.[5] ודומה ואם יאמר
אדם הלא דל מרדֳכי בשוא וקמץ וכן קֳדם.[6] קֳדמיהון.[7] מֳשכו
אותה.[8] דִי אנא בֲניתה.[9] לא תבשל גֳדי.[10] שִׁבֳלים.[11] שִׁבֳלי.[12] ודומה
אמור לו זה אזהרה וזירוז למקצת הסופרים כדי שיוציאו אלו
האותיות שלמים ולא ינמנמו בהם ומקצת ספרים ימצאו בהם

[1] Voy. Parchon, *Lexicon hébr.* Presbourg, 1844, fol. 4, col. 3. — [2] *Passim.* — [3] *Jos.* x, 13. — [4] II *Sam.* xii, 28. — [5] *Jos.* x, 4. — [6] *Passim.* — [7] *Dan.* iv, 4. — [8] *Ez.* xxxii, 20. — [9] *Dan.* iv, 27. — [10] *Ex.* xxiii, 19. — [11] *Gen.* xli, 5. — [12] *Zac.* iv, 12.

ומקצת לא ימצאו אלא מוציאין אותן בפה בלבד בשעת קריאה
ודע שבזמן שיהיה המלך עם השוא באותיות אחהע אין המלה
נקראת אלא בשוא וחטף מן המלך כמו 'חֳרֵם ובית־עֲנָת.[1]
נקרא השוא בקמץ חטף נמצא העיקר הוא השוא והמלך מסייע
לו ואלו היה המלך עיקר לא היו עושין תשוא שהשוא הוא
צריך למלכים ואין המלכים צריכין לו ואי אפשר שיתקבץ השוא
עם המלך אלא בשלשה מלכים בלבד הקמץ והפתח והסגול
לפי שהן קרובין לו אבל שאר מלכים אי אפשר: ודע ששוא נח
בתחלת התיבה אי אפשר לפי שאין מתחילין בתיבה באות נח
אלא באות נד לעולם לפיכך כל שוא בתחלת התיבה הוא נד
וסמוך לו רפי כמו בְּבֹאם ודומה וכל שוא באות שני מן התיבה
הוא נח וסמוך לו דגש אלא אם כן נכבד האות הראשון והוארך
בו[2] יהיה השוא נד ויסמך לו רפי כמו 'וְשֲׁבֵה.[3] כאלו הואו תיבה
לבדה והשניה שֲׁבֵה לבדה ונמצא השוא בתחלת התיבה שהוא
נד כמו שאמרנו ולכן נסמך לו רפי וכן 'וְסַגַּר פם אריותא.[4] 'וְזֲהַב
הארץ.[5] ודומה ואם לא הוארך הואו יהיה השוא נח וסמוך
לו דגש וכן אם אין טעם בתיבה אף על פי שיש בתחלתה
געיה יהיה השוא נח כמו 'וְדְמֵה־לְךָ.[6] נמצא הגעיה תוכיח במקצת
מקומות על תוצאות השוא אם הוא נח או נד וכבר אמרנו
שהשוא הנד לא יסמך לו שוא נח אלא באות שלישי או יותר

[1] *Jos.* XIX, 38. Ce dernier mot est ainsi ponctué dans le ms. — [2] «Lorsque la première lettre a été alourdie et qu'on lui a donné un *ma'ărâkâh*, ou *ga'yâ*.» — [3] *Jug.* V, 12. — [4] *Dan.* VI, 23. — [5] *Gen.* II, 12. Exemple mal choisi, puisque la troisième lettre n'est pas susceptible de dagesch. — [6] *Cant.* VIII, 12. Voy. Norzi, sur *Jug.* V, 12.

כמו בְּיִשְׂרָאל ואם יאמר אדם הלא מלת 'שָׁמְרָה נפשי.[1] 'מָשְׁכוּ אותה.[2] ודומה שוא נד בצד שוא נח אסור לו אלו המלות אין לשוא בתחלתן לא טעם ולא עילה ואי אפשר להוציאו בפה ולא עשו אותו אלא כדי לחטוף בקמץ ולהקל בו כדי שלא יכבד וכבר אמרנו שאי אפשר לשני שואין נדין כאחת או נחים כאחת או נד ונח כאחת אלא בזמן שיהיו שני שואין כאחת יהיה הראשון נח והשני נד בכל מקום ולא ימצאו שני שואין נחין כאחת אלא בסוף התיבה בלבד כמו 'יוֹשַׁבְתְּ בלבנון.[3] 'מְקֻנַּנְתְּ בארזים.[4] וכן 'וַיֵּשְׁבְּ וַיֵּרְדְּ יפְתְּ.[5] ודומה וכן יורה על הנקבה 'וישַׁבְתְּ על מטה.[6] ודומה וכל שוא יחידי באמצע התיבה לעולם נח כמו 'זִמְרִי מִשְׁעִי דִּבְרִי. ודומה אלא אם היה בו דגש הרי הוא נד כמו אִתְּךָ אִתְּכֶם 'אֶתְּקֶנְךָ.[7] ודומה או אם הוכבד האות שלפניו כמו 'וְשָׁבְה.[8] 'הַמְדברים.[9] וכן אם נפתח האות שלפניו והוארך בו מעט יהיה שוא הסמוך לו נע מעט וירפה האות שבצדו כמו וַיְדַבֵּר וַיְבָרֵךְ: וכן כל שני אותיות · בתיבה אחת צבותות[10] · זו לעומת זו עמותות[11] · כל המקרא על דרך זה · מפי כל סופר וחוזה · הסימן הזה לא ירזה[12] · אם נעיה לאות ראשון · תקדום בנעימות לחשון[13] · יפתח פיו בשוא שתחת האות הראשון[14] · כמו 'וּשְׁלָלוּ

[1] *Ps.* LXXXVI, 2. — [2] *Ez.* XXXII, 20. — [3] *Jér.* XXII, 23. — [4] *Ibid.* — [5] *Nomb.* XXI, 1; XXIV, 19; *Gen.* IX, 27. — [6] *Ez.* XXIII, 41. — [7] *Jér.* XXII, 24. — [8] Voy. p. 373, l. 12. — [9] *Ex.* VI, 27. — [10] «Liés»; dans l'Écriture seulement, comme nom, signifiant «gerbe», *Ruth*, II, 16. — [11] «Associés»; dans l'Écriture le nom de *עמית*, et *עֻמַּת*. — [12] «Cette règle ne sera pas atténuée», c'est-à-dire, ne supporte pas d'exception. — [13] Usité pour le *לקח* biblique, dans le sens de «prononciation». — [14] «On prononce avec pataḥ le schevâ qui se trouve sous la première des deux lettres semblables.»

את שוֹלֲלֵיהם.[1] השוא שתחת הלמד נע וכן 'וּבָזֲזוּ את בּוֹזְזֵיהם.[2] 'יסכהו צֲלָלי.[3] 'הַמְלַקְקִים.[4] 'קול יְלָלַת.[5] ואם אין געיה אצלם · לא יפתחו לעולם · אבל גוללם · ולא יפצחו בםלם · כמו 'הִנְנוּ אתנו לך.[6] 'הוי החוקקים חִקְקֵי און.[7] 'כי ינטו צִלְלֵי ערב.[8] 'הִנְנִי אני. ודומה · וכל מזה הומה · הוא כעור וסומה · לבורים ידמה · חוץ מחמש פסוקים[9] · על זה פוסקים · ובהן שש חלקים[10] · כי געיה להם סמוכה · ועמהם משוכה · ובהם תמוכה · ושמורה וערוכה · והם לא נפתחים · ובפה לא נפצחים · והן 'בצר להם ישחֲרֻנְנִי.[11] 'זובח תודה יכבדָנְנִי.[12] 'אז יקראֻנְנִי.[13] 'ישחֲרֻנְנִי ולא ימצאֻנְנִי.[14] 'ומשחרי ימצאֻנְנִי.[15] : וכן כל לשון אכילה · אם בשלש נקודות פעולה · בפתחה מלולה · בלי לשון כלולה[16] · כמו 'ועגת שערים תאכֲלֶנָּה.[17] השוא שתחת הכף נפתח מעט וכן 'בעצבון תאכֲלֶנָּה.[18] ודומה חוץ מאחד · בקהלת מיוחד · 'ברבות הטובה רבו אוֹכְלֶיהָ.[19] הכף נח: וכן כל לשון הליכה · לדגשה סמוכה · בפתחה ערוכה · בלשון לא כרוכה[20] · כמו אֵלֲכָה־לי אל הגדולים.[21] השוא שתחת הלמד נפתח וכן 'נֵלֲכָה־נא דרך.[22] 'עתה

[1] *Ez.* XXXIX, 10. — [2] *Ibid.* — [3] *Job*, XL, 22. — [4] *Jug.* VII, 7. — [5] *Zac.* XI, 3; dans ma copie *yalălat.* — [6] *Jér.* III, 22. — [7] *Is.* X, 11. — [8] *Jér.* VI, 4. — [9] Le *Ḳonṭeros* lit מארבעה, probablement parce que le troisième et le quatrième exemple se rencontrent dans les deux membres du même verset. — [10] Le *Ḳ.* lit : ועליו חולקים. Notre leçon offre le sens : « dans ces (cinq versets), il y a (six exemples) contraires » à la règle; car le quatrième verset cité en réunit deux. — [11] *Osée*, V, 15. — [12] *Ps.* L, 23. — [13] *Prov.* I, 28. — [14] *Ibid.* — [15] *Prov.* VIII, 17. — [16] C'est-à-dire, si le lamed a segol, il sera prononcé avec pataḥ « sans langue complète », c'est-à-dire, avec un pataḥ léger. A la fin de la Bible rabbinique : בקריאה כולה. — [17] *Ez.* IV, 13. — [18] *Gen.* III, 17. — [19] *Eccl.* V, 10. — [20] Voy. ci-après, p. 376, l. 5. — [21] *Jér.* V, 5. — [22] *Ex.* V, 3.

נֵלְכָה שָׁם.[1] כל המקרא על זה ירוץ · בדבר חרוץ · ולא פרוץ · ושאר המקרא · בלא פתחה נקרא: ועוד למקצת הסופרים כל לשון ברכה · אשר במקרא ערוכה · אם טעמה על כף נסוכה · פתחה ארוכה · כקשת דרוכה · כמו 'וַאֲבָרְכָה מְבָרְכֶיךָ.[2] 'בָּרְכֵנִי גם אני אבי.[3] 'ואני אֲבָרְכֵם.[4] 'בָּרְכוּ ה' מלאכיו.[5] ודומה ואם טעמה על בית תמוכה · כולה כרוכה[6] · כמו והתְבָּרְכוּ בו.[7] 'ויתבָּרְכוּ.[8] 'ויאמר דוד לכל הקהל בָּרְכוּ נא.[9] חוץ מאחד · במקרא מיוחד · כי על כף טעמו · והוא כרוך בנאמו · ולקצת הוא שמו · 'ו[לעליא] בְּרְכֵת.[10] ועוד למקצת הסופרים כי כל ריש אשר יהיה בין שני קמצים או בין קמץ וחרק או שרק יפתח השוא אשר תחתיו כמו הָרְכוּשׁ הָרְוָחָה הָרְפָאִים הָרְשָׁעִים הָרְדִידִים ודומה וכל זה לפי העקרים שהקדמנו שכל שוא שקדמו אות נמשך וכבד וארוך יהיה אותו השוא נע וכאלו אותה המלה מְחלקת ומקום השוא הוא תחלתה ולכך הוא נפתח וסמוך לה רפי כמו 'וְשָׁבָה וְסָגַר הַמְדַבְּרִים[11] 'הַמְדַבֵּר.[12] ודומה ודבר זה לא ישתנה · ולעולמי עד ימנה:

כבר ביארנו בחלק ראשון שיש לוו הלווי דרך בנקודתיו ותוצאותיו · וזה הוא משפטיו לפי מחלקותיו · אם היה וו הלווי על מלה שהיא מלעל תהיה הוו קמוצה ברוב המקומות כמו 'קנה שמים וָארץ.[13] 'ויאספו יין וָקיץ הרבה.[14] 'הוציא לחם וָיין.[15]

[1] I *Sam.* IX, 6. — [2] *Gen.* XII, 3. — [3] *Ib.* XXVI, 34. — [4] *Nomb.* VI, 27. — [5] *Ps.* CIII, 20. — [6] « Elle est tout enveloppée », c'est-à-dire le rêsch ne se prononce pas avec une voyelle distincte. Le contraire est exprimé par la phrase, ci-dessus, p. 375, l. 15. — [7] *Jér.* IV, 2. — [8] *Ps.* LXXII, 17. — [9] I *Chr.* XXIX, 20. — [10] *Dan.* IV, 31 ; ce verset « unique a pour nom », c'est-à-dire commence par « ולקצת », ce que signifient les mots ולקצת הוא שמו. — [11] Voy. ci-dessus, p. 373, l. 12. — [12] *Gen.* XLV, 12 et *pass.* — [13] *Gen.* XIV, 22. — [14] *Jér.* XL, 12. — [15] *Gen.* XIV, 18.

'ימה וָקדמה.[1] 'נכרתה ברית אני וָאַתה.[2] 'זהב וָכסף.[3] 'ועגל וָכבש.[4]
'ושור וָאיל.[5] ודומה ובמקצת המקומות יהיה בשוא כמו 'ואתם
אספו יין וְקיץ וְשמן.[6] 'ובקר וְצאן.[7] 'כל חלב שור וְכשב.[8] 'עם
גדול וְרב.[9] ודומה ואם יהיה ואו הלווי על מלת מלרע יהיה
בשוא כמו 'אנשים וְנשים.[10] 'מה לי וְלכם.[11] 'איש וְאשתו.[12] 'קטן
וְגדול.[13] ודומה ואם יהיה ואו הלווי בשרק עם אות נח נלוי[14] בצדו
נקרא הוׄאו כאלו הוא אׄלף קל כמו 'וקראתם בעצם.[15] 'וקצרתם
את קצירה.[16] 'ושְׁמרתם ועשיתם.[17] 'ולְמדתם אותם.[18] 'ובכן ראיתי
רשעים.[19] ודומה כאלו הן אֶקראתם אֶקצרתם אֶשמרתם אֶלמדתם
אֶבכן כולם נקראין באׄלף קל ואם היה סמוך לוׄאו הלווי אות
מאותיות אׄהׄחׄעׄ והוא בשבא ופתח יהיה על הוׄאו פתח כמו
'וַאֲכָלֻהו ויכלהו.[20] וַעֲשיתם ודומה והוא ראוי להיות שרק כמו
'ורְגמוהו.[21] ודומה אלא נפתח בשביל אות הגרון הסמוך לו שהם
פתוחין לעולם ואם היה סמוך לוׄאו הלווי יׄוד רפי יהיה הוׄאו
בחרק והיׄוד נח כאלו אינו כמו 'וִירֵא מצוה הוא.[22] 'וִיפַת תאר.[23]
'וִירִיחו סגרת.[24] 'וִיהודה בא.[25] 'וִישחקו לפנינו.[26] 'וִישיבום מדרכם
הרע.[27] 'וִיעידהו לאמר.[28] 'וִיסדתיך בספירים.[29] 'וישב אל ה'

[1] *Gen.* XXVIII, 14. — [2] *Ib.* XXXI, 44. — [3] *Ex.* XXV, 3 et *passim.* — [4] *Lév.* IX, 3. — [5] *Ib.* IX, 4. — [6] *Jér.* XL, 10. — [7] I *Chr.* XII, 40. — [8] *Lév.* VII, 23. — [9] *Deut.* II, 10. — [10] *Jér.* XL, 7. — [11] II *Sam.* XVI, 10. — [12] *Gen.* VII, 2. — [13] I *Sam.* XXV, 36. — [14] En arabe : ساكن ظاهر, traduit d'ordinaire par נח נראה. — [15] *Lév.* XXIII, 21. — [16] *Ib.* 10. — [17] *Deut.* IV, 6. — [18] *Ib.* V, 1. — [19] *Eccl.* VIII, 10. — [20] *Jér.* X, 25. — [21] *Deut.* XXI, 21. — [22] *Prov.* XIII, 13. — [23] I *Sam.* XXV, 3. — [24] *Jos.* VI, 1. — [25] II *Chr.* XX, 24. — [26] II *Sam.* II, 14. — [27] *Jér.* XXIII, 22. — [28] I *Rois*, XXI, 10. — [29] *Is.* LIV, 11.

כאלו הוא וְאָמרו וכן וְהָיָה יצא השוא בקמץ קל ואם יש עמו
נעיה יצא כמלך וֶהָיָה כאלו היא וְהָיָה וכן רְחוקה יצא השוא
בחולם קל ואם יש עמו געיה נקרא כחולם שלם כמו 'רְחוקָה־היא.[1]
כאלו היא רחוקָה היא וכן 'וְחָלָה חרב.[2] בקמץ קל וכן 'וְחִכְּךָ.[3]
יצא בחרק קל וכן 'ברוך ה' לְעולם.[4] השוא יוצא בחולם קל ואם
יש נעיה יוצא בחולם שלם כמו 'יהי שמו לְעולם.[5] כאלו הוא
נקוד לעולָם 'ועלה הגבול.[6] בקמץ קל 'ואם רע בְּעֵיניכם.[7] בצירי
שלם זה הוא דרך אֹהֹחֹעֹ בשוא הסמוך לו והוא שיהיה האות
שעליו השוא משאר אותיות חוץ מֹאֹהֹחֹעֹ אבל אם היה האות
בעל השוא מאותיות אֹחֹהֹעֹ וסמוך לו אות כמותו מֹאֹחֹהֹעֹ אין
השוא יוצא במלך הסמוך לו אלא בנקודות שעליו בלבד לפי
שאותיות אֹחֹהֹעֹ אינן יוצאין בשוא לבדו אלא בשוא ופתח או
בשוא וקמץ ברוב המקומות לפיכך נקרא במלכו ואינו נקרא
במלך האות הסמוך לו כמו 'יִמְחֲאוּ כף.[8] השוא שתחת החית
יוצא בפתח שעמו לא בשרק שעל האלף ודן על דרך זו:

החלק השני כל שוא שיהיה על אות חוץ מאותיות אֹחֹהֹעֹ וסמוך
לאותו האות יוד יצא היוד במלכו ויצא השוא הסמוך לו בחרק
קל לעולם ואם יש עמו געיה יצא בחרק שלם כמו לְיִרמיה
'לְיִשְׁבְּקשה.[9] 'וְיואח.[10] 'בְּיֶקֶב.[11] בְּיום 'לְיַבשה[12] בכולן יצא השוא
בחרק קל ואם יש עמו געיה יצא בחרק שלם כמו 'כי בְּיַד אשה.[13]

[1] *Jug.* XVIII, 28. Voy. Norzi; il cite la massore qui distingue notre passage de *Deut.* XXX, 11. — [2] *Osée*, XI, 6. — [3] *Cant.* VII, 10. — [4] *Ps.* LXXXIX, 52. — [5] *Ib.* LXXII, 17. — [6] *Jos.* XV, 6 et *passim*. — [7] *Ib.* XXIV, 15. — [8] *Is.* LV, 12. — [9] I *Chr.* XXV, 24. — [10] II *Rois*, XVIII, 18. — [11] *Jug.* VII, 25. — [12] *Ps.* LXVI, 6. — [13] *Jug.* IV, 9.

כאלו היא בְּיַד ואם יאמר אדם הואיל והשוא שיש עמו געית נקרא כמלך למה לא נקדוהו במלך מתחלתו ידע כי השוא שקודם היוד סמן למנוכר[1] ואלו היה מלך היה מיודע[2] כמו 'בְּיוֹם זבחכם.[3] מנוכר כלומר באיזה יום שיהיה בַּיּוֹם הַהוּא מיודע 'הפך ים לְיַבָּשָׁה.[4] מנוכר 'בַּיַּבָּשָׁה עבר ישראל.[5] מיודע וכן ברוב המקרא והכתוב צריך למנוכר ולמיודע לפיכך ינקד בשוא כדי שיוכר שהוא מנוכר ונקרא באיזה מלך הראוי שחָברו עליו ועל עלה זו שנוי כל השואין שבכל החלקים: החלק השלישי שאר האותיות והן שבעה עשר החזר היוד עליהן והיו שמונה עשר אלו השמונה עשר אם היו בראש התיבה ואין סמוך להן לא אֹחֹהֹעֹ ולא יוֹד יצא השוא שתחתיהן במלך קל והוא הפתחה לעולם כמו 'בְּרָב עָם.[6] 'גְּרֻשׁוֹתֵיכֶם.[7] דְּרָכָיו וְרֹאשׁ זְכוֹר לְמֶלֶךְ ודומה כולן יוצאין בפתח קל ואם יאמר אדם למה לא יהיה תחתיהן פתח עם השוא ידע כי כבר חָברו בעלי הלשון והדקדוקיין שלא יעשו על אות אחת שוא ומלך אלא אֹחֹהֹעֹ בלבד לפי שהן אותיות הגרון ואם יאמר למה לא יהיה תחתיהן פתח לבדו אמור לו אינן ראוין לפתח כי הפתח יחזק המלה ויסמך לו דגש ברוב המקומות וזו ראויה לרפיון וראויה לפתחה לפיכך עושין השוא והקורא אותה יפתחה בפיו ואם יש עם השוא שתחתיהן געיה יצאו בפתח שלם כמו 'לְנַחֲלַת בני ישראל.[8] 'בְּבֹא אליו.[9] 'צְרוֹר הַמֹּר.[10] ודומה: בענין השוא האות שיש עליו השוא לעולם

[1] منكّر, « indéterminé, sans article. » — [2] معرّف, « déterminé, avec article. » — [3] *Lév.* XIX, 6. — [4] *Ps.* LXVI, 6. — [5] *Jos.* IV, 22. — [6] *Prov.* XIV, 28. — [7] *Ez.* XIV, 9. — [8] *Ez.* XXXV, 15. — [9] *Ps.* LI, 2. — [10] *Cant.* I, 13.

אי אפשר שיהיה תחתיו טעם כי הטעם ימשוך האות ויאריך בו
והשוא הנח והנד אי אפשר להאריך בהן אלא יוצאין בפתיחת
הפה בלא הרגשה חזקה כמו בּי בְּראשית נקרא השוא בפתחה
ואינה נמשכת כדי שתסבול טעם אלא מתגלגלת בפה ודולגת
למלך הסמוך לה לפיכך אי אפשר שיהיה טעם עם השוא לעולם
שהן חלוף זה לזה הטעם מושך והשוא אינו נמשך לכך
נמנע והגעיה אינה טעם אלא סימן לפתיחת השוא בלבד :
ודע שהשוא הנד אם יהיה אחריו אות מאותיות בּגּדּ כּפּתּ לא
יהיה דגש לעולם אלא רפי כמו כְּכַלּוֹת בְּבוֹאם בְּכָל ודומה ואם
יאמר אדם הלא מלת שְׁתֵּי ושְׁתַּים השוא נד והן דגש אמור לו
שיש שם אלף נעלם קודם השין ונקראת כאלו היא באלף קל
כמו אֶשְׁתִּי[1] ונמצא השוא אינו נד אלא נח וכל שוא נח סמוך
לו דגש כמו שביארנו ומפני מה לא ימצא דגש אחר שוא נד
לפי שהדגש ממשיך האות ומכבידו והשוא הוא נדפק ואינו
נמשך לכך לא יהיה סמוך לו אלא רפי ודע שהשוא הנד לא
יתחבר עם מלך באות אחת מכל האותיות אלא עם אחהע בלבד
כמו אֲני ה׳[2] חֲלא הוא[3] וַחֲנה[4] עֲלו אלי[5] ודומה ואם יאמר
אדם הלא דל מרדֳכי בשוא וקמץ וכן קֳדם[6] קֳדמיהון[7] מֳשכו
אותה[8] דִי אנא בֲנֵיתה[9] לא תבשל גֲדי[10] שִׁבֳּלים[11] שִׁבֳּלֵי[12] ודומה
אמור לו זה אזהרה וזירוז למקצת הסופרים כדי שיוציאו אלו
האותיות שלמים ולא ינמגמו בהם ומקצת ספרים ימצאו בהם

[1] Voy. Parchon, *Lexicon hébr.* Presbourg, 1844, fol. 4, col. 3. — [2] *Passim.* — [3] *Jos.* x, 13. — [4] II *Sam.* xii, 28. — [5] *Jos.* x, 4. — [6] *Passim.* — [7] *Dan.* iv, 4. — [8] *Ez.* xxxii, 20. — [9] *Dan.* iv, 27. — [10] *Ex.* xxiii, 19. — [11] *Gen.* xli, 5. — [12] *Zac.* iv, 12.

ומקצת לא ימצאו אלא מוציאין אותן בפה בלְבד בשעת קריאה
ודע שבזמן שיהיה המלך עם השוא באותיות אֹחֹהֹעֹ אין המלה
נקראת אלא בשוא וחטף מן המלך כמו 'חֱרֵם ובית־עֲנָת.[1]
נקרא השוא בקמץ חטף נמצא העיקר הוא השוא והמלך מסייע
לו ואלו היה המלך עיקר לא היו עושין תשוא שהשוא הוא
צריך למלכים ואין המלכים צריכין לו ואי אפשר שיתקבץ השוא
עם המלך אלא בשלשה מלכים בלבד הקמץ והפתח והסגול
לפי שהן קרובין לו אבל שאר מלכים אי אפשר: ודע ששוא נח
בתחלת התיבה אי אפשר לפי שאין מתחילין בתיבה באות נח
אלא באות נד לעולם לפיכך כל שוא בתחלת התיבה הוא נד
וסמוך לו רפי כמו בְּבֹאם ודומה וכל שוא באות שני מן התיבה
הוא נח וסמוך לו דגש אלא אם כן נכבד האות הראשון והוארך
בו[2] יהיה השוא נד ויסמך לו רפי כמו 'וְשַׁבֵּה.[3] כאלו הוא תיבה
לבדה והשניה שַׁבֵּה לבדה ונמצא השוא בתחלת התיבה שהוא
נד כמו שאמרנו ולכן נסמך לו רפי וכן 'וְסַגַּר פם אריותא.[4] 'וְזַהַב
הארץ.[5] ודומה ואם לא הוארך הוא יהיה השוא נח וסמוך
לו דגש וכן אם אין טעם בתיבה אף על פי שיש בתחלתה
געיה יהיה השוא נח כמו 'וּדְמֵה־לְךָ.[6] נמצא הגעיה תוכיח במקצת
מקומות על תוצאות השוא אם הוא נח או נד וכבר אמרנו
שהשוא הנד לא יסמך לו שוא נח אלא באות שלישי או יתר

[1] *Jos.* XIX, 38. Ce dernier mot est ainsi ponctué dans le ms. — [2] «Lorsque la première lettre a été alourdie et qu'on lui a donné un *ma'ărâkâh*, ou *ga'yâ.*» — [3] *Jug.* V, 12. — [4] *Dan.* VI, 23. — [5] *Gen.* II, 12. Exemple mal choisi, puisque la troisième lettre n'est pas susceptible de dagesch. — [6] *Cant.* VIII, 12. Voy. Norzi, sur *Jug.* V, 12.

כמו בְּיִשְׂרָאל ואם יאמר אדם הלא מלת 'שָׁמְרָה נפשי.[1] 'מָשְׁכוּ אותה.[2] ודומה שוא נד בצד שוא נח אמור לו אלו המלות אין לשוא בתחלתן לא טעם ולא עילה ואי אפשר להוציאו בפה ולא עשו אותו אלא כדי לחטוף בקמץ ולהקל בו כדי שלא יכבד וכבר אמרנו שאי אפשר לשני שואין נדין כאחת או נחים כאחת או נד ונח כאחת אלא בזמן שיהיו שני שואין כאחת יהיה הראשון נח והשני נד בכל מקום ולא ימצאו שני שואין נחין כאחת אלא בסוף התיבה בלבד כמו 'יוֹשַׁבְתְּ בלבנון.[3] 'מְקֻנַּנְתְּ בארזים.[4] וכן 'וְיִשְׁבְּ וַיֵּרְדְּ יֶפְתְּ.[5] ודומה וכן יורה על הנקבה 'וְיָשַׁבְתְּ על מטה.[6] ודומה וכל שוא יחידי באמצע התיבה לעולם נח כמו 'זִמְרִי מִשְׁעִי דִבְרִי. ודומה אלא אם היה בו דגש הרי הוא נד כמו אִתְּךָ אִתְּכֶם 'אֶתְקָנְךָ.[7] ודומה או אם הוכבד האות שלפניו כמו 'וְשָׁבָה.[8] 'הַמְדברים.[9] וכן אם נפתח האות שלפניו והוארך בו מעט יהיה שוא הסמוך לו נע מעט וירפה האות שבצדו כמו וַיְדַבֵּר. וַיְבָרֵךְ: וכן כל שני אותיות · בתיבה אחת צבותות[10] · זו לעומת זו עמותות[11] · כל המקרא על דרך זה · מפי כל סופר וחוזה · הסימן הזה לא ירוזה[12] · אם נגיה לאות ראשון · תקדום בנעימות לחשון[13] · יפתח פיו בשוא שתחת האות הראשון[14] · כמו 'וְשָׁלֲלוּ

[1] *Ps.* LXXXVI, 2. — [2] *Ez.* XXXII, 20. — [3] *Jér.* XXII, 23. — [4] *Ibid.* — [5] *Nomb.* XXI, 1; XXIV, 19; *Gen.* IX, 27. — [6] *Ez.* XXIII, 41. — [7] *Jér.* XXII, 24. — [8] Voy. p. 373, l. 12. — [9] *Ex.* VI, 27. — [10] «Liés»; dans l'Écriture seulement, comme nom, signifiant «gerbe», *Ruth*, II, 16. — [11] «Associés»; dans l'Écriture le nom de עמית, et עֻמַּת. — [12] «Cette règle ne sera pas atténuée», c'est-à-dire, ne supporte pas d'exception. — [13] Usité pour le לַחַשׁ biblique, dans le sens de «prononciation». — [14] «On prononce avec pataḥ le schevâ qui se trouve sous la première des deux lettres semblables.»

את שׁוֹלֲלֵיהֶם.[1] השוא שתחת הלמד נע וכן 'וּבָֽזְזוּ את בֹּֽזְזֵיהֶם.[2] 'יסכהו צֶֽאֱלָלָיו[3] 'הַמְלַֽקְקִים.[4] 'קוֹל יְֽלָלַת.[5] ואם אין געיה אצלם · לא יפתחו לעולם · אבל נוללם · ולא יפצחו במלם · כמו 'הִנְנוּ אתנו לך.[6] 'הוי החוקקים חִקְקֵי און.[7] 'כי ינטו צִלְלֵי ערב.[8] 'הִנְנִי אני. ודומה · וכל מזה חומה · הוא כעור וסומה · לבורים ידמה · חוץ מחמש פסוקים[9] · על זה פוסקים · ובהן שש חלקים[10] · כי נעירה להם סמוכה · ועמהם משוכה · ובהם תמוכה · ושמורה וערוכה · והם לא נפתחים · ובפה לא נפצחים · והן 'בצר להם ישַׁחֲרֻנְנִי.[11] 'זובח תודה יכבְּדָֽנְנִי.[12] 'אז יקרָאֻֽנְנִי.[13] 'ישַׁחֲרֻֽנְנִי ולא יִמצָאֻֽנְנִי.[14] 'ומשחרי ימצָאֻֽנְנִי.[15] : וכן כל לשון אכילה · אם בשלש נקודות פעולה · בפתחה מלולה · בלי לשון כלולה[16] · כמו 'ועגת שערים תֹּאכְלֶֽנָּה.[17] השוא שתחת הכף נפתח מעט וכן 'בעצבון תֹּאכֲלֶֽנָּה.[18] ודומה חוץ מאחד · בקהלת מיוחד · 'ברבות הטובה רבו אֹכְלֶֽיהָ.[19] הכף נח: וכן כל לשון הליכה · לדגשה סמוכה · בפתחה ערוכה · בלשון לא כרוכה[20] · כמו אֵֽלֲכָה־לי אל הגדולים.[21] השוא שתחת הלמד נפתח וכן 'נֵֽלֲכָה־נא דרך.[22] 'עתה

[1] *Ez.* XXXIX, 10. — [2] *Ibid.* — [3] *Job*, XL, 22. — [4] *Jug.* VII, 7. — [5] *Zac.* XI, 3; dans ma copie *yalălat.* — [6] *Jér.* III, 22. — [7] *Is.* X, 11. — [8] *Jér.* VI, 4. — [9] Le *Ḳonṭeros* lit מארבעה, probablement parce que le troisième et le quatrième exemple se rencontrent dans les deux membres du même verset. — [10] Le *Ḳ.* lit : ועליו חולקים. Notre leçon offre le sens : « dans ces (cinq versets), il y a (six exemples) contraires » à la règle; car le quatrième verset cité en réunit deux. — [11] *Osée*, V, 15. — [12] *Ps.* L, 23. — [13] *Prov.* I, 28. — [14] *Ibid.* — [15] *Prov.* VIII, 17. — [16] C'est-à-dire, si le lamed a segol, il sera prononcé avec pataḥ « sans langue complète », c'est-à-dire, avec un pataḥ léger. A la fin de la Bible rabbinique : בקריאה כולה. — [17] *Ez.* IV, 13. — [18] *Gen.* III, 17. — [19] *Eccl.* V, 10. — [20] Voy. ci-après, p. 376, l. 5. — [21] *Jér.* V, 5. — [22] *Ex.* V, 3.

נִלְכָה שָׁם.[1] כל המקרא על זה ירוץ · בדבר חרוץ · ולא פרוץ · ושאר המקרא · בלא פתחה נקרא: ועוד למקצת הסופרים כל לשון ברכה · אשר במקרא ערוכה · אם טעמה על כף נסוכה · פתחה ארוכה · כקשת דרוכה · כמו 'ואברֲכה מברֲכיך.[2] 'ברֲכני גם אני אבי.[3] 'ואני אֲבָרֲכֵם.[4] 'בָּרֲכוּ ה' מלאכיו.[5] ודומה ואם טעמה על בית תמוכה · כולה כרוכה[6] · כמו והתבָּרֲכו בו.[7] 'ויתבָּרֲכו.[8] 'ויאמר דוד לכל הקהל בָּרֲכו נא.[9] חוץ מאחד · במקרא מיוחד · כי על כף טעמו · והוא כרוך בנאמו · ולקצת הוא שמו · 'ו[לעליא] בִּרְכֵת.[10] ועוד למקצת הסופרים כי כל ריש אשר יהיה בין שני קמצים או בין קמץ וחרק או שרק יפתח השוא אשר תחתיו כמו הָרֲכוּשׁ הָרֲוָחה הָרֲפָאים הָרֲשָׁעים הָרֲדִידים ודומה וכל זה לפי העקרים שהקדמנו שכל שוא שקדמו אות נמשך וכבד וארוך יהיה אותו השוא נע וכאלו אותה המלה מְחלקת ומקום השוא הוא תחלתה ולכך הוא נפתח וסמוך לה רפי כמו 'וְשָׁבָה וְסָגַר הַמֲדברים[11] 'הַמֲדבר.[12] ודומה ודבר זה לא ישתנה · ולעולמי עד ימנה:

כבר ביארנו בחלק ראשון שיש לוו החלוי דרך בנקודתיו ותוצאותיו · וזה הוא משפטיו לפי מחלקותיו · אם היה וו החלוי על מלה שהיא מלעל תהיה הוו קמוצה ברוב המקומות כמו 'קנה שמים וָארץ.[13] 'ויאספו יין וָקיץ הרבה.[14] 'הוציא לחם וָיין.[15]

[1] I *Sam.* IX, 6. — [2] *Gen.* XII, 3. — [3] *Ib.* XXVI, 34. — [4] *Nomb.* VI, 27. — [5] *Ps.* CIII, 20. — [6] « Elle est tout enveloppée », c'est-à-dire le rêsch ne se prononce pas avec une voyelle distincte. Le contraire est exprimé par la phrase, ci-dessus, p. 375, l. 15. — [7] *Jér.* IV, 2. — [8] *Ps.* LXXII, 17. — [9] I *Chr.* XXIX, 20. — [10] *Dan.* IV, 31; ce verset « unique a pour nom », c'est-à-dire commence par « ולקצת », ce que signifient les mots ולקצת הוא שמו. — [11] Voy. ci-dessus, p. 373, l. 12. — [12] *Gen.* XLV, 12 et *pass.* — [13] *Gen.* XIV, 22. — [14] *Jér.* XL, 12. — [15] *Gen.* XIV, 18.

'ימה וָקדמה.[1] 'נכרתה ברית אני וָאַתה.[2] 'זהב וָכסף,[3] 'ועגל וָכבש,[4] 'ושור וָאיל.[5] ודומה ובמקצת המקומות יהיה בשוא כמו 'ואתם אספו יין וְקיץ וְשמן,[6] 'ובקר וְצאן,[7] 'כל חלב שור וְכשב.[8] 'עם גדול וְרב.[9] ודומה ואם יהיה ואו הלווי על מלת מלרע יהית בשוא כמו 'אנשים וְנשים.[10] 'מה לי וְלכם.[11] 'איש וְאשתו.[12] 'קטן וְגדול.[13] ודומה ואם יהיה ואו הלווי בשרק עם אות נח נלוי[14] בצדו נקרא הוֹאו כאלו הוא אֹלף קל כמו 'וּקראתם בעצם.[15] 'וּקצרתם את קצירה,[16] 'וּשְׁמרתם ועשיתם,[17] 'וּלְמדתם אותם.[18] 'וּבכן ראיתי רשעים,[19] ודומה כאלו הן אֻקראתם אֻקצרתם אֻשמרתם אֻלמדתם אֻבכן כולם נקראין באֹלף קל ואם היה סמוך לוֹאו הלווי אחת מאותיות אֹהֹחֹעֹ והוא בשבא ופתח יהיה על הוֹאו פתח כמו 'וַאֲכָלֻהו ויכלהו.[20] וַעֲשיתם ודומה והוא ראוי להיות שרק כמו 'וּרְגמוהו.[21] ודומה אלא נפתח בשביל אות הגרון הסמוך לו שהם פתוחין לעולם ואם היה סמוך לוֹאו הלווי יוֹד רפי יהיה הוֹאו בחרק והיוֹד נח כאלו אינו כמו 'וִירֵא מצוה הוא,[22] 'וִיפַת תאר,[23] 'וִירִיחו סגרת,[24] 'וִיהודה בא,[25] 'וִישחקו לפנינו,[26] 'וִישיבום מדרכם הרע,[27] 'וִיעידהו לאמר,[28] 'וִיסדתיך בספירים,[29] 'וישב אל ה'

[1] *Gen.* XXVIII, 14. — [2] *Ib.* XXXI, 44. — [3] *Ex.* XXV, 3 et *passim.* — [4] *Lév.* IX, 3. — [5] *Ib.* IX, 4. — [6] *Jér.* XL, 10. — [7] I *Chr.* XII, 40. — [8] *Lév.* VII, 23. — [9] *Deut.* II, 10. — [10] *Jér.* XL, 7. — [11] II *Sam.* XVI, 10. — [12] *Gen.* VII, 2. — [13] I *Sam.* XXV, 36. — [14] En arabe : ساكن ظاهر, traduit d'ordinaire par נח נראה.— [15] *Lév.* XXIII, 21. — [16] *Ib.* 10. — [17] *Deut.* IV, 6. — [18] *Ib.* V, 1. — [19] *Eccl.* VIII, 10. — [20] *Jér.* X, 25. — [21] *Deut.* XXI, 21. — [22] *Prov.* XIII, 13. — [23] I *Sam.* XXV, 3. — [24] *Jos.* VI, 1. — [25] II *Chr.* XX, 24. — [26] II *Sam.* II, 14. — [27] *Jér.* XXIII, 22. — [28] I *Rois*, XXI, 10. — [29] *Is.* LIV, 11.

וירחמהו.[1] 'ויערו את הארון.[2] 'וישלחם ויהפכו ארץ.[3] 'כרמים ויגבים.[4] 'ויזניה בן הושעיה.[5] ואם היה ואו הלווי סמוך ליוד נח והוא לשעבר תהיה הואו בפתח והיוד בשוא כמו 'ואכלהו ויכלהו.[6] 'ויעידהו אנשי הבליעל.[7] 'וידברו אליו.[8] ואם יהיה היוד הסמוך לואו הלווי בחרק והואו היה בשבא תקרא הואו בחרק קל כמו שאמרנו כמו 'וייעפו נערים ויגעו.[9] 'הן יבשו ויכלמו.[10] וכן אם היה היוד בקמץ או בפתח או בצירי וכו' כמו 'ויהפכו ארץ.[11] 'ויבא כגשם.[12] 'וישבו בארץ.[13] ואם היה ואו הלווי שרוק והוא סמוך לאות בומף והיו נדים באיזה מלך היה[14] נקרא הואו באלף קל כמו 'ומל ה' אלהיך את לבבך.[15] 'ומלאו פני תבל ערים.[16] 'ומשמרתם.[17] 'ומתו גדולים.[18] 'ומת בהר.[19] 'ובאו ורננו.[20] 'ובא המלך דוד.[21] 'וברא ה' על כל מכון.[22] 'ובאש היאר.[23] 'וברך את בית עבדך.[24] 'ופגשו ציים את איים.[25] 'ופה ישית בגאון גליך.[26] 'ופרו ורבו.[27] 'ופניתי אליכם.[28] כולם נקראים באלף קל ופעמים תהיה סמוכה לבומף ואינה בשרק אלא בקמץ כמו 'רשעים קברים ובאו.[29] 'יוצא ובא.[30] 'גפרית ומלח.[31] 'ומתו כל הצאן.[32] 'ופיהו מבית לכתרת.[33] ודומה :

[1] *Is.* LV, 7. — [2] II *Chr.* XXIV, 11. — [3] *Job.* XII, 15. — [4] *Jér.* XXXIX, 10. — [5] *Ib.* XLII, 1. — [6] *Ib.* X, 25. — [7] I *Rois*, XXI, 12. — [8] *Gen.* XLIII, 19. — [9] *Is.* XL, 13. — [10] *Ib.* XLI, 11. — [11] *Job*, XII, 15. — [12] *Osée*, VI, 4, — [13] *Gen.* XXXIV, 21. — [14] « Par quelque voyelle que ce fût ». — [15] *Deut.* XXX, 6. — [16] *Is.* XIV, 21. — [17] *Nomb.* III, 31. — [18] *Jér.* XVI, 6. — [19] *Deut.* XXXII, 50. — [20] *Jér.* XXXI, 12. — [21] II *Sam.* XVI, 5. — [22] *Is.* IV, 5. — [23] *Ex.* VII, 18. — [24] II *Sam.* VII, 29. — [25] *Is.* XXXIV, 14. — [26] *Job*, XXXVIII, 11. — [27] *Gen.* VIII, 17. — [28] *Lév.* XXVI, 9. — [29] *Eccl.* VIII, 10. — [30] II *Chr.* XVI, 1. — [31] *Deut.* XXIX, 22. — [32] *Gen.* XXXIII, 13. — [33] I *Rois*, VII, 31. Voy. aussi *Riḳ.* 120, l. 14; mais nos édit. portent ופיסו (*oufihou*), et la Mas-

ודע והבין שהקמץ והצירי לא יבאו לעולם אלא על אות רך נח כתוב או אינו כתוב כמו בָּרָא עָשָׂה קָרָא רָאָה בָּנָה יֵרֵד יֵצֵא מֵאֵן חֵרֵף ופתח וסגול לא יבאו אלא על אות נח מצוי ואינו מן תאותיות הרכים כמו אסר שָׁמַר עָמַד נָתַן אֶקרא אֶזרוע אֶקחה מֶרכבה מֶמשלה ודומה וזה שאמרנו הוא ברוב ואפשר שיתחלף זה בזה וזה בזה שכל דקדוקי הלשון אינם בנויים אלא על הרוב: נשלם החלק השני:

## החלק השלישי

בענין הטעמים והמשרתים לטעמים ושמותן וצורתן ומחלקותן ושאר ענייניהם וכל הנלוה אליהם:

כבר ביארנו שהטעמים צריכין להם לבאר בהן עניני הדברים· ולתרץ בהן מאמרים · ולולא הטעמים לא נחלק כל ענין · ולא עמד כל בנין · ולא נודע זכר מנקבה · ולא שעבר להבא · ולא שָׁבוּ לשָׁבוּ[1] · ולא דומה להן גם לא יתבארו עניני הפיסוק אלא בטעמים שהוא מישב זו המלה ופוסק בזו ומחביר זו לזו ואז ירוץ הקורא ולא יכשל ואם לא ידע בטעמי הפיסוק יתחלפו הענינים · ויתקלקלו הבנינים · ומהפך דברי אלהים חיים · והרי אנו כותבין כאן צורתן ושמותן ותוצאותם · ועניננם לפי מחלקותם· והכל בדרך קצרה כמו שעשינו בשני חלקים הראשונים:

שער הטעמים · הם שנים עשר רשומים · כמאורות מסוימים · מהם קטנים ומהם רמים · חרוזים ולא נעלמים · מפי נבונים

sore qui aurait pu le distinguer de *Jér.* XXXIV, 3, ne le mentionne pas. On ne le trouve pas non plus *Ochlah W'ochlah*, n° 71. —

[1] Le premier de la racine שוב, et le second de la racine שבה.

וחכמים · בשום שכל חתומים · הראשון נקרא פזֵר · על התיבה כנזר · מגביה וחוזר · ובלשון מתפזר · השני נקרא תְלשה · בשני פעמים חשה · בפנים ואחור נשה · וגוררת טעמים בדרישה · השלישי נקרא טרֹס · נדחה בשתי אצבעות כפרס · אחד באחד כקרס · מחובר בלי חרש · הרביעי נקרא פשטֹה · והוא היָתיב[1] · בחֵיך ובלשון מבטה · ובשני פעמים פשוטה · החמישי נקרא זקֵף · ממשיך המלה ועוקף · והוא מכל טעם שקף · מיוחד באצבע זקף · הששי נקרא אתנָחה · והוא מכל טעם נחה · ריחה נודף כשמן המשחה · ממצעת הפיסוק ומרויחה · השביעי נקרא זרקה ונקרא צנורי · ולפניה סגלה כגל צרורי[2] · מנגחת כשור וכארי · השמיני נקרא לגרמֵיה · וגם נקרא פסקה · והוא שופר ומקל חקוקה · בה אדוקה[3] · וזן אל זן מפיקה · התשיעי נקרא רבִיע וגם נקרא נגדה · והוא נקודה אחת למעלה נקודה · ויוצאה בנחת וברעדה[4] · העשירי נקרא תבִרה · נמשכת בכל המקרא · קבועה בתוך התיבה כקורה · מהפכת היד והתיבה משבירה · אחד עשר הוא הטפחָה · אשר לאחור מתוחה · במהרה בא לשיחה · וסמוך לה אתנחה · שנים עשר הוא הסלוק · אשר בו ענין מחבירו חלוק · מוכיח כנר דלוק · שזה סוף הפיסוק · סימנם פת"ט יז"א זל"ר תט"ס אלו הן הטעמים שנים עשר · בדעת וחכמה ומוסר · מלאים בלי מחסור · כל אחד בעצמו כמלך או שר ·

[1] Ce quatrain incomplet pourrait facilement être complété en ajoutant à cet endroit le mot מלמטה. — [2] Le *K*. et la Bible rabbinique, édition de Venise, 1518, portent קבלה להורי, ce qui complète le quatrain. — [3] Dans la copie חדוקה בה. — [4] Le *K*. et la Bible rabbinique ajoutent : מכפלת נפה בלמידה.

זה עם זה נאסר • והם יסודות הבנין • והם פוסקי הענין • והם
ראשית כל קנין • לחכם ונביא ומלך ודיין • שבהם יתבאר ענינו •
וצחות לשונו • ומתק הגיונו • וניבו לכל יערב • ויחיה עליהם כמו
רב • ושמונה משרתים • לטעמים חרותים • הראשון אזלה • לעולם
עולה • השני מארכה • עומדת כחץ דרוכה • השלישי דרגה והוא
שלשלה • פעם יורדת ופעם עולה • הרביעי נטוית • במקום מפחת
חנויה • החמשי היא עגלה • עם גלגל כלולה • הששי שופר • תואר
בו ישפר • השביעי שופר הפוך • עומד בקרן הפוך • השמיני שופר
לגרמיה • • והוא מן הטעמים מנויה • זה הוא שמות הטעמים
והמשרתים וכל אחד מהן גלוי ונעלם • ידועים בפי כל ישראל
כולם • סמוכים לעד לעולם[1] • ולא ימצא פסוק במקרא כולל כל
הטעמים והמשרתים אלא שני פסוקים נמצא בכל אחד מהם אחד
עשר מן השרים ורוב המשרתים ואלו הן 'ויאמרו אליו איש • עלה
לקראתינו ויאמר אלינו לכו שובו אל־המלך אשר־שלח אתכם
ודברתם אליו כה אמר ה׳ המבלי אין־אלהים בישראל אתה שלח
לדרש בבעל זבוב אלהי עקרון לכן המטה אשר־עלית שם
לא־תרד ממנה כי־מות תמות.[2] 'ויצאו ישבי • ערי ישראל ובערו
והשיקו בנשק ומגן וצנה בקשת ובחצים ובמקל יד וברמח ובערו
בהם אש שבע שנים.[3] אלו הן הטעמים והמשרתים שלכל
המקרא חוץ משלשה ספרים • תלים איוב ומשלי היקרים • כי
יש להם טעמים אחרים • שרים ומשרתים • והן שמונה שרים
ועשרה משרתים • ואלו הן לפי צורתן הראשון פזר • הוא הקול
יפזר • השני רביע • לטעמים יופיע • השלישי לגרמיה • והוא

[1] Voy. *Ps.* cxi, 8. — [2] II *Rois*, i, 6. — [3] *Ez.* xxxix, 9.

פסקה · מקל למעלה ובין תיבות חקוקה · הרביעי היא זרקא · תאיר כפנים[1] וכאבוקה · החמישי הוא יתיב והוא פשטא · מקדמת למלך למטה · הששי הוא אתנחה · רווחת ומרויחה · השביעי הוא טפחה · נקודה ופשטה לא מזיחה · השמיני הוא סלוק · בו יודע סוף הפיסוק · והעשרה משרתים הם שופר מפוז [ושופר מונח][2] ושופר הפוך וצנורית ומקל ודחויה ושוכב ונטויה ומארכה ושלשלת ויםצא פסוק אחד יש בו שמונת הטעמים השרים וזה הוא על־זאת יתפלל כל־חסיד · אליך לעת מצא רק לשטף מים רבים אליו לא יגיעו.[3] כולם שמונה עשר נחקקים · שמונה טעמים מםתיקים · ועשרת נינון מפיקים · וכולם כראי חזקים[4] · זה לזה נזקקים · והדברים עתיקים :

שער נתזור ונבאר חילוק הטעמים והמשרתים של אחד ועשרים ספרים כבר ביארנו ששמות הטעמים והמשרתים וצורותם חברו עליו האחרונים אבל הראשונים היו יודעין הענין ומפסיקין במלה הנפסקת · ומצמידין במלה הנצמדת · ומגביהין במלה הנגבהת · ומשבירין במלה הנשברת · והיה הכל קשור בניבם · ושמור בלבם · וכיון שראו האחרונים שחסר המדע · ונתחלף המודע · עמדו וחיברו אלו הטעמים לפי שמותם וצורתם וחקקום בספרים · כדי שיהיו לעין הכל מאירים · וירוצו בהם הקורים :

דע שהטעמים השרים · הם העקרים · שבהן יפסקו הענינים · ויעמדו כל הבנינים · והמשרתים יהיו על מלה שאינה ראויה

[1] Une des copies porte כפכים; ce serait le mot *φανός* « flambeau », usité dans les ouvrages aggadiques. — [2] Ce *serviteur* qui complète le nombre de dix manque dans la copie. (Voy. ci-après, note III.) — [3] *Ps.* XXXII, 6. — [4] Allusion à *Job*, XXXVII, 18.

להפסק לפי שאי אפשר שתהיה תיבת אחת או שתים בלי טעם כלל לא שר ולא משרת אלא אותיות או מלות[1] יהידות יהו מקפין להעריב הלשון לפיכך כל מלה שאינה ראויה לשר עושין לה משרת להחזיקה מעט ולא יתרפקו המלות זו על זו :

והמשרתים מתחלקים לכל השרים ומתחלפין בשירותן יש שר שראוי לשמשו משרת אחד בלבד או שנים ויש שהוא ראוי לשנים ולשלשה וכן לארבעה וחמשה וכל שר או משרת יש לו ניגון ונעימה לבדו ולא ישוו זה לזה ואם שוו ישוו בדרך אחת או שתים לא בכל הדרכים לפי כך היו שמותיהן כך וכך ומנינן כך וכך ואלו היתה נעימת השרים והמשרתים שוות היו כולן שם אחד וצורה אחת ודבר גלוי הוא זה לכל המבינים:

והטעמים השרים נחלקים לשלשה חלקים מהן דרך גובה ומהן דרך רום ומהן דרך שחייה ואינה שחייה אלא קול נצב שאינו לא למעלה ולא למטה דרך גובה נכנס תחתיו שלשה והם פזר תלשה וטרס ודרך רום נכנס תחתיו ששה והם זרקה לגרמיה · רביע תביר טפחה סלוק ודרך נצב נכנס תחתיו שלשה והם יתיב זקף אתנחה וכן יש למשרתים כמותן לפיכך יהיה כל טעם על מלה הראויה לו וכן כל משרת על מלה הראויה לו והמשרת הוא בשביל השר לפי כך אי אפשר שיהיה אלא והוא סמוך לשר לעולם והשר אפשר שימצא בלא משרת לפי שהמשרת צריך לשר ואין השר צריך למשרת אלא בין היה בין לא היה כמו

[1] Il ne s'agit pas de *lettres*, comme le mot *ôtiôt* pourrait le faire supposer; *ôtiôt*, comme *millôt*, rend l'arabe حروف, qui signifie l'un et l'autre. Il faut donc traduire : « excepté quelques mots isolés, pourvus de *makef* ».

שיתבאר ודע שהמשרת לא יהיה שר לעולם אלא אחד בלבד והוא הדרגה והיא הנקראת שלשלת בזמן שהיא למטה תחת התיבה הוא משרת ובזמן שהוא למעלה הוא שר והוא פלי לא ימצא באחד ועשרים ספרים אלא בשבעה מקומות בלבד כמו 'ויתמהמה.[1] ודומה ולפי שהן יחידים במקרא לפיכך לא נמנה עם השרים וכן לא יהיה השר משרת לעולם אלא התלשה בזמן שהוא בראש המלה ימין הקורא היא שר ובזמן שהיא על שמאל היא משרת ונוספת על המשרתים והיתיב יש לו שתי צורות פעמים הוא פשטה בסוף המלה למעלה כמו 'דבר. ואם היה החוזק באמצע המלה יהיו שני פשטין כמו 'ויאמר. ופעמים יהיה בצורת שופר הפוך ויהיה מלמטה והפרש בינו ובין שופר הפוך המשרת שהמשרת יהיה לאחר המלך בכל אות שיהיה עליו החוזק כמו 'אלה. וזה לא יהיה אלא בתחלת התיבה לעולם קודם למלך כמו 'אלה בכה. ודומה והטרס פעמים יהיה פשטה כמו 'ויפן. ופעמים יהיו שתים כמו 'ויאמרו. וסימנו אם יהיה על מלך אחרון שבתיבה יהיה שתים לעולם כמו 'דבר. ואם ישאר אחריו מלך יהיה אחד כמו 'ויעל. ודומה והתלשה השמאל שהיא משרת תשתנה צורתה ומקומה ושמה פעם היא למעלה בראש התיבה על שמאל הקורא וצורתה ככה כמו 'ויקרא. ופעמים תהיה תחת המלה ונקראת תלשה קטנה ונקראת עגולה וצורתה ככה כמו 'ואת פאת ים אלפים באמה.[2] והיא בששה

[1] *Gen.* XIX, 16. — [2] *Nomb.* XXV, 5. Tous les témoignages s'accordent pour donner cette accentuation au membre du verset où il y a קדמה pour ים, et notre auteur lui-même en convient, ci-après dans le paragraphe relatif aux deux sortes de pâzer.

עשר מקומות באחד ועשרים ספרים והפזר שהוא שר פעמים ישתנה שמו וצורתו פעם יהיה ככה 'וימהרו.[1] ונקרא פזר סתם ופעם יהיה כזה ים[2] ונקרא פזר גדול ונקרא קרני פרה וכן הזקף פעמים הוא שתי נקודות זו על זו ונקרא זקף סתם ופעמים יהיה שתי נקודות ומקל ונקרא זקף גדול והשופר שהוא מכלל המשרתים פעמים ישתנה שמו לפי הנעימה וצורתו אחת היא נקרא שופר מיושב ונקרא שופר מורם ונקרא שופר מכרבל ועוד יש לנו טעם שר ולא נזכר שמו וצורתו אלא בכלל חביריו והוא הסגולה והוא שלש נקודות בראש התיבה משמאל כמו 'ויאמר המלך. ולמה לא נמנית לפי שהיא תיכף לזרקה לעולם לכך נמנו כאחד נמצא כל שמות הטעמים והמשרתים לפי שינוי מקומם וצורתם כך הוא הפזר פזר גדול תלשה ימין טרס חד שני טרסין יתיב יתיבין יתיב מוקדם זקף זקף גדול אתנחה זרקה סגלה לגרמיה · רביע תביר טפחה סלוק שלשלת מלעיל אלו השרים והמשרתים שופר מיושב ושופר מורם ושופר מכרבל ושופר לגרמיה · ושופר הפוך ותלשה שמאל ותלשה קטנה ואזלה ומארכה ודרגה ונטויה אלו הן הטעמים המשרתים והשרים · המתנהגים באחד ועשרים ספרים · אבל הגעיה והוא צורת מקל נטויה לאחור שתמצא תחת התיבות במקצת מקומות אינה לא שר ולא משרת אלא לרמוז בה שצריך למשוך באותו האות מעט כמו 'וידברו. לפיכך לא נמנית בכלל וכבר אמרו אין אב לגעיה וכן הדרבן והוא כצורת אזלה שיהיה בראש התיבה אינו לא שר ולא משרת אלא לרמוז שיוציא אותו האות בהתזה

[1] *Jos.* VIII, 14. — [2] Il faut probablement lire בחמה.

כמו 'והבקר.[1] 'ויקרא־לו.[2] ודומה זה הוא שמות הכל וצורתם ומקומותם:

ועתה נבאר עניני בגד כפת ואויה בדגש ורפי ואח"כ נחזור למחלקות הטעמים והמשרתים דע כי כל אות מאותיות בגד כפת שהיה תחלת תיבה והיה סוף תיבה ראשונה אות מאותיות אויה אם היה טעם התיבה הראשונה מן השרים בגד כפת שבצדה דגש לעולם שכל הטעמים השרים פוסקין ולא יהיה אחריהן רפי לעולם ואם היה טעם תיבה ראשונה מן המשרתים כמו 'ואקחה פת־לחם.[3] 'כי באפם.[4] 'או בדרך רחוקה.[5] 'ויהי דבר ה'.[6] ודומה יהיה בגד כפת רפין לעולם חוץ מן אוגירה ופסיק ודחיק ואתי מרחיק ושתי אותיות צבותות וזה הוא פירושן אוגירה. יש בה שבע מלות ארבעה מהם בשירת הים 'כי גאה גאה.[7] וחברו[8] 'מי כמכה נאדר בקדש.[9] 'ידמו כאבן.[10] וחד בירמיה 'נלאתי כלכל ולא אוכל.[11] וחד בישעיה 'ושמתי כדכד שמשותיך.[12] וחד בדניאל 'וחכמה כחכמת אלהין.[13] הללו המלות סמוכין לאויה

[1] *Nomb.* XXXI, 38. — [2] *Gen.* XXXIII, 20. — [3] *Ib.* XVIII, 5. — [4] *Ib.* XLIX, 6. — [5] *Nomb.* IX, 10. — [6] I *Rois*, XVII, 2, et *passim.* — [7] *Ex.* XV, 1. — [8] *Ib.* 21. — [9] *Ib.* 11. — [10] *Ib.* 16. — [11] *Jér.* XX, 9. — [12] *Is.* LIV, 12. — [13] *Dan.* V, 11. Voir Massore sur ce passage, qui compte *huit* versets de ce genre, en mettant *Ps.* XXXV, 10, à la place d'*Exode*, XV, 21, et en ajoutant *Dan.* III, 2. Mais évidemment la Massore comprend *Exode*, XV, 21 avec *ib.* 1, de même que pour *Dan.* III, 2, il ne compte pas *ib.* 3, où les mêmes mots se répètent. Notre auteur exclut complétement les passages de Daniel, parce que דתבריה présente le cas spécial de deux lettres muettes en tête du mot, dont la première est pourvue d'un schevâ; elle doit alors, d'après la règle, ci-après, p. 388, note 21, conserver son dagesch. (Voir Norzi, *Minḥat Schaï*, ad *Dan.* III, 2.) Pour *Ps.* XXXV, 10, voir encore Norzi, ad l.

ואין על תיבה ראשונה אלא משרת והן בדגש ונקראין אוגירה ואין להם טעם אלא קבלה היא ביד הסופרים איש מפי איש ויש מלות אחרות יש בהן חלוף בין הסופרים מקצת אומרים דגש והן בכלל אוגירה ומקצת אומרים רפי והקורא רשאי בהן והן כמו 'עם זו גָּאלת.[1] וכן 'הלא כּגעת בה רוח הקדים.[2] וכן 'ויעש ירבעם חג בחודש השמיני בּחמשה עשר.[3] וכן 'ויהי כּשמע.[4] 'ויתי כּאשר תמו.[5] 'והיהْ כי יבאו עליך.[6] 'ויהי כראותם.[7] 'ויהי כהוציאם.[8] ודומה כולם חלוף והקורא רשאי בהן פסיק כשיהיה בין מלת אוֹיֹהֹ ומלת בֹגֹדֹ כֹפֹתֹ פסיק בין שני התיבות תהיה אות בֹגֹדֹ כֹפֹתֹ דגש כמו 'עשָׂו · כּלֶה.[9] 'יוסף ה' על עמּו · כָּהֵם.[10] ודומה וזה חק לעולם לא ישתנה דחיק היא הדוחק שיהיה בין שתי התיבות והוא שלא יהיה בין מקום טעם מלה ראשונה ובין טעם תיבה שניה אלא מלך אחד בלבד לפי כך נדחק הטעם על הטעם ותצא [המלה] בדגש כמו 'ואעִידָה בָּם.[11] 'ועָנתה בּי.[12] 'והגִית בּוֹ.[13] 'ועבדֶיךָ בָּאו.[14] ודומה וכן יבא הדחיק במלה שאין בה טעם כמו 'מַה־תּאמר.[15] 'ומה־תּעשה.[16] 'מה־בּרי ומה־בּר בטני.[17] ודומה וזה שאמרנו שאם לא היה בין טעם ראשונה ושנייה אלא מלך בלבד יהיה דגש והוא שיהיה אותו המלך קמץ ודחוק ואם היה זולתי הקמץ יהיה רפי כמנהגו כמו 'אשר הורדתֵּנו בֹּו.[18] או היה

[1] *Ex.* xv, 13. — [2] *Ez.* xvii, 10. — [3] I *Rois*, xii, 31. — [4] *Gen.* xxxix, 19. — [5] *Deut.* ii, 16. — [6] *Ib.* xxx, 1. — [7] *Jug.* xiv, 11. Je crois qu'il faut lire : ויהִי כרְאות הַמ' (*Est.* v, 2). — [8] *Gen.* xix, 17. Voy. sur ces dernières exemples, Norzi, *M. S.* ad *Jug.* vii, 15. — [9] *Ib.* xviii, 21. — [10] I *Chr.* xxi, 3. — [11] *Deut.* xxxi, 28. — [12] *Gen.* xxx, 33. — [13] *Jos.* i, 8. — [14] *Gen.* xlii, 10. — [15] I *Sam.* xx, 4. — [16] *Jos.* vii, 9. — [17] *Prov.* xxxi, 2. — [18] *Jos.* ii, 18.

קמץ ולא היה דחוק הרי הוא כמנהגו כמו 'ולא הָיָה בָּם עוד רוח.[1] ודומה עד שיהיה קמץ ודחוק אתי מרחיק הוא הפך הדחיק שהדחיק קירוב טעם לטעם ואתי מרחיק לפי שנתרחק בין טעם לטעם מלכים הרבה בא הטעם הראשון ודחק כל המלכים והשליכם על אות הטעם השני באבני בליסטא[2] כמו 'הוּא יבנה־בית.[3] 'הלמתים תעשה־פלא.[4] 'סורה שבה־פה.[5] 'ואלכה אליה ואדרשה־בה.[6] ודומה מפיק הוא שיהיה אות האויה יוצא בלשון ואינה נח כמו 'מחציתה בבקר.[7] 'בצדה תשים.[8] ודומה וכן 'ויצו פרעה.[9] 'חצרתיו בתהלה.[10] ודומה בר מן תרין 'ונטה עליה קו־תהו.[11] 'וקול המון שלו בה.[12] הן מפיק ואו והן ברפי וכך קבלום וכן מפיק יוד כמו 'ומי גוי גדול.[13] 'לגוי גדול.[14] ודומה בר מן חד 'ה' בם סיני בקדש.[15] בם סמוך למפיק יוד והוא רפי ומפיק אלף אי אפשר שני אותיות צבותות כל תיבה שתחלתה שני בתין או שני כפין או ב ופי והיה על האות הראשון שוא יהיה ברגש לעולם ולו נסמך לו אויה כמו 'ויהי בבואה.[16] 'ותתפשהו בבגדו.[17] 'ויהי ככלות.[18] 'הלא ככרכמיש.[19] 'ואכבדה בפרעה.[20] 'אשר שמתי בפיך.[21] ודומה ואם יהיה תחת האות הראשון מלך יהיה

[1] *Jos.* v, 1. Cette accentuation n'est pas celle de nos éditions. — [2] « Le premier accent... lance des voyelles sur la lettre pourvue du second accent, comme on lance des pierres d'une baliste ». — [3] II *Sam.* vii, 13. Il s'agit de ce passage, et non du verset analogue de I *Chr.* xxii, 10, qui est accentué : הוא־יבנה בית. — [4] *Ps.* lxxxviii, 11. — [5] *Ruth*, iv, 1. — [6] I *Sam.* xxviii, 7. — [7] *Lév.* vi, 13. — [8] *Gen.* vi, 16. — [9] *Ex.* i, 22. — [10] *Ps.* c, 4. — [11] *Is.* xxxiv, 11. — [12] *Ez.* xxiii, 46. — [13] *Deut.* iv, 7. — [14] *Gen.* xii, 2 et *passim*. — [15] *Ps* lxviii, 18. Voir la Massore, ad l. — [16] *Jug.* i, 14. — [17] *Gen.* xxxix, 12. — [18] *Jos.* x, 20. — [19] *Is.* x, 9. — [20] *Ex.* xiv, 17. — [21] *Is.* lix, 21. Ceci a lieu non-seulement pour bêt et pê, mais

רפי כמנהגו כמו 'והוא אשה בִּבתוליה.[1] 'אזלו בְּבהילו.[2] 'ארכויא בַּבליא.[3] 'אל ירא בַּפלגות.[4] ודומה :

ודע שזה שאמרנו כל בֿגֿדֿ כֿפֿתֿ דסמיך לאֿוֿיֿהֿ מתקרי ברפי חוץ מן הנזכרין אין הולכין בו אחר הכתב אלא אחר הקריאה כמו 'ועשִׂיתָ בַּדי.[5] אע"פי שאין סמוך לו אלא תֿיו הרי הוא רפי לפי שאות מאותיות אֿוֿיֿהֿ נעלם בצד התֿיו והוא הֿי או אֿלף במקצת דרכים לפיכך רואים כאילו הוא סמוכה לאֿוֿיֿהֿ ותהידה בַּדי רפי וכן 'ונתתָ וקנית ולקחתָ ביתיךָ בשבתךָ וידךָ ועבדךָ. ודומה כולן באות נח מאותיות אֿוֿיֿהֿ בצד התֿיו או בצד הכֿף לכך דנין בו במקום אֿוֿיֿהֿ וכן אפשר שימצא אות אֿוֿיֿהֿ כתוב וסמוך לו דגש כאילו אין שם אות אֿוֿיֿהֿ כמו 'וירא בּלק.[6] האלף כאילו אינו לפי שאין הדבור עומד אלא על הרֿיש לפי כך נסמך לו דגש וכן כל הדומה לזה· מקובל מנביא וחוזה· ואם יאמר אדם מה טעם בֿגֿדֿ כֿפֿתֿ נרפין מאֿוֿיֿהֿ ידע שאותיות אֿוֿיֿהֿ הן רכין רפין לפיכך מַרפין האות הסמוך להן ויצא רך כמותן ודע שיש לבני ארץ ישראֿל באות רֿיש דרך אחרת ביציאתו פעם מחזקין ופעם מרפין והוא קשור בלשונם ואינו מצוי אצלינו לפיכך אינו צריך לחזכירו[7] וכן יש להן זֿין נקרא מכרוך[8] ואינו ידוע אצלינו והמשכילים יבינו :

שער נחזור לענין הטעמים דע שהטעמים שנים עשר יש מהן

généralement pour deux lettres muettes, prononcées par le même organe, comme dalet et taw. — [1] *Lév.* XXI, 13. — [2] *Ezra*, IV, 23. — [3] *Ib.* 9. — [4] *Job*, XX, 17. — [5] *Ex.* XXV, 13. — [6] *Nomb.* XXII, 2. — [7] Il donne cependent plus bas la règle relative à la double prononciation de cette lettre. — [8] مكروخ, peut-être de כרך=כפל, « enveloppé. » D'après Saadia, *Comment. sur le Iesirah*, les gens d'ʿIrâḳ disent هذا ריש مكروخ وריש غير مكروخ, pour : rêsch avec et sans dagesch.

מה שאפשר שיצמד והם שבעה פזר ותלשה ׀ יתיב זקף לגרמיה ׀
תביר זרקה וחחלק שאי אפשר שיצמד הם טרס רביע טפחה
אתנחה וסלוק והחלק הנצמד נחלק לשלשה חלקים חלק יצמד
לשנים בלבד וחלק לשלשה וחלק ליתר משלשה : והחלק
הראשון היתיב והתביר ולגרמיה ותלשה היתיב 'אתה ואהרן.[2]
ודומת התביר כמו 'לרדת אל־כרם.[3] ודומת לגרמיה כמו 'וימח
את־כל־היקום ׀ אשר ׀ על.[4] ודומה והתלשה במקום אחד בלבד
'בא הנה ואשלחה אתך אל־המלך.[5] החלק השני הם זקף וזרקה
הזקף כמו 'ערב וידעתם.[6] ודומה הרי נצמד לשנים והשלשי
כמו 'כבאך בבל וראית וקראת.[7] ודומה והזרקה אפשר שתצמד

[1] D'après Ben Bal'am (*Mischpeṭê Haṭṭe'âmîm*, Rœdelheim, 1808, 8b), cet accent fait partie de ceux qui ne peuvent pas se répéter de suite. Voy. l. 8. — [2] *Nomb.* xx, 8. — [3] I *Rois*, xxi, 16. — [4] *Gen.* vii, 23. Pinsker (*Punkt.* p. 24, note) distinguerait certainement entre ces deux accents qui, tout en ayant la même forme, ne sont pas de la même nature.— [5] II *Sam.* xiv, 32. Ḥayyoudj (*Beiträge*, III, 198) cite aussi cet exemple, en ajoutant que les *naḳdânim* ont mis le talschah du second mot (ואשלחה) à l'extrémité gauche du mot, ce qui en fait un serviteur et le distingue du talschah à l'état d'accent. Ben Bal'am (*M. H.* 9a) rapporte le même fait. Mais, après ce changement, l'accentuation du verset n'en reste pas moins extraordinaire, puisqu'on ne connaît pas d'autre exemple d'un talscha-serviteur succédant à un talschah-accent. Peut-être les massorètes ont-ils soupçonné, dans ce verset, une lacune entre הנה et ואשלחה, qu'ils ont indiquée en y plaçant les deux accents incompatibles. (Voy. Jos. *Antiq. Jud.* VII, viii, 5.) Autrement, il paraît toujours difficile d'infirmer les témoignages des anciens grammairiens par les leçons des manuscrits, tant que ces leçons ne sont pas encore attestées par une massore marginale. (Voy. Ewald, *Lehrbuch*, 8e éd. 211, n. 1.) — Sur les deux sortes de talschah, M. Pinsker donne des explications très-judicieuses (*Punktationssystem*, part. hébr. p. 36 et suiv.). — [6] *Ex.* xvi, 6. Le ms. porte pour le premier mot עקב. — [7] *Jér.* li, 61.

לשנים כמו 'כה אמר ה' למשיחו לכרש.[1] ודומה וחד שלשי
בלבד 'והוא יען אשר שלחת מלאכים לדרש בבעל־זבוב אלהי
עקרון.[2] החלק השלישי אפשר שיצמד ליתר משלשה הוא הפזר
לבדו יצמד לשנים כמו 'וימהרו וישכימו.[3] ודומה ויצמד לשלשה
כמו 'בני הימן בקיהו ומתניהו.[4] ודומה ויצמד לארבעה כמו
'ושבניהו ויושפט ונתנאל ועמשי.[5] ודומה ויצמד לחמשה כמו
'ואחיו שמעיה ועזריאל מללי גללי.[6] ודומה ולא יצמד לששה
ולשבעה אלא פסוק אחד נצמדו בו שמונה פזרין.'ועמהם אחיהם
המשנים זכריהו בן ויעזיאל ושמירמות ויחיאל ועני אליאב
ובניהו ומעשיהו ומתתיהו ואליפלהו ומקניהו ועבד אדם ויעיאל
השוערים.[7] והמשרתים שיהיו ביניהן אינן מפסיקין לפי שאינן
אלא טפילה ושאר המשרה לא יכפלו לא ימצא טרס סמוך
לטרס ולא רביע סמוך לרביע ולא אתנחה ואתנחה ולא טפחה
וטפחה ולא סלוק וסלוק: כבר אמרנו שהמשרתים הם טפילות
לשרים והם מחזקים המלות שלא יתרפקו המלות זו לזו עד
מקום השר בלבד והודענו שאי אפשר למשרת בלא שר והשר
אפשר שיהיה בלא משרת והרי אנו כותבין איזה טעם שאפשר
שיסמכו לו משרתים הרבה ואיזה טעם שלא יקדמו אלא משרת
אחד ונדון על מה שאנו כותבין לדומה להן והטעמים נחלקין
לפי ענין זה לששה חלקים החלק הראשון אין נסמך לו מן
המשרתים אלא משרת אחד בלבד החלק השני אפשר שיסמך
לו שני משרתים החלק השלישי אפשר שישרתוהו שלשה

[1] *Is.* XLV, 1; sans être suivi du segôl. (Voy. Raschi sur *Meguillah*, 12ª.) — [2] II *Rois*, I, 16. — [3] *Jos.* VIII, 14. — [4] I *Chr.* XXV, 4. — [5] *Ib.* XV, 24. — [6] *Néh.* XII, 36. — [7] I *Chr.* XV, 18.

משרתים החלק הרביעי אפשר שישרתוהו ארבעה משרתים
החלק החמישי אפשר שישרתוהו חמשה משרתים החלק הששי
אפשר שישרתוהו ששה משרתים וזה הוא פירושן : החלק
הראשון הוא הסלוק אפשר שיהיה בלא משרת כמו 'וירדף עד־דן.'[1]
ואפשר שיהיה לו משרת אחד ולא שני לו כמו 'ואת הארץ.'[2]
ודומה החלק השני יש בו ארבעה טעמים והם לגרמיה · זקף
טפחת ואתנחת הלגרמיה אפשר שתהיה בלא משרת כמו 'אלה ·
תלדות.'[3] ודומה ואפשר שיהיה לה משרת אחד כמו 'וישלח
מלך־אשור ·.'[4] ודומה ואפשר שיהיה לה שני משרתים כמו 'כי
חמלט אסלט ·.'[5] ודומה הזקף אפשר שיהיה בלא משרת כמו
'והכהן.'[6] ודומה ואפשר שישרתו משרת אחד כמו 'כי הוא בין
אחים.'[7] ודומה ואפשר שיהיה לו שני משרתים כמו 'טוב תתי
אותה לך.'[8] ודומה הטפחה אפשר שתהא בלא משרת כמו
'בראשית ברא.'[9] ודומה ואפשר שיקדמה משרת אחד כמו 'נחמו
נחמו עמי.'[10] ודומה ואפשר שיקדמה שני משרתים כמו 'למה
תעשה כה לעבדיך.'[11] ודומה האתנחה אפשר שתהיה בלא משרת
כמו 'ויען ויאמר.'[12] ודומה ואפשר שיקדמה משרת אחד כמו
'ברא אלהים.'[13] ודומ' ואפשר שני משרתים כמו 'כי לא תחפירי.'[14]
ודומה וכן בנטויה 'אם־ארץ מאפליה.'[15] ודומה החלק השלישי

[1] *Gen.* XIV, 14. — [2] *Ib.* I, 1. — [3] *Ib.* XVII, 2. — [4] *Is.* XXXIV, 2; II *Rois*, XVIII, 17, n'a pas ces accents. — [5] I *Sam.* XXVII, 1. — [6] *Lév.* VII, 8. (Voy. ci-après, p. 398, l. 1 et suiv.) — [7] *Osée*, XIII, 15. — [8] *Gen.* XXIX, 19. — [9] *Ib.* I, 1. — [10] *Is.* XL, 1. — [11] *Ex.* V, 15. — [12] *Nomb.* XXIII, 12. — [13] *Gen.* I, 1. — [14] *Is.* LIV, 4. Dans nos éditions les deux premiers mots sont liés par un makkef. — [15] *Jér.* II, 31.

הוא הרביע אפשר שיהיה לבדו כמו 'ותחת כי אהב.[1] ודומה
ואפשר שיקדמו משרת אחד כמו 'התעוררי התעוררי.[2] ודומה
ואפשר שיקדמו שני משרתים כמו 'כי על־אפי ועל־חמתי.[3] ודומה
ואפשר שיקדמו שלשה משרתים כמו 'גם בן ואח אין־לו.[4] ודומה
החלק הרביעי הוא זרקה ותביר הזרקה אפשר שלא יקדמה
משרת כמו 'ויאמר יעקב.[5] ודומה ואפשר שיקדמה משרת אחד
כמו 'ויאמר ה' אל משה.[6] ואפשר שיקדמה שני משרתים כמו
'ויאמר משה לפרעה התפאר עלי.[7] ודומה ואפשר שיהיו לה
שלשה משרתים כמו 'ואשר יבא את־רעהו ביער.[8] ודומה ואפשר
שיהיו לה ארבעה משרתים כמו 'הנני עמד לפניך שם על־הצור
בחורב.[9] ודומה התביר אפשר שיהיה לבדו כמו 'ואלה תלדת
ישמעאל.[10] ודומ' ואפשר שיקדמו משרת אחד כמו 'למען תמצו.[11]
ודומה ואפשר שיקדמו שני משרתים כמו 'אשר ישחטו את־
העולה.[12] ודומ' ואפשר שלשה משרתים 'כי אעלה ארוכה לך.[13]
ודומה ואפשר ארבעה משרתים כמו 'כל הבא אל המקום אשר
נפל שם עשהאל וימת.[14] ודומ' החלק החמישי הוא תלשה וטרס
התלשה אפשר שתהיה לבדה כמו 'ושברה.[15] ודומה ואפשר
שיקדמה משרת כמו 'ויתן ה'.[16] ודומה ואפשר שני משרתים
כמו 'כי־כה אמר ה'.[17] ודומה ואפשר שלשה כמו 'וחרה אפי בו
ביום־ההוא.[18] ודומ' ואפשר ארבעה כמו 'ויהי כאשר שמע סנבלט

[1] *Deut.* IV, 37. — [2] *Is.* LI, 17. — [3] *Jér.* XXXII, 31. — [4] *Eccl.* IV, 8. — [5] *Gen.* XXXII, 10. — [6] *Ex.* VIII, 12. — [7] *Ib.* VIII, 5. — [8] *Deut.* XIX, 5. — [9] *Ex.* XVII, 6. — [10] *Gen.* XXV, 12. — [11] *Is.* LXVI, 11. — [12] *Ez.* XL, 42. — [13] *Jér.* XXX, 17. — [14] II *Sam.* II, 23. — [15] *Is.* XXX, 14. — [16] II *Sam.* IV, 8. — [17] *Is.* XLV, 18. — [18] *Deut.* XXXI, 17.

וטוביה.[1] ודומה ואפשר חמשה כמו 'ועל הנחל יעלה על־שפתו
מזה ומזה כל־עץ־מאכל.[2] ודומה הטרס אפשר שיהיה לבדו כמו
'ועשה למבצרי מעזים.[3] ודומה ואפשר שיקדמו משרת אחד
כמו 'ויאמר אלי.[4] ודומה ואפשר שני משרתים כמו 'ויעש לו
אהוד.[5] ודומה ואפשר שלשה כמו 'ויאמר חנניה לעיני כל־העם.[6]
ודומה ואפשר ארבעה כמו 'קח מטך ונטה־ידך על־מימי מצרים.[7]
ודומה ואפשר חמשה כמו 'וישלח ישראל מלאכים אל־מלך
אדום לאמר.[8] ודומה החלק הששי הוא פזר ויתיב התפזר אפשר
לבדו בלא משרת כמו ויעש ויאמר ודומה ואפשר שיהיה לו
משרת אחד 'ובאת אתה.[9] ודומה ואפשר שנים כמו 'ויתן להם
משה.[10] ודומיין ואפשר שלשה כמו 'ויאמר שאול פצו בעם.[11]
ודומה ואפשר ארבעה כמו 'קל קרנא משרוקיתא קיתרוס סבבא.[12]
ודומה ואפשר חמשה 'אשר נחלו אלעזר הכהן ויהושע בן־נון.[13]
ואפשר ששה כמו 'ואשלח אליכם את־כל־עבדי הנביאים השכם
ושלח לאמר.[14] ודומה היתיב אפשר שיהיה בלא משרת כמו 'ובאו
ועשו. ודומה ואפשר שיקדמו משרת אחד כמו 'פצחו רננו.[15]
ודומה ואפשר שנים 'וקראתי עליו לכל־הרי חרב.[16] ודומה
ואפשר שלשה כמו 'ונבקע הר הזתים מחציו.[17] ודומה ואפשר
ארבעה כמו 'אל כל־אשר יבוא שם נחלים.[18] ודומ' ואפשר חמשה

[1] *Néh.* IV, 1. Notre texte portait הקרכי, par erreur. — [2] *Ez.* XLVII, 12. — [3] *Dan.* XI, 39. — [4] *Gen.* XXXI, 11. — [5] *Jug.* III, 16. — [6] *Jér.* XXVIII, 11. — [7] *Ex.* VII, 19. — [8] *Jug.* XI, 17. — [9] *Jér.* XXXVI, 6. — [10] *Nomb.* XXXII, 33. — [11] I *Sam.* XIV, 34. — [12] *Dan.* III, 15. — [13] *Jos.* XIX, 51. L'accent est pâzêr gâdôl. — [14] *Jér.* XXV, 15. — [15] *Is.* LII, 9. — [16] *Ez.* XXXVIII, 21. — [17] *Zach.* XIV, 4. — [18] *Ez.* XLVII, 9.

כמו 'וראשי האבות למטות בני־ישראל בגורל בשילה.' ודומה ואפשר שיקדמו ששה והוא במקרא במקום אחד בפסוק 'וישלח חזקיה מלך־יהודה אל־מלך־אשור לכישה לאמר חטאתי.':

שער כבר אמרנו שהשופר שהוא מכלל המשרתים נחלק לשלשה שופר מיושב ושופר מורם ושופר מכרבל ולשון מיושב שהמלה תצא בו בנעימה מיושבת לא למעלה ולא למטה ולשון מורם שהמלה תורם בו בנעימה ולא תגביה הקול אלא כאלו בהרגשה לבד ולשון מכרבל שהוא אודק המלה לחברתה וכופלה בו כמו 'ודוד מכרבל במעיל בוץ.' וכל המשרתים אי אפשר שיצמדו ויתחברו זה לזה אלא שופר מיושב ושופר מורם השופר המיושב יצמד בשירות ארבעה טעמים בפזר ותלשה וטרם שיש לו שלשה משרתים או יתר וביתיב שיש לו חמשה משרתים וביתיב שיש לו ששה משרתים שהוא יחידי ואין לו שני' והשופר המורם ישמש בשני טעמים צמוד בזרקה ואתנחה ובסגולה שהיא תלויה לזרקה וכן המארכה תצמד בטעם לגרמיה בלבד ושאר המשרתים לא יצמדו לעולם ושלשה טעמים מכלל השרים והם זרקה יתיב תביר יש לכל אחד מהן שני משרתים אי אפשר שיתחברו זה עם זה אלא אם היה זה לא יהיה זה ואם יהיה זה לא יהיה זה הזרקה בזמן שמשרת לה שופר מורם לא ישרת עמו אולה ובזמן שישרת לה אולה לא ימצא שופר מורם אם היתה שלשית והיתיב בזמן שמשרתו שופר הפוך לא ישרת עמו מארכה ובזמן שמשרתו מארכה לא יהיה שופר

[1] *Jos.* XIX, 51. — [2] II *Rois*, XVIII, 14. — [3] I *Chr.* XV, 27. — [4] C'est-à-dire, « cas qui ne se présente qu'une fois », comme on a vu, plus haut, l. 2.

הפוך והתביר יש לו שני משרתים דרגה ומארכה לא יתחברו כאחד אלא ב'אם תעירו ואם תעוררו.[1] וחברו[2] בלבד: דרך חבור המשרתים שופר מיושב יסמך לו שופר מיושב כמותו כמו 'ועל הנחל יעלה על שפתו מזה ומזה.[3] ודומה ויסמך לו דרגה כמו 'גם בן ואח אין לו.[4] ודומה המשרת השני אזלה יסמך לה שופר הפוך כמו 'וקראתי עליו לכל־הרי חרב.[5] ודומה ויסמך לה נטויה בשני מקומות 'ומזון לכלא־בה.[6] וחברו[7] ויסמך לה[8] הטרס עצמו[9] כמו 'ויעש לו אהוד.[10] ודומ' ויסמך לה מארכה כמו 'וישלח האלהים מלאך לירושלים.[11] 'כי אעלה ארכה לך.[12] ודומה בלבד המשרת השלישי תלשה לא יסמך לה אלא אזלה בלבד ובארבעה טעמים והן יתיב וטרס זרקה ותביר כמו 'ונבקע הר הזתים מחציו.[13] 'בהעביר בניכם באש אתם נטמאים לכל־גלוליכם.[14] 'ואשר יבא את־רעהו ביער.[15] 'נחלת עבדי ה' וצדקתם.[16] ודומה והמשרת הרביעי מארכה תסמך לה מארכה כמותה (כמו 'ושבע עשרה שנה.[17] ודומ'[18]) בטעם לגרמיה השלשי כמו 'אשר בית ישראל

[1] *Cant.* II, 7. — [2] *Ib.* III, 5. Voir *M. H.* 29[b], l. 10 et ci-après, p. 415, note. — [3] *Ez.* XLVII, 12. — [4] *Eccl.* IV, 8. — [5] *Ez.* XXXVIII, 21. — [6] *Dan.* IV, 9. — [7] *Ib.* 18. — [8] Ms. לו. — [9] C'est-à-dire : comme serviteur du ṭaras, l'azlah ne tolère pas d'autre serviteur entre lui et son accent. — [10] *Jug.* III, 16. — [11] I *Chr.* XXI, 15. — [12] *Jér.* XXX, 17. Il manque certainement entre ces *deux* exemples, cités contre l'habitude de l'auteur à l'appui du même fait, les mots : ויסמך לה דרגה כמו. Seulement dans le passage cité dans notre texte le serviteur du tebîr doit être ma'ărâcâh. Ben Bal'am, chez lequel on trouve ce même paragraphe (voir *M. H.* 11[a]), donne l'exemple ויקרא ה' למשה (*Ex.* XIX, 20). — [13] *Zac.* XIV, 4. — [14] *Ez.* XX, 31. — [15] *Deut.* XIX, 5. — [16] *Is.* LIV, 17. — [17] II *Chr.* XII, 13. — [18] Ces mots ne sont pas ici à leur place; l'azlah du premier mot est attesté par une massore, citée par Norzi, ad l. et sur *Eccl.* VI, 2.

עושים פה.[1] ודומה ויסמך לה נטויה במקום אחד בלבד והוא
'אם־ארץ מאפליה.[2] ותסמך לארבעה טעמים זרקה ויתיב ותביר
וסלוק כמו 'וקח משענתי בידך.[3] 'עוריקם · בכרו.[4] 'ישתרגו.[5] 'ואת
הארץ.[6] 'עד שתחפץ.[7] ודומה המשרת החמשי דרגה יסמך לה
שופר מיושב כמו (כי) 'לא בסתר דברתי.[8] ודומה ויסמך לה
מארכה כפולה כמו 'ויקרא לה נבח.[9] והן י"ד מקומות במקרא[10]
ויסמך לה התביר עצמו[11] כמו 'אשר ברכו ה'.[12] ודומה המשרת
הששי שופר מכרבל לא יסמך לו לעולם אלא שופר מורם כמו
'אשר כפר בהם.[13] ודומה המשרת השביעי שופר הפוך לא יסמך
לו לעולם אלא היתיב עצמו[14] בלבד כמו [כה] אמר ה' ודומה
המשרת השמיני שופר מורם לא יסמך לו אלא כמותו או זרקה
או סגלה [או זקף[15]] או אתנחה המשרת התשיעי נטויה לא יסמך
לה אלא אתנחה וסלוק כמו 'קפדה־בא.[16] ודומה 'להחלו.[17] ודומה
המשרת העשירי תלשה קטנה לא יסמך לה אלא פזר גדול כמו
'ויהושע בן נון.[18] ודומה וחיבור המשרתים זה לזה על הדרך
שאמרנו לא יתחלף כמו שביארנו ודרגה אחריה תביר ולא יהיה
תביר ואחריו דרגה וכן נטויה סמוך לה אתנחה לא תהיה אתנחה

[1] *Ez.* VIII, 6. Dans ces deux exemples l'édition in-4° de 1518 et la Bible rabbinique de la même année ont dargâh, à la place de ma'ărâcâh, ce qui est impossible, le legarmêh n'ayant jamais d'autre serviteur que ce dernier. — [2] *Jér.* II, 31. — [3] II *Rois*, IV, 29. — [4] I *Chr.* VIII, 38. — [5] *Lam.* I, 14. — [6] *Gen.* I, 1. — [7] *Cant.* II, 7; exemple superflu. — [8] *Is.* XLV, 19. — [9] *Nomb.* XXXII, 42. — [10] Voy. *M. H.* fol. 22. — [11] Comme serviteur de tebîr, le dargah est toujours placé immédiatement devant cet accent. — [12] *Is.* XIX, 25. — [13] *Ex.* XXIX, 33. — [14] Jamais autre serviteur ne se place entre le yetîb (paschta) et ce serviteur. — [15] Voy. ci-après, p. 403, l. 14 et suiv. — [16] *Ez.* VII, 25. — [17] *Lév.* XXI, 3. — [18] *Jos.* XIX, 51.

ואחריה נטויה וכן בכולן וכבר אמרנו[1] שהדרבן והוא כמו אולה בראש התיבה ואינו אולה וכן הגעיה והוא כמו הטפחה[2] התחת התיבה אינן לא טעם ולא משרת אלא לפטם את המלה להתיז בדרבן כמו והכהן והבקר ולהרויח בגעיה ולהחביר מלה לאחותה וסופר כותבה וסופר מבטלה וכן מקצת מקומות קוראין אותה ומקצת מקומות אין קוראין אלא במקצת מקומות היא מועלת כמו שאמרו כל לשון דחילא געי וכל לשון ראייה לא געי[3] וכמו 'תִשְׁנוּ.[4] 'יִשְׁנוּ.[5] אחת לשון מנין מקום שנים ואחת לשון שינה ודומה ונקראת געיא לפי שאין לה נעימה והנפה כשאר הטעמים והמשרתים אלא למשוך ולהחביר ולהרויח כמו 'לבלתי תַשְׁחִית הכל.[6] ודומה והוא מלשון גועה[7] והדרבן שהוא מתיז את התיבה כמו שאמרו 'דברי חכמים כדרבונות.[8] ועל דרך זו כל שמות הטעמים הכל לפי נעימתם ולפי יציאתם והכל בכתב מאת ה' השכיל :

שער נבאר בו עניני הטעמים והמשרתים :

כבר אמרנו שהטעמים נחלקים לשלשה חלקים חלק ראשון נעימתו דרך גובה והם פז״ר תלשא וטר״ס ונעימתם שיגביה קולו בהן עד למעלה כמו שתראה בזמן שיהיה בפיסוק שנים שלשה פזרין יגבה קול הקוראים וישמע עד למרחוק הפזר יהיה באחד ועשרים ספרים על שתי צורות פעם נקרא פזר סתם והוא פז״ר

[1] Ci-dessus, p. 385, l. 18 et suiv. — [2] Ga'iâh avait primitivement cette forme; plus tard il a adopté celle du sillouk. — [3] « Pour toute expression de crainte (racine ירא), il y a cri (*ga'ïa*); pour toute expression de vue (racine ראה), il n'y en a pas. » Ainsi on distingue יִרְאוּ (II *Rois*, XVII, 28), de יראו. — [4] *Néh*, XIII, 21. — [5] *Prov.* IV, 16. — [6] *Is.* LXV, 8. — [7] Comp. I *Sam.* VI, 12. — [8] *Eccl.* XII, 11.

ופעם נקרא פזר גדול והיה כקרני חגבים כזה והוא נחלק לחמשה חלקים במשרתים החלק הראשון יש לו שני משרתים והן בארבעת פיסוקים וסימנם 'את פאת־קדמה אלפים באמה.[1] 'באו לערי יהודה[2] 'ושם היו לפנים נתנים את המנחה.[3] 'ככה ינער האלהים.[4] החלק השני יש לו שלשה משרתים והן חמשה פיסוקים 'ובאו אליך ואמרו אליך.[5] 'וירם יאשיהו לבני העם.[6] 'גם הנה־העץ אשר־עשה המן.[7] 'ומביאים הערמות ועומסים על החמורים.[8] 'וישלח אשר על־הבית ואשר על־העיר.[9] החלק השלישי יש לו ארבעה משרתים והם שלשה פיסוקים 'ושני אנשים שרי גדודים היו בן־שאול.[10] 'הנני ממלא את־כל־יושבי הארץ הזאת.[11] 'תהי נא אזניך־קשבת ועיניך פתוחות.[12] דנחמיה החלק הרביעי יש לו חמשה משרתים והם שני פיסוקים 'אשר נחלו אלעזר הכהן ויהושע בן־נון.[13] 'ויקהל דויד את כל··· שרי השבטים ושרי המחלקות המשרתים את־המלך.[14] החלק החמישי יש לו ששה משרתים והם שני פיסוקים 'והנותר לנשיא מזה ומזה לתרומת־הקודש ולאחזת העיר.[15] 'ובני תורין ודכרין ואמרין לעלנן לאלה שמיא.[16] נמצא כל הפזרין הגדולים שבעשרים ואחד ספרים ששה עשר בלבד והתלישא הקטנה תשמש עם כל אחד מהן ואינה מצויה אלא עמהן בלבד וכבר נמנו במסורות ופעם

[1] *Deut.* xxx, 5. — [2] II *Chr.* xxiv, 5. — [3] *Néh.* xiii, 5. — [4] *Ib.* v, 13. — [5] *Jér.* xxxviii, 25. — [6] II *Chr.* xxxv, 7. — [7] *Est.* vii, 9. — [8] *Néh.* xiii, 15. — [9] II *Rois*, x, 5. — [10] II *Sam.* iv, 2. — [11] *Jér.* xiii, 13. — [12] *Néh.* i, 6. — [13] *Jos.* xix, 51. — [14] I *Chr.* xxviii, 1. — [15] *Ez.* xlviii, 21. Cette accentuation avec makkef avant le cinquième serviteur est celle des deux éditions de Venise, 1518. — [16] *Ezra*, vi, 9. Dans ces mêmes éditions il y a pâsêr sur ואמרין, ce qui est contraire à la Massore. (Voy. Heidenh. *M. H.* 24ᵃ, l. 13.)

אלו הפזרין הגדולים אמרו לפי שיש בפסוקים אלה חוזק ביותר ונגבחין יותר מדאי לכך נעשו פזרין גדולים ומשרתי הפזרין הסתם והגדול כולן שופרות מיושבין בין אחד בין רבים ויתר עליו הגדול שסמוך לו תלישא קטנה כמו שפירשנו : התלשא והוא מחלק דרך גובה כבר ביארנו[1] שיש לה משרתים מאחד ועד חמשה וכולן שופרות מיושבין ולא ישתנו לעולם וזה שעושין אותה בתחלת התיבה אע״פי שאינה על אות הנעימה כדי שלא תתחלף בתלשא שהוא משרת וכדי שלא יטעו בסימן המסורות שעושין על התיבה שיש לה מסורות[2] והקורא יחזיק על אות הנעימה ולא ישגיח על מקומה כגון ׳את־עץ־הארז׳.[3] הנעימה על האלף ורואין אותה כאלו היא עליו ודומה. וכן הזרקה והסגלה לא יהיו לעולם אלא בסוף התיבה מלמעלה והקורא אוחז על אות הנעימה וידון בה מטלות אחרות עד שיעמידנה על מכונה ולא ישתנה הענין הטרס והוא מחלק גובה אפשר שיהיו לו משרתים מאחד ועד חמשה כמו שהודענו ודע שאם היה משרתו אחד והוא על תיבה בפני עצמה אי אפשר שיהיה אלא או שופר מיושב או אזלה בלבד ודרך ידיעתו אם הוא שופר או אזלה תדע תחלה אם היה המשרת תחת אות ראשון מן המלה המקדמת הוא שופר לעולם כמו ׳הן הנה היו׳[4] ׳תחת הנחשת׳[5] ודומה ואם היו על אות שני מן המלה יהיה אזלה כמו ׳ויאמר אחד קדוש׳[6] ודומה ואם היה המשרת על מלת הטרס עצמה לא יהיה אלא אזלה כמו ׳והיתה׳[7] ׳ונתתי׳.

[1] P. 393, l. 17 et suiv. — [2] Le signe (°), qu'on met sur les mots qui sont l'objet d'une note masorétique. — [3] *Lév.* XVI, 51. — [4] *Nomb.* XXXI, 16. — [5] *Is.* LX, 17. — [6] *Dan.* VIII, 13. — [7] *Is.* XXVIII, 4.

ודומה ולא יהיה משרתו עמו אלא בזמן שאין אחריו רביע אבל בזמן שיהיה אחריו רביע יבטל משרתו ויהיה שני טרסין כמו 'ומרדכי יצא מלפני המלך.' ודומה ואפשר שיהיה טרס ולא יהיה אחריו רביע אלא טעם אחר אבל העיקר בזמן שיש על תיבה אחת אזיל ואתי[2] לא יהיה אחריה רביע בלבד ואם קדם לטרס שני משרתים לא יהיו לעולם אלא תלשה ואולה כמו 'ויאמר ה' לו עוד.' ודומה וכן אם היו שלשה או ארבעה או חמשה שנים הסמוכין לו יהיו תלשה ואולה והראשונים כולם שופר מיושב כמו 'בעת ההיא···יוציאו את־עצמות מלכי־יהודה ואת־עצמות שריו ואת־עצמות הכהנים.' ודומה ואם אין לטרס משרת כלל פעם יהיה טרס אחד ופעם יהיה שני טרסין כמו שביארנו למעלה[6] ואמרו שבן נפתלי אינו עושה לעולם אלא טרס אחד ואמרו שבזמן שיקדום הטרס שתי תיבות אם היתה האולה באות ראשון מן התיבה השניה תהיה הראשונה סקף ולא יהיה לו אלא משרת אחד והוא האולה בלבד כמו 'ואמרתם זבח־פסח הוא לה'.' ודומה ודבר זה ברוב ואפשר שימצא חלוף:

החלק השני והוא דרך נצב והם שלשה יתיב וזקף ואתנחת היתיב כבר ביארנו שיש לו משרתים עד ששה ושהתלשה ושופר הפוך סמוכין לו ברוב[6] ועתה נבאר עיקר חלוף צורתו וחלף משרתיו האחרונים עד התלשה ולמה פעמים יסמך לו שופר הפוך ופעמים יהיה מארכה חילופו בעצמו פעמים יהיה כמו פשטא בסוף התיבה מלמעלה כמו 'תנופת.' שאם היה בלא משרת

[1] *Est.* VIII, 15. — [2] C'est la même chose que azláh et ṭaras. — [3] *Ex.* IV, 6. — [4] *Jér.* VIII, 1. — [5] *Ex.* XII, 24. — [6] Ci-dessus, p. 395, l. 2 et 21. — [7] *Ex.* XIX, 16.

והנעימה על אות ראשון מן התיבה יהיה מלמטה כמו 'שובה ישראל.[1] 'ארך התבה.[2] ודומה וכזמן שיש עמו משרת או שנעימתו על אות שני מן התיבה יהיה מלמעלה כמו 'וירא אלהים אל־יעקב.[3] ויסעו מבית אל.[4] ודומה ואם היתה המלה ראויה לשתי נעימות יהיו שני פשטין מלמעלה אחד על מקום הנעימה האמתית ואחד בסוף התיבה להכיר שהוא יתיב לא אזלה כמו ויאמר ודומה והתפרש שבין יתיב מלמטה ובין שופר הפוך המשרת שהמשרת יהיה אחר המלך וזה קודם המלך ושופר הפוך המשרת לא יהיה אחריו לעולם אלא יתיב פשטה מלמעלה וזה הוא יתיב מקדם לא יהיה לעולם אחריו אלא זקף ובאחד עשר מקומות נמצא אחריו יתיב מלמעלה ונמצאו שני יתיבין כמו 'או בנבלת.[5] 'את סיחון.[6] ודומה והן י"א במקרא וכבר נמנו במסורות[7] וסימן נבילתא דסיחון קצת בגבר דעבר ואזיל בשקר מלכות ושלטון וזאיע בנהרא דרך תלוף משרתיו כבר אמרנו שהמשרת הסמוך ליתיב ישתנה פעם שופר הפוך ופעם מארכה ודרך ידיעתו אם היה היתיב על המלך הראשון שבתיבה יהיה משרת והסמוך לו לעולם מארכה כמו 'והכן לי בזה.[8] 'למוב לנו

[1] *Osée*, XI, 2. — [2] *Gen.* VI, 15. — [3] *Ib.* XXXV, 9. — [4] *Ib.* 16. — [5] *Lév.* V, 2. — [6] *Deut.* I, 4. — [7] Voir *M. H.* 20ª, l. 8 et suiv. Les onze mots mnémotechniques présentent les onze versets, dans l'ordre suivie par la Massore : כבילתא et דסיחון répondent aux deux versets cités; קצת de קוץ répond à מלמו (*Is.* V, 24); גבר à איש (*Jér.* XXII, 30); דעבר à מעבר (*Is.* XXX, 32); ואזיל à הלכים (*Jér.* XVI, 12); בשקר à שקר (*ib.* XIV, 14); מלכות au même mot (*Dan.* VII, 27); ושלטוי à ושליט (*ib.* II, 10); וזאיע à חרד (*Ezra*, IX, 4); בנהרא à נהרא (*ib.* VI, 8). Ce sont toujours les mots araméens, dont chacun traduit un mot hébreu de chaque verset. — [8] *Nomb.* XXIII, 1.

כל־תיסים.'[1] ודומה ואם יהיה היתיב על המלך השני יהירת משרתו שופר הפוך כמו 'וחגתֶם אתו חַג לה'.'[2] ודומה וחלוף זה לפי הנעימות כמו שפירשנו ודע שהמארכה שתשרת את היתיב פעמים יאָרך בנעימתה ופעמים ידלג בה וידיעת דבר זה כך הוא אם היה במלה יתיב אחד יאריכו בנעימתה כמו 'יוצֵר אור.'[3] 'מה־מצאו אבותיכם בי עול.'[4] ואם היה במלה שני יתיבין מבליעים בנעימתה ולא מאריכים כמו 'היתָה תוהו ובהו.'[5] 'האלהִים אני.'[6] ודומה זה הוא חלוף המשרת הראשון הסמוך ליתיב נחזור לחלוף המשרת השני המוקדם לראשון וכך הוא אם היה בתחלת התיבה יהיה שופר לעולם כמו 'לֵיל שמֻרים הוא לה'.'[7] 'כִי אֶרץ פסילים היא.'[8] ודומה ואם היה על אות שני או יתר יהיה אולה לעולם כמו 'ויפצרו באִיש בלוט מאוד.'[9] וכי מָה אני ודומה ושאר משרתיו הראשונים אין להם חלוף: הזקף והוא מחלק הנצב דע שאין לו משרת אלא שופר מורם או מכרבל ודרך ידיעתו אם הוא זה או זה כך היא אם היה השופר על אות ראשון מן התיבה יהיה מכרבל כמו 'ומי גֵוי גדול.'[10] 'רֶגע אדבר.'[11] ודומ' ואם היה על אות שני או יתר הוא מורם כמו 'ולֵא פחדו.'[12] 'וְרֶגע אדבר.'[13] ודומה ואם היה לזקף שני משרתים והם שופרות יהיה הראשון מכרבל והשני מורם על כל פנים ואין משגיחין על איזה אות היא כמו 'אשֶר כפֻר בהם.'[14] 'אֲשר יצֵא ממעיך.'[15] ודומה ויש בין השופר המכרבל הסמוך לזקף ובין הסמוך לשופר מורם

[1] *Deut.* VI, 24. — [2] *Lév.* XXIII, 41. — [3] *Is.* XLV, 7. — [4] *Jér.* II, 5 — [5] *Gen.* I, 2. — [6] II *Rois*, V, 7. — [7] *Ex.* XII, 42. — [8] *Jér.* L, 38. — [9] *Gen.* XIX, 9. — [10] *Deut.* IV, 8. — [11] *Jér.* XVIII, 7. — [12] *Ib.* XXXVI, 24. — [13] *Ib.* XVIII, 9. — [14] *Ex.* XXIX, 33. — [15] *Gen.* XV, 4.

הפרש שהסמוך לזקף יצא בכרבול שלם והסמוך למורם יהיה במקצת כרבול וכבר ביארנו[1] שהדרבן אינו משרת אלא להתיז את תאות בלבד ולא יםצא אלא עם הזקף בלבד כמו 'והבשׂר.[2] 'והכהן.[3] ודומה וכבר אמרנו שהזקף נחלק לשנים פעם יקרא זקף קטון ופעם יקרא זקף גדול וזה לפי נעימות המלה: האתנחה והוא מחלק נצב האתנחה אי אפשר שתמצא שתים בפסוק אחד לעולם לפי שהיא ממצעת את הפיסוק ואי אפשר שימצא לו שני אמצעיים ומשרת האתנחה לעולם הוא שופר מורם בין אחד בין רבים כמו 'כִּי לֹא תחפִּירִי.[4] 'ותֵּרא בְּאֵר מָיִם.[5] ודומה אלא יחידות בנטויה ואפשר שתהיה האתנחה בלא משרת כלל כמו 'אל אברהָם לאמֹר. ודומה ופעמים תהיה בראש הפיסוק כמו 'ובתֶר.[6] 'במדבָר.[7] ודומה והקוראים יוסיפו בנעימתם אם היא בראש הפיסוק ואי אפשר לטעם שר שיסמך לה אלא הטפחה בלבד והנטויה תשמש לאתנחה בעשרה מקומות כמו 'וַיֵּצֵא־נֹח.[8] ודומה וכבר נמנו במסורות ונקראת נטויה לפי שהיא כצורת טפחה במקומה ואין לה נעימות טפחה לפי שאין מקומה ראוי לה[9] נשלם חלק נצב וענין נצב שיְיַשב את הנעימה לא

[1] Voy. p. 385, l. 22. — [2] *Lév.* VII, 19. — [3] *Ib.* VII, 8. — [4] *Is.* LIV, 4. (Voy. *M. H.* $12^b$, l. 17.) — [5] *Gen.* XXI, 19. — [6] *Jos.* XV, 48. — [7] *Ib.* 61. — [8] *Gen.* VIII, 18. (Voy. David Ḳamḥi, *Commentaire* sur *Ez.* XI, 18 et *M. H.* fol. $12^a$, l. 9 et suiv.) — [9] «Car la place qu'elle occupe (au même mot que l'*atnaḥ*, ou du moins à un mot qui lui est attaché par un *makkef*) ne saurait convenir à un accent distinctif, comme le *tipḥa.*» Le mot נטויה, terme tout à fait inusité et employé si souvent par cet auteur à la place de מאילה, dont se servent Ben Bal'am et d'autres anciens grammairiens écrivant en arabe, nous fait supposer que ce dernier terme, resté obscur, pourrait bien être le participe de مال «incliner», مائلة, qui a passé ainsi dans le

ינביהנה בקולו • ולא ירימנה בגרונו • ולא ישפילנה בהניונו • אלא יישבנה במתק לשונו • כמו 'ישראל לא ידע.[1] ופעמים יישבנה בהנדה ופעמים בלא הנדה ודרך ידיעתה כך היא אם היתה באמצע התיבה ועוד אחריה מלך ימשוך בישובה וינידה כמו 'את השמים ואת הארץ.[2] ואם היתה בסוף התיבה יישבנה בלא משיכה ולא הנדה ולא הרמה כמו 'בראשית ברא אלהים.[3] 'לוי ויהודה.[4] ודומה וכן בסילוק בזמן שיש אחריו מלך ימשוך בו וינידו למעלה כמו 'למים.[5] 'כנמא.[6] ואם לאו יקפלנה:

החלק השלישי הרום והן ששה זרקה לגרמיה רביע תביר טפחה סלוק הזרקה כבר אמרנו שאפשר שיהיו לה ארבעה משרתים וזה הוא דרך ידיעתם בזמן שאין לה משרת אין שם דבר ובזמן שיהיה לה משרת אחד לא יהיה לעולם אלא שופר מורם כמו 'ויאמר ה' אל־ישעיהו.[7] ודומה חוץ מתשעה מקומות שהוא במשרת אחד והוא מרכה כמו 'לכן אמור לבני־ישראל.[8] ודומה וכבר נמנו במסורות[9] ואם יש לזרקה שני משרתים הראשון יהיה אזלה לעולם והוא שתהיה הנעימה על אות שני מן התיבה והשני שופר או מארכה כמו 'ויאמר משה לפרעה.[10] 'ויקרא פרעה שם־יוסף.[11] ודומה חוץ משני מלות[12] מיוחדים • בראשונה יורדים[13] • ובשנית למעלה מועדים • והן 'ויחי הוא

langage technique des massorètes. Au fond, c'est une sorte d'*imâleh* pour l'accentuation, tandis que l'*imâleh* arabe modifie la prononciation des voyelles. — [1] *Is.* I, 3. — [2] *Gen.* I, 1. — [3] *Ibid.* — [4] *Ex.* I, 2. — [5] *Gen.* I, 6. — [6] *Ezra*, IV, 8. — [7] *Is.* VII, 3. — [8] *Ex.* VI, 7. — [9] Voir *M. H.* 15[a], l. 13. *K.* p. 60, l. 9. — [10] *Ex.* VIII, 5. — [11] *Gen.* XLI, 45. — [12] *K.* p. 60, l. 4, où se trouve ce passage, porte פסוקים, ce qui vaut mieux. — [13] « Descendre », veut dire prendre ma'ărâkâh pour serviteur, de même que « monter » signifie mettre un schôfâr

מספר למלך את־אשר החיה את־המת.[1] וגם אל הנכרי אשר לא מעמך ישראל הוא[2] ואם היתה הנעימה על אות הראשון מן התיבה יהיה גם הוא שופר כמו כי לא מועף.[3] הן קרבו ימיך.[4] ודע שהמשרת הקרוב הסמוך לזרקה פעמים מורם ופעמים מושב כמו המארכה[5] ובזמן שיש שם פסיק קודם לזרקה יהיה אותו המשרת הקרוב למטה מארכה לעולם כמו וכתוב בספר · והתום.[6] ועלה הגבול · דבירה.[7] ודומה חוץ משני פסוקים · שהם בטעם נפסקים · ומזה הדרך נתוקים · ולמעלה[8] חקוקים · והן ויאמר אליהם · ראובן אל־תשפכו־דם.[9] הנה חרדת · עלינו.[10] וכן אם יש במלת הזרקה נעיה או שהיתה מלה לפנים מקף ונעיה יהיה המשרת הקרוב לזרקה למטה[11] ויבא יעקב מן־השדה בערב.[12] וקח משענתי בידך ולך.[13] ודומה ובמקצת ספרים כותבין הגעיה ובמקצת אין כותבין אלא סומכין על דעת הקורא לפיכך אם נמצאת או לא נמצאת יטעם הקורא התיבה אם היא ראויה לגעיה או לא וידין כפי טעמו גם הקורא רשאי להוציא הגעיה ורשאי לבטלה · אלא במקצת מקומות אי אפשר לקפלה · כמו

mouram, ou *s.* *'iloui.* Les deux mots araméens, employés dans le même sens par les auteurs de la Massore, sont *כקית*, pl. כקתין, et סלק, pl. סלקין. Ces exceptions sont placées par erreur à cet endroit; elles doivent être transportées plus bas, après le mot ימיך. — [1] II *Rois*, VIII, 5. — [2] II *Chr.* VI, 32. — [3] *Is.* VIII, 23. — [4] *Deut.* XXXI, 14. — [5] Ben Bal'am dit plus clairement : ויש שכותבין אותו שופר מוכח והוא כמו מרכה במחלקותיו. Voy. *M. H.* 16ª, l. 12, et *Soum Sékel* sur *Gen.* XLI, 45. Peut-être faudra-t il, dans notre texte, suppléer והוא avant כמו. — [6] *Jér.* XXXII, 44. — [7] *Jos.* XV, 7. — [8] C'est-à-dire, adopter schôfâr à la place du ma'ărâkâh; voy. p. 405, note 13. — [9] *Gen.* XXXVII, 22. — [10] II *Rois*, IV, 13. — [11] Ma'ărâkâh. — [12] *Gen.* XXX, 17. — [13] II *Rois*, IV, 29.

'כי ביד־אשה.[1] 'רחוקה־היא.[2] ודומה ואם יש לזרקה שלשה משרתים יהיה הראשון תרחוק תלשה לעולם כמו 'ואשר יבא את־רעהו ביער.[3] ודומה ואם יש לה ארבעה משרתים יהיה הראשון שופר מיושב והשני תלשה לעולם כמו 'הנני עמד לפניך שם · על הצור.[4] ודומה ושלשה פיסוקים במקרא נכונים · מאחיהם משתנים · כי האזלה והמארכה על מלה אחת סמונים · כמו וידבר משה אל־אהרן ואל אלעזר ואל־איתמר בניו.[5] 'וראיתם והנה אם־יצאו בנות־שילה.[6] ויפקדו ביום ההוא אנשים על־הנשכות לאצרות לתרומות.[7] וזה לפי כח הנעימה וסקצת סופרים עושין במקום זו המארכה שופר והנעימה שוה: הלגרמיה והוא מחלק הרום כבר ביארנו שהמשרת לה מארכה לעולם בין אחד בין שנים כמו 'אשר בית ישראל.[8] ודומה ואין לה משרת אחר[9]: הרביע והוא מחלק הרום לא ישרת אותו מארכה לעולם והמשרת הסמוך לו לעולם שופר מיושב כמו 'ולא יכלו.[10] 'אז־או יכנע.[11] ודומה ולא יהיה המשרת עם הרביע לעולם על מלה אחת אלא בחמשה מקומות והן כתובין במסורות[12] ואם היו לרביע שני משרתים הראשון יהיה דרגה לעולם והשני שופר מיושב ואין זולתן כמו 'אשר לא־ידעהו אבותיו.[13] 'כי על־אפי ועל־חמתי.[14] ודומה ואם היו לו שלשה משרתים הראשון יהיה שופר מיושב והשני דרגה והשלישי מיושב לעולם כמו 'לא מבני ישראל

[1] *Jug.* IV, 9. — [2] *Ib.* XVIII, 28. — [3] *Deut.* XIX, 5. — [4] *Ex.* XVII, 6. — [5] *Lév.* X, 12. — [6] *Jug.* XXI, 21. — [7] *Néh.* XII, 44. — [8] *Ez.* VIII, 6. — [9] Voy. *Eccl.* VI, 2 et II *Chr.* XII, 13 (cf. p. 396, n. 18). Le ms. d'Oxford complète ainsi le passage de *M. H.* 23[b], l. 12 : והמקל׳··· מודיע שזה הס׳ לבדו הוא ש׳ לגרמיה וזה פירוש דיבורו לגרמיה. — [10] *Ex.* XV, 23. — [11] *Lév.* XXVI, 41. — [12] *M. H.* 26[a], l. 2. — [13] *Dan.* XI, 38. — [14] *Jér.* XXXII, 31.

חטה.[1] ואין בזה חלוף : התביר והוא מחלק הרום כבר ביארנו שאפשר שיקדמו ארבעה משרתים ועתה נבארם ובתחלה נבאר מפני מה פעם יהיה משרתו עמו והיא מארכה על תיבה אחת ופעם לא יהיה עמו דע שבזמן שהתביר על מלה פלונית ולפני האות שיש עליו התביר אות יש תחתיו שוא ולפני השוא אות שיש עליו מלך משלשה מלכים אלו והן החולם או קמץ או צרי לפי תנאי זה יהיה המארכה עם התביר על מלה אחת כמו 'ויצאו.[2] 'ישתרגו.[3] 'תתבוננו.[4] ודומה וכן 'ותעלו על שפת.[5] 'אל תלחמו.[6] ודומה כולן על דרך זה בר מן חד שהוא מארכה עם חרק והוא 'בבירתא.[7] ואין לה שני והתביר אפשר שישרת אותו מארכה בסמוך לו ואפשר דרגה ודרך ידיעתו כך הוא אם יש בין נעימת מלה ראשונה ונעימת מלה שניה שעליה התביר מלך אחד בלבד משרתו יהיה מארכה לעולם כמו 'כי כה אמר. 'ויכם דוד.[8] ודומה והשוא הנד נחשב מלך ואינו מלך כמו 'והיה לך.[9] ודומה ואם היה בין נעימה לנעימה שני מלכים או יתר יהיה משרתו דרגה לעולם כמו 'שנים מכל.[10] 'המה הגבורים.[11] ודומה ואם היה שוא נד[12] יהיה מארכה בר מאלו שאמרו והן 'ואברהם היו יהיה.[13] 'וכי יגוף שור־איש.[14] 'בין ביתאל.[15] 'הפוך ידך.[16] 'כשר שלמן.[17] 'אשר תמצא ידך.[18] 'וימנה וישוה.[19] 'ומיכאל וישפה.[20]

[1] II *Sam.* XXI, 2. — [2] *Ex.* XXXV, 20. — [3] *Lam.* I, 14. — [4] *Jér.* IX, 16. — [5] *Ez.* XXXVI, 3. — [6] II *Chr.* XIII, 12. — [7] *Ezra*, VI, 2. Voir *M. H.* 26b, l. 10. — [8] II *Sam.* XXX, 17. — [9] *Gen.* VI, 21. — [10] *Gen.* VI, 19. — [11] *Ib.* 4. — [12] Il faut peut-être compléter ainsi ce passage: קודם המלך או אחריו יהיה משרתו גם כן דרגה ואם היה אחרי המלך שוא נד. — [13] *Gen.* XVIII, 18. — [14] *Ex.* XXI, 35. — [15] *Jos.* VIII, 9. — [16] II *Chr.* XVIII, 33. — [17] *Osée*, X, 14. — [18] *Eccl.* IX, 10. — [19] *Gen.* XLVI, 16. — [20] I *Chr.* VIII, 15.

'ועד הֵם עמדִים.[1] 'כי אֵין לעמֹוד.[2] ואם היה בין נעימה לנעימה פסיק בין היו שני מלכים בין לא היו לעולם דרגה כמו 'תמל · ימל.[3] 'וישב המלך אחשרש · מס.[4] ודומה והמשרת השני של התביר פעם יהיה שופר מיושב ופעם אזלה ודרך ידיעתו אם הוא על אות ראשון מן התיבה יהיה שופר כמו 'עיר שופכת דם.[5] ואם הוא על שני יהיה אזלה כמו 'ואיש ראש בית־אבותיו.[6] ודומה[7] ובזמן שיהיה לו ארבעה משרתים יהיו הראשונים שופר מיושב ותלשה ואזלה ודרגה או מארכה ודרגה ומארכה כאחת אי אפשר אלא במקום אחד כמו שביארנו[8]: הטפחה והוא מחלק הרום כבר אמרנו שאפשר לה שני משרתים דרגה ומארכה והמשרת של טפחה לא יהיה עמה על תיבה אחת אלא בשמנה מקומות בלבד כמו 'מושבתיכם.[9] ודומה וכל מקל שתמצא עם הטפחה זולתן הוא געיה לעולם ואל תטעה בו[10] ולא יהיה לטפחה שני משרתים אלא בארבע עשר מקומות והן הן לא ישתנו כמו

[1] *Néh.* VII, 3. — [2] *Ezra,* IX, 15. On peut voir sur ces exceptions, Heidenheim, *M. H.* f. 27b et suiv.; Dukes, *Kontres*, p. 52 et suiv. (Hupfeld, *Commentatio*, etc. Halle, 1846, p. 18); Frensdorff, *Ochlah W'ochlah*, p. 46b, sur § 221. On y trouvera tous les passages de la Massore, relatifs à ce sujet. Notre auteur est d'abord incomplet; puis il cite à la fin deux exemples qui sont réguliers, les schewâ sous le mim et le 'aïn étant mobiles. — [3] *Gen.* XVII, 13. — [4] *Est.* X, 1. — [5] *Ez.* XXII, 3. — [6] *Jos.* XXII, 14. — [7] Il manque ici le cas où le tebîr est précédé de trois serviteurs. Ils sont talschâh, azlâh, et comme troisième, selon la règle établie, ma'ărâkâh ou dargâh. Comme exemple on donne, *Jér.* XXX, 17, qui n'était pas à sa place, ci-dessus, p. 396, l. 9, et *Is.* LIV, 17, cité *ibid.* l. 13. Voy. Heidenh. *M. H.* 29b. — [8] Voy. ci-dessus, p. 396, l. 2, et ci-après, p. 415, note. — [9] *Lév.*. XXIII, 21. Voy. *M. H.* 22b, l. 15. — [10] L'erreur, dont il faut se préserver, proviendrait de la forme indécise du ga'iâ dans les manuscrits, qui balance entre ma'ărâkâh et ṭiphâh.

'וַיָּבֵא לוֹ יַיִן וַיֵּשְׁתְּ.'[1] ודומה וכולם כתובים במסורות והמארכה המשרתת את הטפחה יתחלף נעימתה לפי המלכים כיצד אם לא היה בין נעימת המארכה ובין נעימת הטפחה מלך כלל תצא נעימת המארכה שבורה מנותזת כמו 'וּנְתַתֶּם לִי אוֹת אֱמֶת.'[2] ודומה ואם היה בין המארכה והטפחה שני מלכים אחד במלת המארכה ואחד במלת הטפחה תצא נעימת המארכה מיושבת בלא התזה כמו 'כִּי לֹא־מָלוּ אוֹתָם בַּדָּרֶךְ.'[3] ודומה. ואם היו שם מלכים יתר משנים אינו ממשיך בנעימתם כמו 'כִּי־עָשִׂיתִי עִמָּכֶם חָסֶד.'[4] ודומה ודע שבזמן שיהיה לפני מלת הטפחה שתי מלות הראשונה כִּי והשנית לֹא יתחלפו במארכה פעם תהיה על כי ותהיה לא במקף ופעם תהיה על לא ותהיה כי במקף ודרך ידיעתה כך הוא אם היה על אות ראשון ממלת הטפחה מלך תהיה המארכה על כי ותהיה לא במקף 'כִּי לֹא־כָלוּ.'[5] 'כִּי לֹא־נָסֹב.'[6] ודומה ואם היה על אות ראשון שוא תהיה המארכה על לא ותהיה כי במקף כמו 'כִּי־לֹא בַכֹּחַ.'[7] 'כִּי־לֹא בְיָד יִקָּחוּ.'[8] ודומה הכל על דרך זה בר מן חד על אות ראשון מלך והמארכה על לא והוא 'כִּי־לֹא תַעֲבֹר אֶת־הַיַּרְדֵּן הַזֶּה.'[9]: הסלוק והוא מחלק הרום כבר אמרנו שאי אפשר לו משרת אלא אחד והוא המארכה לעולם ואין לו אחר בר מן חמשה מקומות שתשרת אותו הנטויה והן כתובים במסורות[10] הרי נתבאר משרתי כל טעם וטעם וכיצד סדורן ושירותן וחלופן לפי מחלקותיהן :

[1] *Gen.* XXVII, 25. Voy. *M. H.* 22ª, l. 18. — [2] *Jos.* II, 12. — [3] *Ib.* V, 7. — [4] *Ib.* II, 12. — [5] *Lam.* III, 22. — [6] I *Sam.* XVI, 11. — [7] *Ib.* II, 9. — [8] II *Sam.* XXIII, 6. — [9] *Deut.* III, 27. — [10] Voir *M. H.* 30ᵇ, l. 5.

שער מוסף לחלוק המשרתים כבר ביארנו מנין המשרתים ודרך שירותן ועתה נבאר חלק כל משרת ומשרת למי ישרת מן השרים ובכמה פנים משרתו וזה הוא התלשה הקטנה לא תשרת אלא לפזר גדול בלבד בסמוך לו לעולם וכבר ביארנו[1] שהיא בששה עשר מקומות באחד ועשרים ספרים בלבד: הנטויה אינו משמשת אלא לאתנחה ולסלוק בלבד וסמוך לעולם והן עשרה באתנחה וחמשה בסלוק נמצאת בחמשה עשר מקומות בכ״א ספרים: השופר ההפוך לא ישרת אלא חיתיב בלבד בסמוך לו לעולם ולא יסמך ליתיב אלא הוא לעולם אלא אם לא יהיה בין טעם מלה ראשונה ובין מקום היתיב מלך מן המלכים יהיה זולתו מארכה כמו ׳לטוב לנו[2] ודומה כמו שביארנו בחלק המשרתים[3]: שופר מכרבל והוא הנקרא שופר נחית לא ישרת אלא הזקף בלבד בזמן שיש לזקף שני שופרות משרתים יהיה הראשון שופר נחית והשני שופר מורם לעולם ובזמן שאין לו אלא משרת אחד אם היה על אות ראשון מן המלה יהיה נחית לעולם ואם היה על אות שני יהיה מורם נמצא שופר מכרבל אינו משרת אלא לזקף בלבד פעמים בסמוך לו ופעמים לפני משרת אחד כמו שביארנו[4]: שופר מורם ישרת בארבעה מקומות ישרת האתנחה בין יש לו משרת אחד או שנים שניהם מורפין ואין לאתנחה משרת זולתו חוץ מן הנטויה שמשרתת אותה בעשרה מקומות בלבד כמו שביארנו[5] ועוד ישרת הזקף בזמן שיש לו שופר אחד והוא על אות שני מן המלה יהיה מורם

[1] Ci-dessus, p. 399. — [2] *Deut.* VI, 24. — [3] Ci-dessus, p. 402, l. 17. — [4] Ci-dessus, p. 403, l. 15. — [5] Ci-dessus, p. 404, l. 8-16.

ואם הוא על אות ראשון הוא נחית כמו שאמרנו¹ ובזמן שהן שנים הראשון נחית והשני מורם לעולם ועוד ישרת הזרקה בין יש לו משרת אחד או רבים הסמוך לה שופר מורם והוא שלא יהיה בינו ובין הזרקה נעיה או פסיק אבל אם היה שם נעיה או פסיק תהיה נעימת השופר כנעימת המארכה למטה כמו שביארנו² ועוד ישרת הסגלה לעולם ואין לה משרת זולתה כמו האתנחה:

שופר מיושב ישרת לשבעת טעמים ישרת הפזר בין היו לו משרת אחד או רבים כולם מיושבין לעולם ולא ישרת אותו זולתו ועוד ישרת התלשה בין שלה משרת אחד או רבים כולם שופרות מיושבין לעולם ועוד ישרת הטרס בזמן שאין לטרס אלא משרת אחד והיתה נעימת המשרת על אות הראשון מן המלה יהיה שופר מיושב לעולם וכן אם היו לו [שלשה או] ארבעה או חמשה משרתים הראשונים יהיו שופרות מיושבין לעולם ועוד ישרת הזרקה אם יש לזרקה שני משרתים והיתה נעימת מלה ראשונה על אות ראשון ממנה לפי תנאי זה יהיה שופר מיושב וכן אם היו לה ארבעה משרתים הראשון המוקדם יהיה שופר מיושב לעולם ועוד ישרת היתיב אם יש ליתיב שני משרתים והיתה נעימת מלה ראשונה על אות ראשון ממנה לפי תנאי זה יהיה שופר מיושב ואם יש לו ארבעה משרתים הראשון מהם שופר מיושב לעולם וכן אם יש לו חמשה או ששה משרתים הראשונים מיושבין כולם לעולם ועוד ישרת הרביע בזמן שאין לו אלא משרת אחד הוא שופר מיושב לעולם ואם היו לו שלשה משרתים הראשון והשלישי מיושבים לעולם

¹ Ci-dessus, p. 403, l. 15. — ² Ci-dessus, p. 405, l. 12 et suiv.

ועוד ישרת התביר אם יש לו שני משרתים והיתה נעימת מלה ראשונה על אות ראשון מסנה יהיה שופר מיושב לעולם ואם יש לו ארבעה משרתים הראשון מיושב לעולם ולא ישרת שופר מיושב אלא במקומות אלו בלבד לפי מחלקותן נמצאו השופרות המשרתים ארבעה חלקים שופר הפוך והוא לא ישרת אלא ליתיב בלבד ושופר מכרבל והוא משרת לזקף בלבד ושופר מורם זהוא משרת לאתנחה ולזקפה ולזרקה ולסגלה בלבד ושופר מיושב והוא משרת לפזר ולתלשה ולטרסה ולזרקה וליתיב ולרביע ולתביר בלבד: מארכה תשרת לששה טעמים תשרת ליתיב בין יש לה משרת אחד או רבים היא בסמוך לו אם לא היה ראוי לשופר הפוך כמו שביארנו[1] ועוד תשרת לזרקה בין יש לה משרת אחד או רבים היא בסמוך לעולם והוא שיהיה שם פסיק או נעיה או שלשה מלכים לפי תנאי זה בלבד ועוד תשרת הלגרמיה אם יש לה אחד או שנים הם מארכה לעולם ועוד תשרת התביר בין יש לו משרת אחד או רבים היא בסמוך והוא שתהיה אותה המלה אינה ראויה לדרגה כמו שביארנו[2] ועוד תשרת הטפחה אם אין לה אלא משרת אחד ואם יש לה שנים הראשון דרגה לעולם והשני שני מארכות צמותות והן י״ד מקומות בכל המקרא[3] ועוד תשרת לסילוק ואין לו משרת זולתה אלא הנטויה בחמשה מקומות בלבד: אולה תשרת לארבעה טעמים תשרת לטרס אם אין לטרס אלא משרת אחד והיתה נעימת התיבה של משרת על אות שני מסנה יהיה אולה לעולם

[1] Ci-dessus, p. 402, l. 16. — [2] Ci-dessus, p. 408, l. 4. — [3] Ci-dessus, p. 409, l. 13.

לפי תנאי זה בלבד ואם יש לטרס שנים או שלשה או ארבעה או חמשה משרתים הסמוך לו אולה לעולם ועוד תשרת היתיב בזמן שיש לו שני משרתים והיתה נעימת מלה ראשונה על אות שני סמנה יהיה אולה לעולם לפי תנאי זה בלבד ואם יש לו שלשה משרתים או יתר תהיה המלה השלישית למלת היתיב באולה לעולם כמו 'ונבקע הר הזתים מחציו.' ודומה[1] ועוד תשרת הזרקה אם יש לה שני משרתים והיתה הנעימה על אות שני מטלה ראשונה או יתר לפי תנאי זה תהיה אולה ואם יש לה שלשה או ארבעה משרתים השלישית למלת הזרקה אולה לעולם כמו 'ואשר יבא את רעהו ביער.' ודומה[2] ועוד תשרת התביר אם יש לו שני משרתים [והיתה הנעימה על אות שני ממלה ראשונה] הראשון אולה לעולם ואם יש לו ג׳ או ד׳ השלישית למלת התביר אולה לעולם: תלשה תשרת לארבעה טעמים תשרת הטרס אם יש לו שנים או שלשה או ארבעה משרתים המלה השלישית למלת הטרס תלשה לעולם ועוד תשרת התביר אם יש לו שלשה או ארבעה משרתים מלה הרביעית להתביר תהיה תלשה לעולם ועוד תשרת היתיב אם יש לו שנים או שלשה או ארבעה הרביעית להיתיב תהיה תלשה לעולם ועוד תשרת הזרקה אם יש לה משרתים רבים הרביעית לזרקה תלשה לעולם: דרגה תשרת לשני טעמים תשרת לרביע אם יש לו שני משרתים או שלשה או יתר תהיה דרגה לעולם ועוד תשרת לתביר אם יש בין נעימת מלת המשרת ובין נעימתו שני מלכים או יתר תהיה דרגה לעולם כמו שביארנו[3] וכן אם יש

[1] Ci-dessus, p. 394, l. 18. — [2] *Id.* 393, l. 9. — [3] *Id.* 408, l. 15.

לתביר שני משרתים ואחד מהם עמו על מלתו יהיה הראשון דרגה והוא 'אם תעירו ואם תעוררו. וחברו[1] נמצא לפי דרך זו משרת הפזר שופר מיושב לעולם ואם פזר גדול הוא משרתיו כולם שופרות מיושבין חוץ מן הסמוך לו שהיא תלשה קטנה ומשרת התלשה שופר מיושב לעולם ומשרת הטרס שלשה שופר מיושב ותלשה ואזלה ומשרת לגרמיה שנים שופר מיושב שלה ומארכה ומשרת הרביע שנים שופר מיושב ודרגה ומשרת הזרקה חמשה שופר מיושב ותלשה ושופר מורם ואזלה ומארכה ומשרת היתיב חמשה שופר מיושב ותלשה ואזלה ושופר הפוך ומארכה ומשרת הזקף שנים שופר מכרבל ושופר מורם ומשרת התביר חמשה שופר מיושב ותלשה ואזלה ודרגה ומארכה ומשרת הטפחה מארכה בלבד או דרגה ושתי המארכות הצמותות ומשרת האתנחה שופר מורם ונטויה ומשרת הסלוק מארכה בלבד ונטויה בחמשה מקומות כמו שביארנו ברוך אדונינו • שהפיק רצונינו :

וזה הוא סדור הטעמים ברוב טרס ואחריו לגרמיה או רביע ואחר לגרמיה רביע ואחר רביע יתיב ואחר יתיב זקף ואחר זקף תביר או טפחה ואחר טפחה אתנחה או סוף פיסוק אחר פזר תלשה אחר תלשה טרס זה הוא סדורן לפי הנעימה לפי שיש מהן דרך גובה ומהן דרך רום ומהם דרך נצב ואפשר שיתחלף סדר זה לפי מלת הפיסוק וגדלו וקטנו אם הוא דרך ספור או יש בו אותיות קריאה או אותיות התמה או אותיות הידיעה

[1] Ci-dessus, p. 396, l. 2; l'auteur ajoute ici cette nouvelle circonstance, que le ma'ărâkâh et le tebir sont réunis sur le même mot : תְעוֹרְרוּ.

לפי ענינו יהיה תוצאותיו ולפי תוצאותיו יהיה סימני טעמיו
והמשכילים יבינו ודע שיש לבעלי חדקדוק לכל טעם וטעם
הנפת ביד יתר על הנעימה הנלויה בפה כמו שאמרו צנורי
חוטף בה באצבע יחידי סגולה מניף בשלש אצבעות לפניו
שופר מנענע בשתי אצבעותיו הנפה קצרה פזר בשתי אצבעותיו
הנפה גדולה קרני פרה מניף בשתי אצבעותיו למעלה תלשה
חטפה באצבע זקף קטן באצבע מלמעלה למטה טרס תופש
המלח לאחריה תלשה מושכת המלח לאחריה ועל דרך זו יש
לכל חטעמים והמשרתים כמו שאמרו בענין אין מקנחין בימין
מה טעם מפני שמראים בה טעמי תורה¹ והאל הגדול ברוב
גדלו יזכה אותנו להגות בתורתו ולדקדק בה כראוי ולידע צפוניה
וסודיה · ועיקריה ויסודותיה · ויגלה לעינינו כל סתריה · ויעזרנו
ויזכינו לדעת כל שאפשר לדעתו וללמוד וללמד לשמור ולעשות
ולקיים את כל דברי תורתו באהבה ולעשות משפטיו וחקיו
ומצותיו אשר צוה את אבותינו ויתן חלקינו בתורתו עם עושי
רצונו ויבנה עירו בחיינו ובימינו · ויקבץ גליותינו וישפיע
שלומינו · ותרבה דעתינו ׳ואמר ביום ההוא הנה אלהינו זה

¹ *Berâkôt*, 29ᵃ. Raschi, dans son commentaire à ce passage, parle des mouvements de main, dont il a vu des lecteurs, venus de Palestine, accompagner les sons des accents paschṭâh, dargâh et schôfâr mahăpak (hâfouk). Cela prouve que le tableau des mouvements, donné par l'auteur, est incomplet. — Naḥman ben Isaac, qui est l'auteur de ce passage talmudique, n'était pas palestinien; ce qui indique que l'habitude dont il est question ici n'était pas limitée à la Palestine. Notre auteur, qui semble avoir connu cet usage, déclare aussi (p. 389, l. 17) ne pas vivre en Terre sainte. (Voy. M. Dukes, Ḳ. 33, note 3.)

קוינו לו ויושיענו זה ה' קוינו לו נגילה ונשמחה בישועתו.[1]
אשרי המחכה ויגיע.[2] זה שראינו לכתבו והכל בדרך קצרה:

וראיתי לכתוב החלופים שנחלקו בהן הסופרים בנקדות:[3]

זה החלוף אשר נמצא בין שני המלמדים אהרן בן משה בן אשר ומשה בן נפתלי ירחמם אל וכשר להקדים מן המלות אשר התחלפו בהם אשר בהם שתי אותיות תתפעם במלה כמו יששכר וזולתה דע כי היה בן אשר ינקוד מלות יששכר השין הראשון ויוציא אותה בסין וישבות השין השני מן הנקוד ולא יוציא אותו בפה כמו יִשָּׂכָר' וכולם על זה המנהג ובן נפתלי יחליפהו כי הוא ינקוד השנים ויוציאם בסינין כמו יִשְׂשָׂכָר וכל לשון אכילה היה בן אשר יפתח הכף על המשפטים שביארנו בסימני השוא נע' ובן נפתלי לא היה פותח ממנה דבר' וכל לשון גרושה היה בן אשר יפתח הריש והוא שיהיה תחת השין

[1] *Is.* xxv, 9. — [2] *Dan.* xii, 12. — [3] Ce morceau porte des traces toutes particulières de son origine arabe. Ainsi תתפעם ne se comprend que comme traduction de تَتَكَرَّر «se répéter», et comme dénominatif de פעם = كَرَّة «une fois»; בסיכין est certainement le duel بسينَين ; היה···יפתח = كان يفتح, n'est pas une forme hébraïque; les mots חילוף וחיבור sont la traduction de الاختلاف والائتلاف, etc. — [4] D'après cette exposition, Ben Ascher lisait *Iisachar*, sans dâgesch dans le premier sîn et en passant complétement le second sîn, et Ben Nephtali prononçait *Iissachar* ou Ἰσσαχάρ, en faisant entendre les deux sîn. Cette différence réelle dans la prononciation n'existe pas d'après R. Méir Hallévi, Iahbi Naḳdân, Norzi et autres, qui attribuent à Ben Ascher la ponctuation avec dâgesch. Du reste, ni Ebn Ezra (*Commentaire sur l'Exode*, init.), ni Ḳamḥi (*Miklôt*, 80[a]) ne parlent de ce dâgesch; ils comparent au contraire ומתלכלים (I *Chr.* xv, 24), où un dâgesch dans le premier ṣadé serait impossible. — [5] Ci-dessus, p. 375. l. 10 et suiv. — [6] « Ne prononce jamais le pataḥ ».

שלש נקודות כמו 'מעט מעט אֲגָרְשֶׁנּוּ.[1] 'לא אגָרְשֶׁנּוּ מפניך.[2]
וזולתם ואם לא יהיה על השין שלש נקודות לא יפתח הרֹיש
כמו 'ויגדלו בני האשה ויגרְשו.[3] 'ותגרְשוני מבית.[4] ודומה חוץ
מִלה אחת כי הוא יפתח אותה ולא יהיה תחת השין שלש
נקדות והוא 'ויגָרֲשֵׁהו וילך.[5] ובן נפתלי לא היה פותח מִמנה
דבר וכל לשון בתים אשר יהיו בשני טעמים היה בן נפתלי
יחזקם בדגש יתר מזולתם כמו 'על הַבָּתִּים.[6] 'ובבָתֶּיךָ.[7] כולם על
זה המנהג ובן אשר יחליפהו על זה חוץ משתי מלות והיא
'ובָתִּים מלאים כל טוב.[8] 'את תבנית האלם ואת בָּתָּיו.[9] כי זכר
במאסרתה כי ארבע מלות במקרא מרבה הדגשין והן ובָתִּים
מלאים.[10] 'ואת בָּתָּיו.[11] 'וישימָהָ תֵּל-עולם.[12] 'ונבריא אִלֵּך תלָתֵּהון.[13]
וכל בישראל לישראל ביזרעאל ליזרעאל ביראה ליראה ביראת
ליראת היה בן אשר ינקוד היוד באלו המלות ויוציא אותו בפה ובן
נפתלי יחליפהו ולא ינקוד היוד ולא יוציא אותו בפה כמו בִישראל
וכל ויהי אשר תסמוך עם בגד כפת והטעם מודבק עם וַיְהי היה
בן אשר יקראם ברפי על משפט אויה כמו 'ויהי כשמע.[14] ודומה
ובן נפתלי יחליפהו בשבעה מלות 'ויהי כראותו אותה ויקרע.[15]
'ויהי כראות המלך.[16] 'ויהי כשמעו כי הרימתי.[17] 'ויהי כאשר-תמו.[18]
'ויהי כהוציאם אתם.[19] 'ויהי כשמע כל המלכים.[20] 'ויהי כמלכו.[21]

[1] *Ex.* XXIII, 30. — [2] *Ib.* 29. — [3] *Jug.* XI, 2. — [4] *Ib.* 7. — [5] *Ps.* XXXIV, 1. — [6] *Ex.* XII, 7. — [7] *Ib.* VIII, 7. — [8] *Deut.* VI, 11. — [9] I *Chr.* XXVIII, 11. — [10] *Deut.* VI, 11. — [11] I *Chr.* XXVIII, 11. — [12] *Jos.* VIII, 28. — [13] *Dan.* III, 23. Voy. Norzi, sur ce passage; *M. H.* 49[b]; *Ên Hakkôrê*, sur *Exode*, I, 21. — [14] *Gen.* XXIX, 13. — [15] *Jug.* XI, 35. — [16] *Est.* V, 2. — [17] *Gen.* XXXIX, 15. — [18] *Deut.* II, 16. — [19] *Gen.* XIX, 17. — [20] *Jos.* IX, 1. — [21] I *Rois*, XV, 29.

וְחוץ מאלו יִנהיגם על משפט אוֹיֹהֹ רפי כמו 'ויהי כֹל הנפלים.[1]
'ויהִי דָוד.[2] ודומה :

נתחיל עתה בחילוף וחיבור שביניהן בתורה ואזכיר הסדרים
שבכל חומש וחומש ומנין הפרשיות ואעשה לכל פרשה ופרשה
שם איש ידוע ואלו הן :

ספר ראשון והוא ספר הישר : דע כי הספר הזה שנים עשר
פרשה כללם חמשה וארבעים סדר והוא אלף וחמש מאות
וארבעה ושלשים פיסוקים סימן א"ך ל"ד · ונתחיל במנין כל פרשה
ופרשה ונשים לפיסוקי כל פרשה שם איש שישמר בו המנין
ולא תשגה בו : פרשת בראשית יש בה ארבעה סדרים · ריש
הפרשה[4] 'אלה תולדות השמים.[5] ו'הן האדם היה.[6] ו'זה ספר
תולדות.[7] ומנין הפיסוקים מאה וששה וארבעים קמ"ו נגד המנין
שם אֹמֹצִיֹהֹ וכה מן החלוף מלה אחת והוא 'ומפרי העץ אשר
בְּתֹוך־הגן.[8] חטוף בתוך הגן · ואלו המלות שנתחברו בהן 'וְחַיתו־
ארץ למינה.[9] 'וּלכל חית־הארץ.[10] 'מפְּרִי עֵץ־הַגָּן נאכל.[11] 'אמחה
את־האָדָם אשֶׁר־בראתי[12] : אלה תולדת נח יש בה חמשה סדרים
'ריש הפרשה.[13] 'ויזכר אלהים את נח.[14] ו'צא מן התיבה.[15] 'ויהיו
בני נח היוצאים.[16] 'ויהי כל הארץ שפה.[17] ומנין הפיסוקים מאה
שלשה וחמשים קנ"ג נגד המנין שם בֹצֹלֹאֹל וכה מן החלוף
שתי מלות נתקן קריאת בן אשר על הימין וקריאת בן נפתלי

[1] I *Rois*, VIII, 25. — [2] I *Sam*. XVIII, 14. — [3] 1524. L'alef, surmonté d'un point indique mille, puis le kaf final, 500, comme ם, ן, ף et ץ sont employés pour 600, 700, 800 et 900. — [4] *Gen*. I, 1. — [5] II, 4. — [6] III, 22. — [7] V, 1. — [8] III, 3. — [9] I, 24. — [10] I, 30. — [11] III, 2. — [12] VI, 7. — [13] V, 9. — [14] VIII, 1. — [15] VIII, 15-16. — [16] IX, 18. — [17] IX, 1.

על השמאל והיה בן אשר יקרא כזרת 'ומחיתי אֶת־כָּל היקום.[1] בוקפה ובן נפתלי יקרא כזה 'אֶת־כל־היקום אשר עשיתי על דרך שמאל 'ובכל חית הארץ.[2] 'ובכל חית הארץ אתכם. ואלו המלות אשר התחברו בהן 'אֶת־האלהים הִתהלך־נח.[3] 'אֶת כל היקום.[4] 'וַיִגברו המים.[5] 'ובכל־חית הארץ.[6] 'ינחמנו מִמעשנו.[7]: פרשת לך לך יש בה ארבעה סדרים ריש הפרשה[8] 'ויהי בימי אמרפל.[9] 'אחר הדברים.[10] 'ושרי אשת אברם.[11] ומנין הפיס' מאה וששה ועשרים קכ"ו נגד המנין שם מַכְנַדְבַי ובה מן החלוף 'כי אֶת כל הארץ אשר.[12] והתחברו באלו 'וַיִשלחו אתו.[13] דאברם 'וַיֶאהל עד סדום.[14] וַיחשבה לו צדקה[15]: פרשת וירא יש בה חמשה סדרים וחמשה פיסוקים ריש הפרשה[16] 'ויבאו שני המלאכים סדמה.[17] 'ויסע משם אברהם.[18] 'וה' פקד.[19] 'והאלהים נסה.[20] ומנין אלו חמשה וחמשה פיס' מן הסֵדר האחרון והוא סדר 'ויגד לאברהם.[21] ומנין הפיסו' מאה וששה וארבעים קמ"ו נגד המנין שם יְחִזְקִיָהוּ ובה מן החלוף ארבע מלות 'ונשאתי לכל־המקום.[22] 'כי חפרתי אֶת הבאר.[23] 'אלה' יִראה לו השה.[24] 'ולא חשכת אֶת־בנך אֶת יחידך.[25] ואין בזו הפרשה מלה שישנה בה איש כמו זולתה אלא 'ויֹאמר לֹא כי צחקת.[26] היה מקצת המלמדים יקרא אותה בדגש לא ואין כשר: ויהיו חיי שרה יש בה ארבעה.סדרים תחסר [חמשה] פיסוקים אשר הם בפרשת וירא סדר 'ויגד לאברהם. הוא סדר ראשון

[1] *Gen.* VII, 4. — [2] IX, 10. — [3] VI, 9. — [4] VII, 23. — [5] VII, 18. — [6] IX, 10. — [7] X, 29. Ce verset est de la parascha précédente. — [8] XV, 1. — [9] XIV, 1. — [10] XV, 1. — [11] XVI, 1. — [12] XIII, 15. — [13] XII, 20. — [14] XIII, 12. — [15] XV, 6. — [16] XVIII, 1. — [17] XIX, 1. — [18] XX, 1. — [19] XXI, 1. — [20] XXII, 1. — [21] XXII, 20. — [22] XXVIII, 27. — [23] XXI, 30. — [24] XXII, 8. — [25] XXII, 12. — [26] XVIII, 15.

מזו הפרשה עד 'ואברהם זקן.[1] הסדר השני 'ואברהם זקן. השלישי
'ואבא היום אל העין.[2] הרביעי 'ויוסף אברהם.[3] ומנין הפיס' מאה
וחמשה ק"ה נגד המנין שם יהוידע ובה מן החלוף מלה אחת
'גר־ותושב.[4] ושתי מלות התחברו בהן 'לעת ערב לעת צאת הש'.[5]:

ואלה תולדת יצחק יש בה שלשה סדרים 'ריש הפרשה.[6] ויהי
כי זקן יצחק.[7] 'ויתן לך האלהים.[8] ומנין הפיסוק' מאה וששה ק'ו
נגד המנין יהללאל ואלו שנתחלפו בהן 'ויתרצצו הבנים.[9] 'ולסח־
זח לי בכורה.[10] 'כי עתה הרחיב ה' לנו.[11] שופר 'ותשלחוני מאתכם.[12]
'עלי קללתך בני.[13] 'וירח את ריח־בגדיו.[14] 'ראה ריח בני.[15] 'ועל
חרבך תחיה ואת־אחיך.[16] ואלו התחברו בהן 'ורבקה אמרה אל־
יעקב.[17] 'ואהרגה את־יעקב אחי.[18]: פרשת ויצא יעקב יש בה
ארבעה סדרים ריש הפרשה[19] 'וירא ה' כי שנואה לאה.[20] 'ויזכר
אלהים את רחל.[21] 'ויאמר ה' אל יעקב.[22] ומנין הפיס' מאה שמונה
וארבעים קמ"ח נגד המנין חלקי ויש בה חלוף 'ויבא יעקב מן־
השדה.[23] 'ובהעטיף הצאן.[24] 'גנבתי יום וגנב' לילה.[25] והתחברו 'וכל
שחום[26]: פרשת וישלח יעקב יש בה שלשה סדרים ריש
הפרשה[27] 'ויבא יעקב שלם.[28] 'וירא אלה' אל יעקב.[29] ומנין הפיס'
מאה ארבעה וחמשים קנ"ד נגד המנין קליטה ואלו שנתחלפו
בהן 'ויאמר אם יבא עשו אל המחנה.[30] 'והיה המחנה.[31] 'ויאמר

[1] *Gen.* XXIV, 1. — [2] XXIV, 42. — [3] XXV, 1. — [4] XXIII, 4. — [5] XXIV, 11. — [6] XXV, 19. — [7] XXVII, 1. — [8] XXVII, 28. — [9] XXV, 22. — [10] XXV, 32. — [11] XXVI, 22. — [12] XXVI, 27. — [13] XXVII, 13. — [14] XXVII, 27. — [15] *Ibid.* — [16] XXVII, 40. — [17] XXVII, 6. — [18] XXVII, 41. — [19] *Gen.* XXXVIII, 14. — [20] XXXIX, 31. — [21] XXX, 22. — [22] XXXI, 3. Le ms. porte אלהים. — [23] XXX, 16. — [24] XXX, 42. — [25] XXXI, 39. La copie n'a aucun signe. — [26] XXX, 32. — [27] XXXII, 3. — [28] XXXIII, 18. — [29] XXXV, 9. — [30] XXXII, 9. — [31] *Ibid.*

לא אשלחך.[1] 'ויאהב את הנער.[2] וסוף פיסוק[3] 'ולזרעך אחריך אתן.[4]
'בן בשמת.[5] 'אלוף קרח.[6] והמלות אשר התחברו בהן 'כי יפגשך.
'כי על כן ראיתי.[8] 'כל יצאי שער עירו.[9] בלא געיה : פרשת וישב
יעקב יש בה ארבעה סדרים ריש הפרשה[10] 'ויהי בעת ההיא'
וירד יהודה.[11] 'ויוסף הורד.[12] 'ויהי אחר הדברים האלה חטאו.[13]
וסנין הפיס' מאה ושנים עשר ק"יב נגד הסנין בקי ושתי מלות
התחלפו בהן 'להשתחות לך ארצה.[14] 'יפה־תאר ויפה מראה.[15] ואלה
המלות שנתחברו בהן ויתנכלו אתו.[16] 'בת איש כנעני.[17] 'כי לא לו יהי'
הזרע.[18] 'לצחק־בנו.[19] 'ראה את־כל מאומה בידו.[20]: פרשת ויהי מקץ
יש בה ארבעה סדרים ריש הפרשה[21] 'ויאמר פרעה אל עבדיו.[22]
'ויאמר אליהם יוסף ביום השלישי.[23] 'ואל שדי יתן לכם רחמים.[24]
וסנין הפיס' מאה וששה וארבעים קמ"ו נגד הסנין יחזקיהו ויש
בה חלוף 'ויקרא פרעה שם־יוסף.[25] 'וליוסף ילד שני בנים.[26]
'בהתחננו אלינו.[27] 'ויבא יוסף הביתה···וישתחוו לו.[28] ושתי מלות
התחברו בהן ויפתח יוסף את־כל אשר בהם[29]: פרשת ויגש יש
בה שני סדרים תחסר ארבעה פיס' ריש הפרשה[30] 'ואת יהודה
שלח.[31] וסנין הפיס' מאה וששה ק"ו נגד הסנין יהללאל ובה
חלוף 'היש לכם אב או־אח.[32] 'ויפל על צוא' בנימן־אחיו.[33] 'בני

[1] *Gen.* XXXII, 27. — [2] XXXIV, 3. — [3] C'est-à-dire : et le mot והכער, qui se lit à la fin du même verset. — [4] XXXV, 12. — [5] XXXIV, 10. — [6] XXXVI, 16. — [7] XXXII, 18. — [8] XXXIII, 10. — [9] XXXIV, 24. — [10] XXXVII, 1. — [11] XXXVIII, 1. — [12] XXIX, 1. — [13] XL, 1. — [14] XXXVII, 10. — [15] XXXIX, 6. — [16] XXXVII, 18. — [17] XXXVIII, 2. — [18] XXXVIII, 9. — [19] XXXIX, 14. — [20] XXXIX, 23. — [21] XLI, 1. — [22] XLI, 38. — [23] XLII, 18. — [24] XLIII, 14. — [25] XLI, 45. — [26] XLI, 50. — [27] XLII, 21. — [28] LXIII, 26. — [29] XLI, 56 ; le second passage manque. — [30] XLIV, 18. — [31] XLVI, 28. — [32] XLIV, 19. — [33] XLV, 14.

אשר ימנח וישוה.[1] בדלוג ובאריך[2] 'ובני דן חשים.[3] 'ובני יוסף
אשר ילד־לו במצ'.[4] ואלו המלות שנתחברו בהן 'כי שנים ילדה־
לי אש'.[5] 'בנימין־אחיו.[6] 'כל הנפש לבית יעקב.[7] 'וינהלם.[8] בלא
נעיה: פרשת ויחי יש בה שלשה סדרים וארבעה פיס'[9] תשלום
הפרשה הראשונה ואלו הן 'ויהי אחרי הדברים האלה.[10] 'ויקרא
יעקב אל בניו.[11] 'בנימין זאב יטרף.[12] ומנין הפיס' חמשה ושמונים
פ"ה נגד המנין יסלה ובה חלוף שתי מלות 'גם הוא יהיה־לעם.
דגש או רפי[13] 'יהודה אתה יודוך אחיך.[14]: נשלם ספר הישר:
נתחיל בספר הבריות דע כי הספר יתחלק אחד עשר פרשה
תהיה שלשה ושלשים סדר ומנין הפיס' ארט[15]: פרשת ואלה
שמות יש בה ארבעה סדרים ריש הפרשה[16] 'וילך איש מבית
לוי.[17] 'ומשה היה רעה.[18] 'וילך משה וישב.[19] ומנין הפיס' מאה
וארבעה ועשרים קכ"ד נגד המנין מעדי ויש בה מן החלוף מלה
אחת והוא 'של־נעליך.[20] והתחברו בשתי מלות 'ויבאו הרעים
ויגרשום.[21] בלא נעיה 'וארד להצילו.[22]: פרשת וארא יש בה
שלשה סדרים ריש הפרשה[23] 'כי ידבר אליכם פרעה.[24] 'השכם
בבקר.[25] ומנין הפיס' מאה ואחד ועשרים קכ"א נגד המנין יעיאל
ויש בה מן החלוף חמש מלות 'הם המדברים.[26] 'ויחזק לב פרעה.[27]

[1] *Gen.* XLVI, 17. — [2] C'est-à-dire en prononçant *wischwâh*, avec ga'îâ sur la première lettre. (Voy. *Ên Hakkôrê*, sur ce verset.) — [3] XLVI, 23. — [4] XLVI, 27. — [5] XLIV, 27. — [6] XLV, 14. — [7] XLVI, 27. — [8] XLVII, 17. — [9] XLVII, 28-31. — [10] XLVIII, 1. — [11] XLIX, 1. — [12] XLIX, 27. — [13] XLVIII, 19. — [14] XLIX, 8. — [15] 1209. — [16] *Ex.* I, 1. — [17] II, 1. — [18] III, 1. — [19] IV, 18. — [20] III, 5. — [21] II, 17. — [22] III, 8. — [23] VI, 2. — [24] VII, 8, 9. — [25] VIII, 10. Dans les *sedârim* imprimés on a ajouté קדמתה «le premier», parce que les mêmes mots se trouvent encore IX, 13. — [26] VI, 27. — [27] VII, 13.

וחבריו[1] בלא נעיה 'ובחדר מְשכבך[2] 'וַיחדלו הקלות.[3] והתחברו
'כל־··אשֶׁר־ימצא.[4] 'כִּי־השערה[5]: כי אני הכבדתי יש בה שלשה
סדרים וחצי ריש הפרשה[6] 'עוד נגע אחד.[7] 'ויהי בחצי הַלילה.[8]
'קדש לי כל בכור.[9] ומנין הפיס' מאת וששה ק"ו נגד הסנין יהללאל
ויש בה מן החלוף מלה אחת 'דברו אֶל־כל עדת.[10] והתחברו 'לא
כן לכו־נָא הגברים.[11] ואין קורין אותה באזלה כי אם במקף[12]:
פרשת ויהי בשלח יש בה שלשה סדרים וחצי תשלום הסדר
המוקדם[13] ואלו הן 'מה תצעק אלי.[14] 'הנני ממטיר לכם.[15] 'עד אנה
מאנתם.[16] ומנין הפיסוק' מאה וששה עשר קי"ו נגד המנין סנאה
ויש בה מן החלוף שתי מלות 'נחית בחסדך עם זו נָאלת.[17] דגש
או רפי 'שמעתי אֶת־תלנות.[18] והתחברו 'אז ישִׁיר־משה.[19] 'זה אלי
וְאנוהו.[20] בהַר־נחלתך.[21] 'כָּל־המחלה.[22] 'הנני עמד לפניך שם עַל־
הצור[23]: פרשת וישמע יתרו יש בה שני סדר' ריש הפרשה[24] 'ואתם
תהיו לי ממלכת.[25] ומנין הפיסוקים שנים ושבעים ע"ב נגד המנין
אליאל ואין בה חלוף והתחברו באלו 'סק' יסק' או ירה יירה.[26]
דגש' וזה מנהג שפת הקדש 'לא יהיה לך אלהים אחרים.[27] געיה
על יוד שניה: פרשת ואלה המשפטים יש בה שלשה סדרים
ריש הפרשה[28] 'אם כסף תלוה.[29] 'הנה אנכי שלח.[30] ומנין הפיס'
מאה ושמונה עשר ק"יח נגד המנין עזיאל ובה מן החלוף שתי

[1] *Ex.* VII, 22 et *passim.* — [2] VII, 28. — [3] IX, 33. — [4] IX, 19. — [5] IX, 31. — [6] X, 1. — [7] XI, 1. — [8] XII, 29. — [9] XIII, 1, 2. — [10] XII, 3. — [11] X, 11. — [12] Sur לכו; nos éditions les plus anciennes ont cependant azlâh. — [13] XIII, 17; XIV, 14. — [14] XIV, 15. — [15] XVI, 4. — [16] XVI, 28. — [17] XV, 13. — [18] XVI, 12. — [19] XV, 1. — [20] XV, 2. — [21] XV, 17. — [22] XV, 26. — [23] XVII, 6. — [24] XVIII, 1. — [25] XIX, 6. — [26] XIX, 13. — [27] XX, 3. — [28] XXI, 1. — [29] XXII, 24. — [30] XXIII, 20.

מלות 'וינפש בֶּן־אמתך,[1] 'וַיֶּחֱזוּ את הָאֱלֹהִים.[2] והתחברו באלו 'כֵּן־תעשה לשרך.[3] 'כֵּן־תעשה לכרמך.[4] 'אִם המצא תמצא בידו.[5]: ויקחו לי תרומה יש בה שלשה סדרים ריש הפרשה[6] 'ואת המשכן תעשה.[7] 'ועשית פרכת.[8] ומנין הפיס' ששה ותשעים צ"ו נגד המנין סלו ואין בה חלוף והתחברו באלו 'ונתת עַל־השלחן.[9] ולִירכתי המשכן ימה[10]: פרשת ואתה תצוה יש בה שני סדרים ועשרה פיס' מן הסדר הבא ואלו הן ריש הפרשה[11] 'וזה הדבר.[12] 'ועשית מזבח.[13] ומנין הפיס' מאה ואחד ק"א נגד המנין מיכאל ושלש מלות התחלפו בהן 'והם יקחו את הזהב ואֶת־התכלת.[14] ופעמֹנֵי־זהב.[15] 'ובהעלות אהרן.[16] והתחברו באלו 'וְאת־שמות.[17] 'ולקחת אֶת־כל החלב.[18] 'וְאם יותר.[19]: פרשת כי תשא יש בה ארבעה סדרים ריש הפרשה[20] תשלום סדר ראשון שהוא 'ועשית מזבח. 'ראה.[21] 'ויפן וירד משה.[22] 'פסל לך.[23] ותשעה פיס' מן הסדר הבא והוא 'ויאמר ה' אל משה כתב לך.[24] ומנין הפיסו' מאה ותשעה ושלשים קל"ט נגד המנין חננאל ובה חלוף 'וקנמָן בשם מחציתו.[25] 'אֶת־מעשה.[26] ושתי מלות התחברו בהן 'ויתנצלו בני ישראל.[27] 'כי לא תשתחוה לאל אחר.[28]: פרשת ויקהל יש בה שלשה סדרים תחסר תשעה פיסוקים תשלום סדר 'ויאמר ה' אל משה כתב לך.[29] 'ויאמר ראו קרא ה' בשם.[30] 'ויעש בצלאל את הארן.[31]

[1] *Ex.* XXIII, 12. — [2] XXIV, 11 — [3] XXII, 29. — [4] XXIII, 11. — [5] XXII, 3. — [6] XXV, 1. — [7] XXVI, 1. — [8] XXVI, 31. — [9] XXV, 30. — [10] XXVI, 22. — [11] XXVII, 20. — [12] XXIX, 1. — [13] XXX, 1. — [14] XXVIII, 5. — [15] XXVIII, 53. — [16] XXX, 8. — [17] XXVIII, 10. — [18] XXIX, 13. — [19] XXIX, 34. — [20] XXX, 11. — [21] XXXI, 1. — [22] XXXII, 15. — [23] XXXIV, 1. — [24] XXXIV, 27. — [25] XXX, 23. — [26] XXXIV, 10. — [27] XXX, 6. — [28] XXXIV, 14. — [29] XXXIV, 27. — [30] XXXVI, 30. — [31] XXXVII, 1.

ומנין הפיס׳ מאה ושנים ועשרים קכ״ב נגד המנין סֹנֹוֹאֹה ובה חלוף ׳ויקרא משה אֶל־בצלאל.[1] ושתי מלות התחברו בהן ׳ויביאו מטוה אֶת־התכלת.[2] ׳ויעש אֶת־כל־כלי המזבח.[3]: אלה פקודי יש בה שני סדרים ריש הפרשה[4] ׳ויביאו את המשכן.[5] ומנין הפיס׳ שנים ותשעים צ״ב נגד המנין עזיה ובה חלוף ׳וְמן התכלת והארגמן.[6] ׳וירכסו ארת החשן מְטבעתו.[7] ׳ואֶת מכנסי הבד שש משזר.[8] ונתחברו באלו ׳וְאת האבנט.[9] והיתה להם.[10] בלא נעיה: נשלם ספר הברית:

נתחיל בתורת כהנים דע כי הספר יתחלק עשרה פרשיות תחית חמשת ועשרים סדר ומנין הפיסוק׳ נט״ף[11]: פרשת ויקרא יש בה שני סדרים וחצי ריש הפרשה[12] ׳נפש כי תחטא.[13] וחצי סדר ׳ונפש כי תחטא ושמעה.[14] ומנין הפיס׳ מאה ואחד עשר קי״א נגד המנין רֹעֹוֹאֹל ויש בה מן החלוף ׳מלה אחת מכל אשֶׁר ישבע עליו.[15] והתחברו ׳וכפר עליו הכהן עְל־חטאתו.[16]: פרשת צו יש בה שני סדרים וחצי סדר המקדם ׳זה קרבן אהרן ובניו.[17] וחצי סדר הבא והוא סדר ׳קח את אהרן.[18] ומנין הפיס׳ שבעה ותשעים צ״ז נגד המנין עֹבֹדֹיֹהֹוֹ ואין בה חלוף והתחברו ׳ויקח אֶת־כל החלב.[19] ׳ואֶת־כל החלב.[20]: ויהי ביום השמיני יש בה שני סדרים וחצי סדר המוקדם דקח[21] את אהרן ׳וידבר. ד׳יין ושכר.[22] ׳וידבר. ד׳זאת החיה.[23] ומנין הפיס׳ אחד ותשעים צ״א נגד המנין מֹיֹכֹיֹהֹוֹ

[1] XXXVI, 2. — [2] XXXV, 25. — [3] XXXVIII, 3. — [4] XXXVIII, 21. — [5] XXXIX, 33. — [6] XXXIX, 1. — [7] XXXIX, 21. (Voir Norzi, sur ce mot.) — [8] XXXIX, 28. — [9] XXXIX, 29. — [10] XL, 15. — [11] 859. — [12] *Lév.* I, 1. — [13] IV, 1. — [14] V, 1. — [15] V, 24. — [16] IV, 35. — [17] VI, 12. — [18] VIII, 1. — [19] VIII, 16. — [20] VIII, 25. — [21] Ms. ויקח. — [22] X, 8. — [23] XI, 1.

והתחלפו 'אֹל־תשקצו.[1]: אשה כי תזריע יש בה שני סדרים ריש הפרשת[2] 'ואיש [או אשה] כי יהיה בו נגע.[3] ומנין הפיס' שבעה וששים ס"ז. נגד המנין בֹּנֹיהֹ ובה מן החלוף 'והנה אֵין־מראהו.[4] 'או מֶן־השתי.[5] והתחברו 'והנה אֵין בבהרת.[6] 'או בשתי.[7] בלא פתח השוא: זאת תהיה יש בה שלשה סדרים ותשעה פיסוקים ריש הפרשה[8] ו'כי תבאו.[9] 'דברו. ד'איש כי יהיה זב.[10] תשעה פיסו' מן סדר 'ואשה כי יזוב זוב דמה.[11] ומנין הפיס' תשעים צ' כנגד המנין יֹעֹדֹו ובה מן החלוף סלה אחת 'כָֻל־המשכב אשר ישכב עליו.[12]: אחרי מות יש בה שלשה סדרים תחסר תשעה פיס' תשלום סדר 'ואשה כי יזוב. 'איש איש מב' יש' אש' ישחט.[13] 'כמעשה ארץ.[14] ומנין הפיס' שמונים פ' נגד המנין עֹדֹו ובה חלוף 'וְכמעשה.[15]: פרשת קדשים יש בה שני סדרים ריש הפרשה[16] 'וכי תבאו אל הארץ ונטעתם.[17] ומנין הפיסוק' ארבעה' וששים ס"ד נגד המנין נֹוֹדֹד ויש בה חלוף 'אֱל־כל עדת.[18] 'בת אביו או בת אמו.[19] והתחברו 'לְא־תעשק.[20]: פרשת אמר יש בה שלשה סדרים וחצי ריש הפרשה[21] 'דבר. ד'אשר יקריב קרבנו.[22] 'וידבר. ד'וקצרתם.[23] וחצי הסדר הבא מן 'ויקחו אליך שמן.[24] ומנין הפיסוקים מאה וארבעה ועשרים קכ"ד נגד המנין מֹעֹדֹי ובה חלוף 'אמר אֱל־הֲכהנים.[25] 'אשר תקראו.[26] וחברו[27] במקף 'שַׁבתכם.[28] 'אֶת־מעדי.[29] 'בנקבו־שם

[1] *Lév.* xi, 43. — [2] xii, 1. — [3] xiii, 29. — [4] xiii, 31. — [5] xiii, 56. — [6] xiii, 26. — [7] xiii, 47. — [8] xiv, 1. — [9] xiv, 33, 34. — [10] xv, 1, 2. — [11] xv, 25. — [12] xv, 4. — [13] xvii, 1-3. — [14] xviii, 1-3. — [15] xviii, 3. — [16] xix, 1. — [17] xix, 23. — [18] xix, 2. — [19] xx, 17. — [20] xix, 13. — [21] xxi, 1. — [22] xxii, 18. — [23] xxiii, 9, 10. — [24] xxiv, 1, 2. — [25] xxi, 1. — [26] xxiii, 2. — [27] xxiii, 4. — [28] xxiii, 32. — [29] xxiii, 44.

יומת.[1] מאריך והתחברו 'ונסכֹה־יין.[2] מאריך 'ממֹושבתיכם תביאו לחם תנופה שתַים[3]: פרשת בהר סיני יש בת שני סדרים וחצי הסדר המקדם 'וכי תמכרו ממכר.[4] וכי ימוך אחיך ומטה.[5] ומנין הפיסוקים שבעה וחמשים נ"ד נגד המנין הטֹיל ויש בה מן החלוף שני מלות 'ולְבהמתך.[6] 'אֶת־כספך לא תתן לו.[7] ונתחברו באלו 'תעב' שופר בכָל־ארצכם.[8] 'וְאם־מעט.[9]: פֹּרשת אם בחקתי יש בה שני סדרים ריש הפרשה[10] 'וידבר. ד'איש כי יפלא.[11] ומניז הפס' שמנה ושבעים ע"ח נגד המנין עֹזֹא ואין בה חלוף והתחברו 'ואם מָךְ הוא.[12] קמץ 'וכל ערכך יהיו בשֶׁקל הקדש.[13]: נשלם תורת כתנים:

נתחיל בחומש הפקודים דע כי הספר יתחלק עשרה פרשיות תהיה שלשה ושלשים סדר ומנין הפיס' ארפֹּח[14]: במדבר סיני יש בה שלשה סדרים וארבעה פיס' 'ריש הפרשה.[15] 'איש על דגלו.[16] 'ואלה תולדת אהרן ומשה.[17] וארבעה פיס' מן סדר 'אל תכריתו.[18] ומנין הפיסו' מאה ותשעה וחמשים קנ"ט נגד המנין חֹלקֹיהֹו ובה חלוף מלה 'וכלה אהרֹן־ובניו לכסת.[19] והתחברו 'אשר על־המשכן ועל־המזבח.[20] 'אשֶׁר יֻשרתו עליו.[21] 'אלעזר בֶּן־אהרן.[22]: פרשת נשא יש בה חמשה סדרים תחסר ארבעה פיס' תשלום סדר אל תכריתו 'דבר. ד'איש [או אשה] כי יפלא.[23] 'דבר. ד'כה תברכו.[24] 'ביום השביעי.[25] ומנין הפיסוק' מאה ששה ושבעים קע"ו

[1] *Lév.* XXIV, 16. — [2] XXIII, 13. — [3] XXIII, 17. — [4] XXV, 14. — [5] XXV, 35. — [6] XXV, 7. — [7] XXV, 37. — [8] XXV, 9. — [9] XXV, 52. — [10] XXVI, 3. — [11] XXVII, 1, 2. — [12] XXVII, 8. — [13] XXVII, 25. — [14] 1288. — [15] *Nomb.* I, 1. — [16] II, 1, 2. — [17] III, 1. — [18] IV, 17, 18. — [19] IV, 15. — [20] III, 26. — [21] IV, 14. — [22] IV, 16. — [23] V, 1, 2. — [24] V, 22, 23. — [25] VII, 49.

נגד המנין עֹמֹוס ואין בה חלוף והתחברו באלו שהם בגעיה והם 'והשביע הכהן וגו׳ המרים המאָררים.[1] 'והשקה את המים וגו׳ ובאו בה המים המאָררים.[2] והשאר בלא געיה: פרשת בהעלתך יש בה ארבעה סדרים ריש הפרשה[3] 'עשה לך שתי חצוצ׳.[4] 'אספה לי שבעים.[5] 'היד ה׳ תקצר.[6] ומנין הפיסוקים מאה ששה ושלשים קל״ו נגד המנין מֹהֹלֹלֹאֹל ובה חלוף 'כֵֽן־עשו להם בני ישראל.[7] 'ובהאריך הענן עַֽל־המשכן.[8] 'כי אם־אל ארצי.[9] 'אֶֽספה־לי שבעים.[10] 'אם יהיה נביא׳ ה׳ במרְאָה־אליו אֶֽתודע.[11] והתחברו באלו 'והִֽתיצבו שם עמך.[12] 'אִֽם־את כל דגי.[13]: פרשת שלח לך יש בה שלשה סדרים ריש הפרשה[14] 'עד אנה ינאצני.[15] 'וידבר. דנסכים[16] ומנין הפיס׳ מאה ותשעה עשר קי״ט נגד המנין פֹלֹטֹ ויש בה חלוף הַֽבמחנים 'וכָֽל־מנאצי.[17] 'אֶֽת־תלנות בני ישראל.[18] 'כי העמ׳ והַֽכנעני.[19] 'ועשו כָֽל־העדה.[20] ונתחברו באלו 'עלֹו־זה בנגב.[21] 'ואֶֽל־כל עדת בני ישראל.[22]: פרשת ויקח קרח יש בה שני סדרים ריש הפרשה[23] 'וידבר. ד׳קח מאתם.[24] ומנין הפיס׳ חמשת ותשעים צ״ה נגד המנין דֹנֹיֹאֹל ובה חלוף 'זֶֽה־יִֽהיה לך מקדש.[25]

[1] *Nomb.* v, 19. — [2] v, 27. Il manque probablement, entre le premier et le second exemple, celui du v. 24 : והשקה את המים וגו׳ ובאו בה המים המאררים, exemple qui, à cause de sa ressemblance avec le second exemple rapporté par l'auteur, a pu être omis par le copiste. Dans ces trois versets seulement, le mot המאררים est lié par un accent conjonctif au mot qui le précède, ce qui a décidé B. N. à se joindre à B. A. pour admettre le ga'îâ sous l'alef. — [3] viii, 1. — [4] x, 1, 2. — [5] xi, 16. — [6] xi, 23. — [7] viii, 20. — [8] ix, 19. — [9] x, 30. — [10] xi, 16. — [11] xii, 6. — [12] xi, 16. — [13] xi, 22. — [14] xiii, 1. — [15] xiv, 11. — [16] xv, 1. — [17] xiv, 23. — [18] xiv, 27. — [19] xiv, 43. — [20] xv, 24. — [21] xiii, 10. — [22] xiv, 7. — [23] xvi, 1. — [24] xvii, 16-17. — [25] xviii, 9.

לא אשְׁלחך.[1] 'ויאהב את הַנער.[2] וסוף פיסוק[3] 'ולזרעךָ אחרֶיך אתן.[4]
'בן בשמַת.[5] 'אלוּף קרח.[6] והמלות אשר התחברו בהן 'כִּי יפגשךָ.[7]
'כִּי על כן ראיתִי.[8] 'כל יצאי שער עירו.[9] בלא געיה : פרשת וישב
יעקב יש בה ארבעה סדרים ריש הפרשה[10] 'ויהי בעת ההיא
וירד יהודה.[11] 'ויוסף הורד.[12] 'ויהי אחר הדברים האלה חטאו.[13]
ומנין הפיס' מאה ושנים עשר קי"ב נגד הסנין בקי ושתי מלות
התחלפו בהן 'לְהִשתחות לך ארצה.[14] 'יפֵה־תאר ויפה מראה.[15] ואלה
המלות שנתחברו בהן ויִתנכלו אתו.[16] 'בת אִיש כנעֲנִי.[17] 'כי לא לו יִהי'
הזֶרע.[18] 'לצַחֶק־בנו.[19] 'ראה אֶת־כל מאומה בידו.[20] : פרשת ויהי מקץ
יש בה ארבעה סדרים ריש הפרשה[21] 'ויאמר פרעה אל עבדיו.[22]
'ויאמר אליהם יוסף ביום השלישי.[23] 'ואל שדי יִתן לכם רחמים.[24]
ומנין הפיס' מאה וששה וארבעים קמ"ו נגד הסנין יחזקיהו ויש
בה חלוף 'ויקרא פרעה שֵׁם־יוסף.[25] 'וליוסף ילד שנֵי בנִים.[26]
'בהתחַננו אלינו.[27] 'ויבא יוסף הביתה···ויִשתחוו לו.[28] ושתי מלות
התחברו בהן ויפתח יוסף אֶת־כל אשר בהם[29] : פרשת ויגש יש
בה שני סדרים תחסר ארבעה פיס' ריש הפרשה[30] 'ואת יהודה
שלח.[31] ומנין הפיס' מאה וששה ק"ו נגד הסנין יהללאל ובה
חלוף 'היש לכם אב או־אח.[32] 'ויפל על צוא' בנימִן־אחיו.[33] 'בני

[1] *Gen.* XXXII, 27. — [2] XXXIV, 3. — [3] C'est-à-dire : et le mot והכער, qui se lit à la fin du même verset. — [4] XXXV, 12. — [5] XXXIV, 10. — [6] XXXVI, 16. — [7] XXXII, 18. — [8] XXXIII, 10. — [9] XXXIV, 24. — [10] XXXVII, 1. — [11] XXXVIII, 1. — [12] XXIX, 1. — [13] XL, 1. — [14] XXXVII, 10. — [15] XXXIX, 6. — [16] XXXVII, 18. — [17] XXXVIII, 2. — [18] XXXVIII, 9. — [19] XXXIX, 14. — [20] XXXIX, 23. — [21] XLI, 1. — [22] XLI, 38. — [23] XLII, 18. — [24] XLIII, 14. — [25] XLI, 45. — [26] XLI, 50. — [27] XLII, 21. — [28] LXIII, 26. — [29] XLI, 56 ; le second passage manque. — [30] XLIV, 18. — [31] XLVI, 28. — [32] XLIV, 19. — [33] XLV, 14.

אשר ימנה וישוה.[1] בדלוג ובאריך[2] ׳ובני דן חשים.[3] ׳ובני יוסף אשר ילד־לו במצ׳.[4] ואלו המלות שנתחברו בהן ׳כי שנים ילדה־לי אש׳.[5] ׳בנימין־אחיו.[6] ׳כל הנפש לבית יעקב.[7] ׳וינהלם.[8] בלא געיה: פרשת ויחי יש בה שלשה סדרים וארבעה פיס׳[9] תשלום הפרשה הראשונה ואלו הן ׳ויהי אחרי הדברים האלה.[10] ׳ויקרא יעקב אל בניו.[11] ׳בנימין זאב יטרף.[12] ומנין הפיס׳ חמשת ושמונים פ״ה נגד המנין יֹמֹלֹהֹ ובה חלוף שתי מלות ׳גם הוא יהיה־לעם. דגש או רפי[13] ׳יהודה אתה יודוך אחיך.[14]: נשלם ספר הישר:

נתחיל בספר הבריות דע כי הספר יתחלק אחד עשר פרשה תהיה שלשה ושלשים סדר ומנין הפיס׳ אׄרׄטׄ[15]: פרשת ואלה שמות יש בה ארבעה סדרים ריש הפרשה[16] ׳וילך איש מבית לוי.[17] ׳ומשה היה רעה.[18] ׳וילך משה וישב.[19] ומנין הפיס׳ מאה וארבעה ועשרים קכ״ד נגד המנין מׄעׄדׄיׄ ויש בה מן החלוף מלה אחת והוא ׳של־נעליך.[20] והתחברו בשתי מלות ׳ויבאו הרעים ויגרשום.[21] בלא געיה ׳וארד להצילו.[22]: פרשת וארא יש בה שלשה סדרים ריש הפרשה[23] ׳כי ידבר אליכם פרעה.[24] ׳השכם בבקר.[25] ומנין הפיס׳ מאה ואחד ועשרים קכ״א נגד המנין יׄעׄוׄאׄלׄ ויש בה מן החלוף חמש מלות ׳הם המדברים.[26] ׳ויחזק לב פרעה.[27]

[1] *Gen.* XLVI, 17. — [2] C'est-à-dire en prononçant *wischwâh*, avec ga'îâ sur la première lettre. (Voy. *Ên Hakkôrê*, sur ce verset.) — [3] XLVI, 23. — [4] XLVI, 27. — [5] XLIV, 27. — [6] XLV, 14. — [7] XLVI, 27. — [8] XLVII, 17. — [9] XLVII, 28-31. — [10] XLVIII, 1. — [11] XLIX, 1. — [12] XLIX, 27. — [13] XLVIII, 19. — [14] XLIX, 8. — [15] 1209. — [16] *Ex.* I, 1. — [17] II, 1. — [18] III, 1. — [19] IV, 18. — [20] III, 5. — [21] II, 17. — [22] III, 8. — [23] VI, 2. — [24] VII, 8, 9. — [25] VIII, 10. Dans les *sedârim* imprimés on a ajouté קדמאה «le premier», parce que les mêmes mots se trouvent encore IX, 13. — [26] VI, 27. — [27] VII, 13.

וחבריו[1] בלא נעיה 'ובחדר מְשכבך.[2] 'וַיחדלו הקלות.[3] והתחברו
'כל־··אֲשֶר־ימצא.[4] 'כִּי־השערה[5]: כי אני הכבדתי יש בה שלשה
סדרים וחצי ריש הפרשת[6] 'עוד נגע אחד.[7] 'ויהי בחצי הַלילה.[8]
'קדש לי כל בכור.[9] ומנין הפיס' מאה וששה ק"ו נגד המנין יהללאל
ויש בה מן החלוף מלה אחת 'דברו אֶל־כל עדת.[10] והתחברו 'לא
כן לכו־נָא הגברים.[11] ואין קורין אותה באזלה כי אם במקף[12]:
פרשת ויהי בשלח יש בה שלשה סדרים וחצי תשלום הסדר
המוקדם[13] ואלו הן 'מה תצעק אלי.[14] 'הנני ממטיר לכם.[15] 'עד אנה
מאנתם.[16] ומנין הפיסוק' מאה וששה עשר קי"ו נגד המנין סנאה
ויש בה מן החלוף שתי מלות 'נחית בחסדך עם זו גָאלת.[17] דגש
או רפי 'שמעתי אֶת־תלנות.[18] והתחברו 'אז ישִיר־משה.[19] 'זה אלי
וְאנוהו.[20] בהַר־נחלתך.[21] 'כָל־המחלה.[22] 'הנני עמד לפניך שם עַל־
הצור[23]: פרשת וישמע יתרו יש בה שני סדר' ריש הפרשה[24] 'ואתם
תהיו לי ממלכת.[25] ומנין הפיסוקים שנים ושבעים ע"ב נגד המנין
אליאל ואין בה חלוף והתחברו באלו 'סק' יסק' או ירה יירה.[26]
דגש' וזה מנהג שפת הקדש 'לא יהיה לך אלהים אחרים.[27] געיה
על יוד שניה: פרשת ואלה המשפטים יש בה שלשה סדרים
ריש הפרשה[28] 'אם כסף תלוה.[29] 'הנה אנכי שלח.[30] ומנין הפיס'
מאה ושמונה עשר ק"יח נגד המנין עזיאל ובה מן החלוף שתי

[1] *Ex.* VII, 22 et *passim.* — [2] VII, 28. — [3] IX, 33. — [4] IX, 19. — [5] IX, 31. — [6] X, 1. — [7] XI, 1. — [8] XII, 29. — [9] XIII, 1, 2. — [10] XII, 3. — [11] X, 11. — [12] Sur לכו; nos éditions les plus anciennes ont cependant azlâh. — [13] XIII, 17; XIV, 14. — [14] XIV, 15. — [15] XVI, 4. — [16] XVI, 28. — [17] XV, 13. — [18] XVI, 12. — [19] XV, 1. — [20] XV, 2. — [21] XV, 17. — [22] XV, 26. — [23] XVII, 6. — [24] XVIII, 1. — [25] XIX, 6. — [26] XIX, 13. — [27] XX, 3. — [28] XXI, 1. — [29] XXII, 24. — [30] XXIII, 20.

נגד המנין סֹכֹּבֹנֹי ואין בה חלוף והתחברו 'בְּכָל־ארצך אשר נתן.[1]: אתם נצבים יש בה שלשה סדרים ריש הפרשה[2] 'כי המצוה הזאת.[3] 'הן קרבו ימיך.[4] ומנין הפיס' שבעים ע' נגד המנין אֹדֹנִיֹּהֹ ויש בה מן החלוף מלה אחת והוא 'אל הא' אשר נשבֵּעתי.[5] 'אשר הדיחך ה' אלהיך שמה.[6] ו'כי אביאנו אל האדמה.[7] כולן נתחברו בהן שהן בלא געיה: שירת האזינו יש בה סדר אחד ומנין הפיס' שנים וחמשים נ"ב נגד המנין כֹּלֹבֹ ובה מן החלוף שתי מלות 'הוא עשך וַיְכֹנְנֶךָ.[8] נתחלפו אם געיה תחת הוו או תחת הכף 'יְמצאהו.[9]: וזאת הברכה יש בה סדר אחד ומנין הפיסוקים אחד וארבעים מ"א נגד המנין נֹאֹוֹלֹ ואין בה חלוף והתחברו על שתי מלות והם 'רְבבות אפרים.[10] 'אף שמיו יַערפו טל.[11]: שלים:

סדר[12] תיבות אשר במקרא חצובות· כעדר הקצובות[13]· על דרכים הרבה נצבות · מתחלפים בהרבה אותות ונכתבים בכמה פנים מהם חקוקים באות ונקרא באות אחר ומהם דברים שווים בלשון ומתחלפים בכתב כמות 'אלהי העברים נקרא עלינו.[14] 'אלהי העברים נקרה עלינו.[15] 'כל אשר יקרא בשם.[16] 'את אשר יקרה לעמך.[17] 'כי ביצחק יקרא.[18] 'אולי יקרה.[19] 'כי שבעת ימים

[1] *Deut.* XXVIII, 52. — [2] XXIX, 9. — [3] XXX, 11. — [4] XXXI, 14. Comme on le voit, l'auteur considère la parascha wayyêlek comme réunie à la parascha précédente; voy. note IV. — [5] XXXI, 21; c'est-à-dire, pataḥ, ou ḳameṣ par suite de la pause. — [6] XXX, 1. — [7] XXXI, 20. — [8] XXXII, 6. — [9] XXXII, 9. — [10] XXXIII, 17. — [11] XXXIII, 28. — [12] Ce morceau, jusqu'à la p. 441, l. 6, se trouve à côté d'autres notes masorétiques en tête du ms. de la Bibl. nat. fonds hébreu, n° 7. — [13] *Cant.* IV, 2. — [14] *Ex.* V, 3. — [15] *Ib.* III, 18. — [16] *Joel,* III, 5. — [17] *Dan.* X, 14. — [18] *Gen.* XXI, 12. — [19] *Nomb.* XXIII, 3.

ומנין הפיס׳ מאה ושנים ועשרים קכ״ב נגד המנין סנואה ובה חלוף ׳ויקרא משה אֶל־בצלאל.[1] ושתי מלות התחברו בהן ׳ויביאו מטוה אֶת־התכלת.[2] ׳ויעש אֶת־כל־כלי המזבח.[3]: אלה פקודי יש בה שני סדרים ריש הפרשה[4] ׳ויביאו את המשכן.[5] ומנין הפיס׳ שנים ותשעים צ״ב נגד המנין עזיה ובה חלוף ׳וְמן התכלת והארגמן.[6] ׳וירכסו את החשן מִטבעתו.[7] ׳ואֶת מכנסי הבד שש משזר.[8] ונתחברו באלו ׳וְאת האבנט.[9] והיתה להם.[10] בלא געיה: נשלם ספר הבריאת:

נתחיל בתורת כהנים דע כי הספר יתחלק עשרה פרשיות תחיה חמשה ועשרים סדר ומנין הפיסוק׳ נט״ף[11]: פרשת ויקרא יש בה שני סדרים וחצי ריש הפרשה[12] ׳נפש כי תחטא.[13] וחצי סדר ׳ונפש כי תחטא ושמעה.[14] ומנין הפיס׳ מאה ואחד עשר קי״א נגד המנין רעואל ויש בה מן החלוף ׳מלה אחת מכל אשֶר ישבע עליו.[15] והתחברו ׳וכפר עליו הכהן עְל־חטאתו.[16]: פרשת צו יש בה שני סדרים וחצי סדר המקדם ׳זה קרבן אהרן ובניו.[17] וחצי סדר הבא והוא סדר ׳קח את אהרן.[18] ומנין הפיס׳ שבעה ותשעים צ״ז נגד המנין עבדיהו ואין בה חלוף והתחברו ׳ויקח אֶת־כל החלב.[19] ׳ואֶת־כל החלב.[20]: ויהי ביום השמיני יש בה שני סדרים וחצי סדר המוקדם דקח[21] את אהרן ׳וידבר. ד׳יין ושכר.[22] ׳וידבר. ד׳זאת החיה.[23] ומנין הפיס׳ אחד ותשעים צ״א נגד המנין מיכיהו

[1] XXXVI, 2. — [2] XXXV, 25. — [3] XXXVIII, 3. — [4] XXXVIII, 21. — [5] XXXIX, 33. — [6] XXXIX, 1. — [7] XXXIX, 21. (Voir Norzi, sur ce mot.) — [8] XXXIX, 28. — [9] XXXIX, 29. — [10] XL, 15. — [11] 859. — [12] *Lév.* I, 1. — [13] IV, 1. — [14] V, 1. — [15] V, 24. — [16] IV, 35. — [17] VI, 12. — [18] VIII, 1. — [19] VIII, 16. — [20] VIII, 25. — [21] Ms. ויקח. — [22] X, 8. — [23] XI, 1.

והתחלפו 'אַל־תשקצו.[1]: אשה כי תזריע יש בה שני סדרים ריש
הפרשה[2] 'ואיש [או אשה] כי יהיה בו נגע.[3] ומנין הפיס' שבעה
וששים ס"ז נגד המנין בִּנְיָה ובה מן החלוף 'והנה אֵין־מראהו.[4]
'או מִן־השתי[5] והתחברו 'והנה אֵין בבהרת.[6] 'או בשתי.[7] בלא פתח
השוא: זאת תהיה יש בה שלשה סדרים ותשעה פיסוקים ריש
הפרשה[8] ו'כי תבאו.[9] 'דברו. ד'איש כי יהיה זב.[10] תשעה פיסו' מן
סדר 'ואשה כי יזוב זוב דמה.[11] ומנין הפיס' תשעים צ' כנגד המנין
יעדו ובה מן החלוף סלה אחת 'כָּל־המשכב אשר ישכב עליו.[12]:
אחרי מות יש בה שלשה סדרים תחסר תשעה פיס' תשלום סדר
'ואשה כי יזוב. 'איש איש מב' יש' אש' ישחט.[13] 'כמעשה ארץ.[14]
ומנין הפיס' שמונים פ' נגד המנין עדו ובה חלוף 'וּכמעשה.[15]:
פרשת קדשים יש בה שני סדרים ריש הפרשה[16] 'וכי תבאו אל
הארץ ונטעתם.[17] ומנין הפיסוק' ארבעה וששים ס"ד נגד המנין
נודד ויש בה חלוף 'אֶל־כל עדת.[18] 'בת אביו או בת אמו.[19] והתחברו
'לְא־תעשק.[20]: פרשת אמר יש בה שלשה סדרים וחצי ריש
הפרשה[21] 'דבר. ד'אשר יקריב קרבנו.[22] 'וידבר. ד'וקצרתם.[23] וחצי
הסדר הבא מן 'ויקחו אליך שמן.[24] ומנין הפיסוקים מאה וארבעה
ועשרים קכ"ד נגד המנין מעדי ובה חלוף 'אמר אֶל־הַכהנים.[25]
'אשר תקראו.[26] וחברו[27] במקף 'שַׁבתכם.[28] 'אֶת־מעדי.[29] 'בנקבו־שם

[1] *Lév.* XI, 43. — [2] XII, 1. — [3] XIII, 29. — [4] XIII, 31. — [5] XIII, 56. — [6] XIII, 26. — [7] XIII, 47. — [8] XIV, 1. — [9] XIV, 33, 34. — [10] XV, 1, 2. — [11] XV, 25. — [12] XV, 4. — [13] XVII, 1-3. — [14] XVIII, 1-3. — [15] XVIII, 3. — [16] XIX, 1. — [17] XIX, 23. — [18] XIX, 2. — [19] XX, 17. — [20] XIX, 13. — [21] XXI, 1. — [22] XXII, 18. — [23] XXIII, 9, 10. — [24] XXIV, 1, 2. — [25] XXI, 1. — [26] XXIII, 2. — [27] XXIII, 4. — [28] XXIII, 32. — [29] XXIII, 44.

נסתר וכל כתיב וקרי אשר במקרא תצא על זה הדרך חוץ מאחת על אוֹמר מקצת הפותרים והוא 'מדד רוח הקדים בקנה המדה חמש אמות קנים.[1] הוא 'מאות. וזה הפותר שגה ולא ידע ולא טוב אמר ולא הוא כאשר חישב כי יש במקרא כמות זה ארבעים ושבע תיבות[2] נכתבים מוקדם ומאוחר כמות 'גולן נלון;[3] 'ויקהלו ויקלהו;[4] 'האלה האהל.[5] 'יחבר יבחר.[6] 'בערבות בעברות.[7] 'והמישני את העמודים והימשני.[8] ותארנה ותראנה.[9] 'תצרבנה תרצנה.[10] 'חץ שחוט שוחט.[11] וכן כולן וזה כמותן 'מאות אמות. ואם הקדים למד על וו כמות גולן נלון לא חילף אלא הכתב והענין אחד וכן שארן וחלילה לנביא שיטעה או ישגה ויאמר במקום מאות אמות כי פנת ים חמש מאות קנים וכן פנת צפון וכן פנת מזרח ואיך יהיה פנת קדים חמש אמות זה לא יעמוד בדיעה ואין זה אלא אוֹמר הנביא וצוויו שיכתב מוקדם ומאוחר כמות ויקהלו ויקלהו בערבות בעברות והענין אחד בלא שנוה ובלא חלוף והמשכילים יבינו:

[1] *Ez.* XLII, 16.— [2] La Massore finale, ainsi que l'*Ochlah W'ochlah*, § 91, compte 62 exemples de déplacement mutuel entre deux lettres d'un mot, au lieu de 47, dont parle notre auteur. La Massore de la Bible rabbinique, de 1518, met en tête le chiffre de 63, mais ne cite ensuite que 57 exemples. On sait qu'il règne toujours un certain arbitraire dans l'établissement de ces chiffres, résultat des points de vue différents auxquels on s'est placé en faisant le compte pour le sujet dont il s'agit ici; on a négligé partout, II *Sam.* XVII, 16, probablement parce que le mot est le même que *ibid.* XV, 28, et cependant les quatre fois où le texte donne כוית pour כיות ont été comptées chacune à part, et ainsi de suite. — [3] *Jos.* XX, 8, et XXI, 27.— [4] II *Sam.* XX, 14. — [5] I *Rois*, VII, 45. — [6] *Eccl.* IX, 4. — [7] II *Sam.* XV, 25 et XVII, 16. — [8] *Juges*, XVI, 26. — [9] I *Sam.* XIV, 27. — [10] *Prov.* XXXIII, 26. — [11] *Jér.* IX, 7.

כבר ביארנו קרי ולא כתיב וכתיב ולא קרי ועתה נבאר פירושן בעזרת שדי 'ולא אבו בנימן.[1] חיסר הכתוב 'בני. כי עשו תבל ונבלה וזמה בישראל וראוי להם לגרוע ייחוסן מבנימן הצדיק ולהרחיקם מתולדתו ומכללו ולא כִּנם בני בנימן כי לא אבו לשמוע בקול אחיהם ובשאר מקומות שקראם בני בנימן נתן להם תקוה ודרך תשובה אם יחזרו ממעשיהם [הרעים] ויעשו תשובה יקראו על שם אחיהם בני בנימן[2] 'בלכתו להשיב ידו בנהר.[3] כתי' בספר שמואל עילתו שהזכירו הכתוב בשני מקומות בשמואל ובדברי הימים[4] ואמרו הכתוב בשני זמנים ובשני עתים פעם ראשון אמר 'להשיב ידו בנהר. ופעם שני אמר 'להציב ידו בנהר פרת. ולא עסק הכתוב בפעם ראשון להודיע שהוא נהר פרת או נחל מצרים כתבו חוצה לו פרת קרי 'כאשר ישאל איש.[5] חיסרו. הכתוב 'איש. בפנים כי בן אדם מחוסר מאלהים וכן הוא אומר 'ותחסרהו מעט מאלהים.[6] ולא דברו יקום כדבר אלהים לכך חיסרו הכתוב מבפנים 'איש. ותלה לו הכת' מבחוץ אם זיכה מעשיו ועשה לשם שמים תהיה עצתו כדבר אלהים 'כי על בן המלך.[7] חיסרו 'כן. לפי רוע מעשיו כי בקש להמית אביו וכפר בעיקר ובא בזדון אל פילגשי אביו ואמר יואב 'כי על כן בן המלך מת. תלה לו 'כן. מבחוץ כי באמת הומת בן המלך וכן הוא אומר 'כן בנות צלפחד.[8] 'כדבריכם כן הוא.[9] 'ואדרמלך ושראצר הכהו בחרב.[10] נכתב

[1] *Jug.* xx, 13. — [2] Cette explication se trouve littéralement dans le *Minḥat Schaï*, de Norzi, qui dit l'avoir tirée d'un traité sur les *keri welô ketib.* (Voy. ci-après la note v.) — [3] II *Sam.* viii, 3. — [4] I *Chr.* xviii, 3. — [5] II *Rois*, xvi, 23. — [6] *Ps.* viii, 6. — [7] II *Sam.* xviii, 20. — [8] *Nomb.* xxvii, 7. — [9] *Gen.* xliv, 10. — [10] II *Rois*, xix, 37.

מכפנים 'ושראצר בניו. נקרא מבחוץ אלו נקרא 'ואדרמלך ושראצר
הכהו. לא נודע מי הכהו אם בניו או אחרים ותלה לו מבחוץ
בניו. להודיע לכל באי העולם נקמת אלהים בו ולקיים עליו 'הנני
מקים עליך רעה מביתך.[1] 'קנאת ה'.[2] כת' הוסיף 'צבאות. ותלה
לו מבחוץ כי נקמה גדולה יעשה ה' בו ראשונה ואחר כך על
ידי צבאות מלאכיו וכן הוא אומר 'ויצא מלאך ה' ויך במחנה
אשור מאה ושמונים וחמשה אלף.[3] לכך תלהו מבחוץ להודיע
לשתי[4] נקמות נקם בו אלהים 'הנה ימים נאם ה'.[5] כת' עלָתו
כי 'הנה ימים נאם ה'. דבר סתום הוא והיה לנו לומר כי זאת
הבשורה לעתים רחוקות ולימים רבים כאשר נקרא 'באים.
מבחוץ קירב הקץ וקירב הבשורה בקריאת 'באים. כצווי הנביא
הרחמן ימהר הקץ[6] 'אל יהי פליטה.[7] כתיב בפנים עלָתו כי בבל
הוא כסא המלוכה ובית המלכות וכן הוא אומר 'הלא דא היא
בבל רבתא די אנא בניתה לבית מלכו.[8] ובה שקעה מלכות ישראל
ובטלה מלכותן ובשר ירמיה לשארית ישראל בנקמת אלהים
אשר ינקום ממנה בעולם הזה ולעתיד לבא וכתב 'אל יהי פליטה.
בעולם הזה ולהוסיף מבחוץ אל יהי לָה. לעתיד לבוא 'כל אשר
תאמרי אעשה.[9] כת' יצא מזה כי צותה נעמי את רות שני פעמים
בראשונה אמרה רות 'כל אשר תאמרי אעשה. ובצוויה שניה
אמרה 'כל אשר תאמרי אלי אעשה. לכך הוא תלוי מבחוץ 'כי

[1] Allusion à II *Sam.* XII, 11. — [2] II *Rois*, XIX, 31, ou *Is.* XXXVII, 32. Le verset, cité dans l'explication, paraît indiquer que l'auteur a prétendu parler du passage du livre des Rois, puisque dans Isaïe on lit ויכה pour ויך. — [3] II *Rois*, XIX, 35; cf. *Is.* XXVII, 36. — [4] L. כי שתי. — [5] *Jér.* XXXI, 38. — [6] Les trois derniers mots forment un vœu. — [7] *Jér.* L, 29. — [8] *Dan.* IV, 27. — [9] *Ruth*, III, 5.

אמר אל תבאי.[1] כתיב מלמד כי רות הגידה לנעמי חמותה הדבר שני פעמים בראשונה לא אמרה 'אלי. ובשניה אמרה 'אלי. לכך נתלה מבחוץ:

---

וזה פירוש כתיב ולא קרי 'כי אם אמנון.[2] כת׳ לפי שבראשונה אמר יונדב בן שמעה כי אמנון לבדו מת שלא נודע לו הדבר על אמתתו כי אמנון לבדו מת וכשחישב בלבו אמר 'אל ישם אדני המלך (אל) לבו דבר לאמר כל בני המלך מתו כי אם אמנון לבדו מת. שהוא היה ראש הדבר על אמתו וחיסרו הכתוב תיבה לפי כיעור מעשיו ומיתה משונה לכך אם כת׳ ולא קרי 'כי אם במקום אש׳ יהיה שם אדני המ׳.[3] כת׳ כי איתי הגתי דבר בכל לבבו ובכל נפשו וחוזק דבריו 'כי אם במ׳ אשר יה׳ ש׳ אד׳ המ׳ אם למות אם לחיים כי שם יהיה עבדך. והיה בלב דוד הצדיק כי נכרי הוא וחסרו המקרא 'אם. וכן הוא אומ׳ 'שוב ושב עם המלך כי נכרי את׳ וגם גולה את׳ למקום.[4] לכך כת׳ 'אם. ולא קרי 'יסלח נא ה׳ לעבדך.[5] חיסרו הכת׳ תיבה אחת כי נעמן דבר דברים שלא כהוגן לכן השיבו אלישע הנביא על דבריו כאשר אמר 'בבוא אדני בית רמון להשתח׳ שמ׳. חיסרו הכת׳ 'נא. לפי חסרון דעתו ודבריו לכך כת׳ ולא קרי 'חי ה׳ את אש׳ עשה לנו את הנפש הזאת.[6] חיסרו הכת׳ 'את. לפי שנשבע פעם ראשון וכפר וכן הוא אומ׳ 'וגם במלך נבכדנצר מרד אשר השביע באלהים.[7] ועוד הוכיח יחזקאל 'אם לא אלהי···אשר הפיר.[8] וגו׳ ועוד אמ׳ ירמיהו 'ואם חי ה׳

[1] *Ruth*, III, 17. — [2] II *Sam.* XIII, 33. — [3] *Ib.* XV, 21. — [4] *Ib.* 19. — [5] II *Rois*, V, 18. — [6] *Jér.* XXXVIII, 16. — [7] II *Chr.* XXXVI, 13. — [8] *Ez.* XVII, 19.

יאמרו אכן לשקר ישבעו.[1] לכך חיסרו הכת' וחיסר שבועתו שהיה בה' תיבה נכתבת ולא נקראת 'אל ידרך ידרך הדרך.[2] כתיב זה מלמד על שתי נקמות ועל שתי פורעניות אשר ינקום ה' לעמו ממלכות כשדים ונכתב שני פעמים ידרך הראשון נקמת העולם הזה במהרה וכן הוא אומר 'הנני רב את ריבך ונקמתי את נקמתך.[3] ידרך. השני כתיב ולא קרי כי הוא צָפון ותלוי לעתיד לבא 'עשיתי ככל אשר צויתני.[4] כתיב תלמד מזה כי אומר 'כאשר צויתני. יש בו תקוה וחיסה וחמלה מעט מהרבה ואין הוא דבר כליה ויש בו תקוה ותוחלת לתשובה וכאשר צפה המלאך לבוש חבדים גודל רוע מעשיהם וכן הוא אומ' 'עון בית ישראל ויהודה גדול במאד מאד.[5] עשה בהם כליה ואמר והשיב דבר 'עשיתי ככל אשר צויתני. כי 'כְּכָל. לשון כליה הוא ואין שם פליטה וכן הוא אומר 'זקן ובתולה טף ונשים תהרגו למשחית.[6] 'ופאת נגב חמש חמש מאות וארבעת אלפים.[7] כת' תלמד מזה כי חמש מאות הוסיף בשורה רמיזה כי אמר הכת' 'ואלה מדותיה.[8] ונתן חק וקו ומדה לבית השלישי למגרשיו ולתולדותיו למוצאיו ומובאיו ותלה בנינו עוד בתשובה וכן הוא אומר 'אתה בן אדם הגד את בית ישראל את הבית ויכ' מעונ'.[9] ואומר 'ואם נכלמו מכל אשר עשו.[10] כל זה הכבוד הצפון להם הוא ויש לה' לתת הרבה מזה ויכול להוסיף חמש על חמש ואלף על אלף וכן הוא אומר 'יום לבנות גדריך היום ההיא ירחק חק.[11] ואומ' 'יום הוא ועדיך יבוא.[12] לכך נכתב

[1] *Jér.* v, 7. Le texte porte לכן; voy. Massore, sur I *Sam.* xxvii, 6. — [2] *Jér.* li, 3. — [3] *Ibid.* 36. — [4] *Ez.* ix, 2. — [5] *Ib.* 9. — [6] *Ib.* 6. — [7] *Ib.* xlviii, 16. — [8] *Ib.* — [9] *Ib.* xliii, 10. — [10] *Ib.* 11. — [11] *Michée*, vii, 11. — [12] *Ib.* 12.

'חמש חמש. כן יאמר בעל הרחמים אמן. 'ועתה כי אמנם כי אם
גאל אנכי.[1] כת' עילתו כי ידע בעז כי שם גואל קרוב ממנו לבך
אמר 'כי אם גאל אנכי. אם על ספק אולי יגאל טוב או לא יגאל
ולא היה בטוח שהוא יגאל כי הוא אומ' 'ואם לא יחפץ לגאלך
וגאלתיך אנכי.[2] לכן 'כי אם גאל אנכי. נכתב 'כי גאל אנכי.
נקרא: שלים:

פירוש סדר הספרים עד החרבן נתחיל בחומשי תורה: ספר
ראשון והוא ספר הישרים משנברא העולם עד שמת יוסף
הצדיק אלפים ושלש מאות ותשע שנים: ספר שני והוא ספר
הברית משמת יוסף הצדיק עד השנה השנית לצאת בני ישראל
עד שהוקם המשכן מאה וארבעים נמצא משנברא העולם עד
שהוקם המשכן בתמ"ט[3] והסימן בתמ"ח גאולים: ספר שלישי
והוא ספר תורת כהנים משהוקם המשכן באחד לחדש הראשון
עד החדש השני יהיה חדש ימים דכת' 'באחד לחדש השני בשנה
השנית.[4]: ספר רביעי והוא חומש הפקודים מאחד לחדש השני
בשנה השנית עד ארבעים שנה בעשתי עשר חודש באחד
לחודש[5] שלשים ושמונה שנה ותשעה הדשים סימן בתח"ף[6]
ליצירה: ספר חמישי והוא משנה תורה מת אהרן וחיה משה
אחריו שבעה חדשים ושבעה ימים וביום השביעי מת החסיד
ונקרא זה הספר ספר משה ככת' 'ביום ההוא נקרא בספר משה.[7]
וכל התורה נקראת על שם משה החסיד הנאמן שנ' 'זכרו תורת
משה עבדי.[8] מעשתי עשר חדש באחד לחודש[9] עד 'והעם עלו מן

[1] *Ruth*, III, 12. — [2] *Ib.* 13. — [3] 2449. — [4] *Nomb.* I, 1. — [5] Voy. *Deut.* I, 3. — [6] 2488. — [7] *Néh.* XIII, 1. — [8] *Mal.* III, 22. — [9] Date donnée *Deut.* I, 3.

הירדן בעשור לחודש הראשון.[1] הרי שבעים יום יצא מהן שלשים יום שבכו בהן[2] ושלשת ימים הכינו להן צדה שנאמר 'כי בעוד שלשת ימים.[3] הרי שלשת ושלשים נשתייר שבעה ושלשים מן השבעים הרי זה מרת משה החסיד בשבעה ימים מחדש שנים עשר רי"ת[4] ומרת אהרן הכהן בראש חודש אב שכך כת' 'ויעל אהרן הכהן אל הר ההר וכו' בחדש החמשי באחד לחדש.[5] זכרונם לטובה ולברכה הישרים החסידים:

ספר יהושע הנביא הוא ספר ראשון משעברו בני ישראל את הירדן בימי יהושע החסיד עד שמת יהושע עשרים ושבע שנה ואם לא תדע מאין מנה מנין השופטים עד 'בשבת ישראל בחשבון ובבנותיה ובערעור ובבנותיה ובכל הערים אשר על ידי ארנון שלש מאות שנה.[6] ואתה תדע ואומר 'בימיו בנה חיאל בית האלי את יריחו באבירם בכורו יסדה ובשגיב צעירו הציב דלתיה כדבר ה' אשר דבר ביד יהושע בן נון.[7] זו הנבואה:

ספר השופטים מעתניאל בן קנז עד שמת שמשון בן מנוח הדני ובימיו היה עלי הכהן בשילה אחר פנחס בן אלעזר הכהן שכך כת' 'ואחיה בן אחיטוב אחי אי כבוד בן פינחס בן עלי כהן ה' בשילה.[8] מי כהן ה' בשילה אלא עלי יום שמת עלי חרבה שילה ככת' 'זיטוש משכן שילה אהל שכן באדם.[9] ואומר 'כהניו בחרב נפלו.[10] 'ויך צריו אחור.[11] וכל ענינים שבספר תלים וכן הוא אומר 'ועלי בן תשעים ושמונה שנה.[12] ואומר 'ושם שני בני עלי חפני

[1] *Jos.* IV, 19. — [2] Voy. *Deut.* XXXIV, 8. — [3] *Jos.* I, 11. — [4] L'eulogie : רוח י"י תניחנו. — [5] *Nomb.* XXXIII, 38. — [6] *Juges*, XI, 26. — [7] I *Rois*, XVI, 34. — [8] I *Sam.* XIV, 3. — [9] *Ps.* LXXVIII, 60. — [10] *Ib.* 64. — [11] *Ib.* 66. — [12] I *Sam.* IV, 15.

ופנחס כהנים לה׳.[1] נתמנה שופט והיו בניו כהנים במקומו שהוא
זקן לא יוכל לראות והוא כהן ארבעים שנה ושפט ארבעים שנה[2]
ומת ומן עתניאל עד שעמד עלי שופט שלש מאות ועשרים
וארבעים[3] שנה: ספר שמואל משנתמנה עלי שופט בשילו עד
שמת דוד מלך ישראל תשעים ושלש שנה ארבעים לעלי ואחת
עשרה שנה לשמואל ושתים לשאול וארבעים לדוד המלך:
ספר מלכים משמלך שלמה בן דוד עד שחרב הבית הראשון
ארבע מאות ואחת עשרה שנה וששה חדשים ועשרת ימים
אמת ואמונה צדק ונכון ברור וישר שמוש יהושע עשרים ושבע
שנה המזבח והארון עשו בגלגל ארבע עשרה שנה שבע שכיבשו
ושבע שחלקו בשילה שלש מאות וששים ותשע שנה בנוב
שלש עשרה שנה בקרית יערים עשרים שנה אחת עשרה שנה
לשמואל הנביא ושתים לשאול ושבע שנים לדוד המלך בשנת
השמינית העלה דוד את הארון מקרית יערים לירושלים שנא׳
׳אבל ארון האלה׳ העלה דוד מקרית יערים׳׳׳ כי נטה לו אהל׳[4]
המזבח עשה בגבעון ארבעים וארבע שנה הארון בציון עשה
שלשים ושבע שנה עד שהעלה אותו שלמה לבית עולמים
שנא׳ ׳והמלך שלמה וכל עדת ישראל הנועדים עליו וכו׳ ויביאו
הכהנ׳ את ארון ברית ה׳ אל מקומו.[5] המזבח ואהל מועד הביא
אותן שכך כת׳ ׳ויעלו את הארון ואת אהל מועד ואת כל כלי
הקדש אשר באהל.[6]:
ספר ישעיהו מעזיהו יותם אחז יחזקיהו עד שנה למנשה מאה

[1] I *Sam.* I, 3. — [2] Voy. *ib.* IV, 18. — [3] L. וארבעה. Ainsi dans la Bible rabbinique de 1518. — [4] II *Chr.* I, 4. — [5] *Ib.* V, 6, 7. — [6] *Ib.* 5.

וארבע עשרה שנה ולא נתנבא שנים הרבה אלא ישעיהו בן אמוץ והושע בן בארי[1]: ספר ירמיהו מן שלש עשרה שנה ליאשיהו בן אמון מלך יהודה עד שחרב הבית הראשון ארבעים ואחת שנה וששה חדשים ועשרת ימים והוא אומר אחר חרבן הבית 'בשנת שלוש ועשרים לנבוכדנצר.[2] בשנת שמונה עשרה לנבוכדנצר חרב הבית והגלה צדקיהו לבבל וכן הוא אומר 'ויהי בשלשים ושבע שנה לגלות יהויכין מלך יהודה.[3] והיא השנה שמת בה שחוק עצמות נבוכדנצר הרשע ומן שלש עשרה שנה ליאשיהו עד שמת נבוכדנצר ששים ושבע שנה: ספר יחזקאל מן 'בחמשה לחודש היא השנה החמשית ליהויכין מלך יהודה[4] עד 'בעשרים ושבע[5] שנה לגלותינו.[6]: ספר הושע בן בארי [והוא[7]] ספר שנים עשר נביאים שלש מאות ועשרים ושבע שנה מן עזיהו המלך ועד השנה שבא אלכסנדרוס מקדון עד כאן הנביאים בבית שני בימי דריוש וארתחשַׁשְׁתְּא ובטלה הנבואה: ספר דברי הימים משנברא העולם עד שעמד כורש מלך פרס שלשת אלפים ושלש מאות ותשעים ואחת שנה[8]: ספר עזרא מן שנת אחת לכורש מלך פרס[9] עד 'בשנת שלשים ושתים לארתחששתא מלך פרס.[10] חמשים ואחת שנה 'ולקץ ימים נשאלתי מן המלך.[11] שתי שנים:

אלו הנביאים שנתנבאו על ישראל במדבר נתנבאו משה

[1] La Bible rabb. de 1518 ajoute : ומיכה. — [2] *Jér.* L, 30. — [3] *Ib.* 31. — [4] Il faut, comme dans la Bible rabb. לגלות המ' יויכין, et c'est alors *Ez.* I, 2. — [5] L. ושמנ. — [6] *Ez.* XL, 1. — [7] Ainsi dans la Bible rabb. — [8] A ces mots se termine ce chapitre dans la Bible rabb. — [9] *Ezra*, I, 1. — [10] L. לבבל. *Néh.* XIII, 6. — [11] *Ibid.*

ואהרן מרים ואלדד ומידד ושבעים זקנים בימי השופטים יהושע בן נון ודבורה וברק בן אבינעם בימי שאול אלקנה ושמואל הרואה בימי דוד נתן ואסף וידותון והימן וגד בימי שלמה אחיה השילוני ועדו החוזה בימי רחבעם שמעיה איש האלהים ויעידה[1] החוזה בימי אביה חנני הראה בימי אסא עזריהו בן עודד ואליעזר בן דוֹדָוָהוּ בימי יושפט יהוא בן חנני ומיכיהו בן ימלא ויחזיאל בן זכריהו בימי יהורם אליהו ואלישע ועובדיהו בימי יואש זכריהו בן יהוידע ויונה בן אמתי בימי עזריה הושע בן בארי וישעיה בן אמוץ ועמוס בימי יותם מיכה המוֹרַשְׁתי בימי יחזקיהו יואל בן פתוּאֵל בימי מנשה נחום האלקושי וחבקוק בימי יאשיהו ירמיה וצפניה וחלדה הנביאה בימי יהויקים אוריהו בן שמעיהו בימי צדקיהו יחזקאל בן בוזי ואלו הנביאים שנתנבאו בבבל בירידתן מירושלים חגי זכריה ומלאכי ודניאל כל נביאי ישראל מן משה רבנו ראש הנביאים ואבי הסופרים עד מלאכי [ודניאל[2]] מאה ושבעה עשר[3] מכאן ואילך ולחתום חזון.[4] רוח ה׳ תניחם אלהים יחיש הקץ אמן:

משה איש האלהים כתב חמשת חומשי תורה וספר איוב יהושע כתב ספרו שמואל הנביא כתב ספרו וספר שופטים ורות ישעיהו כתב ספרו ומשלי ושיר השירים וקהלת ירמיה

[1] Inconnu avec cette orthographe; יעדי ou יעדו, II *Chr.* IX, 29; mais alors il est identique avec עדו. — [2] Voir *Eben Sappir,* Lyck, 1866, 15ª. — [3] Les noms des prophètes mentionnés, les 70 anciens compris, ne donnent que 116. En outre, ʿIddô est compté deux fois. On peut compléter le nombre en y ajoutant Âmoṣ, sous le roi Amaziah, et ʿOdêd sous Âḥaṣ. (Voir II *Chr.* XXV, 7-9; XXVIII, 9, et *Séder ʿÔlâm rabbâ*, chap. XX.) — [4] *Dan.* IX, 24.

כתב ספרו וספר מלכים וקנות דוד ועשרה נביאים חברו תלים
חגי זכריה ומלאכי כתבו ספר יחזקאל ותרי עשר וספר דניאל
ומגלת אסתר עזרא הסופר כתב ספרו וספר דברי הימים ברוך
בוחר בישראל ומנחילם תורה תמימה · שלימה · מאושרה·
ערוכה בכל ושמורה · 'דרשו מעל ספר ה' וקְראו אחת מהנה
לא נעדרה.[1] :

ככר אמרנו[2] שאין אנו צריכין לכתוב סימן ריש בדגש ורפי
שאינו ידוע אצלינו והוא לבני ארץ ישראל לבדם אע״פ כן
ראיתי לכתבו וזה הוא סמנו כאשר יסמך ריש לששה אותות
ויהיה תחת האות הסמוך לה שוא יצא הריש ברפי כמות
'עזְרני. 'עזְרה. 'בעזְרת.[3] 'בדְרכי. 'כי ישרים דרְכי ה'.[4] 'דרְכמונים.
'עַטְרות.[5] 'מטְרות.[6] 'ישְׂראל. 'חמשְׂרה.[7] 'ולמעשְׂרות.[8] 'עשְׂרה.
'מצְרים. 'נעצְרה.[9] 'יתְרא. 'התְרועעה.[10] סימנם זדטסצת אלו ששה
אותיות מלפניה ויש שנים מאחריה לנ למד כמות 'ערְלי
לב.[11] נון כמות 'קרְני. אלו שמונה אותיות ששה מלפני ריש
ושנים מאחריו זד טס צד מלפניו לנ מאחוריו ובלבד שתהיה
שוא תחת האות הסמוך לריש כמו שביארנו ואם לא יהיה שוא
יצא בדגש וכן אם היה שוא תחת[12] הריש כמות 'מִזֶּרְעו למלך.[13]
דרְכי 'כל טרְפי צמחה.[14] 'סרְעפותיו.[15] 'עד צָרְפַת.[16] 'תַרְקיע.[17] וכן יבא

[1] *Is.* XXXIV, 16. — [2] Ci-dessus, p. 389, l. 15. — [3] Il faut לעזרת ou בעזרתי. — [4] *Osée*, XIV, 10. — [5] Dans plusieurs noms de ville. — [6] *Job*, XXXVII, 6. — [7] *Is.* IX, 5. — [8] *Néh.* XII, 44. — [9] *Jug.* XIII, 15. — [10] *Is.* XXIV, 19. — [11] *Jér.* IX, 25. — [12] Les seize derniers mots depuis האות sont ajoutés à la marge, et la rédaction de la règle est extrêmement confuse. (Voy. ci-après, p. 495, note 1.) — [13] *Lév.* XX, 2. — [14] *Ez.* XVII, 9. — [15] *Ib.* XXXI, 5. — [16] *Obad.* 20. — [17] *Job*, XXXVII, 18.

אותיות לנ׳ לפני הריש ויבא הריש בשוא ויהיה רפי כמות ׳לְרצנכם.[1] ׳ונִרְאה.[2] ודומה: שלים:

## מנין האותיות[3]

זה הוא מספר כל האותיות שבמקרא שהוא ארבעה ועשרים ספרים כל אות ואות לבדו מאלף ועד תיו ממה שמצינו כתוב בספרי המסורות שמנה אותם בדיקדוק יפה רבינו סעדיה גאון זצ״ל בירב יוסף ראש הישיבה רי״ת ועשה למספר כל אות סימנים בבתים חרוזים · ובהם פיסוקים רמוזים · ובהם מספר כל אות ואות גנוזים · וחזר ופרש מספר כל אות ואות הנרמזים · וביאר הפיסוקים אשר הם בחרוזים גנוזים:

א אהל מכון בניני[4] ששם עלו זקני[5]
הקהל עש׳[6] קרבני ולזבח תודה׳[7] באו בני:

פירוש · מנין כל אלף שבמקרא ארבעים ושנים אלף שלש מאות שבעים ושבעה סימן מ״ב אלף שע״ז והסימן להם ׳כל הקהל כאחד ארבע רבוא אלפים שלש מאות וששים.[8] ׳ולזבח השלמים בקר שנים אילים חמשה עתודים חמשה כבשים בני שנה חמשה.[9] :

[1] *Lév.* XIX, 5 et *passim.* — [2] *Gen.* XXXVII, 20 et *passim.* — [3] Voy. ci-après, note VI. — [4] « La tente, le fondement de mes constructions », c'est-à-dire le sanctuaire.— [5] Cf. *Ps.* CXXII, 4. — [6] Pour עשה, forme néo-hébraïque très-usitée et employée par Sa'adiâ, *Ḳôbeṣ ma'ăsê iedê geônîm,* Berlin, 1856, p. 14, l. 18. Dans son *Commentaire sur le Ieṣirâh,* chap. V, Sa'adiâ explique ׳כל = כל, par la suppression d'une lettre, et ajoute : « les poëtes (الشعرا, version hébr. המפייטים) en font de même; ils mettent רך pour ׳רך, ען pour ׳ען, רש pour ׳רש, et emploient beaucoup de formations semblables. En arabe aussi on dit يا صاح pour يا صاحب, et فان يك à la place de فان يكن ». — [7] c שלמים. — [8] *Néh.* VII, 66. — [9] *Nomb.* VII, 17.

ב בְּני לאי[1] חברים[2] רגמתם יאספו[3] חברים
בנימן וסגנים דברים[4] פחת השני[5] גברים[6]:

פירוש · מכין כל בית שבמקרא שמונה ושלשים אלף ומאתים ושמונה עשר סימן להם ל״ח אלף רי״ח וסימן הפסוק 'פקודיהם למטה בנימן חמשה ושלשים אלף וארבע מאות.[7] 'בני פחת מואב לבני ישוע ויואב אלפים שמנה מאות ושמנה עשר.[8] :

ג גְּברים[9] כעצם טוהר[10] כן להם זוהר[11]
כל פקודי היצהר מלבד הראשון[12] דוהר[13]:

פירוש · מכין כל גימל שבמקרא עשרים אלף ותשעה אלפים חמש מאות שבעה ושלשים סימן להם כ״ט אלף תקל״ז וסימן הפסוק 'כל פקודי הלוים אשר פקד משה ואהרן ··· שנים ועשרים אלף.[14] 'מלבד עבדיהם ואמהותיהם אלה שבעת אלפים שלש מאות שלשים ושבעה ולהם משוררים ומשוררות מאתים.[15] :

ד דּוהר גבורים יחדו דהרו נשק ושריונות חגרו
קרח ובניו דגרו ועובד אדום ואחיהם דהרו:

[1] Ainsi *DFabc; M* seul a לו. — [2] *Ḥôbrîm*, «mes enfants ne sont pas des enchanteurs»; cf. *Deut.* xviii, 11; peut-être aussi «des Guèbres», dans le langage du Talmud. — [3] *M* יעמדו. — [4] Cf. *Ps.* lxviii, 28. *Dôbrîm* ou *dabbârîm* «guides, chefs». — [5] Ce mot qu'on lit dans cinq quatrains, et הראשון qu'on lit dans deux autres, indiquent que le mot, qui rappelle un verset, pourrait s'appliquer à deux versets présentant des nombres différents; השני signifie alors qu'il faut prendre le second des deux versets, et הראשון, qu'il faut en choisir le premier. Ainsi ici il faut prendre *Néh.* vii, 11, et pas *Ezra*, ii, 6, qui a 2812. — [6] *M* גבורים. — [7] *Nomb.* i, 37. — [8] *Néh.* vii, 11. — [9] *M.* גבורים. — [10] *Ex.* xxiv, 10. — [11] *Dan.* xii, 3. — [12] Voy. note 5; *Ezra*, ii, 65, et pas *Néh.* vii, 65, qui a 45 de plus. Le sens paraît être «les familles de Yiṣhar, excepté l'aîné, qui a marché vite», c'est-à-dire *Ḳôraḥ;* voy. *Ex.* vi, 21. דהר «courir» se dit souvent des anges dans les *pioutim*. — [13] Les éd. et les mss. ont דהר, omettent le quatrain suivant qui est superflu, et passent immédiatement à דהר לבא בשלום. — [14] *Nomb.* iii, 39. — [15] *Ezra*, ii, 65.

דְּהרו לבא בשלום[1] כתשועתם לעילום[2]

ומן הדני בבשן[3] והלום סנאה ישוב עמו הלום[4] :

פירוש · מכין כל דלית שבמקרא שנים ושלשים אלף וחמש מאות ושלשים סימן להם ל״ב אלף תק״ל וסימן הפיסוק 'ומן הדני ערכי מלחמה עשרים ושמנה אלף ושש מאות,[5] 'בני סנאה שלשת אלפים שש מאות ושלשים ועובד אדום ואחיהם.[6] :

ה הֲלום מכל זויות נִקבצו נטעי[7] דליות[8]

ראובן יטרוף אריות עילם ואשור ומלכיות :

פירוש · מכין כל הי שבמקרא שבעה וארבעים אלף ושבע מאות וארבעה וחמשים סימן להם מ״ז אלף תשנ״ד וסימן הפיסוק 'פקודיהם למטה ראובן ששה וארבעים אלף וחמש מאות,[9] 'בני עילם אלף מאתים חמשים וארבעה.[10] :

ו וּמלכיות עצר ופחת צורנו כעשותו בחת[11]

יהודה נא אל תשחת עזגד שני[12] ובן[13] זוחת :

פירוש · מכין כל וו שבמקרא ששה ושבעים אלף ותשע מאות שנים ועשרים סימן ע״ו אלף תתק״כב וסימן הפסוק 'פקדיהם למטה יהודה ארבעה ושבעים אלף ושש מאות,[14] 'בני עזגד אלפים שלש מאות עשרים ושנים.[15] :

[1] *a* porte *beschilloum*; cf. *Osée*, IX, 7.— [2] II *Chr.* XXXIII, 7.— [3] *Deut.* XXXIII, 22. — [4] *Ps.* LXXIII, 10. — [5] I *Chr.* XII, 35. — [6] *Néh.* VII, 38. — [7] *M* כנועי. — [8] « Les plants de vigne en espaliers »; cf. *Jér.* II, 21. — [9] *Nomb.* I, 21. — [10] *Ezra*, II, 7. — [11] Voy. *Job*, XLI, 25; « lorsque (Dieu) notre rocher répandra la terreur sur les royaumes ».— [12] Voy. ci-contre la note 5. — [13] *D* וכן, *M* וגם. Voy. I *Chr.* IV, 20, où ce nom figure parmi les descendants de Juda. Cette singularité de prendre, comme représentants des tribus, des noms presque inconnus, parce qu'ils satisfont aux besoins de la rime ou du nombre nécessaire, se retrouve aussi ailleurs chez Sa'adia; voy. *Kobeṣ*, p. 27, l. 6. — [14] *Nomb.* I, 27. — [15] *Néh.* VII, 17, et pas *Ezra*, II, 12, qui n'a que 1222.

ז זׂוחת כגפן בקוק[1] פֿרי שׂריגיו[2] זקוק
ובני אפרים בחבקוק[3] בגוי השני[4] חקוק :

פירוש · מנין כל זיין שבמקרא שנים ועשרים אלף שמונה מאות ששים ושבעה סימן כ״ב אלף תתס״ז וסימן הפסוק 'ומן בני אפרים עשרים אלף ושמונה מאות גבורי חיל אנשי שמות לבית אבותם.[5] 'בני בגוי אלפים ששים ושבעה.[6] :

ח חׂקוק כבתבואות גרש[7] תבוסת מליטי זרש[8]
שמעון שני[9] יך שורש[10] פשחור[11] לעבד[12] טרש[13] :

פירוש · מנין כל חית שבמקרא שלשה ועשרים אלף וארבע מאות שבעה וארבעים סימן להם כ״ג אלף תמ״ז וסימן הפסוק 'אלה משפחת השמעני שנים ועשרים אלף ומאתים.[14] 'בני פשחור אלף מאתים ארבעים ושבעה.[15] :

ט טׂרש ימלאו אסמיו נטישותיו בתחומיו
חיים למסך נעימיו אמר להרבות ימיו :

פירוש · מנין כל טית שבמקרא אחד עשר אלף שנים וחמשים סימן להם י״א אלף נ״ב וסימן הפסוק 'ועשרת אלפים חיים שבו בני יהודה.[16] 'בני אמר אלף חמשים ושנים.[17] :

[1] *Osée*, x, 1. — [2] Sîn pour samek. *M* סדיכיו. — [3] S'agit-il du prophète de ce nom, ou bien d'une nouvelle formation de קבק, d'après ערבות de ערב, טרטוש de טרש, etc.? — [4] Voy. ci-dessus, p. 448, n. 5. — [5] I *Chr.* xii, 30. — [6] *Néh.* vii, 20, et pas *Ezra*, ii, 14, qui a 1056. — [7] On pensait peut-être à *Nomb.* xviii, 30. — [8] «Les opprimés parmi ceux qui avaient échappé à Zéresch», c'est-à-dire à la femme de Haman; voy. *Est.* v, 14. — [9] Voy. plus haut, p. 448, n. 5. — [10] *Osée*, xiv, 6. — [11] Peut-être allusion à *Jér.* xx, 3, avec le sens de «liberté répandue». — [12] *a b M* לעבר. — [13] Ce mot obscur, qui signifie «rocher» (voy. Zunz, *Synag. Poesie*, p. 372[b]), pourrait bien désigner le pays de Ḥebrôn, et par extension la Palestine; voy. *Soṭa*, 34[b] — [14] *Nomb.* xxvi, 14, et pas *ibid.* i, 23, qui porte 59,300. — [15] *Néh.* vii, 41. — [16] II *Chr.* xxv, 12. — [17] *Ezra*, ii, 37.

י יֹמיו שמחה וששון תולליהם כקמשׂון[1]
בכוחם האלון חסון[2] חרם הראשון[3] כמסון[4]:

פירוש · כל יוד שבמקרא ששה וששים אלף וארבע מאות ועשרים סימן ס״ו אלף כ״ת וסימן הפסוק 'ככוחם נתנו לאוצר המלאכה זהב דרכמונים שש רבואות ואלף וכסף מונים חמשת אלפים וכתנות כהנים מאה.[5] 'בני חרם שלש מאות ועשרים.[6] :

כ כְּמסון לא זעוכה[7] רבצו עדרים בתוכה[8]
והבקר[9] לעולה לסמיכה כרמי[10] נם[11] לאל אין[12] כמוך:

פירוש · מנין כל כף כפוף שבמקרא שבעה ושלשים אלף ומאתים ושבעים ושנים סימן להם ל״ז אלף רע״ב וסימן הפסוק 'והבקר ששה ושלשים אלף ומכסם לה' שנים ושבעים.[13] 'כרמי שלי האלף לך שלמה ומאתים לנוטרים את פריו.[14] :

ך כְּמוך (אין אלוה והם)[15] יחדלון צוּרת פסל אמללון
חיים כמתים ידלון סוסיהם נטה ללון[16]:

פירוש · מנין כל כף פשוט שבמקרא עשרת אלפים ותשע מאות אחד ושמונים סימן להם יוד אלף תתקפ״א וסימן הפסוק 'ועשרת אלפים חיים שבו בני יהודה.[17] 'סוסיהם שבע מאות שלשים וששה פרדיהם מאתים ארבעים וחמשה.[18] :

[1] Allusion à *Ps.* CXXXVII, 3. *M* כקמסון, et les mss. marquent sîn, à cause de la rime; c'est néanmoins le singulier de קמשונים, *Prov.* XXIV, 31. — [2] Cf. *Amos*, II, 9. — [3] Voy. ci-dessus, p. 448, note 5. — [4] Formation néo-hébraïque de la racine כמס, signifiant probablement «enclos»; voy. Zunz, *l. c.* p. 400[b]. — [5] *Ezra*, II, 69. — [6] *Ib.* 32, et pas v. 39, qui a 1017. *M*, qui lit 'ראש הר, indique que, pour cette fois, la différence existe dans le livre d'Ezra même. — [7] «Non abattu». — [8] *Zophon.* II, 14. — [9] *M* 'וכל הב, en pensant à *Nomb.* VII, 87. — [10] La vigne est le symbole d'Israël. — [11] «Dit», de נאם. — [12] *M* מי. — [13] *Nomb.* XXXI, 38. — [14] *Cant.* VIII, 12. — [15] Ces mots se lisent seulement dans *M.* — [16] *Jér.* XIV, 8. Avec ce vers reprend la description des tribus se rendant à Jérusalem. — [17] II *Chr.* XXV, 12. — [18] *Nomb.* I, 33.

ל ללון מלון אורח[1]    כבקר יאיר זרח[2]
אפרים דוד[3] ארח[4]    חרם שני[5] לו להסיר מטורח[6]:

פירוש׳ מכין כל למד שבמקרא אחד וארבעים אלף וחמש מאות ושבעה עשר סימן להם מ״א אלף תקי״ז וסימן הפסוק ׳פקדיהם למטה אפרים אלף וחמש מאות,[7] ׳בני חרם אלף ושבעה עשר.[8] :

מ מטורח נשאו ביתם    פירותם התמהמהותם[9]
גד כצבאים[10] לנחותם    גמלים לבוא משכנותם:

פירוש׳ מכין כל מים פתוחה שבמקרא שנים וחמשים אלף ושמונה מאות וחמשה סימן להם נ״ב אלף תת״ה וסימן הפסוק ׳פקודיהם למטה גד חמשה וארבעים אלף ושש מאות וחמשים,[11] ׳גמלים ארבע מאות שלשים וחמשה חמורים ששת אלפים שבע מאות ועשרים.[12] :

ם משכנותם כמו דשאו    צופיהם[13] עוד גאו[14]
המתים בפינחס בקנאו[15]    לבית ישוע כי נבאו:

פירוש׳ מכין כל מים סתומה שבמקרא ארבעה ועשרים אלף ותשע מאות שלשה ושבעים סימן להם כ״ד אלף תתקע״ג וסימן הפסוק ׳ויהיו המתים במגפה ארבעה ועשרים אלף,[16] ׳הכהנים בני ידעיה לבית ישוע תשע מאות שבעים ושלשה.[17] :

נ נבאו לברכות בחשבון[18]    צמחיה על זרבון[19]
מנשה ישה עצבון    למך בניחומיו נבון[20]:

[1] *M* אורך. — [2] *M* מזרך. — [3] *F D a* דבר. — [4] *M* אתרך. — [5] Voy. p. 451, n. 6. — [6] Ce mot signifie quelquefois dans cette littérature « idole », et même « pays d'idolâtrie ». (Voy. M. Sachs, *Relig. Poesie*, p. 210, note 1.) — [7] *Nomb.* I, 25. — [8] *Ezra*, II, 39. — [9] « Bagages » impedimenta. — [10] *F D a* כלבים; mais voy. I *Chr.* XII, 8. — [11] *Ezra*, II, 67. — [12] *Nomb.* XXV, 9. — [13] *M* לפיכם. — [14] *a b* באו. — [15] *D F a b* לפ׳ כבראו. — [16] *Ezra*, II, 36. — [17] *Nomb.* I, 35. — [18] *Cant.* VII, 7. — [19] « Rigole. — [20] « Menassé, intelligent, fera oublier les douleurs de Lémek, par ses consolations ». Allusion à *Gen.* V, 29 et XLI, 51.

פירוש · מכין כל נון בסוף שבמקרא שנים ושלשים אלף ותשע מאות שבעים ושבעה סימן להם ל"ב אלף תתקע"ז וסימן הפיסוק 'פקדיהם למטה מנשה שנים ושלשים אלף ומאתים.[1] 'ויהי כל ימי למך שבע ושבעים שנה ושבע מאות שנה.[2] :

ן נְבון חכמותיו   נטו יושר[3] טירותיו
ויהיו על פי דברותיו   השערים חנו סביבותיו:

פירוש · מכין כל נון פשוט שבמקרא שמונת אלפים ושבע מאות ותשעה עשר סימן להם ח' אלף תשי"ט וסימן הפיסוק 'ויהיו פקודיהם שמונת אלפים וחמש מאות ושמונים.[4] דעיל מן 'על פי ה' פקד אותם ביד משה איש איש על עבודתו.[5] 'בני השוערים בני שלום בני אטר בני טלמון בני עקוב בני חטיטא. בני שבי הכל מאה שלשים ותשעה.[6] :

ס סְביבותיו יבואו גדודים   כמרכבת פרדים
בהצותו את הבגדים   ומקצת לפניו עומדים[7]:

פירוש · מכין כל סמך שבמקרא שלש עשר אלף וחמש מאות ושמונים סימן להם י"ג אלף תק"פ וסימן הפיסוק 'בהלותו את ארם נהרים ואת ארם צובא וישב יואב ויך את אדום בגיא מלח שנים עשר אלף.[8] 'ומקצת ראשי האבות נתנו למלאכה התרשתא נתן לאוצר זהב דרכמונים אלף מזרקות חמשים כתנות כהנים שלשים וחמש מאות.[9] :

ע עְומדים כמחלקותיהם   קציני עדתי הם
באורך וברוחב להם   אברהם לזכרון פיהם[10]:

פירוש · מכין כל עין שבמקרא עשרים אלף ומאה וחמשה ושבעים סימן להם כ' אלף קע"ה וסימן הפיסוק 'והנותר באורך לעומת תרומת הקדש עשרת אלפים

[1] *Nomb.* I. 35. — [2] *Gen.* V, 31. — [3] *M* יסוד. — [4] *Nomb.* IV, 48. — [5] «Qui précède *ibid.* 49». Ce dernier verset est visé par le texte. — [6] *Ezra*, II, 42. — [7] *Dan.* I, 5. — [8] *Ps.* LXXX, 2. — [9] *Néh.* VII, 70. — [10] *DFa* בפיהם.

קדמה ועשרת אלפים ימה.[1] ואלה ימי שני חיי אברהם אשר חי מאת שנה ושבעים שנה וחמש שנים.[2] :

פ פּיהם כערף[3] ניבו[4] נצרף[5]

סביב נפשטה ונטרוף קהת[6] יריעותי פרוף :

פירוש· מנין כל פי כפוף שנמקרא עשרים אלף ושבע מאות וחמשים סימן להם כ׳ אלף תש״נ וסימן הפסוק 'ויהיו פקודיהם למשפחותם אלפים שבע מאות וחמשים.[7] 'סביב שמונה עשר אלף ושם העיר מיום ה׳ שמה.[8] :

ף פּרוף ארינגנו[9] צדק ענה הגיגנו[10]

האלף וצלע[11] ניהוגנו לעיתים ידרכו ציגנו[12] :

פירוש. כל פי פשוט שנמקרא אלף ותשע מאות וחמשה ושבעים סימן להם אלף תתקע״ה וסימן הפסוק 'ואת האלף ושבע המאות וחמשה ושבעים.[13] 'ומבני יששכר יודעי בינה לעתים לדעת מה יעשה ישראל ראשיהם מאתים.[14] :

צ צּיגנו יצנוף ויצץ[15] צררינו[16] נרצץ

ונפש עוד לא יקצץ נח סופו ויצץ ציץ[17] :

[1] *Ez.* XLVIII, 18. — [2] *Gen.* XXV, 7. — [3] Ainsi *Db; Fa* כעורף; *M* כלרוף. « Comme l'épanchement » de la pluie; chez Ḳalir : כערף טל; cf. *Deut.* XXXII, 2. — [4] *D* כינהם; *M* פלו. — [5] *M* כערוף. — [6] Ainsi *Db*; *Fa* תחת, faute pour קהת. C'est à cette branche des Lévites que se rapporte *Nomb.* IV, 34, et c'est elle qui devait monter le tabernacle et « agrafer les tapis », *M* גרשון. — [7] *Nomb.* IV, 34. — [8] *Ez.* XLVIII, 35. — [9] « Agrafe notre tissu », c'est-à-dire, notre prière. Cette comparaison est usitée pour les pièces rythmées, par exemple : ושירים אארג. — [10] *Ps.* V, 2. — [11] *M* בלל. Cf. *Jos.* XVIII, 27 : peut-être faut-il penser à *Cant.* VIII, 12, appliqué par les commentateurs aux tribus d'Israël et aux sages et docteurs qui les conduisent. — [12] « Celui qui marche à notre tête »; la racine est citée par Zunz, $379^b$ et 395. — [13] *Ex.* XXXVIII, 28. — [14] I *Chr.* XII, 32. — [15] « Notre guide mettra la tiare et la plaque d'or »; il s'agit du grand-prêtre. — [16] *M* ברים. — [17] *Nomb.* XVII, 23; « sa fin sera tranquille, et il fleurira », il aura une postérité florissante.

פירוש׳ מנין כל צדי כפוף שבמקרא ששה עשר אלף ותשע מאות וחמשים סימן להן י״ו אלף תתק״נ וסימן הפסוק ׳ונפש אדם ששה עשר אלף.[1] ׳ויהיו כל ימי נח תשע מאות שנה וחמשים שנה.[2] :

צ צִיץ דבוקיו[3] פז עבר ברתוקיו[4]
תוצאות חקיו[5] שפטיה נטה קו :

פירוש מנין כל צדי פשוט שבמקרא ארבעת אלפים ושמנה מאות שנים ושבעים סימן להן ד׳ אלפים תתע״ב וסימן הפסוק ׳ואלה תוצאות העיר מפאת צפון חמש מאות וארבעת אלפים מדה.[6] ׳ובני שפטיה שלש מאות שבעים ושנים.[7] :

ק קֹו כונן בעדף[8] צבי עדיו בגדף[9]
ומן בני אפרים צר הודף[10] פרעוש כמו רודף[11] :

פירוש׳ מנין כל קוף שבמקרא שנים ועשרים אלף תשע מאות שנים ושבעים

[1] *Nomb.* XXXI, 40. — [2] *Gen.* IX, 29. — [3] *Fa* ד׳ פרקיו ; *Db* דפרקיו en un mot, comme l'exige le nombre; le dalet serait le relatif araméen. Je préfère la leçon de *M.* — [4] I *Rois*, VI, 21. Il s'agit probablement des chaînettes d'or, *Ex.* XXVIII, 14. — [5] Les Ourîm et Toummîm, *ib.* 30. — [6] *Ez.* XLVIII, 30. — [7] *Ezra*, II, 4. — [8] Ce quatrain manque dans *b; Da* בצדף; *M* בטרף, contrairement à la rime. — [9] M. בעורף, aussi faux. Les deux mots de la rime, dans ces deux vers, se rencontrent aussi dans une selîḥah du rituel romain (ms. hébr. de la Bibl. nat.) n° 609 : עתק גבוהה כבטאו נעדף • עגמה יחידתי ותקצר בגדף • מקול מחרף ומגדף « Lorsque l'ennemi prononce haut des paroles arrogantes, en passant la mesure, mon âme s'attriste et perd courage, par ce blasphême, devant la voix de celui qui lance l'injure et l'outrage ». Le sens de ces mots paraît être le même ici, et nous traduisons : « Une flèche (קו=קן, cf. *Ps.* XI, 2) a été dirigée par outrecuidance contre (le temple), la magnificence de sa parure, (voy. *Ez.* VII, 20) avec blasphême; mais par les fils d'Ephraïm l'ennemi fut repoussé; c'était comme si l'on poursuivait une puce! ». — [10] Voy. *Deut.* VI, 19. (Peut-être hof'al de הדף; voy. Gesenius, *Thesaurus*, p. 855, col. a.) *Fa* רודף. — [11] Cf. I *Sam.* XXIV, 15.

סימן להן כ״ב אלף תתק״עב וסימן הפסוק 'ומן בני אפרים עשרים אלף ושמונה מאות,[1] 'בני פרעוש אלפים מאה שבעים ושנים.[2] :

ר רֹודף מרום ברומו    רעה צאן רגמו
ומראשי שארית עמו    לחפה לשכון שמו[3]:
רֹודף כרוח בגבורה    קול משמיעי זמרה
שנאן הגלגל קרא    יעקב כן ייטיב שירה:

פירוש׳ מכין כל ריש שבמקרא שנים ועשרים אלף ומאה שבעה וארבעים סימן להם כ״ב אלף קמ״ז וסימן הפסוק 'רכב אלקים רבותים אלפי שנאן,[4] 'ויהי ימי יעקב שני חייו שבע שנים וארבעים ומאה שנה.[5] :

ש שִׁירה[6] לנצח במחולות    קניה מושיעה חולות[7]
מן הנשים נתעלות[8]    המשוררים עוז תהלות[9]:

פירוש׳ מכין כל שין שבמקרא שנים ושלשים אלף ומאה וארבעים ושמונה סימן ל״ב אלף קמ״ח וסימן הפסוק 'ונפש אדם מן הנשים אשר לא ידעו משכב זכר כל נפש שנים ושלשים אלף,[10] 'המשררים בני אסף מאה וארבעים ושמונה.[11] :

ת תְּהלות[12] לשמו ותפארת    קמה משוררת
ובקר כליל מקטרת    איוב בתומתו[13] תותרת:
תֹותרת כבדה[14] נשה    רעבניה גרשה
זכר המליטה כי חשה[15]    אדם האבן הראשה[16]:

[1] I *Chr.* XII, 30. — [2] *Ezra,* II, 3. — [3] Ce quatrain remplace le suivant dans *M*, mais il n'a aucun rapport avec le nombre des résch que ces quatre vers devaient indiquer. — [4] *Ps.* LXVIII, 18. — [5] *Gen.* XLVII, 28. — [6] *M* שמו. — [7] *b* חלת; *M* חוללת. — [8] *M* נתעלת; *b* נתעלה. — [9] *b* תהלה. — [10] *Nomb.* XXXI, 18. — [11] *Néh.* VII, 44. — [12] *b* תהלה. — [13] *Fa* תמתי. — [14] *M* כבודה. — [15] *M* כחשה. — [16] Ce quatrain manque dans *b*. Les versets cités dans le commentaire se rapportent

פירוש · כל תיו שבמקרא ששה ושלשים אלף ומאה וארבעים סימן להם ל"ו אלף ק"מ וסימן הפסוק 'ובקר ששה ושלשים אלף.[1] 'ויחי איוב אחרי זאת מאה וארבעים שנה.[2] : כלל מנין האותיות שבמקרא כולם הכפופות והפשוטות שבע מאות אלף ושנים תשעים אלף ושבעה ושבעים אות סימן ת"ש ול"ב אלף וע"ז אות ברוך אדונינו שהספיק רלוכינו אמן :

## תורת י"י תמימה משיבת נפש

· סכום הפיסוקים של ספר בראשית אלף וחמש מאות ושלשים וארבעה סימן א"ך ל"ד סכום הפיסוקים של ספר ואלה שמות אלף ומאתים ותשעה סימן א"ר"ד ויקרא שמונה מאות וחמשים ותשעה סימן נט"ף במדבר סיני אלף ומאתים ושמונים ושמונה סימן א"ר"פח אלה הדברים תשע מאות וחמשים וחמשה סימן הנ"ץ ודע כי מן בראשית עד 'ויבא חמור.[3] אלף פיסוקים ומן 'ויבא חמור. עד 'כי יד על כסיה.[4] אלף פיסוקים ומן 'כי יד. עד 'מבשרם לא תאכלו.[5] אלף פיסוקים ומן 'מבשרים. עד 'והורד המשכן.[6] אלף פיסוקים ומן 'והורד. עד 'ועתה ישראל שמע.[7] אלף פיסוקים ומן 'ועתה ישראל. עד סוף התורה שמונה מאות ארבעים וחמשה פיסוקים סכום הפיסוקים של כל התורה חמשת אלפים

au premier des deux quatrains consacrés au taw. *DFa* donnent encore, pour le second quatrain, l'explication par les versets, *Nomb.* III, 43, qui contient le nombre de 22,273, et *Gen.* V, 5, qui renferme celui de 930; le total de 23,203 se retrouve ensuite dans les premières lettres des premiers vers L'auteur de *F* pense que, pour avoir le nombre de taw au complet, il faudra réunir les totaux des deux quatrains qui donnent 59,343. Mais le total général, inscrit ci-dessus, l. 3, et qui est de 792,077 lettres, n'est exact qu'avec les 36,140 taw du premier quatrain. — [1] *Nomb.* XXXI, 44. — [2] *Job*, XLII, 16. — [3] *Gen.* XXXIV, 20. — [4] *Ex.* XVII, 16. — [5] *Lév.* XI, 8. — [6] *Nomb.* X, 17. — [7] *Deut.* IV, 1.

ושמונה מאות וארבעים וחמשה סימן ה'ף מ"ה ומנין פרשיות הגדולות של תורה שלשה וחמשים פרשיות נגד המנין שם אֹלִיהוֹא ומנין סדרים של תורה מאה וחמשים וארבעה נגד המנין שם קֹלִיטֹה חצי ספר בראשית 'ועל חרבך תחיה.[1] חצי ספר ואלה שמות 'אלהים לא תקלל.[2] חצי ספר ויקרא 'והנגע בבשר הזב.[3] חצי ספר וידבר 'והיה האיש אשר אבחר בו.[4] חצי ספר אלה הדברים 'ועשית על פי הדבר.[5] חצי התורה כולה בפיסוק 'וישם עליו את החשן.[6] חצי התורה בתיבות 'דרש דרש משה.[7] דרש מזה ודרש מזה חצי התורה באותיות ו' ד'גחון.[8] מספר תיבות של תורה על אמיתתן תשעה ושבעים אלף ושמונה מאות וששה וחמשים סימן טֹע תתנ"ו[9] ומספר האותיות של תורה באסת ארבע מאות אלף ותשע מאות סימן תֹע[10] מנין הפרשיות הפתוחות של כל התורה מאתים ותשעים והסתומות שלש מאות תשעה ושבעים הכל שש מאות ששים ותשעה פרשיות :

[1] *Gen.* xxvii, 40. — [2] *Ex.* xxii, 27. — [3] *Lév.* xv, 7. — [4] *Nomb.* xviii, 20. — [5] *Deut.* xvii, 10. — [6] *Lév.* viii, 8. — [7] *Ib.* x, 16. — [8] *Ib.* xi, 42. — [9] 79,856. — [10] Il est superflu de remarquer que ce nombre de 400,900 lettres pour le Pentateuque seul est incompatible avec celui de 792,077 lettres, donné plus haut pour la Bible tout entière, dont le Pentateuque forme à peu près le quart seulement.

## ANALYSE.

Introduction (p. 314-324). — Le langage tout entier repose sur les vingt-deux lettres, révélées par l'intermédiaire de Moïse, « l'humble » par excellence, gravées sur les deux tables du Décalogue, et dont cinq se présentent sous une double forme. Elles se distinguent par leurs figures et leur prononciation : telle lettre descend, telle autre monte; l'une est complétement fermée, l'autre « pourvue d'un appendice, ou étendue comme une tente, ou bien encore courbée. » Sept lettres, *b, g, d, k, p, r*[1], *t*, suivent deux voies différentes, « étant tantôt relevées par la dâgesch, tantôt abaissées et affaiblies par le *râfê.* » Quatre autres, *a, v, i, h*, « d'une nature fort merveilleuse, » et également susceptibles de deux manières, ne sont quelquefois pas prononcées, « et restent comme absorbées et emprisonnées dans les autres lettres. » Puis les quatre lettres *'a, ḥ, h, ʿa*, ne ressemblent pas aux autres lettres, en ce qu'excep-

[1] L'adjonction du rêsch aux six lettres muettes pour la double prononciation se rencontre déjà dans le *Séfer Ieṣirâh*, ch. I, § 3 et *passim*. Comme notre auteur le fait observer (p. 389, l. 15 et p. 446, l. 8), les habitants de la Palestine seuls savaient distinguer entre le rêsch *dâgesch* et le rêsch *râfê*. Cette circonstance semble indiquer d'une manière certaine quel pays a vu naître le curieux et mystérieux *Livre de la création*. Saʿadia, dans son *Commentaire*, dit expressément : وكان الموضع الذى وضع فيه هذا الكتاب بلاد الشام « Cet ouvrage a été composé en Syrie. » (Voy. le passage intéressant du commentaire d'Isaac Israéli sur ce livre, donné par M. Dukes, Ḳ. p. 5 et suiv. et Jacob ben Nissim, *ibid.* p. 72.)

tionnellement elles prennent plus d'une voyelle[1], et que les trois dernières, « inférieures en valeurs, » n'acceptent jamais de dâgesch. — Onze de ces lettres sont exclusivement radicales, ou *femelles*, les onze autres peuvent être radicales ou serviles et sont appelées *mâles*.

« Le nombre de ces lettres ne peut être diminué, puisque la langue sacrée est basée sur elles; il ne peut pas non plus être augmenté, puisque la langue n'en a pas besoin. » Le système d'écriture appelé *aschouri* n'est comparable à aucun autre[2], car il est le plus ancien et il est descendu du ciel avec ses formes et ses noms. Cependant, formes et noms pourraient être l'effet d'une convention dans les temps les plus reculés; mais, la confusion s'y étant mise, ils ont été révélés de nouveau par la voix de Dieu, descendu sur le Sinaï, et par les deux tables gravées du Décalogue. Toutes recherches sur la cause de la forme qu'a prise chaque lettre, sur le nom qu'elle a reçu, sur la place qu'elle occupe dans l'alphabet est inutile, parce qu'elle ne saurait aboutir. Les docteurs ont néanmoins profité de ces questions, pour répandre quelques vérités de morale dans les réponses qu'ils imaginaient.

Tout mot, dans quelque langue que ce soit, est

[1] Il s'agit du schevâ qui s'ajoute au ḳameṣ, pataḥ ou segol.

[2] Le texte dit : aux soixante et dix langues. C'est là le nombre des nations qui peuplent la terre d'après l'Écriture et la tradition juive. Le chapitre x de la Genèse, qui dresse un tableau de ces nations, donne à peu près ce chiffre.

nom, verbe ou particule; car, après Dieu, qui seul existe véritablement, chaque être qu'il a créé a son *nom* et forme une substance. La substance a ses accidents ou contingents au nombre de neuf, la quantité, la qualité, la relation, l'espace, le temps, la position, la possession, l'actif et le passif. «Ces accidents sont exposés dans tout discours, et rentrent dans le *verbe*,» ils peuvent avoir eu lieu au parfait ou au futur, mais pas au présent, le présent étant un point insaisissable entre ce qui précède et ce qui suit. La *particule* relie deux mots dont le rapport ne saurait s'exprimer autrement. Parmi ces trois parties du discours, le verbe occupe le premier rang, puis vient le nom, et après la particule.

La proposition exprime une relation et un rapport de ce qui était ou n'était pas; elle exprime aussi : 1° une interrogation, 2° une invocation, 3° un désir, 4° une supplication, 5° un ordre ou 6° une défense. Ces différentes manières de parler se rencontrent dans l'Écriture. (Voir *Riḳmâh*, p. 4.)

La grammaire peut être divisée en trois parties : I. Les lettres, leur origine, leur prononciation et leur permutation; lettres radicales et serviles; flexion. II. Voyelles, dâgesch et râfê; leurs noms et leurs formes; leur mouvement; division des lettres par rapport aux voyelles; voyelles primitives et ajoutées; changements. III. Accents toniques et leurs serviteurs; noms, formes, divisions et tout ce qui s'y rapporte.

I (p. 324). — Tout mot hébreu doit commencer

par une lettre *motionnée* et terminer par une lettre quiescente. Il ne peut donc pas avoir moins de deux lettres, mais il peut en renfermer jusqu'à dix. Trois mots de l'Écriture en contiennent même onze, et on pourrait imaginer un mot parfaitement correct de douze lettres, bien que la Bible n'en présente pas d'exemple. D'après les règles des combinaisons, on peut composer deux mots différents avec deux lettres, six mots avec trois lettres, vingt-quatre avec quatre, cent vingt avec cinq lettres, et ainsi de suite. Une lettre seule n'est donc qu'un élément de mot. Le mot ne devient intelligible qu'à l'aide des points-voyelles, nommés *rois*. Par exemple, les trois lettres *ʿaïn*, *sin* et *hê* sans points-voyelles peuvent être lues *ʿâsâh* au parfait, *ʿăséh* au futur [1], *ʿôsâh* au (participe) féminin, *ʾôséh* ou *ʾăsôh*, jusqu'à ce qu'on les ait pourvues de voyelles. L'équivoque peut encore subsister malgré les voyelles, et le sens n'être fixé que par les accents toniques. Comparez *bââh* et *ḳoumî*, avec l'accent sur la dernière ou l'avant-dernière syllabe.

§ 1 (p. 326). Prononciation des lettres. — Les vingt-deux lettres se divisent, d'après les organes avec lesquels elles sont prononcées, en cinq parties. Les sons des différentes lettres appartenant à la même division ne partent pas du même point de l'or-

[1] L'impératif est considéré comme un futur parce qu'une action ordonnée doit être faite à l'avenir seulement. On sait du reste à quel point le futur, en hébreu, dépend, pour sa formation, de l'impératif.

gane; mais de points très-rapprochés l'un de l'autre; car autrement on ne saurait les distinguer les unes des autres. Pour se rendre compte de la prononciation, il est bon de faire précéder le son de la lettre d'un faible *a*, et de dire *aḥ*, *ag*, etc.

§ 2 (p. 327). [EMPLOI DES LETTRES SERVILES.] — Il a été déjà parlé des onze lettres radicales ou *femelles*, et des onze lettres serviles ou *mâles* [1]. A ces dernières appartiennent l'alef, le waw et le yôd, appelées lettres d'inclinaison, d'affaiblissement et de prolongation, et ayant un service plus étendu que toutes les autres. — (L'auteur donne succinctement l'emploi de chacune des onze lettres serviles; ce paragraphe est comme un abrégé du *Riḳmah*, p. 12-44. Sur les mots qui se lisent vers la fin de ce paragraphe, p. 339 l. 9 : «et le tout est expliqué dans le *Sépher Ha-ḳorḥâh*,» voy. ci-après, p. 499-451.)

§ 3 (p. 340). PERMUTATION DES LETTRES ENTRE ELLES. — L'emploi fréquent a fait naître des permutations entre un certain nombre de lettres, surtout entre les quatre lettres de prolongation [2]; mais aussi entre bêt et pê, gimel et kaf, dalet et rêsch, etc. etc.

[1] L'ouvrage grammatical de R. Mosé Haccôhen b. Giḳaṭilia, de Cordoue, cité par Abraham b. Ezra, en tête de son *Môznayim*, et intitulé *Séfer Zekârim ouneḳébôt* (Livre des mâles et des femelles) traitait probablement des lettres serviles et des lettres radicales, et pas du genre des noms, comme le suppose M. Dukes, *Beiträge*, Stuttgard, 1844, p. 180. Les citations qu'Ibn Ezra fait de ce traité (voy. *ibid.* note 2) confirment notre supposition.

[2] Ces quatre lettres ont été réunies dans אהוי par Ḥayyoudj et d'autres grammairiens, suivant l'ordre dans lequel elles se succèdent dans l'alphabet. D'autres encore les ont mnémotechnisées par le mot

(Ici encore l'auteur paraît résumer le VIII[e] chapitre du *Riḳmah* (p. 44-50); seulement Ibn Djannaḥ considère souvent la différence entre deux lettres d'une racine, par exemple dans *bizzar* et *pizzar*, comme dialectique, au lieu de l'attribuer à une permutation (p. 49, l. 19), ou bien comme constituant deux racines différentes pour désigner le même objet, par exemple, *dâ'âh* et *râ'âh* (p. 46, l. 13). Notre auteur, au contraire, réunit tous ces cas dans le paragraphe relatif aux permutations.)

§ 4 (p. 344). Encore sur les lettres. — Dans certains mots une lettre peut être redoublée, comme le bêt de *yenouboun* dans *yenôbêb*, ou le gimel de *vayyâḥôgou* dans *ḥôgăgîm*, etc. Dans d'autres mots, on ajoute la même lettre à une autre pour former le mot [par exemple, *gag*, *râr*]; dans d'autres encore on répète deux fois les deux lettres de façon à en avoir quatre, comme *wayyefaṣfeṣêni*. — Le *hé* « complète et réconforte » quelquefois la fin d'un mot, et disparaît dans d'autres cas, sans que le sens du mot en soit altéré.

§ 5 (p. 346). Le moyen de connaître les paradigmes et les combinaisons des mots. — Bien que les mots puissent avoir depuis deux jusqu'à dix lettres, la plupart des racines sont trilitères. Il y a aussi des quadrilitères et des quinquilitères, mais seulement pour les noms, tandis que les verbes sont composés de trois radicaux. Quand une racine n'en présente que deux, on suppose une lettre quiescente

יטוף, forme rare du verbe טיף, qui ne se rencontre que *Eccl.* XI, 3. Notre auteur, d'accord avec le *Ḳ.* a adopté la combinaison טיוף.

cachée au commencement, au milieu ou à la fin de la racine. — (Les paradigmes, formés de la racine *pâʿal* qui suivent, répondent à ce qui est exposé avec étendue dans les chapitres XI-XIII du *Riḳmâh*, p. 55-77). — Pour distinguer dans un nom les radicaux des lettres ajoutées, on peut retenir ceci : les lettres alef, mim, taw, yod et noun, en tête d'un trilitère, sont radicales; elles sont serviles en tête d'un quadrilitère, et font partie de la racine au commencement d'un quinquilitère, à moins que ce ne soit un nom formé d'un autre nom[1].

§ 6 (p. 355). [OMISSIONS, REDONDANCES, EMPLOI D'UN MOT POUR UN AUTRE, MÉTATHÈSE DES LETTRES ET DES MOTS, RAPPORTS GRAMMATICAUX INEXACTS, MOTS ÉCRITS QU'ON NE LIT PAS, ET MOTS QU'ON LIT SANS QU'ILS SOIENT ÉCRITS]. — Notre auteur donne sur ces matières un maigre résumé des chapitres XXV et suiv. du *Riḳhman*, si intéressants pour l'exégèse biblique[2].

[1] Voy. *Riḳmah*, p. 53, l. 17-54, l. 24.

[2] Les lettres et les mots transposés sont nommés ici מסורסים, et notre auteur cite à ce sujet la règle : סרס המקרא הזה והפכהו (p. 359, l. 2), qu'on rencontre déjà, *Sifré*, § 68, 113 et 133 (voy. aussi *Ialḳouṭ*, sur *Psaumes*, CXIX, 126). Seulement, dans ces passages, le mot והפכהו est remplacé par ודרשהו. Cela signifie : « Défais ce verset et renverse-le », ou bien : « et explique-le ». Le sens de סרס (d'où vient dans l'écriture סריס, *castratus*), résulte de Mischnah, *Niddâh*, III, § 5, יצא מחותך או מסורס, ce qui veut dire : « Si l'enfant est venu au monde en morceaux ou en désordre »; et mieux encore, d'une baraïta, j. *Meguillah*, II, § 2 (*Talmud Jeruschalmi*, 73ª), où il est dit : סירוגים יצא סירוסים לא יצא, « lorsqu'on lit le livre d'Ester en s'arrêtant toujours entre deux versets, on remplit son devoir; mais, si on lit un premier verset, puis le troisième, et qu'on revienne

— Sur les mots écrits qu'on ne lit pas, et ceux qu'on lit sans être écrits, voy. ci-après, note v. Ce paragraphe, qui clôt la première partie, termine par ces mots : « Voici ce que nous avons voulu écrire, en abrégeant, dans cette première partie; tout est expliqué dans les écrits des maîtres de langues et des grammairiens, surtout dans le *Sépher Hakkorḥâh* »).

II (p. 361). — « Les lettres seules sans *rois*, ou points-voyelles, ne donnent pas de sens; aussi un mot écrit sans voyelle, reste inintelligible, et celui qui lit ces trois lettres schin, mim, resch, ne peut savoir, si c'est l'impératif *schĕmôr*, ou la forme du récit et du rapport *schâmar*, ou le nom propre *schémer*, ou l'infinitif *schạmôr*, ou le participe *schômér*, etc. Mais dès que les voyelles sont marquées on reconnaît le sens du mot véritable sans difficulté. Il en est ainsi toujours. Les voyelles font aussi distinguer entre la lettre quiescente et la lettre motionnée, et

ensuite au second, on ne remplit pas son devoir. » (Voir *'Arouch*, s. v. סרג.) Il peut paraître curieux de remarquer que cette exégèse hardie est recommandée dans le *Sifré* par R. Iosiah, le disciple de R. Ismaël, que nous avons vu favoriser l'étude de l'Écriture dans les écoles du sud de la Palestine (voy. mon *Essai*, p. 391 et suiv.). Cette règle est aussi la trente-unième des trente-deux règles d'interprétation recommandées par R. Iosé, le Galiléen, qui cite à l'appui I *Sam.* III, 3 (cf. ci-dessus, p. 359, l. 11); l'inversion a paru nécessaire dans ce verset, parce qu'il est interdit de dormir dans le sanctuaire. — Un déplacement des lettres est admis dans *Ioma*, 48ᵃ et *Bâbâ-batrâ*, 111ᵇ, où un talmudiste sévère s'écrie : סכינא חריפא לחפסקא קראי, « il fallait un couteau bien tranchant pour découper ainsi des versets ! ».

entre l'endroit de la phrase où le discours continue, et celui où l'atnâhâh et le sôf-pissouk marquent une pause. Mais qui a imaginé ces voyelles, et les accents toniques? qui en à fixé les figures, telles que nous les possédons maintenant? Pour les figures, on doit savoir avant tout que les hommes des temps postérieurs sont convenus entre eux de donner telle figure au ḳamṣa, telle autre au pat̲ha, une troisième au zâkêf, et une autre encore à l'atnâḥâh; d'après un consentement général on en a donc fait des signes servant à s'instruire et pour l'enseignement des autres. Les uns attribuent à l'époque d'Ezra l'usage d'écrire les voyelles et de les représénter sous cette forme, en s'appuyant sur *Néhémie*, VIII, 8, et l'éxégèse talmudique *Méguilla*, 3[a]; Ezra aurait fixé tout ce qui est relatif aux voyelles et aux accents, comme il a fait pour le Targoum, pour les prières et bénédictions[1]. D'autres font remonter la convention plus haut. Il est bien entendu que nous parlons seulement de la figure et des noms des voyelles et des accents; car la vocalisation et l'accentuation furent enseignées oralement, et données à Moïse sur le Sinaï. Les mots d'un verset étaient écrits sans voyelles, ni accents, tels qu'on les avait prononcés, et ils étaient lus correctement, comme on les avait entendus de Moïse, en élevant, baissant ou soutenant le son, selon l'exigence du sens. La tradition continuait jusqu'au commencement de l'exil où le langage s'altérait, et

[1] Voy. pour toutes les institutions attribuées à Ezra mon *Essai sur l'Histoire de la Palestine*, I, p. 27, et les passages qui y sont cités.

il fallait se mettre à l'œuvre, établir des signes, les fixer, et les introduire dans les pentateuques. Tout le monde pouvait de cette façon s'instruire rapidement, et conserver la prononciation pure de la langue sacrée selon la grammaire et comme elle avait été entendue de Moïse sur le Sinaï. Il n'y a que le rouleau sacré (qui sert aux lectures de la synagogue) qui soit resté sans points-voyelles, et tel que la loi avait été donnée sur le Sinaï, de même que ce rouleau n'est pas accompagné du targoum [1]. »

§ 1 (p. 362). NOMS ET FORMES DES *ROIS*, PRONONCIATION ET ORDRE. — Les sept voyelles, « ces rois, oints et sacrés, escortés du schewâ, qui participe de leur prononciation (p. 364) », se suivent dans l'ordre que voici : 1° *ḥôlem*, ou *meló-poum*[2], « ainsi nommé, parce que partant de la racine de la langue et de l'orifice de l'œsophage, comme les lettres gutturales, le son de cette voyelle traverse toute la bouche »; 2° *ḳameṣ*, prononcé « avec le tiers de la langue, tournant vers le haut de la cavité de la bouche »; 3° *pataḥ*, « qui ouvre la bouche[3] avec une

[1] Les grammairiens rabbanites reconnaissent généralement l'origine moderne des points-voyelles et des accents. Des passages de Menaḥêm et de Ḥayyoudj, s'exprimant dans ce sens, sont cités par M. Filipowski, dans la préface hébraïque à son édition du *Maḥbérét*, p. 2[b]. Sur l'opinion contraire des Karaïtes, voy. Löw, *Beiträge z. jüd. Alterthumskunde*, Leipzig, 1870-71, I, 1, p. 227; II, p. 136.

[2] Ce nom se retrouve pour le *ḥôlem*, Ibn Ezra, *Saḥot*, init. et *Ochlah W'ochlah*, n[os] 55 et 207. Dans le premier des deux passages de ce recueil massorétique, cette voyelle est opposée au קמץ פום, employé pour *schoureḳ*.

[3] מיפתח פומה dans le langage de la Massora pour *pataḥ*. Dans

inclinaison de la langue vers le bas»; 4° *segôl*, «sortant des deux côtés de la bouche, en agitant le côté de la langue et en la faisant descendre en partie»; 5° *ṣêrê*, «qui sort en jaillissant d'entre les dents»; 6° *ḥireḳ*, «qui est comme un grincement de dents violent»; 7° *schoureḳ*; «dont le son ressemble à un sifflement, poussé en haut, par le serrement des deux lèvres[1].» — Ces voyelles forment

*Ochlah W'ochlah*, n° 209, cette voyelle est nommée *paschṭa*, et le *segôl paschṭa ṣibḥar*, *ibid.* n° 210.

[1] Les noms de *schéber* et *ḳibbouṣ* pour ces deux dernières voyelles, traduction hébraïque de l'arabe كسرة et ضمّة, ne sont pas connus des plus anciens grammairiens. Ils avaient peut-être appliqué leur système de ponctuation au targoum, c'est-à-dire à la version chaldéenne avant de l'emprunter à cet usage profane pour l'introduire dans le texte sacré. Né en dehors des préoccupations grammaticales et destiné à reproduire seulement le fait de la tradition, établi aussi en dehors de toute influence arabe et avant que la langue arabe eût envahi les pays habités par des Juifs, ce système de sept voyelles implique déjà, par la forme de ses signes, la distinction entre les plus anciennes, ḳameṣ, pataḥ, sêrê (ḳameṣ ḳâṭôn) et segôl (pataḥ ḳâṭôn) d'un côté, et les autres trois voyelles plus modernes et dont le son pouvait plus facilement être reconnu par l'addition des lettres faibles qu'on commençait alors à écrire plus souvent qu'auparavant. Cette distinction et la cause qui l'aurait amenée deviendraient surtout plausibles si la ponctuation avait été d'abord appliquée au targoum, l'araméen ayant toujours préféré une orthographe très-prolixe et abondante à la parcimonie phénicienne et à l'économie hébraïque. Les quatre voyelles dont nous reconnaissons l'antériorité sont présentées par une ligne ou les deux bouts d'une ligne, ou par un point placé au-dessous et au milieu de cette ligne ou des deux bouts; à les regarder, on dirait que ces quatre signes dessinent la forme de la bouche au moment de leur prononciation, comme les quatre noms en décrivent le mouvement. Car סגל, qu'on a traduit par «grappe», signifie ici «arrondir, faire un petit paquet», et la forme redoublée *segalgal*

trois groupes : Le son s'élève dans le ḥôlem et le schourek, il se soutient dans le kameṣ, le pataḥ et le segôl, et il baisse dans le ṣêrê et le ḥirek. (L'auteur résume ensuite l'emploi de chaque voyelle pour les formations grammaticales, et les permutations éventuelles que l'Écriture présente entre cer-

s'applique à l'orifice *arrondi* d'une coupe (voy. Targoum de I *Rois*, VII, 23, et cf. ci-dessus, p. 380, l. 10). Ḥirek, ḥôlem et schourek, simples signes de convention, déterminent, au contraire, les trois sons qu'ils doivent figurer par la position d'un point au-dessus, au-dessous et au milieu de la lettre ; car, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs (*Journ. asiat.* 1866, II, p. 413, note ; 1869, I, 503, note 1), nous ne doutons pas que les trois points placés au-dessous de la lettre, quand le point ne peut pas occuper le milieu du waw suivant, ne soient qu'une manière typique de simuler un point de milieu entre un point supérieur et un point inférieur. — La tripartition de ces sept voyelles, telle qu'elle se rencontre chez notre auteur, n'a aucun fond historique, et s'est fait exclusivement sous l'influence que la grammaire arabe a exercée sur les grammairiens juifs de l'Espagne. Ibn Djannaḥ (*Kitâb at-tashîl wat-takrîb*, ms. de la bibl. bodléienne), en désaccord avec notre auteur, les place dans l'ordre suivant : 1. Schourek, ḥôlem, kameṣ ; 2. Pataḥ, segôl ; 3. Ḥirek, ṣêrê. La première voyelle dans chacune de ces trois séries en est comme le chef et le représentant. Iéhouda Hallévi (*Kosari*, liv. II, § 80, d'après l'original arabe de la bodléienne) divise ainsi les voyelles : 1. Ḍamma : grand ḍamma ou kameṣ, ḍamma moyen ou ḥôlem et petit ḍamma ou schourek ; 2. Fatḥa : grand fatḥa ou pataḥ, petit fatḥa ou segôl ; 3. Kesra : grand kesra ou ṣêré, et petit kesra ou ḥirek. Ibn Ezra (*Saḥôt*, *init.* et dans ses autres ouvrages) adopte comme voyelles principales ḥôlem, ḥirek et pataḥ. — Un effet analogue sur la division des voyelles hébraïques se produisit par les langues européennes, lorsque Joseph et ses fils David et Mosé Kamḥi (*Miklôl* et *Mehallék*) inventèrent les cinq voyelles longues et les cinq voyelles brèves, en distinguant deux ḥirek et deux schourek, et en comptant le kameṣ une fois pour *a* long, et une seconde fois pour *o* bref. (Voy. M. Geiger, *Ozar Nechmad*, I (1856), p. 98 et suiv.)

taines voyelles. Voyez *Riḳmah,* chapitre VIII, p. 50 et suivantes).

§ 2 (p. 368). EXPLICATION DU SCHEWÂ MOBILE ET DU SCHEWÂ QUIESCENT. — *a. Moyen de distinguer le schewâ.* Le schewâ est quiescent ou mobile[1]. Il est quiescent « lorsqu'il fixe et repose la lettre en la joignant à la voyelle qui la précède. » Il divise ainsi le mot en deux, trois parties, et le détache à la fin du mot suivant. Les lettres *b g d k p t* prennent dâgesch après le schewâ quiescent, et sont râfê après le schewâ mobile. Ce dernier rattache la lettre qui en est pourvue à la lettre suivante. — Le schewâ mobile admet des prononciations différentes : 1° Suivie d'une des quatre gutturales, la lettre affectée d'un schewâ se prononce avec la même voyelle qu'a la gutturale, mais avec une émission rapide et légère, à moins que le schewâ ne soit accompagné d'un gaʿïâ[2], cas dans lequel ce schewâ acquiert le son plein et complet de la voyelle suivante. Si la première des deux lettres est également gutturale *(yimḥă'ou),* le schewâ de cette gutturale conserve la voyelle qui doit par sa nature l'accompagner. 2° Tout schewâ affectant une lettre en dehors des gutturales, et suivi d'un yôd, est prononcé comme un leger ḥireḳ, pendant que le yôd conserve sa voyelle; si ce schewâ est accompagné d'un gaʿïâ, il a un son plein et complet.

[1] Pour le terme *nâd*, d'autres grammairiens ont *nâʿ* ou *ménîʿa.*

[2] L'auteur ne se sert jamais du mot *méteg*. La distinction qu'on a tenté de faire plus tard entre gaʿïâ et méteg est artificielle et n'a aucune base réelle dans l'ancienne grammaire. (Voy. ci-après, p. 520.)

Si néanmoins on a conservé dans ce cas le schewâ, c'est pour indiquer que le mot est indéterminé[1]. 3° Dans tous les autres cas, le schewâ, au commencement du mot, est prononcé comme un *a* léger, qu'on n'a pas marqué par schewâ et pataḥ parce que cette indication est réservée aux gutturales, et qu'on n'a pas remplacé davantage par simple pataḥ, parce que cette voyelle prêterait à la lettre une force qu'elle ne doit pas avoir. Si ce schewâ est accompagné d'un ga'ïâ, il est prononcé comme un *a* complet. — *b. Règles du schewâ.* Une lettre affectée de ce signe, ne peut pas recevoir d'accent tonique; le ga'ïâ n'est pas considéré comme un accent. — Les lettres *b g d k p t* ne prennent jamais dâgesch après un schewâ mobile, le dâgesch alourdissant et allongeant la lettre précédente, et celle-ci devant être prononcé avec rapidité. *Scheté* et *schetaïm*, où le tav a dâgesch, malgré le schewâ qui précède, doivent être prononcés *eschtê* et *eschtaïm*, comme s'il se trouvait en tête un léger alef[2]. Le schewâ

[1] L'auteur veut dire que les lettres serviles *b*, *k* et *l*, lorsqu'elles précèdent un mot déterminé par l'article, prennent, à la suite de la contraction avec la syllabe *ha*, une voyelle réelle. Mais la distinction n'en existerait pas moins entre le nom déterminé et le nom indéterminé, si, dans ce dernier cas, on avait donné à la lettre servile un ḥirek, puisque, en absorbant l'article, elle prend pataḥ ou kameṣ.

[2] Voyez Parḥon, *Maḥbéret hâ'ârouk*, fol. 4, col. 3. — Dans la ponctuation assyrienne, le schîn est prononcé avec ḥîrek et *schittayim* est alors très-correctement pour *schintayim*. (Voyez Pinsker, *Einleitung in das Babylon. Punktationssystem*, Wien, 1863, p. 141, note 41. — Geiger, *Jüdische Zeitschrift f. Wissenschaft u. Leben*, II, p. 144.) Telle est aussi la prononciation des Samaritains. (Voy. H. Pe-

n'est accompagné d'une voyelle que dans les gutturales. Lorsqu'il se rencontre ainsi dans d'autres lettres, comme dans *Mordŏkaï*, *gădî*, etc. ce n'est qu'un avertissement donné aux lecteurs par quelques scribes pour en fixer la prononciation, tandis que d'autres scribes ne la notent pas. — La voyelle qui accompagne le schewâ dans les lettres gutturales, destinée seulement à rendre possible la prononciation du schewâ, est très-brève, et doit être ḳameṣ, pataḥ ou segôl, parce que le son de ces voyelles s'approche du son que prend le schewâ. — Un schewâ quiescent est impossible au commencement du mot, et même le schewâ de la seconde lettre reste mobile, «lorsqu'on a alourdi et prolongé la première par un gaʿiâ.» Il est au contraire quiescent, malgré le gaʿiâ de la première lettre, lorsque le mot n'a pas d'accent tonique. — Le schewâ qui accompagne quelquefois le ḳameṣ au commencement du mot, et qui est néanmoins suivi d'une seconde lettre affectée d'un schewâ quiescent, n'est qu'un signe indiquant la rapidité avec laquelle cette voyelle doit être émise. — Un seul schewâ au milieu du mot est quiescent, excepté, 1° lorsque la lettre qui en est affecté a dâgesch, 2° quand la lettre précédente a été «alourdie,» ou 3° pourvue de pataḥ, et quelque peu allongée, «ce qui donne au schewâ qui

termann, *Hebräische Formenlehre nach d. Aussprache d. Samaritaner*, 1868, p. 145.) Elle paraît d'autant plus remarquable que, vu l'influence de l'arabe, si puissante sur tout le reste, on se serait plutôt attendu à *eschtaïm* avec le weṣla, que les Samaritains placent si souvent devant le schewâ mobile en tête des mots.

suit une certaine mobilité;» enfin 4° lorsqu'il est placé sur la première de deux lettres semblables, et que cette première lettre est précédée d'un ga'iâ, cas dans lequel le schewâ est légèrement prononcé comme *a*.—Dans la racine *âkal*, (le troisième radical) du verbe ayant segôl, (le schewâ du second radical) est prononcé avec pataḥ, «sans prononciation complète,» excepté *Eccl.* v, 10. — «Toute forme de la racine *hâlak*, qui s'appuie sur un mot pourvu de dâgesch, prend (pour le lamed, pourvu de schewâ) un pataḥ, prononcé à langue déployée. Cette règle est suivie d'une manière absolue et sans exception dans toute l'Écriture. Autrement, on ne lit pas de pataḥ.» — «D'après quelques scribes, la racine *bârak* dans l'Écriture, ayant l'accent sur le kaf, (le schewâ du rêsch) est prononcé avec un vrai pataḥ; ... mais, si l'accent est placé sur le bêt, le mot se prononce rapidement ..... excepté un seul exemple, distingué dans l'écriture, qui, malgré l'accent du kaf, se prononce rapidement[1].» — (L'auteur donne ensuite les différentes manières de ponctuer la conjonction waw. Le tout est un résumé du chap. XVIII du *Riḳmâh*, p. 118-120).

III. (p. 379). «Les accents sont nécessaires pour mettre de la clarté dans le sens des paroles, et de l'ordre dans les discours; sans les accents, on n'aurait pas la division des sens, on ne reconnaîtrait pas les paradigmes et on ne distinguerait ni le masculin

[1] Ces dernières observations sont toutes empruntées au *Ḳonṭeros*, voy. ci-après, p. 501, note 5.

du féminin, ni le passé du futur .... L'accent fait qu'on se repose à tel mot, qu'on s'arrête à tel autre et qu'on établit une liaison à un troisième; le lecteur peut donc marcher sans broncher[1]. »

§ 1 (p. 379). LES ACCENTS. — « Ce sont douze signes, ayant chacun leur orbite comme les lumières du ciel, les uns petits, les autres élevés, marqués distinctement par les sages et les savants, et portant le cachet d'une intelligence appliquée : » 1° pâzêr, 2° talschâh, 3° ṭeras, 4° paschṭâh ou ietîb, 5° zâḳêf, 6° etnâḥâh, 7° zarḳâh ou ṣinôri, suivi de segôlâh, 8° legarmêh, 9° rebî'a ou negdâh, 10° tabrâh, 11° ṭipḥâh, et 12° sillouḳ. — A ces accents se rattachent huit serviteurs : 1° azlâh, 2° ma'ărâkâh, 3° dargâh, qui est identique avec schalschelâh[2], 4° neṭouïâh, 5° 'agâlâh, réuni au galgal, 6° schôfâr, 7° schôfâr hâfouk et 8° schôfâr legarmêh. Les trois livres de l'Écriture, Psaumes, Job et Proverbes ont une accentuation différente : ils ont huit *princes* et dix serviteurs. Les princes sont : 1° pâzêr, 2° rebî'a, 3° legarmêh, 4° zarḳâh, 5° ietîb ou paschṭâh, 6° etnâḥâh, 7° ṭipḥah et 8° sillouḳ. Voici les noms des serviteurs : 1° schôfâr mefazzêz, [2° schôfâr mounaḥ] 3° schôfâr hâfouk, 4° ṣinôrit, 5° maḳḳal, 6° deḥouïa, 7° schôkêb, 8° neṭouïa, 9° ma'ărâkâh et 10° schalschêlet[3].

[1] Voy. ci-après, p. 511.

[2] C'est une erreur de notre auteur, qui s'est laissé tromper par la ressemblance des deux figures. (Voy. p. 524, note 4.)

[3] Notre auteur, dans ce qui suit, ne s'occupe pas davantage de

§ 2. (p. 382). DIVISION DES ACCENTS TONIQUES ET DES SERVITEURS DANS LES VINGT ET UN LIVRES DE L'ÉCRITURE[1]. — Les accents toniques marquent un arrêt dans le sens, et les serviteurs se placent sur les mots où il n'y a point d'arrêt. Tout mot doit avoir un accent ou un serviteur, excepté les particules qu'on rattache aux autres mots «pour rendre le langage agréable.» Les serviteurs, mis sur les mots pour les retenir un peu et pour les empêcher «de s'entre-choquer,» se distribuent entre les accents, qui reçoivent les uns un seul serviteur, les autres deux ou plusieurs. Tous les accents et tous les serviteurs ont chacun leur mélodie particulière; ils suivent des règles différentes, et jamais deux d'entre eux ne se ressemblent tout à fait. Autrement le nombre en serait moins considérable. «Les accents se divisent en trois parties, selon que le son est haut, élevé ou bas, c'est-à-dire soutenu sans monter ni descendre.» Trois accents ont le son haut: ce sont pâzêr, talschâh et ṭeras; six autres ont le ton élevé: zarḳâh, legarmêh, rebîʿa, tebîr, ṭipḥâh et sillouḳ;

l'accentuation des trois livres poétiques. Iehouda ben Balʿam leur avait consacré un petit traité spécial, publié par Le Mercier à Paris, 1556. Devenu très-rare, ce traité a été réimprimé par G. I. Polak sous le titre : *Abhandlung über die poetischen Accente der drei Bücher*, Amsterdam, 1858. L'éditeur donne, dans la préface hébraïque, toute la littérature sur cette matière. Le travail le plus complet sur ces accents est le *Thorath Emeth, sive liber et præcepta et doctrinam plenam perfectamque accentuum libb. psalmorum, proverbiorum et Jobi continens*, etc. composuit S. Bær, Rœdelheim, 1852, in-8°, 71 pages. A part ce titre le reste de l'ouvrage est écrit en hébreu. (Voy. p. 529, note 1.)

[1] C'est-à-dire, la Bible, excepté les trois livres poétiques.

enfin trois ont le son soutenu : ietîb, zâḳêf et etnâḥâh. La même division se fait pour les serviteurs, qui, comme les accents, se placent chacun sur le mot qui leur convient. Il est naturel que l'accent n'a pas besoin d'être accompagné d'un serviteur, mais celui-ci doit toujours être suivi d'un accent. — Il n'y a qu'un seul serviteur qui puisse devenir accent, c'est le dargâh; il se place alors au-dessus du mot et s'appelle schalschélet. Comme il ne se rencontre sous cette forme que sept fois dans les vingt et un livres de l'Écriture, il n'est pas compté au nombre des accents[1]. — Parmi les accents, il n'y en a de même qu'un seul qui devienne serviteur; c'est le talschâh, qui, placé en tête du mot, est accent, et devient serviteur lorsqu'il occupe la fin du mot[2]. — Le ietîb présente deux formes : celle du paschṭâh, qui occupe alors la fin du mot, au-dessus, et dont on répète le signe, si l'accent tonique doit se trouver sur une autre syllabe que la dernière; celle du schôfâr hâfouk, mis au-dessous du mot et s'en distinguant par la place que ce signe prend par égard à la voyelle, qu'il précède lorsqu'il est accent, et qu'il suit quand il est serviteur[3]. — Le ṭeras, ne se rencontrant pas avec la dernière voyelle du mot, n'a qu'un trait; il en a deux quand il est placé sur la dernière syllabe du mot. — Le talschâh, placé à

[1] Voy. ci-après, p. 524, note 4.

[2] Voy. sur la valeur du talschâh plus loin, note IV, p. 524, note 2.

[3] Dans nos éditions, on donne aussi une forme plus petite au ietîb qu'au mahâpak; mais voy. note IV, p. 525.

gauche du mot et par conséquent, serviteur, change quelquefois de figure, de place et de nom : il se met alors au-dessous du mot et se nomme talschâh ḳeṭannâh[1], ou 'ăgâlâh; ceci se présente seize fois dans les vingt-et-un livres. — Le pâzêr ordinaire change aussi quelquefois de figure et de nom, et s'appelle alors pâzêr gâdôl, ou ḳarnê pârâh. — Le zâḳêf ordinaire, formé de deux points placés l'un sur l'autre, s'appelle zêḳêf gâdôl, lorsqu'une ligne droite se place à gauche de ces points. — Le schôfâr, tout en conservant la même forme, change de surnom suivant le son : il est s. meyouschschâb (soutenu), s. mourâm (élevé), ou s. mekarbêl (sautillant). — Enfin le segôlâh n'est pas compté parmi les accents parce qu'il suit invariablement le zarḳâh. — Eu égard à toutes ces variétés le nombre des accents et ceux des serviteurs peut être considérablement augmenté. — Il ne faut compter ni parmi les accents ni parmi les serviteurs le ga'îâ, trait recourbé en arrière[2], placé quelquefois sous une lettre pour y arrêter la voix; ni le darbân, ayant la forme de l'azlâh et mis au-dessus d'une lettre pour la faire prononcer avec plus d'énergie[3].

[1] Le nom de talschâh ḳeṭannâh ne se rencontre que chez notre auteur; il nous fait entrevoir pour l'accent qui le suit toujours, c'est-à-dire le pâzêr gâdôl, plutôt des rapports avec le ṭerâs qu'avec le pâzêr, auquel il emprunte son nom. On pourrait cependant alléguer en faveur de sa dénomination, que, dans les livres poétiques, ce serviteur précède invariablement le pâzêr ordinaire.

[2] C'est là l'ancienne forme du méteg, semblable au ṭiphâh.

[3] L'expression hébraïque employée ici et pour laquelle l'auteur

§ 3. (386). **Influence des lettres *a v y h* sur le dâgesch ou le râfê des lettres *b g d k p t*.** — En règle générale les lettres *b g d k p t*, au commencement d'un mot, perdent le dâgesch qu'ils devraient avoir, lorsque le mot précédent, terminé par une des lettres *a v y h*, est pourvu d'un serviteur au lieu d'avoir un accent. Il y a cependant les exceptions suivantes : 1° *Ogîrâh*[1]. On nomme ainsi l'exception, établie par la tradition pour sept mots de

se sert ensuite (p. 398, l. 3 et 11) du verbe פתיץ, n'est pas tout à fait claire. La racine qui se rencontre une seule fois, *Isaïe*, XVIII, 5, est traduite par Iehouda ben Koraisch (*Epistola*, etc. Paris, 1857, p. 59), قلع «arracher», et par Luzzatto (*Comment. sur Isaïe*, ad l.) «faire sauter». Eu égard au nom du signe, darbân «aiguillon de bœuf», on pourrait penser à un rapide éclat de voix, ce qui s'accorderait en outre avec le sautillement de voix dont il est question, p. 404, l. 1,2. En outre, *darbân* se rend en arabe par مهمزة, et rappelle le *hamzé* qui donne à l'alef un son énergique. Iehouda ben Bal'am, cité *M. H.* 13b, 14a, appelle le darbân *metîgâh* «action de brider», et ajoute qu'il sert «à bannir (לנער = لنفى) le ga'îâ de la lettre qui en est pourvue». (La remarque de Ben-Bal'am a été presque littéralement reproduite par le karaïte R. Iehouda Hadassi, *Eschkôl Hakkôfer*, Eupatoria, 1836, fol. 61, col. 1, l. 19, 20.) Ben-Bal'am appelle de la même façon le *bâton* placé dans le sens inverse à côté du point du rebî'a (נְמִשׂוּ), pour former le rebî'a mougrasch, ou ṭipḥah des livres poétiques (*Ṭa'ămê Emet*. p. 6, l. 11 et suiv.), en ajoutant «que le metîgâh avait pour but de bannir le schôfâr du mot.» Le mot arabe, traduit ainsi par celui qui a fait la version de ces opuscules, pourrait bien être لجام.

[1] Ce terme technique ne se rencontre chez aucun grammairien. Il n'offre en outre aucune interprétation plausible. Nous risquerons cependant celle-ci : Notre auteur, ayant toujours puisé à des ouvrages écrits en arabe, a peut-être trouvé, à la suite des cinq cas qui détruisent l'effet des lettres faibles, les mots או גירה (او غيرة) «et cætera», et les a adoptés pour désigner les exemples qui ne pou-

l'Écriture qui conservent le dâgesch, bien que, selon la règle, ils eussent dû le perdre. Pour quelques autres exemples la tradition étant moins constante, il y a divergence entre les scribes.—2° *Pezîḳ*. Ce signe, établissant une séparation entre les deux mots entre lesquels ils est placé, détruit l'influence des lettres faibles. — 3° *Deḥiḳ*. « Lorsque deux mots sont *serrés* l'un contre l'autre, et qu'il ne se trouve qu'une voyelle entre la syllabe accentuée du premier mot et la syllabe accentuée du second mot, cette *pression* fait qu'on prononce le dâgesch. » Cette voyelle doit être ḳameṣ, et il faut qu'il y ait embarras par une syllabe ajoutée. Autrement la règle subsiste. Un mot sans aucun accent exige aussi un dâgesch dans la première lettre du second mot. — 4° *Âtè mêrâḥîḳ*. Contrairement à ce qui se passe pour le *deḥiḳ*, il s'agit dans ce cas d'une séparation entre les deux syllabes accentuées par un grand nombre de voyelles; « la première syllabe accentuée *vient de loin*, presse les voyelles, et les lance pour ainsi dire sur la lettre affectée du second accent, comme les pierres d'une baliste. » — 4° *Mappiḳ*. Il est naturel, lorsque les lettres *vyh* ne sont pas quiescentes, mais sont *prononcées* comme des consonnes, qu'elles ne peuvent plus affaiblir la première lettre du mot suivant. — 5° *Deux (lettres) réunies*. Quand le second mot commence par deux bêt, deux kaf ou bêt et pê, et que la première de ces deux lettres est affectée d'un schenâ,

vaient être classés parmi les cinq cas réguliers. Il est superflu d'ajouter qu'il faudrait او غيرها.

cette lettre garde dâgesch malgré la lettre faible qui termine le premier mot. — L'influence que les lettres faibles exercent sur le commencement du mot suivant dépend de la prononciation, et aucunement de l'orthographe. Ainsi *ʿasîtâ*, tout en terminant par le taw, est jugé comme s'il finissait par une lettre faible, parce que le ḳameṣ fait sous-entendre un alef ou un hê; mais *waïarʿ* est traité comme si l'alef, qui reste insensible après le rêsch, n'y était pas [1]. — Les habitants de la Palestine prononcent le rêsch tantôt fortement, tantôt faiblement; mais cette différence est inconnue dans notre pays [2]. Ils ont aussi un zaïn, qu'ils appellent *makroukh* [3], et que nous ne connaissons pas davantage.

§ 4 (p. 389). Divisions des accents. — 1° Les accents pouvant se répéter sont au nombre de sept, dont ietîb, tebîr, legarmêh et talschâh, deux fois; zâḳêf et zarḳâh jusqu'à trois fois, et pâzêr deux, trois, quatre et cinq fois. Les cinq autres accents ne peuvent pas se répéter de suite. — 2° Par rapport aux serviteurs qui précèdent les accents, le sillouḳ peut ne pas en avoir du tout, et ne doit jamais en avoir plus d'un seul; legarmêh, zâḳêf, ṭipḥâh et etnâḥâh restent sans serviteurs, ou sont précédés d'un serviteur ou deux; rabîʿa est seul, ou a devant

[1] Voy. Ḳamḥi, *Miklôl*, éd. Fürth, fol. 89. — Les grammairiens ne sont pas d'accord pour la définition de deḥîḳ et d'âtê merâḥîḳ, les termes seuls leur ayant été donnés par une tradition massorétique.

[2] Voy. cependant ci-après, p. 494.

[3] Voy. ci-dessus, p. 389, note 8.

lui jusqu'à trois serviteurs; zarḳâh et tebîr se présentent sans serviteur, et aussi avec un, deux, trois et quatre serviteurs; talschâh et ṭeras peuvent en recevoir jusqu'à cinq; enfin pâzêr et ietîb jusqu'à six.

§ 5 (p. 395). Les serviteurs et leurs rapports mutuels. — Parmi les trois schôfâr, dont il a été question (p. 476, l. 10), «le *mĕyouschschâb* prête au mot un son *reposé* qui ne monte ni ne baisse; le *mourâm*, un son *élevé* où la voix ne dépasse pas la limite d'une certaine émotion; le *mekarbêl*, un son qui le rattache au mot suivant et l'en *enveloppe.*» — Les serviteurs ne peuvent pas tous se répéter plusieurs fois de suite. Le s. meyouschschâb le peut en desservant pâzêr, talschâh, depuis le troisième serviteur[1], lorsque cet accent en a trois ou davantage, et, comme serviteur de ietîb, depuis le quatrième serviteur jusqu'au sixième, dont il n'existe qu'un exemple. — Le s. mourâm ne se répète que devant zarḳâh et etnâḥâh, ainsi que devant segôlâh, qui est toujours un pendant du zarḳâh. — Enfin le ma'ărâkâh se répète devant legarmêh seulement. — Parmi les accents, zarḳâh, ietîb et tebîr ont chacun deux serviteurs qui sont incompatibles entre eux : pour zarḳâh, ce sont s. mourâm et azlâh, quand cet accent a trois serviteurs; pour ietîb, ce sont s. hâfouk et ma'ărâkâh; enfin pour tebîr, ce sont dargâh et ma'ărâkâh, excepté *Cant.* II, 7 et

[1] Il est bien entendu que le compte part du serviteur qui précède immédiatement l'accent.

III, 5. — S. meyouschschâb peut être suivi d'un second meyouschschâb et du dargâh. — Azlâh est suivi du s. hâfouk, du neṭouïâh dans deux versets, du ma'ărâkâh et du dargâh; puis de l'accent ṭeras directement[1]. — Talschâh peut avoir après lui azlâh, puis les accents ietîb, ṭeras, zarḳâh et tebîr. — Ma'ărâkâh est suivi d'un second ma'ărâkâh devant legarmêh ayant trois serviteurs, de neṭouïâh dans un seul passage, et des quatre accents zarḳâh, ietîb, tebîr et sillouḳ. — A dargâh succède s. meyouschschâb, et double ma'ărâkâh dans quatorze versets; puis comme accent le tebîr directement. — S. mekarbêl n'a jamais à côté de lui que s. mourâm. — S. hâfouk n'est jamais suivi que de l'accent ietîb directement. — S. mourâm a après lui un second mourâm, et, comme accent, zarḳah, segôlâh, zâḳêf ou etnâḥâh. — Talschâh ḳeṭannâh s'attache à pâzêr gâdôl.

§ 6 (p. 398). Rapports entre les accents et leurs serviteurs. — I. Accents au son haut : Pâzêr, talschâh et ṭeras; «la voix du lecteur monte alors si haut, que deux ou trois pâzêr dans un même verset la font retentir au point d'être entendue à distance.» — 1° *Pâzêr*. Il se présente sous deux figures, celle du p. ordinaire et celle du p. gâdôl, qui ressemble «aux antennes des sauterelles[2].» Les

[1] Voy. ci-dessus, p. 396, note 9.

[2] Ceci est surtout vrai de la forme que cet accent a dans notre manuscrit (ֻ). — Quant au nom impropre de pâzêr gâdôl qu'on a donné à cet accent, voyez note IV.

vingt-et-un livres ne renferment que seize exemples du pâzêr gâdôl : quatre versets dans lesquels il est précédé de deux serviteurs; cinq où il en a trois; trois où il en a quatre; deux où il s'en trouve cinq, et enfin deux passages où cet accent est accompagné de six serviteurs. Le talschâh ḳeṭannâh est le serviteur qui le précède toujours et qui ne se rencontre pas autrement. Les autres serviteurs du pâzêr ordinaire, comme du p. gâdôl, sont tous des schôfâr meyouschschâb. — 2° *Talschâh.* Comme zarḳâh et segôlâh, cet accent est toujours placé au-dessus de l'extrémité du mot; «mais le lecteur s'arrête à la syllabe tonique, en se réglant sur d'autres mots» analogues et ayant d'autres accents. Il peut avoir d'un à cinq serviteurs, qui sont tous des s. meyouschschâb. — 3° *Ṭeras* peut avoir jusqu'à cinq serviteurs. Lorsqu'il est précédé d'un seul serviteur se trouvant sur un mot à part, ce serviteur, placé sur la première lettre du mot, est s. meyouschschâb; placé sur la seconde lettre (ou plus loin), il est azlâh. Il est encore azlâh lorsqu'il se trouve sur le même mot que le ṭeras, ce qui ne peut jamais avoir lieu quand l'accent suivant est un rebîʿa; car, dans ce cas, on met toujours les deux ṭeras. — Deux serviteurs ne peuvent être que talschâh et azlâh. Des trois, quatre ou cinq serviteurs, les deux derniers restent toujours talschâh et azlâh, et les autres des s. meyouschschâb. Sans serviteur, c'est tantôt un ṭeras, tantôt il y en a deux (voy. plus haut, p. 477, l. 23). Cependant Ben-Nephtali, dit-on, n'en plaçait jamais deux.

On soutient encore que le ṭeras étant précédé de deux mots, dont le second a un azlâh sur la première lettre, on préfère réunir ces deux mots par un maḳḳef que de donner au premier un serviteur à part. Ceci arrive souvent, mais il y a certainement des exceptions. — II. Accents au son soutenu, « où l'on pose le ton avec douceur, sans l'élever, ni le forcer, ni le laisser tomber. Cette pose a lieu avec un mouvement, lorsque l'accent est encore suivi d'une syllabe qu'il traîne et meut après lui; mais elle est sans mouvement, quand l'accent affecte la fin du mot. » Ces accents sont : ietîb, zâḳêf et etnâḥâh. — 1° *Ietîb.* Il se présente sous deux formes. Affectant la première lettre du mot, cet accent est le ietîb proprement dit, et a la figure du schôfâr hâfouk, dont il se distingue par la place qu'il occupe devant la voyelle[1], et par le zâḳêf, qui le suit toujours, tandis que le s. hâfouk est toujours mis derrière la voyelle et suivi d'un paschṭah. Pour toute autre lettre, il devient le ietîb-paschṭâh ou paschṭâh et prend la forme de l'azlâh; seulement il est toujours placé au-dessus de l'extrémité du mot, et est répété, en outre, sur la syllabe tonique si ce n'est pas la dernière. Le ietîb n'a jamais de serviteur, le paschṭâh peut en avoir jusqu'à six. Celui qui le précède immédiatement est s. hâfouk, lorsque l'accent n'est pas tout à fait sur la première lettre du mot; il est ma'ărâkâh, quand le paschṭâh n'est séparé par rien

[1] Cette différence n'a rien de réel. (Voy. note 1, p. 525.)

de son serviteur. On prolonge le son de ce ma'ărâkâh devant un mot n'ayant qu'une syllabe, et on l'accélère quand le mot pourvu du paschṭah a plusieurs syllabes. — Le second serviteur, sur la première lettre du mot, est s. meyouschschâb; plus loin, il est azlâh. Le troisième est toujours tâlschâh, qui détermine, par des règles données au § 5, les serviteurs qui doivent le précéder, et le serviteur qui doit lui succéder. — 2° *Zâḳéf.* Son premier serviteur est s. mekarbêl, sur la première lettre du mot, et s. mourâm sur toute autre lettre. S'il y a deux serviteurs, le premier est toujours s. mekarbêl, et l'autre s. mourâm, sans égard à la lettre sur laquelle ils sont placés; seulement le sautillement du son est moins complet lorsque ce schôfâr précède un autre serviteur, que dans le cas où il se trouve directement devant le zâḳêf. Il a été déjà parlé du darbân, qui ne se rencontre qu'avec le zâḳêf, et de la distinction entre le zâḳêf ḳâṭôn et le zâḳêf gâdôl. — 3° *Etnâḥâh.* Destiné à diviser le verset en deux parties, cet accent ne peut se trouver qu'une fois dans chaque verset. Il peut être sans serviteur, et quelquefois au-dessous du premier mot du verset, cas dans lequel le lecteur insiste plus fortement sur le son. Il ne peut être précédé d'autre accent que le ṭipḥâh. Comme serviteur, l'etnâḥâh n'a devant lui qu'un ou plusieurs s. mourâm, excepté dix exemples où le serviteur est un neṭouïâh[1]. —

[1] Voy. ci-après, p. 526.

III. Accents au son élevé. Ils sont au nombre de six : zarḳâh, legarmêh, rebî'a, tebîr, ṭipḥâh et sillouḳ. — 1° *Zarḳâh.* Il peut rester sans serviteur. Un seul serviteur est toujours s. mourâm, à l'exception de neuf versets dans lesquels se rencontre ma'ărâkâh. De deux serviteurs, le premier est azlâh depuis la seconde lettre du mot, et le second schôfâr (meyouschschâb) ou ma'ărâkâh; sur la première lettre, le premier serviteur devient également schôfâr (mais tous les deux sont s. mourâm), « excepté dans deux versets, particulièrement désignés, où l'on descend pour le premier mot, et où l'on retourne vers le haut pour le second, » (c'est-à-dire, où le premier est ma'ărâkâh, et le second s. mourâm). — « Le schôfâr, placé directement devant le zarḳâh, est tantôt s. mourâm, tantôt s. meyouschschâb, étant l'équivalent de ma'ărâkâh. » Ce ma'ărâkâh s'écrit, lorsque le mot affecté du zarḳâh est précédé d'un pesîḳ, « deux versets exceptés, où se rencontre pesîḳ avec l'accent, et qui s'écartent néanmoins de cette règle, en adoptant le s. mourâm. » Quelques scribes placent alors un ga'iâ entre le pesîḳ et le zarḳâh, d'autres ne l'écrivent pas et s'en rapportent à l'intelligence du lecteur qui, « à l'exception de certains passages où il est impossible de le supprimer, » a une grande latitude à l'égard de ce signe. — Si le zarḳâh a trois serviteurs, le premier est talschâh (et le second toujours azlâh). — Avec quatre serviteurs, le premier est s. meyouschschâb, et les autres restent comme dans le cas précédent. — « Trois versets dans l'Écri-

ture sont disposés autrement que les autres, en ce que l'azlâh et le ma'ărâkâh sont placés sur le même mot. » A ce ma'ărâkâh quelques scribes substituent un schôfâr (meyouschschâb), le son restant le même. — 2° *Legarméh.* Il n'a jamais d'autre serviteur, qu'il en ait un ou deux, que le ma'ărâkâh. — 3° *Rebî'a.* Cet accent est toujours précédé de s. meyouschschâb; avec deux serviteurs, ce schôfâr a devant lui dargâh, et celui-ci un second s. meyouschschâb, lorsqu'il y a trois serviteurs. Dans cinq versets le schôfâr est avec le rebî'a au même mot. — 4° *Tebîr.* Il a pour serviteur ma'ărâkâh, placé au même mot, lorsque la syllabe accentuée est précédée d'un schewâ, et que ce schewâ a, à son tour, devant lui ḥôlem, ḳameṣ ou ṣêrê; c'est encore ma'ărâkâh, mais au mot précédent, quand une seule voyelle ou un schewâ mobile sépare les deux syllabes, occupées par l'accent et le serviteur; c'est enfin un dargâh, lorsque ces deux syllabes sont séparées par deux ou plusieurs voyelles, ou par schewâ mobile et une voyelle, ou bien par pesîḳ. — Le deuxième serviteur, placé en tête du mot, est schôfâr; placé plus loin, c'est azlâh. — (Le troisième serviteur est talschâh, suivi toujours d'azlâh, quelle que soit la syllabe qu'il occupe.) — Le quatrième serviteur est s. meyouschschâb, suivi alors de talschâh, azlâh et dargâh ou ma'ărâkâh. Il a été déjà dit plus haut (p. 482, l. ult.) que dargâh et ma'ărâkâh ne se trouvent ensemble que dans un seul exemple. — 5° *Ṭipḥâh.* Il est d'ordinaire précédé d'un serviteur, du

ma'ărâkâh, qui, dans huit versets, est placé au même mot que l'accent. Dans quatorze versets, il a devant lui deux serviteurs, dargâh et ma'ărâkâh, qui est alors redoublé[1]. Le ma'ărâkâh devant le ṭipḥâh a un son « brisé[2], énergique, » lorsqu'aucune voyelle ne le sépare de son accent; il a un son « posé sans énergie[3], » quand deux voyelles, l'une sur le mot du ma'ărâkâh, et l'autre sur celui du ṭipḥâh existent entre les serviteurs et son accent. Un plus grand nombre de voyelles n'exercent aucune influence sur la longueur du son. — Les deux mots *kî lô*, précédant le mot accentué par ṭipḥah, présentent les deux cas suivants : si le troisième mot commence par une voyelle, il s'attache *lô* par un makkef, et *kî* prend ma'ărâkâh; mais si le mot accentué débute par un schewâ, *kî* se réunit à *lô* par makkef, et ce dernier reçoit ma'ărâkâh. Il n'y a qu'une exception à cette règle. — 6° *Sillouḳ* n'a jamais d'autre serviteur que le ma'ărâkâh, excepté toutefois cinq versets où il a neṭouïâh.

§ 7 (p. 411). Notes supplémentaires sur la division des serviteurs. — 1° *Talschâh ḳeṭannâh* ne sert que pâzêr gâdôl en le précédant immédiatement; il ne se rencontre que seize fois. — 2° *Neṭouïâh* sert

[1] Voir sur la double ma'ărâkâh, ci-après, p. 522.

[2] שבורה, traduction hébraïque de l'arabe مكسورة, pourrait désigner un son moyen, *brisé*, qui tient le milieu entre le son élevé ou *droit*, représenté par l'*a*, et le son bas, pour ainsi dire *arrondi* et *circulaire*, répondant, dans la série des voyelles, à l'*o*.

[3] On retrouve ici le même sens pour la racine כתת que ci-dessus, p. 478, note 3.

dix fois etnâḥâh et cinq fois sillouḳ, sans que rien se place entre lui et ces accents. — 3° *Schôfâr hâfouk* se place directement devant ietîb, et ne sert que lui, de même que cet accent est, à son tour, toujours précédé de ce serviteur, à moins qu'une voyelle ne soit placée entre l'accent et son serviteur, qui devient alors ma'ărâkâh. — 4° *Schôfâr mekarbêl*, nommé aussi *s. nâḥît*[1], est reservé au zâḳêf lorsqu'il en est le seul serviteur et qu'il est placé sur la première lettre du mot; quand il y a deux serviteurs, le premier en est toujours s. mekarbêl. — 5° *Schôfâr mourâm* dessert: *a*, etnâḥâh, qui, à l'exception des dix versets où il a neṭouiâh, n'a jamais d'autre serviteur, que le nombre en soit d'un ou de deux; *b*, zâkêf, toutes les fois que le schôfâr n'est pas un s. mekarbêl; *c*, zarḳâh, en le précédant directement, quel que soit du reste le nombre des serviteurs, et s'il n'est pas remplacé par ma'ărâkâh (voy. ci-dessus, p. 487, l. 4); *d*, segôlâh, qui n'a jamais d'autre serviteur. — 6° *Schôfâr meyouschschâb* dessert sept accents : *a*, pâzêr, à l'exclusion de tout autre serviteur, quel qu'en soit le nombre; *b*, talschâh, dans les mêmes conditions; *c*, ṭeras, n'ayant qu'un serviteur, placé sur la première lettre du mot; s'il a trois, quatre ou cinq serviteurs, tous, depuis le troisième, sont des s. meyouschschâb; *d*, zarḳâh, comme premier de deux serviteurs, lorsque le son s'y trouve à la première lettre, et également comme premier de quatre

[1] Appelé ensuite *mounaḥ*.

serviteurs; *e*, ietîb, dans les mêmes conditions que zarḳâh, et le cinquième et le sixième serviteur sont encore des s. meyouschschâb; *f*, rebîʿa, quand il n'a qu'un serviteur, et précédé de trois serviteurs, c'est encore celui-ci qui en est le premier et le troisième; *g*, tebîr, dans les mêmes conditions que zarḳâh. — 7° Maʿărâkâh dessert : *a*, ìetîb, toutes les fois que le s. hâfouk est impossible; *b*, zarḳâh, comme serviteur immédiatement précédent, lorsqu'entre le serviteur et l'accent il intervient pesîḳ, gaʿîâ ou trois voyelles; *c*, legarmêh, qui n'a pas d'autre serviteur; *d*, tebîr, comme serviteur immédiatement précédent, toutes les fois que le dargâh est inadmissible; *e*, ṭipḥah, n'ayant qu'un serviteur (voy. p. 488, l. ult.); *f*, sillouḳ, excepté les cinq versets où il y a neṭouiâh. — 8° Azlâh dessert : *a*, ṭeras, dans la condition mentionnée plus haut (p. 488, l. 20), et toujours comme serviteur le plus rapproché, lorsque cet accent a deux, trois, quatre ou cinq serviteurs; *b*, ietîb, comme deuxième serviteur, à la condition fixée ci-dessus (p. 486, l. 5) quand il n'y a que deux serviteurs, et toujours, quand il y en a trois et plus; *c*, zarḳâh, comme deuxième serviteur, d'après la règle établie plus haut (p. 487, l. 27), quand l'accent est précédé de deux serviteurs seulement, et sans exception, dès qu'il y en a un plus grand nombre; *d*, tebîr, comme deuxième serviteur, quand le son se trouve sur la seconde lettre du mot (voy. p. 488, l. 22), et qu'il y a en tout deux serviteurs, et sans condition aucune, s'il y en a davantage. —

9° *Talschâh* dessert les mêmes accents que azlâh, en le précédant, en d'autres termes, comme deuxième serviteur devant ṭeras, et comme troisième, avant les autres trois accents. — 10° *Dargâh* dessert : *a*, rebîʿa, lorsque cet accent a plus d'un serviteur, et *b*, tebîr, quand le serviteur n'est pas ma'ărâkâh, d'après ce qui est dit plus haut, p. 488, l. 18.

§ 8. (p. 415). Ordre dans lequel les accents se suivent le plus souvent. — Ṭeras est suivi de legarmêh ou de rebîʿa, legarmêh de rebîʿa, rebîʿa de ietîb, ietîb de zâḳêf, zâkêf de tebîr ou ṭipḥâh, ṭipḥâh de etnâḥâh ou sôf-pissouḳ; puis pâzêr est suivi de talschâh, et celui-ci de ṭeras. « Cet ordre peut changer d'après les mots qui entrent dans le verset; on voit si le verset est long ou court, s'il présente un récit continu, ou bien s'il renferme des invocations, des lettres marquant l'étonnement ou une détermination. Le sens influe sur la prononciation, et celle-ci sur les signes d'accentuation. Les grammairiens prescrivent, outre le son qui se manifeste par la bouche, encore pour chaque accent un mouvement de main. Ainsi ils disent : Pour le ṣinôri (zarḳâh), agiter vivement un seul doigt; pour le segôlâh, tourner trois doigts en avant; pour schôfâr, faire un mouvement avec deux doigts; pour pâzêr, grand mouvement court avec deux doigts; pour ḳarnê-pârâh, tourner deux doigts en haut; pour talschâh, agitation de doigts; pour zâḳêf ḳâṭôn, mouvement de doigts de haut en bas[1]; ṭeras jette le mot en arrière,

[1] En comparant ces mouvements avec les figures des accents, on

talschâh le traîne en arrière[1]; et ainsi de suite pour tous les accents et serviteurs. »

Appendice I (p. 417). DIVERGENCE ENTRE LES SCRIBES AU SUJET DE LA PONCTUATION. — Différences entre les deux « maîtres », Aron b. Mosé b. Ascher et Mosé b. Nephtâli, au sujet de la prononciation du nom propre *Issakar;* — pour la ponctuation du kaf dans la racine *âkal;* — du rêsch de la racine *gârasch;* — du taw dans le mot *bottim*, et quelques mots analogues; — du yod dans des exemples tels que *beyisrâîl* (B. N. *bîsrâêl*), *lĕyirâh* (B. N. *lîrâh*), etc.; — et des lettres *b g d k p t*, au commencement d'un mot précédé du mot *wayhî*, ayant un serviteur. — (L'auteur donne ensuite une division complète du Pentateuque par paraschôt et sedârîm[2], le nombre de versets de chaque livre et de chaque paraschah, et les passages pour lesquels B. A. et B. N. diffèrent ou sont d'accord quant à la ponctuation et à l'accentuation.)

Appendice II (p. 433). DES ORTHOGRAPHES DIFFÉRENTES DE CERTAINES RACINES ET DES *KERI-KETÎB*[2]. —

dirait que les doigts doivent les dessiner rapidement en l'air et les faire voir aux assistants trop éloignés de la chaire pour entendre.

[1] Peut-être pourrait-on découvrir dans cette description du son l'origine du nom de cet accent. La racine תלש signifie « tirer, arracher. » Luzzatto a communiqué dans le recueil intitulé *Kérem chémed*, IV (Prag, 1839), p. 203, un passage curieux sous ce rapport et tiré d'un vieux rituel de Vitry; il est ainsi conçu: « Parmi les accents enseignés à Moïse, l'un arrache, un autre redresse, etc. (מי תולש ומי זוקף) ». Les deux verbes se rattachent évidemment au talschâh et au zâkêf.

[2] Voir note v.

La permutation d'alef et hê est très-fréquente, et « personne ne peut y trouver une difficulté ». Quand il y a différence entre le *lu* (ḳerî) et l'*écrit* (ketîb), tous les deux ont été révélés par l'Esprit saint aux messagers fidèles, sans qu'il y ait changement, altération, mutation ou contradiction. » Ils s'interprètent mutuellement et nous apprennent qu'il y a deux manières de s'exprimer ou de nommer les choses. Il se peut aussi que le prophète, ayant répété plus tard ou dans une autre localité un discours qu'il avait déjà tenu, y ait changé quelques expressions « et ait ordonné d'écrire les unes à la marge et les autres dans le texte ». Les différences qu'on rencontre dans les deux récensions du décalogue et entre II Sam. XXII et ps. XVIII n'ont pas d'autre origine. — Sur la suite de cet Appendice, voy. note V.

Appendice III. (p. 441). — ORDRE DANS LEQUEL LES LIVRES DE L'ÉCRITURE SE SUIVENT JUSQU'À LA DESTRUCTION DU TEMPLE. — A la fin on lit une énumération des prophètes qui ont vécu soit dans la Terre Sainte, soit à Babylone[1]. Puis on trouve la note suivante : « Nous avons déjà dit qu'il était superflu de donner la règle concernant le rêsch avec ou sans dâgesch, parce que les habitants du pays d'Israël seuls en connaissaient la prononciation et qu'elle nous était inconnue. Nous nous sommes cependant décidé à consigner ici la règle que voici : Le rêsch reste sans dâgesch quand il est précédé des six lettres

[1] Ce morceau est imprimé dans la première Bible rabbinique. Venise, 1515-1518.

*zd ṭs ṣt* et que ces lettres ont schewâ ou que le rêsch même en est pourvu; il en est de même quand le rêsch, pourvu lui-même d'un schewâ, est suivi des lettres *ln*[1]. Le rêsch a, au contraire, dâgesch, quand

[1] On voit que cette influence est exercée sur le rêsch par les lettres dentales et linguales et que, parmi ces dernières, celles qui sont en même temps liquides suivent une règle particulière. — Nous avons déjà remarqué, p. 446, note 12, que la rédaction de la règle était mauvaise. Dans la première série d'exemples, les mots où le schewâ est placé sous la lettre qui précède le rêsch, sont, pour le dalet seul, interrompus par deux mots où le schewâ affecte le rêsch lui-même. Puis, la règle semble d'abord établie pour le cas où les six lettres précédant rêsch ont schewâ, et elle est étendue ensuite à *l* et *n*, suivis de rêsch et dans lesquels ce dernier a ce signe. Ces deux liquides, dans les exemples cités aux deux endroits différents, précèdent une fois, et suivent une autre fois le rêsch. Au milieu du paragraphe, il y a en outre une répétition inutile qui ne fait qu'augmenter la confusion. Cependant, telle que nous l'avons résumée, cette loi de prononciation semble d'accord avec celle que donne Ḳamḥi, *Miklôl*, fol. 90ᵇ-91ᵃ, d'après le *Maḥbéret* d'ʿAli ben Iehouda Hannâzir (voy. Pinsker, *Liḳḳ. Ḳadmoniôt*, p. 105 et 174 du texte), bien que Ḳamḥi ne la présente pas non plus avec clarté et qu'on puisse relever plusieurs contradictions de détail dans son exposition. Il confond tantôt les huit lettres dans une même règle, tantôt il pose des conditions à part pour les liquides *l* et *n*; l'exemple סרכי' n'est pas à sa place; pour 'יצרו יצרו, il faut lire avec les mss. hébreux de la Bibl. nat. nᵒˢ 1226 et 1227: 'יצר יצרו (*Ḥab.* II, 18); כאשר פרשנו ne se rapporte à rien, et paraît répondre au כאשר ביארנו de notre texte; ויהיה ניקודו בשוא ne peut s'entendre ni du rêsch, qui n'a pas de schewâ dans les exemples qu'on lit plus loin, ni de l'une des six lettres, puisqu'il faudrait alors ניקודה; pour או וגו', il faut lire, avec les mss. cités : או תחת ריש יצא ריש דגש. On pourrait encore citer bien d'autres obscurités qui ne devront pas être mises sur le compte de la source à laquelle Ḳamḥi a puisé; car le paragraphe dont le commencement est donné par Pinsker (*Liḳḳ. Ḳadm.* p. 106), et qui est identique avec celui de notre Manuel, trahit une rédaction qui traite d'abord des six lettres seules. — Nous possédons du reste encore une troisième rédaction de la règle de prononciation sur le rêsch, de la main du célèbre Gâôn

ni les six lettres ni le rêsch n'ont schewâ, ou bien si le rêsch qui suit les six lettres a schewâ.

Cet appendice est suivi d'un appendice IV, con-

R. Sa'adia, dans son *Comment.* sur le *Séfer Ieṣirah*, c. IV, S 3 (ms. de la bibl. Bodléienne); elle est nette et claire, mais en opposition directe avec celle de notre auteur et de Ḳamḥi. La voici : واما تاثير
דטלנת זסצרש فان الريש والשין معزولين ناحية فمنها ستة اذا جاورت
الريש من قبلها وكان الريש او احدى الستة بשוא اعنى نقطتين
قائمتين كان الريש דגש وهى זז טס לת كقولهم דרכמונים דרור
وكقولهم ואזרם במזרה وكقولهم למטר השמים وتقول שר אלף ותחת
הסרפד وتقول צרופה אמרתך وكقولهم תרומה فان كان بينهما
نغمة ما كان الريש רפי كقولهم דרך יום מעט צרי ואם תרוץ وما
اشبه ذلك والحرفان الاخران وهما למד נון فاذا جاورا الريש ما
بعدها بلا نغمة بينهما يكون דגש كقوله בשר ערלתו ברככה وما
ماثله. D'après Sa'adia, les linguales et les dentales sont donc prononcées avec dâgesch dans des cas ou les autres grammairiens demandent le râfê, et *vice versa.* Le texte du manuscrit arabe de la Bodléienne est correct et confirmé par les deux manuscrits de Munich, n[os] 92 et 221, qui contiennent la version hébraïque du commentaire de Sa'adia. — Il y a encore un point sur lequel Sa'adia diffère de 'Ali ben Iehouda Hannâzir et du Massorète cité par Pinsker (*l. c.*); ces derniers affirment que l'usage de distinguer entre rêsch dâgesch et rêsch râfê était observé en Palestine ou plutôt à Tibériade, aussi bien pendant la récitation de l'Écriture que dans les « conversations ordinaires des femmes et des enfants », tandis que le Gâôn (*Comment.* sur chap. II, S 2) soutient que « le rêsch est redoublé à Tibériade seulement dans l'Écriture et dans l''Irak seulement dans la conversation » (وامّا تضاعف الريש فانه للطبرانيين فى المקרא وللعراقيين فى كلامهم لا فى المקרא). Sa'adia ajoute avoir cherché en vain les règles que, dans l''Irak, on suit à cet égard (فاما رسوم العراقيين فى ذلك فالتمسناها فلم نجد لها اصلا يجمعها).

tenant les mots qui, dans l'Écriture, conservent pataḥ (ou segôl) en pause, malgré etnâḥâh et sillouḳ Ce sujet entre tout à fait dans la Massore, et nous avons cru devoir le laisser de côté[1].

et renvoie ensuite pour Tibériade au passage que nous avons copié plus haut. Le célèbre docteur mérite, du reste, toute confiance sous ce rapport puisque, né en Égypte, il semble avoir étudié l'Écriture en Palestine avant d'avoir été appelé dans l'ʿIrak à la plus haute dignité de l'enseignement hébraïque. (Voy. De Sacy, dans les *Notices et Extraits*, VIII, p. 167, 168.)

Ce qui précède prouve, en tout cas, que la double prononciation du rêsch repose sur un fait réel et ancien (contre M. Ewald, *Lehrbuch der hebr. Spr.* [1870], p. 128); elle était, en outre, non-seulement observée par les hommes des écoles, mais aussi par le vulgaire, les femmes et les enfants dans leurs causeries intimes. Qu'on n'aille cependant pas conclure de là que, dans le xe siècle, l'hébreu ait été la langue parlée du peuple juif en Palestine et en Babylonie. Masoudi nous dit expressément que « les Juifs de l'ʿIrak ont un dialecte syriaque qui se trouve dans le Targoum et dont ils se servent pour interpréter le texte hébreu de la Loi, que peu entendent parmi eux » (*Notices et Extraits*, VIII, p. 158). Saʿadia, son contemporain, pour montrer que les Juifs, sans distinction d'âge ni de sexe, observaient les règles du dâgesch et râfê, cite les paroles des mères, réclamant leurs fils à l'école et qui disent יא ספרא אפכי בֿרי « Hé! maître, laisse partir (S. traduit ce mot par أصرف) mon fils », en prononçant sans dâgesch le bêt précédé d'une lettre faible (*Comment. ibid.*). Eh bien, à part l'interjection arabe *yâ* en tête de la phrase, qui se rencontre à cette époque aussi ailleurs dans des phrases analogues (voy. *Likk. Kadmon.* p. 32, l. 11 des appendices), le reste est araméen. — Notre auteur ne s'explique pas en même temps sur le zaïn *makroukh* (مكروخ « enveloppé »), dont il avait été également parlé, ci-dessus, p. 389, note 8.

[1] Ce paragraphe commence ainsi : אלין פתחין באתנחה דכל קריה ותאכל· ותרא האשה : לחדש· ובחדש השני: וכלנה· ותהי ראשית : הפתחה· ויצא אליהם : . Ces passages se lisent *Gén.* III, 6; VIII, 14; X, 10; XIX, 6. — Voir quelques observations sur ce sujet *Rikmah*, p. 135 et suiv. *T. H.* f. 7a. Le tableau paraît très-complet.

Appendice V. (p. 447). QUATRAINS COMPOSÉS PAR R. SAʿADIA SUR LE NOMBRE DES LETTRES DANS L'ÉCRITURE. — Nous avons consacré une courte notice à cette composition difficile. (Voy. note VI.)

L'appendice VI, qui termine le traité, expose comment on distribue les cinquante-trois[1] paraschôt du Pentateuque dont la lecture en entier dans le cours d'une année est prescrite par les docteurs de la synagogue, entre les samedis dont le nombre varie selon les règles du calendrier juif et qui rarement atteignent à un chiffre aussi élevé, ce qui oblige à réunir souvent deux paraschôt pour le même sabbat. Ces dispositions purement liturgiques, qui se retrouvent dans tous les rituels complets, n'entrent pas dans notre sujet et nous n'avons pas cru devoir les reproduire. Nous n'y avons rencontré du reste qu'une disposition qui nous a paru nouvelle : La sixième paraschâh du livre des Nombres, au lieu d'être, en cas de besoin, réunie entièrement à la septième, comme c'est l'usage recommandé et suivi partout, est divisée dans le Yémen entre la cinquième et la septième paraschâh, au verset 22 du chap. XX[2].

[1] Voy. ci-après, p. 531.

[2] פרה אדומה חולקין אותה חציה קורין אותה עם פרשת ויקח קרח וחצי׳ האחרון עם וירא בלק. — Le Rituel de Ṣanʿa dit plus distinctement encore : وויקח קרח ونصف פרה אדומה ויסעו وוירא בלק حتى تتمّ التורה في السنة. « On ajoute à la cinquième paraschâh la moitié de la sixième, et l'autre moitié depuis *Nomb.* XX, 22, à la septième, de manière à terminer le Pentateuque dans l'année. »

## NOTE I.

### LES SOURCES OÙ L'AUTEUR DU MANUEL A PUISÉ.

Dans l'avant-propos placé en tête de ce travail[1], il a été dit que la petite grammaire dont nous avons entrepris la publication tirait son intérêt principal plutôt des éléments dont elle avait été composée que de l'originalité de son auteur, évidemment un bon et habile scribe et naḳdan, qui mettait en tête de ses copies des pentateuques ou bibles entières les règles de ponctuation et d'accentuation par lesquelles il se guidait dans sa laborieuse et pénible industrie[2]. Nous avons indiqué au même endroit sommairement les ouvrages qui nous paraissaient avoir été mis à contribution, en nous promettant d'être, dans cette note, plus précis à ce sujet et d'y discuter quelques points qui, pour nous, sont restés douteux.

Le nom d'aucun grammairien n'est cité; les grammairiens sont nommés בעלי הלשון = اصحاب اللغة et דקדוקיין[3], mot bizarre qui appartient aux Juifs vivant parmi les Arabes, et dans lequel on a attaché au terme néo-hébraïque très-usité de *diḳdouḳ* «grammaire», le nisbêh arabe de ـِيّون. Un seul ouvrage est mentionné deux fois[4], c'est le *Séfer Haḳḳorḥâh,* ce qui signifierait «livre de la calvitie». Quel est ce livre? Certes, l'auteur, pour avoir fait une exception en faveur de ce livre, devait avoir en vue un ouvrage d'une certaine renommée. La première idée qui se présente en lisant

[1] Ci-dessus, p. 312.

[2] Un des plus célèbres naḳdanim était sans contredit Ieḳoutiel ben Iehouda Haccôhen, de Prague, qui vivait dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Il plaçait en tête de ses pentateuques les règles qui le guidaient dans son travail. (Voyez Zunz, *Zur Geschichte und Literatur,* 1845, p. 115, et Wolf Heidenheim, *Meór 'Enaïm,* 1818-1821, et *Séder Pourím,* 1825.)

[3] Ci-dessus, p. 360, l. 16. Voyez aussi Pinsker, *Liḳḳouṭé Ḳadmoniót,* p. 122 (קכ"ב).

[4] Ci-dessus, p. 339, l. 9, et p. 360, l. 10.

le mot *hakkorhâh* (הקרחה) est de supposer une erreur pour *harikmâh* (הרקמה), et de penser à la célèbre grammaire de ce nom, écrite par Ibn Djannah; et nous nous arrêterions d'autant plus facilement à cette opinion, qu'un grand nombre des chapitres du Manuel paraissent empruntés au *Rikmah*, si le mot de Hakkorhah ne se retrouvait pas écrit deux fois de la même façon [1].

Parmi les traités énumérés par Ibn-Ezra dans sa préface du *Moznaim*, on en rencontre quatre du « premier grammairien, » de R. Iehouda Hayyoudj, dont trois sont connus et publiés [2], tandis que le quatrième n'est plus nommé à aucun endroit et porte le titre de ספר הרקחה *Sefer Harikhah* « livre de parfum ». Il suffirait du déplacement d'une seule lettre pour retrouver là le *Séfer Hakkorhâh* de notre auteur, et, qui plus est, le manuscrit de la Bibliothèque nationale, n° 1221, et deux manuscrits de la Bodléienne du *Moznaïm*, portent en effet הקרחה pour הרקחה [3]. Mais si les portions du Manuel qui se donnent pour la réduction du *Séfer Hakkorhâh* étaient tirées d'un ouvrage de Hayyoudj, il faudrait admettre que les parties analogues de la grammaire d'Ibn Djamah fussent également empruntées à Hayyoudj, sans que le premier se fût soucié de nommer la source à laquelle il puisait, ce qui ne paraît pas possible. Non-seulement le caractère bien connu de Ibn Djannah et le respect dont il té-

[1] Ces chapitres sont indiqués plus haut dans l'Analyse.

[2] Ewald und Dukes, *Beiträge zur Geschichte der ältesten Auslegung*, Stuttgard, 1844, vol. III; John W. Nutt, *Two treatises on verbs containing feeble and double letters*, etc. London and Berlin, 1870. Dans ces deux éditions, on a donné deux ouvrages de Hayyoudj d'après deux versions hébraïques différentes. L'original arabe qui existe à Oxford a été copié, il y a de longues années, pour M. le professeur Magnus à Breslau, qui en avait projeté la publication.

[3] M. Steinschneider, *Catalogus cod. hebr. in Bibl. Bodl.* 1852-1860, ne connaît encore que la variante de ס' הרקמה que nous donnons plus loin; mais, après une communication de mon ami Neubauer, le Cod. Oppenheim, n° 144, fol. 146, et le Cod. Reggio, n° 18, fol. 52, que la bibliothèque d'Oxford a acquis depuis, portent la leçon הרקחה.

moigne pour Ḥayyoudj, quand même il est obligé de le combattre, ne permettent pas de supposer un semblable plagiat, mais encore les ennemis nombreux d'Ibn Djannaḥ n'auraient pas manqué dans ce cas de s'acharner contre lui et de lui reprocher ses emprunts illicites[1].

Il existe du reste pour le nom du quatrième ouvrage de Ḥayyoudj encore une troisième leçon, celle de ס' הרקמה *Sêfer Hariḳmâh*[2]. Si cette leçon était exacte, il en résulterait que ce nom était employé par Ḥayyoudj avant de servir à Ibn Djannaḥ, de même qu'après ce grammairien un R. Isaac Hallévi a également intitulé *Sêfer Hariḳmâh* une grammaire qui se donne ouvertement pour une imitation quelque peu abrégée de la grammaire d'Ibn Djannaḥ[3]. Si l'on voulait se décider à lire הרקמה aussi dans notre Manuel, il faudrait dans tous les cas penser au plus célèbre des trois ouvrages homonymes.

Les notions grammaticales qui remplissent les deux premières parties du Manuel sont suivies des lois qui régissent l'accentuation et qui peuvent à bon droit être considérées comme le but principal de l'ouvrage. L'énumération rimée des accents, de même que quelques autres passages de l'ouvrage, écrits dans le même style, surtout l'introduction, sont empruntés au *Ḳonteros hammasoret*, ou « Glose masorétique, » attribué à Aron ben Ascher de Tibériade[4]. Le texte de ces observations, évidemment anciennes, a été, sans aucune indication de la source à laquelle on l'avait emprunté, incorporé dans notre traité. Ou bien l'auteur doit avoir fait des retouches arbitraires à ce texte, ou bien il doit l'avoir possédé sous une forme beaucoup plus correcte et plus intelligible[5].

[1] Le *Moustalḥiḳ* et les autres opuscules de critique qu'Ibn Djannaḥ composait contre Ḥayyoudj et dont nous préparons la publication prouvent, à chaque page, les égards du premier pour ce dernier et la susceptibilité des amis de Ḥayyoudj au moindre reproche qu'on dirigeait contre ses ouvrages.

[2] Voyez page précédente, note 3.

[3] Manuscrits hébreux de la Bibliothèque nationale, n° 1025.

[4] Voyez ci-dessus, p. 311, note 5.

[5] Cf. p. 314, l. 9-315, l. 14, avec Ḳ. p. 37, l. 15; tout ce qui suit après

Les règles relatives à l'emploi des accents et à leur succession par séries et d'après un ordre déterminé dans le verset sont les mêmes que celles qui sont établies dans l'ouvrage de R. Iehouda ben Bal'am. Il en est de même pour ce qui concerne la division des lettres d'après les organes et l'emploi des points-voyelles. Les expressions sont presque toujours identiques, et, à moins de supposer un travail antérieur qui aurait fourni les éléments à Ben-Bal'am aussi bien qu'à notre auteur[1], on ne pourrait s'empêcher de reconnaître la dépendance du Manuel de l'un des ouvrages composés sur ce sujet par le grammairien de Cordoue; car Ben-Bel'am avait sans doute d'abord écrit un livre intitulé *Hôraïôt Hakkôrê* (Instruction pour le lecteur), dont le *Ṭa'ămê hammiḥrâ*, publié par Mercier, n'est qu'un abrégé. Autant que nous pouvons en juger par les communications qui nous ont été faites, le premier

l. 14 jusqu'à p. 316, l. 5 ou 11, paraît être la continuation de ce qui précède et manque cependant dans le Ḳ. Dans cette suite se lisent les mots mnémotechniques trouvés par le grammairien Menaḥem (voy. p. 316, note 1). Ce morceau manque entièrement dans la *Glose* à la fin de la Bible rabbinique de 1518. — La liste des accents, p. 379, l. 20, jusqu'à p. 380, l. 18, présente presque pour chaque accent un quatrain complet, ce qui n'existe pas à ce point dans la *Glose* de la Bible rabbinique et encore beaucoup moins dans le Ḳ. p. 32-35, qui fourmille d'erreurs et d'inexactitudes, et où des serviteurs ont été mêlés aux accents.

[1] Quelques-unes de ces règles se lisent déjà dans le *Kitâb et-tanḳîṭ* de Ḥayyoudj que nous ne possédons que sous une forme incomplète. (Voyez *Beiträge*, etc. III, p. 191, note 1.) — Le fragment qui se lit à la dernière page de l'édition du *Ṭ. H.* par Mercerus et qui, comme l'ouvrage de Ben-Bal'am, est emprunté au manuscrit hébreu de la Bibliothèque nationale, n° 1221, ne se retrouve plus qu'à moitié dans l'édition du *Kitâb et-tanḳîṭ* (voy. *Beiträge*, III, p. 194, note 3); il en avait certainement fait partie. Le ר׳ יחי׳ המדקדק, à qui ce fragment est attribué, désigne d'ordinaire dans la littérature hébraïque du moyen âge Jean le Grammairien, ou Philopone, philosophe qui florissait à Alexandrie sur la fin du VIe siècle; ici il s'agit sans contredit de notre Ḥayyoudj qui, à côté de son nom hébreu Iehoudâh, portait en arabe celui d'Abou Zakaria *Yâḥia*. — Le karaïte Iehouda Hadasi, auteur du célèbre ouvrage *Sépher Haéschkôl*, dans le chap. CLXIII (ed. Eupatoria, fol. 60a-61b), consacré à l'accentuation, a également certaines formules et règles qui semblent empruntées à Ḥayyoudj, qu'il nomme du reste, *ib.* chap. CLXXIII, fol. 70b.

de ces deux ouvrages n'existe dans aucune bibliothèque de l'Europe, qui toutes ne présentent que des copies plus ou moins défectueuses du second. Ainsi le manuscrit de la Bibliothèque nationale s'arrête dans le premier chapitre, traitant de la prononciation des lettres, aux gutturales, tandis que le manuscrit d'Oxford donne également les divisions des autres lettres. Ce dernier fournit aussi seul, en tête de l'Introduction, le nom d'un Joseph ben Ḥayya, qui avait copié à Jérusalem l'ouvrage composé en arabe, et le nom de R. Nataniel ben Meschoullam, qui en fit à Mayence une version hébraïque[1]. Cette Introduction débute par les mots : « Ceci est le livre des *Instructions du lecteur* qui a été apporté ici de Jérusalem » ; mais elle ajoute expressément « en abrégé[2]. » Puis vient le manuscrit qui ne renferme qu'un exemplaire un peu plus complet du *Ṭ. H.* Combien de fois, du reste, les abrégés, les moukhtaṣar, les compendia n'ont-ils pas mis en danger l'existence des ouvrages originaux et complets dans toutes les littératures ?

[1] Le texte de cette introduction se lit en entier, Ewald et Dukes, *Beiträge*, II, 197, et les premières lignes en ont été reproduites *Catal. libr. hebr. Bibl. Bodl.* col. 1297. Les mots והביאו יוסף בן חייא הסופר משם מתורגם בלשון ערבי כאשר העתיקו לשם ור' נתנאל בן משולם הפכו מלשון ערבי ללשון הקדש וגו' ont embarrassé M. Steinschneider ; cependant le mot מתורגם signifie sans doute ici « composé, écrit ». Telle est l'explication qu'Ibn Ezra et Raschi donnent au mot מתורגם, *Ezra*, IV, 7. (Voy. aussi Hengstenberg, cité par Gesenius, *Thesaurus*, p. 1264, et M. Kuenen, *Histoire critique des livres de l'A. T.* Paris, 1866, I, p. 503.) Peu importe le vrai sens du mot dans le passage d'Ezra, il suffit que l'auteur de la note placée en tête du *Ṭ. H.* l'ait compris ainsi pour qu'il pût l'employer dans le sens que nous lui supposons.

[2] בדרך קצרה. Ainsi s'évanouissaient toutes les espérances que MM. Zunz, Dukes, Frensdorff et autres avaient conçues de retrouver le *Hôrâïôt Haḳḳôré* dans un des manuscrits de Parme ou d'Oxford. M. B. Goldberg a placé à la marge de son exemplaire du *Ṭ. H.* les variantes fournies par le manuscrit d'Oxford (ms. Oppenh. 1370), et ces notes portent au nombre de trois les passages dans lesquels l'auteur renvoie à son *Hôrâïôt*. L'exactitude de ces notes m'a été confirmée par des lettres de mon ami Neubauer, qui a également collationné le ms. Reggio, n° 18.

La division du Pentateuque en *sedârim*, à laquelle nous consacrons la note IV, est suivie d'un chapitre auquel se rapporte la note V. On trouve souvent ce dernier comme un traité d'un auteur inconnu en tête des gloses massorétiques qui précèdent ou suivent les Bibles. Les raisons qui sont assignées aux mots qu'on lit sans qu'ils soient écrits, et *vice versa*, sont d'une nature agadique et n'ont aucune valeur exégétique. Norzi, dans la *Minḥat Schaï*, cite textuellement tous ces passages de notre livre relatifs aux *Ḳeri welô ketîb*.

Quant aux quatrains de Saʿadia et à leur origine, nous en parlerons dans la note VI.

## NOTE II.

### LA PRONONCIATION DE L'HÉBREU CHEZ LES JUIFS DU YÉMEN.

Une langue se meurt lorsque le peuple qui la parlait cesse de lui prêter son âme, de la vivifier par le souffle pénétrant de son esprit. On peut alors la conserver encore par des artifices, en garder soigneusement les traits, lui procurer une existence factice, simulant la vie, mais au fond elle n'est déjà plus qu'un cadavre embaumé, un corps inerte, galvanisé pour un moment par une étincelle venant du dehors, et stérile pour toute production littéraire. La prononciation d'un idiome mort est presque toujours perdue sans retour. On peut bien étudier dans les monuments conservés la structure complète de la langue, en apprendre les formes et la syntaxe; mais comment saisir, à travers les siècles, les sons de chaque lettre, les nuances des voyelles, qui, même pendant la vie de cette langue, étaient la propriété exclusive des hommes les plus instruits, de l'élite de la nation!

Pour les Juifs qui avaient émigré en Europe dès le dernier siècle avant notre ère, ou passé en Égypte deux cents ans auparavant, la prononciation de l'hébreu devait s'altérer de très-bonne heure. La différence entre les sons des langues orientales et ceux des idiomes de l'Occident était si fonda-

mentale, qu'au fur et à mesure que l'organe des émigrants se prêtait mieux à l'idiome nouveau, il devait perdre une partie de son ancienne aptitude pour la langue maternelle. Sans doute, la transcription des noms propres hébreux en grec, qui remonte assez haut, et celle de versets entiers, faite plus tard, ont pu reproduire grossièrement la charpente de la langue, et, à défaut de la tradition, elles nous garantiraient utilement contre des erreurs trop graves; mais elles ne nous rendent pas plus la physionomie, le coloris de l'hébreu, qu'une momie ne saurait nous procurer une idée des traits fins et délicats de l'homme vivant. Un autre danger menaçait les Juifs qui allaient habiter l'Arabie ou les pays transeuphratiques. Les dialectes sémitiques congénères exerçaient bien plus aisément une influence funeste sur la pureté de la prononciation hébraïque : ils ne détruisaient pas le fonds commun à tous, mais ils effaçaient les nuances propres à l'un d'eux, et moins les différences étaient saillantes, plus le niveau s'établissait facilement au préjudice de l'idiome importé [1].

De bonne heure les Juifs restés en Terre-Sainte et qui n'avaient pas quitté le pays natal passaient, à juste titre, pour avoir le mieux conservé l'ancienne tradition. « La population du pays d'Israël et les habitants de Tibériade, dit Isaac Israéli [2], sont les prêtres de la langue hébraïque, qui est leur héritage, leur propriété et leur don naturel. » Raschi, le fameux rabbin de Troyes, parle, dans son commentaire sur le Talmud [3], de la récitation de l'Écriture, telle qu'il l'avait entendue de lecteurs venus de la Palestine. Aussi était-ce à Tibériade qu'on s'étudiait à créer les signes destinés à fixer pour l'œil les sons qu'on ne pouvait pas transmettre à distance. Mais, dans le v[e] ou vi[e] siècle de

[1] Un Hollandais éprouve certaines difficultés pour la prononciation de l'allemand, et *vice versa*, qu'une personne étrangère à la race germanique ne rencontre pas.

[2] Ce passage est cité par M. Dukes, *Konteros*, p. 7, note.

[3] *Berâkôt*, 62[a].

notre ère, le respect qu'inspirait la sainteté de la langue a pu venir en aide à la tradition et préserver le texte de toute altération qui aurait créé une confusion dans le sens, sans pour cela garantir entièrement les voyelles contre l'effet que les langues araméennes devaient produire sur leur prononciation. Dans l'immense gamme qui va depuis le son le plus ouvert jusqu'au son le plus fermé, on s'arrêtait à un certain nombre de sons principaux, en se fiant pour le reste aux nuances qui naissent spontanément soit de la nature des consonnes, soit de la proximité de certaines voyelles dans le même mot, et qui, sans se fondre ensemble, n'en exercent pas moins l'une sur l'autre une influence mutuelle. Qu'on ait pensé aux sept planètes, comme le prétend Ibn Ezra, aux sept climats, ou aux sept jours de la semaine, ou aux sept années de la période sabbatique, il n'est pas douteux que la sainteté du nombre sept n'ait été une cause suffisante pour qu'on s'y arrêtât.

La préoccupation des docteurs qui se sont chargés de cette tâche si ardue était bien différente de celle qui, peu de temps après Mohammed, engagea aussi les Arabes à se créer un système de ponctuation. Ces derniers n'avaient d'autre souci que celui de la correction grammaticale pour le texte du livre sacré qui venait de leur être révélé. Les trois voyelles, accompagnées de quelques autres signes secondaires, suffisaient complétement pour atteindre ce but. On distinguait ainsi les cas, les genres, les modes, les formes, tandis que, pour la prononciation proprement dite, une fois la valeur grammaticale du mot et sa place dans la proposition reconnues, on se fiait à la souplesse de l'organe et à la puissance d'une langue vivace et vivante. Les créateurs de la ponctuation à Tibériade, au contraire, ayant affaire à une langue qui avait cessé de vivre dans la bouche du peuple, se souciaient peu des lois qui présidaient à son économie intérieure et dont ils avaient à peine la conscience vague; mais ils cherchaient à reproduire rigoureusement, comme une sorte de calque, le texte de la Bible avec la

prononciation telle qu'ils ont pu la conserver, par la tradition, à travers une longue lignée de générations. Pour transmettre sans trop d'altération ce dépôt sacré à la postérité, ils ne reculaient devant aucune peine, et ils ajoutaient successivement aux sept voyelles une variété infinie de signes accessoires, destinés à en régler et à en diriger l'émission[1]. Les irrégularités elles-mêmes, les anomalies qui se refusent à toute explication, ne sont souvent que l'effet d'une reproduction scrupuleuse d'une tradition erronée ou d'un caprice linguistique, comme on en rencontre partout dans les langues les mieux disciplinées[2].

En comparant la ponctuation assyrienne ou babylonienne à la ponctuation de Tibériade, on voit que la première ressemble, jusqu'à un certain point, bien plus au système arabe: comme ce dernier, elle vise davantage à la régularité grammaticale, et à une conséquence rigoureuse dans la fixation des signes[3]. Mais cela prouve précisément que, malgré l'autorité qui s'attache aux savants docteurs des académies transeuphratiques, et malgré la grande science de la Loi qui les distinguait, la tradition quant à la lecture des textes avait poussé des racines plus profondes dans le sol de la Palestine que dans celui de Babylone. La langue hébraïque était dans les académies de Sura et de Néharde'a une plante exotique, bien qu'en la transportant sur les fleuves de l'exil on l'eût pieusement entourée de terroir pris dans le pays natal; sur les bords du Jourdain, les montagnes semblent quelquefois retentir encore de la voix puissante des prophètes; à la brise du soir, lorsqu'un souffle doux vient froncer légèrement les eaux si calmes du lac de Tibériade, on croit encore entendre leurs paroles inspirées, et les savants des écoles prêtent l'oreille pour les écrire sous leur dictée.

[1] Voyez quelques observations sur l'origine et l'histoire de ces voyelles, ci-dessus, p. 469, note 1. — Cf. aussi *Journ. asiat.* 1869, I, p. 513.

[2] Voyez, à ce sujet, *Journal asiatique*, 1869, I, p. 515.

[3] Voyez *Jüdische Zeitsch. für Wissenschaft und Leben*, II (1863), p. 138 (article de M. Geiger).

notre ère, le respect qu'inspirait la sainteté de la langue a pu venir en aide à la tradition et préserver le texte de toute altération qui aurait créé une confusion dans le sens, sans pour cela garantir entièrement les voyelles contre l'effet que les langues araméennes devaient produire sur leur prononciation. Dans l'immense gamme qui va depuis le son le plus ouvert jusqu'au son le plus fermé, on s'arrêtait à un certain nombre de sons principaux, en se fiant pour le reste aux nuances qui naissent spontanément soit de la nature des consonnes, soit de la proximité de certaines voyelles dans le même mot, et qui, sans se fondre ensemble, n'en exercent pas moins l'une sur l'autre une influence mutuelle. Qu'on ait pensé aux sept planètes, comme le prétend Ibn Ezra, aux sept climats, ou aux sept jours de la semaine, ou aux sept années de la période sabbatique, il n'est pas douteux que la sainteté du nombre sept n'ait été une cause suffisante pour qu'on s'y arrêtât.

La préoccupation des docteurs qui se sont chargés de cette tâche si ardue était bien différente de celle qui, peu de temps après Mohammed, engagea aussi les Arabes à se créer un système de ponctuation. Ces derniers n'avaient d'autre souci que celui de la correction grammaticale pour le texte du livre sacré qui venait de leur être révélé. Les trois voyelles, accompagnées de quelques autres signes secondaires, suffisaient complétement pour atteindre ce but. On distinguait ainsi les cas, les genres, les modes, les formes, tandis que, pour la prononciation proprement dite, une fois la valeur grammaticale du mot et sa place dans la proposition reconnues, on se fiait à la souplesse de l'organe et à la puissance d'une langue vivace et vivante. Les créateurs de la ponctuation à Tibériade, au contraire, ayant affaire à une langue qui avait cessé de vivre dans la bouche du peuple, se souciaient peu des lois qui présidaient à son économie intérieure et dont ils avaient à peine la conscience vague; mais ils cherchaient à reproduire rigoureusement, comme une sorte de calque, le texte de la Bible avec la

prononciation telle qu'ils ont pu la conserver, par la tradition, à travers une longue lignée de générations. Pour transmettre sans trop d'altération ce dépôt sacré à la postérité, ils ne reculaient devant aucune peine, et ils ajoutaient successivement aux sept voyelles une variété infinie de signes accessoires, destinés à en régler et à en diriger l'émission[1]. Les irrégularités elles-mêmes, les anomalies qui se refusent à toute explication, ne sont souvent que l'effet d'une reproduction scrupuleuse d'une tradition erronée ou d'un caprice linguistique, comme on en rencontre partout dans les langues les mieux disciplinées[2].

En comparant la ponctuation assyrienne ou babylonienne à la ponctuation de Tibériade, on voit que la première ressemble, jusqu'à un certain point, bien plus au système arabe: comme ce dernier, elle vise davantage à la régularité grammaticale, et à une conséquence rigoureuse dans la fixation des signes[3]. Mais cela prouve précisément que, malgré l'autorité qui s'attache aux savants docteurs des académies transeuphratiques, et malgré la grande science de la Loi qui les distinguait, la tradition quant à la lecture des textes avait poussé des racines plus profondes dans le sol de la Palestine que dans celui de Babylone. La langue hébraïque était dans les académies de Sura et de Néharde'a une plante exotique, bien qu'en la transportant sur les fleuves de l'exil on l'eût pieusement entourée de terroir pris dans le pays natal; sur les bords du Jourdain, les montagnes semblent quelquefois retentir encore de la voix puissante des prophètes; à la brise du soir, lorsqu'un souffle doux vient froncer légèrement les eaux si calmes du lac de Tibériade, on croit encore entendre leurs paroles inspirées, et les savants des écoles prêtent l'oreille pour les écrire sous leur dictée.

[1] Voyez quelques observations sur l'origine et l'histoire de ces voyelles, ci-dessus, p. 469, note 1. — Cf. aussi *Journ. asiat.* 1869, I, p. 513.

[2] Voyez, à ce sujet, *Journal asiatique*, 1869, I, p. 515.

[3] Voyez *Jüdische Zeitsch. für Wissenschaft und Leben*, II (1863), p. 138 (article de M. Geiger).

Les guerres des Ommaïades et des Abbasides d'abord, qui ont eu si souvent la Syrie pour théâtre, puis les Croisades, ont ravagé ce pays, où « coulaient le lait et le miel ; » les habitants juifs ne sont plus les descendants indigènes, gardiens intrépides de la tradition, mais un mélange d'étrangers venus de toute part pour prier, étudier, souffrir et mourir près des ruines du sanctuaire. Ni Jérusalem, ni Tibériade ne renferment plus leurs anciennes communautés, composées de vieilles familles, dans lesquelles on se serait transmis de générations en générations l'antique et bonne prononciation : elle avait donc perdu son dernier asile de la captivité.

Cependant, si nous en croyons Jacob Sappir, quelques débris s'en seraient conservés à Ṣanᶜâ et dans d'autres villes du Yémen, où, depuis bien des siècles, des communautés nombreuses habitent les villes situées dans les montagnes à une faible distance du littoral de la mer Rouge. Les populations juives, concentrées dans ce coin du monde, n'en sortent jamais; les voyageurs se risquent rarement dans ces contrées inhospitalières pour un Européen. Elles ont donc pu conserver un caractère plus primitif, et leurs habitudes portent un cachet d'originalité qui nous les rend particulièrement intéressantes. Si l'influence arabe est incontestable, elle ne paraît cependant pas avoir effacé complétement ce que surtout la récitation de l'hébreu avait de particulier. Écoutons R. Jacob Sappir, le même qui a apporté en Europe la petite grammaire que nous publions ici, et qui a fait imprimer, en hébreu, le premier volume d'un voyage en Orient[1]. Par les extraits que nous donnons ci-après, on verra que ce rabbin est un bon et fin observateur.

« Les juifs de ce pays possèdent presque tous une connaissance suffisante de la loi ; ils comprennent l'Écriture, savent les préceptes et les *agudôt*, lisent le *Zôhar* et s'occupent de la kabale et des choses analogues : peu d'entre eux connaissent le Talmud, qu'à peine un sur mille a vu. C'est que

[1] Voy. ci-dessus, p. 310.

les livres imprimés sont rares et presque introuvables, mais les copistes sont à bon marché, et il y a dans le Yémen des scribes habiles, mais peu calligraphes. Une Bible manuscrite s'appelle *tadg* «couronne.» Les anciennes Bibles sont fort correctes, les modernes le sont peu. Les juifs du Yémen tiennent beaucoup à la version arabe de R. Saʿadia Gâôn et à ses commentaires; ils prétendent même qu'il était un des leurs et qu'il a vécu parmi eux. Nous savons cependant que ce docteur était originaire de l'Égypte, et qu'il est nommé le Fayyoumite; toutefois, la lettre écrite par Maïmonide aux habitants du Yémen est adressée à Mar Jacob ben Mar Netanêl ben Al-Fayyoumi; il se pourrait donc que, si Saʿadia n'est pas allé lui-même dans le Yémen lors de sa querelle avec Ben Zakkaï, un de ses fils s'y soit rendu. Toujours est-il que le Tafsir, ainsi s'appelle la version arabe du Pentateuque faite par ce docteur, se rencontre dans toutes les écoles et que Saʿadia jouit partout d'une grande réputation.

«Tout le monde sait lire correctement la Loi avec les voyelles et les accents; l'ancien usage que celui qui est appelé à la Tôrah récite lui-même la *paraschâh* est resté en vigueur dans ce pays. Aussi, depuis leur bas âge, on enseigne avant tout aux enfants la lecture de la Loi, que tout le monde sait presque par cœur. Ils ont encore conservé aussi l'ancienne et bonne habitude de traduire chaque verset en public; un petit garçon de neuf ou dix ans [1] se tient sur l'estrade (*bîmah* [2]), et récite le targoum de chaque verset sorti de la bouche du lecteur. Il en est de même pour le chapitre tiré des Prophètes (*hafṭârâh*). Le récitatif est beau et agréable, et la lecture du texte et de la version est faite avec une grande correction [3]. Il en est de même pour tout autre livre qu'ils étu-

[1] «Chaque samedi c'est un autre qui s'en charge.» (Fol. 61[a].)

[2] «Cette estrade, placée au milieu de la synagogue, est par sa taille en rapport avec la grandeur de la synagogue. On y fait la lecture de la Loi, mais, pour la prière, l'officiant se tient près du mur, la face tournée vers le nord, puisque le Yémen est au sud de Jérusalem.» (Fol. 57[b].)

[3] Sappir raconte (fol. 61[b]) qu'arrivé dans le Yémen il avait pris à gage un domestique, un jeune gars de dix-huit ans, qui était cordonnier et col-

dient; ils y obervent la vocalisation, les accents, chaque détail et jusqu'à la modulation de la voix traditionnelle.

« La prononciation des lettres et des voyelles, ainsi que le chant des accents, est chez eux conforme aux principes et à la pureté du langage. On n'y rencontre ni la barbarie de la prononciation espagnole, ni le peu d'intelligence que trahit celle des Allemands; car les Espagnols comme les Allemands se trompent pour les lettres, altèrent le son des voyelles et s'égarent pour le chant des accents. — Moi, qui m'étais considéré comme un lecteur instruit et qui avais eu la prétention de parler la langue avec pureté, j'étais considéré comme un barbare, et devenais au début la risée de tout le monde.

« On a deux prononciations distinctes pour les lettres *bgd kpt*, en donnant au gimel fort le son du djim[1], et au dalet faible celui du dsal, en couvrant les dents inférieures, comme d'un manteau, avec le bord de la langue. On distingue l'alef de l'ʿain, le ḥet du kaf faible, le kaf du ḳouf, le bêt faible du waw, le taw fort du ṭèt et le taw faible du samek.

portait son ouvrage dans les marchés et les villages. « Le samedi, où l'on faisait la lecture de la paraschâh (*Lév.* xiv-xvi), dit Sappir, je m'étais arrêté dans la petite ville de Tilla, dont les habitants juifs avaient fui devant les exactions des intendants du nouveau roi. Nous étions à peine dix dans la synagogue pour célébrer l'office; la lecture du texte et du targoum se faisait comme d'habitude. Arrivés au chapitre des Prophètes, nous n'avions pas de paraphrases araméennes à notre disposition; car le chef de la communauté avait caché tous les rouleaux, pour les garantir des insultes de l'oppresseur, et apportait un seul rouleau de la Loi tous les samedis à la synagogue. Les Pentateuques imprimés n'avaient pas de targoum pour les *hafṭârâh*. On était donc dans l'embarras sur ce qu'on pourrait faire, lorsque mon domestique, le cordonnier, se leva et s'offrit d'accompagner du targoum chaque verset de la lecture. En effet, la hafṭârâh fut lue dans un Pentateuque, et Saʿadia, c'était le nom de mon domestique, récita, sans perdre un mot et avec toute la correction désirable, par cœur, le targoum après chaque verset; et qui plus est ce morceau, déjà fort long, est précédé chez les Yéménites d'une longue introduction, en guise d'homélie. Eh bien, il récita également cette introduction dans le meilleur ordre. » Le voyageur ajoute: « Si je ne l'avais pas vu, je ne l'aurais jamais cru. »

[1] Sappir parle de l'effet singulier qu'il éprouvait en entendant *haddjâdôl haddjibbôr* pour *haggâdôl haggibbôr*.

Pour les voyelles, on prononce ḳameṣ et pataḥ comme les Allemands [1], en *resserrant* la bouche pour le premier et en l'*ouvrant* pour le second; le ḥôlem comme les juifs polonais, le ṣêrê comme les Espagnols, et le segôl comme un pataḥ étranglé pour le distinguer du pataḥ, son père. Le schewâ mobile est prononcé de différentes manières : devant une lettre gutturale, il a le son de la voyelle qui affecte cette lettre; devant yôd, il a celui de ḥireḳ; partout ailleurs, il ressemble à un faible *a*. — Il y a dans le Yémen aussi des personnes qui, parlant moins correctement, confondent segôl et pataḥ, et prononcent le schèwâ mobile avec une voyelle complète, et les scribes négligents ou ignorants font passer ces erreurs dans les copies du Pentateuque et des prières [2].

« Les sons des accents ne ressemblent ni à ceux des Sefardim ni à ceux des Aschkenâzim. Les juifs du Yémen ont une méthode particulière de graduer pour la longueur les sons des accents dirimants, et, pour la brièveté, ceux des serviteurs. Ces cadences mesurées et pesées sont fort agréables, et quiconque connaît le sens des mots isolés d'un verset peut, par ce récitatif, comprendre et saisir le sens de leurs rapports mutuels dans le verset. Ceci indique clairement que les inventeurs des accents s'étaient proposé comme but l'intelli-

[1] C'est-à-dire, le premier *o*, et le second *a*. Nous pensons, et nous l'avons déjà soutenu ailleurs, que, dans l'intention de ceux qui ont créé la ponctuation, il devait en être ainsi. L'influence de l'arabe, en Espagne surtout, a produit le changement de prononciation pour le ḳameṣ, et en a même quelquefois effacé jusqu'au signe, pour le remplacer par un pataḥ. (Voy. *Journ. asiat.* 1869, I, p. 516.) J'ai entendu parler l'hébreu par un juif de Bokhara, qui prononçait le ḳameṣ toujours *o*; là encore c'était la langue du pays, le persan, qui se faisait sentir, puisque le même homme disait *ôn* pour آن.

[2] Je me rappelle avoir remarqué ces confusions dans un grand nombre de manuscrits renfermant des Rituels. Peut-être si l'imâleh arabe n'avait pas favorisé la prononciation *e* pour le fatḥa même, de manière à effacer jusqu'à un certain point la distinction entre pataḥ et segôl, la ponctuation des textes sacrés se serait ressentie de la prononciation arabe pour ces deux dernières voyelles, comme cela est arrivé pour ḳâmeṣ et pataḥ,

gence de l'Écriture. La mélodie pour la Tôrah est différente de celle dont on se sert pour les Prophètes, et il y a encore deux mélodies à part pour les Hagiographes et pour les trois livres poétiques, une récitation spéciale et mélodieuse pour le targoum, le tafsîr arabe, la *hâlâkah*, l'*agâdah*, le *zôhar*, les livres de morale. Au commencement, en entendant la lecture de la Loi, je m'imaginais qu'ils ne possédaient pas les accents, parce que je n'entendais pas ces divers éclats de voix auxquels nos lecteurs m'avaient habitué; mais, après une attention soutenue, je me suis convaincu que c'était là le récitatif exact, basé sur une intelligence solide de l'Écriture, mais qu'il était difficile pour nous d'apprendre leur méthode, et, malgré tous mes efforts, je ne pus réussir à les imiter. Depuis l'âge de quatre ou cinq ans l'enfant commence à apprendre, par l'habitude, comment chaque mot doit être prononcé, avec son accent, son inclinaison, son rang, sa longueur; il sait donc toutes ces choses comme sa propre langue avant de connaître les noms des voyelles et des accents, qu'on ne lui enseigne que plus tard, lorsque la pratique l'a déjà mis au courant de toute l'Écriture. L'accentuation a tellement pénétré le texte, qu'on ne cite jamais, dans la vie ordinaire, un verset de la Bible, sans l'accompagner de la modulation exacte qui lui appartient. Les juifs de ce pays sont aussi versés dans le targoum, et un grand nombre d'entre eux parlent aussi facilement l'araméen que l'hébreu[1].

« Malgré leurs connaissance de l'Écriture, on n'y rencontre pas de grammairien, et les livres de grammaire sont fort rares dans le pays[2]. — Pendant l'enseignement le maître, sans ouvrir la bouche, montre aux élèves, par un mouvement des doigts en avant ou en arrière, la mesure de l'accent, s'il faut élever ou contenir la voix; et ces signes sont compris par les élèves[3]. »

Ce que le voyageur dit sur la prononciation du schêwâ est

[1] Page 35[b].
[2] *Ibid.*
[3] Page 56[b].

tout à fait d'accord avec les règles données par notre auteur, p. 471 et suiv. — Ce qu'il note en passant des mouvements des doigts qui indiquent aux élèves la mesure des accents rappelle l'exposition de notre grammairien à ce sujet, p. 492, l. 21. — Enfin l'auteur du Manuel, en ce qu'il dit des différents sons des accents, semble avoir eu en vue le récitatif des Juifs du Yémen.

De nouveaux détails sur les Juifs du Yémen, concernant le sujet traité dans cette note, nous sont fournis par M. Joseph Halévy, le voyageur intelligent que l'Institut avait chargé de recueillir dans le midi de l'Arabie des inscriptions himiarites. Outre les nombreux monuments épigraphiques que M. Halévy vient de rapporter en France, il a mis à notre disposition deux manuscrits hébreux-arabes, excessivement précieux. L'un est un Rituel des Juifs du pays, et l'autre renferme plusieurs parties des Hagiographes, en hébreu, chaldéen et arabe, et il est souvent accompagné de commentaires dans cette dernière langue[1]. Eh bien, le Rituel et les portions de la Bible ont invariablement la ponctuation babylonienne; mais on s'en est servi sans en connaître ni les finesses grammaticales, ni les dispositions compliquées. Les copistes de ces deux manuscrits emploient, quoique sous une forme un peu changée, les six voyelles données par le regrettable Pinsker; mais ils ne placent jamais, ni au-dessus, ni au-dessous de ces signes, les traits destinés à en modifier la valeur. Le schewâ mobile, simple ou composé, est indiqué par une petite barre (-), le schewâ quiescent n'est pas plus noté au milieu du mot qu'à la fin; mais la voyelle couvre souvent l'extrémité droite de la première et l'extrémité gauche de la deuxième des deux lettres qui forment ensemble la syllabe composée. Le segôl, qui manque absolument, est partout

[1] Psaumes et Proverbes de R. Sa'adia; le Cantique des Cantiques, avec un commentaire qui semble être l'original d'une version hébraïque attribuée à Sa'adia et imprimée à Francfort-sur-l'Oder, 1777; l'Ecclésiaste, avec une explication très-étendue d'un auteur postérieur que je n'ai pas encore pu découvrir.

remplacé par le pataḥ, non-seulement dans les cas où la ponctuation babylonienne a pataḥ, comme pour les noms *segolés*, mais aussi bien dans ceux où cette ponctuation mettait pour segôl une autre voyelle, comma ḥireḳ pour l'alef de la première personne du futur. Il y a donc là comme un souvenir oblitéré de la ponctuation assyrienne, servant à la prononciation de Tibériade, sauf l'unité du signe pour notre pataḥ et notre segôl, unité qui ne constitue peut-être pas une confusion réelle des deux sons.

Du reste, le copiste du manuscrit qui renferme plusieurs livres des Hagiographes confesse son ignorance de la grammaire, « dont malheureusement les maîtres manquent dans le pays; » il est réduit à ponctuer d'après ses souvenirs et l'instinct du juste qu'il a conservé. En mettant les points-voyelles il consulte avant tout ses oreilles, et le système le plus simple doit par conséquent lui convenir le mieux. Mon sentiment me porte de plus en plus à croire que l'immigration des Juifs dans l'Arabie du sud, et peut-être ensuite dans le Ḥedjâz, s'est faite déjà avant Mohammed par le golfe Persique[1]. Venant de la Mésopotamie, et descendant le long des deux fleuves qui forment le Djezirèh, ils ont emporté avec eux la ponctuation de l'ancienne patrie. Elle n'a peut-être servi d'abord que pour le targoum[2], auquel ils tiennent tant et pour lequel ils ont conservé une tradition d'une grande exactitude, pendant que nous connaissons d'autres contrées où, dans le xe siècle déjà, on négligeait la version chaldéenne[3]. La ponctuation a ainsi conservé un caractère profane, puisque, pour le Pentateuque, nous avons vu en usage la ponctuation de Tibériade, et même, chose curieuse à noter, dans le manuscrit que nous avons devant nous, le nom de

[1] Les légendes sur Iadjooudj et Madjoudj (Gôg et Mâgôg), ainsi que la réminiscence des portes Caspiennes (*Koran*, XVIII, 91), ont pu prendre ce chemin.

[2] Voy. ci-dessus, p. 469, note 1.

[3] Voy. Iehuda ben Koreisch, *Epistola de studii targum utilitate*, etc. éd. Bargès et Goldberg; Paris, 1857.

**Jehova est toujours ponctué par schewâ et kameṣ, d'après le système de Tibériade (יְהוָה).**

**Nous donnons ici à la suite de cette note un passage très-curieux du *Commentaire sur le Sêfer Ieṣirah*, de R. Sa'adia, qui jette une lumière assez vive sur la prononciation de certaines lettres dans une partie de l'Orient. Il se trouve ch. II, § 2, et est ainsi conçu :** نحتاج الى ان نشرح فى هذا الموضع
عدد الحروف بتحصيل وذلك ان قوما اتّصل بنا انهم يجعلونها
اربعين واثنين حرفا وذلك بان يبتدون بهذه العشرين
والاثنين ويضمّون اليها السبع المضاعفة ويضيفون اليها السبع
نغمات اعنى קמץ ופתח וחלם וסגל וחרק וצרי ושרק فتصير ثلثين
وست ويزيدون الضاد والظا والפי كقولك אפדנו واللام كقولك
الله والجيم كقولك جابر والشين كما يكون فى كلام الفرس فتصير
اربعين واثنين حرفا فتاملت هذه العشرين الزوائد فوجدت
لكل جماعة منها بابا اما السبع المضاعفة فقد ذكرها صاحب
الكتاب واما السبع نغمات فانها كالهوا فيما بين الحروف الملفوظ
بها تختفى فى كنّها وسترها واما الست البواقى فوجدت كلّ واحد
منها مسترقا من بين حرفين اما الضاد والظا فيسترقان فيما
بين الدال والרפי والصاد والטית واما اللام الفخمة ففيما بين
اللام المرسلة والنون واما الفاء الصلبة ففيما بين الבי والפי
الדגש واما الجيم ففيما بين الגימל والיוד ولذلك جعلها
الطبرانيون فى اليود الדגש وجعلها بعض العرب مقام اليا اذ
يقولون نحن بنى علج يعنون بنى على ناكل التمر البرنج يعنون
البرنى وهذا يوجد فى بعض كتب لغة العرب والشين الثقيلة
ففيما بين الشين والجيم فلما كانت هذه مسترقات من بين حرفين
صارت كالمزيدة ولم يجب ان تحصا مع العشرين والاثنين حرفا

التى هى اصول وعلى، هذا المثال لو اخذ انسان ان يسترق من
بين كل حرفَين اخرَين حرفا لا يختصّ بهذا ولا بهذا لقدر كما
ألف من بين الדף والקוף ما لا يشبههما ومن بين نغمة القמצה
والפתחה ما لا يشبههما ومن بين الחלם والשרק ما ليس يشبهه
واحد منهما واشباه ذلك من النزويدات كثير وكما يصبغ الصبّاغ
لونا متوسّطا بين كل ضربَيْن من الوان الاحمر والاصفر والاخضر
فتجد اهل الصناعة يقولون هذا لا فستقى ولا ريحانى ان هذا
لا اصفر ولا بهرمان وكذلك فى سائر الصنائع ۞

« Nous devons nous expliquer sérieusement à cet endroit sur le nombre des lettres. D'après ce qui nous est parvenu, certaines personnes adoptent quarante-deux lettres : ils commencent par nos vingt-deux, y joignent les sept doubles [1], ajoutent les sept voyelles, savoir : ḳameṣ, pataḥ, ḥôlem, segôl, ḥireḳ, ṣêrê et schoureḳ [2], ce qui fait trente-six lettres; ils augmentent encore ce nombre par le ḍâd, le ṭa, le pê, comme dans le mot *appadnô* (*Daniel*, XI, 45), le lam comme dans le mot *allah*, le djim comme dans *djabir*, le schin, tel qu'on le rencontre dans la langue persane, et arrivent ainsi à quarante-deux lettres. Mais, en examinant ces vingt lettres complémentaires, je trouvais pour chaque groupe une considération spéciale à faire valoir. Les sept doubles sont déjà mentionnées par l'auteur du livre Ieṣirah; les sept voyelles ne sont pour ainsi dire que l'air qui se trouve entre les lettres et qui sert à les prononcer en se cachant sous leur voile et leur couverture. Les autres six lettres sont prises chacune furtivement sur deux autres : le ḍâd et le ṭa sont pris, l'un sur les dal avec dâgesch et le dal râfê, et l'autre sur

[1] Voyez ci-dessus, p. 459, note 1.

[2] Si nous ne nous trompons, c'est ici le passage le plus ancien où tous les noms des sept voyelles soient réunis. Les grammairiens ne nomment d'ordinaire que les deux premiers.

ṣad et ṭêt; le lam double[1], sur le lam simple et le noun; le pê lourd, sur le bêt et le pê avec dâgesch; le djim, sur le gimel et le yôd, comme les habitants de Tibériade prononcent le yôd, lorsqu'il a dâgesch, et comme certains Arabes, d'après ce qu'on trouve dans quelques dictionnaires arabes, mettent un djìm pour un yâ, en disant : Nous sommes des enfants d'ᶜ*Alidj,* pour des enfants d'ᶜ*Alìï,* ou bien : Nous mangeons des dattes *barnidj*, pour *barniï*[2]; enfin le schìn lourd se trouve entre le schîn et le djîm. Ces lettres, étant prises d'entre deux lettres, sont superflues et ne doivent pas être comptées avec les vingt-deux lettres qui forment le fond. Car chacun pourrait tout aussi bien et de la même façon tirer d'entre deux autres lettres une nouvelle lettre qui ne serait ni tout à fait l'une, ni tout à fait l'autre, comme cela a été fait pour le kaf et le ḳouf, entre lesquels il y a une lettre qui ne ressemble ni à l'une, ni à l'autre. Entre les voyelles ḳameṣ et pataḥ, entre ḥôlem et schoureḳ, etc. il y a également des sons qui ne ressemblent à aucune d'elles. Il en est de ces lettres comme des couleurs que le teinturier crée entre deux couleurs principales, par exemple, entre le rouge, le jaune et le vert; les gens du métier disent alors : ceci n'est ni couleur de pistache, ni couleur de myrte, ni jaune, ni jaune tirant sur le rouge. Ceci se retrouve encore dans d'autres métiers. »

Les hommes dont parle Saᶜadia distinguaient donc un pê, en dehors des deux pê, avec ou sans dâgesch, qui compléterait la série des lettres muettes, dont ḳouf représente la palatale, ṭêt la dentale, et dont ce pê serait la labiale. Ceci rappelle le pê syriaque que M. l'abbé Martin a fait connaître dernièrement[3], et qui se présente avec un point dans son intérieur, tandis que les deux autres pê ont le point au-dessus

[1] Littéralement : corpulent, solide.

[2] Voy. De Sacy, *Anthologie grammaticale*, p. ١٢٥. — Djauhàri, *Ṣiḥaḥ*, s. v. برن. — Zamaḥschâri, *Almufaṣṣal*, Christania, 1859, p. ١٧٩. — Au commencement d'un mot, le nom de يعفر, usité en Yémen, est certainement identique avec celui de جعفر qu'on emploie dans le reste de l'Arabie.

[3] *Journal asiatique*, 1869, I, 476 et suiv. d'après Bar-Hebræus et Jacques d'Édesse.

ou au-dessous de la lettre. On ne saurait dire pour quelle raison le mot *appadnô* est distingué par ce pê[1]. Dans la version hébraïque cet exemple est remplacé par celui de אפטרופא (ἐπίτροπος), ce qui n'est pas plus clair. — La division entre un lam gros ou double et un lam négligé est également nouvelle. On m'assure que chez certains Orientaux les deux lam du mot *allah* sont quelque peu mouillés. — Le djim, ajouté après les deux gimel, avec ou sans dâgesch, suppose une prononciation du gimel contraire à celle des Juifs du Yémen[2]. La prononciation du yod dâgesch, attribuée aux lecteurs de Tibériade, et qui serait de *ḥaddjim* pour חיים, est un fait qu'aucun grammairien n'a encore mentionné[3]. — Je ne sais si le schîn, particulier aux Persans, doit être le ج ou le ژ.

Parmi les six lettres propres à l'arabe les grammairiens mentionnés par Saʿadia ne nomment que ض et ظ, ce qui prouve que les quatre autres, ث, خ, ذ. غ, répondaient par leur prononciation aux ת, כ, ד et ג aspirées, et étaient ainsi déjà comprises parmi les sept lettres doubles. Cette prononciation devait être très-répandue parmi les Juifs de l'Orient, puisque, dans la transcription de l'arabe en caractères hébreux, on a toujours rendu les quatre sons arabes dont il vient d'être parlé par ces quatre caractères hébreux, en les distinguant seulement par un point ou une petite ligne diacritique.

[1] Cependant, d'après un autre témoignage ancien, le *d* de ce mot aurait été prononcé à Tibériade comme ظ (Neubauer, *Notice sur la lexicographie*, p. 157, note 3). Y aurait-il là une influence mutuelle, exercée par l'une des deux lettres sur l'autre?

[2] Ci-dessus, p. 510, l. 15.

[3] Un grammairien arabe cherche à prémunir contre cette faute par ces mots.
وان كانت احديهما (الياءين) مشددة فاشبعها من اجل الادغام
....فبالغ فى تشديد الاولى ثم خفف الثانية لئلا تخرج سبيهة
بالجيم وكذلك قوله ايّاك وايّاكم ايانا ونحوها لئلا تضارع
الجيم. (*Notices et Extraits*, IX, p. 29, 30.)

## NOTE III.

### QUELQUES OBSERVATIONS SUR L'ACCENTUATION.

Nous avons déjà dit que les paragraphes relatifs aux accents étaient empruntés, pour la partie rimée, au *Konṭeros*, et, pour le reste, aux ouvrages de Ben-Bal<sup>c</sup>am ou à des traités analogues [1].

Le nombre de douze accents, auquel notre livre s'arrête, comme Ben Bal<sup>c</sup>am et d'autres auteurs, et qu'on retrouve encore dans le *niḳḳoud aschouri*, malgré des différences notables et essentielles dans l'énumération des accents [2], a quelque chose d'arbitraire; il semble que, de même que pour les points-voyelles on a choisi le nombre sept, qui est celui des planètes, de même on a pris le nombre douze pour les accents, en pensant aux douze signes du zodiaque. Semblables aux étoiles du firmament, les accents éclairent et illustrent les versets de l'Écriture [3].

Les noms des accents, plus obscurs que ceux des voyelles, n'en ont jamais eu la fixité ni l'unité. Le même accent a plusieurs fois changé de nom chez les *naḳdânim*, et tel nom, employé par un scribe, reste inconnu aux autres. On a pu voir que notre traité ajoute encore à l'ancienne nomenclature. Cette diversité de noms est devenue la cause de définitions subtiles, n'ayant aucun fonds, et déterminées seulement par le désir d'attribuer un domaine spécial à chacun des différents termes qui, à l'origine, ne désignaient qu'une seule et même chose. Un pareil exemple est offert, entre autres, par le *méteg*, le dernier produit, à notre avis, du besoin qu'on

[1] Voyez ci-dessus, p. 502.

[2] Pinsker, *Punktationssystem*, part. hébraïque, p. 19-42. Ce niḳḳoud n'a ni pâsêr, ni talschâh-accent, et complète le nombre par segoltâ et schalschélet.

[3] Voyez les passages du Ḳ. introduit dans notre ouvrage, p. 379, l. 20, et p. 475, l. 5.

éprouvait de tout réglementer, d'opposer à chaque poids un contre-poids, d'assurer à chaque lettre son existence propre, sa prononciation distincte, de la préserver pour qu'elle ne fût sacrifiée ni par une syllabe accentuée, ni par l'absence de l'appui qu'une voyelle lui aurait prêté, — le méteg qui, justement à cause de son emploi fréquent, a toujours conservé une sorte d'indépendance, à laquelle les grammairiens ont cherché en vain à imposer des règles invariables, que, parmi les scribes, les uns ont multipliées à l'infini, et les autres employées plus sagement [1], et qui a fini par exciter les plaintes de certains docteurs, accablés par les abus des *nakdunim* qui en hérissaient les Bibles [2]. Appelé à son origine du mot araméen *gaʿïa*, « léger éclat de voix », ce signe a pris le nom hébreu de *méteg*, « frein », parce qu'il était destiné à arrêter le lecteur dans sa course trop rapide, de régler et de modérer son pas; il a reçu ensuite encore une troisième dénomination, celle de *maʿămâd* ou *haʿămâdâh*, « pause », qu'il doit aux traducteurs des ouvrages arabes dans lesquels ce signe est souvent nommé *wakfoun*. Le patrimoine successivement accru du méteg étant devenu très-considérable, on a su tailler une belle part à chacun des trois compétiteurs [3]. Peut-être les différences entre les *schôfâr*, sur lesquelles on est loin de s'accorder, n'ont-elles pas non plus d'autre origine que celle des esprits subtils et minutieux qui se sont occupés de cette matière [4].

[1] Ci-dessus, p. 398, l. 5. Certains méteg, régis par des lois sûres du langage même, sont incontestés.

[2] Menahem de Lonzano, *Ôr tôrâh*, à la fin de *Berêschit* (éd. Hombourg, fol. 1[b]). — Nous sommes donc bien loin de vouloir faire du méteg le point de départ de l'accentuation; il en est, au contraire, le dernier rejeton, et souvent la plante parasite.

[3] Voyez Heidenheim, *M. H.* p. 39 et suiv. Des grammairiens modernes ont suivi les indications données par Heidenheim, qui n'a voulu que reproduire, coordonner et compléter les opinions de ses prédécesseurs.

[4] Les différents schôfâr sont énumérés ci-dessus, p. 411, et *M. H.* p. 6[b]. — Voici encore un autre exemple frappant de ce que nous avançons : le tiphâh est de nouveau mentionné avec les deux noms de tarhâh et de dehi (דְּחִי). Le

Il ne faut pas perdre de vue que les créateurs de notre accentuation, en possession du sens traditionnel de leur texte, faisaient une part très-large aux explications halachiques des talmudistes, et souvent même aussi aux interprétations agadiques des homilètes. Nous savons que les prédicateurs s'occupaient, bien plus que les savants docteurs des écoles, de la Loi et des Prophètes[1]. Ils étaient les exégètes qui commentaient l'Écriture, et si la ponctuation était une sorte de sèche photographie des corps et des sons de chaque mot, l'accentuation produisait la première peinture vivante de l'esprit qui animait la phrase et le verset. C'était bien dans la manière de ces agadistes de la Palestine ou de la Babylonie de marquer par un léger coup de pinceau, contraire souvent aux règles ordinaires de leur art, une nuance, une intention qu'il n'est pas toujours facile de deviner. Nous avons cité plus haut la raison que donne Raschi des deux zarkâh sans être suivis d'un segôl, qu'on rencontre une seule fois dans toute l'Écriture[2]. Nous avons également cherché à découvrir la

dernier de ces deux noms, dérivé de l'araméen דחא «repousser», paraît être la traduction du premier terme, qui serait en ce cas l'arabe طرحة, et non pas le mot טורחא «charge», comme on l'a supposé (Ewald, *Lehrbuch*, p. 248). Ces deux termes, qui sont donc parfaitement identiques, ont été ensuite accordés, le premier au ṭiphḥâh, précédant l'atnâḥâh, et le second à cet accent, placé devant le sillouḳ. Heidenheim avait supposé une autre distinction (*M. H.* 6ᵃ, note); mais il ne peut pas rester de doute à cet égard, après le tableau tiré d'un manuscrit par Pinsker (*Punctationssystem*, part. hébr. 42, 43), et qui donne les deux séries :

1° مادّ (מארכה), طرح (טרחא), שופר, אתנחה;

2° حاطّة (יורד, כבית), رادّة (דחי), סוף פסוק.

Les mots placés entre parenthèses sont la traduction des mots arabes, ajoutée par moi. On aura remarqué les trois noms arabe, hébreu et araméen de ma'ărâkâh, dont les deux derniers sont en usage chez les massorètes.— Un autre mot arabe est sans doute le terme כגדה, pour l'accent rebî'a (ci-dessus, p. 380, l. 13); c'est نجدة «force», répondant à l'hébreu תקף tôḳef, employé pour ce même accent par Ben-Ascher. (Voy. *K.* 57, et *Tòrat Emet*, p. 4, note.)

[1] Voy. S. D. Luzzatto, *Prolegomeni*, p. 187.

[2] Page 391.

cause pour laquelle deux talschâh se succèdent dans un seul passage de la Bible[1]. En examinant les quatorze versets qui présentent entre dargâh et ṭiphâh un merkâh-kefoulâh à la place d'un tebîr suivi d'un simple merkâh[2], on verra peut-être que chacun de ces quatorze versets offre une raison latente, capable de justifier l'exception. Ainsi le mot בה, qui suit נַעֲנֵיתִי לוֹ (Ézech. xiv, 4), a déjà préoccupé les massorètes[3], et il se pourrait bien que la vraie leçon ne fût ni בה, ni בא, mais בו, se rapportant au Prophète, ou בי se référant à Dieu (cf. *ib.* v. 7); peut-être aussi le bêt avec sa lettre de prolongation incertaine doit-il être supprimé comme une erreur produite par ברב. Les massorètes ont-ils fait sentir leur doute au sujet de ce petit mot, en ne donnant pas à לו le tebîr, qui autrement lui reviendrait de droit? Il est toujours malaisé d'affirmer quoi que ce soit dans des questions aussi délicates, et, quelque curieux que fût un commentaire de l'accentuation, tenté à ce point de vue, il renfermerait nécessairement tant de solutions hasardées et fantasques pour des énigmes souvent insolubles, que tout homme sérieux doit préférer qu'il ne soit pas entrepris. Le fait seul me paraît incontestable, que les docteurs qui ont fixé l'accentuation l'ont fait avec les mêmes préoccupations que les premiers traducteurs ont apportées à leurs versions, et ce que ceux-ci ont indiqué d'une manière plus claire par le mot qu'ils choisissaient ou ajoutaient[4], ceux-là ont cherché à le faire entrevoir d'une façon

[1] Page 390, note 5.

[2] Ci-dessus, p. 397, l. 6.

[3] Voyez Norzi, *Minḥat schaï*, sur ce passage.

[4] Sa'adia, à la fin de la courte préface qu'il a placée en tête de sa version du Pentateuque, dit : واذا امكنَنى ان اودع الاية كلمةً او حرفًا ينكشف به المعنى والمراد لمن يقنعه التلويح من القول فعلت ذلك. «Lorsqu'il m'a été possible d'ajouter au verset un mot ou une lettre par lesquels ceux à qui une simple indication suffit peuvent découvrir le sens et l'intention, je l'ai fait.» (Tiré d'un manuscrit du *Tafsîr*, existant à Alexandrie. — Waltonii *Biblia Polyglotta*, t. VI, p. 2 de la préface placée en tête des variantes de la version arabe du Pentateuque.)

beaucoup moins transparente par les signes extraordinaires par lesquels ils rompaient avec le cours régulier de l'accentuation.

L'accentuation est comme le premier bégayement d'une grammaire inconsciente, et n'aurait peut-être jamais pris ce développement si elle n'avait pas été destinée à suppléer à la science, qui n'était pas encore formée. Cette ponctuation incomparable se comprend seulement comme l'expression d'une tradition qui a dû se matérialiser, faute de pouvoir appeler à son secours l'observation exacte de l'organisme du langage.

Il est curieux que les grammairiens les plus autorisés n'aient pas daigné faire aux accents une place dans leurs ouvrages. Ibn Djannaḥ en mentionne un certain nombre dans ses petits traités et dans son Riḳmâh, surtout à cause de l'effet qu'ils produisent en pause sur la ponctuation. Nulle part il ne les étudie spécialement; il n'en donne ni le nombre, ni les noms, ni les règles. Ibn Ezra, qui a écrit tant d'opuscules sur la grammaire hébraïque, n'a rien composé sur les accents. Comme d'autres anciens commentateurs [1], il passe quelquefois par-dessus les barrières qu'ils semblent élever contre une exégèse libre, bien qu'il dise ensuite : « Ne te laisse pas aller contre les inventeurs des accents et n'écoute aucune explication qui ne serait pas d'accord avec eux [2]. » Il est vrai que cet auteur est peu conséquent dans ses jugements et est souvent dominé par l'influence de ses brusques reparties [3]. Avant Ibn Djannaḥ et Ibn Ezra, Saᶜadia avait déjà contesté jusqu'au sillouḳ dans dix versets, qu'il croit mal coupés et auxquels il ajoute le premier mot du verset suivant [4]. Les versions arabes ne respectent pas toujours l'ordonnance des accents. Ḥayyoudj, célèbre entre tous pour les nouvelles voies qu'il a ouvertes à la grammaire hébraïque, est le seul

[1] Voy. Luzzatto, *Prolegomeni*, p. 188.
[2] *Môznaim*, p. 4ᵇ. — *Saḥôt* (ed. Lippmann), p. 73ᵇ.
[3] Voir les nombreuses citations de S. D. Luzzatto, dans le *Kerem chemed*, IV, 134-136.
[4] *Saḥôt, ibid.*

qui ait composé un livre sur la ponctuation, dont la seconde partie est malheureusement fragmentaire[1].

Il y a quelque chose d'agadique même dans le choix des nombres sept et douze. La ponctuation babylonienne, qui ne connaît ni la pâzêr ni le talschâh-accent[2], les remplace, pour compléter le chiffre, par segoltâ et schalschélet que les Palestiniens ne mettent pas en compte, l'un à cause de sa cohésion intime avec zarkâh, avec lequel il ne constitue ainsi qu'un seul et même accent [3], et l'autre parce qu'il ne se rencontre en tout que sept fois dans les vingt et un livres, et qu'à le bien juger il n'a pas même d'existence propre. En effet, le schalschélet n'est au fond, sous un nouveau nom, que l'union étroite des deux accents inséparables, zarka et segôl, lorsque, au commencement d'un verset, le membre de la phrase, qui par son rang les réclame, est réduit à un mot et n'offre pas la place nécessaire à deux accents[4].

[1] Ci-dessus, note 1, p. 502, note 1.

[2] Déjà avant que M. Pinsker (*Punktationssystem*, p. 31 et suiv.) eût fait connaître l'absence de ces deux accents dans le système babylonien, S. D. Luzzatto, dans des notes qu'il a ajoutées à la fin de *Thorath Emeth*, par S. Bær (Rœdelheim, 1852), p. 61 et suiv. démontra avec une grande sagacité que pâzêr et talschâh n'étaient pas des accents originaux, mais les suppléants du teras ou guéresch. — Dans les *Prolegomeni ad una grammatica ragionata*, etc. Padova, 1836, p. 178, Luzzatto avait déjà réduit le nombre des accents à dix (cf. p. 184), en se proposant de développer les raisons qui l'avaient déterminé dans la grammaire même, qui n'a jamais paru.

[3] Il en est de même dans les trois livres poétiques pour le 'ôléh weïôréd, qui y remplace le segôl après le zarkâh, et que les anciens grammairiens ne comptent pas. (Voy. Ben-Bal'am, *Ta'âmê Emet*, p. 8, l. 7-14.) Peut-être pour la même raison, le Manuel ne compte-t-il pas le galgal parmi les serviteurs de ces trois livres, parce qu'il n'existe jamais sans le pâzêr, qui le précède.

[4] C'est encore S. D. Luzzatto (Recueil du *Bikkouré-ha'ittim*, vol. IX, Wien, 1829, p. 97-100) qui le premier a donné cette explication du schalschélet, qui depuis a été pleinement confirmée par la ponctuation babylonienne. (Voyez Pinsker, *Likkouté Kadmoniôt*, p. 35 note, et *Punktationssystem*, p. 19.) M. Luzzatto est certainement allé trop loin en expliquant particulièrement chacun des sept versets où le schalschélet se rencontre, en donnant à entendre que cet accent n'aurait été applicable à aucun autre passage de l'Écriture. Malgré de subtiles distinctions, le schal-

Ces sortes de coalitions entre deux accents, ou entre un accent et son serviteur, ont produit quelques transformations dans les signes et certains changements de noms, mais il n'en est pas résulté dans l'ancien système une augmentation du nombre. Ainsi, dans certains cas, le zâḳêf, réuni avec son serviteur sur le même mot, produit le zâḳêf gâdôl. Le ietîb, trop resserré pour avoir devant lui son serviteur favori schôfâr hâfouk (mahăpak), en prend lui-même la forme et se place au-dessous et en tête du mot[1]; il a fini même par se réserver son nom de ietîb pour ce cas de transformation, en adoptant celui de paschṭâh ou ietîb-paschṭâh pour sa situation ordinaire et régulière. Ces modifications seraient plus nombreuses encore, si quelques accents (tebîr, zâḳêf, ṭeras) n'accordaient pas, le cas échéant, à leurs serviteurs, une place sur le même mot qu'ils occupent.

Mais il semble, par le principe de l'accentuation même, absolument inadmissible, que deux accents (*disjunctivi*, comme on disait autrefois) puissent se rencontrer sur un mot et le déchirer, pour ainsi dire, en deux morceaux. Aussi le trait placé sur le hé de וְהַכֹּהֵן, ou sur le zaïn de לְזַרְעֲךָ, n'est pas plus un (ietîb)-paschṭâh que le petit quart de cercle mis sous le hé de לְהַחֵלּוֹ ou l'aïn de בְּשִׁבְעָתֵיכֶם n'est un ṭiphḥâh[2]. L'un et l'autre sont évidemment des méteg qui ont pris chacun la forme de l'accent qui précède ordinairement, le premier le zâḳef, le second l'atnaḥah et le sillouḳ. Ben-Bal'am

schélet, *Lévitique*, VIII, 23, n'est, à l'égard des versets 15 et 19, qu'une de ces variétés d'accent qu'on aime à introduire dans les mots, qui souvent sont répétés. Qu'on compare les וַיַּעַשׂ, *Exode*, XXV-XXVIII, 13, et les וַיַּעַשׂ, *ibid.* XXXVI-XXXIX. Ces variétés ont pour but de rompre la monotonie de la récitation par des accents presque équivalents et différemment modulés.

[1] Les différences matérielles que les nakdânin ont ensuite établies entre ietîb et mahăpak, en donnant au premier une forme plus petite et en le plaçant devant la voyelle, ne semblent avoir aucune réalité et ne sont qu'une subtilité des scribes. Comme mahăpak, suivi de ietîb-(paschṭâh), le ietîb seul a conservé sa place au-dessous de la lettre. (Voyez plus loin, p. 528, note 1.)

[2] Voyez Ewald, *Lehrbuch*, p. 217, et Olshausen, *Lehrbuch*, p. 93 et 94.

donne les noms de *makkêl* « bâton » ou de *metîgâh* « bridement » pour le signe qui précède zâkef[1], et de meaïla (מאילא) pour celui qui est placé devant atnâḥâh ou sillouk. Notre auteur choisit deux termes nouveaux, ceux de *darbân* « aiguillon de bœuf[2] », et de *neṭouyâh* « incliné [3] »; la forme est celle du méteg, qui était anciennement celle du ṭipḥa (ֽ).

Cette petite ligne courbée en quart de cercle, sauf le changement de direction et de place, est devenue aussi le signe des ma'ărâkâh (ֽ), du ṭeras (֗), du (ietîb)-paschṭâh (֙), de l'azlâh (֜); transformée ensuite en ligne brisée avec angle droit ou angle aigu, elle représente les différents schôfâr (֣, ֤), dont le nombre varie chez les auteurs; avec le point au centre (֛), c'est le tebîr[4]. Le demi-cercle est employé pour le talschâh-keṭannâh (֧)[5]; pour le ṭeras dans la ponctuation babylonienne (֗)[6]; avec un trait à gauche pour le pâzêr (֡); renversé et avec un petit trait au milieu de la périphérie, pour l'atnâḥâh (֑); transformée en ligne brisée avec un angle un peu aigu, pour le pâzêr gâdôl (֟); le dargâh (֧) et le

[1] *Ṭa'ămê Hammikrâ*, dans le *M. H.* 13b. Voy. ci-dessus, p. 479, note.

[2] Probablement à cause de sa forme courbée.

[3] Voyez p. 404, note 9; p. 385, l. 22.

[4] Voyez, sur la forme de cet accent, plus loin, p. 528, note 1.

[5] Notre auteur appelle ainsi (ci-dessus, p. 384, l. 20), et aussi 'agoulâh, ce serviteur, que d'autres appellent galgal, ou iarêaḥ-ben-yômô, « lune d'un jour, croissant », ou encore, d'un nom arabe, הלאל כביר (pour هلال كبير), Pinsker, *Punkt.* p. 43, et mss. d'Oxford, cod. Hunt. 511 (voy. Neubauer, *Notice*, p. 84), dans un tableau des accents des trois livres poétiques, placé à la fin de la version de Job de R. Sa'adia, et portant le titre : אסמאי טעמים אלטנבראכי. Il manque partout la petite manche en bas (֧), qui est une addition oiseuse des scribes. — Le pâzêr-gâdôl porte à ces deux endroits le nom de مقراض « ciseaux », qui s'explique facilement par sa forme.

[6] Cette forme paraît être la forme primitive, et celle qui, par de légères transformations, a fait naître à la fin le guêresch (֜) et le guerschaïm (֞), entre lesquels on a distingué ensuite. Cette forme s'applique seule au quatrain de Ben-Ascher, relatif à cet accent (ci-dessus, p. 380, l. 4), que nous traduisons ici : « Le troisième accent, appelé *ṭeras*, se pousse en avant, comme le *péres*, avec deux doigts liés l'un à l'autre sans ciment, et ressemblant à un crochet. » Le *péres* est l'oiseau, considéré comme impur, *Lévi-*

zarḳâh (֮)[1] se rattachent encore au demi-cercle. Le cercle entier sert aux deux talschâh, auxquels on a seulement ajouté une sorte de petite manche (֩) pour les distinguer par la direction qu'on leur imposait ainsi, à l'un vers la droite et à l'autre vers la gauche.

A côté de cet appareil fort restreint, comparé avec l'usage qu'on en faisait, il y avait trois signes qui, après le sillouḳ et l'atnâḥâ, nous paraissent être les plus anciens, à cause de leur importance, de leur simplicité et du rapport mutuel qui existe entre leurs formes. Ce sont le rebîʿa, présenté par un point (֗), le zâḳêf, présenté par deux points (֔), et le segoltâ, qui en offre trois (֒)[2]. Réunis à l'atnâḥâh et au sillouḳ, ces cinq accents auraient parfaitement suffi à la ponctuation et à la coupe d'une période aussi simple que celle du verset hébreu. Une première addition qui paraît avoir été faite était le tebîr, proche parent et rejeton du rebîʿa, auquel il a emprunté le point, placé cette fois au-dessous du mot, de même qu'à cause de son rapport intime avec le ṭipḥâh il a entouré ce point de la forme de ma'ărâkâh (֛)[3].

*tique*, xi, 13, et la forme crochue de ces deux doigts est, d'après les rabbins, le signe de son impureté. — Les mots «sans ciment», où *ḥéres* remplace pour la rime טיט ou קמר, ne sont qu'une cheville, servant à faire la rime.

[1] Sur le tableau du Cod. Hunt. et partout dans le Manuel, le zarḳâh a presque la forme d'un ḍamma arabe (ُ).

[2] Il aurait été certes plus juste de donner la préférence à l'accent qui termine le membre de phrase; mais voyez plus haut, p. 524, note 3.

[3] Chez les Babyloniens, le rebîʿa (ר) et tebîr (ת) se distinguent à peine. L'un et l'autre ont pour serviteur le dargâh, qui ne prend pas d'autre maître; seulement il est toujours séparé du rebîʿa par un schôfâr. En puissance déchue, le tebîr s'enveloppe du maʿărâkâh et descend au-dessous du mot pour se mettre sous la suzeraineté du ṭipḥâh, auprès duquel il remplit quelquefois presque les fonctions d'un serviteur. (Comp. les mots אחד עלה עליו הגורל, *Lévit.* xvi, v. 9 et v. 10, et, sur les changements qu'on affectionne lorsque les mêmes mots reviennent, voy. ci-dessus, p. 524, n. 4.) — Le tebîr est donc le résultat d'une de ces coalitions d'un accent avec son serviteur; seulement le serviteur y a fait descendre le maître de son rang. En ajoutant au rebîʿa et au tebîr, desservis par le dargâh, le rare merkâh-kefoulâh, on a donc les trois séries : 1° ֗, ֛, ֛ ; 2° ֛, ֛, ֛, ֛ ;

Mais l'esprit inquiet et remuant de ces docteurs, courbés sans trêve sur le texte sacré, divisait et subdivisait les mots de chaque verset; on épiait les moindres nuances, on notait non-seulement les séparations, mais aussi les liaisons, et malgré la règle, « qu'un prince ne devait pas descendre au grade du serviteur, ni celui-ci s'élever au rang du seigneur[1] », il s'établissait une véritable hiérarchie, un système féodal d'accents, assez burlesque et qui a distrait quelques savants subtils des XV[e], XVI[e] et XVII[e] siècles. Sur cette échelle, la petite noblesse se confondait avec les laquais, et des accents comme le talschâh maintenaient déjà difficilement leur rang de maître. Pendant la création continue de nouveaux dignitaires, le petit trait, droit ou courbé, mis en haut ou en bas, tourné à droite ou à gauche, devenait l'insigne des nouveaux grades. Enfin les dénominations affluaient et s'accrurent, soit qu'on procédât à des nouvelles distinctions encore, soit que les nakdânim inventassent pour les mêmes accents d'autres noms et qu'on recherchât après coup pour ces derniers venus des emplois jusque-là inconnus[2].

3° [signe], [signe]. — Le legarmêh (appelé aussi garamâ dans le *Ṭ. Ḥ.*, dernière page) est à son tour le produit d'une coalition du schôfâr avec rebî'a, dans laquelle l'accent affaibli a disparu, laissant à sa place le serviteur seul, modifié comme dans le nikkoud ṭabrânî. (Voyez Pinsker, *l. c.* p. 23 et suiv.) — Quelques-unes de ces coalitions, comme le schalschélet et le merkâh kefoulâh, sont peut-être un produit tardif de l'accentuation, et sont restés par là d'autant plus rares.

Le sillouḳ et l'atnâḥâh, les plus anciens accents, avaient les premiers envahi le texte et s'étaient fixés au-dessous des mots. Ils ont la même place dans les deux systèmes, dans celui de Babylone et celui de Tibériade. Leur place a influé sur celle du ṭipḥâh, l'accent qui leur est particulièrement et exclusivement attaché; il s'est également établi sous le mot. En dehors de ces accents, la règle a prévalu que les accents se mettent au-dessus, et les serviteurs au-dessous des mots. Il n'y a que le tebîr qui ait suivi le sort du ṭipḥâh en descendant de son rang, et l'azlâh, qui, tout en étant serviteur, est remonté, pour faire figure avec son accent favori, le ṭeras. On a donc d'un côté [signe], et de l'autre [signe]. Pour ietîb, voyez ci-dessus, p. 525.

[1] Voyez ci-dessus, p. 384.

[2] Pour les huit accents des trois livres poétiques, notre Manuel est d'accord pour les noms et le nombre avec Ḥayyoudj, Ben-Bal'am et le Cod.

## NOTE IV.

### LA DIVISION EN SEDÂRIM.

Les *sedârim* [1] forment une division de l'Écriture, ayant d'ordinaire pour principe la différence des matières, et qui répond certainement à la division postérieure et tout à fait moderne en chapitres [2]. Il y en a cependant que rien ne semble justifier, comme le *sêder* qui va de *Lévitique*, XI, 25, jusqu'à XVII, 1. Non-seulement il enjambe une nouvelle *paraschâh*, mais il enlève à une *paraschâh* neuf versets que

Hunt. Ce dernier affecte seulement toujours une formation arabe. Il y a quelques différences pour les serviteurs : 1° Le galgal que donnent Ḥ. et B. B. et pour lequel le Cod. a هلال كبير (p. 526, n. 5), manque dans le M. — 2° Le maḳḳêl du M., de B. B. et du Codex (عصا), employé seulement devant sillouḳ, manque chez Ḥ. — 3° Pour neṭouïâh (meaïlâh), deḥouïâh et schôkêb, qui ont le même signe, et dont le premier dessert sillouḳ, le second rebîʿâ et atnâḥâh, et le troisième ṭiphâh, le M. et B. B. sont d'accord; le Codex semble les présenter par مائلة, תלשה كبيرة et תלשה صغيرة; Ḥ. a deḥouïâh, puis תלשה רבה et תלשה זעירה qui doivent répondre à neṭouïab et schôkêb, à moins que l'un de ces talschâh ne remplace maḳḳêl. Le nombre des serviteurs varie donc entre dix (M. et Ḥ.) et onze (B. B. et Cod.). Le مقراص, ajouté à la fin du tableau que présente le Codex, est une erreur, causée par le هلال كبير qui précède et auquel il est toujours-lié dans les autres livres de l'Écriture, tandis qu'il n'existe pas dans les livres poétiques.— Il est étonnant que d'après *Ṭaʿămê Emet*, p. 2, l. 18; 3, l. 13 et ult.; 7, l. 16, comp l. 18 et *passim*, B. B. nomme le signe ֫ schôfâr ʿilouï, ce que Ḥ. appelle au contraire s. naḥat, et le Cod. s. waḍʿa (ט' وضع), et par contre s. mounaḥ le signe ֣, que le M. désigne par s. mefazzêz, Ḥ. simplement par schôfâr, et le Cod. par s. taksîr (ט' تكسير). Là aussi on a plus tard augmenté le nombre et créé des termes. — Nous n'avons pas mentionné Ben-Ascher, dont le texte ne nous paraît pas encore suffisamment clair.

[1] *Séder* se dit dans le même sens que *paraschâh*; voy. *Mischnah* de *Iômâ*, II, § 3, כסדר היום.

[2] Voyez sur son origine, qui ne dépasse pas le XIII^e siècle, les auteurs cités par De Wette, *Einleitung in die Bibel*, etc. éd. Schrader, 1869, § 107, note *g*.

leur sens rattache parfaitement au reste, pour les joindre au chapitre XVI, qui commence une nouvelle lecture sabbatique et forme un tout parfaitement homogène, sans aucun rapport, ni avec ce qui précède, ni avec ce qui suit[1].

Le fait que la division en *sedârim* néglige celle en *pasurchôt* et n'en tient pas compte se répète onze fois, et pourrait bien faire supposer que la première de ces deux divisions est antérieure à la seconde, qui est purement synagogale et se propose surtout de satisfaire à certain besoin du culte public.

La longueur de ces *sedârim* est inégale[2]. Leur nombre, tel qu'il est donné par notre auteur, diffère quelque peu de celui qui se lit à la tête des Bibles rabbiniques. Il est, pour la Genèse, de 45 au lieu de 42; pour l'Exode, de 33 à la place de 29; pour le Lévitique, de 25 contre 32; pour les Nombres, de 33 contre 23; et pour le Deutéronome, de 31 contre 27. Le total est donc, pour le Pentateuque, de 167, à la place de 153 que donnent les cinq nombres réunis dans nos Bibles imprimées. Cette variété est dans la nature du principe qui a présidé à la division.

Il est curieux, et ce serait là un indice de plus de leur

[1] Pourtant il se pourrait que cette fraction du chapitre XV eût été jointe au chapitre XVI, qui forme la lecture du jour de Kippour, à cause des versets 25 et 31, dont le premier est un pendant à XVIII, 19, qu'on récite dans l'après-midi de la même fête, et dont le second renferme un avertissement contre toute impureté pendant le séjour au temple, avertissement qui avait une importance toute particulière pour le grand prêtre pendant qu'il officiait en ce jour. (Voyez *Mischnah* de *Iômâ*, I, § 1.) Ces intentions subtiles ne sont pas étrangères à la division des *sedârim*. Nous citerons encore un exemple curieux. Le XLV[e] *séder* de la Genèse commence chapitre XLIX, 27, et détache ainsi de la bénédiction de Jacob le verset consacré à Benjamin, qui ensuite n'est plus séparé par aucun signe de ce qui suit. De même que le verset 8, qui concerne Juda, se met en tête d'une colonne du rouleau sacré, Benjamin a été estimé digne d'une autre place d'honneur, comme la tribu qui a donné le premier roi à Israel, d'où est sortie la reine Ester, et qui surtout a fourni le territoire du temple de Jérusalem.

[2] Ainsi le second *séder* de *paraschâ Nôaḥ* va seulement de *Gen.* VIII, 1, à *ibid.* 15. Dans le *Lévitique*, il y en a un autre, compris entre XXV, 14, et *ibid.* 35. Dans *Nombres*, un séder n'a que sept versets, de XI, 16, à *ibid.* 23.

haute antiquité, que nos *sedârim* forment les têtes des chapitres dans les plus anciens midraschim. Le *Berêschit rabba*, qui remonte pour le moins au VI[e] siècle, a un nombre de chapitres plus considérable, surtout pour le commencement de la Genèse, dont la matière féconde se prête aux développements riches et colorés des imaginations aggadistes. Mais parmi les versets placés devant les cent chapitres du Midrasch figurent ceux qui commencent nos quarante-cinq *sedârim*[1]. Le *Wayyiḳra rabba*, qui est un peu plus jeune, présente le même fait[2], et toutes les autres *Rabbôt*[3] portent les traces incontestables de leur connaissance des *sedârim*. Les *sedârim* sont donc, par rapport aux *petouḥôt* et *setoumôt*, marqués dans toutes les éditions du Pentateuque, ce que sont, par exemple, les chapitres par rapport aux alinéas, c'est-à-dire un ordre de division plus élevé, et comprenant souvent un certain nombre de subdivisions trop peu étendues pour former un *sêder* à part[4]. Mais ils doivent être d'une institution plus récente que les *petouḥôt* et *setoumôt*, puisqu'ils ne sont pas, comme ces derniers, indiqués dans les volumes sacrés.

Le nombre des paraschôt des cinq livres de Moïse monte

[1] Nous notons, pour les points de repère, les *sedârim* en chiffres romains, et les chapitres du *midrasch* en chiffres arabes : I = 1; II = 12; III = 21; IV = 24; V = 30; VI = 33; VII = 34; VIII = 36; IX = 38; X = 39; XI = 42, etc. Il n'y a que XXI, XXIV et XXXIX, qui ne répondent pas tout à fait à 60, 65 et 91; XXXVIII et XL, qui sont quelque peu étranges comme têtes de chapitres, ne s'en retrouvent pas moins 90 et 92. — Pour la dernière *paraschâ* de la Genèse, voyez Zunz, *Gottesdienstliche Vorträge der Juden*, 1832, p. 179 et 254.

[2] I = 1; II = 4; III = 6; IV = 8; V = 10; VI = 12; VII = 13; VIII = 14 etc. Seulement IX et XIX ne répondent pas à 15 et 27. Il y a là aussi de singulières coïncidences, comme celle de XX avec 28.

[3] Presque toutes les *Halachôt* du Deutéronome (voy. Zunz, *l. c.* p. 251 et suiv.) répondent aux commencements de nos *sedârim*.

[4] Tel doit être le sens des trois mots פתוקות וסתומות וסדורות, qu'on lit en tête du § 519 (תקי"ט) du *Maḥzor vitri*, manuscrit conservé au British museum, et dont nous avons déjà parlé dans le *Journal asiatique*, année 1867, I, p. 245. (Voyez la préface de M. Sachs au *Sepher Taghin*, éd. Bargès, 1866, p. 7, l. 18.)

chez notre auteur à 53, et ce nombre se lit aussi dans quelques manuscrits à la place de celui de 54, qui est généralement adopté. Comme on le voit par l'énumération, la différence provient de ce que la huitième (*niṣṣâbim*) et la neuvième du Deutéronome ont été réunies en une seule paraschâh[1].

[1] On voit du reste que ces deux *paraschôt* n'étaient pas séparées autrefois par le commencement de *Sifré* sur *Niṣṣâbim*, ad. Friedmann, 1864, 129ᵃ. Dans la lecture synagogale, cette séparation dépendait des circonstances particulières et suscitait des difficultés de la part des docteurs. (Voy. Norzi, sur *Deut.* XXXI, 1.) Dans le VIᵉ appendice, que nous n'avons pas cru devoir reproduire, on dit que, dans certaines circonstances, *Niṣâbim* était divisé de façon qu'une moitié fût lue avant Rosch-haschânâh, et la seconde moitié entre cette fête et le Kippour. (ואתם נצבים נחלקת חציה קודם ראש השנה והחצי השני בין ראש השנה ובין כפורים). Du reste, le rituel rapporté par M. Joseph Halévy de son voyage dans le Yémen ne compte que 53 *paraschôt* (ومعلوم ان ثلثة وخمسين פרשיות התורה), ce qui met déjà hors de doute que deux d'entre eux, d'après notre division en 54, y ont été réunis. Mais il est dit ailleurs également : وقد يحتاجوا ان يقسموا פרשת אתם נצבים لسبتين اذا اتّفق بين ראש השנה وبين אל כפור سبت وبين الכפור والסוכה سبت ثانية فيقرؤن بالسبت الذى قبل ראש השנה نصف אתם נצבים والسبت الذى بين ראש השנה والכפור يقرون نصف אתם נצבים الاخر والسبت الذى بين الכפור والסוכה يقرؤن פרשת האזינו. «*Niṣṣâbim* doit être partagé en deux, lorsqu'il tombe un sabbat entre la fête de Rosch-haschânâh et le Kippour, et un autre sabbat entre celui-ci et Succôt; dans ce cas, on lit une moitié du *Niṣṣâbim* le sabbat avant Rosch-haschânâh, la seconde moitié le sabbat entre cette fête et le Kippour, et *Ha'azinou* (*Deut.* XXXII), le sabbat entre le Kippour et Succôt.» Le premier jour du mois *tischri*, où l'on célèbre la fête de Rosch-haschânâh, ne peut, d'après les règles du calendrier juif, tomber que le lundi, le mardi, le jeudi ou le samedi; dans le premier cas, le kippour (10 tischri) tombe sur un mercredi, et succôt (15 tischri) sur un lundi; dans le second cas, le kippour arrive un jeudi et succôt un mardi; il y a alors nécessité de diviser *niṣṣâbim*. Dans les deux dernières éventualités, un des deux samedis est pris ou par Rosch-haschânâh, ou par le kippour, qui ont, comme toutes les fêtes, leurs lectures particulières en dehors de la suite du *parschiôt*.

Les versets ont été comptés à l'occasion de chaque paraschâh et totalisés en tête de chaque livre. Pour Lévitique et Nombres, ces additions sont exactes; car, en réunissant les sommes partielles, on trouve pour le premier 859, et pour le second 1288, nombres des totaux fournis par notre auteur. Il n'en est pas de même pour les trois autres livres : les onze paraschôt de la Genèse donnent ensemble 1533 versets, contre 1534, placé dans le total; les onze paraschôt de l'Exode 1207, contre 1209; et les dix du Deutéronome 952 contre 955. Ces différences s'expliquent par les deux façons différentes dont le calcul a été fait. Quant à la Genèse, la septième paraschâh renferme le verset 22 du xxxv^e chapitre, qui, d'après les témoignages les plus anciens, a été divisé en deux par beaucoup de massorètes, et pouvait donc être la cause de l'augmentation que nous avons fait observer dans le total de la section. Mais le nombre de 148 versets, donné par notre auteur pour la paraschâh vii, et servant ensuite à former le total de 1533, repose déjà sur la division de ce verset 22 en deux parties; car autrement la paraschâh n'aurait que 147 versets, et le total de la section ne serait plus que de 1532. Nous croyons que le verset de plus provient du chapitre i, verset 5, qui, d'après une opinion émise dans le Talmud de Jérusalem (*Ta'anît*, iv, 5), est coupé en deux, de sorte que ויהי ערב commence un nouveau verset.

La différence de deux versets, dont le total de l'Exode dépasse les nombres partiels des paraschôt, ne peut pas provenir des deux manières de lire le décalogue (chap. xx) par versets ou par préceptes; car ces deux sortes de lecture, dont l'une donne 14 versets et l'autre 11, fourniraient une différence de trois versets. Ici encore nous cherchons la solution du problème dans un passage du Talmud de Babylone (*Nedârim*, 38^a), d'après lequel les Occidentaux, ou habitants de la Palestine, divisaient le verset 9 du chapitre xix en trois parties.

Pour le Deutéronome, la différence est bien de trois versets, et paraît reposer sur la séparation par préceptes qu'on

avait suivie pour le décalogue dans le compte particulier de la seconde paraschâh du livre, et qui ne donnait à cette paraschâh que 119 versets, tandis qu'en lisant les dix commandements par versets on obtenait trois versets de plus [1].

A la fin du volume, notre auteur donne de nouveau cinq totaux des cinq livres de Moïse, tels qu'il les avait établis auparavant, et en les additionnant il trouve exactement le nombre de 5845. Puis il indique à quel verset finit chaque millier de mots. En fixant la fin du premier millier à *Genèse*, XXXIV, 20, qui commence le second millier, on voit, comme nous l'avons fait observer plus haut, p. 533, que déjà avant XXXV, 22, on avait coupé un verset en deux. Pour parfaire le second millier, il fallait aussi avoir divisé le verset XXXV, 22, en deux. Mais, en général, tous ces quatre milliers reposent sur les chiffres donnés à la fin de chaque paraschâh, et le reste, depuis 5001, ne donnerait que 843 au lieu de 845. Ceci prouve que le grand total du Pentateuque tout entier a été basé sur les chiffres indiqués à la fin de chaque livre, tandis que le massorète qui s'est chargé de faire le compte de chaque millier s'est fondé sur le compte des paraschôt, et n'a fait pour la fin que déduire 5000 de 5845, sans vérifier ensuite l'exactitude de son chiffre.

Pour le nombre des paraschôt, on peut voir ci-dessus, p. 532. — L'auteur donne le nombre 154 pour le sedârim, ce qui est le nombre vulgaire, mais il est en désacord avec lui-même. (Voy. ci-dessus, p. 458, l. 3.)

Nous avons enfin encore vérifié le calcul, tel qu'il est établi pour la moitié de chaque livre du Pentateuque. Pour la Genèse, l'auteur cite, chapitre XXVII, v. 40, ce qui ne fait que 766 versets pour la première partie; mais on obtient $767 = \frac{1534}{2}$, si l'on divise I, 5 en deux. Dans l'Exode, on marque XXII, 27, comme le commencement de la seconde

[1] Pour tout ce qui est relatif à *Genèse*, XXXV, 22 et aux deux différentes coupes de versets du décalogue, on lira avec fruit les observations judicieuses de M. Geiger, *Wissenschaftliche Zeitschrift für jüdische Theologie*, III (1837), p. 147 et suivantes; *Urschrift* (1857), p. 373.

moitié. Ceci ne ferait que 602 versets pour la première partie; mais en faisant de xix, 9, trois versets (voy. ci-dessus, p. 533), on a le nombre de 604, et il reste 605 pour la dernière partie. Pour le Lévitique, le verset 7 du chapitre xv, donne 429 versets pour la première partie, contre 430, laissés pour la seconde. La division est encore exacte pour les Nombres, puisque xvii, 20, fournit le chiffre de $644 = \frac{1288}{2}$. Le verset xvii, 10 du Deutéronome ne laisserait que 474 versets pour la première partie; il faut donc ajouter trois versets par la division du décalogue en treize versets au lieu du nombre dix adopté pour le compte partiel de la deuxième paraschâh de cette section. De cette façon on obtient 477 versets contre 478, restant pour la seconde partie. Enfin le verset fixé pour le milieu des versets du Pentateuque (*Lévitique,* viii, 8) donne 2922 = 1534[1] + 1209[2] + 111[3] + 68[4] pour la première moitié et laisse 2923 pour le second.

Dans le traité de *Sôferim,* chap. ix, § 3, on donne le mot וישחט (*Lév.* viii, 15)[5] comme la moitié du nombre des versets se trouvant dans le Pentateuque. Le partage serait donc ainsi fait : d'un côté 1533 versets pour la Genèse, 1207 pour l'Exode et 111 + 75 pour la portion du Lévitique, ce

[1] Nombre des versets de la Genèse.

[2] Nombre des versets de l'Exode.

[3] Les versets de la première paraschâh du Lévitique.

[4] La deuxième paraschâh jusqu'au verset indiqué.

[5] Nous avons préféré le premier exemple, où ce mot se présente au commencement d'un verset, bien qu'en dehors du verset 15 il se rencontre encore v. 19 et v. 23 du chapitre viii, et v. 12 et v. 18 du chapitre ix, parce qu'il paraît seul pouvoir être expliqué d'une manière simple et sans difficulté. Peut-être aussi manque-t-il, dans le texte si corrompu de notre traité de *Sôferim,* le mot קדמאה «le premier» après וישחט. Nous supposerions aussi volontiers qu'il manque un *waw* au commencement du paragraphe, et nous lirions : ו׳ וישחט צריך להיות פשוט שהוא חצי פסוקים של תורה «Le *waw* de *wayyischḥâṭ* doit être étendu (ou prolongé), parce que ce mot forme le milieu des versets contenus dans le Pentateuque.» On sait que les scribes connaissent un *waw courbé* (עקום), à côté du *waw droit, étendu.* — Voir sur cette matière M. Geiger, *Jüdische Zeitschrift*, III (1864) p. 88.

qui fait 2926, et de l'autre 673 versets pour le restant du Lévitique, 1288 pour les Nombres et 955 pour le Deutéronome, ce qui donne également 2926. — Il est impossible de s'expliquer une opinion émise dans le traité de *Kiddouschin*, 30[a], et d'après laquelle le verset du milieu serait *Lév.* XIII, 33, c'est-à-dire, près de 160 versets plus loin que le milieu réel du Pentateuque, tel que la coupe des versets est faite aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, et c'est là le point important de cette recherche minutieuse, il résulte de ce qui précède que, dans l'histoire du texte biblique, le verset ne s'est établi d'une manière uniforme qu'après beaucoup de tâtonnements, et que les données de la Massore à cet égard ne reposent pas toutes sur la même base, ni sur le même texte.

Nous n'avons naturellement vérifié ni le milieu des mots du Pentateuque, fixé à *Lév.* X, 16, entre *dârôsch* et *dârasch*, ni le milieu des lettres, indiqué au *waw* du mot *gâḥôn* (*ibid.* XI, 42). L'un et l'autre sont ainsi donnés dans le traité du *Kiddouschin*, 33[a], et dans celui du *Sôpherim*, chapitre IX, § 2. En outre, le mot *dârasch* devrait, selon les prescriptions rituelles, figurer en tête d'une colonne dans les rouleaux écrits, et la lettre *waw* être distinguée par sa forme plus grande.

Le nombre des *petouḥôt* et des *setoumôt* est ainsi fixé, d'après un ancien rouleau, corrigé et revu plusieurs fois par Ben-Ascher, sur l'autorité de Maimonide. (*Hilchôt Séfer Tôrâh*, chap. VIII.)

## NOTE V.

### Les *Ḳerî-Ketîb*.

L'auteur du traité parle à deux reprises (p. 359, l. 18, et p. 437 et suiv.) des différences que l'Écriture présente souvent entre le texte *écrit* et le texte *lu*[1]. Ces différences sont, 1° *par-*

[1] M. S. Rosenfeld a publié un petit volume sur cette matière sous le

*tielles* et consistent seulement dans des lettres transposées ou remplacées, et 2° *entières* et concernent des mots qu'on ne prononce pas, bien qu'ils soient dans le texte, ou qu'on prononce, quoiqu'ils n'y soient pas.

Ces variantes sont souvent l'effet d'un respect excessif du texte, et, n'osant pas corriger un mot évidemment fautif, on l'a conservé intact et l'on en a indiqué la forme correcte à la marge. Un grand nombre des quarante-sept mots cités par le Manuel, p. 436, l. 5, n'ont pas d'autre cause.

D'autres divergences proviennent de l'ignorance des massorètes, qui se trahit souvent dans les changements superflus qu'ils proposent dans les ḳeri. Tels sont ceux qui ont pour but d'effacer le yôd à la fin de la 2° personne singulier du féminin au parfait (קראת pour קראתי, *Jér.* III, 4; נשיך et בניך, pour נשיכי et בניכי, II *Rois*, IV, 7), ou bien de

titre : *Ma'ămar biḳerî ou-ketîb*, Wilna, 1866, in-12, 51 pag. — Les variantes y sont énumérées au grand complet et classées d'après leur nature. La partie critique du livre est faible, mais l'opuscule n'en est pas moins très-utile, parce qu'il permet d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des différences que le texte de l'Écriture présente à ce sujet. Le nombre des ḳerî ou-ketîb est de 1314, dont le Pentateuque présente 80, les premiers Prophètes 361, les seconds Prophètes 345, les trois livres poétiques 203, et les autres Hagiographes 325. Il n'y en a ni dans Jonas, ni dans Sophonie, mais le petit livre de Daniel présente à lui seul 129 variantes. En examinant les quatre-vingts variantes du Pentateuque, on trouve : des archaïsmes comme huit ה pour ו, à la fin de la 3° personne du singulier masculin; seize fois le suffixe ָו pour ָיו; vingt et un נער pour נערה; des orthographes rares où manque la lettre quiescente (*Gen.* XXVII, 29; XLIII, 28; *Nomb.* III, 51); des corrections erronées comme מֹלִין pour מֹלוֹ (voy. ci-après, p. 538); des ketîb qui sont d'accord avec les deux versions araméennes (*Deut.* XXI, 7); des changements qu'on fait dans l'intérêt de la décence (voy. plus loin, p. 538), etc. et à peine plus de deux ḳerî qui paraissent des corrections nécessaires (*Lév.* XXI, 5, et *Deut.* V, 9). Le mauvais état des livres de Samuel et des Rois se reconnaît par les 174 variantes de Samuel et les 126 des Rois. Les 145 variantes comptées pour Jérémie et les 123 comptées pour Ézéchiel peuvent être considérablement diminuées dès qu'on renonce à passer le niveau de la régularité sur tous les textes, et qu'on reconnaît quelques terminaisons et formations archaïques dans ces deux livres. — Le traité de M. Rosenfeld est écrit entièrement en hébreu.

rétablir dans le suffixe de la 3[e] personne singulier masculin le waw pour le hé (עירו pour עירה, *Gen.* XLIX, 11; סותו pour סותה, *ibid.*; ברעו pour ברעה, *Ex.* XXXII, 17, etc.). Il en est de même lorsque ענו, שלו et סתו sont changés en עניו, שליו et סתיו, parce que les massorètes, trompés par le suffixe ָיו, ont pris l'habitude de ne pas admettre à la fin des mots un ḳameṣ suivi de waw, sans faire précéder cette lettre d'un yôd; ou bien, si (*Job.* XV, 31) ils ajoutent dans le ḳerî un alef au mot בַּשָּׁו pour ne pas être obligés à écrire בַּשָּׁיו, tandis qu'ils autorisent facilement la suppression de l'alef dans גֵּי (*Josué*, XV, 8; XVIII, 16, et *passim*), sans le rétablir à la marge. A plus forte raison, ils ne tolèrent nulle part l'absence du yôd dans le suffixe même (צַוארִיו pour צוארו, *Gen.* XXXIII, 4; מטבעותיו pour מטבעותו, bien que, dans les noms féminins, le yôd du pluriel ne soit maintenu que par analogie grammaticale), et ce n'est pas parce que le yôd leur représente le signe caractéristique du pluriel, puisqu'ils ne mettent pas de ḳerî à côté des formes comme דבָרךָ pour דבריך, ou מצותֶךָ (*Ps.* CXIX, 98), tandis qu'ils en placent à la marge de מצותָו (*Deut.* VII, 9; VIII, 2; XXVII, 10).

Souvent aussi les gloses du ḳerî sont dues à des rapports mal compris entre un suffixe et son antécédent. Les nombreuses mutations de yôd en waw, indiquées à la marge pour *Jérémie*, L, 11, sont superflues parce que les quatre vers du verset décrivent l'état de Babylone[1]. *Ibid.* VI, 25, rien n'oblige de changer le féminin du singulier en un pluriel du masculin. (Voy. aussi *ibid.* XLVIII, 20.)

Certains mots ont été maintenus dans le texte et remplacés par des synonymes à la lecture, parce que les oreilles délicates de l'assistance auraient été blessées de les entendre prononcer dans une enceinte sacrée. Toutes les langues connaissent de ces termes qui, en vieillissant, s'usent et s'avilissent; les sociétés, devenant en outre plus raffinées et plus

[1] Voyez Pinsker, *Likkouté Kadmôniôt*, p. 292 (chiff. hébr.), note.

difficiles, les rejettent, leur assignent un emploi plus bas, et les remplacent par des mots nouveaux et plus conformes au bon goût et à la décence. M. Geiger a traité ces variantes dont il est déjà fait mention dans la Mischnah, la Tosephta et les Talmuds, avec une grande supériorité, dans son *Urschrift*, p. 385-423, et nous y renvoyons volontiers.

On ne peut méconnaître que les massorètes, en se permettant des substitutions aussi radicales, n'aient fait preuve d'une certaine hardiesse; mais là encore se révèle l'esprit étroit de ces hommes qui voient plutôt les mots détachés que l'ensemble d'une proposition, et qui se heurtent contre une expression malsonnante, en passant paisiblement devant un contre-sens. Un anthropomorphisme, dans lequel l'expression dans sa crudité choquait les auditeurs, était tourné et évité: c'était également une indécence et, la plus abhorrée peut-être de toutes les indécences aux yeux des fidèles aux idées épurées dans les écoles[1]. Mais les ellipses et les redondances que signale Ibn Djannaḥ, tous les changements qu'il réclame avec une certaine naïveté dans les remarquables chapitres xxv et suiv. de son *Riḳmah*, que notre auteur répète en partie brièvement, p. 355 et suiv.[2], et qui, malgré les invectives du fougueux Abraham ben Ezra[3], sont en grande partie indispensables pour rétablir le sens et faire disparaître souvent les contradictions, n'ont pas ému les auteurs du Ḳerî ou-ketîb, parce qu'on ne s'était pas aperçu des difficultés qu'offrait le texte, ou plutôt encore parce qu'on espérait que la foule ne s'en apercevrait ni ne s'en inquiéterait.

Le Talmud, les plus anciennes Massores et les grammai-

[1] M. Geiger, *Urschrift*, 259-433; mon *Essai sur l'histoire de la Palestine*, p. 299-301.

[2] Ces remarques ont également passé dans la partie grammaticale qui précède le *Lexique* de Salomon ibn Parḥon.

[3] Il appelle Ibn Djannaḥ «un fou qui travestit les paroles du Dieu vivant» (Commentaire sur *Ex.* xix, 12), un bavard», etc. Dans le *Ṣàḥôt*, vers la fin, en parlant des interprétations hardies d'Ibn Djannaḥ, Ibn Ezra dit «que son livre méritait d'être brûlé». (Voy. *Kerem chemed*, IV, p. 136, article de S. D. Luzzatto; B. Goldberg, dans une note sur le *Riḳmah*, p. 149.)

riens connaissent le deuxième genre de Ḳerî-ketîb où des mots entiers sont ajoutés sans qu'ils soient écrits, et où d'autres sont supprimés, bien qu'ils figurent dans le texte. Comme le Manuel s'en occupe particulièrement, nous nous y arrêterons. Le traité de *Nedârîm*, 37[b], connaît sept mots « lus et non écrits » : פרת, II *Sam.* VIII, 3; איש, *ibid.* XVI, 23; באים, *Jér.* XXXI, 38; לה, *ibid.* L, 29; את, *Ruth*, II, 11; אלי, III, 5 et 17. De ces sept mots, le cinquième a bientôt disparu de nos Massores et il ne se lit pas plus qu'il n'est écrit dans notre texte[1]; mais le traité de Sôferim donne, en sus des six mots qui restent ainsi, quatre autres mots qui ne figurent pas dans le Talmud. Voici ce passage (VI, § 8)[2]: אלו קוראין ולא כותבין בני[3] פרת איש כן[4] בניו[5] צבאות[6] באים לה אלי אלי. Ce nombre de dix s'est maintenu dans les massores d'*Ochlah W'ochlah*, § 97[7], et dans celles des Bibles rabbiniques. Il se retrouve également aux deux passages de notre traité. — Le Talmud *Nedarîm*, *l. c.* compte en second lieu cinq mots « écrits et non lus » : נא, II *Rois*, V, 18; ואת, *Jér.* XXXII, 11; ידרך, *ibid.* LI, 3; חמש, *Ez.* XLVIII, 16; אם, *Ruth*, III, 12. Le deuxième de ces cinq mots ne se trouve aujourd'hui ni *écrit* ni *lu* dans nos textes[8], et sa place a été prise par את, *Jér.* XXXVIII, 16; on a ajouté en outre en dehors de *Ruth*, trois אם superflus, écrits II *Sam.* XIII, 33; XV, 21 et *Jér.* XXXIX, 12. Tels se trouvent les mots « écrits et non lus », *Sôferim*, chap. VI, § 9 : וחילופיהן כתובין ולא

[1] Il s'est conservé chez les *Madinḥâé* ou Babyloniens; *Urschrift*, p. 255.

[2] Nous citons ce paragraphe, et plus loin le § 9, d'après le manuscrit de la Bibl. nat. fonds hébreu, n° 837. Cette copie moderne et incomplète renferme beaucoup de bonnes leçons qui pourraient être utilisées dans une nouvelle édition de ce traité que nous possédons sous une forme déplorable.

[3] *Juges*, XX, 13.

[4] II *Sam.* XVIII, 20.

[5] II *Rois*, XIX, 37.

[6] *Is.* XXVII, 32.

[7] Voir le Commentaire de M. Frensdorff, p. 28, col. 2.

[8] Cette variante s'est maintenue chez les *Madinḥâé*. (Voy. *Urschrift*, p. 255; — Pinsker, *Punktationssystem*, p. 126, l. 44-52.)

נקראין אמנון במקום אשר כאשר גואל נא אשתונן ידרך חמש. Parmi ces huit mots, 1, 2, 4 et 5 représentent les אם; 3, la particule את, et 6, 7, 8 donnent les mots mêmes qui doivent être supprimés. Le mot obscur אשתונן, qui accompagne נא, signifie probablement « à l'endroit où il est répété »; car dans le verset II *Rois*, v, 18, la phrase, « que mon seigneur pardonne à ton serviteur », se rencontre deux fois; une fois, la syllabe נא n'est pas même écrite, tandis qu'elle a été ajoutée dans la seconde moitié du verset. Ces huit passages sont reproduits dans la Massore d'*Ochlah W'ochlah*, § 98, et dans les Massores des Bibles rabbiniques. Ibn Djannaḥ, à la fin du chap. XXVII de son *Rikmah*, dit également[1] : وقد يزيدون فى الخطّ ما لا يظهرون فى اللفظ مثل كل כתיב ולא קרי ما ذِكر فى المסורת اعنى مثل كتابتهم אם فى اربع مواضع من الكتاب ولا يقرا ومثل كتابتهم נא فى موضع واحد ولا يقرا وكتابهم את فى موضع واحد ولا يقرا ومثل كتابتهم חמש فى موضع واحد ولا يقرا وذلك فى יחזקאל فى الפסוק الذى اوله ואלה מדותיה ومثل كتابتهم ידרך زيادة فى قوله ידרך הדורך קשתו وعنها قيل فى المסורת חד מן חמשה מילין דכתיבין ולא קריין[2]... A moins que חמשה dans cette citation d'une

[1] Ce passage manque dans la version hébraïque publiée par M. Goldberg; il se lit dans le manuscrit de l'original arabe à Oxford.

[2] Ibn Djannaḥ compte ensuite parmi les « ajoutés dans l'écriture sans influence sur la lecture », les alef redondants dans des mots tels que כאביר, etc. ההלכוא, etc. Il combat l'opinion de Ḥayyoudj sur l'origine de ce dernier alef (*Beiträge*, III, 14), et s'explique sur l'origine de l'alef dans les formes arabes comme كفروا, qu'il considère avec raison comme moderne. (ليست بمحقّقة فى تلك الافعال التى وقعت فيها ولا ذلك فى اوّل لغتهم ولا هو بما بنو كلامهم عليه وانما كتابتهم المحدّثة اثبتوها هناك للفصل بين تلك الواو وبين واو النسق اذ خشو ان تشتكو بها الخ « Cet élif n'a pas de véritable raison d'être dans les verbes dans lesquels il se rencontre; il n'existait pas à l'origine de leur lan-

Massore, qui se lisait d'après le célèbre grammairien à la marge de *Jér.* LI, 3, ne fût à l'origine un ה, qui était une faute, pour ח, il faudrait supposer qu'on n'a compté que pour un les quatre exemples de אם, ce qui ferait alors pour l'ensemble cinq. La Massore de la Bible rabbinique de 1517 porte également ה' מילין. Le Manuel offre pour la reproduction de cette Massore une nouveauté singulière; il omet *Jér.* XXXIX, 12, et le remplace par *Ez.* IX, 11, qui ne remplit en aucune façon les conditions des mots « écrits et non lus ». D'abord il ne s'agit pas d'un mot entier[1]; puis ce mot, bien loin de pouvoir entrer dans cette série de huit mots « écrits et pas lus », est au contraire « lu et pas écrit ». Les versions araméennes, du reste, ne traduisent pas כל[2]. On s'explique difficilement cette erreur, qui se rencontre non-seulement dans la simple énumération faite p. 360, l. 2, mais encore p. 440, l. 2, où l'explication agadique[3] dont l'auteur accompagne la variante aurait dû l'avertir de son erreur.

## NOTE VI.

### LES QUATRAINS DE SAʿADIA.

Les quatrains sur le nombre des lettres contenues dans l'Écriture, attribués à R. Saʿadia Gâôn, ont été reproduits par notre Manuel au nom de ce célèbre docteur[4]. Cette origine a été contestée, et M. Zunz, dont l'autorité en ces choses est considérable, pense que ces vers ont été composés par un certain Saʿadia, fils de Joseph Bekôr-Schôr, ce dernier rabbin

gage et n'a servi à créer aucune forme. C'est une orthographe nouvelle, introduite dans la langue, pour distinguer entre ce waw (du pluriel), et le waw conjonctif lorsqu'il pouvait y avoir un doute à craindre ».

[1] Dans כאשר pour ככל אשר, il est toujours resté une lettre, il est vrai, servile du premier mot. Ce serait la même différence que celle qui existerait entre והגלוי et ואת הגלוי. (*Jér.* XXXII, 11, d'après Pinsker, *l. c.*)

[2] Le chaldéen porte כמה דפקדתני, et le syrien ܐܝܟ ܕܦܩܕܬܢܝ.

[3] Sur ces explications, voyez note I.

[4] Ci-dessus, p. 447-457.

français, vivant vers 1170[1]. Rappoport, qui d'abord[2] semblait se décider difficilement pour Sa'adia Gâôn, a cependant fait voir plus tard la faiblesse des raisons qui pouvaient être invoquées en faveur du fils de Bekôr-Schôr[3]. Nous avons déjà dit plus haut que, dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, Schem-Tôb ben Gâôn mentionne ces quatrains comme l'œuvre de Sa'adia Gâôn[4]. Le nouveau témoignage qu'apporte en faveur de cette paternité un auteur yéménite, peut-être plus ancien encore, paraît devoir être d'autant plus décisif, que la mémoire du Gâôn était particulièrement vénérée dans l'Arabie méridionale et qu'on prétendait même qu'il y avait passé une partie de sa vie[5]. Il serait, en outre, peu probable que ce travail, s'il avait été composé en France au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, eût pu, tout au plus cent ans après, avoir déjà acquis une telle notoriété dans le Yémen pour qu'il y fût faussement attribué au Gâôn. Les relations, au contraire, entre les Juifs de ce pays avec la Mésopotamie ont certainement existé de tout temps, et nous avons vu qu'on avait conservé dans le Yémen le système de ponctuation babylonien, lorsqu'il était abandonné depuis des siècles dans le pays où il semble avoir pris naissance[6].

Le compte des lettres lui-même est, dans tous les cas, très-ancien, puisqu'il est supposé comme achevé dans le Talmud[7]. Puis, ni la forme artificielle, ni le langage lourd et difficile de cette composition ne s'opposent à en regarder

[1] *Zur Geschichte und Literatur*, Berlin, 1845, p. 75. — Voyez aussi *Synagogale Poesie*, 1855, p. 382, où ces quatrains ne figurent pas au nombre des poésies de Sa'adiâ Gâôn, et p. 400, col. 2, où le mot כמסמן (ci-dessus, p. 451, l. 2 et 7) est cité comme si cette composition n'appartenait pas à ce docteur. (Voyez cependant *ibid.* 398, col. *a.*) — M. Fürst, *Concordances*, p. 1379, est d'accord avec M. Zunz.

[2] *Vie de Sa'adia* dans le *Bicuré Haïtim*, IX (1828), p. 25, l. 7.

[3] *Ibid.* XI (1830), p. 84.

[4] Voyez ci-dessus, p. 312, note 1, et Munk dans le *Journal asiatique*, 1850, II, p. 6, note 2.

[5] *Eben Sappir*, passage cité ci-dessus, p. 509.

[6] Voyez ci-dessus, p. 513.

[7] *Kiddouschin*, 30<sup>a</sup>.

Sa<sup>c</sup>adia comme l'auteur. Il est vrai qu'Ebn Ezra, après avoir sévèrement jugé les poésies liturgiques de R. Éle<sup>c</sup>azar Haḳ-ḳalir, auxquelles il reproche quatre abus, de prêter par leur obscurité aux interprétations les plus diverses, de renfermer un grand nombre de mots étrangers à la langue sacrée, de pécher contre la correction grammaticale et lexicographique, enfin de contenir des passages bibliques dépouillés de leur sens propre et intelligibles seulement par les procédés agadiques, termine sa critique par ces mots : « Le Gàôn R. Sa<sup>c</sup>adia s'est gardé de ces quatre fautes dans les deux supplications qu'il a écrites et qu'aucun auteur n'a pu égaler, car elles suivent la langue de l'Écriture, sont correctes et ne contiennent ni énigmes, ni paraboles, ni allégories[1]. » On ne peut nier que les deux prières qu'Ebn Ezra a en vue[2] ne méritent réellement ces éloges, et que nos quatrains, au contraire, n'en sont nullement dignes; mais Sa<sup>c</sup>adia n'a pas toujours fait preuve de la même sagesse dans bien d'autres pièces liturgiques que nous possédons de lui, et son *<sup>c</sup>Abôdâh*, ou tableau du service qui se faisait à Jérusalem le jour du Grand pardon, ainsi que les morceaux destinés aux offices de la Pentecôte[3], sont tout aussi compliqués, aussi obscurs, aussi pleins de néologismes, et renversent au même degré « les barrières de la langue sacrée », que les plus hardies compositions ou *Pioutim* de R. Éle<sup>c</sup>azar[4]. Les deux supplications n'étaient peut-être pas destinées au service public; je le croirais surtout volontiers de la seconde : c'est la prière d'un cœur contrit qui s'épanche dans la solitude devant son Seigneur[5]; aussi le style est-il facile. Ce sont au

[1] Ebn Ezra, *Commentaire sur Ecclésiaste*, v, 1. — Cependant comparez Eben Ezra, *Sephat Jether*, n° 74.

[2] Elles ont été publiées dans le recueil hébraïque intitulé *Ḳobéṣ ma<sup>c</sup>ăsé ieḍé geônîm ḳadmônim*, Berlin, 5616 (1856), seconde partie, p. 71-83.

[3] *Ibid.* p. 10-17, et 26-54.

[4] On peut lire le jugement de M. Zunz, *Synagog. Poesie*, p. 117 et 119, et celui de Michel Sachs à la fin du *Ḳobéṣ*, p. 85.

[5] Le Rituel ou *Siddour* de R. Sa<sup>c</sup>adia (ms. de la Bodléienne à Oxford) renferme ces deux pièces, accompagnées d'une traduction arabe; celle de

fond des centons de la Bible cousus ensemble et dont on a habilement caché les coutures. Lorsqu'on composait pour la synagogue, le goût de l'époque exigeait un tour obscur, énigmatique; on se créait de bon cœur des entraves pour chaque mot, pour chaque phrase, et la difficulté vaincue devint la beauté principale qu'on recherchait[1]. Ce n'est que deux siècles plus tard qu'en Espagne quelques écrivains juifs, soit par une adresse extrême, soit par une connaissance suprême de toutes les ressources de la langue, soit par une inspiration vraie et réelle, ont pu se jouer des plus grandes difficultés et émouvoir, en dépit de ces artifices puérils, par les sublimes beautés de leurs poésies religieuses[2].

Au x<sup>e</sup> siècle, surtout dans les Académies de Babylone, la science talmudique pénètre partout et laisse partout son empreinte : les Pioutim ou créations liturgiques ne sont que de l'agada condensé et rimé. Un morceau purement didac-

la seconde prière est attribuée à R. Sa'adia lui-même. Le texte hébreu et la version ont partout le singulier à la place du pluriel que présentent les éditions, excepté dans les parties où l'Israélite qui prie se sent en communauté de souffrances avec ses frères. Ainsi dès le début, le ms. porte : גם היום ידעתי והשיבותי אל לבבי et ainsi de suite.

[1] On peut prendre au hasard une pièce de Kallir et l'on verra qu'aucune nécessité de la rime n'a amené des formes comme קן pour קונה, טיעה pour נטיעה, תשר pour תשורה, etc. — Les auteurs arabes du IV<sup>e</sup> siècle de l'hégire, pour lesquels la langue ancienne était déjà devenue une langue savante, agissaient à l'égard du Koran et des auteurs classiques comme les Juifs, leurs contemporains, à l'égard de la Bible et du Talmud. Ce sont aussi les mêmes joutes, les mêmes tours de force, la même recherche du brillant et du spirituel, qui exclut ou amortit l'inspiration. Mais c'est tomber dans une étrange erreur que de croire que cette influence exercée par le goût arabe sur le style des auteurs juifs se soit étendue à la formation de certains noms, comme l'a supposé Michel Sachs à la fin du *Kobês*, p. 85. Le grand nombre de noms en *ôn*, comme כמסון, רקשון, פקדון, טהרון, etc. n'a absolument rien à faire avec la nounation arabe; ce sont des formations nouvelles sur l'ancien patron de אישון, זכרון, etc. (en arabe *ân*). L'hébreu, à l'instar de la plupart des idiomes en décadence, a employé avec prédilection certaines terminaisons qui autrefois étaient rares et peu usitées.

[2] Voir le tableau admirable que trace de cette poésie Michel Sachs, *Die religiöse Poesie der Juden in Spanien*, Berlin, 1845, p. 213 et suiv.

tique, comme celui qui nous occupe, ne pouvait du reste avoir aucune prétention au souffle poétique. Il se compose de 28 quatrains, dont 22 pour les vingt-deux lettres de l'alphabet, 5 pour les cinq lettres finales, qui sont comptées séparément, et un quatrain supplémentaire pour le taw comme dernière lettre [1]. Le premier mot de chaque quatrain commence par la lettre dont il est destiné à mnémotechniser le nombre, puis chaque quatrain se termine par le même mot qui se lit en tête du quatrain suivant. Les quatre vers de chaque quatrain sont disposés de la manière suivante: Les premières lettres des mots que l'auteur a fait entrer dans les deux premiers vers, à part la lettre du mot qui commence le quatrain et dont nous venons de dire la signification, fournissent, par leur valeur numérale, celles du premier vers les milliers et celles du second les centaines [2], dizaines et unités, du nombre qui indique combien de fois une lettre se rencontre dans l'Écriture; le troisième et le quatrième vers renferment chacun un mot rappelant un verset qui contient un nombre et choisi de manière à ce que le total des deux nombres contenus dans les deux versets soit égal au nombre donné par la première moitié du quatrain. Quelques exemples rendront plus clair le procédé de l'auteur. Dans le premier quatrain, l'alef de אהל fournit la lettre à laquelle le quatrain est consacré; le מ = 40, et le ב = 2, en tête des deux mots suivants qui finissent le premier vers, signifient 42,000; ajoutez le ש = 300, le ע = 70 et le ז = 7 en tête des trois mots qui composent le second vers, et l'on obtient un total de 42377,

[1] Le manuscrit du Manuel seul a aussi deux quatrains pour le dalet, ce qui élève le nombre de ces quatrains à vingt-neuf. Il a en outre pour le rêsch un quatrains ur lequel voyez p. 456, note 3.

[2] Pour cette énumération, les cinq lettres finales valent ך = 500, ם = 600, ן = 700, ף = 800 et ץ = 900. Seulement, comme la lettre ayant une valeur numérale ne peut se trouver ici qu'en tête du mot, il est naturel que la lettre finale soit représentée par la lettre simple. Ainsi, le second vers du troisième quatrain כן לכס ז' donne 537. Pour avertir le lecteur, on a, dans les éditions, placé entre parenthèses devant la lettre le caractère final ( ך ); nous l'avons surmontée d'un point.

nombre d'aleph contenus dans l'Écriture; le mot הקהל du troisième vers fait allusion à *Ezra*, II, 64, verset où se trouve le nombre 42360, et le mot ולזכה du quatrième vers rappelle *Nombres*, VII, 17, où se lisent les nombres 2 + 5 + 5 + 5 = 17; 42360 + 17 égalent de nouveau 42377, c'est-à-dire la quantité d'aleph déjà déterminée par les deux premiers vers. Le premier vers du second quatrain commence d'abord par le mot בני, qui avait terminé le premier; puis ce mot donne le ב ou la lettre à laquelle il est consacré, et les deux mots suivants fournissent ל = 30 + ח = 8, total 38000; le second vers donne dans ses trois mots רי"ח = 218, ensemble 38218; le troisième vers se rapporte à *Nombres*, I, 37, verset renfermant 35400, et le quatrième à *Néh.* VII, 11, verset qui contient 2818; ce qui fait ensemble 38218. Dans le quatrain relatif au כ, le second mot du premier vers commence par כ = 20 et désigne les milliers, c'est-à-dire 20000; le vers suivant donne ן pour ן = 700 et נ = 50, total 20750. Le même nombre est obtenu par les deux versets 2750 + 18000 = 20750. Les deux premiers vers de ce quatrain n'ont chacun que deux mots parce que ce nombre suffit et que la première moitié de chaque quatrain a toujours exactement le nombre de mots indispensables pour mnémotechniser le chiffre qui indique combien de fois la lettre placée en tête du premier mot se rencontre dans l'Écriture.

Chaque quatrain est accompagné d'un court commentaire dont la première moitié expose le nombre qu'indiquent les deux premiers vers, et la seconde moitié donne en entier les deux versets auxquels les deux derniers vers font allusion. Les éditions et les manuscrits ne connaissent que cette seconde moitié, tandis que l'auteur du Manuel y ajoute la première et semble attribuer le tout à R. Sa<sup></sup>ʿadia lui-même[1]. Elias Levita, qui publiait le premier ces quatrains[2], les a fait

[1] Ci-dessus, p. 447, l. 9.
[2] *Massôret hammasôret*, Venise, 1538.

précéder d'une préface dans laquelle il explique l'économie de cette étrange composition et prouve que R. Sa'adia en est l'auteur par cette raison singulière, «qu'on y rencontre des mots difficiles et fort rares qui ne sont pas hébreux et ressemblent beaucoup à des mots qu'on lit dans le *Livre des Croyances*, du même auteur.» Or on sait que ce dernier ouvrage était écrit en arabe, et que la traduction hébraïque, qui seule est imprimée, est de Iehouda ben Saül ibn Tibbou!

L'obscurité de ce texte paraît avoir effrayé les commentateurs, et nous ne connaissons que R. Schem Tob ben Gaon qui prétende avoir composé une explication, qu'on n'a jamais vue[1]. Dans l'édition *F*, on a commencé par donner le sens de quelques mots qui se trouvent dans les premiers quatrains, et l'on s'est arrêté aussitôt. M. Ginsburg, dans sa nouvelle édition de l'ouvrage d'Elias Levita, prétend avoir eu l'intention d'accompagner d'une explication les quatrains de Sa'adia, mais avoir reculé devant les longueurs auxquelles ce travail l'aurait entraîné[2]. Était-ce bien la seule raison? Nous avouons n'avoir pas toujours compris parfaitement et dans tous ses détails cette difficile composition. Mais l'idée générale de l'auteur paraît avoir été de tracer un tableau d'un nouveau pèlerinage et d'un retour des tribus vers le sanctuaire de Jérusalem, après qu'elles se furent débarrassées des ennemis qui les retenaient en captivité. Notre travail, sans être complet, aura toujours été le premier essai tenté pour l'explication du poëme; certaines parties en auront été rendues intelligibles; pour d'autres parties, nous avons préféré garder la réserve que de proposer des sens hasardés que nous ne pouvions pas approuver nous-même.

[1] Extrait de *Migdal Hananël*, donné dans le *Sepher Taghin*, p. 32, l. 16.

[2] London, 1867, p. 271: «We at first intended to give, with the Hebrew original, an English version of this poem; but after translating half of it, we found that the pecular construction of it, the way in which the biblical words are therein used, and, in fact, the whole plan adopted by the writer, to make it at all intelligible to the reader, would require a commentary at least three times the size of the poem itself.»

Pour avoir un texte correct, je me suis servi, en dehors des éditions dont j'ai déjà parlé dans l'avant-propos de notre Manuel, du manuscrit de la Bibliothèque nationale, n° 1250, et d'une collation que M. Neubauer a bien voulu faire pour moi sur deux manuscrits de la Bodléienne, dont le second ne renferme que les six premiers quatrains. Dans notre commentaire, le Manuel est désigné par *M*, et les manuscrits d'après l'ordre dans lequel nous venons de les nommer, par *a*, *b* et *c*.

---

## MOTS TECHNIQUES RARES OU INUSITÉS

### QUI SE TROUVENT DANS LE MANUEL.

אוגירה, 386, 10 et 12; 387, 1.

אות, particule, 319; אות מחבר, *ibid.*; אות לענין, *ibid.*; אות הענין, 338, 8.

אזיל ואתי, 401, 5.

האפודה, infinitif, 314, 6; האפודות, 331, 17; מלת האפודה, 365, 9; המלה האפודה, 328, 5 et note 10; 334, 6; 337, l. ult.; 361, 8; 366, 6.

דרך גובה, 383, 12; 398, 19.

גלגל, 381, 7.

גלוי (נח), 377, 6.

לגרמיה, 407, 9.

דיבור, impératif, 338, 2.

דרבן, 385, 22; 398, 1 et *passim*.

התזה, 385, l. ult. (Cf. p. 478, note 3.)

זין מכרוך, 389, 18.

זכרים, lettres serviles, 316, 4; 327, 14.

כיצד, catégorie de la qualité, 320, 17.

המלה הכפולה, infinitif, 328, 5.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XVI, VI[e] SÉRIE.

## MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.



## NOUVELLES ET MÉLANGES.

FIN DE LA TABLE.





